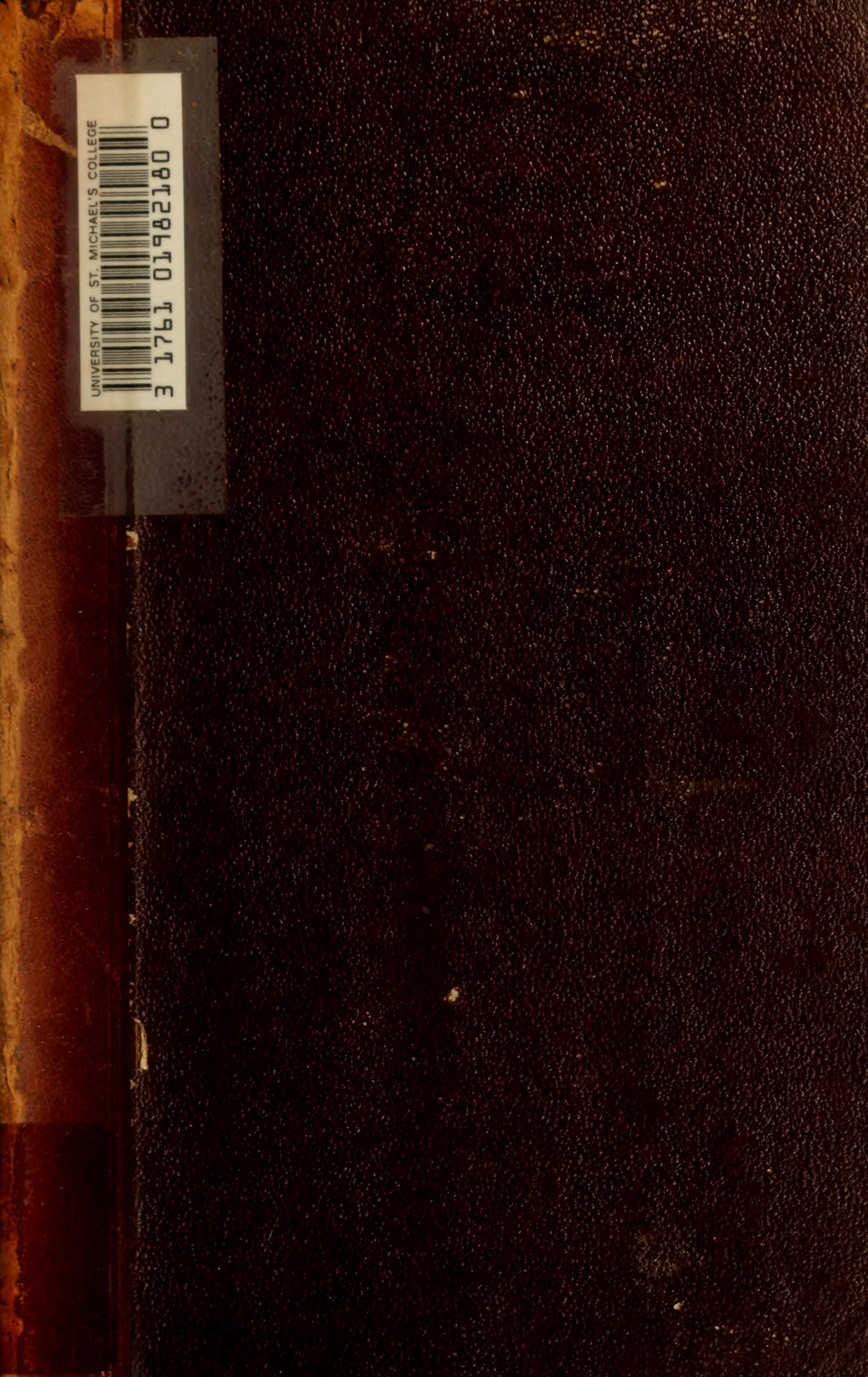
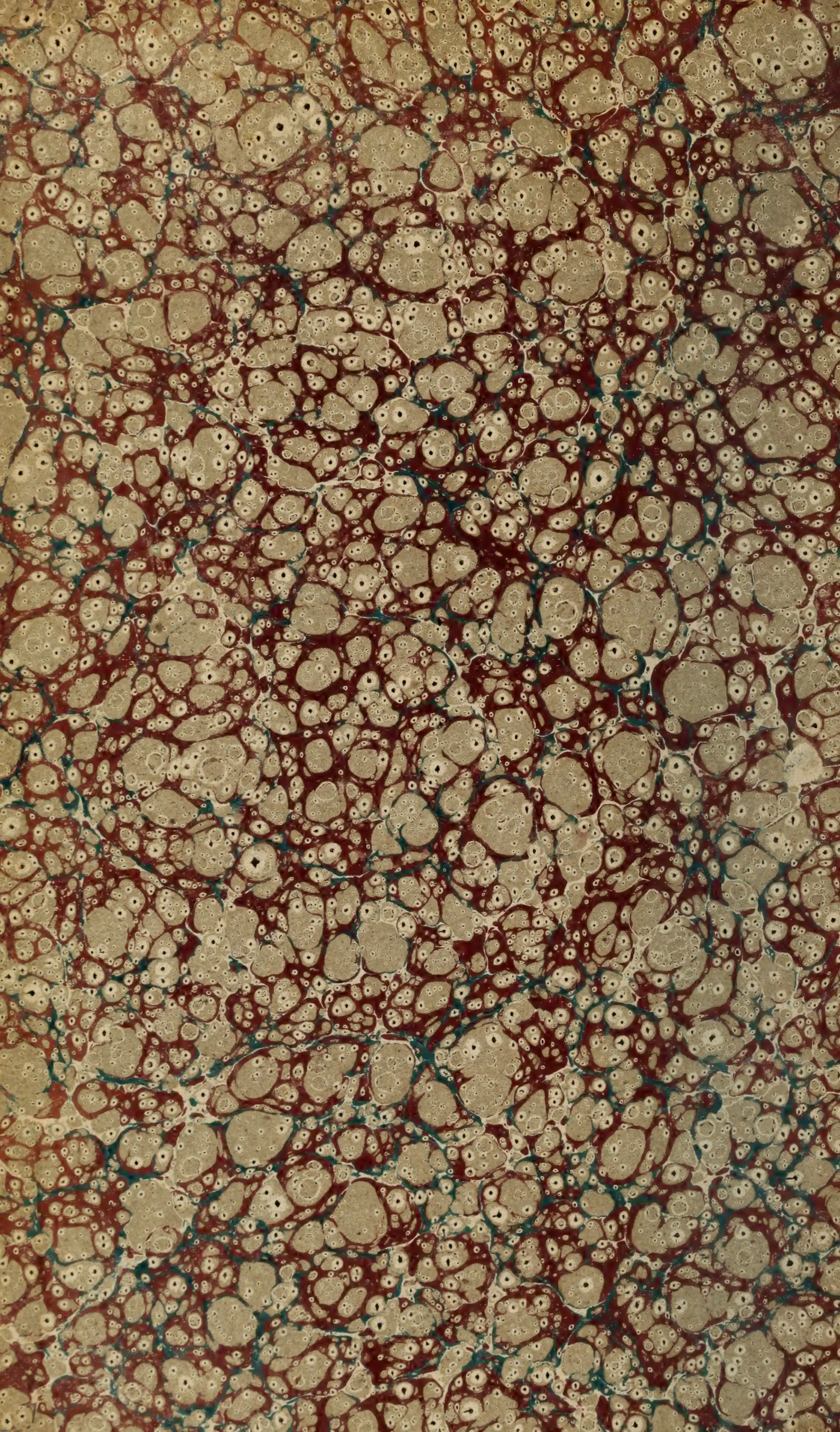
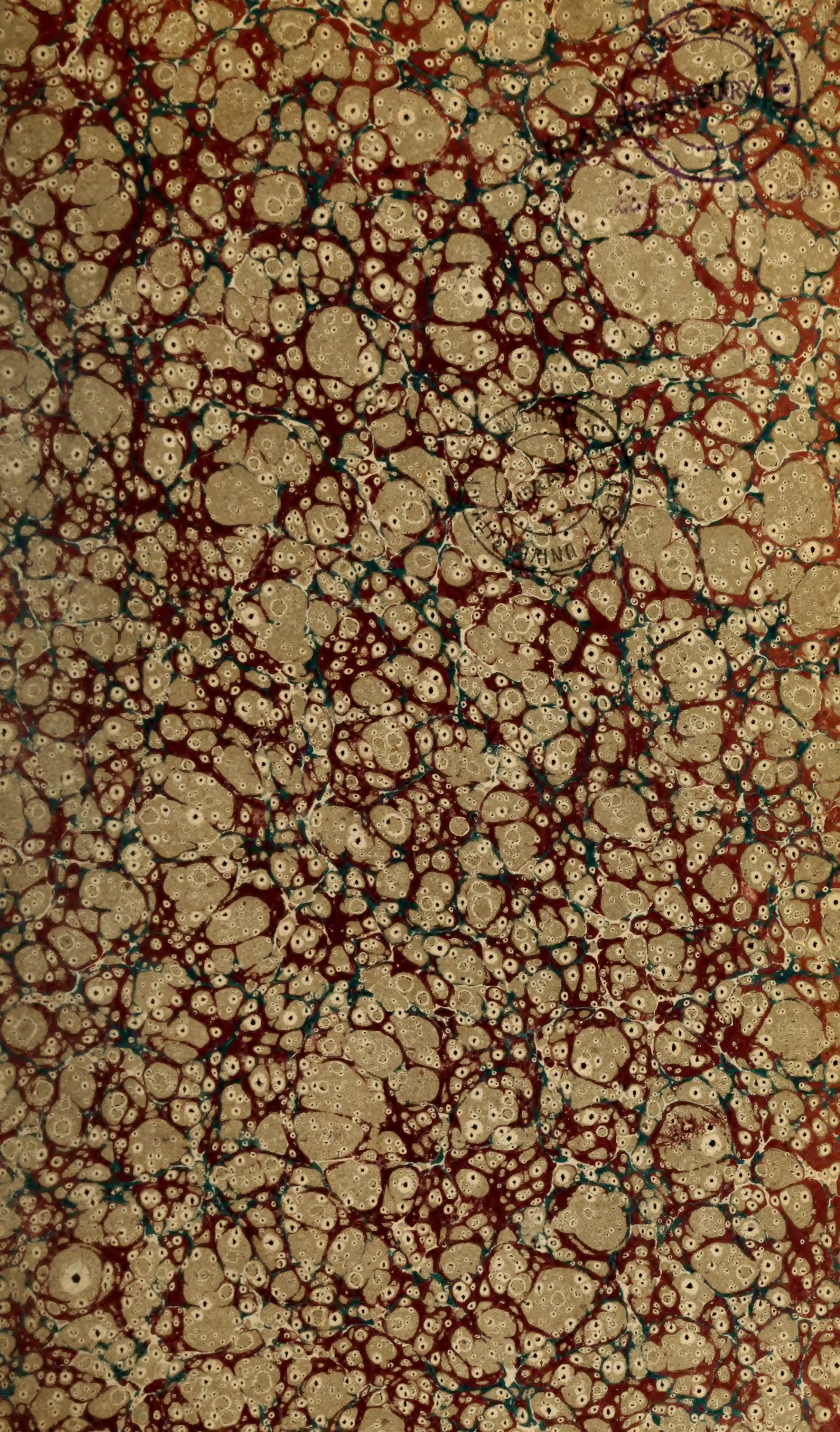

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01982180 0





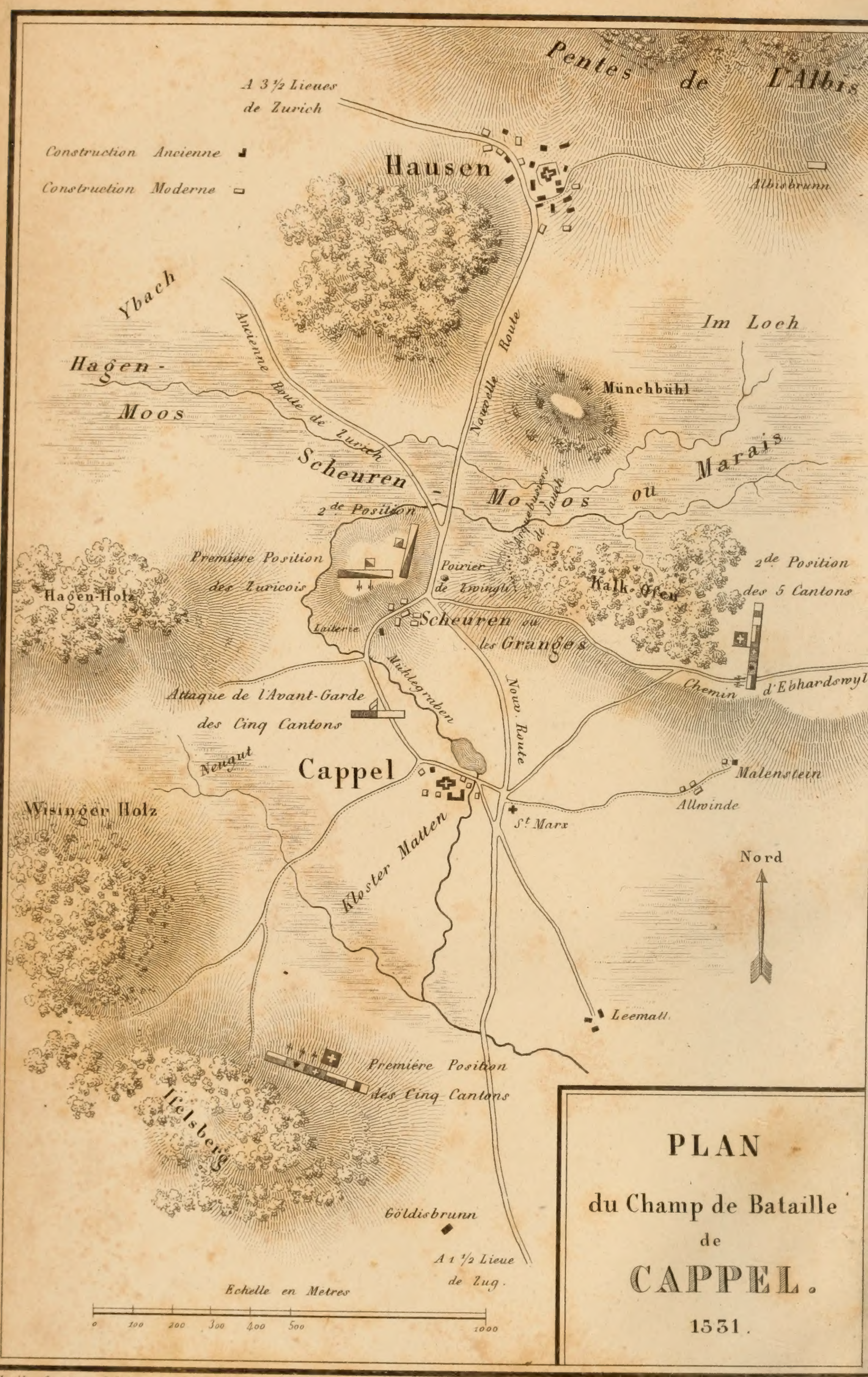
A mes amis Gausse
Petites Grottes,
Merle d'Aub

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.



PLAN
du Champ de Bataille
de
CAPPEL.
1531.

Emile Gautier. del.

H. Roux ainé, sc

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION

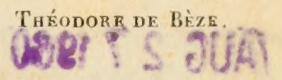
DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PAR J. H. MERLE D'AUBIGNÉ.



J'appelle accessoire, l'estat des affaires de ceste vie caduque et transitoire. J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la providence de Dieu.

Théodore de Bèze.



Tome Quatrième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, 56;

DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET, 2.

GENÈVE,

KAUFMANN, LIBRAIRE.

M DCCC XLVII.



AVANT-PROPOS.

Les deux premiers livres de ce volume racontent les époques les plus importantes de la Réformation de l'Allemagne : la protestation de Spire, suivie du colloque de Marbourg, et la Confession d'Augsbourg. Les deux derniers traitent de l'établissement de la Réforme dans la plupart des cantons de la Suisse, et des événements qui se rattachent à la catastrophe de Cappel.

Avant de me tourner plus spécialement vers l'Angleterre, l'Écosse, la France, et d'autres pays encore, je tenais à amener la Réformation de l'Allemagne et de la Suisse allemande jusqu'aux époques décisives de 1530 et 1531. La Réformation proprement dite est alors presque accomplie dans ces deux contrées. L'œuvre de la foi y a atteint son apogée; l'œuvre des conférences, des *intérim*, de la diplomatie, commence. Je n'abandonne pas

complétement l'Allemagne et la Suisse allemande, mais je m'en occuperai moins ; le mouvement du seizième siècle y a fait son effort. Je l'ai dit dès le commencement, c'est l'histoire de la Réformation, et non celle du Protestantisme, que je raconte.

J'avais espéré, comme je l'ai dit dans la préface du troisième volume, commencer dans celui-ci l'histoire de la Réformation en Angleterre. Mais, indépendamment des raisons que je viens d'indiquer, la faveur inattendue avec laquelle on a bien voulu accueillir cet ouvrage dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique, où la traduction anglaise a été imprimée à près de deux cent mille exemplaires, me faisait une loi de prendre du temps pour examiner avec soin les principes et les faits de la Réformation anglicane, celle de toutes les parties de l'œuvre du seizième siècle qui présente, sans contredit, le plus de difficultés.

Un séjour de six semaines que j'ai fait, pendant l'été de 1846, aux bains d'Albisbrunn (Zurich), à vingt minutes de Cappel, et les bienveillantes directions de M. Esslinger, pasteur du lieu, m'ont permis d'étudier avec exactitude ce champ de bataille, si célèbre par la mort de Zwingle, et par les conséquences qu'eurent pour la Réformation les événements qui s'y rattachent. Le plan de Cappel n'avait point encore été fait. Deux de mes amis, MM. F. de Morsier et Émile Gautier, officier fédéral du génie, ont eu la bonté, l'un de le prendre, l'autre de le dessiner pour moi : on le trouvera en tête de ce volume. L'endroit où est marqué

le poirier de Zwingle, est le lieu où expira le Réformateur. Un monument en pierre y remplace aujourd'hui l'arbre qui abrita le chrétien mourant.

Genève, avril 1847.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE XIII.

Protestation de Spire et Concorde de Marbourg.

(1526 à 1529.)

I.

Nous avons vu les commencements, les luttes, les revers et les progrès de la Réformation; mais les combats que nous avons jusqu'à présent décrits n'ont été que partiels : nous entrons maintenant dans une période nouvelle, celle des batailles générales. Spire (1529) et Augsbourg (1530) sont deux noms qui brillent d'une gloire plus immortelle que Marathon, Pavie ou Marengo. Des forces jusqu'à présent dispersées se réunissent en un énergique faisceau; la puissance de Dieu opère de ces actions d'éclat qui ouvrent une ère nouvelle à l'histoire des peuples, et donnent

une impulsion irrésistible à l'humanité; les consciences sont affranchies; la liberté de l'esprit est conquise. Le passage des temps moyens aux temps modernes est enfin arrivé.

Une grande protestation va s'accomplir; et bien qu'il y ait des protestants et des protestations dans l'Église depuis le commencement même du christianisme, puisque la liberté et la vérité ne peuvent se maintenir ici-bas qu'en protestant sans cesse contre le despotisme et l'erreur, le protestantisme va faire un pas nouveau. Il va prendre un corps, et attaquer ainsi avec d'autant plus d'énergie ce mystère d'iniquité qui depuis des siècles a pris un corps à Rome, dans le temple même de Dieu [1].

Mais quoiqu'il s'agisse de protestation, il ne faut pas croire pourtant que la Réformation soit une œuvre négative. Partout où quelque chose de grand se développe, dans la nature comme dans la société, il y a un principe de vie qui opère, un germe que Dieu féconde. Une simple négation ne saurait émouvoir les peuples. La Réformation, quand elle se leva au seizième siècle, ne fit pas une œuvre nouvelle, car une réformation n'est pas une formation; mais elle tourna sa face vers les origines du christianisme, se précipita vers elles, et les embrassa avec amour. Cependant, elle ne se contenta pas de ce retour aux temps primitifs. Chargée de ces principes créateurs de la foi, qu'elle avait saisis avec adoration, la Réformation rapporta à la chré-

1 Deuxième épître aux Thessaloniciens, chap. II.

tienté déchue et inanimée du seizième siècle les éléments divins, le feu sacré, qui devaient lui rendre la lumière et la vie. C'est dans ce double mouvement que furent son action et sa force. Sans doute, elle repoussa plus tard des formes surannées et combattit l'erreur; mais ce ne fut là que la moindre de ses œuvres et son troisième mouvement. La protestation même dont nous avons à parler eut pour but le rétablissement de la vérité et de la vie, et fut un acte essentiellement positif.

Cette action double, puissante et rapide de la Réforme, par laquelle les temps apostoliques furent rétablis à l'entrée des temps modernes, ne vint pas des hommes. Une réformation ne se fait pas arbitrairement, comme, en quelques pays, les chartes et les révolutions. Une vraie réformation, préparée pendant plusieurs siècles, est le produit de l'esprit de Dieu. Avant le temps voulu, les plus grands génies, et même les hommes de Dieu les plus fidèles, ne sauraient la produire; mais quand le temps réformateur est arrivé, quand Dieu veut intervenir dans le monde pour le renouveler, il faut que la vie divine se fraye un passage, et elle sait se créer elle-même les humbles organes par lesquels elle se communique à l'humanité. Alors, si les hommes se taisent, les pierres mêmes crieront [1].

C'est sur la protestation de Spire (1529) que nous allons surtout fixer nos regards; mais cette

1 Évangile selon saint Luc, ch. XIX, v. 40.

protestation fut préparée par des années de paix, et suivie par des essais de concorde, que nous devrons aussi raconter. Néanmoins, l'établissement formel du protestantisme demeure le grand fait qui domine l'histoire de la Réformation, de 1526 à 1529.

Le duc de Brunswick avait apporté en Allemagne le message menaçant de Charles-Quint. L'Empereur allait se rendre d'Espagne à Rome, pour s'entendre avec le Pape, et de là passer les Alpes, afin de soumettre les hérétiques. Mais auparavant la Diète de Spire (1526) devait leur adresser une dernière sommation [1]. L'heure fatale allait sonner pour la Réforme.

Le 25 juin 1526, la Diète s'ouvrit. Dans son instruction, datée de Séville, 23 mars, l'Empereur ordonnait qu'on maintînt en entier les coutumes de l'Église, et invitait la Diète à punir ceux qui se refuseraient à exécuter l'édit de Worms [2]. Son frère, Ferdinand, se trouvait à Spire, et sa présence rendait ces ordres plus redoutables. Jamais l'inimitié que les partisans de Rome portaient aux princes évangéliques, n'avait paru d'une manière si éclatante : « Les pharisiens, dit Spalatin, poursuivaient Jésus-Christ d'une véhémente haine [3]. »

Jamais aussi les princes évangéliques n'avaient

1 Voir tome III, fin du livre X. Il ne faut pas confondre la diète de Spire, 1526, avec celle de 1529, où eut lieu la protestation.

2 Sleidan, Hist. de la Réf., liv. VI.

3 Christum pharisæis vehementer fuisse invisum. (Seckend., II, 45.)

montré tant d'assurance. Au lieu de paraître effrayés et tremblants comme des coupables, on les vit s'avancer entourés des ministres de la Parole, la tête levée et le regard joyeux. Leur première démarche fut de demander un temple. L'évêque de Spire, comte palatin du Rhin, le leur ayant refusé avec indignation [1], les princes s'en plaignirent comme d'une injustice, et ordonnèrent à leurs ministres de prêcher chaque jour dans les salles de leurs palais. Une foule immense de la ville et de la campagne s'y précipita aussitôt [2]. En vain, dans les jours de fête, Ferdinand, les princes ultramontains et les évêques, assistaient-ils aux pompes du culte romain dans la belle cathédrale de Spire; la simple parole de Dieu, prêchée dans les vestibules des princes protestants, attirait des milliers d'auditeurs, et la messe se célébrait dans le vide [3].

Ce n'étaient pas seulement des ministres, c'étaient des chevaliers, des palefreniers, «des idiots,» qui, ne pouvant contenir leur zèle, exaltaient partout avec vivacité la parole du Seigneur [4]. Tous les serviteurs des princes évangéliques portaient, brodées sur la manchette de la main droite, ces lettres : V. D. M. I. Æ., c'est-à-dire : LA PAROLE DU

1 Fortiter interdixit. (Cochlœus, 138.)

2 Ingens concursus plebis et rusticorum (ibid.); multis millibus hominum accurrentibus. (Seckend., II, 45.)

3 Populum a sacris avertebant. (Cochlœus, 138.)

4 Ministri eorum, equites et stabularii, idiotæ, petulanter jactabant verbum Domini. (Cochlœus, 138.)

SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT [1]. On lisait la même inscription sur les armes des princes, suspendues à leurs hôtels. *La parole de Dieu*, tel était dès ce moment le mot d'ordre et le palladium de la Réforme.

Ce n'était pas tout : les protestants savaient que le culte ne suffit pas ; aussi le Landgrave avait-il demandé à l'Électeur d'abolir « certains usages de cour, » qui déshonoraient l'Évangile. En conséquence, ces deux princes avaient rédigé un ordre de vie qui interdisait l'ivresse, la débauche, et autres coutumes vicieuses usitées en Diète [2].

Peut-être les princes protestants affichaient-ils quelquefois leur dissidence au delà de ce que la sagesse eût exigé. Non-seulement ils n'allaient point à la messe et n'observaient pas les jeûnes prescrits, mais encore on voyait, dans les jours maigres, leurs serviteurs porter les plats de viande et de gibier destinés à la table de leurs maîtres, et passer, dit Cochléus, sous les yeux de la foule que le culte rassemblait. C'était, dit cet auteur, afin d'attirer les catholiques par le fumet des viandes et des vins [3].

L'Électeur avait, en effet, un grand état ; sept cents personnes formaient sa suite. Un jour, il

1 Verbum Domini manet in æternum. (Ib.)

2 Adversus inveteratos illos et impios usus nitendum esse. (Seckend., II, 46.)

3 Ut complures allicerentur ad eorum sectam, in ferculis portabantur carnes coctæ in diebus jejunii, aperte, in conspectu totius auditorii. (Cochlœus, p. 138.)

donna un banquet où assistaient vingt-six princes avec leurs gentilshommes et leurs conseillers. On y joua jusqu'à une heure très-tardive, dix heures du soir. Tout, dans le duc Jean, annonçait le prince le plus puissant de l'Empire. Le jeune landgrave de Hesse, plein de zèle et de science, et qui se trouvait, quant à l'Évangile, dans la force du premier amour, faisait une impression profonde sur ceux qui l'approchaient; il disputait souvent avec les évêques, et, grâce à la connaissance qu'il avait des saintes Écritures, il leur fermait aisément la bouche [1].

Cette fermeté des amis de la Réformation porta des fruits qui dépassèrent leurs espérances. On ne pouvait plus se faire illusion; l'esprit qui se manifestait dans ces hommes était bien celui de la Bible. Partout le sceptre tombait des mains de Rome. « Le levain de Luther, disait un zélé pa- « piste, fait fermenter tous les peuples de l'Alle- « magne, et les nations étrangères elles-mêmes sont « agitées par de redoutables mouvements [2]. »

On vit aussitôt quelle est la force des grandes convictions. Les États bien disposés pour la Réforme, mais qui n'avaient osé y adhérer publiquement, s'enhardirent. Les États neutres, qui désiraient le repos de l'Empire, prirent la résolution de s'opposer à l'édit de Worms, dont l'exécution

1 Annales Spalatini.

2 Germaniæ populi lutherico fermento inescati.... et in externis quoque nationibus gravissimi erant motus. (Cochlœus, 138.)

eût porté le trouble dans toute l'Allemagne; et les États papistes perdirent tout à coup leur hardiesse. *L'arc des forts fut brisé*[1].

Ferdinand ne crut pas, en un moment si critique, pouvoir communiquer à la Diète la rigoureuse instruction de Séville[2]; et il y substitua une proposition de nature à satisfaire les deux partis.

Aussitôt les laïques reprirent l'influence dont le clergé les avait dépossédés. Les ecclésiastiques s'étant opposés, dans le collége des princes, à ce que la Diète s'occupât des abus de l'église, leur demande fut écartée. Sans doute, une assemblée non politique eût été préférable à la Diète; mais c'était déjà quelque chose que les affaires de la religion ne dussent plus être réglées uniquement par les prêtres.

Les députés des villes ayant reçu communication de cette résolution, allèrent plus loin encore, et demandèrent l'abolition de tous les usages contraires à la foi en Jésus-Christ. En vain les évêques s'écrièrent-ils qu'au lieu d'abolir de prétendus abus, on ferait bien mieux de brûler tous les livres dont depuis huit années on inondait l'Allemagne : « Vous voulez, leur répondit-on, en« sevelir toute sagesse et toute science[3]!... » La

1 Samuel, II, 4.

2 Ranke, Deutsche Gesch., II, p. 362.

3 Omnes libros esse comburendos. Sed rejectum est, quia sic omnis doctrina et eruditio theologica interitura esset. (Seck., II, 45.)

demande des villes fut admise[1], et la Diète se divisa en commissions pour l'abolition des abus.

On vit alors se manifester le profond dégoût qu'inspiraient les prêtres de Rome. « Le clergé, « dit le député de Francfort, se moque du bien « public, et ne recherche que son intérêt propre. » « Les laïques, dit le député du duc George, ont bien « plus à cœur que les ecclésiastiques le salut de « la chrétienté. »

Les commissions firent leur rapport : on en fut étonné. Jamais l'on n'avait parlé avec tant de franchise contre le Pape et les évêques. La commission des princes, dans laquelle des députés ecclésiastiques et laïques se trouvaient en nombre égal, proposa une fusion de la Papauté et de la Réforme. Les prêtres font mieux de se marier, dit-elle, que de tenir dans leurs maisons des personnes mal famées; chacun doit être libre de communier sous une ou sous deux espèces; l'allemand et le latin peuvent être également employés dans la cène et dans le baptême; quant aux autres sacrements, qu'on les conserve, mais qu'on les administre gratuitement; enfin, que la parole de Dieu soit prêchée « selon l'interprétation « de l'Église, » (c'était la demande de Rome), « mais « en expliquant toujours l'Écriture par l'Écriture, » (c'était le grand principe de la Réformation).

Les évêques de Würzbourg, de Strasbourg, de Freysingen, et George Truchsess même, se trouvaient dans la commission d'où émanaient ces

1 Civitatum suffragia multum valuerunt. (Ibid.)

propositions; mais le bouillant Landgrave y était aussi, et ses invincibles citations de la Bible avaient fait taire les uns et entraîné les autres. Ainsi le premier pas vers une union nationale était fait. Encore quelques efforts, et toute la race germanique marchait dans le sens de l'Évangile.

Les chrétiens évangéliques, à la vue de cette perspective glorieuse, redoublèrent d'efforts. « Demeurons fermes dans la doctrine, » disait l'électeur de Saxe à ses conseillers [1]. En même temps, des colporteurs vendaient dans toute la ville des livres chrétiens courts, faciles à lire, en latin, en allemand, ornés de gravures, et où les erreurs de Rome étaient vivement attaquées [2]. L'un de ces livres était intitulé : *La papauté avec ses membres, peinte et décrite par le docteur Luther.* On y voyait figurer le Pape, ses cardinaux, puis tous les ordres religieux, au delà de soixante, avec divers costumes et caractères. On lisait, sous l'image de l'un de ces ordres :

« Couchés dans l'or, la convoitise,
« On les voit Jésus oublier ; »

sous l'image d'un autre :

« Que la Bible ne vous séduise !
« Défense de l'étudier ! [3] »

1 Elector Saxoniæ consiliaros suos exhortatus est, ut in doctrina evangelica firmi... (Seck., II, 45.)

2 Circumferebantur item libri lutherani venales, per totam civitatem. (Cochl., 138.)

3 Dass die Schrift sie nicht verführe
Durft ihr Keinen nicht studir. (L. opp. XIX, 536.)

sous une troisième :

« Jeûner, prier à perdre haleine....
« Et la cuisine toujours pleine [1]. »

Ainsi des autres.

« Pas un seul de ces ordres, disait Luther au « lecteur, ne pense à la foi ou à la charité. Celui-« ci porte une tonsure, celui-là un capuchon, « celui-ci un manteau, celui-là une robe. L'une « est blanche, l'autre est noire, l'autre est grise, « l'autre est bleue. Celui-ci tient un miroir, celui-« là des ciseaux ; chacun ses joujoux... Ah! ce « sont là les sauterelles, les hannetons, les hur-« becs et les vermisseaux qui, comme le dit Joël, « ont brouté toute la terre [2]. »

Mais si Luther maniait le fouet du sarcasme, il embouchait aussi la trompette des prophètes; c'est ce qu'il fit dans l'écrit intitulé : *La destruction de Jérusalem*. Versant des larmes comme Jérémie, il dénonçait au peuple allemand une ruine semblable à celle de la sainte cité, si, comme elle, il rejetait l'Évangile [3]. « Dieu nous a communiqué tous ses « trésors, s'écrie-t-il ; il est devenu homme, il nous « a servis, il est mort pour nous, il est ressus-« cité, et il a tellement ouvert les portes du ciel, « que tous peuvent y entrer.... Le temps de la « grâce est venu.... la bonne nouvelle est pro-

1 Doch war ihr Küch nimmer leer. (Ib.)

2 L. opp. XIX, p. 335. — Joël, I, 5.

3 Libelli, parvuli quidem mole, sed virulentia perquam grandes... Sermo Lutheri teuthonicus de destructione Jerusalem. (Cochlœus, 138.)

« clamée... Mais où est la ville, où est le prince « qui la reçoive?... Ils l'insultent; ils tirent leur « épée, et saisissent Dieu hardiment par la barbe[1].... « Mais attendez... il se retournera : d'un coup « il leur brisera la mâchoire, et l'Allemagne tout « entière ne sera plus qu'une grande ruine. »

La vente de tous ces écrits était considérable[2]. Ce n'étaient pas seulement les paysans et les bourgeois qui lisaient ces livres; c'étaient aussi les nobles et les princes. On laissait les prêtres seuls au pied des autels, et l'on se jetait dans les bras « du nouvel Évangile[3]. » La nécessité d'une réforme des abus fut proclamée le 1er août par un comité général.

Alors Rome, qui avait paru sommeiller, se réveilla. Des prêtres fanatiques, des moines ignorants, des princes ecclésiastiques, assiégèrent Ferdinand. La ruse, l'argent, rien ne fut épargné pour l'émouvoir. Ferdinand ne tenait-il pas en main l'instruction de Séville?... Se refuser à la publier, c'était accomplir la ruine de l'Église et de l'Empire. Que la voix de Charles oppose son puissant *veto* à l'étourdissement qui entraîne l'Allemagne, et l'Allemagne sera sauvée!... Ferdinand consentit à

1 Greiffen Gott zu frech in den Bart. (Luth., opp. XIV (Leipz.), p. 226.)

Deo nimis ferociter barbam vellicant. (Cochl.)

2 Perquam plurima vendebantur exemplaria. (Cochl., 139.)

3 Non solum plebs et rustica turba, verum etiam plerique optimatum et nobilium trahebantur in favorem novi Evangelii, atque in odium antiquæ religionis .... (Ibid., 140.)

la démarche qu'on lui demandait, et fit enfin connaître, le 3 août, l'arrêt donné par l'Empereur plus de quatre mois auparavant, en faveur de l'édit de Worms [1].

La persécution allait commencer; les réformateurs allaient être jetés au fond des cachots; l'épée tirée aux bords du Guadalquivir allait enfin percer le cœur de la Réforme.

L'effet de l'ordonnance impériale fut immense. L'Électeur et le Landgrave annoncèrent aussitôt qu'ils allaient quitter la Diète, et ordonnèrent à leurs gens de tout préparer pour le départ. En même temps les députés des villes se rapprochaient de ces deux princes, et l'Évangile parut devoir entrer immédiatement en lutte avec le Pape et Charles-Quint.

Mais la Réformation n'était pas encore prête pour une lutte générale. Il fallait que l'arbre poussât de plus profondes racines, avant que le Tout-Puissant laissât se déchaîner sur lui les vents impétueux. Un esprit d'aveuglement, semblable à celui qui fut jadis envoyé sur Saül et sur Hérode [2], s'empara alors du grand ennemi de la parole de Dieu; et ce fut ainsi que la Providence divine sauva la Réforme en son berceau.

Le premier moment de trouble étant passé, les amis de l'Évangile se mirent à considérer la date de l'instruction impériale, et à peser les nouvelles combinaisons politiques qui semblaient annoncer

1 Sleidan, Hist. de la Réf., liv. VI, p. 229.

2 Samuel, XVI, 14-23. — Matthieu, II.

au monde les événements les plus inattendus. « Quand l'Empereur a écrit ces lettres, dirent les villes de la haute Allemagne, il était en bon accord avec le Pape; mais maintenant tout est changé. On assure même qu'il a fait dire à Marguerite, des Pays-Bas, de procéder doucement quant à l'Évangile. Envoyons-lui une députation. » Cela n'était pas nécessaire; Charles n'avait pas attendu ce moment pour prendre une autre résolution. La marche des choses publiques, faisant un brusque détour, s'était précipitée dans des voies toutes nouvelles. Des années de paix allaient être accordées à l'Église renaissante.

Au moment où Charles voulait se rendre à Rome, afin d'y recevoir des mains du pontife la couronne impériale, et de lui livrer en échange l'Évangile et la Réformation, Clément VII, saisi d'un étrange vertige, venait de se tourner subitement contre ce puissant monarque. L'Empereur, ne voulant pas favoriser en tout point son ambition, s'était opposé à ses prétentions sur les États du duc de Ferrare. Aussitôt Clément, indigné, s'était écrié que Charles-Quint voulait asservir la Péninsule, et que le temps était venu de rétablir l'indépendance de l'Italie. Cette grande pensée de l'indépendance italienne, entretenue alors par quelques littérateurs, n'était point comme maintenant dans la masse de la nation. Aussi Clément s'empressa-t-il de recourir aux combinaisons de la politique. Le Pape, les Vénitiens, le roi de France, à peine sorti de captivité, formèrent une sainte ligue, dont une bulle proclama le roi d'Angleterre

conservateur et protecteur [1]. En juin 1526, l'Empereur, inquiet, fit faire au Pape les propositions les plus favorables; mais ces avances furent inutiles, et le duc de Sessa, ambassadeur de Charles à Rome, revenant à cheval de sa dernière audience, indigné de l'accueil qu'il avait reçu, fit monter en croupe un fou de cour, qui, par mille singeries, donna à comprendre au peuple romain combien son maître se moquait des projets du Saint-Père. Celui-ci répondit à ces bravades par un bref, dans lequel il menaçait l'Empereur d'excommunication; puis, sans perdre de temps, il fit entrer ses troupes en Lombardie, tandis que Milan, Florence et le Piémont se déclaraient pour la sainte ligue. Ainsi, de nombreux ennemis s'élevaient contre la puissance du jeune César, et l'Europe s'apprêtait à tirer vengeance du triomphe de Pavie.

Charles n'hésita pas. Il fit conversion à droite, aussi rapidement que le Pape l'avait faite à gauche, et se tourna brusquement vers les princes évangéliques. « Suspendons l'édit de Worms, écrivit-il « à son frère, ramenons les partisans de Luther par « la douceur, et faisons triompher par un bon « concile la vérité évangélique. » Il demandait en même temps que l'Électeur, le Landgrave et leurs alliés marchassent avec lui « contre les Turcs ou contre l'Italie, pour le bien commun de la chrétienté. »

Ferdinand hésita. Gagner l'amitié des luthériens,

1 Sleidan, Hist. de la Réformation, an 1526. — Bullar. M. roman. X.

c'était perdre celle des autres princes. Le frère de Charles faisait entendre de graves menaces [1]. Le duc Guillaume de Bavière affichait des prétentions à la couronne impériale, et le Pape, suivant l'exemple des Hildebrand, des Clément VI, et de tant d'autres de ses prédécesseurs, se préparait à donner à ce prince la dépouille de Charles-Quint. Les protestants eux-mêmes n'étaient pas très-empressés à serrer la main que leur tendait l'Empereur : ils n'étaient pas sans défiance. « C'est « Dieu, Dieu lui-même, disaient-ils, qui sauvera « ses églises [2]. » Ils mettaient Jésus-Christ au-dessus de César.

La Diète était agitée. Que faire ? On ne pouvait ni abolir l'édit de Worms, ni l'exécuter.

Cette étrange situation amena de force la seule solution désirable : la liberté religieuse. Ce fut aux députés des villes qu'en vint la première pensée. « En tel lieu, disaient-ils, on a gardé les anciennes « cérémonies ; en tel autre, on les a abolies ; et « tous croient avoir raison. Laissons chacun libre « de faire comme il l'entend, jusqu'à ce que, « par la parole de Dieu, un concile rétablisse « l'unité désirable. » Cette pensée prit faveur, et le recez de la Diète, sous la date du 27 août, arrêta « qu'un concile libre, universel, ou tout au moins

1 Ferdinandus ut audio graviter minatur. (Corp. R., I, p. 801.)

2 Imperator pollicetur... Sed nemo his promissis movetur. Spero Deum defensurum esse suas ecclesias. (Corp. Ref., I, p. 801, 24 juin.)

« national, serait convoqué dans l'espace d'une « année, que l'on demanderait à Charles de revenir « promptement en Allemagne, et que jusque-là « chaque État se comporterait dans son territoire « de manière à pouvoir en rendre compte à Dieu « et à l'Empereur [1]. »

Ainsi l'on se sauva par le juste-milieu; et cette fois c'était bien le véritable. Chacun maintint son droit en reconnaissant celui des autres. Sans doute les situations ne devenaient pas égales. La doctrine évangélique n'avait qu'elle-même pour se protéger; la doctrine romaine avait, dans les pays romains, l'édit de Worms, ses prisons et ses bûchers. Le protestantisme donne toujours plus de liberté qu'il n'en reçoit lui-même.

La diète de Spire, de 1526, forme une époque importante de l'histoire : une ancienne puissance, celle du moyen âge, est ébranlée; une puissance nouvelle, celle des temps nouveaux, prend pied; la liberté religieuse se pose hardiment en face du despotisme romain; l'esprit laïque l'emporte sur l'esprit prêtre. Dans ce seul pas il y a une grande victoire; la cause de la Réforme est gagnée.

On ne s'en douta guère. Luther, le lendemain du jour où le recez fut publié, écrivait à un ami : « La Diète se tient à Spire, à la mode allemande; « on y boit, on y joue; mais, à cela près, on n'y « fait rien. » « Le congrès danse et ne marche pas, » a-t-on dit de nos jours. C'est que de grandes choses

1 Unus quisque in sua ditione ita se gereret, ut rationem Deo et Imperatori reddere posset. (Seck., II, p. 41.)

se font souvent sous l'apparence de la frivolité, et que Dieu accomplit ses desseins à l'insu même de ceux dont il se sert comme de ses instruments. Il se manifesta, dans cette diète de Spire, un sérieux, un amour de la liberté de conscience, qui est le fruit du christianisme, et qui, au seizième siècle, eut, dans les nations germaniques, ses premiers, si ce n'est ses plus énergiques développements.

Cependant Ferdinand hésitait encore; Mahomet lui-même vint en aide à l'Évangile. Louis, roi de Hongrie et de Bohême, noyé à Mohacz le 29 août 1526, au moment où il fuyait devant Soliman II, avait légué à Ferdinand la couronne de ces deux royaumes. Mais le duc de Bavière, le vayvode de Transylvanie, et par-dessus tout le terrible Soliman, la lui contestaient. C'était assez pour occuper le frère de Charles; il laissa là Luther, et courut disputer deux trônes.

II.

L'Empereur recueillit aussitôt les fruits de sa politique. N'ayant plus les mains liées par l'Allemagne, il les tourna contre Rome. La Réformation venait d'être élevée, la Papauté allait être abaissée. Les coups portés à son impitoyable ennemi allaient ouvrir à l'œuvre évangélique une carrière toute nouvelle.

Ferdinand, retenu par les affaires de Hongrie, chargea de l'expédition d'Italie Freundsberg, ce vieux général qui avait frappé amicalement sur

l'épaule de Luther, au moment où le Réformateur allait se présenter devant la diète de Worms [1]. « Freundsberg, qui, dit un contemporain [2], portait « dans son cœur chevaleresque le saint Évangile « de Dieu, bien fortifié et flanqué d'une forte mu- « raille, » engagea les bijoux de sa femme, fit battre l'appel dans toutes les villes de la haute Allemagne, et, grâce à l'idée magique d'une guerre contre le Pape, vit bientôt de nombreux soldats accourir sous son étendard. « Annoncez, avait fait « dire Charles-Quint à son frère, que l'armée doit « marcher contre les Turcs; chacun saura de « quels Turcs il s'agit. »

Ainsi le puissant Charles, au lieu de lutter avec le Pape contre la Réforme, comme il l'avait dit à Séville, va lutter avec la Réforme contre le Pape. Il a suffi de quelques jours pour opérer cet étrange revirement; il y en a peu dans l'histoire où la main de Dieu soit plus évidente.

Aussitôt Charles prend toutes les allures d'un réformateur. Le 17 septembre, il adresse au Pape un manifeste [3], dans lequel il lui reproche de se comporter, non comme le père commun de tous les fidèles, mais comme un homme insolent et superbe [4]; et lui témoigne son étonnement de ce que, vicaire du Christ, il ose répandre le sang

1 Vol. II, liv. 7, chap. 8.

2 Haug Marschalk, dit Zoller.

3 Caroli Imperat. Rescriptum ad Clementis septimi Papæ criminationes. (Goldasti, Constitut. imperiales, I, p. 479.)

4 ... Non jam pastoris seu communis patris laudem, sed superbi et insolentis nomen. (Ib., 487.)

pour acquérir des possessions terrestres; ce qui, ajoute-t-il, est tout à fait « *contraire à la doctrine évangélique* [1]. » Luther n'eût pas mieux parlé. « Que Votre Sainteté, continuait Charles-Quint, « rengaine dans son fourreau le glaive de saint « Pierre, et convoque un concile universel. » Mais le glaive était du goût du pontife beaucoup plus qu'un concile. La Papauté n'est-elle pas, selon les docteurs romains, la source des deux pouvoirs ? Ne peut-elle pas destituer les rois, et par conséquent les combattre [2] ? Le Pape maintint donc sa lance tournée contre Charles, et Charles se prépara à lui faire bonne guerre.

Alors commença cette terrible campagne, durant laquelle éclata à Rome, sur la Papauté, l'orage qui avait dû fondre en Allemagne sur l'Évangile. A la force des coups dont fut frappée la ville des pontifes, on peut juger de la violence de ceux qui eussent brisé les églises de la Réformation. En retraçant tant d'horreurs, on a besoin de se rappeler que les châtiments de la ville aux sept collines ont été prédits par les Écritures de Dieu [3].

Au mois de novembre, Freundsberg, à la tête de quinze mille hommes, se trouvait en Allemagne, au pied des Alpes. Le vieux général, évi-

1 Cum id ab evangelica doctrina prorsus alienum videtur. (Ibid., p. 489.)

2 Utriusque potestatis apicem Papa tenet. (Turrecramata, de Potestate papali.)

3 Apocalypse, ch. XVIII. On ne saurait, du reste, borner cette prédiction au sac incomplet et réparé de 1527.

tant les routes militaires bien gardées par l'ennemi, se jeta dans un sentier étroit, suspendu au-dessus d'affreux précipices, et que quelques coups de bêche eussent rendu impraticable. Défense aux soldats de regarder derrière eux; néanmoins les têtes tournent, les pieds glissent, et chevaux et lansquenets tombent de temps en temps au fond de l'abîme. Dans les passages les plus difficiles, les soldats dont la marche est la plus sûre abaissent à droite et à gauche de leur vieux chef leurs longues piques en guise de barrières; et Freundsberg avance, s'attachant au lansquenet de devant, et poussé par celui de derrière. En trois jours les Alpes furent franchies, et le 19 novembre l'armée se trouva sur le territoire de Brescia.

Le connétable de Bourbon, qui, depuis la mort de Pescaire, commandait en chef l'armée impériale, venait de s'emparer du duché de Milan. L'Empereur le lui ayant promis pour récompense, il dut y rester quelque temps pour y consolider son pouvoir. Enfin, le 12 février, il joignit avec ses Espagnols l'armée de Freundsberg, impatienté de ses retards. Bourbon avait beaucoup d'hommes et point d'argent; il se décida à suivre le conseil du duc de Ferrare, cet ennemi implacable des princes de l'Église, et à tirer droit sur Rome [1]. L'armée tout entière reçut cette nouvelle avec un cri de joie. Les Espagnols étaient pleins du désir de venger Charles-Quint, les Allemands pleins de haine contre le Pape; tous remplis de l'espé-

1 Guicciardini, Hist. des guerres d'Italie, liv. XVIII, p. 698.

rance de voir leurs soldes et leurs peines enfin richement payées au moyen des trésors de la chrétienté, que Rome accumulait depuis des siècles. Leur cri retentit jusqu'au delà des Alpes. Chacun en Allemagne crut que l'heure suprême de la Papauté était enfin arrivée, et l'on se prépara à contempler sa chute. « Les forces de l'Empereur « triomphent en Italie, écrivait Luther; le Pape « est visité de toutes parts; sa destruction appro« che; son heure et sa fin sont venues[1]. »

Quelques avantages remportés par les troupes papales dans le royaume de Naples y firent conclure une trêve, qui devait être ratifiée par le Pape et par l'Empereur. A cette nouvelle, un affreux tumulte s'éleva dans l'armée du Connétable. Les bandes espagnoles se révoltèrent, l'obligèrent à s'enfuir, et pillèrent sa tente. Puis, s'approchant des lansquenets, elles se mirent à crier à tue-tête les seuls mots allemands qu'elles eussent appris : « *Lance! lance! Argent! argent*[2] *!* » Ces mots retentirent dans le cœur des Impériaux; ils s'émurent à leur tour, et se mirent à crier aussi de tous leurs poumons : *Lance! lance! Argent! argent!* Freundsberg fit battre l'appel; et, ayant rangé en cercle autour de lui et de ses principaux capitaines ses soldats exaspérés, il leur demanda tranquillement s'il les avait jamais abandonnés.

1 Papa ubique visitatur, ut destruatur : venit enim finis et hora ejus. (Ad Hausmann, 10 janvier 1527; L. Epp. III, p. 156.)

2 Lanz! lanz! Geld! geld!

Tout fut inutile. La vieille affection que les lansquenets portaient à leur capitaine semblait éteinte; une seule corde vibrait encore dans leurs cœurs; il leur fallait la solde et la guerre. Aussi, baissant tous leurs lances, ils les tiennent en arrêt, comme s'ils voulaient en percer leurs chefs, et se mettent à crier de nouveau en rugissant : *Lance! lance! Argent! argent!* Freundsberg, qu'aucune armée, quelque grande qu'elle fût, n'avait jamais effrayé; Freundsberg, qui avait coutume de dire, « Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur, » voyant ces lansquenets, à la tête desquels il avait vieilli, diriger contre lui leur fer meurtrier, perd la parole, et, frappé comme d'un coup de foudre, tombe évanoui sur un tambour [1]. La force du vieux général était pour toujours brisée. Mais la vue de leur capitaine mourant fit sur les lansquenets ce qu'aucun discours n'eût pu faire. Toutes les lances se relevèrent, et les soldats émus se retirèrent, l'œil morne et d'un pas silencieux. Quatre jours plus tard, Freundsberg retrouva la parole. « En avant! dit-il au Connétable. Dieu lui-même « nous fera toucher au but. » En avant! en avant! répétèrent les lansquenets. Il n'y avait plus pour Bourbon d'autre alternative; d'ailleurs, ni Clément, ni Charles-Quint ne voulaient entendre parler de paix. Freundsberg fut conduit à Ferrare,

1 Cum vero hastas ducibus obverterent, indignatione et ægritudine animi oppressus, Fronsbergius subito in deliquium incidit, ita ut in tympano quod adstabat desidere cogeretur, nullum verbum proloqui amplius posset. (Seck., II, p. 79.)

et plus tard à son château de Mindelheim, où il mourut après dix-huit mois de maladie; et le 28 avril, Bourbon prit cette grande route de Rome, que tant d'armées redoutables venues du Nord avaient déjà suivie.

Tandis que l'orage descendu des Alpes s'approchait de la ville éternelle, le Pape perdait la tête, renvoyait ses troupes, et ne conservait que ses gardes du corps. Plus de trente mille Romains, il est vrai, en état de porter les armes, faisaient parade de bravoure dans les rues de l'antique cité, traînaient de grands sabres après eux, se querellaient et se battaient; mais ces bourgeois, âpres au gain, se souciaient fort peu de défendre le Pape, et désiraient au contraire que le magnifique Charles vînt s'établir dans Rome, espérant un grand profit de son séjour.

Le 5 mai au soir, Bourbon arriva sous les murs de Rome, et il eût donné l'assaut à l'instant même, s'il avait eu des échelles. Le 6 au matin, l'armée, couverte par un brouillard qui cachait ses mouvements [1], se mit en marche, les Espagnols se dirigeant par la montagne vers la porte du Saint-Esprit, les Allemands suivant la route d'en bas [2]. Bourbon, voulant encourager ses soldats, saisit lui-même une échelle, escalada la muraille, et leur cria de le suivre. En ce mo-

1 Guicciardini, vol. II, p. 721.

2 Depuis la nouvelle enceinte élevée par Urbain VIII sur le haut du Janicule, la porte du Saint-Esprit et celle de *Settimiane* sont devenues inutiles.

ment une balle l'atteignit; il tomba, et rendit l'âme une heure après. Ainsi finit ce malheureux, traître à son roi et à sa patrie, et suspect même à ses nouveaux amis.

Cette mort, loin d'arrêter l'armée, ne fit que l'exciter. Claude Seidenstuker, tenant à la main sa longue épée, franchit des premiers la muraille; Michel Hartmann le suivit, et ces deux Allemands réformés s'écrièrent que Dieu même marchait devant eux dans la nue. On ouvrit les portes, l'armée s'y précipita, les faubourgs furent pris, et le Pape s'enfuit dans le château Saint-Ange avec treize cardinaux. Les Impériaux, à la tête desquels se trouvait alors le prince d'Orange, lui firent proposer la paix moyennant trois cent mille écus. Mais Clément, qui croyait la sainte ligue sur le point de le délivrer, et qui s'imaginait déjà voir dans le lointain ses premiers cavaliers, repoussa toute proposition. Après quatre heures de repos, l'attaque recommença, et une heure après le coucher du soleil l'armée était maîtresse de toute la ville. Elle resta sous les armes et en bon ordre jusqu'à minuit, les Espagnols sur la *Piazza Navona*, et les Allemands au *Campofiore*. Enfin, n'apercevant aucune démonstration ni de guerre, ni de paix, les soldats se débandèrent et coururent au pillage.

Alors commença le fameux « sac de Rome. » La Papauté, depuis des siècles, avait mis la chrétienté au pressoir. Prébendes, annates, jubilés, pèlerinages, grâces ecclésiastiques, elle avait fait argent de tout. Ces troupes avides, qui depuis bien des mois

ne vivaient que de misère, prétendirent lui faire rendre gorge. Nul ne fut épargné, les Impériaux pas plus que les Ultramontains, les Gibelins pas plus que les Guelfes. Églises, palais, couvents, maisons particulières, basiliques, banques, tombeaux, tout fut pillé, jusqu'à l'anneau d'or que portait encore au doigt le cadavre de Jules II. Les Espagnols se montrèrent les plus habiles; ils flairaient l'argent et le dépistaient dans les cachettes les plus mystérieuses. Mais les Napolitains étaient plus dissolus et plus violents[1]. « On entendait, dit « Guicciardini, les cris pitoyables des femmes ro- « maines et des religieuses que les soldats emme- « naient par troupes pour assouvir leur brutalité[2]. »

Les Allemands trouvèrent d'abord un certain plaisir à faire sentir aux Papistes le poids de leurs glaives; mais bientôt, heureux d'avoir enfin à manger et à boire, ils se montrèrent plus débonnaires que leurs alliés. C'était sur les choses que les Romains appelaient « saintes » que se déchargeait la colère des Luthériens. Ils enlevaient les calices, les ciboires, les ostensoirs d'argent, et revêtaient d'habits sacerdotaux des valets et des goujats [3]. Le Campofiore était changé en une immense salle de jeu. On y apportait des sacs d'écus, des vases d'or, on les mettait sur un coup de dés; et après les avoir perdus, on allait en piller d'autres. Un

1 Jovius, Vita Pompeï Colonnæ, p. 191. Ranke, Deutsche Gesch., II, 398.

2 Guicciardini, II, p. 724.

3 Sacros calices, pixides et monstrantias rapiebant; sacras vestes prophanis induebant lixis. (Cochl., 156.)

certain Simon Baptista, qui avait prédit le sac de la ville, avait été jeté en prison par le Pape; les Allemands le délivrèrent, et le firent boire avec eux. Mais, comme Jérémie, il prophétisait contre tous : « Prenez, pillez, cria-t-il à ses libérateurs; « vous rendrez pourtant tout; l'argent des soldats « et l'or des prêtres suivront le même chemin. »

Rien n'amusait les Allemands comme de se moquer de la cour du Pape. « Plusieurs prélats, dit « Guicciardini, étaient promenés par toute la ville « de Rome sur des ânes [1]. » Après cette procession, les évêques payaient leur rançon; mais ils tombaient dans les mains des Espagnols, qui la leur faisaient payer une seconde fois [2].

Un jour, un lansquenet, Guillaume de Sainte-Celle, se revêtit des habits du Pape et posa sur sa tète la triple couronne; d'autres, se décorant des chapeaux et des longues robes rouges des cardinaux, l'entourèrent; et tous, se promenant sur des ânes dans les rues de la ville, arrivèrent devant le château Saint-Ange, où Clément VII se tenait caché. Là, les soldats-cardinaux mirent pied à terre, et, retroussant de la main le devant de leurs robes, ils baisèrent les pieds du prétendu pontife. Celui-ci but à la santé de Clément VII; les cardinaux à genoux firent de même, et s'écrièrent que, dès cette heure, ils seraient de pieux papes et de bons cardinaux, qui se garderaient bien d'exciter

1 Guerres d'Italie, II, p. 723.

2 Eumdem civem seu curialem haud raro, nunc ab Hispanis, nunc a Germanis ære mutuato redimi. (Cochlœus, 156.)

des guerres comme ceux qui les avaient précédés. Puis ils se formèrent en conclave ; et le pape ayant annoncé à son consistoire que son intention était de remettre sa papauté, aussitôt les mains se levèrent pour l'élection, et tous de s'écrier : « Luther pape ! Luther pape [1] ! » Jamais pontife n'avait été proclamé avec un si complet accord. Tels étaient les rires des Allemands.

On n'eut pas si bon marché des Espagnols. Clément VII les avait nommés « Maures, » et avait publié une indulgence plénière pour quiconque les tuerait. Aussi rien ne pouvait contenir leur fureur. Ces fidèles catholiques faisaient mourir les prélats au milieu d'horribles tortures destinées à leur arracher leurs trésors, et ils ne respectaient ni rang, ni sexe, ni âge. Ce ne fut qu'après un sac de dix jours, un butin de dix millions d'écus d'or, et la mort de cinq à huit mille victimes, que l'ordre et la paix commencèrent un peu à se rétablir.

Ainsi la cité pontificale expirait au milieu d'un pillage long et cruel ; et cette splendeur, dont Rome, depuis le commencement du seizième siècle, remplissait le monde, s'éteignait en quelques heures. Rien ne put soustraire au châtiment cette ville superbe, pas même les prières de ses ennemis. « Je ne voudrais pas, s'était écrié « Luther, que Rome fût brûlée. Ce serait une chose « monstrueuse [2]. » Les craintes de Mélanchton

1 Milites itaque levasse manum, ac exclamasse : Lutherus papa ! Lutherus papa ! (Ibid.)

2 Romam nollem exustam ; magnum enim portentum esset. (L. Epp., II, p. 221.)

étaient encore plus vives : « Je crains pour les bi-« bliothèques, disait-il; on sait combien les livres « sont odieux à Mars [1]. » Malgré ces vœux des réformateurs, la ville de Léon X succomba sous le jugement de Dieu.

Clément VII, assiégé dans le château Saint-Ange, craignant que l'ennemi ne fît, avec des mines, sauter sa demeure, capitula enfin : il renonça à toute alliance contre Charles-Quint, et s'engagea à demeurer prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé à l'armée quatre cent mille ducats.

Les chrétiens évangéliques contemplèrent avec étonnement ce jugement du Seigneur. « Tel est « l'empire de Jésus-Christ, dirent-ils, que l'Em-« pereur, poursuivant Luther à cause du Pape, est « contraint à ruiner le Pape au lieu de Luther. « Toutes choses servent au Seigneur, et tournent « contre ses adversaires[2]. »

III.

En effet, il fallait quelques années de paix à la Réforme pour qu'elle crût et se fortifiât, et elle ne pouvait avoir la paix que si ses deux grands ennemis se faisaient la guerre. La folie de Clément VII préserva la Réformation du coup qui la menaçait, et la ruine de Rome édifia l'Évangile. Ce ne fut pas seulement un gain de quelques mois; depuis 1526

1 Metuo bibliothecis. (C. Ref., I, p. 869.)

2 Ut Cæsar pro Papa Lutherum persequens, pro Luthero Papam cogatur vastare. (L. Epp., III, p. 188.)

jusqu'en 1529, il y eut en Allemagne un calme dont la Réformation profita pour s'organiser et s'étendre; suivons-la dans ses nouveaux développements.

Une constitution devait maintenant être donnée à l'Église renouvelée. Le joug papal ayant été rompu, l'ordre évangélique devait être rétabli. Rendre aux évêques leur ancienne juridiction était impossible; car ces prélats prétendaient être avant tout les serviteurs du Pape. Il fallait donc un nouvel état de choses, sous peine de voir l'Église tomber dans l'anarchie. On y pourvut. Ce fut alors que les peuples évangéliques se séparèrent définitivement de cette domination despotique qui, depuis des siècles, tenait tout l'Occident dans ses chaînes.

Déjà, à deux reprises, la Diète avait voulu faire de la réforme de l'Église une œuvre nationale; l'Empereur, le Pape et quelques princes s'y étaient opposés; la diète de Spire avait donc remis à chaque État l'œuvre difficile qu'elle-même ne pouvait pas accomplir.

Mais quelle constitution allait-on substituer à la hiérarchie papale?

On pouvait, en supprimant le pape, garder tout l'ordre épiscopal : c'était la forme la plus rapprochée de celle qu'on allait abolir. C'est ce qui se fit plus tard en Angleterre; mais une Église épiscopale et pourtant évangélique était impossible sur le continent; il n'y avait là, parmi les évêques, ni des Cranmer, ni des Latimer.

On pouvait, au contraire, reconstruire l'ordre ecclésiastique, en recourant à la souveraineté de

la parole de Dieu, et en rétablissant les droits du peuple chrétien. C'était la forme la plus éloignée de la hiérarchie romaine. Entre ces deux ordres extrêmes, il y en avait d'intermédiaires.

Le second de ces points de vue était celui de Zwingle; mais le réformateur de Zurich n'avait pas été jusqu'au bout. Il n'avait pas appelé le peuple chrétien à exercer sa souveraineté, et s'était arrêté au conseil des Deux-Cents, comme représentant l'Église [1].

Le pas devant lequel Zwingle avait hésité pouvait se faire et se fit. Un prince ne recula pas devant ce qui avait effrayé des républicains même.

L'Allemagne évangélique, au moment où elle se mit à essayer des constitutions ecclésiastiques, commença par celle qui tranchait le plus fortement avec la monarchie papale.

Ce n'était pourtant pas de l'Allemagne que ce système devait sortir. Si l'aristocratique Angleterre devait se tenir à la forme épiscopale, la docile Allemagne devait plutôt s'arrêter dans un milieu gouvernemental. Ce fut de la France et de la Suisse que l'extrême démocratique jaillit. Un prédécesseur de Calvin arbora alors ce drapeau, que la main puissante du réformateur de Genève devait relever plus tard, et planter en France, en Suisse, en Hollande, en Écosse, en Angleterre même, d'où il devait, un siècle après, croiser l'Atlantique sur un vaisseau, et appeler l'Amérique du Nord à prendre rang parmi les peuples.

1 Vol. III, liv. XI, chap. 10.

Nul parmi les princes évangéliques de Spire n'était aussi entreprenant que Philippe de Hesse; on l'a comparé à Philippe de Macédoine pour la finesse, et à son fils Alexandre pour le courage. Philippe comprenait que la religion acquérait enfin l'importance qui lui est due, et, loin de s'opposer au grand développement qui travaillait les peuples, il se mettait en harmonie avec les idées nouvelles.

L'étoile du matin s'était levée pour la Hesse presque en même temps que pour la Saxe. En 1517, lorsque Luther proclamait à Wittemberg la rémission gratuite des péchés, on voyait à Marbourg des hommes et des femmes se rendre secrètement dans l'un des fossés de la ville, et là, près d'un soupirail solitaire, prêter l'oreille à une voix qui en sortait, et qui faisait entendre à travers les barreaux de consolantes doctrines. Cette voix était celle du franciscain Jacques Limbourg, qui, ayant prêché que, depuis quinze siècles, les prêtres falsifiaient l'Évangile de Christ, avait été jeté dans ce cachot obscur. Ces rassemblements mystérieux durèrent quinze jours. Tout à coup la voix cessa; ces réunions du désert avaient été découvertes, et le franciscain, arraché à son souterrain, avait été entraîné à travers le Lahnberg, dans une contrée inconnue. Non loin du Ziegenberg, des bourgeois éplorés de Marbourg l'atteignirent, et, tirant brusquement la toile qui recouvrait son char, ils lui dirent : « Où allez-vous? » — « Où Dieu veut, » répondit tranquillement frère Jacques [1]. Il n'en fut

1 Rommel, Philippe de Hesse, I, p. 128.

plus question, et l'on ne sait ce qu'il devint. Ces disparitions sont dans les coutumes de la Papauté.

A peine Philippe eut-il eu le dessus dans la diète de Spire, qu'il résolut de se consacrer à la réformation de ses États héréditaires.

Son caractère résolu le faisait pencher vers la réforme suisse : aussi n'était-ce pas un homme de juste-milieu qu'il lui fallait. Il s'était lié à Spire avec Jacques Sturm, député de Strasbourg. Sturm lui parla de François Lambert d'Avignon, alors à Strasbourg. D'un extérieur agréable, d'un caractère décidé, Lambert joignait au feu du Midi la persévérance des hommes du Nord. Le premier en France, il avait déposé le capuchon, et n'avait cessé dès lors de demander que toute l'Église fût radicalement réformée. Ce n'était pas pour le luxe et les aises de la vie qu'il avait embrassé l'Évangile. « Anciennement, disait-il, quand j'étais un « hypocrite, je vivais dans l'abondance; mainte- « nant je mange chrétiennement avec ma petite « famille le pain de mon ordinaire [1]; mais plutôt « être pauvre dans le royaume de Jésus-Christ, que « d'avoir abondance d'or dans les maisons de dé- « bauche du Pape. » Le Landgrave reconnut que Lambert était son homme, et l'appela.

Lambert, voulant préparer la réforme de la Hesse, composa cent cinquante-huit thèses, qu'il nomma « paradoxes; » et qu'il fit afficher, selon la coutume du temps, aux portes des églises.

1 Nunc cum familiola mea panem manduco, et potum capio in mensura. (Lamberti commentarii de sacro conjugio.)

Aussitôt amis et ennemis s'y pressèrent en foule. Des catholiques-romains eussent voulu les déchirer, mais les bourgeois réformés faisaient sentinelle, et, tenant synode sur la place publique, discutaient, développaient, prouvaient ces thèses, et se moquaient de la colère des Papistes.

Un jeune prêtre, plein d'idée de lui-même, que l'Évêque, le jour de la consécration, avait élevé pour la science au-dessus de saint Paul, et pour la chasteté au-dessus de la Vierge, Boniface Dornemann, se trouvant de trop petite taille pour atteindre au placard de Lambert, avait emprunté un escabeau, et, entouré d'une nombreuse audience, s'était mis à lire à haute voix les thèses [1].

« Tout ce qui est déformé doit être réformé. La « parole de Dieu seule enseigne ce qui doit l'être, « et toute réforme qui se fait autrement est vaine [2]. »

C'était la première thèse. « Hem! dit le jeune « prêtre, je n'attaquerai pas cela. » Il continua.

« C'est à l'Église qu'il appartient de juger des « choses de la foi. Or, l'Église est la congrégation « de ceux qu'unissent le même esprit, la même « foi, le même Dieu, le même médiateur, la même « Parole, par laquelle seule ils sont gouvernés, et « en laquelle seule ils ont la vie [3]. »

1 Cum statura hominis hujusmodi esset ut inter Pygmæos internosci difficulter posset, scabellum sibi dari postulat, eoque conscenso, cœpit positiones templi valvis affixas legere. (Othonis Melandri jocorum centuriæ.)

2 Vana est omnis reformatio quæ alioqui fit. (*Paradoxa Francisci Lamberti*, dans Scultetus, Annales evangel.)

3 Ecclesia est congregatio eorum quos unit idem spiritus, etc. (Ibid.)

« Mais, dit encore tout haut le jeune prêtre, je « ne saurais combattre cette proposition [1]. » Il continua, toujours sur son escabeau.

« La Parole est la véritable clef. A celui qui croit « à la Parole le royaume des cieux est ouvert, et « à celui qui n'y croit pas il est fermé. Quiconque « donc possède vraiment la Parole de Dieu a la « puissance des clefs. Toutes les autres clefs, tous « les décrets des conciles et des papes, et toutes « les règles des moines, n'ont aucune valeur. »

Le frère Boniface branla la tête et poursuivit.

« Depuis que le sacerdoce de la loi est aboli, « Christ est le seul, immortel et éternel sacrifica« teur, et il n'a pas besoin de successeurs hu« mains. Ni l'évêque de Rome, ni qui que ce soit « au monde, n'est son représentant ici-bas. Mais « tous les chrétiens sont et ont été, depuis le « commencement de l'Église, participants de son « sacerdoce. »

Cette thèse sentait bien l'hérésie. Dornemann pourtant ne se découragea pas; et, soit faiblesse d'esprit, soit commencement de lumière, à chaque proposition qui ne heurtait pas trop ses préjugés, il ne manquait pas de répéter : « Certes, je n'atta« querai pas cela. » On l'écoutait avec étonnement, lorsqu'un bourgeois de l'audience, — était-ce un fanatique romain, un fanatique réformé, ou un mauvais plaisant? je l'ignore, — fatigué de ces répétitions continuelles, s'écria : « Ote-toi de là, mau-

1 « Hanc equidem haud impugnaverim! Illam nequidem attigerim! » (Oth. Melandri joc. cent.

« vais drôle, qui ne sais pas trouver un mot à « attaquer! » Puis, donnant brutalement un coup de pied à l'escabeau, il fit tomber le malheureux clerc tout à plat dans la boue [1].

Le 21 octobre 1526, à sept heures du matin, les portes de l'église principale de Homberg s'ouvrirent, et l'on y vit entrer successivement les prélats, abbés, prêtres, comtes, chevaliers et députés des villes, et au milieu d'eux Philippe, en sa qualité de premier membre de l'Église.

Alors Lambert, ayant expliqué et prouvé ses thèses, ajouta : « Que celui qui a quelque chose à « leur opposer se lève. » Il se fit d'abord un grand silence; mais enfin le père gardien des franciscains de Marbourg, Nicolas Ferber, qui en 1524, recourant à l'argument favori de Rome, avait supplié le Landgrave d'employer le glaive contre les hérétiques, se mit à parler, la tête inclinée, les yeux abattus et fixés vers la terre; mais, comme il appelait à son secours saint Augustin, Pierre Lombard et d'autres docteurs : « Ne mettez pas en « avant les opinions chancelantes des hommes, « lui dit le Landgrave, mais la parole de Dieu, qui, « seule, fortifie et affermit nos cœurs. » Le franciscain, interdit, s'assit en disant : « Ce n'est pas « ici le lieu de répondre. » La dispute pourtant recommença. Lambert, déployant la puissance de la vérité et les ressources de son éloquence, étonna

1 « Apagesis, nebulo, qui quod impugnes, infirmesque invenire haud possis! » Hisque dictis scabellum ei mox substrahit, ut miser ille præceps in lutum ageretur. (Ibid.)

tellement son adversaire, que le gardien, épouvanté par ce qu'il appelait « des tonnerres de blasphème et des foudres d'impiété [1], » se rassit encore, en disant : « Ce n'est pas ici le lieu de répondre. »

En vain le chancelier Feige lui déclara-t-il que chacun avait le droit de dire son opinion avec une entière liberté ; en vain le Landgrave lui-même lui cria-t-il que l'Église soupirait après la vérité : le mutisme était devenu le refuge de Rome. « Moi, « je défendrai le purgatoire, » avait dit un prêtre avant la dispute. « Moi, j'attaquerai les paradoxes « du titre VI (sur le vrai sacerdoce), » avait dit un autre [2]. Un troisième s'était écrié : « Moi, je ren- « verserai ceux du titre X (sur les images). » Mais maintenant ils gardaient tous le silence.

Alors Lambert, après avoir encore à trois reprises sommé en vain ses adversaires de prendre la parole, joignit les mains et s'écria, comme Zacharie : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple !* »

Après trois jours de dispute, qui avaient été pour la doctrine évangélique un continuel triomphe, on chargea des hommes choisis de constituer les églises de la Hesse d'après la parole de Dieu. Ils y travaillèrent pendant trois jours, puis la nouvelle constitution fut publiée au nom du synode.

La première constitution ecclésiastique, pro-

1 Fulgura impietatum, tonitrua blasphemiarum.

2 Erant enim prius qui dicerent : Ego asseram purgatorium ; alius : Ego impugnabo paradoxa tituli sexti, etc. (Lamberti ad Colon.)

duite par la Réformation, doit trouver place dans l'histoire, d'autant plus qu'elle fut alors présentée comme constitution-modèle aux nouvelles églises de la chrétienté [1].

L'autonomie, ou le gouvernement de l'Église par elle-même, en est le principe fondamental; c'est de l'Église et de ses représentants qu'émane cette législation ; il n'est fait aucune mention dans le prologue ni de l'État ni du Landgrave [2]. Philippe, satisfait d'avoir brisé pour lui et pour son peuple le joug d'un prêtre étranger, ne voulait point se mettre à sa place, et se contentait d'une surveillance extérieure nécessaire au maintien de l'ordre.

Un second trait qui distingue cette constitution, c'est la simplicité soit dans le gouvernement, soit dans le culte. L'assemblée conjure les synodes futurs de ne pas charger les églises d'une multitude d'ordonnances, « attendu que là où les ordres « abondent, le désordre surabonde. » On ne voulut pas même des orgues dans les temples, parce que, dit-on, il faut que les hommes comprennent ce qu'ils entendent [3]. Plus les ressorts de l'esprit humain ont été ployés en un certain sens, plus on les voit, quand ils se débandent, se jeter avec violence dans le sens contraire. L'Église passa alors

1 Cette constitution se trouve dans *Schmincke, Monumenta Hassiaca*, II, p. 588 et suiv. « Pro Hassiæ ecclesiis, et si deinde non nullæ *aliæ* ad idem *nostro exemplo* provocarentur.

2 Synodus Hassiaca in nomine Domini congregata. (Ibid.)

3 Ne homines non intelligant. (Ib., cap. 3.)

de l'extrême des pompes et des symboles à l'extrême de la simplicité. Voici les principaux traits de cette constitution :

« L'Église ne peut être enseignée et gouvernée « que par la parole de son Souverain Pasteur. Qui« conque aura recours à une autre parole sera « déposé et excommunié [1].

« Tout homme pieux, instruit dans la parole de « Dieu, peut, quel que soit son état, être élu évê« que, s'il le désire, car il est appelé intérieure« ment de Dieu [2].

« Que personne ne croie que par évêque nous « entendions autre chose qu'un simple ministre « de la parole de Dieu [3].

« Les ministres sont des serviteurs, et par con« séquent ils ne doivent pas être des seigneurs, « des princes et des dominateurs.

« Que les fidèles se rassemblent, et qu'ils élisent « leurs évêques et leurs diacres : chaque église doit « élire son pasteur [4].

« Que ceux qui sont élus évêques soient consa« crés pour leur office par l'imposition des mains « de trois évêques; et quant aux diacres, s'il n'y

1 Non admittimus verbum aliud quam ipsius pastoris nostri. (Ib., cap. 2.)

2 Si quis pius, in verbo sancto exercitatus, docere petit verbum sanctum, non repellatur, a Deo enim interne mittitur. (Ib., cap. 23.)

3 Ne quis putet nos hic per episcopos alios intelligere quam ministros Dei verbi. (Ib., 592.)

4 Eligat quævis Ecclesia episcopum suum. (Ibid., cap. 23, p. 620.)

« a pas de ministres présents, qu'ils reçoivent l'im-
« position des mains des anciens de l'Église [1].

« Si un évêque donne quelque scandale à l'Église « par sa mollesse ou par le luxe de ses vêtements, « ou par la légèreté de sa conduite, et qu'étant « averti il persiste, qu'il soit déposé par l'Église [2].

« Que chaque église mette son évêque en état « de vivre avec sa famille et d'être hospitalier, « comme Paul l'ordonne ; mais que les évêques « n'exigent rien pour leurs fonctions casuelles [3].

« Que chaque dimanche il y ait, dans un lieu « commun, une assemblée de tous les hommes « qui sont mis au nombre des saints, pour régler, « avec l'évêque, d'après la parole de Dieu, toutes « les affaires de l'Église, et pour excommunier qui- « conque donne scandale à l'Église ; car l'Église de « Christ n'a jamais existé sans exercer l'excom- « munication [4].

« De même que pour la direction des églises « particulières il faut une assemblée chaque se- « maine, de même, pour la direction des églises de

1 Manus imponant duo ex senioribus, nisi alii episcopi intersint. (Ib., cap. 21, p. 644.)

2 Deponat Ecclesia episcopum suum, quod ad eam spectet judicare de voce pastorum. (Ibid., cap. 23, p. 610.)

3 Alat quævis Ecclesia episcopum suum, sicque illi administret ut cum sua familia vivere possit. (Ib.)

4 Fiat conventus Fidelium in congruo loco, ad quem quotquot ex viris in Sanctorum numero habentur...... Christi Ecclesiam nunquam fuisse sine excommunicatione. (Ibid., cap. 15.)



« tout un pays, il faut, chaque année, un synode « général [1].

« Tous les pasteurs en sont membres naturels ; « mais de plus chaque église élira dans son sein un « homme plein d'esprit et de foi, auquel elle re- « mettra ses pouvoirs pour tout ce qui est du « ressort du synode [2].

« Chaque année on élira trois visiteurs, chargés « de parcourir toutes les églises, d'examiner ceux « qu'elles ont élus pour évêques, de confirmer « ceux d'entre eux qui seront approuvés, et de « pourvoir à l'exécution des arrêtés du synode. »

On trouvera, sans doute, que cette première constitution évangélique alla dans quelques points jusqu'aux extrêmes de la démocratie ecclésiastique; mais il s'y était glissé certaines institutions qui pouvaient grandir, et en changer la nature. On substitua plus tard six surintendants à vie aux visiteurs annuels (qui, selon l'institution primitive, pouvaient être de simples membres de l'Église), et, comme on l'a remarqué [3], les empiétements soit de ces surintendants, soit de l'État, paralysèrent peu à peu l'activité et l'indépendance des églises de la Hesse. Il en fut de cette constitution comme de celle de l'abbé Sieyes en l'an VIII, qui, devant être républicaine, servit, par l'influence de

1 Ut semel pro tota Hessia celebretur synodus apud Marpurgum tertia dominica post Pascha. (Ib., cap. 18, p. 633.)

2 Universi episcopi.... Quælibet ecclesia congregetur et eligat ex se ipsa unum plenum fide et spiritu Dei. (Ib.)

3 *Rettig :* Die Freye Kirche.

Napoléon Bonaparte, à établir le despotisme de l'Empire.

Ce n'en est pas moins une œuvre remarquable. Des docteurs romains ont reproché à la Réformation de faire de l'Église quelque chose de trop intérieur [1]. En effet, la Réformation et la Papauté reconnaissent deux éléments dans l'Église, l'un intérieur, l'autre extérieur; mais tandis que la Papauté donne la primauté à celui-ci, la Réformation la donne à celui-là. Cependant, si l'on reproche à la Réformation de n'avoir qu'une Église du dedans, et de ne point créer une Église du dehors, la constitution remarquable dont nous venons de présenter quelques traits nous dispensera de répondre. L'ordre ecclésiastique extérieur, qui jaillit alors des entrailles mêmes de la Réforme, est bien plus parfait que celui de la Papauté.

Une grande question se présentait. Ces principes deviendront-ils ceux de toutes les églises de la Réformation ?

Tout semblait l'indiquer. Les hommes les plus pieux pensaient alors que le pouvoir ecclésiastique provient des membres de l'Église. Il était dans la nature des choses qu'en s'éloignant de l'extrême hiérarchique, on se jetât dans l'extrême démocratique. Luther lui-même avait professé cette doctrine dès 1523. Les Calixtins de Bohême, voyant les évêques de leur pays leur refuser des ministres, en étaient venus à prendre le premier prêtre va-

1 Le plus célèbre apologiste de la doctrine romaine parmi nos contemporains, le D[r] *Mœhler* dans sa *Symbolique*.

gabond. « Si vous n'avez pas d'autre moyen de « vous procurer des pasteurs, leur écrivit Luther, « passez-vous-en plutôt ; et que chaque père de « famille lise l'Évangile dans sa maison et baptise « ses enfants, tout en soupirant après le sacrement « de l'autel, comme les Juifs de Babylone après « Jérusalem [1]. La consécration du Pape fait des « prêtres non de Dieu, mais du diable, des diseurs « de messe, des machines à confesse, ordonnés « pour fouler aux pieds Jésus-Christ, anéantir son « sacrifice et vendre au monde, sous son nom, des « holocaustes inventés [2]. On naît prêtre non par « la naissance de la chair, mais par la naissance de « l'esprit, et l'on ne devient ministre que par élec- « tion et par vocation : or voici comment cela « doit s'opérer.

« D'abord, cherchez Dieu par la prière [3]; puis, « vous étant réunis avec tous ceux dont Dieu a « touché le cœur, choisissez au nom du Seigneur « celui ou ceux que vous aurez reconnus propres « à ce ministère. Après cela, que les principaux « parmi vous leur imposent les mains, et les re- « commandent au peuple et à l'Église [4]. »

1 Tutius enim et salubrius esset quemlibet patremfamilias suæ domui legere Evangelium. (L. Opp., II, p. 363.)

2 Per ordines papisticos, non sacerdotes Dei sed sacerdotes Satanæ, tantum ut Christum conculcent. (Ib., 364.)

3 Orationibus tum privatis tum publicis. (Ib., 370.)

4 Eligite quem et quos volueritis. Tum impositis super eos manibus, sint hoc ipso vestri episcopi, vestri ministri seu pastores. (Ibid.)

Luther, en appelant au peuple seul pour désigner les pasteurs, subissait une nécessité du temps. Il s'agissait de constituer le ministère; or le ministère n'existant pas, ne pouvait avoir alors la part légitime qui lui revient dans le choix des ministres de Dieu.

Mais une autre nécessité, provenant aussi de l'état des choses, devait porter le Réformateur à dévier des principes qu'il avait établis. La Réformation, en Allemagne, n'avait guère commencé par les classes inférieures, comme en Suisse et en France; et Luther ne trouvait presque nulle part ce peuple chrétien, qui eût dû jouer un si grand rôle dans sa constitution nouvelle. Des paysans ignorants, des bourgeois entêtés, qui ne voulaient pas même entretenir leurs ministres, tels étaient les membres de l'Église. Or, que faire avec de tels éléments?

Mais si le peuple était indifférent, les princes ne l'étaient pas. Ils étaient au premier rang dans la lutte, et siégeaient au premier banc dans le conseil. L'organisation démocratique dut donc céder le pas à une organisation gouvernementale. On fait l'Église avec des chrétiens, et l'on prend les chrétiens où on les trouve, en haut ou en bas. Ce fut surtout en haut que Luther les trouva. Il admit donc les princes comme représentants du peuple, et dès lors l'influence de l'État entra comme l'un des principaux éléments dans la constitution de l'Église évangélique.

Ainsi Luther, partant, quant aux principes, de l'extrême démocratique, arriva, quant au fait, à

l'extrême érastien[1]. Jamais peut-être il n'y eut un espace aussi immense entre les prémisses posées par un homme et la conduite qu'il suivit. Si Luther franchit ce vaste intervalle sans hésiter, ce ne fut pas seulement inconséquence de sa part, ce fut surtout obligation de se soumettre aux nécessités impérieuses du temps. Les principes sur l'organisation ecclésiastique ne sont pas d'une nature absolue comme les doctrines de l'Évangile; leur application dépend, à quelques égards, de l'état de l'Église. Cependant il y eut bien quelque inconséquence de la part du Réformateur. Il s'exprima souvent d'une manière contradictoire sur la part que les princes doivent prendre ou ne pas prendre aux affaires religieuses. C'est là un point sur lequel Luther et son siècle ne furent point au clair. Ils en avaient bien d'autres à éclaircir.

Dans la pensée du Réformateur, la tutelle exercée par le prince ne devait être que provisoire. Les fidèles étant alors dans un état de minorité, ils avaient besoin d'un tuteur; mais le temps de la majorité pouvait venir pour l'Église, et alors viendrait l'émancipation.

Comme nous l'avons dit ailleurs, nous n'entendons pas prononcer ici sur cette grande controverse; mais il y a certaines vérités fondamentales que l'on ne peut point oublier. Dieu est le principe duquel tout émane et qui doit tout régir, les sociétés aussi bien que les individus, l'État aussi

1 Dans le système d'Éraste, le gouvernement de l'Église appartient au gouvernement civil.

bien que l'Église. Dieu a affaire avec les gouvernements, et les gouvernements ont affaire avec Dieu. Les grandes vérités dont l'Église est dépositaire doivent agir sur toute une nation, sur celui qui est assis sur le trône, comme sur le paysan dans son humble cabane. Ce n'est pas seulement comme individu que le prince doit être éclairé par le flambeau du christianisme, c'est aussi comme gouverneur de son peuple. Dieu doit être dans l'État. Vouloir mettre d'un côté les nations, les gouvernements, la vie sociale et politique, et de l'autre, Dieu, sa Parole et son Église, comme s'il y avait entre ces deux mondes un grand abîme, et qu'ils ne dussent pas se toucher, ce serait à la fois une idée de lèse-humanité et de lèse-divinité.

Mais s'il doit y avoir une union intime entre ces deux ordres de choses, il faut chercher les moyens les plus propres à l'obtenir. Or, si la direction de l'Église est remise au gouvernement civil, comme ce fut le cas en Saxe, il est fort à craindre que la réalité de cette union ne soit compromise, et que l'infiltration des forces célestes dans le corps de la nation ne soit obstruée. L'Église, administrée par un département civil, se sécularisera peu à peu, et perdra sa séve primitive. C'est ce qui s'est vu en Allemagne, où la religion est tombée en quelques lieux jusqu'au rang d'une administration toute temporelle. Pour qu'un être exerce toute l'influence dont il est capable, il doit avoir son libre développement. Laissez un arbre croître en pleine terre et sans contrainte, vous jouirez mieux de son ombrage, et vous y cueillerez

plus de fruits que si vous le plantiez dans un vase et le renfermiez dans votre cabinet. Il en est de même de l'Église de Christ. L'État ne doit pas commander à l'Église, comme l'Église ne doit pas commander à l'État.

Le protestantisme, en devenant gouvernemental, cessa d'être universel. Le nouvel esprit était capable de créer une nouvelle terre. Mais, au lieu de lui frayer des voies nouvelles, et de se proposer la régénération de toute la chrétienté et la conversion de tout l'univers, on chercha à se caser le plus commodément possible dans quelques duchés allemands. Cette timidité, appelée prudence, fit un tort immense à la Réformation.

La prérogative organisatrice une fois assignée aux conseils des princes, on pensa à l'organisation même, et Luther se mit à l'œuvre; car, quoiqu'il ait été par excellence l'homme agressif, et Calvin l'homme organisateur, ces deux qualités, aussi nécessaires aux réformateurs de l'Église qu'aux fondateurs d'empire, n'ont manqué ni à l'un ni à l'autre de ces grands serviteurs de Dieu.

Il fallait former un nouveau ministère; car la plupart des ecclésiastiques qui avaient quitté la Papauté s'étaient contentés de recevoir le mot d'ordre de la Réforme. Ces ex-prêtres du Pape étaient en général peu propres à devenir ministres du Seigneur. Plongés dans les erreurs et les désordres habituels du clergé, et ne connaissant point l'essence de l'Évangile, ils s'en tenaient à la lettre de la polémique de Luther, sans avoir éprouvé la vertu sanctifiante de la vérité. Il y avait même

telle paroisse où le curé prêchait l'Évangile dans son église principale, et chantait la messe dans son annexe [1].

Mais il fallait plus encore que des ministres : un peuple chrétien devait être créé. Luther avait le cœur brisé par l'état des troupeaux. « Partout, « disait-il, on voit des paysans qui ne savent rien, « qui n'apprennent rien, qui ne font rien, si ce « n'est d'abuser de la liberté ; qui ne confessent « pas leurs fautes et ne célèbrent point la Cène du « Seigneur, comme si la religion était une chose « à jamais passée. Hélas! ils ont abandonné leurs « dogmes et leurs rites romains, et ils se moquent « des nôtres [2]. Voilà, ajoutait-il, voilà l'œuvre des « évêques du Pape [3]. »

Luther ne recula pas devant cette double nécessité. Il se mit à chercher de nouveaux pasteurs et de nouveaux troupeaux, et recourut au prince pour l'accomplissement de cette œuvre. Convaincu qu'une visite générale des églises était nécessaire, il s'adressa, dès le 22 octobre 1526, à l'Électeur. « Il y a parmi nos gens tant d'in« gratitude envers la parole de Dieu, lui dit-il, « que, si je pouvais le faire en bonne conscience, « je les laisserais vivre sans pasteurs, comme des

1 In æde parochiali evangelico more docebat, in filiali missificabat. (Seck., p. 102.)

2 Rusticis nihil discentibus, nihil orantibus, sic enim sua papistica neglexerunt, et nostra contemnunt. (L. Epp., III, p. 224.)

3 Ut horrendum sit episcoporum papisticorum administrationem considerare. (L. Epp., p. 424.)

« pourceaux; mais nous ne le pouvons. Partout « où des villes et des villages qui pourraient posséder des écoles et des pasteurs méprisent de « tels biens, Votre Altesse, en sa qualité de tuteur « de la jeunesse et de tous ceux qui ne savent « pas se conduire eux-mêmes, doit contraindre les « habitants à recevoir ces moyens de grâce, « comme on les contraint à travailler aux chemins, aux ponts et à d'autres corvées [1]. L'ordre « papal étant aboli, toutes les fondations tombent « en vos mains comme en celles du chef suprême. « C'est à vous qu'il appartient de régler ces « choses; nul autre ne s'en soucie, nul autre ne « le peut, nul autre ne le doit [2]. Chargez donc « quatre personnes de visiter tout le pays : que « deux s'enquièrent des dîmes et des biens ecclésiastiques; que deux autres s'occupent de la « doctrine, des écoles, des églises et des pasteurs. »

On pourrait se demander, en entendant ces paroles, si l'Église, qui s'était formée au premier siècle sans le secours des princes, ne pouvait pas, au seizième siècle, se réformer sans eux; et si, au lieu de faire antichambre au palais des grands, les réformateurs n'eussent pas dû fermer la porte de leur cabinet, prier le Père qui est au ciel, et agir ensuite avec toute l'énergie de leur foi?

1 Als oberster Vormund der Jugend und aller die es bedurfen, soll sie mit Gewalt dazu halten. (L. Epp., III, p. 136.)

2 Nequam esse oportet, qui princeps esse debet, et tyrannum decet regem esse, hoc exigit mundus. (L. Epp., III, p. 147.) Luther dans ces mots est l'antipode de Zwingle.

Luther ne se contenta pas de solliciter par écrit l'intervention du prince. Rien ne l'irritait comme de voir les courtisans, qui, du temps de l'électeur Frédéric, s'étaient montrés les ennemis acharnés de la Réformation, se jeter maintenant, « en « jouant, en riant, en gambadant, dit-il, sur les dé-« pouilles de l'Église. » Aussi, à la fin de cette année, l'Électeur étant venu à Wittemberg, Luther se rendit aussitôt au palais, fit ses plaintes au prince électoral qu'il rencontra à la porte; puis, sans s'embarrasser de ceux qui l'arrêtaient, pénétra de force dans la chambre à coucher de l'Électeur, et, interpellant ce prince surpris d'une visite si inattendue, le supplia de porter remède aux maux de l'Église. La visite des églises fut résolue, et Mélanchton fut chargé de rédiger l'instruction nécessaire.

Deux points devaient particulièrement attirer l'attention des commissaires : la discipline et le culte de l'Église. Dès 1526, Luther avait publié « sa messe allemande, » mot par lequel il désignait l'ordre de l'Église en général. « Les vraies assem-« blées évangéliques, avait-il dit, n'ont pas lieu « publiquement, pêle-mêle, en y admettant des « gens de toute espèce [1]; mais elles sont formées « de chrétiens sérieux, qui confessent l'Évangile « par leurs paroles et par leur vie [2], et au milieu

1 Non publice sive promiscue et admissa omnis generis plebe. (De missa Germanica.)

2 Qui nomina sua in catalogum referrent, ajoute-t-il. ibid.

« desquels on peut reprendre et excommunier « selon la règle de Christ [1]. Je ne puis instituer « de telles assemblées, car je n'ai personne à y « mettre [2]; mais si la chose devient possible, je ne « manquerai pas à ce devoir. »

Ce fut aussi avec la conviction qu'il fallait donner à l'Église, non le meilleur culte imaginable, mais le meilleur possible, que Mélanchton travailla à son instruction. La paix! telle fut, pendant toute sa vie, la boussole de ce réformateur. « Je n'aurai jamais rien de plus cher que la paix « publique [3] », écrivait-il à Érasme. Or l'Écriture sainte met quelque chose avant la paix [4]. La pureté de doctrine, que Dieu veut avant tout, n'occupant plus que la seconde place dans la pensée de Mélanchton, la Réformation était en péril. Si Lambert, en Hesse, avait été à l'extrême des principes scripturaires, Mélanchton, en Saxe, allait se jeter vers l'extrême des principes traditionnels. Il y eut alors comme un revirement dans la Réformation allemande. Au principe réformateur se substitua le principe conservateur. Mélanchton écrivit à l'un des inspecteurs [5] : « Tout ce que vous « pouvez garder des vieilles cérémonies, gardez-

1 Excommunicari qui christiano more se non gererent. (Ibid.)

2 Neque enim habeo qui sunt idonei. (Ibid.)

3 Sed mihi nihil erit unquam antiquius publica pace. (Corp. Ref., 22 mars 1528.)

4 Jacq., III, 17.

5 M. DeWette pense que cette lettre est de Luther. (L. Epp., III, 352.) Il me paraît évident, comme à M. Bretschneider,

« le, je vous en conjure[1]. N'innovez pas beaucoup, « car toute innovation nuit au peuple [2]. »

En conséquence, on conserva la messe latine, en y mêlant quelques cantiques allemands [3], la communion sous une seule espèce pour ceux qui se faisaient scrupule de la prendre sous deux, une confession faite au prêtre sans être pourtant obligatoire, plusieurs fêtes des saints, les vêtements sacrés [4], et beaucoup d'autres rites, dans lesquels, disait Mélanchton, « il n'y a pas de mal, quoi qu'en « dise Zwingle. Condamner de telles cérémonies, « ajoutait-il, ce n'est pas de la piété, c'est de la « fureur [5]. »

En même temps, Mélanchton exposait avec réserve les doctrines de la Réformation, et faisait passer au second plan ce qui s'était trouvé au premier; en sorte que, dans bien des cas, l'on ne pouvait plus voir de différence entre la doctrine romaine et la doctrine réformée.

Il est juste de reconnaître l'empire des faits et des circonstances sur ces organisations ecclésias-

qu'elle est de Mélanchton. Luther n'a pas été si loin dans la voie des concessions.

1 Obsecro, quantum ex veteribus cœremoniis retineri potest, retineas. (Corp. Ref., II, 551.)

2 Omnis novitas nocet in vulgo. (Ibid.)

3 Non abolens eam totam (latina missa), satis est alicubi miscere germanicas cantationes. (Ibid.)

4 Ut retineantur vestes usitatæ in sacris. (Corp. Ref. ad Ionam, 20 décembre 1527.)

5 Furor est non pietas, tales cœremonias improbare. (Ib., 910.)

tiques ; mais il est un empire qui s'élève plus haut encore : c'est celui de la parole de Dieu. La Réformation s'oubliait elle-même. Il était nécessaire que l'œuvre fût un jour reprise, et rétablie sur son plan primitif. Cette gloire fut celle de Calvin.

Un cri général s'éleva, soit dans le camp de Rome, soit dans celui de la Réformation. « On « trahit notre cause, s'écriaient quelques-uns des « chrétiens évangéliques; on nous enlève la liberté « que Jésus-Christ nous avait donnée [1]. » Agricola d'Eisleben accusait Mélanchton de vouloir substituer une morale légale à la bonne nouvelle de l'Évangile, et l'appelait un double papiste.

De leur côté, les ultramontains disaient hautement que l'enseignement de Mélanchton tenait un certain milieu entre la doctrine catholique-romaine et celle de la Réforme [2]. Érasme insinuait que Luther commençait enfin à se rétracter. Cochléus publiait une gravure « horrible, » dit-il lui-même, où l'on voyait d'un même capuchon sortir un monstre à sept têtes, représentant Luther. Chacune de ces têtes avait des traits différents, et toutes ensemble, prononçant des paroles affreuses et contradictoires, se disputaient, se déchiraient, et se mangeaient entre elles [3]. Faber enfin, chapelain de Ferdinand et plus tard évêque de Vienne,

1 Alii dicerent prodi causam. (Camer. Vita Mel., p. 107.)

2 Medium ferme inter Catholicam et Lutheranam. (Cochl., 168.)

3 Monstrosus ille Germaniæ partus, Lutherus Septiceps. (Ibid., 169.)

écrivait de Bohême à Mélanchton, peut-être malicieusement, pour lui offrir une bonne place auprès du roi [1].

L'Électeur, étonné, résolut de communiquer l'instruction de Mélanchton à Luther. Mais jamais le respect de celui-ci pour son ami ne se montra d'une manière plus éclatante. Il ne fit à l'écrit de Mélanchton qu'une ou deux additions peu importantes, et le renvoya avec de grands éloges. On eût dit un lion qui, entouré d'un filet, lèche la main qui lui rogne les ongles.

La visite générale commença. Luther en Saxe, Spalatin dans les contrées d'Altenbourg et de Zwickau, Mélanchton en Thuringe, Thuring en Franconie, avec des substituts ecclésiastiques et plusieurs collègues laïques, se mirent en marche en octobre et en novembre 1528.

On procéda avec des ménagements extrêmes à l'égard des prêtres, se bornant à exiger qu'ils renvoyassent ou épousassent leurs compagnes, et qu'ils s'engageassent à enseigner à l'avenir une doctrine plus pure. Un petit nombre de curés d'une ignorance trop grossière et d'une vie trop scandaleuse furent seuls congédiés [2]. Les inspecteurs mirent en ordre les biens ecclésiastiques, en attribuant une partie à l'entretien du culte, et plaçant l'autre à l'abri du pillage. Les gentils-

1 Habiturum me defectionis præmium, conditionem aliquam apud Ferdinandum regem. (Corp. Ref., Camerario, 13 septembre 1528.)

2 Viginti fore rudes et inepti, multique concubinarii et potatores deprehensi sunt. (Seckend, p. 102.)

hommes papistes avaient déjà, en plusieurs lieux, mis la main sur les couvents. Aussi Luther disait-il qu'ils étaient à cet égard plus luthériens que les luthériens eux-mêmes. Les couvents demeurèrent supprimés. Cette suppression a donné lieu à de singuliers reproches. On a exalté l'Église romaine comme riche en corporations de la charité chrétienne, et l'on a prétendu que la séparation avait affaibli chez nous la force organisatrice. Il y a peut-être quelque chose de spécieux dans cette remarque; néanmoins les sociétés protestantes modernes, destinées à répandre sur toute la terre les bienfaits de l'Évangile par la Bible, par des missions et d'autres moyens encore, remplacent certes les ordres monastiques avec de grands avantages. C'est le christianisme évangélique qui est maintenant à la tête de la chrétienté en fait d'association et d'organisation; et ce qui se fait à cette heure dans l'Église romaine n'est qu'une simple réaction de l'activité protestante.

Partout on établit l'unité de l'enseignement. Le petit et le grand catéchisme de Luther, qui parurent en 1529, contribuèrent plus peut-être qu'aucun autre écrit à répandre dans les nouvelles églises l'antique foi des apôtres. Les pasteurs des grandes villes furent chargés, sous le nom de surintendants, de surveiller les églises et les écoles. En abandonnant le célibat, les ministres formèrent le germe d'un tiers état, d'où se répandirent plus tard, dans tous les rangs de la société, la science, l'activité et les lumières. C'est là une des causes les plus réelles de la supériorité

intellectuelle et morale qui distingue incontestablement les peuples évangéliques.

L'organisation des églises de la Saxe, malgré ses imperfections, eut, pour le moment du moins, des effets heureux. C'est que la parole de Dieu avait alors le dessus, et que partout où cette parole exerce sa puissance, les erreurs et les abus secondaires sont par là même paralysés : la vie supplée aux défauts de la forme. Les ménagements dont on usa alors provenaient au fond d'un bon principe. La Réformation ne fit point comme les enthousiastes, qui, parce qu'une institution est corrompue, la rejettent tout entière. Elle ne dit pas, par exemple : « Les sacrements sont défigurés « dans l'Église, passons-nous-en ; le ministère est « corrompu, rejetons-le. » Mais elle rejeta l'abus et rétablit l'usage. Cette sagesse est la marque d'une œuvre de Dieu. Et si Luther laissa quelquefois subsister la balle à côté du froment, Calvin parut plus tard, et nettoya plus parfaitement l'aire de la chrétienté.

Ce qui s'accomplissait alors en Saxe exerça une puissante réaction sur tout l'Empire germanique ; et la doctrine évangélique y fit des pas gigantesques. Le dessein de Dieu, en détournant des contrées réformées de l'Allemagne la foudre qu'il faisait tomber sur la ville aux sept collines, se vit comme à l'œil. Jamais années ne furent plus utilement employées. Ce ne fut pas seulement à se constituer que la Réforme s'appliqua, ce fut à s'étendre.

Le duché de Lunebourg, plusieurs des villes im-

périales les plus importantes, Nuremberg, Augsbourg, Ulm, Strasbourg, Gœttingue, Goslar, Nordhausen, Lubeck, Brême, Hambourg, enlevèrent les cierges des chapelles, et y substituèrent le flambeau plus brillant de la parole de Dieu.

En vain des chanoines effrayés alléguaient-ils l'autorité de l'Église : « L'autorité de l'Église, ré- « pondaient Kempe et Zechenhagen, réformateurs « de Hambourg, ne peut être reconnue que si « l'Église elle-même obéit à son pasteur, qui est « Jésus-Christ [1]. » Ce fut Poméranus qui remplit d'ordinaire, à l'époque de la Réformation, les fonctions attribuées dans les temps apostoliques à Timothée et à Tite, *réglant les choses qui restaient à régler*. Il mit alors la dernière main à la réforme des églises de Hambourg, de Brunswick, et d'autres lieux encore.

En Franconie, le margrave George de Brandebourg ayant réformé Anspach et Bayreuth, écrivit à Ferdinand d'Autriche, son ancien protecteur, qui avait froncé les sourcils en apprenant ses démarches : « Je l'ai fait par ordre de Dieu ; car il « commande aux princes de prendre soin non- « seulement des corps de leurs sujets, mais aussi « de leurs âmes [2]. »

Le 1er jour de l'an 1527, un dominicain, nommé

1 Evangelici auctoritatem Ecclesiæ non aliter agnoscendam esse contendebant, quam si vocem pastoris Christi sequeretur. (Seckend., I, 245.)

2 Non modo quoad corpus sed etiam quoad animam. (Seck., II, 121.)

Résius [1], ayant revêtu son capuchon, monta en chaire à Noorden, et se déclara prêt à soutenir des thèses qu'il avait rédigées dans le sens de l'Évangile. Ayant réduit au silence, par des raisons solides, l'abbé de Noorden, homme lettré et savant, le seul adversaire qui se présentât, Résius, après une longue pause, rendit grâces à Dieu, se dépouilla de son froc, le posa hardiment sur la chaire; et ayant ainsi rejeté le monachisme et Rome, il descendit plein de joie, et fut reçu dans la nef par les acclamations des fidèles. Toute la Frise posa bientôt avec Résius l'uniforme de la Papauté.

La Marche de Brandebourg se trouvait sous la domination de l'énergique Joachim, qui eût voulu écraser le luthéranisme. Cependant, tout en prohibant le Nouveau Testament traduit par Luther, il avait autorisé les traductions de l'Église romaine, qui suffirent pour éclairer son peuple. Mais c'était surtout à Berlin même, et dans le palais électoral, que la lumière évangélique éclatait.

La paix ne régnait pas dans cette auguste demeure. A côté de Joachim se trouvait sa femme Élisabeth, fille du roi Jean de Danemark et d'une sœur de l'électeur de Saxe. L'Électrice, ayant lu avec admiration les livres de Luther, avait aussitôt cherché à répandre tout autour d'elle, et surtout dans l'esprit de ses enfants, la semence de la parole de Dieu. Dès lors, Joachim, zélé pour la religion de l'État, et passionné de l'astrologie, com-

1 Ipse Resius cucullum indutus, suggestum ascendit. (Sculteti Ann., p. 93.)

mença à regarder son épouse d'un œil soupçonneux, et diverses circonstances vinrent accroître la désunion des deux époux.

Un jour, c'était Noël, Joachim, l'Électrice et leurs enfants avaient traversé le passage couvert qui conduisait du château à l'église de la cour [1], et assistaient aux solennités de cette fête. Le moine qui prêchait, sachant que les opinions de Luther commençaient à se répandre dans la famille électorale, s'efforçait de prouver que l'apôtre Paul et ses épîtres, dont Luther parlait tant, ne méritaient pas de confiance. Pour cela il citait le quatrième verset du quatrième chapitre aux Galates : *Lorsque le temps a été accompli, Dieu a envoyé son fils, né d'une femme.* « Voyez, s'écriait-il, saint « Paul ment ici effrontément, car la sainte mère « Marie n'a jamais été une femme; elle est toujours « restée vierge, même après la naissance de Christ. « Allez donc avec les hérétiques croire, sur l'auto- « rité de cet apôtre, la justification par la foi..... » Tout à coup le moine s'arrête comme frappé du ciel; il chancelle et tombe; une apoplexie foudroyante l'avait atteint. L'assemblée se lève effrayée [2]. Cet événement extraordinaire donna lieu à une altercation pénible entre les augustes époux.

L'Électrice, sentant le besoin de recevoir la cène du Seigneur, conformément à l'institution de Christ, un ministre la lui donna secrètement aux

1 Cette église se trouvait alors sur la place du Château, entre la rue Large et la rue des Frères.

2 Cramer's, Pommersches Kirchen Chroniken, III, p. 64.

fêtes de Pâques 1528, dans ses appartements; mais l'un de ses enfants en informa l'Électeur, sans doute par imprudence. Celui-ci, transporté de colère contre sa femme, lui défendit de sortir de sa chambre pendant plusieurs jours [1]; on assurait même qu'il avait l'intention de l'enfermer entre quatre murailles [2]. L'Électrice, privée de ses enfants, de sa liberté, de tout secours religieux, et craignant les perfides manœuvres des prêtres romains, résolut de s'y soustraire par la fuite. Elle réclama le secours de son frère, le roi Christian II de Danemark, qui habitait Torgau. Deux gentilshommes de service, Joachim de Gotze et Achim de Bredow, préparèrent tout pour sa fuite; cette princesse, profitant d'une nuit profonde, sortit, le 25 mars, du château, en habit de paysanne, et monta, à la porte de la ville, accompagnée d'une femme de chambre et d'un domestique, dans un mauvais char de campagne. Ainsi la fille des rois de Danemark s'enfuyait pour l'Évangile, seule, déguisée, tremblante, loin des murs de sa capitale. L'essentiel était d'atteindre le plus promptement possible les frontières de Saxe; car si Joachim s'apercevait de la fuite de sa femme, avec quelle violence ne la poursuivrait-il pas? Élisabeth pressait son conducteur, quand, dans un chemin difficile, le char se brisa, sans qu'on eût aucun

1 Aliquot diebus a marito in cubiculo detenta fuisse. (Seck., II, 122.)

2 Marchio statuerat eam immurare. (L. Epp. ad Lenkium, 28 mars 1528.)

moyen de le refaire. L'Électrice détachant vivement le mouchoir qui entourait sa tête, le jette à cet homme. Celui-ci s'en sert pour réparer le dommage, et bientôt la princesse arrive à Torgau, sous la garde du roi de Danemark, qui l'attendait à la frontière. « Si je dois vous exposer à quelque « danger, dit-elle à son oncle l'électeur de Saxe, je « suis prête à me rendre partout où la Providence « me conduira. » Mais Jean lui assigna pour demeure le château de Lichtenbourg sur l'Elbe, près de Wittemberg. Sans prendre sur nous d'approuver la fuite d'Élisabeth, reconnaissons le bien que la providence de Dieu sut en tirer. Cette pieuse princesse vécut à Lichtenbourg dans l'étude de la parole de Dieu, paraissant rarement à la cour, mais allant souvent entendre les prédications de Luther, sous le toit duquel elle passa même trois mois. Elle fut la première de ces princesses pieuses qu'a comptées et que compte encore la maison de Brandebourg. Joachim, s'étant un peu apaisé, permit à ses enfants d'aller de temps en temps passer quelques semaines avec leur mère; et les semences évangéliques, qui furent alors répandues dans leurs jeunes cœurs, portèrent plus tard des fruits précieux.

En même temps, le Holstein, le Schleswig, la Silésie, se décidaient pour la Réforme, et la Hongrie, ainsi que la Bohême, voyaient se multiplier ses adhérents.

Partout, à la place d'une hiérarchie qui cherchait sa justice dans une œuvre d'homme, sa gloire dans la pompe extérieure, sa force dans

la puissance matérielle, on voyait alors reparaître l'Église des Apôtres, humble comme aux temps primitifs, et ne cherchant, comme les anciens chrétiens, sa justice, sa gloire et sa puissance, que dans *le sang de Christ et la parole de Dieu*[1].

IV.

Ces triomphes de l'Évangile ne pouvaient passer inaperçus; il y eut une réaction puissante; et en attendant que les circonstances politiques permissent d'attaquer en grand la Réforme sur le sol même où elle s'était établie, et de la poursuivre par des diètes, et, s'il le fallait, avec des armées, on se mit à la persécuter en détail dans les pays romains, avec des tortures et des échafauds.

Dès le 20 août 1527, le roi Ferdinand, dans un édit d'Ofen en Hongrie, établit un tarif de crimes et de peines dont voici un échantillon :

CRIMES.	PEINES.
Manque d'aller à confesse.	Prison, amende.
Parler contre le purgatoire.	Bannissement.
Parler contre les saints.	Prison, bannissement et autres peines.
Dire que Marie a été une femme comme une autre.	Châtiment corporel, confiscation ou mort.
Prendre la sainte cène à la manière hérétique.	De même; de plus, la maison où la cène a eu lieu confisquée ou à jamais rasée.
Consacrer le sacrement sans être prêtre romain.	Mort par le glaive, par l'eau ou par le feu[2].
Nier la divinité ou l'humanité du Christ.	Mort par le feu.

1 Apoc., ch. XII, v. 11.

2 Die sollen mit dem Feuer, Schwerdt oder Wasser gestrafft werden. (Ferd. Mandat., L. Opp., XIX, p. 596.)

Telle n'était pas la législation de Luther. Link lui ayant demandé s'il était permis au magistrat de mettre à mort les faux prophètes, entendant par là les sacramentaires dont Luther attaquait la doctrine avec tant de force [1], le Réformateur lui répondit : « Je suis lent quand il y va de la « vie, même si l'on est grandement coupable [2]; « je ne puis aucunement admettre que les faux « docteurs soient mis à mort [3]; il suffit de les « éloigner. » Depuis des siècles l'Église romaine se baignait dans le sang : Luther fut le premier à professer les grands principes d'humanité et de liberté religieuse. Sans doute ils ne devaient pas être aussitôt admis par tous les protestants; les restes de papisme ne pouvaient s'extirper d'un seul coup, les racines en étaient trop profondes; mais Luther jeta son pain sur la surface des eaux, et avec le temps on l'a retrouvé [4].

On avait quelquefois recours contre la Réforme à des voies plus expéditives que l'échafaud même. George Winckler, pasteur de Halle, ayant été cité devant l'archevêque Albert à Aschaffenbourg, au printemps 1527, pour avoir distribué la cène sous les deux especes, avait été renvoyé absous par ce prélat, au grand désappointement des

1 Contra hostes sacramentarios strenue nobiscum certare. (Ad Lenkium, 14 juillet 1528.)

2 Ego ad judicium sanguinis tardus sum, etiam ubi meritum abundat. (Ibid.)

3 Nullo modo possum admittere falsos doctores occidi. (Ibid.)

4 Eccles. XI, 1.

chanoines. Le ministre, monté sur le cheval du fou de cour du prince-cardinal, qu'on lui avait prêté par ironie peut-être, retournait chez lui en suivant un chemin inusité, au milieu des bois, quand des cavaliers se jetèrent sur lui, l'assassinèrent sans rien lui prendre, et s'enfuirent par des chemins non frayés [1]. « Le monde, s'écria Luther, est une caverne d'assassins sous le commandement du Diable, une auberge dont l'hôte « est un brigand, et qui porte cette enseigne : *Au « mensonge et au meurtre ;* et il n'est personne « qu'on y égorge plus volontiers que ceux qui y « annoncent Jésus-Christ. »

Bientôt la persécution se déchaîna ouvertement sur le Brandebourg, la Souabe et les bords du Rhin. « Cologne! Cologne! s'écriait le martyr « Fletsted, en marchant au supplice dans les « rues de cette ville, pourquoi persécutes-tu la « parole de Dieu? Il y a un nuage dans les airs « qui crèvera bientôt sur toi avec furie. » Puis, le bourreau l'ayant fait entrer dans une maisonnette faite de bois et de paille, et l'ayant fait asseoir nu, sur un bloc, à côté de son frère Clarenback, déjà étranglé par les chaînes de fer qu'on lui avait serrées autour du cou, Fletsted s'écria : « Frère, le « Seigneur t'a été propice... et moi je te suis. » Alors le feu ayant été mis à cette maison de mort, le martyr mourut étouffé [2].

1 Mox enim ut interfecerunt, aufugerunt per avia loca nihil prædæ aut pecuniæ rapientes. (Cochl., p. 152.)

2 Les martyrs de Rabuz, II, 243, 249; et de Crespin, p. 101.

A Munich, George Charpentier était conduit à l'échafaud pour avoir nié que le baptême d'eau puisse sauver l'homme par sa vertu. « Quand vous « serez jeté dans le feu, lui dirent quelques-uns « de ses frères, donnez-nous un signe auquel « nous reconnaissions que vous persistez en la « foi. » — « Tant que je pourrai ouvrir la bouche, « répondit-il, je confesserai le nom de Jésus [1]. » Les bourreaux l'étendirent sur une échelle, lui lièrent un sachet de poudre à canon autour du cou, puis le lancèrent dans les flammes. Aussitôt Charpentier cria : « Jésus ! Jésus ! » et le bourreau l'ayant tourné et retourné avec des crochets, le martyr répéta encore à plusieurs reprises : « Jésus ! » et rendit l'âme.

A Landsberg, neuf hommes furent jetés dans le feu, et à Munich vingt-neuf dans les eaux. A Schærding, Léonard Kayser, disciple et ami de Luther, condamné par l'évêque de Passau, eut la tête rasée, et, revêtu d'une souquenille, fut placé sur un cheval. Alors les bourreaux s'étant mis à jurer parce qu'ils ne pouvaient démêler les liens dont ils voulaient l'enchaîner : « Chers amis, leur « dit-il avec douceur, vos liens ne sont pas néces- « saires : Christ, mon Seigneur, m'a déjà lié. » Arrivé près du bûcher, Kayser regarda la foule, et s'écria : « Voilà la moisson ; ô maître, envoie « tes ouvriers ! » Ensuite il monta sur l'échafaud, et dit : « O Jésus ! je suis à toi, sauve-moi ! » Ce

1 Dum os aperire licebit, Servatoris nostri nomen profiteri nunquam intermittam. (Scultet., II, p. 110.)

furent ses dernières paroles [1]. « Qui suis-je, moi « verbeux diseur, s'écria Luther en apprenant cette « mort, à côté de ce grand faiseur [2] ? »

Ainsi la Réformation manifestait par des œuvres éclatantes la vérité qu'elle était venue rétablir : savoir, que la foi n'est pas, comme Rome le prétend, une connaissance historique, vaine, morte[3], mais une foi vivante, l'œuvre de l'Esprit-Saint, le canal par lequel Christ remplit le cœur de nouveaux désirs et de nouvelles affections, le culte véritable du Dieu vivant.

Ces martyres remplirent l'Allemagne d'horreur, et de sinistres prévisions descendirent des trônes dans les rangs du peuple. Au foyer domestique, dans les soirées d'hiver, il n'était question que de prisons, de tortures, d'échafauds, de martyres; et le moindre craquement faisait trembler les femmes, les enfants, les vieillards. Ces récits grossissaient de bouche en bouche; le bruit d'une conspiration universelle contre l'Évangile se répandait dans tout l'Empire. Les adversaires, profitant de cette terreur, annonçaient d'un air mystérieux qu'il fallait s'attendre, dans cette année (1528), à quelque mesure décisive contre la Ré-

1 Incenso jam igne, clara voce proclamavit: *Tuus sum Jesu! Salva me!* (Seckend., II, p. 85.)

2 Tam impar, verbosus prædicator, illi tam potenti verbi operatori. (L. Epp., III, p. 214.)

3 Si quis dixerit fidem non esse veram fidem, licet non fit viva, aut eum qui fidem sine charitate habet non esse christianum, anathema sit. (Conc. Trid., Sess. 6, 28.)

forme [1]. Un misérable résolut de profiter de cet état des esprits pour satisfaire son avarice.

Nuls coups ne sont plus terribles pour une cause, que ceux qu'elle se porte à elle-même. La Réformation, atteinte d'un vertige, fut alors sur le point de se détruire. Il y a un esprit d'erreur qui conspire contre la cause de la vérité, *séduisant par la ruse* [2]. La Réformation allait éprouver ses atteintes et chanceler sous l'attaque la plus redoutable, le trouble des pensées et l'éloignement des voies de la sagesse et de la vérité.

Othon de Pack, vice-chancelier du duc George de Saxe, était un homme adroit et dissipateur [3], qui tirait parti de sa place, et recourait, pour avoir de l'argent, à toutes sortes de pratiques. Le Duc l'ayant une fois envoyé à la diète de Nuremberg comme son représentant, l'évêque de Merseboug le chargea de sa contribution pour le gouvernement impérial. Cet argent ayant été plus tard réclamé de l'Évêque, Pack déclara l'avoir remis à un bourgeois de Nuremberg, dont il exhiba la signature et le sceau. Cet acte était faux ; Pack lui-même en était l'auteur [4]. Cependant ce malheureux paya d'effronterie; et n'ayant pu être convaincu, il ne perdit pas la confiance de son

1 Nescio quid minari quod hoc anno contra reformationem expectandum sit. (Seck., II, 101.)

2 Deuxième épître aux Corinthiens, ch. XI, v. 3.

3 Homo erat versutus et præterea prodigus, quo vitio ad alia inductus est. (Seck, II, p. 94.)

4 Il se trouve dans les archives de Dresde.

maître. Bientôt il trouva l'occasion d'exercer plus en grand son talent criminel.

Nul n'avait plus de soupçons à l'égard des Papistes que le landgrave de Hesse. Jeune, susceptible, inquiet, il prêtait sans cesse l'oreille. Or, en février 1528, Pack se trouvant à Cassel pour assister Philippe dans une affaire difficile, le Landgrave lui fit connaître ses craintes. Si quelqu'un devait avoir aperçu quelque chose des projets des Papistes, c'était le vice-chancelier du plus grand ennemi de la Réforme. L'astucieux Pack poussa un soupir, baissa les yeux, et se tut. Aussitôt Philippe, inquiet, le pressa, et lui promit de ne rien faire qui fût nuisible au Duc. Alors Pack, comme s'il se fût laissé arracher à regret un secret important, avoua que la ligue contre les Luthériens avait été conclue à Breslau le mercredi après le dimanche de *Jubilate*, 12 mai 1527; et il s'engagea à procurer l'original de cet acte au Landgrave, qui lui assura pour ce service une rémunération de 10,000 florins. C'était la plus belle affaire que ce malheureux eût jamais faite; mais aussi elle n'allait à rien moins qu'à renverser l'Empire de fond en comble.

Le Landgrave était hors de lui. Il se contint cependant, voulant, avant que d'informer ses alliés, avoir vu de ses propres yeux. Il se rendit donc à Dresde. « Je ne puis, lui dit Pack, vous fournir « l'original; le Duc le porte toujours avec lui, « pour le faire lire à d'autres princes, qu'il se propose de gagner. Il l'a montré naguère à Leipzig « au duc Henri de Brunswick. Mais voici une

« copie faite par ordre de son altesse. » Le Landgrave prit le document, qui portait toutes les marques de la plus parfaite authenticité. Le cordon de soie noire le traversait, et était fixé aux deux extrémités par le sceau de la chancellerie ducale [1]. Au-dessus se trouvait l'empreinte de l'anneau que le duc George portait toujours à la main, avec les trois écussons que Philippe avait vus si souvent, en haut le crancelin, en bas les deux lions. Il n'a plus de doute sur l'authenticité du document. Mais que dire de l'indignation du Landgrave en lisant cet acte coupable? Le roi Ferdinand, les électeurs de Mayence et de Brandebourg, le duc George de Saxe, les ducs de Bavière, les évêques de Salzbourg, Wurtzbourg et Bamberg, se coalisent pour sommer l'électeur de Saxe de leur livrer l'archi-hérétique Luther, tous les prêtres, moines et nonnes apostats, et de rétablir l'ancien culte. A défaut, on envahira ses États, et on en dépossédera à jamais ce prince et ses descendants. La même mesure devra ensuite être appliquée au Landgrave. Seulement (« c'est « votre beau-père, dit-on à Philippe, qui a fait « insérer cette clause) ses États lui seront rendus, « vu sa jeunesse, s'il se réconcilie pleinement avec « la sainte Église. » Le document fixait de plus le contingent d'hommes et d'argent des confédérés, et la part qu'ils auraient aux dépouilles des deux princes hérétiques [2].

1 Cui filum sericum circumligatum et sigillum cancellariæ impressum erat. (Seck., II, 4.)

2 Hortleber, De bello Germanico, II, p. 579.

Plusieurs circonstances semblaient confirmer l'authenticité de cet acte. Ferdinand, Joachim de Brandebourg et George de Saxe s'étaient, en effet, trouvés réunis, le jour indiqué, à Breslau, et un prince évangélique, le margrave George, avait vu Joachim sortir de la chambre de Ferdinand, en tenant à la main un grand parchemin muni de plusieurs sceaux. Le Landgrave, ému, fit prendre copie de l'acte, promit pour le moment le secret, remit à Pack 4,000 florins, et s'engagea à lui payer le reste de la somme convenue, s'il lui procurait l'original. Puis, voulant conjurer l'orage, il courut à Weimar faire part à l'Électeur de cette trame inouïe.

« J'ai vu, dit-il à Jean et à son fils; il y a plus, « j'ai eu entre les mains un exemplaire de cet hor-« rible traité. Les sceaux, les signatures, rien n'y « manque [1]. En voici la copie, et je m'engage à « mettre sous vos yeux l'original. Le danger le « plus affreux nous menace, nous, nos fidèles su-« jets, et la parole de Dieu. »

L'Électeur n'avait aucune raison de douter du récit que le Landgrave venait de lui faire. Il fut étourdi, confondu, entraîné. Les mesures les plus promptes pouvaient seules éloigner des désastres inouïs; il fallait risquer tout pour échapper à une perte certaine. L'impétueux Philippe lançait feu et flamme [2]; son plan de défense était tout préparé;

1 Num is affirmabat se archetypon vidisse, commemorabat σφραγίδας. (Corp. Ref., I, 986.)

2 Mirabiliter incensus erat. (Corp. Ref., I, 986.)

il le présenta, et, dans le premier moment de consternation, il emporta d'assaut le consentement de son allié. Le 9 mars 1528, les deux princes convinrent de faire usage de toutes leurs forces pour se défendre, et même de prendre l'offensive; et de sacrifier leur vie, leur honneur, leur rang, leurs sujets, leurs États, pour sauver la parole de Dieu. Les ducs de Prusse, de Mecklembourg, de Lunebourg, de Poméranie, les rois de Pologne, de Danemark, le margrave de Brandebourg, devaient être invités à entrer dans cette alliance. Six cent mille florins étaient destinés aux frais de la guerre. Pour se les procurer, on ferait des emprunts, on engagerait des villes, et l'on vendrait les joyaux des églises [1]. Déjà on levait une puissante armée [2]. Le Landgrave partit lui-même pour Nuremberg et pour Anspach. L'épouvante était générale dans ces contrées; la commotion se faisait sentir dans toute l'Allemagne [3], et même au dehors. Jean Zapoly, roi de Hongrie, alors réfugié à Cracovie, promit 100,000 florins pour lever une armée, et 20,000 florins par mois pour la solder. Ainsi l'esprit de ténèbres et d'erreur faisait perdre la tête aux princes. S'il entraînait aussi les Réformateurs, la ruine de la Réforme n'était pas éloignée.

Mais Dieu veillait sur son œuvre. Appuyés sur

1 Venditisque templorum donariis. (Seck., II, 95.)

1 Magno studio validum comparuerunt ambo exercitum. (Cochl., p. 171.)

3 Non leviter commotos esse nostrorum animos. (Corp. Ref., I, p. 986.)

le rocher de la Parole, Mélanchton et Luther répondirent : Il est écrit : *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Dès que ces deux hommes, que le danger menaçait, car c'était eux que l'on devait livrer à la puissance papale, virent le jeune Landgrave tirer son glaive, et le vieil Électeur lui-même porter la main à la poignée, il spoussèrent un cri d'alarme, et ce cri, entendu dans le ciel, sauva la Réforme.

Luther, Mélanchton, Poméranus firent aussitôt parvenir à l'Électeur l'avis suivant : « Que l'at- « taque ne vienne point de notre côté, et que le « sang ne coule pas par notre faute. Attendons « l'ennemi, et cherchons la paix. Envoyons une « ambassade à l'Empereur pour lui faire connaître « ces complots odieux. »

C'est ainsi que la foi des enfants de Dieu, si méprisée des politiques du monde, les conduisait droitement, alors que les diplomates s'égaraient.

L'Électeur et son fils, se rangeant à l'avis des Réformateurs, déclarèrent au Landgrave qu'ils ne prendraient pas l'offensive. Philippe fut consterné. « Les préparatifs des Papistes ne valent-ils pas « une attaque [1]? s'écria-t-il. Quoi ! nous menace- « rons de la guerre, et nous ne la ferons pas ! Nous « enflammerons la haine de nos adversaires, et « nous leur laisserons le temps de préparer leurs « forces ! Non, non ; en avant ! c'est ainsi que nous « nous assurerons une paix honorable. » — « Si le

1 Landgravius præparamenta adversariorum pro agressione habebat. (Seck., II, 95.)

« Landgrave veut commencer la guerre, répondit « le Réformateur, l'Électeur n'est pas obligé d'ob« server le traité; car il faut obéir à Dieu plutôt « qu'aux hommes. Dieu et le droit sont au-dessus « de toute alliance. Gardons-nous de peindre le « Diable sur notre porte, et de le prendre pour « compère [1]. Mais si le Landgrave est attaqué, « l'Électeur doit lui venir en aide, car Dieu veut « que l'on garde sa foi. »

Ce conseil que donnaient les Réformateurs était désintéressé. Jamais homme condamné à la question n'endura un supplice semblable au leur; aux craintes que leur inspirait le Landgrave succédaient celles que leur causaient les princes ultramontains. Ce rude exercice les laissait tout meurtris. « Je suis consumé de douleur, disait Mélanchton, « et ces angoisses me mettent à la plus horrible « torture [2]. L'issue, ajoutait-il, ne se trouvera qu'à « genoux et devant Dieu [3]. »

Enfin l'Électeur, tiré en sens contraire par les théologiens et les politiques, prit un parti mitoyen; il résolut de rassembler son armée, mais seulement, dit-il, pour obtenir la paix. « Hélas! s'écria « Mélanchton, le pilote doit suivre, non la route « qu'il croit être la plus droite, mais celle que les « vents lui permettent de prendre [4]. » Philippe de

1 Man darf den Teufel nicht über die Thür malen, noch Ihn zu Gevattern bitten. (L. Epp., III, 321.)

2 Curæ vehementer cruciarunt. (C. R., I, 985.)

3 Ἐν γούνασι Θεοῦ. (Ib., 988.)

4 Gubernatori cursus tenendus est quem sinunt venti, non quem rectissimum esse novit. (Ib., 387.)

Hesse se rendit de même, et envoya aussitôt des copies du fameux traité au duc George, au duc de Bavière et aux représentants de l'Empereur, en leur demandant de renoncer à de si cruels desseins. « J'aimerais mieux, écrivait-il à son beau-père, me « voir couper un membre, que de vous savoir « dans une telle alliance. »

On ne saurait décrire la surprise des cours d'Allemagne à la lecture de ce document. Le duc George répondit aussitôt au Landgrave qu'il s'était laissé tromper par d'impertinentes sottises; que celui qui prétendait avoir vu l'original de cet acte était un infâme menteur et un désespéré fripon; et qu'il sommait le Landgrave de le lui faire connaître, sans quoi on pourrait bien le croire lui-même l'inventeur de cette fable insolente. Le roi Ferdinand, l'électeur de Brandebourg, tous les prétendus conjurés, parlèrent de même.

Philippe de Hesse reconnut qu'il avait été trompé [1]; sa honte ne peut se comparer qu'à sa colère. Il avait donc justifié lui-même l'accusation de ses adversaires qui l'appelaient un jeune écervelé, et avait compromis au plus haut degré la cause de la Réforme et celle de son peuple. « Si cela « n'était pas arrivé, dit-il plus tard, cela n'arrive- « rait plus maintenant. Je n'ai rien fait dans « toute ma vie qui m'ait causé plus de chagrin. »

Pack, épouvanté, s'enfuit auprès du Landgrave, qui le fit arrêter; et des envoyés des divers prin-

1 Wir fühlten dass wir betrogen waren. (Hortleber, IV, p. 567.)

ces que ce malheureux avait compromis s'étant réunis à Cassel, l'on procéda à son interrogatoire. Il prétendit que l'acte original de l'alliance avait vraiment existé dans les archives de Dresde. L'année suivante, le Landgrave le chassa de la Hesse, montrant ainsi qu'il ne le craignait pas; et plus tard, Pack, découvert en Belgique, fut, sur la demande du duc George, toujours impitoyable à son égard, saisi, mis à la question, et enfin décapité.

Le Landgrave ne voulut pas avoir pris inutilement les armes. L'archevêque-électeur de Mayence dut, le 11 juin 1528, renoncer, dans le camp de Herzkirchen, à toute juridiction spirituelle sur la Saxe et la Hesse [1]. Ce n'était pas un petit avantage.

L'opinion publique fit aussi ses réserves. A peine avait-on posé les armes, que Luther prit la plume et commença une autre guerre. « Que les « princes impies nient cette alliance tant qu'ils « voudront, écrivit-il à Link, je sais de science « certaine qu'elle n'est pas une chimère. Sangsues « insatiables, ils ne se donneront aucun repos « qu'ils ne voient toute l'Allemagne baignée dans « son sang [2]. » La pensée de Luther fut celle à laquelle on s'arrêta généralement. « Le document « présenté au Landgrave peut être, dit-on, de « l'invention de Pack ; mais tout cet échafaudage

1 Kopp. Hess. Gerichts Verf., I, p. 107.

2 Sanguisugæ insatiabiles quiescere nolunt, nisi Germaniam sanguine madere sentiant. (14 juin 1528.)

« de mensonges repose sur quelque vérité. Si l'al-
« liance n'a pas été conclue, elle a été conçue [1]. »

Cette affaire eut de tristes effets. Elle souffla la division dans le sein de la Réforme, et attisa la haine entre les deux partis [2]. Les étincelles des bûchers de Kayser, de Winckler, de Charpentier et de tant d'autres martyrs, accrurent encore le feu qui menaçait d'embraser l'Empire. C'est dans des circonstances si critiques, et avec des dispositions si menaçantes, que s'ouvrit la fameuse diète de Spire, en mars 1529. L'Empire et la Papauté s'apprêtaient réellement à anéantir la Réformation, mais d'une autre manière que Pack ne l'avait prétendu. Il restait à savoir s'il se trouverait dans l'Église renouvelée plus de force vitale qu'il n'y en avait eu dans tant de sectes que Rome avait facilement étouffées. Heureusement que la foi avait grandi, et que la constitution donnée à l'Église avait prêté plus de force à ses adhérents. Tous étaient décidés à défendre une doctrine si pure, et un ordre ecclésiastique si supérieur à celui de la Papauté. Pendant trois années de calme, l'arbre évangélique avait poussé de profondes racines, et si l'orage venait à fondre, il pouvait maintenant le braver.

1 Non enim prorsus confecta res. (C. R., I, 988.)

2 Hæc minæ apud inimicos odia auxerint. (Ibid., 985.)

V.

Le sac de Rome, en indignant les adhérents du Pape, avait donné des armes à tous les ennemis de l'Empereur. Lautrec et ses Français avaient contraint l'armée de Charles, amollie par les délices d'une nouvelle Capoue, à se cacher dans les murs de Naples. Doria, à la tête de ses galères génoises, avait anéanti la flotte espagnole, et toute la puissance impériale avait paru prendre fin en Italie. Mais tout à coup Doria s'était prononcé pour l'Empereur; la peste avait fait périr Lautrec et la moitié de son armée, et Charles, en étant quitte pour la peur, avait ressaisi le pouvoir, bien résolu à s'unir désormais étroitement avec le pontife romain, dont l'abaissement avait failli lui coûter si cher. De son côté, Clément VII, entendant les Italiens lui reprocher sa naissance illégitime et lui refuser même le titre de pape, disait hautement : « Mieux vaut être le palefrenier de l'Empereur que le jouet de mon peuple. » Le 29 juin 1528, la paix entre le chef de l'Empire et le chef de l'Église se conclut à Barcelone, en posant pour base la ruine de l'hérésie; et en novembre, une diète fut convoquée à Spire pour le 21 février 1529. Charles-Quint était résolu à tenter de détruire la Réforme par un vote fédéral. Puis, si ce vote ne suffisait pas, à déployer contre elle tout son pouvoir. Le chemin ainsi tracé, on allait se mettre à l'œuvre.

L'Allemagne comprit la gravité de la conjonc-

ture. De funestes présages agitaient les esprits. Au milieu de janvier, une grande lumière avait tout à coup éclairé une nuit profonde [1]. « Qu'est-« ce que cela signifie? s'écria Luther : Dieu le sait. » Au commencement d'avril, on parlait d'un tremblement de terre qui avait englouti des châteaux, des villes, des contrées entières de la Carinthie et de l'Istrie, et partagé en quatre la tour de Saint-Marc, à Venise. « Si cela est vrai, dit le Réforma-« teur, ces prodiges sont les précurseurs de la « journée de Jésus-Christ [2]. » Les astrologues déclaraient que l'aspect des quadrangulaires de Saturne et de Jupiter, et la constitution générale des astres, étaient formidables [3]. L'Elbe roulait des eaux grossies et tumultueuses, et des pierres tombaient de la voûte des temples. « Toutes ces cho-« ses, s'écriait Mélanchton effrayé, m'émeuvent « profondément [4]. »

Les lettres de convocation du gouvernement impérial n'étaient que trop en accord avec ces prodiges. L'Empereur, écrivant de Tolède à l'Électeur, l'accusait de sédition et de révolte. Partout circulaient des bruits sourds, qui suffisaient pour faire tomber les faibles. Le duc Henri de Mecklem-

1 Aurore boréale. Magnum chasma, quo nox tota illuminabatur. (L. Epp., III, p. 420.)

2 Si vera sunt, diem Christi præcurrunt hæc monstra. (Ibid., 438.)

3 Adspectum τετραγώνων Saturni et Jovis. (Corp. Ref., I, p. 1075.)

4 Ego non leviter commoveor his rebus. (Corp. Ref., I, p. 1076.)

bourg et l'Électeur palatin se retournèrent brusquement du côté du Papisme.

Le parti-prêtre se présentait en Diète nombreux, puissant et décidé [1]. Le 5 mars, Ferdinand d'Autriche, après lui les ducs de Bavière, enfin les électeurs ecclésiastiques de Mayence et de Trèves, avaient franchi les portes de Spire, entourés de nombreuses hallebardes [2]. Le 13 mars, l'électeur de Saxe était arrivé, accompagné seulement de Mélanchton et d'Agricola. Mais Philippe de Hesse, fidèle à son caractère, entrait dans la ville, le 18 mars, au son des trompettes, avec deux cents cavaliers.

Aussitôt on vit se manifester la divergence des esprits. Un papiste ne rencontrait pas un évangélique dans la rue sans lui lancer des regards irrités, qui semblaient le menacer de perfides machinations [3]. L'Électeur palatin passait à côté des Saxons sans avoir l'air de les connaître [4]; et bien que Jean de Saxe fût le plus considérable des électeurs, aucun des chefs du parti contraire ne lui rendit visite. Réunis autour de leurs tables, les princes catholiques-romains semblaient absorbés dans des jeux de hasard [5].

1 Numquam fuit tanta frequentia ullis conciliis ἀρχιερέων, quanta in his est. (C. R. I, 1039.)

2 Moguntinum et Trevirensem cum comitatu armato. (Seck., II, p. 129.)

3 Vultu significant quantum nos oderint, et quid machinentur. (C. Ref. I, 1040.)

4 Pfalz kennt kein Sachsen mehr. (Epp. Alberti Manfeld.)

5 Adversæ partis proceres alea tempus perdere. (Seck., 129.)

Mais ils donnèrent bientôt des marques positives de leurs dispositions hostiles. On défendit à l'Électeur et au Landgrave de faire prêcher l'Évangile dans leurs hôtels. Déjà même on assurait que Jean allait être chassé de Spire et dépouillé de son électorat [1]. « Nous sommes, disait Mélanchton, « l'exécration et la balayure du monde; mais Christ « regarde à son pauvre peuple, et il le sauvera [2]. » En effet, Dieu était avec les témoins de sa parole. Le peuple de Spire avait soif de l'Évangile, et l'Électeur écrivait à son fils, le dimanche des Rameaux : « Huit mille personnes environ ont assisté « aujourd'hui dans ma chapelle au culte du matin « et à celui du soir. »

Alors le parti romain se hâta. Son plan était simple, mais énergique. Il fallait supprimer la liberté religieuse qui subsistait depuis près de trois années, et pour cela faire disparaître le décret de 1526, en faisant reparaître celui de 1521.

Le 15 mars, les commissaires impériaux annoncèrent à la Diète que le dernier arrêté de Spire, qui laissait chaque État libre d'agir conformément aux inspirations de sa conscience, ayant donné lieu à de grands désordres, l'Empereur l'annulait, en vertu de sa toute-puissance. Cet acte arbitraire, inouï dans l'Empire, et le ton despotique dont on l'accompagnait, pénétrèrent les chrétiens évan-

1 Alii exclusum Spira, alii ademtum ei Electoratum. (L. Epp., II, 435.)

2 Sed Christus respiciet, et salvabit populum pauperem. (C. R. I, 1040.)

géliques d'indignation et d'effroi. « Christ, s'écria « Sturm, est de nouveau entre les mains de Caïphe « et de Pilate [1]. »

Une commission fut chargée d'examiner la proposition impériale. L'archevêque de Salzbourg, Faber, Eck, c'est-à-dire, les ennemis les plus prononcés de la Réformation, en faisaient partie. « Les Turcs valent mieux que les Luthériens, di« sait Faber; car les Turcs observent les jeûnes, et « les Luthériens les violent [2]. S'il faut choisir entre « les saintes Écritures de Dieu et les vieilles erreurs « de l'Eglise, ce sont les premières qu'il faut re« jeter [3]. » Chaque jour, en pleine assemblée, Faber lançait aux Évangéliques quelque pierre nouvelle [4], dit Mélanchton. « Oh! quelle Iliade j'aurais « à composer, ajoutait-il, si je devais rapporter « tous ces blasphèmes! »

Les prêtres réclamaient l'exécution de l'édit de Worms de 1521, et les membres évangéliques de la commission, parmi lesquels se trouvaient l'électeur de Saxe et Sturm, demandaient, au contraire, le maintien de l'édit de Spire de 1526, et demeuraient de cette manière sur le terrain de la légalité, tandis que leurs adversaires se jetaient dans les coups d'État. Un ordre de choses nouveau s'étant

1 Christus est denuo in manibus Caiphi et Pilati. (Jung, Beytræge, p. 11.)

2 Vociferatus est Faber Turcas Lutheranis meliores esse. (Corp. Ref., I, 1041.)

3 Malle abjicere Scripturam quam veteres errores Ecclesiæ. (Ib., 1046.)

4 Faber lapidat nos quotidie pro concione. (Ibid.)

établi légalement dans l'Empire, nul ne pouvait y porter atteinte; et si la Diète prétendait détruire par la force ce que, trois ans auparavant, elle avait constitutionnellement établi, les États évangéliques étaient en droit de s'y opposer. La majorité de la commission sentit que le rétablissement de l'ancien ordre de choses serait une révolution non moins radicale que la Réforme elle-même. Comment assujettir de nouveau, à Rome et à son clergé, des peuples dans le sein desquels la parole de Dieu était si richement répandue? C'est pourquoi, rejetant également les demandes des prêtres et celles des Évangéliques, la majorité arrêta, le 24 mars, que toute innovation religieuse continuerait à être interdite dans les lieux où l'édit de Worms avait été exécuté; et que dans ceux où l'on s'en était écarté, et où l'on ne pourrait s'y conformer sans avoir à craindre quelques révoltes, on ne ferait du moins aucune nouvelle réforme, on ne traiterait aucun point de controverse, on ne s'opposerait point à la célébration de la messe, on ne permettrait à aucun catholique d'embrasser le luthéranisme [1], on ne déclinerait point la juridiction épiscopale, et l'on ne tolérerait ni anabaptistes ni sacramentaires. Le *statu quo* et point de prosélytisme! tel était l'essentiel de la proposition.

La majorité ne votait plus comme en 1526; le

1 Nec catholicos a libero religionis exercitio impediri debere, neque cuiquam ex his licere Lutheranismum amplecti. (Seck., II, p. 127.)

vent avait tourné contre l'Évangile ; aussi la proposition, retardée quelques jours dans sa marche par les fêtes de Pâques, ayant été soumise à la Diète le 6 et le 7 avril, passa [1].

Si elle recevait force de loi, la Réformation ne pouvait ni s'étendre dans les lieux où elle n'était pas encore, ni s'établir sur de solides fondements dans ceux où elle existait déjà. La restauration de la hiérarchie romaine, stipulée dans la proposition, ramènerait infailliblement les anciens abus; et la moindre déviation d'une ordonnance aussi vexatoire fournirait aisément aux Papistes un prétexte pour achever de détruire une œuvre déjà si fortement ébranlée.

L'Électeur, le Landgrave, le margrave de Brandebourg, le prince d'Anhalt et le chancelier de Lunebourg, d'un côté; les députés des villes, de l'autre, consultèrent entre eux. Tout un nouvel ordre de choses devait éclore de ce conseil. Si l'égoïsme les eût animés, peut-être eussent-ils pu agréer ce décret. En effet, on les laissait libres, au moins en apparence, eux et les leurs, de professer leur foi. Devaient-ils, pouvaient-ils demander davantage? et étaient-ils tenus à se constituer les champions de la liberté de conscience dans le monde universel? Jamais, peut-être, il n'y eut une situation plus critique; mais ces hommes généreux sortirent victorieux de l'épreuve. Quoi! ils légitimeraient à l'avance les tortures et les bûchers! ils s'opposeraient à ce que le Saint-Esprit convertît

1 Sleidan, I, p. 261.

des âmes à Jésus-Christ! ils oublieraient le commandement de leur maître : « *Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature !* » Si l'un des États de l'Empire voulait un jour suivre leur exemple et se réformer, ils lui en ôteraient le pouvoir ! Entrés dans le royaume des cieux, ils en fermeraient après eux la porte ! Non. Plutôt tout endurer, tout sacrifier, même leurs États, leurs couronnes, leur vie!

« Rejetons cet arrêt, dirent les princes; dans les « choses de la conscience, la majorité n'a aucun « pouvoir. » — « C'est au décret de 1526, ajoutèrent « les villes, que l'on doit la paix dont jouit l'Em- « pire ; l'abolir, c'est remplir l'Allemagne de trou- « bles et de divisions. La Diète n'a d'autre compé- « tence que de maintenir la liberté religieuse « jusqu'au concile. »

Telle est, en effet, la grande attribution de l'État; et si maintenant les puissances protestantes doivent chercher à influer sur les puissances romaines, leur but doit être uniquement d'obtenir pour les sujets de celles-ci la liberté religieuse, que le Pape confisque à son profit partout où il règne sans partage, tout en usant largement de celle que les États protestants laissent à ses ministres.

Quelques-uns des députés voulaient que l'on refusât le secours contre les Turcs, pensant forcer ainsi la main à l'Empereur dans la question religieuse. Mais Sturm demanda qu'on ne mêlât pas les choses politiques avec le salut des âmes. On résolut donc de rejeter la proposition, mais sans menaces. C'est cette résolution généreuse qui de-

vait conquérir aux temps modernes la liberté de la pensée et l'indépendance de la foi.

Cependant Ferdinand et les prêtres, non moins résolus, prétendaient vaincre ce qu'ils appelaient une audacieuse opiniâtreté; et ce fut par les États les plus faibles qu'ils commencèrent. On se mit à effrayer, à diviser les villes, qui jusqu'alors avaient agi d'un commun accord. Le 12 avril, on fit comparaître leurs représentants. En vain, alléguant l'absence de quelques-uns d'entre eux, demandèrent-ils un délai; on le leur refusa; on brusqua l'appel. Vingt et une villes libres acceptèrent la proposition de la Diète, et quatorze la rejetèrent. C'était de la part de celles-ci un acte audacieux, et qui ne s'accomplit qu'au milieu des plus pénibles angoisses. « Ceci est la première épreuve, dit Pfarrer, se-« cond député de Strasbourg; maintenant viendra « la seconde : il faudra renier la parole de Dieu, « ou... brûler [1]. »

Une démarche passionnée de Ferdinand commença aussitôt la série des humiliations que l'on réservait aux villes évangéliques. Un député de Strasbourg devait, conformément au décret de Worms, faire partie du gouvernement impérial : dès le commencement d'avril, on le déclara privé de ses droits, « jusqu'à ce que la messe fût réta-« blie dans Strasbourg. » Toutes les villes se réunirent pour réclamer contre cet acte arbitraire.

En même temps, l'Électeur palatin et le roi

1 Das Wort Gottes zu wiederrufen oder aber brennen. (Jung, Beytræge, p. XXXVII.)

Ferdinand lui-même suppliaient les princes d'accepter le décret, les assurant que l'Empereur leur en saurait un gré infini. « Nous obéirons à l'Em-« pereur, répondirent-ils, dans tout ce qui peut « contribuer au maintien de la paix et à l'honneur « de Dieu. »

Il était temps de mettre fin à cette lutte. Le 18 avril, un décret déclara que l'on n'entendrait plus les États évangéliques; et Ferdinand se prépara à porter, le lendemain 19, le coup décisif.

En effet, ce jour étant arrivé, le Roi, entouré des autres commissaires de l'Empereur et de plusieurs évêques, parut en diète, remercia les États catholiques-romains de leur fidélité, et déclara que la résolution étant définitivement admise, elle allait être rédigée sous la forme de décret impérial. Puis il annonça à l'Électeur de Saxe et à ses amis qu'il ne leur restait plus qu'à se soumettre à la majorité.

Les princes évangéliques, qui n'avaient point prévu une déclaration aussi positive, tout émus de cette sommation, passèrent, selon l'usage, dans une chambre voisine, afin de délibérer. Mais Ferdinand n'était pas d'humeur à attendre leur réponse. Il se leva, et tous les commissaires impériaux avec lui. En vain s'efforça-t-on de l'arrêter: « J'ai reçu un ordre de Sa Majesté Impériale, ré-« pondit-il, je l'ai exécuté. Tout est fini. » Puis, sans avoir égard ni aux droits des princes évangéliques, ni à l'honneur qui leur était dû, il sortit.

Ainsi on intime un ordre aux princes chrétiens, puis on se retire, sans se soucier même de ce qu'ils

auront à répondre. En vain envoyèrent-ils une députation pour supplier le Roi de revenir: « C'est « une affaire finie, répéta Ferdinand; il n'y a plus « qu'à se soumettre [1]. » Ce refus consomma le schisme; il sépara Rome de l'Évangile. Peut-être plus de justice de la part de l'Empire et de la Papauté eût prévenu la rupture qui dès lors a divisé l'Église.

VI.

Si l'on affichait tant de mépris, ce n'était pas sans cause. On sentait que la faiblesse était du côté de la Réforme, et que la force était du côté de Charles et du Pape. Mais les faibles ont aussi leur force. Les princes évangéliques le comprirent. Ferdinand ne tenait aucun compte de leurs réclamations; il ne leur restait qu'à n'en tenir aucun de son absence, et à en appeler du recez de la Diète à la parole de Dieu, de l'empereur Charles à Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Ils s'y résolurent. Une déclaration fut rédigée à cet effet; c'est la fameuse protestation qui a dès lors donné le nom de protestante à l'Église renouvelée. L'Électeur et ses alliés, étant rentrés dans la salle commune de la Diète, s'adressèrent ainsi aux États assemblés [2]:

1 Die Artikel weren beschlossen. (Jung. Beytr., XC.)

2 Il y a deux rédactions de cet acte, l'une plus courte, l'autre plus longue, qui fut remise par écrit aux commissaires impériaux; c'est de cette dernière que nous extrayons les principaux passages. Les deux rédactions se trouvent dans

« Chers seigneurs, cousins, oncles et amis !
« Nous étant rendus à cette Diète sur la convocation de Sa Majesté et pour le bien commun de l'Empire et de la Chrétienté, nous avons entendu et compris que les décisions de la dernière Diète, concernant notre sainte foi chrétienne, devaient être supprimées, et qu'on se proposait de leur substituer des résolutions restrictives et gênantes.

« Cependant le roi Ferdinand et les autres commissaires impériaux, en revêtant de leurs sceaux le dernier recez de Spire, avaient promis, au nom de l'Empereur, d'accomplir sincèrement et inviolablement tout ce qui s'y trouve, et de ne rien permettre qui y fût contraire. Et de même, vous et nous, électeurs, princes, prélats, seigneurs et députés de l'Empire, nous nous sommes alors engagés à maintenir toujours, et de tout notre pouvoir, tous les articles de ce décret.

« Nous ne pouvons donc consentir à sa suppression.

« Nous ne le pouvons, premièrement, parce que nous croyons que Sa Majesté Impériale, ainsi que vous et nous, sommes appelés à maintenir fermement ce qui a été unanimement et solennellement résolu.

« Nous ne le pouvons, secondement, parce qu'il s'agit ici de la gloire de Dieu et du salut de nos

Jung, *Beyträge*, page XCI à CV. Voir aussi Müller, *Historie der Protestation*, p. 52.

« âmes, et qu'en de telles choses nous devons « regarder avant tout au commandement de Dieu, « qui est le Roi des rois et le Seigneur des sei- « gneurs; chacun de nous lui rendant compte « pour soi-même, sans se soucier le moins du « monde de majorité ou de minorité [1].

« Nous ne portons aucun jugement sur ce qui « vous concerne, très-chers seigneurs; et nous « nous contentons de prier Dieu journellement « qu'il nous fasse tous parvenir à l'unité de la foi, « dans la vérité, la charité et la sainteté, par « Jésus-Christ, notre trône de grâces et notre uni- « que médiateur.

« Mais pour ce qui nous regarde, adhérer à vo- « tre résolution, ce serait (que tout homme hon- « nête en juge) agir contre notre conscience, con- « damner une doctrine que nous tenons pour « chrétienne, et prononcer qu'elle doit être abo- « lie dans nos États, si nous pouvons le faire « sans peine.

« Ce serait renier Notre-Seigneur Jésus-Christ, « rejeter sa sainte parole, et lui donner ainsi de « justes raisons de nous renier lui-même, à son « tour, devant son Père, comme il en a fait la me- « nace.

« Quoi! nous déclarerions, en adhérant à cet édit, « que si le Dieu tout-puissant appelle un homme « à sa connaissance, cet homme n'est pas libre de « recevoir la connaissance de Dieu ! Oh de quelles

1 Ein jeglicher fur sich selbst vor Gott stehen. (Jung, Beytr., p. XCVI.)

« chutes mortelles ne deviendrions-nous pas ainsi
« les complices, non-seulement parmi nos sujets,
« mais aussi parmi les vôtres!

« C'est pourquoi nous rejetons le joug qu'on
« nous impose.

« Et, bien qu'il soit universellement connu que,
« dans nos États, le saint sacrement du corps et
« du sang de Notre-Seigneur soit convenable-
« ment administré, nous ne pouvons adhérer à ce
« que l'édit propose contre les sacramentaires,
« attendu que la convocation impériale ne parlait
« pas d'eux, qu'ils n'ont point été entendus, et
« que l'on ne peut arrêter des points si impor-
« tants avant le prochain concile.

« De plus, » et c'est ici la partie essentielle de
la protestation, « le nouvel édit établissant que
« les ministres doivent enseigner le saint Évan-
« gile, en l'expliquant d'après les écrits agréés par
« la sainte Église chrétienne, nous pensons que,
« pour que cette règle eût quelque valeur, il fau-
« drait que nous fussions d'accord sur ce qu'on
« entend par cette vraie et sainte Église. Or, at-
« tendu qu'il y a à cet égard de grands dissen-
« timents; qu'il n'est de doctrine certaine que
« celle qui est conforme à la parole de Dieu; que
« le Seigneur défend d'en enseigner une autre;
« que chaque texte de la sainte Écriture doit être
« expliqué par d'autres textes plus clairs; que ce
« saint livre est dans toutes les choses nécessaires
« au chrétien, facile et propre à dissiper les ténè-
« bres, nous sommes résolus, avec la grâce de
« Dieu, à maintenir la prédication pure et exclu-

« sive de sa seule Parole, telle qu'elle est conte-
« nue dans les livres bibliques de l'Ancien et du
« Nouveau Testament, sans rien y ajouter qui lui
« soit contraire [1]. Cette Parole est la seule vérité;
« elle est la norme assurée de toute doctrine et de
« toute vie, et ne peut jamais ni manquer ni trom-
« per. Celui qui bâtit sur ce fondement subsistera
« contre toutes les puissances de l'enfer; tandis
« que toutes les vanités humaines qu'on y oppose
« tomberont devant la face de Dieu.

« C'est pourquoi, très-chers seigneurs, oncles,
« cousins et amis, nous vous supplions cordiale-
« ment de peser avec soin nos griefs et nos motifs.
« Que si vous ne vous rendez pas à notre re-
« quête, nous PROTESTONS par les présentes, de-
« vant Dieu, notre unique créateur, conservateur,
« rédempteur et sauveur, et qui un jour sera no-
« tre juge, ainsi que devant tous les hommes et
« toutes les créatures, que nous ne consentons
« ni n'adhérons en aucune manière, pour nous et
« les nôtres, au décret proposé, dans toutes les
« choses qui sont contraires à Dieu, à sa sainte
« Parole, à notre bonne conscience, au salut de
« nos âmes, et au dernier décret de Spire.

« En même temps, nous nous flattons que Sa
« Majesté Impériale se comportera à notre égard
« comme un prince chrétien qui aime Dieu par-
« dessus toutes choses; et nous nous déclarons
« prêts à lui rendre, ainsi qu'à vous tous, gracieux

1 Allein Gottes Wort, lauter und rein, und nichts das dawieder ist. (Ibid., p. CI.)

« seigneurs, toute l'affection et toute l'obéissance,
« qui sont notre juste et légitime devoir. »

Ainsi parlèrent, en présence de la Diète, ces hommes courageux que la chrétienté appellera dorénavant les Protestants.

A peine avaient-ils fini, qu'ils annoncèrent leur intention de quitter Spire le lendemain [1].

Cette protestation et cette déclaration firent une vive impression. On voyait la Diète, brusquement interrompue, se partager en deux camps ennemis, et préluder à la guerre; aussi la majorité était-elle en proie aux craintes les plus vives. Quant aux Protestants, s'appuyant de droit humain sur l'édit de Spire, et de droit divin sur la Bible, ils étaient pleins de fermeté et de courage.

Les principes contenus dans cette célèbre protestation du 15 avril 1529 constituent l'essence même du protestantisme. Or la protestation s'élève contre deux abus de l'homme dans les choses de la foi : le premier, c'est l'intrusion du magistrat civil, et le second, c'est l'autorité arbitraire du clergé. A la place de ces abus, le protestantisme établit en face du magistrat le pouvoir de la conscience; et en face du clergé, l'autorité de la parole de Dieu.

Il récuse d'abord la puissance civile dans les choses divines, et dit, comme les apôtres et les prophètes : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* Sans porter atteinte à la couronne de Charles-Quint, il maintient la couronne de Jésus-Christ. Mais il

1 Also zu verritten Urlaub genommen. (Jung, Beytr., LII.)

va plus loin : il établit que tout enseignement humain doit être subordonné aux oracles de Dieu. L'Église primitive elle-même, en reconnaissant les écrits des apôtres, avait fait acte de soumission à cette autorité suprême, et non acte d'autorité, comme Rome l'assure. L'établissement d'un tribunal chargé de l'interprétation de la Bible n'avait abouti qu'à soumettre servilement l'homme à l'homme, dans ce qu'il doit avoir de plus libre, la conscience et la foi. Dans l'acte célèbre de Spire, aucun docteur ne paraît, et la parole de Dieu règne seule. Jamais homme ne s'est élevé comme le Pape, et ne s'est effacé comme Luther.

Un historien romain prétend que le mot « protestant » signifie « ennemi de l'Empereur et du Pape [1]. » Si par là l'on entend que le protestantisme décline, dans les choses de la foi, l'intervention, soit de l'Empire, soit de la Papauté, à la bonne heure. Cependant cette explication même n'épuise pas le sens de ce mot; car le protestantisme ne repoussait l'autorité de l'homme que pour mettre sur le trône de l'Église Jésus-Christ, et dans la chaire de l'Église sa Parole. Un système purement négatif n'eût jamais pu se maintenir contre la puissance gigantesque de l'Empire et les cruelles étreintes de la hiérarchie romaine. Il n'y eut jamais rien de plus positif et en même temps de plus agressif que la position des protes-

1 Perduelles in Pontificem ac Cæsarem. (Pallavicini, C. Tr., I, 217.)

tants dans Spire. En soutenant que leur foi est seule capable de sauver le monde, ils défendaient avec un courage intrépide les droits du prosélytisme chrétien. On ne peut abandonner ce prosélytisme, comme on l'a fait dès lors, sans se placer en dehors du principe protestant.

Les protestants ne se contentèrent pas d'élever la vérité, ils maintinrent la charité. Faber et les autres partisans du Pape s'étaient efforcés de séparer les princes, qui marchaient en général avec Luther, des villes, qui se rangeaient plutôt du côté de Zwingle. Écolampade en avait écrit aussitôt à Mélanchton, et l'avait éclairé sur les doctrines des Réformés. Il avait rejeté avec indignation la pensée que Christ fût relégué dans un coin du ciel, et avait déclaré avec énergie que, selon les chrétiens suisses, Christ était en tout lieu, soutenant toutes choses par la parole de sa puissance [1]. « Avec les symboles visibles, avait-il ajouté, nous « donnons et nous recevons la grâce invisible, « comme le croient tous les fidèles [2]. »

Ces déclarations ne furent point inutiles. Il se trouva à Spire deux hommes qui, par des motifs différents, s'opposèrent aux efforts de Faber et secondèrent ceux d'Écolampade. Le Landgrave, roulant toujours dans son esprit des projets d'alliance, sentait bien que si les chrétiens de la Saxe et de la Hesse laissaient condamner les Églises

1 Ubique sit et portet omnia, verbo virtutis suæ. (Hospin., Hist. Sacr., II, p. 112.)

2 Χάριν γὰρ τὴν ἀόρατον μετὰ τῶν συμβόλων ὁράτων. (Ibid.)

de la Suisse et de la haute Allemagne, ils se priveraient par là même de puissants auxiliaires [1]; et Mélanchton, qui, loin de désirer comme le Landgrave une alliance diplomatique, craignait qu'elle ne hâtât la guerre, mettait pourtant avant tout la justice, et s'écriait : « A quels justes reproches ne « nous exposerions-nous pas, si nous reconnais- « sions à nos adversaires le droit de condamner « une doctrine sans avoir entendu ceux qui la dé- « fendent? » L'union de tous les chrétiens évangéliques est donc aussi un principe de protestantisme primitif.

Ferdinand n'ayant point entendu la protestation du 19 avril, une députation des États évangéliques vint la lui présenter le lendemain. Le frère de Charles-Quint la reçut d'abord, mais voulut aussitôt la rendre; et l'on vit alors une scène étrange, le Roi se refusant à garder la protestation, et les députés à la reprendre. Ceux-ci enfin, par respect, la reçurent des mains de Ferdinand, mais la posèrent hardiment sur une table, et quittèrent immédiatement la salle.

Le Roi et les commissaires impériaux restaient donc en présence de cet écrit formidable. Il était là, sous leurs yeux, monument significatif du courage et de la foi des Protestants. Irrité contre ce témoin muet, mais puissant, qui accusait sa tyrannie, et lui laissait la responsabilité de tous les maux qui allaient fondre sur l'Empire, le Roi appela quelques conseillers, et leur ordonna de re-

1 Omni studio laborabat ut illos uniret. (Seck., II, 127.)

porter aussitôt aux Protestants ce document importun.

Tout cela était inutile; la protestation était enregistrée dans les annales du monde; rien ne pouvait plus l'en effacer. La liberté de la pensée et de la conscience était conquise aux siècles à venir. Aussi toute l'Allemagne évangélique, pressentant ces résultats, s'émut de cet acte courageux, et l'adopta comme l'expression de sa volonté et de sa foi. Partout on y vit, non un événement politique, mais une action chrétienne; et le jeune prince électoral Jean-Frédéric, organe de son siècle, écrivit aux protestants de Spire : « Que le « Dieu tout-puissant qui vous a fait la grâce de le « confesser énergiquement, librement et sans au- « cune crainte, vous conserve dans cette fermeté « chrétienne jusqu'au jour de l'éternité [1]! »

Tandis que les chrétiens étaient dans la joie, leurs ennemis s'effrayaient de leur propre œuvre. Le jour même où Ferdinand avait décliné la protestation, le mardi 20 avril, à une heure après midi, Henri de Brunswick et Philippe de Bade se présentèrent comme médiateurs, en annonçant pourtant qu'ils n'agissaient qu'en leur propre nom. Ils proposaient qu'il ne fût plus question du décret de Worms, et que l'on maintînt le premier décret de Spire, mais avec quelques modifications. Les deux partis, tout en demeurant libres jusqu'au prochain concile, s'opposeraient à toute

1 In eo mansuros esse, nec passuros ut ulla hominum machinatione, ab ea sententia divellerentur. (Seck., p. 129.)

secte nouvelle, et ne toléreraient aucune doctrine contraire au sacrement du corps du Seigneur [1].

Le mercredi 21 avril, les États évangéliques ne se montrèrent point éloignés de ces propositions, et ceux même qui avaient embrassé la doctrine de Zwingle déclarèrent hardiment qu'elles ne compromettraient pas leur existence. « Seulement, « dirent-ils, rappelons-nous que, dans des choses « si difficiles, il faut agir, non avec le glaive, « mais avec la parole de Dieu [2]. Car, comme dit « saint Paul, *tout ce qui ne vient pas de la foi est* « *péché*. Si donc l'on contraint les chrétiens à « faire ce qu'ils croient injuste, au lieu de les « amener par la parole de Dieu à reconnaître ce « qui est bon, on les force à pécher, ce qui est « encourir une responsabilité terrible. »

Les fanatiques du parti romain frémirent en voyant la victoire près de leur échapper; car ils rejetaient ces accommodements, et voulaient purement et simplement le rétablissement de la Papauté. Leur zèle fut le plus fort : on rompit les négociations.

Le jeudi 22 avril, à sept heures du matin, la Diète s'assembla, et l'on y lut le recez tel qu'il avait été auparavant arrêté, sans faire même mention de l'essai de conciliation qui venait d'échouer.

1 Vergleich Artikel (Jung, Beytr., p. LV.)

2 In diesen schweren Sachen, nichts mit Gewalt noch Schwerdt, sondern mit Gottes gewissem Wort. (Ibid., LIX.) Ce document est de la main de Sturm.

Faber triomphait. Fier d'avoir l'oreille des rois, il s'agitait avec furie; et on eût dit, à le voir, rapporte un témoin oculaire, un Cyclope forgeant dans son antre les chaînes monstrueuses dont il allait lier la Réforme et les réformateurs [1]. Les princes papistes, emportés par le tumulte, « donnaient de l'éperon, dit Mélanchton, et se jetaient « tête baissée dans un sentier plein de périls [2]. » La dernière ressource des chrétiens évangéliques était de se mettre à genoux et de crier au Seigneur. « Tout ce qui nous reste à faire, répétait Mé« lanchton, c'est d'invoquer le Fils de Dieu [3]. »

Le 24 avril, eut lieu la dernière séance de la Diète. Les princes renouvelèrent leur protestation, à laquelle quatorze villes libres et impériales se joignirent; puis ils pensèrent à donner à leur appel une forme juridique.

Le dimanche 25 avril, deux notaires, Léonard Stetner de Freysingen et Pangrace Salzmann de Bamberg, s'étaient assis devant une table, dans une petite chambre, au rez-de-chaussée d'une maison située dans la rue de Saint-Jean, près de l'église du même nom, à Spire; les chanceliers des princes et des villes évangéliques, assistés de quelques témoins, les entouraient [4]. Cette petite maison était celle d'un humble pasteur,

1 Cyclops ille nunc ferocem se facit. (C. R., I, p. 1062.)

2 Ut ingrediantur lubricum isti iter, impingendo stimulis calces. (C. R., I, 1062.)

3 De quo reliquum est ut invocemus Filium Dei. (Ib.)

4 Unten in einem kleinen Stüblein. (Instrumentum appellationis, Jung Beytr., p. LXXVIII.)

Pierre Muterstatt, diacre de Saint-Jean, qui, faisant ce que l'Électeur n'avait pas voulu faire, avait offert domicile pour l'acte important qui se préparait; aussi son nom passera-t-il à la postérité. Le document ayant été définitivement rédigé, l'un des notaires en donna lecture. « Puisqu'il y a « entre tous les hommes une communauté natu- « relle, disaient les protestants, et qu'il est permis, « même à des condamnés à mort, de s'unir pour « en appeler de leur condamnation; combien plus « nous, qui sommes membres d'un même corps « spirituel, l'Église du Fils de Dieu, fils d'un même « Père céleste, et par conséquent frères selon l'Es- « prit [1], sommes-nous autorisés à nous unir, quand « c'est de notre salut ou de notre condamnation « éternelle qu'il s'agit. »

Après avoir raconté tout ce qui s'était passé dans la Diète, et avoir intercalé dans leur appel les principaux actes qui s'y rapportaient, les protestants terminaient en disant : « Nous en appelons « donc pour nous, pour nos sujets, et pour tous « ceux qui reçoivent ou recevront à l'avenir la « parole de Dieu, de toute vexation passée, pré- « sente ou future, à Sa Majesté Impériale et à une « assemblée libre et universelle de la sainte chré- « tienté. » Cet acte remplissait douze feuilles de parchemin; les signatures et les sceaux furent placés sur la treizième.

C'est ainsi que, dans l'obscure demeure du

1 Membra unius corporis spiritualis Jesu Christi, et filii unius patris cœlestis ideoque fratres spirituales. (Seck., II, 130.)

diacre Muterstatt, se faisait la première confession de la vraie union chrétienne. En présence de l'unité toute mécanique du Pape, ces confesseurs de Jésus relevaient la bannière de l'unité vivante de Christ ; et comme aux jours du Seigneur, s'il y avait plusieurs synagogues en Israël, il n'y avait du moins qu'un seul temple. Les chrétiens de la Saxe Électorale, du Lunebourg, d'Anhalt, de la Hesse et du Margraviat, de Strasbourg, de Nuremberg, d'Ulm, de Constance, de Lindau, de Memmingen, de Kempten, de Nordlingen, de Heilbron, de Reutlingen, d'Isny, de Saint-Gall, de Weissenbourg et de Windsheim, se serraient la main, le 25 avril, près de l'église de Saint-Jean, en présence des persécutions qui les menaçaient. Parmi eux se trouvaient ceux qui, comme Zwingle, reconnaissaient dans la Cène la présence toute spirituelle de Jésus-Christ, aussi bien que ceux qui, comme Luther, admettaient la présence corporelle. Il n'y avait alors dans le corps évangélique point de sectes, point de haines, point de schismes : l'union chrétienne était une réalité. Cette chambre haute, où, dans les premiers jours du christianisme, les apôtres, avec les femmes et les frères, persévéraient d'un commun accord dans la prière [1], et cette chambre basse, où, dans les premiers temps de la Réformation, les disciples renouvelés de Jésus-Christ se présentaient au Pape, à l'Empereur, au monde et à l'échafaud, comme ne formant qu'un seul corps, sont les

1 Actes, I, v. 14.

deux cénacles, ou plutôt les deux berceaux de l'Église; et c'est à cette heure de sa faiblesse et de son humiliation que brille le plus sa gloire.

Après cet appel, chacun gagna silencieusement son logis. Divers indices faisaient craindre pour la sûreté des protestants. Peu auparavant, Mélanchton conduisait précipitamment vers le Rhin, à travers les rues de Spire, son ami Simon Grynéus, le pressant de traverser le fleuve. Celui-ci s'étonnait d'une telle précipitation[1]. « Un vieillard « d'une apparence grave et solennelle, mais qui « m'est inconnu, lui disait Mélanchton, vient de « se présenter à moi, et m'a dit : Dans un instant, « des archers, envoyés par Ferdinand, vont arrê- « ter Simon Grynéus. » Lié avec Faber, et scandalisé de l'un de ses sermons, Grynéus s'était rendu chez lui et l'avait supplié de ne plus faire la guerre à la vérité. Faber avait dissimulé sa colère, mais s'était rendu aussitôt chez le Roi, dont il avait obtenu un ordre contre l'importun professeur de Heidelberg[2]. Mélanchton ne doutait pas que Dieu n'eût sauvé son ami par l'envoi d'un de ses saints anges. Immobile sur le bord du Rhin, il attendait que les eaux du fleuve eussent dérobé Grynéus à ses persécuteurs. « Enfin, s'écria-t-il « en le voyant sur l'autre bord, le voilà arraché « aux dents cruelles de ceux qui boivent le sang

1 Miranti quæ esset tantæ festinationis causa. (Camer. Vita Mel., p. 113.)

2 Faber qui valde offenderetur oratione tali, dissimulare tamen omnia. (Ib.)

« innocent[1]. » De retour dans sa maison, Mélanchton apprit que des archers l'avaient parcourue, y cherchant partout Grynéus[2].

Rien ne pouvait plus retenir les protestants à Spire. Aussi le lendemain de leur appel, le lundi 26 avril, l'Électeur, le Landgrave, et les ducs de Lunebourg, quittèrent cette ville, arrivèrent à Worms, puis retournèrent par la Hesse dans leurs États. L'appel de Spire fut publié par le Landgrave le 5 mai, et par l'Électeur le 13.

Mélanchton était revenu à Wittemberg le 6, persuadé que les partis allaient tirer l'épée. Ses amis étaient frappés de le voir troublé, anéanti et comme mort[3]. « C'est une grande affaire que « celle qui vient de se passer à Spire, leur disait-il. « Elle est toute grosse de périls, non-seulement « pour l'Empire, mais aussi pour la religion elle-« même[4]. Toutes les douleurs de l'enfer m'é-« crasent[5]. »

Ce qui affligeait le plus Mélanchton, c'est qu'on lui attribuait et qu'il s'attribuait lui-même tous ces maux. « Une seule chose nous a nui, disait-il; « c'est de n'avoir pas approuvé, comme on nous

1 Ereptus quasi e faucibus eorum qui sitiunt sanguinem innocentium. (Mel. ad Camer. 23 avril; C. Ref., I, 1062.)

2 Affluit armata quædam manus ad comprehendum Gryneum missa. (Camer. Vit. Mel., 113.)

3 Ita fui perturbatus, ut primis diebus pene extinctus sim. (C. Ref., I, 1067.)

4 Non enim tantum imperium, sed religio etiam, periclitantur. (Ibid.)

5 Omnes dolores inferni oppresserant me. (Ibid., 1069.)

« le demandait, l'édit contre les Zwingliens. » Luther ne voyait pas les choses aussi en noir, mais il était loin de comprendre l'importance de la protestation. « La Diète, disait-il, s'est terminée presque sans résultats, si ce n'est que ceux qui « flagellent Jésus-Christ n'ont pu satisfaire leur « fureur [1]. »

La postérité n'a pas ratifié ce jugement; et, datant au contraire de cette époque la formation définitive du protestantisme, elle a salué dans la protestation de Spire l'un des plus grands mouvements dont l'histoire conserve le souvenir.

Reconnaissons ceux auxquels en revient la principale gloire. Le rôle que jouent les princes, et particulièrement l'électeur de Saxe, dans la Réformation de l'Allemagne, doit frapper tout observateur impartial. Ce sont eux qui sont les vrais réformateurs et les vrais martyrs. Le Saint-Esprit, qui souffle où il veut, les avait animés du courage des anciens confesseurs de l'Église, et le Dieu d'élection se glorifiait en eux. Peut-être plus tard ce grand rôle des princes aura-t-il des conséquences déplorables : il n'est aucune grâce de Dieu que l'homme ne puisse pervertir. Mais rien ne doit nous empêcher de rendre l'honneur à qui revient l'honneur, et d'adorer l'œuvre de l'Esprit éternel dans ces hommes éminents, qui, après Dieu, furent, au seizième siècle, les sauveurs de la chrétienté.

1 Christomastiges et Psychotyranni suum furorem non potuerunt explere. (L. Epp. Linco, 6 mai 1529.)

La Réformation venait de prendre un corps. C'était Luther seul qui avait dit non à la Diète de Worms : les églises et les ministres venaient de dire non à la Diète de Spire.

Nulle part la superstition, la scolastique, la hiérarchie, la papauté, n'avaient été si puissantes que chez les peuples germaniques. Ces nations, simples et candides, avaient humblement tendu le cou au joug venu des bords du Tibre. Mais il y avait en elles une profondeur, une vie, un besoin de liberté intérieure, qui, sanctifiés par la parole de Dieu, pouvaient les rendre les organes les plus énergiques de la vérité chrétienne. C'est d'elles que devait émaner la réaction contre ce système matériel, extérieur, légal, qui avait pris la place du christianisme ; c'est elles qui devaient briser ce squelette que l'on avait substitué à l'esprit et à la vie, et rendre au cœur de la chrétienté, ossifié par la hiérarchie, les battements généreux dont il était privé depuis tant de siècles. L'Église universelle n'oubliera jamais ce qu'elle doit aux princes protestants de Spire et à Luther.

VII.

La protestation de Spire avait accru l'indignation des partisans du Pape ; et Charles-Quint, selon le serment qu'il avait prêté à Barcelone, s'appliquait à préparer « un antidote convenable pour la « maladie pestilentielle » dont les Allemands étaient atteints, et à venger d'une manière éclatante l'in-

sulte faite à Jésus-Christ [1]. Le Pape, de son côté, s'efforçait de faire entrer dans cette croisade tous les autres princes de la chrétienté; la paix de Cambrai, conclue le 5 août, facilitait l'accomplissement de ses desseins. Elle laissait à l'Empereur les mains libres contre les hérétiques. Après avoir fait la protestation de Spire, il fallait penser à la maintenir.

Les États protestants, qui, déjà à Spire, avaient jeté les bases d'une alliance évangélique, étaient convenus d'envoyer des députés à Rotach. Mais l'Électeur, ébranlé par les représentations de Luther, qui ne cessait de lui dire, « C'est en vous « tenant tranquilles et en repos que vous serez « délivrés [2], » ordonna à ses députés d'écouter les propositions de ses alliés, toutefois sans rien décider. On s'ajourna à une nouvelle conférence, qui n'eut pas lieu.

Luther triomphait, car les alliances humaines échouaient. « Christ le Seigneur saura nous déli- « vrer, sans le Landgrave, et même contre le Land- « grave, » disait-il à ses amis [3]. Philippe de Hesse, contrarié par cette obstination de Luther, était convaincu qu'elle ne venait que d'une dispute de mots. « On ne veut pas entendre parler d'al- « liances à cause des Zwingliens, dit-il; eh bien!

1 Illatamque Christo injuriam pro viribus ulciscentur. (Dumont, Corps univ. diplomatique, IV, 1, 5.)

2 Isaïe, XXX, v. 15. L. Epp., III, 454.

3 Unser Herr Christus, etc. (Ibid.). Cette foi de Luther est blâmée par un historien luthérien. (Planck., II, p. 454.)

« faisons disparaître les différences qui les sé-
« parent de Luther. »

L'union de tous les disciples de la parole de Dieu semblait, en effet, une condition nécessaire au succès de la Réforme. Comment les protestants résisteraient-ils à la puissance de Rome et de l'Empire, s'ils étaient divisés? Sans doute le Landgrave voulait unir les esprits, afin de pouvoir ensuite unir les épées, et ce n'est pas par de telles armes que la cause de Christ devait triompher. Mais si l'on parvenait à réunir les cœurs et les prières, la Réforme trouverait alors dans la foi de ses enfants une force telle, que les hallebardes de Philippe ne seraient elles-mêmes plus nécessaires.

Malheureusement cette union des esprits, que l'on devait rechercher maintenant par-dessus toutes choses, était une œuvre fort difficile. Luther, en 1519, avait d'abord paru non-seulement réformer, mais rénover la doctrine de la Cène, comme les Suisses le firent plus tard. « Je vais au « sacrement de la Cène, avait-il dit, et j'y reçois « de Dieu un signe, que la justice et la passion de « Christ me justifient; voilà l'usage du sacrement [1]. » Ce discours, imprimé plusieurs fois dans les villes de l'Allemagne supérieure, y avait préparé les esprits à la doctrine de Zwingle. Aussi Luther, étonné de la réputation qu'on lui faisait, publia en 1527 cette déclaration solennelle : « Je pro-

1 Dans l'écrit : *Dass diese Worte noch feste stehen.* (L. Opp., XIX.)

« teste devant Dieu et devant le monde entier « que je n'ai jamais marché avec les sacramen- « taires. »

En effet, Luther ne fut jamais Zwinglien quant à la Cène. Loin de là, en 1519, il croyait encore à la transsubstantiation. Pourquoi donc parlait-il d'un signe? Le voici. Tandis que, selon Zwingle, le pain et le vin sont les signes du corps et du sang de Jésus-Christ; selon Luther, le corps et le sang même de Jésus-Christ sont les signes de la grâce de Dieu. La différence est du tout au tout.

Bientôt le dissentiment se prononça. En 1527, Zwingle, dans son *Exégèse amicale* [1], réfuta avec douceur et respect l'opinion de Luther. Par malheur, le discours du réformateur saxon contre les enthousiastes sortait alors de presse; et Luther s'y indignait de ce que ses adversaires osaient parler de paix et d'unité chrétienne. « Eh bien! « s'écriait-il, puisqu'ils se moquent ainsi du « monde, je veux leur donner un avertissement « luthérien [2]. Malédiction à cette charité, malé- « diction à cette concorde! A bas! à bas! dans l'a- « bîme infernal! Si j'égorgeais votre père, votre « mère, votre femme, votre enfant, et que, vou- « lant ensuite vous égorger vous-même, je vous « disse, Restons en paix, mon cher ami! que me « répondriez-vous?... C'est ainsi que les enthou-

1 *Amica Exegesis*, id est, Expositio Eucharistiæ negotii ad M. Lutherum. (Zw. Opp.)

2 Eine Lutherische Warnung. (Wider die Schwarm Geister. L. Opp., XX, 391.)

« siastes égorgent Jésus-Christ mon seigneur, Dieu « le Père, la Chrétienté ma mère, veulent encore « m'égorger moi-même, et puis me disent: Soyons « amis!... »

Zwingle répondit par deux écrits à « l'excellent Martin Luther. » Il le fit d'un ton froid, et avec un calme superbe, plus difficile à pardonner que les injures du docteur saxon. « Nous devons vous « regarder comme un vase d'honneur, lui dit-il, « et nous le faisons avec joie, malgré vos fautes. » Les écrits se succédèrent: Luther écrivant toujours avec la même fougue, Zwingle avec la même froideur et la même ironie.

Tels étaient les docteurs que le Landgrave entreprenait de réconcilier. Déjà, pendant la diète de Spire, Philippe de Hesse, affligé d'entendre sans cesse répéter aux Papistes, « Vous qui vous dites « attachés à la pure parole de Dieu, vous êtes « pourtant désunis [1] », avait fait par écrit des ouvertures à Zwingle. Maintenant il fit plus, et invita les théologiens des divers partis à se réunir à Marbourg. Ces invitations reçurent un accueil bien différent. Zwingle, dont le cœur était large et fraternel, saisit la main du Landgrave; mais Luther, qui, derrière cette prétendue concorde, découvrait des ligues et des batailles, la repoussa.

De grandes difficultés semblaient pourtant devoir retenir Zwingle. Pour se rendre de Zurich à Marbourg, il devait passer par les terres de l'Em-

1 Inter nos ipsos de religionis doctrina non consentire. (Zw. Epp., II, 287.)

pereur et d'autres ennemis de la Réformation; le Landgrave lui-même ne lui dissimulait pas les dangers de la route [1]; pour y obvier, il lui promettait une escorte de Strasbourg en Hesse, et, jusque-là, la garde de Dieu [2]. Ces précautions n'étaient pas de nature à rassurer les Zurichois.

Des raisons d'un autre genre retenaient Luther et Mélanchton. « Il n'est pas bon, disaient-ils, que « le Landgrave ait tant à faire avec les Zwin-« gliens. Leur erreur est d'une nature telle, que « les gens d'un esprit délié en sont facilement « atteints. La raison aime ce qu'elle comprend, « surtout quand des hommes savants revêtent ses « idées d'une apparence scripturaire. »

Mélanchton ne s'en tint pas là, et mit en avant l'idée fort extraordinaire de prendre des Papistes pour juges de la dispute. « S'il n'y avait pas « des juges impartiaux, disait-il, les Zwingliens au-« raient beau jeu pour se vanter de la victoire [3]. » Ainsi, selon Mélanchton, des Papistes devaient être des juges impartiaux, quand il s'agissait de la présence réelle!... Il alla plus loin encore. « Que « l'Électeur, écrivit-il le 14 mai au prince électo-« ral, nous refuse la permission de nous rendre « à Marbourg, en sorte que nous puissions allé-« guer cette excuse. » L'Électeur ne voulut point se prêter à ce honteux manége; et les réforma-

1 Viam Francofurdi capias, quam autem hac periculosiorem esse putamus. (Zw. Epp. II, 329.)

2 Juvante Deo tuti. (Zw. Epp., II, 329.)

3 Papistische als Unpartheiische. (C. R., I, p. 1066.)

teurs de Wittemberg se virent obligés d'accéder aux demandes de Philippe de Hesse. Mais ils le firent en disant: « Si les Suisses ne nous cèdent « pas, toute votre peine sera perdue; » et ils écrivirent aux théologiens de leurs amis, convoqués par ce prince : « Si vous le pouvez, ne venez pas: « votre absence nous sera fort utile [1]. »

Zwingle, au contraire, qui eût été au bout du monde pour la concorde chrétienne, mettait tout en œuvre pour obtenir du magistrat de Zurich la permission de se rendre à Marbourg. « Je suis convaincu, disait-il au Conseil secret, « que si nous, docteurs, nous nous rencontrons « face à face, la splendeur de la vérité illuminera « nos yeux [2]. » Mais le Conseil, qui venait à peine de signer la première paix religieuse [3], et qui craignait de voir la guerre éclater de nouveau, se refusait au départ du Réformateur.

Zwingle alors se décida tout seul. Il reconnaissait que sa présence était nécessaire au maintien de la paix dans Zurich; mais c'était le bien de la chrétienté tout entière qui l'appelait à Marbourg. Aussi, portant ses regards vers le ciel, il se résolut à partir, en s'écriant : « O Dieu! qui ne nous « as jamais abandonnés, tu exécuteras ta volonté « pour ta propre gloire [4]. »

1 Si potes, noli adesse. (L. Epp., III, 501.)

2 Ut veritatis splendor oculos nostros feriat. (Zw. Epp., II, p. 321.)

3 Voir ci-dessous, liv. XVI, chap. 2. An 1529.

4 Dei nunquam fallentis, qui nos nunquam deseruit, gratiam reputavi. (Ibid., p. 356.)

Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, Zwingle ne voulant pas même attendre le sauf-conduit du Landgrave, se préparait au départ. Rodolphe Collin, professeur de grec, devait seul l'accompagner. Le Réformateur écrivait au Petit et au Grand-Conseil : « Si je pars sans vous le dire, « ce n'est pas que je méprise votre autorité, très-« sages seigneurs ; mais c'est parce que, connais-« sant l'amour que vous me portez, je prévois « que votre sollicitude s'opposerait à mon éloi-« gnement. »

Comme il écrivait ces mots, arriva un quatrième message du Landgrave, plus pressant encore que les premiers. Le Réformateur envoya au bourgmestre la lettre du prince avec la sienne ; puis il quitta sa maison, secrètement, de nuit[1], cachant son départ, soit à ses amis, dont il redoutait les instances, soit à ses ennemis, dont il craignait à bon droit les embûches; il ne dit pas même à sa femme le lieu où il allait, de peur de la troubler; puis, montant à cheval ainsi que Collin[2], il se dirigea rapidement vers Bâle.

Dans la journée, le bruit du départ de Zwingle se répandit dans Zurich, et ses ennemis en triomphèrent. « Il s'est enfui du pays, disaient-ils, et « s'est sauvé avec des coquins! » — « A Bruck, di-« saient d'autres, en traversant la rivière, il a fait « naufrage, et il est mort. » — « Le Diable, assu-« raient plusieurs avec un sourire malin, le Dia-

1 Sabbati die, mane, ante lucem. (Ibid.)

2 Equis conductoriis. (Ib., 361.)

« ble lui est apparu corporellement, et l'a enlevé [1].» On n'en finissait pas, dit Bullinger. Mais le Conseil se décida aussitôt à adhérer au dessein du Réformateur. Le jour même de son départ, on nomma, pour l'accompagner à Marbourg, l'un des conseillers, Ulrich Funck, qui partit aussitôt avec un domestique et un arquebusier. Strasbourg et Bâle firent aussi accompagner leurs théologiens par des hommes d'État, dans la pensée que cette conférence aurait sans doute une portée politique.

Zwingle arriva sain et sauf à Bâle [2], et s'y embarqua le 6 septembre avec Écolampade et quelques marchands [3]; en treize heures, il fut rendu à Strasbourg, où les deux Réformateurs logèrent dans la maison de Mathias Zell, prédicateur de la cathédrale. Catherine, femme de ce pasteur, préparait les mets à la cuisine, servait à table, selon les mœurs antiques de l'Allemagne [4]; puis, s'asseyant près de Zwingle, l'écoutait attentivement, et parlait avec tant de piété et de science, que celui-ci la mit bientôt au-dessus de beaucoup de docteurs.

Zwingle, après avoir discuté avec les magistrats de Strasbourg sur les moyens de résister à la ligue romaine, et sur l'organisation à donner à la

1 Der Tufel were by imm gesin. (Bulling. II, 224.)

2 Integer et sanus Basileam perveni. (Zw. Epp., II, p. 361.)

3 Aliquos mercatorum fide dignos, comites. (Ib., p. 361.)

4 Ich bin 14 Tag Magd und Köchin gewesen. (Fusely., Beytr., V, 313. Voir sa correspondance remarquable avec le surintendant Rabus, ibid., 191-354.)

confédération chrétienne [1], quitta cette ville; et conduit, ainsi que ses amis, par des chemins perdus, des forêts, des montagnes, des vallées, des routes cachées mais sûres, il arriva enfin à Marbourg, escorté de quarante cavaliers hessois [2].

Luther, accompagné de Mélanchton, de Cruciger et de Jonas, s'était arrêté sur la frontière de la Hesse, déclarant que rien ne lui ferait mettre le pied dans ce pays, tant qu'il n'aurait pas le sauf-conduit du Landgrave. Ce document obtenu, Luther arriva à Alsfeld, où les écoliers à genoux, sous les fenêtres du Réformateur, lui chantèrent leurs pieux cantiques; puis il entra dans Marbourg le 30 septembre, lendemain du jour où les Suisses y étaient arrivés. Les uns et les autres descendirent dans des auberges; mais ils y étaient à peine, que le Landgrave les fit inviter à prendre leur gîte au château, pensant rapprocher ainsi les partis contraires. Philippe les logea et les nourrit tous d'une manière vraiment royale [3]. « Ah! disait le pieux Jonas en parcourant les sal-« les de ce palais, ce n'est pas en l'honneur des « Muses, mais en l'honneur de Dieu et de son « Christ, qu'on nous traite si magnifiquement « dans ces forêts de la Hesse. » Le premier jour, après dîner, Écolampade, Hédion et Bucer, dési-

1 De jure præsidendi conciliis civitatum christianarum. (Zw. Epp. II, 364.) Voir le livre XVI de cette histoire.

2 Per devia et sylvas, montes et valles, tutissimos et occultos. (Ib., 368.)

3 Excepit in arce hospitio et mensa regali. (Corp. Ref., I, 1096.)

reux d'entrer dans les vues du prince, allèrent saluer Luther. Celui-ci parla cordialement avec Écolampade dans la cour du château ; mais Bucer, avec lequel il avait été autrefois très-lié et qui était alors du côté de Zwingle, s'étant approché, Luther lui dit en souriant, et lui faisant signe de la main : « Toi, tu es un drôle et un fripon [1] ! »

Le malheureux Carlstadt, qui avait commencé toute cette dispute, se trouvait alors en Frise, prêchant la présence spirituelle de Christ, et vivant dans un tel dénûment, que, pour avoir du pain, il avait dû vendre sa Bible hébraïque. L'épreuve avait brisé son orgueil ; il écrivit au Landgrave : « Nous ne sommes qu'un corps, qu'une « maison, qu'un peuple, qu'une race sacerdotale; « nous vivons et nous mourons par le seul et « même Sauveur [2]. C'est pourquoi, moi pauvre « exilé, je prie humblement Votre Altesse, par le « sang de Jésus-Christ, de me permettre d'assister « à cette dispute. »

Comment mettre Carlstadt en présence de Luther ? et pourtant, comment repousser ce malheureux? Le Landgrave, pour sortir de peine, le renvoya au réformateur saxon. Carlstadt ne parut pas.

Philippe de Hesse désirait que les théologiens eussent, avant la conférence publique, un entretien particulier; toutefois on regardait comme

1 Subridens aliquantulum, respondit : *Tu es nequam et nebulo*. (Sculteti Annal. ad 1529.)

2 Archives de Cassel.

dangereux, dit un contemporain, que Luther et Zwingle, violents de leur nature, en vinssent, dès le commencement, aux prises; et comme Écolampade et Mélanchton étaient les plus débonnaires, on les partagea entre les plus rudes [1]. Le vendred 1er octobre, après le service, on conduisit Luther et Écolampade dans une chambre, et Zwingle et Mélanchton dans une autre; puis on laissa ces nobles lutteurs s'essayer deux à deux.

Ce fut dans la chambre de Zwingle et de Mélanchton que fut le principal combat. « On assure, « dit Mélanchton à Zwingle, que quelques-uns « parmi vous parlent de Dieu à la manière des « Juifs, comme si Christ n'était pas essentiellement « Dieu. — Je pense sur la sainte Trinité, répon- « dit Zwingle, comme le concile de Nicée et le « symbole d'Athanase. — Des conciles!... des « symboles!... Qu'est-ce à dire? répliqua Mélanch- « ton; n'avez-vous pas sans cesse répété que vous « ne reconnaissiez d'autre autorité que celle de « l'Écriture? — Nous n'avons jamais rejeté les « conciles, dit le réformateur suisse, lorsqu'ils se « sont appuyés sur l'autorité de la parole de Dieu [2]. « Les quatre premiers conciles sont sacrés quant « aux dogmes, et nul fidèle ne les a jamais récu- « sés. » Cette déclaration importante, transmise par Écolampade, caractérise la théologie réformée.

« Mais vous enseignez, reprit alors Mélanchton,

1 Abgetheilt zu den rüheren. (Bull., II, p. 225.)

2 Ubi unquam concilia rejecimus, verbi divini auctoritate suffulta? (Zw. Opp., IV, p. 191.)

« comme Thomas Munster, que le Saint-Esprit agit « tout seul, indépendamment des sacrements et « de la parole de Dieu. »—« L'Esprit-Saint, répondit « Zwingle, opère en nous la justification par la « parole, mais par la parole prêchée et comprise, « par l'âme et la moelle de la parole, par la « pensée et la volonté de Dieu, recouvertes de « paroles humaines [1]. »

« Du moins, continua Mélanchton, vous niez « le péché originel, et ne faites consister le péché « que dans les œuvres actuelles et extérieures, « comme les Pélagiens, les philosophes et les Pa- « pistes. »

C'était le point difficile. « Puisque l'homme, de « sa nature, s'aime lui-même, répondit Zwingle, au « lieu d'aimer Dieu, c'est bien là un mal et un pé- « ché qui le condamne [2]. » Il avait plus d'une fois exprimé cette pensée [3]. Cependant Mélanchton triompha en l'entendant. « Nos adversaires, dit- « il, ont cédé sur tous ces points! »

Luther avait suivi avec Écolampade la même marche que Mélanchton avec Zwingle. La discussion avait surtout roulé sur le baptême. Luther se plaignait qu'on ne reconnût pas que, par le simple signe, on devient membre de l'Église. « Il est vrai, « dit Écolampade, nous demandons la foi : ou une « foi actuelle, ou une foi future. Pourquoi le nie-

1 Mens et medulla verbi, mens et voluntas Dei, amictæ tamen humanis verbis. (Zw. Opp., IV, 173.)

2 Malum, peccatum. (Zw. Opp., IV, p. 172.)

3 De peccato originali ad Urb. Rhegium. (Zw. Opp., III, p. 632.)

« rions-nous? Qui est chrétien, si ce n'est celui « qui croit en Christ? Cependant je ne voudrais « pas affirmer que l'eau du baptême ne fût pas, en « un certain sens, une eau régénératrice : car, par « elle, celui que l'Église ne connaissait point de- « vient son enfant [1]. »

Les quatre théologiens étaient dans le feu de la discussion, lorsque des valets vinrent leur annoncer que la table du prince était servie. Ils s'interrompirent donc, et Zwingle et Mélanchton rencontrèrent Écolampade et Luther, qui sortaient comme eux. Écolampade s'approcha de Zwingle, et lui dit tristement à l'oreille : « Je suis tombé « une seconde fois dans les mains du docteur Eck [2]. » Dans la langue des Réformateurs, on ne pouvait rien dire de plus fort.

Il ne paraît pas que la conférence entre Luther et Écolampade fut reprise après le dîner. La manière de Luther ne permettait pas de rien en attendre. Mais Mélanchton et Zwingle rentrèrent en séance; et le docteur de Zurich trouvant que le docteur de Wittemberg lui échappait comme une anguille, disait-il, et prenait, comme Protée, mille formes diverses, saisit une plume, afin de fixer ainsi son antagoniste. Zwingle couchait par écrit les paroles que lui dictait Mélanchton; puis il

1 Atque adeo ipse non negarim, aquam baptismi esse aquam regenerantem : fit enim puer Ecclesiæ, qui dudum ab Ecclesia non agnoscebatur. (Zw. Opp., IV, p. 193.)

2 Lutherus Ecolampadem ita excepit, ut ad me veniens clam quæratur, se denuo in Eccium incidisse. (Zw. Epp., II, p. 369.)

écrivait ses réponses, et les lui donnait à lire [1]. Ils passèrent six heures à cette discussion, trois le matin et trois le soir [2]. On se prépara à la conférence générale.

Zwingle demandait qu'elle fût publique; Luther s'y opposa. On arrêta que les princes, nobles, députés et théologiens, y seraient admis; mais une grande foule de bourgeois, et même plusieurs savants et gentilshommes, accourus de Francfort, des contrées du Rhin, de Strasbourg, de Bâle et d'autres villes de la Suisse, en furent exclus. Brentz parle de cinquante à soixante auditeurs; Zwingle, seulement de vingt-quatre [3].

Sur une élévation que la Lahn arrose, se trouve un antique château d'où l'on domine la ville de Marbourg; plus loin, on découvre la belle vallée de la Lahn; plus loin encore, des cimes échelonnées qui se perdent dans l'horizon. C'est sous les ogives et les cintres gothiques d'une salle antique de ce château, appelée la salle des Chevaliers, que la conférence devait avoir lieu.

Le samedi matin 2 octobre, le Landgrave s'assit dans la salle, entouré des gens de sa cour, mais si simplement habillé, que personne ne l'eût pris pour un prince; car il voulait éviter de pa-

1 At Melanchton cum nimis lubricus esset, et Protei in morem se in omnia transformaret, me compulit, ut sumpto calamo, manu armarem. (Zw. Epp., II, 369.)

2 Istud colloquium sex in horas traximus. (Ibid., 370.)

3 Quinquaginta aut sexaginta colloquio præsentes. (Zw. Opp., IV, 201.) Pauci arbitri, ad summum quatuor et viginti. (Zw. Epp., II, 370.)

raître jouer, dans les choses de l'Église, le rôle d'un Constantin. Devant lui se trouvait une table, dont Luther, Zwingle, Mélanchton et Écolampade s'approchèrent. Luther, prenant aussitôt un morceau de craie, se baissa sur le tapis de velours qui couvrait la table, et y traça d'une main ferme quelques mots en gros caractères. Tous les yeux suivaient sa main, et bientôt on lut ces paroles: HOC EST CORPUS MEUM [1]. Luther voulait que cette déclaration, sans cesse sous ses yeux, fortifiât sa foi, et servît d'avertissement à ses adversaires.

Derrière les quatre théologiens se rangèrent leurs amis, Hédion, Sturm, Funk, Frey, Éberard Than, Jonas, Cruciger, et d'autres encore. Jonas arrêtait sur les Suisses un regard scrutateur. « Zwingle, disait-il, a quelque chose de rus- « tique et d'arrogant [2] : s'il est versé dans les « lettres, c'est en dépit de Minerve et des Muses. « Il y a dans Écolampade une bonté naturelle et « une admirable douceur. Hédion semble avoir « autant de libéralité que d'humanité; mais je « trouve dans Bucer une ruse de renard, qui sait « se donner des airs d'esprit et de prudence. » Les hommes du juste milieu sont souvent plus maltraités que ceux des partis extrêmes.

D'autres sentiments animaient ceux qui contemplaient de loin cette assemblée. Les grands hommes qui avaient entraîné les peuples sur

1 *Ceci est mon corps.* (Zw. Opp., IV, p. 175.)

2 In Zwinglio agreste quiddam est et arrogantulum. (C. R., I, p. 1097.)

leurs pas dans les plaines de la Saxe, sur les rives du Rhin et dans les hautes vallées de la Suisse, se trouvaient là en présence; les chefs de la chrétienté séparée de Rome venaient voir s'ils demeureraient unis. Aussi, de toutes les parties de l'Allemagne se dirigeaient vers Marbourg des regards et des prières. « Princes illustres de la Parole[1], » leur criait l'Église évangélique par la bouche du poëte Cordus, « pénétrant Luther, doux Écolam-
« pade, magnanime Zwingle, pieux Snepf, disert
« Mélanchton, courageux Bucer, candide Hédion,
« excellent Osiander, vaillant Brentz, aimable Jo-
« nas, bouillant Craton, Mœnus dont l'âme est
« plus forte que le corps, grand Denis, vous My-
« conius, vous tous que le prince Philippe, ce
« héros illustre, a appelés, ministres et évêques
« que les villes chrétiennes ont envoyés pour dé-
« tourner le schisme et nous montrer la voie de
« la vérité, l'Église suppliante tombe en larmes à
« vos pieds, et vous conjure, par les entrailles de
« Jésus-Christ, d'amener à bonne fin cette affaire,
« en sorte que le monde reconnaisse dans votre
« résolution l'œuvre de l'Esprit-Saint lui-même[2]. »

Le chancelier du Landgrave, Jean Feige, rappela, au nom du prince, que le colloque avait pour but de rétablir l'union. « Je proteste, dit alors Lu-
« ther, que je diffère de mes adversaires quant à la
« doctrine de la Cène, et que j'en différerai tou-

1 Insignes Verbi proceres. (Bull., II, 236.)

2 Et cupido supplex vobis Ecclesia voto
Vestros cadit flens ad pedes. (Ibid.)

« jours. Christ a dit : *Ceci est mon corps*. Que l'on « me montre qu'un corps n'est pas un corps. Je « rejette la raison, le sens commun, les arguments « de la chair, et les preuves mathématiques. Dieu « est au-dessus des mathématiques [1]. Nous avons « la parole de Dieu; il faut l'adorer et la faire! »

« On ne peut nier, dit Écolampade, qu'il y ait « des figures dans la parole de Dieu : *Jean est Élie*, « *la pierre était Christ*, *Je suis le cep*. L'expression « *Ceci est mon corps* est une figure du même « genre. » Luther accorda qu'il y avait des figures dans la Bible, mais il nia que cette dernière parole en fût une.

Tous les partis dont se compose l'Église chrétienne voient pourtant une figure dans ces paroles. En effet, les Romains déclarent que *Ceci est mon corps* veut dire, non-seulement mon corps, mais aussi mon sang, mais encore mon âme et même ma divinité, Christ tout entier [2]. Ces mots sont donc, selon Rome, une synecdoque, figure qui prend la partie pour le tout. Quand il s'agit des Luthériens, la figure est plus évidente encore [3]. Qu'il y ait ici synecdoque, ou métaphore, ou métonymie, toujours y a-t-il figure.

Écolampade, pour le prouver, fit ce syllogisme: « Ce que Christ a rejeté au sixième chapitre de

1 Deum esse supra mathematicam. (Zw. Opp., IV, p. 175.)

2 Si quelqu'un nie que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son âme et sa divinité, et par conséquent Jésus-Christ tout entier, soit contenu au sacrement de l'Eucharistie, qu'il soit anathème. (Conc. de Trente, Sess. 13.)

3 Tota Christi persona. (Form. Concord., VIII.)

« saint Jean, il n'a pu l'admettre dans les paroles « de la Cène.

« Or Christ, qui dit aux Capernaïtes, *La chair « ne sert de rien,* a rejeté par là même la manducation orale de son corps.

« Donc il ne l'a pas établie lors de l'institution « de la Cène. »

LUTHER.

« Je nie la mineure (la seconde de ces propo« sitions). Christ n'a pas rejeté toute manduca« tion orale, mais seulement une manducation « grossière, semblable à celle de la chair de bœuf « ou de porc [1]. »

ÉCOLAMPADE.

« Il y a du danger à trop attribuer à la ma« tière. »

LUTHER.

« Tout ce que Dieu commande devient esprit « et vie. Si c'est par l'ordre du Seigneur que l'on « relève un brin de paille, on fait en cela une œu« vre spirituelle. C'est à celui qui parle qu'il faut « faire attention, et non à ce qu'il dit. Dieu parle : « hommes, vermisseaux, écoutez! — Dieu com« mande : que le monde obéisse, et que tous en« semble, nous prosternant devant sa parole, « nous lui donnions un humble baiser [2]! »

ÉCOLAMPADE.

« Mais puisque nous avons la manducation spi-

1 Qualis est carnis bovillæ aut suillæ. (Scultet., p. 217.)

2 Quum præcipit quid, pareat mundus, et omnes osculemur verbum. (Zw. Opp., IV, p. 176.)

« rituelle, qu'avons-nous besoin de celle du corps? »

LUTHER.

« Je ne demande pas quel besoin nous en avons ; « mais je vois qu'il est écrit : *Mangez, ceci est mon* « *corps*. Il faut donc le croire et le faire. — Il faut « le faire ; il faut le faire ; il faut le faire [1] !... Si « Dieu m'ordonnait de manger du fumier, je le « ferais, certain que cela me serait salutaire [2]. » — Parole d'obéissance et de foi, quoique revêtue sans doute d'une forme étrange.

Alors Zwingle entra dans la discussion. « Il faut « expliquer l'Écriture par l'Écriture, dit-il. On ne « peut admettre deux espèces de manducation « corporelle, et dire que Jésus a parlé de manger, « et les Capernaïtes de mettre en pièces ; car le « même mot est employé dans les deux cas. « Jésus dit que manger sa chair corporellement « ne sert de rien (Jean, VI, 63), d'où il résulterait « qu'il aurait donné dans la Cène une chose qui « nous serait inutile... Du reste, il est certaines « paroles qui me semblent un peu puériles, comme « celle du fumier, par exemple. Les oracles des « démons étaient obscurs : tels ne sont pas ceux « de Jésus-Christ. »

LUTHER.

« Quand Christ dit que la chair n'est rien, il « ne parle pas de sa chair, mais de la nôtre. »

ZWINGLE.

« L'âme se nourrit d'esprit, et non de chair. »

1 *Man muss es thun*, sæpe inculcabat. (Ibid.)

2 Si juberet fimum comedere, facerem. (Ibid.)

LUTHER.

« C'est avec la bouche qu'on mange le corps ;
« l'âme ne le mange pas[1]. »

ZWINGLE.

« Le corps de Christ est donc une nourriture « corporelle, et non une nourriture de l'âme. »

LUTHER.

« Vous êtes captieux. »

ZWINGLE.

« Non ; mais vous dites des choses contradic- « toires. »

LUTHER.

« Si c'était Dieu qui me présentât des pommes « sauvages, ce serait spirituellement que je les « mangerais. Dans la Cène, la bouche reçoit le « corps de Christ, et l'âme croit à ses paroles. »

Zwingle cita alors un grand nombre de passages de l'Écriture, dans lesquels le signe est désigné par la chose signifiée elle-même, et en conclut que, vu la déclaration du Seigneur dans saint Jean, *La chair ne sert de rien*, il fallait expliquer de même les paroles de la Cène.

Plus d'un auditeur était frappé de ces arguments. Au milieu des professeurs de Strasbourg, on voyait s'agiter la longue et maigre figure du Français Lambert. Il avait été d'abord de l'opinion de Luther[2], et se trouvait alors chancelant entre les deux Réformateurs. « Je veux être, di-

1 Anima non edit ipsum (corpus) corporaliter. (Zw. Epp., II, p. 370.)

2 Voir son Commentaire sur saint Luc, ch. XXII, 19-20.

« sait-il en se rendant au colloque, une feuille de « papier blanc, sur laquelle le doigt de Dieu écrive « sa vérité. » Bientôt, entendant Zwingle et Écolampade, il s'écria : « Oui ! l'Esprit ; voilà ce qui « vivifie [1] ! » Quand cette conversion fut connue : « Légèreté gauloise ! » dirent les Wittembergeois en haussant les épaules. « Quoi ! répondit Lam- « bert, saint Paul était-il léger parce qu'il re- « nonça au pharisaïsme ? et l'avons-nous été nous- « mêmes, parce que nous avons abandonné les « sectes perdues de la Papauté ? »

Cependant Luther n'était nullement ébranlé. « *Ceci est mon corps*, répétait-il en montrant du « doigt les paroles écrites devant lui ; *ceci est mon* « *corps*. Le Diable ne me sortirait pas de là. Cher- « cher à comprendre, c'est déchoir de la foi [2]. »

« Mais, Monsieur le docteur, dit Zwingle, saint « Jean nous explique comment se mange le corps « de Christ, et il faudra bien que vous en veniez à « ne pas nous chanter toujours les mêmes chan- « sons. »

« Vous employez, dit Luther, des expressions « révoltantes [3]. » Les Wittembergeois appelaient cependant eux-mêmes l'argument de Zwingle « sa vieille chanson [4]. » Zwingle, sans se troubler, reprit :

1 Il ajoutait que le corps du Christ n'était dans la Cène *neque mathematice seu commensurative, neque re ipsa*. (Epistola Lamb. de Marb. Col.)

2 Si interrogo, excido a fide. (Zw. Epp., II, 137.)

3 Invidiose loqueris. (Bulling., II, p. 228.)

4 Veterem suam cantilenam. (Zw. Op., IV, p. 221.)

« Je vous demande, Monsieur le docteur, si « Christ, dans le sixième chapitre de saint Jean, « n'a pas voulu répondre à la question qui lui était « adressée ? »

LUTHER.

« Monsieur Zwingle, vous voulez me fermer la « bouche par votre ton arrogant. Ce passage n'a « rien à faire ici. »

ZWINGLE, *vivement.*

« Pardonnez-moi, Monsieur le docteur, ce pas- « sage vous casse le cou. »

LUTHER.

« Ne faites pas tant le brave ! Vous êtes en Hesse, « et non en Suisse. Dans ce pays, on ne coupe « pas ainsi la gorge aux gens. »

Puis, se tournant vers ses amis, Luther se plaignit vivement de Zwingle, comme si celui-ci avait réellement voulu qu'on lui coupât le cou. « Il « emploie des termes de guerre, disait-il, des mots « de sang [1]. » Luther oubliait qu'il s'était lui-même servi d'une phrase semblable, en parlant de Carlstadt.

Zwingle reprit : « En Suisse aussi il y a bonne « justice, et l'on ne rompt le cou à personne sans « jugement. Ce mot indique seulement que votre « cause est perdue et sans espérance. »

Une grande agitation régnait dans la salle des Chevaliers. La rudesse du Suisse et l'opiniâtreté du Saxon s'étaient rencontrées et heurtées. Le

1 Verbum istud tanquam castrense et cruentum. (Hospin., p. 131.)

Landgrave, tremblant de voir échouer son projet de pacification, faisait signe de la tête qu'il adoptait l'explication de Zwingle. « Monsieur le docteur, dit-« il à Luther, ne devrait pas se cabrer pour des « locutions si ordinaires. » N'importe ; la mer agitée ne pouvait plus se calmer. Le prince se leva, et l'on se rendit dans la salle à manger. Après le dîner, on se remit à l'œuvre.

« Je crois, dit Luther, que le corps de Christ « est dans le ciel ; mais je crois aussi qu'il est dans « le sacrement. Peu m'importe que cela soit contre « la nature, pourvu que cela ne soit pas contre « la foi [1]. Christ est dans le sacrement substan-« tiellement, tel qu'il est né de la Vierge. »

Écolampade cita alors ce passage de saint Paul : « *Nous ne connaissons pas Jésus-Christ selon la « chair* [2]. »

LUTHER.

« *Selon la chair*, veut dire ici, selon les affec-« tions charnelles [3]. »

ÉCOLAMPADE.

« Vous ne voulez pas qu'il y ait une méta-« phore dans ces mots, *Ceci est mon corps*, et vous « admettez une synecdoque. »

LUTHER.

« La métaphore ne laisse subsister qu'un signe ; « mais il n'en est pas ainsi de la synecdoque. Si

1 Non curo quod sit contra naturam, modo non contra fidem. (Zw. Opp., IV, 178.)

2 II Cor., V., 16.

3 Pro carnalibus affectibus. (Zw. Opp., IV, p. 202.)

« l'on dit que l'on veut boire une bouteille, on « entend bien que la bière est dans la bouteille. « Le corps de Christ est dans le pain, comme un « glaive est dans son fourreau [1], ou comme l'Es- « prit-Saint est dans la colombe. »

On discutait ainsi, quand on vit entrer dans la salle Osiander, pasteur de Nuremberg, Étienne Agricola, pasteur d'Augsbourg, et Brentz, pasteur de Halle en Souabe, auteur du fameux Syngramme. Le Landgrave les avait aussi invités. Mais Brentz, auquel Luther avait écrit de se garder de paraître, avait, sans doute par son indécision, retardé son départ et celui de ses amis. On les fit asseoir à côté de Luther et de Mélanchton. « Écoutez, leur dit-on; et s'il est nécessaire, par- « lez. » Ils profitèrent peu de cette permission. « Nous tous, sauf Luther, dit Mélanchton, nous « n'avons été que des personnages muets [2]. »

La lutte continua.

Zwingle, voyant que l'exégèse ne suffisait pas à Luther, y joignit la dogmatique, et subsidiairement la philosophie naturelle. « Je vous objecte, « dit-il, cet article de notre foi : *Ascendit in cœ-* « *lum*, il est monté au ciel. Si Christ est au ciel « quant à son corps, comment peut-il être dans « le pain? La parole de Dieu nous enseigne qu'il « a été semblable en toutes choses à ses frères. « (Hébr. II, 17.) Donc il ne peut être à la fois en « plusieurs lieux. »

1 Corpus est in pane, sicut gladium in vagina. (Ibid.)

2 Fuimus κωφά πρόσωπα. (Corp. Ref., I, 1098.)

LUTHER.

« Si je voulais raisonner, je me ferais fort de « prouver que Jésus a eu une femme, des yeux « noirs [1], et a habité notre bon pays d'Allemagne [2]. « Je me soucie peu des mathématiques. »

« Ce n'est pas de mathématiques qu'il s'agit ici, « dit Zwingle, mais de saint Paul, qui dit aux « Philippiens : μορφὴν δούλου λαβών [3]. »

LUTHER, *l'interrompant.*

« Citez en latin ou en allemand, et non en « grec. »

ZWINGLE, *en latin.*

« Excusez-moi, voilà douze ans que je ne me « sers que du Testament grec. » Puis, continuant à lire le passage, il en conclut que l'humanité de Christ est d'une nature finie comme la nôtre.»

LUTHER, *montrant les mots écrits devant lui.*

« Très-chers messieurs, puisque mon Seigneur « Jésus-Christ dit : *Hoc est corpus meum*, je crois « que son corps est vraiment là. »

Ici la dispute s'anime. Zwingle saute de sa chaire, s'élance vers Luther, et, frappant sur la table devant lui, il lui dit [4] :

« Monsieur le docteur, vous établissez donc que « le corps de Christ se trouve localement dans la « Cène, car vous dites : *Le corps de Christ est vrai-* « *ment là. Là*, continue Zwingle, *là, là... Là* est

1 Quod uxorem et nigros oculos habuisset. (Scultet., p. 225.)

2 In Germania diuturnum contubernium egisse. (Zw. Opp., IV, p. 202.)

3 Prenant la forme de serviteur. (Phil., II, 7.)

4 Ibi Zwinglius illico prosiliens. (Sculteti, p. 225.)

« un adverbe de lieu[1]. Le corps de Christ est « donc de nature à se trouver en un lieu. S'il est « dans un lieu, il est dans le ciel; d'où il résulte « qu'il n'est pas dans le pain... »

LUTHER.

« Je vous répète que je n'ai rien à faire avec « les preuves mathématiques. Aussitôt que la pa- « role de consécration est prononcée sur le pain, « le corps est là, quelque méchant que soit le « prêtre qui la prononce. »

ZWINGLE.

« Vous rétablissez ainsi le papisme[2]. »

LUTHER.

« Ce n'est pas par le mérite du prêtre que cela « se fait, mais à cause de l'ordonnance de Christ. « Je ne veux pas, quand il s'agit du corps de « Christ, entendre parler d'un lieu particulier. Je « ne le veux absolument pas... »

ZWINGLE.

« Faut-il donc que toutes choses se passent pré- « cisément comme vous le voulez?... »

Le Landgrave s'aperçut que la conversation s'échauffait de nouveau; le repas attendait; il interrompit la dispute[3].

Le lendemain, 3 octobre, était un dimanche; la dispute continua, peut-être à cause d'une épidémie, la *sueur anglaise*, qui venait d'éclater à Marbourg, et qui ne permettait pas de prolonger

1 *Da, da, da.* Ibi est adverbium loci. (Ibid.)

2 Damit richtend ir das Papstum uf. (Zw. Opp., III, 57.)

3 Cœna instabat, et diremit certamen. (Zw. Opp., IV, p. 179.)

la conférence. Luther, revenant sur la discussion de la veille, dit :

« Le corps de Christ est dans le sacrement, « mais il n'y est pas comme en un lieu... »

ZWINGLE.

« Alors il n'y est pas. »

LUTHER.

« Les sophistes disent qu'un corps peut fort « bien être en plusieurs lieux à la fois. L'univers « est un corps, et pourtant on ne peut dire qu'il « soit quelque part. »

ZWINGLE.

« Ah! vous parlez des sophistes, monsieur le « docteur. Vraiment, nous voilà donc obligés de « retourner aux oignons et aux potées de chair « d'Égypte [1]. Quant à ce que vous dites, que l'u- « nivers n'est nulle part, je prie les hommes intel- « ligents de peser cette preuve. » Puis Zwingle, qui avait, quoi qu'en dît Luther, plus d'une flèche dans son carquois, après avoir établi sa thèse par l'exégèse et la philosophie, se résolut à la confirmer par le témoignage des docteurs de l'Église.

« Écoutez, dit-il, ce que Fulgence, évêque de « Ruspe en Numidie, disait, au cinquième siècle, « à Thrasimond, roi des Vandales : Le Fils de Dieu « a pris les attributs de la véritable humanité, et « n'a point perdu ceux de la véritable divinité. « Né dans les temps, selon sa mère, il demeure « éternellement, selon la divinité qu'il tient du « Père. Venant de l'homme, il est homme, et par

1 Ad cæpas et ollas ægyptiacas. (Zw. Opp., II, 3e part., p. 57.)

« conséquent en un lieu ; issu du Père, il est Dieu, « et par conséquent présent en tout lieu. Selon sa « nature humaine, il était absent du ciel quand il « était sur la terre, et il quitta la terre quand il « monta au ciel; mais, selon sa nature divine, il « demeura dans le ciel quand il en descendit, et « il n'abandonna pas la terre quand il en monta[1]. »

Mais Luther répétait toujours : « Il est écrit : *Ceci est mon corps.* » Zwingle, impatienté, lui dit : « Tout « cela n'est qu'une mauvaise querelle. Un dispu- « teur opiniâtre pourrait aussi mettre en avant ce « mot du Seigneur à sa mère : *Voilà ton fils*, en « montrant saint Jean. En vain l'expliquerait-on; « il ne cesserait de crier : « Non, non, il a dit : *Ecce* « *filius tuus*, Voilà ton fils, voilà ton fils. » Écou- « tez un nouveau témoignage ; il est du grand « saint Augustin : « Ne pensons pas, dit-il, que « Christ, selon la forme humaine, soit en tout lieu ; « et gardons-nous, pour établir sa divinité, d'en- « lever à son corps sa vérité. Christ est mainte- « nant partout présent comme Dieu, et pourtant, « à cause de son vrai corps, il se trouve dans un « lieu défini du ciel[2]. »

« Saint Augustin, répondit Luther, ne parle « pas ici de la Cène. Le corps de Christ n'est pas « dans la Cène comme dans un lieu. »

Écolampade s'aperçut qu'il pouvait tirer parti

1 Secundum humanam substantiam, absens cœlo cum esset in terra, et derelinquens terram cum ascendisset in cœlum. (Fulgentius ad Regem Thrasimond., lib. II.)

2 In loco aliquo cœli, propter veri corporis modum. (Augustini Epistolæ, ep. 57.)

de cette assertion de Luther. « Le corps de Christ, « s'écria-t-il, n'est pas localement dans la Cène; « il n'y est donc pas en vrai corps, car, chacun le « sait, l'essence d'un corps est d'être en un lieu. »

Ici finit l'entretien du matin. Écolampade, en y réfléchissant, se convainquit que l'assertion de Luther pouvait être regardée comme un rapprochement. « Je rappelle, dit-il après le dîner, que « M. le docteur a concédé ce matin que le corps « de Christ n'était pas dans le sacrement comme « en un lieu. Recherchons donc amicalement quelle « est la nature de la présence du corps de Christ. »

« On ne me fera pas faire un pas de plus, s'é« cria Luther, qui vit où l'on voulait l'entraîner. « Vous avez pour vous Fulgence et Augustin, mais « nous avons pour nous les autres Pères. »

Écolampade, qui paraissait aux Wittembergeois d'une exactitude chagrinante [1], s'écria : « Nommez ces docteurs. Nous nous faisons fort « de vous prouver qu'ils sont de notre avis. »

« Nous ne vous les indiquerons pas [2], répondit « Luther. C'est dans sa jeunesse, ajouta-t-il, qu'Au« gustin a écrit ce que vous citez; et il est d'ail« leurs peu intelligible. » Puis, se repliant sur le terrain qu'il avait résolu de ne jamais quitter, il ne se contenta plus de montrer du doigt son inscription : *Ceci est mon corps*, mais il saisit le tapis de velours sur lequel elle se trouvait écrite,

1 Quem omnes sperassemus mitiorem, interdum videbatur paulo morosior, sed citra contumeliam. (Zw. Opp., IV, 201.)

2 Non nominabimus illos. (Sculteti, p. 228.)

l'enleva de la table, le présenta à Écolampade et à Zwingle, et, leur mettant les mots devant les yeux[1] : «Voyez, dit-il, voyez! voici notre passage. « Vous ne nous en avez pas encore débusqués, « comme vous vous en étiez vantés, et nous ne « nous soucions pas d'autres preuves. »

« Puisqu'il en est ainsi, dit Écolampade, il vaut « mieux cesser la dispute. Mais auparavant je « déclare que si nous citons les Pères, c'est pour « purger notre doctrine du reproche de nouveauté, « et non pour appuyer notre cause sur leur au- « torité. » On ne peut mieux définir l'usage légitime des docteurs de l'Église.

Il n'y avait pas lieu, en effet, à poursuivre la conférence. « Luther, d'un caractère intraitable et im- « périeux, dit à cette occasion Seckendorf même, « son apologiste[2], ne cessait de sommer les Suis- « ses de se soumettre simplement à son avis. »

Le chancelier, effrayé de cette issue du colloque, exhorta les théologiens à s'entendre. « Je ne « connais pour cela qu'un moyen, dit Luther, et « le voici : Que nos adversaires croient comme « nous. » — « Nous ne le pouvons, répondirent les « Suisses. » — « Eh bien! reprit Luther, je vous aban- « donne au jugement de Dieu, et le prie de vous « éclairer. » — « Nous faisons de même, » dit Écolampade.

1 Da hub Luther die Sammatendeck auf, und zeigt ihm den Spruch, den er mit Kreyden hett für sich geschrieben. (Osiander, Mederers Nachrichten, II, p. 114.)

2 Lutherus, vero ut erat fero et imperioso ingenio. (Seck., p. 136.)

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Zwingle était muet, immobile, profondément ému; et la vivacité de ses affections, dont il avait donné plus d'une preuve dans le colloque, se manifestant alors d'une tout autre manière, il fondit en larmes en présence de tous.

La conférence finit. Elle avait été au fond plus tranquille que les documents ne semblent l'indiquer, ou peut-être avait-on alors pour de telles appréciations une mesure différente de la nôtre. « Sauf quelques incartades, tout s'était passé pai« siblement, avec des formes honnêtes, une sou« veraine douceur, dit un témoin [1]. On n'enten« dait, dans le colloque, d'autres paroles que « celles-ci : « Monsieur et très-cher ami; » « Votre cha« rité, » ou autres expressions semblables. Pas un « mot de schisme et d'hérésie. On eût dit que « Luther et Zwingle étaient des frères, et non des « adversaires [2]. » C'est le témoignage de Brentz; mais sous ces fleurs se cachait un abîme; et Jonas, aussi témoin oculaire, appelle ce colloque un très-rude combat [3].

La contagion qui avait soudainement envahi Marbourg y faisait de terribles ravages, et remplissait tout le monde d'effroi [4]; chacun avait

1 Omnia humanissime et summa cum mansuetudine transigebantur. (Zw. Opp., IV, p. 201.)

2 Amicissime domine, Vestra charitas..... Dixisses Lutherum et Zwinglium fratres, non adversarios. (Ibid.)

3 Acerrimo certamine. (Corp. Ref., I, p. 1096.)

4 Nisi *sudor anglicus* subito Marburgum invasisset et terrore omnium animos percutisset. (Hospin., p. 131.)

hâte de quitter cette ville. « Messieurs, dit le Land-« grave, vous ne pouvez vous séparer ainsi. » Et, désirant fournir aux docteurs l'occasion de se voir sans préoccupation théologique, il les invita tous à sa table : c'était le dimanche soir.

Philippe de Hesse n'avait cessé de montrer l'attention la plus suivie, et chacun s'était imaginé l'avoir de son côté. « J'aime mieux ajouter foi aux « simples paroles du Christ qu'aux subtiles pen-« sées des hommes, avait-il dit, selon Jonas [1]. » Mais Zwingle assurait que ce prince pensait maintenant comme lui, quoique vis-à-vis de certains personnages il dissimulât sa pensée. Luther, sentant la faiblesse de sa défense quant aux déclarations des Pères, remit à Philippe une note, où se trouvaient indiqués divers passages d'Hilaire, de Chrysostome, de Cyprien, d'Irénée et d'Ambroise, qu'il croyait être en sa faveur.

Le moment du départ approchait, et l'on n'avait rien fait. Le Landgrave travaillait vigoureusement à l'union, ainsi que Luther l'écrit à sa femme [2]. Il faisait venir les théologiens l'un après l'autre dans son cabinet [3]; il pressait, priait, avertissait, exhortait, conjurait. « Pensez, disait-« il, au salut de la république chrétienne; ôtez la « discorde de son sein [4]! » Jamais général d'armée ne prit tant de peine à gagner une bataille.

1 Dicitur palam proclamasse. (C. R., I, p. 1097.)

2 Da arbeit der Landgraf heftig. (L. Epp., III, p. 512.)

3 Unumquemque nostrum seorsim absque arbitris. (Zw. Opp., IV, p. 203.)

4 Compellens, rogans, monens, exhortans, postulans ut Rei-

Il y eut donc une dernière réunion; et sans doute l'Église en vit rarement de plus solennelle. Luther et Zwingle, la Suisse et la Saxe, se voyaient pour la dernière fois. La *sueur anglaise* abattait des hommes par milliers tout autour d'eux [1]; Charles-Quint et le Pape s'unissaient en Italie; Ferdinand et les princes catholiques se préparaient à déchirer la protestation de Spire; l'orage devenait toujours plus menaçant; l'union seule semblait capable de sauver les protestants; et l'heure du départ allait sonner, et les séparer peut-être pour toujours.

« Confessons notre unité dans toutes les cho-« ses où elle existe, dit Zwingle; et quant aux « autres, rappelons-nous que nous sommes frères. « La paix n'existera jamais entre les églises, si, « tout en maintenant la grande doctrine du salut « par la foi, on ne peut différer sur des points se-« condaires [2]. » Tel est en effet le vrai principe de l'union chrétienne. Le seizième siècle était encore trop plongé dans la scolastique pour le comprendre: il faut espérer que le dix-neuvième siècle le comprendra mieux.

« Oui, oui, s'écria le Landgrave, vous êtes d'ac-« cord! Donnez donc un témoignage de votre « unité, et reconnaissez-vous comme frères. » —

publicæ christianæ rationem haberemus, et discordiam e medio tolleremus. (Ibid.)

1 Multa perierunt millia. (Hospin., p. 131.)

2 Quod nulla unquam ecclesiarum pax constituta sit, si non in multis aliis dissentiendi a se facultatem faciant. (Sculteti, p. 207.)

« Il n'y a sur la terre personne avec qui je désire « plus être uni qu'avec vous, » reprit Zwingle en s'approchant des docteurs de Wittemberg [1]. Écolampade, Bucer, Hédion, dirent de même.

« Reconnaissez-les, reconnaissez-les comme frè- « res, » continuait le Landgrave [2]. Les cœurs étaient émus ; on se touchait presque ; Zwingle, fondant en larmes en présence du Prince, des courtisans et des théologiens (c'est Luther lui-même qui le raconte [3]), s'approche de Luther et lui tend la main. Les deux familles de la Réforme allaient s'unir ; de longues querelles allaient être étouffées au berceau ; mais Luther rejette la main qu'on lui présente. « Vous avez un autre « esprit que nous, » dit-il. Ces paroles repoussent les Suisses comme un choc électrique. Leur cœur se fondait au dedans d'eux, chaque fois que Luther les répétait ; et il les répétait souvent ; c'est lui-même aussi qui nous en informe.

Il y eut alors un moment de consultation entre les docteurs de Wittemberg. Luther, Mélanchton, Agricola, Brentz, Jonas, Osiander, conférèrent ensemble. Convaincus que leur doctrine particulière sur la Cène était essentielle au salut, ils regardaient comme en dehors de la foi tous ceux qui la rejetaient. « Quelle folie! disait Mélanchton, « qui plus tard se rangea presque au sentiment

1 Es werendt keine lüth uff Erden. (Bull., II, p. 225.)

2 Idque Princeps valde urgebat. (L. Epp., III, p. 513.)

3 Zwinglius palam lacrymans coram Langravio et omnibus. (Hospin., p. 136.)

« de Zwingle; ils nous condamnent, et pourtant « ils désirent être tenus par nous pour des frères[1]. » —« Quelle versatilité, ajoutait Brentz; ils nous ont « accusés naguère d'être les adorateurs d'un Dieu « de pain, et ils demandent maintenant notre « communion[2] ! » Puis, se tournant vers Zwingle et ses amis: « Vous n'appartenez point, dirent les « Wittembergeois, à la communion de l'Église « chrétienne; nous ne pouvons vous reconnaître « pour des frères[3]. »

Les Suisses étaient loin de cet esprit sectaire. « Nous pensons, dit Bucer, que votre doctrine « porte atteinte à la gloire de Jésus-Christ, qui « règne maintenant à la droite du Père. Mais « voyant que vous reconnaissez en toutes choses « votre dépendance du Seigneur, nous regardons « à votre conscience, qui vous oblige à recevoir le « dogme que vous professez; et nous ne doutons « pas que vous ne soyez à Christ. »

« Et nous, dit Luther, nous vous déclarons en« core une fois que notre conscience s'oppose à « ce que nous vous recevions comme des frères. » « Cela étant, reprit Bucer, vous le demander, « serait une folie. »

« Je m'étonne fort, poursuivit Luther, que vous « vouliez me tenir pour votre frère. Cela montre

1 Vide eorum stultitiam. (C. Ref., I, p. 1108.)

2 Nos tanquam adoratores panifici Dei traduxerant. (Zw. Opp., IV, p. 203.)

3 Eos a communione Ecclesiæ christianæ alienos esse. (Ibid.)

« clairement que vous ne faites pas grand cas de « votre propre doctrine. »

« Choisissez, dit Bucer, proposant un dilemme « au Réformateur: ou bien vous ne devez point « reconnaître comme frère quiconque diffère de « vous en quelque point, et si c'est ainsi, vous ne « trouverez pas un seul frère dans vos propres « rangs [1]; ou bien vous recevrez quelques-uns de « ceux qui diffèrent de vous, et alors vous devez « nous recevoir. »

Les Suisses étaient à bout de leurs sollicitations. « Nous avons la conscience, dirent-ils, d'avoir « agi comme en présence de Dieu. La postérité « en rendra témoignage [2]. » Ils allaient se retirer; Luther demeurait comme un roc, à la grande indignation du Landgrave [3]. Les théologiens hessois, Krafft, Lambert, Snepf, Lonicer, Mélandre, unirent leurs efforts à ceux du Prince.

Luther, ébranlé, entra de nouveau en pourparler avec ses collègues. « Prenons garde, dit-il à ses « amis, qu'en nous mouchant trop fort, nous ne « fassions sortir du sang [4]. »

Alors, se tournant vers Zwingle et Écolampade: « Nous vous reconnaissons comme des amis, di- « rent-ils; nous ne vous tenons pas pour des frè-

1 Nemo alteri vel inter ipsos frater erit. (Zw. Opp., IV, p. 194.)

2 Id testabitur posteritas. (Ibid.)

3 Principi illud durum videbatur. (Ib., p. 203.)

4 Ne nimis mungendo sanguinem eliceremus. (L. Epp., dans sa lettre écrite le lundi même à Gerbellius.)

« res et des membres de l'Église du Christ[1] ; mais « nous ne vous excluons pas de cette charité uni- « verselle que l'on doit à ses ennemis mêmes[2]. »

Zwingle, Bucer, Écolampade, avaient le cœur brisé[3]; car cette concession était presque une nouvelle injure. Néanmoins ils résolurent de prendre ce qu'on leur offrait. « Évitons soigneu- « sement les paroles et les écrits durs et violents, « dirent-ils, et que chacun se défende sans invec- « tives[4]. »

Alors Luther s'avançant vers les Suisses : « Nous « y consentons, dit-il, et je vous tends la main « de charité et de paix. » Les Suisses émus se précipitèrent vers les Wittembergeois, et tous se serrèrent la main[5]. Luther lui-même était attendri; la charité chrétienne reprenait ses droits dans son cœur. « Certainement, dit-il, une grande partie « du scandale est enlevée par la suppression de nos « âpres débats; nous n'eussions osé tant espérer. « Que la main de Jésus-Christ ôte le dernier ob- « stacle qui nous sépare[6]. Il y a entre nous une

1 Agnoscere quidem velimus tanquam amicos, sed non tanquam fratres. (Zw. Opp., p. 203.)

2 Charitate quæ etiam *hosti* debetur. (Ib., p. 190.)

3 Indignissime affecti sunt. (Ib.)

4 Quisque suam sententiam doceat absque invectivis. (L. Epp., III, p. 514.)

5 Dedimus tamen manus pacis et charitatis. (L. Epp., III, p. 513.)

6 Utinam et ille reliquus scrupulus per Christum tandem tollatur. (Dans sa lettre écrite à Gerbellius, au sortir de cette séance.)

« concorde bienveillante; et si nous prions avec « persévérance, la fraternité viendra. »

On voulut assurer par un écrit cet important résultat: « Il faut faire connaître au monde chré- « tien, dit le Landgrave, que, sauf le mode de « présence du corps et du sang dans la Cène, « vous êtes d'accord dans tous les articles de la « foi [1]. » On convint de la chose; mais qui chargerait-on de cet écrit? Tous les regards se portèrent sur Luther. Les Suisses eux-mêmes firent un appel à son impartialité.

Luther se retira dans son cabinet, préoccupé, inquiet, et trouvant la tâche fort difficile. « D'un « côté, se disait-il, je voudrais ménager leur fai- « blesse [2]; mais, de l'autre, je ne voudrais pas por- « ter la moindre atteinte à la sainte doctrine de « Christ. » Il ne savait comment s'y prendre, et ses angoisses ne cessaient d'augmenter. Il en sortit enfin : « Je m'en vais, dit-il, rédiger les articles de « la manière la plus exacte. Ne sais-je pas que, « de quelque manière que je le fasse, ils ne vou- « dront jamais les signer [3]? » Bientôt quinze articles furent couchés par écrit, et Luther, les tenant à la main, se rendit vers les théologiens des deux partis.

Ces articles sont importants; les deux doctrines qui s'étaient développées en Suisse et en Saxe,

1 Ut orbi christiano notum fieret eos in omnibus fidei capitibus consentire. (Hospin., p. 127.)

2 Het gern ihrer Schwachheit verschont. (Niederer, Nachr., II, 120.)

3 Doch zuletz sprach er : Ich will die Artikel aufs aller pesste stellen, sy werdens doch nicht annemen. (Ibid.)

d'une manière indépendante, étaient rapprochées et comparées entre elles : si elles étaient de l'homme, il devait se trouver en elles ou une servile uniformité, ou une notable opposition. Il n'en fut point ainsi. On reconnut entre la Réformation allemande et la Réformation suisse une grande unité, car elles provenaient d'un même enseignement divin, et une diversité secondaire, car c'était par des hommes que Dieu les avait accomplies.

Luther prit son papier, et, lisant le premier article, il dit :

« Premièrement, nous croyons qu'il y a un seul « Dieu vrai et naturel, créateur du ciel, de la terre « et de toutes les créatures ; et que ce même Dieu, « unique en essence et en nature, est triple en « personne, savoir : Père, Fils et Saint-Esprit, « comme cela a été arrêté dans le concile de Ni- « cée, et comme toute l'Église chrétienne le pro- « fesse. »

Les Suisses donnèrent leur adhésion.

On s'accorda de même sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, sur sa mort et sa résurrection, sur le péché originel, la justification par la foi, l'action du Saint-Esprit et de la Parole de Dieu, le baptême, les bonnes œuvres, la confession, l'ordre civil, les traditions.

Jusqu'à ce moment on était d'accord : les Wittembergeois ne revenaient pas de leur étonnement [1]. Les deux partis avaient rejeté, d'un côté,

1 Quod mirari non satis potuimus. (Brentius. Zw. Opp., IV, p. 203.)

les erreurs des papistes, qui ne font guère de la religion qu'une affaire du dehors; de l'autre, celles des enthousiastes, qui ne parlent que du dedans; et ils se trouvaient entre ces deux camps, rangés sous la même bannière. Mais le moment était venu où l'on allait se séparer. Luther avait gardé pour la fin l'article de la Cène. Le Réformateur reprit:

« Nous croyons tous, quant à la Cène, qu'elle « doit être célébrée sous les deux espèces, selon son « institution; que la messe n'est pas une œuvre « par laquelle un chrétien obtienne la grâce pour « un autre homme mort ou vivant; que le sacre- « ment de l'autel est le sacrement du vrai corps « et du vrai sang de Jésus-Christ; et que la jouis- « sance spirituelle de ce corps et de ce sang est « principalement nécessaire à chaque fidèle [1]. »

C'était maintenant le tour des Suisses de s'étonner. Luther continua:

« Pareillement, quant à l'usage du sacrement, « nous sommes d'accord que, comme la Parole, il « a été ordonné du Dieu Tout-Puissant, afin que « les consciences faibles fussent excitées par le « Saint-Esprit à la foi et à la charité. »

La joie des Suisses redouble. Luther continue:

« Et bien que nous ne soyons pas maintenant « d'accord sur la question si le vrai corps et le « vrai sang de Jésus-Christ sont corporellement « dans le pain et dans le vin, cependant les deux

1 Quod spiritualis manducatio hujus corporis et sanguinis unicuique christiano præcipue necessaria sit. (Scult., p. 232.)

« parties intéressées se témoigneront de plus en « plus l'une à l'autre une charité vraiment chré- « tienne, autant que la conscience le permettra ; « et nous prierons tous assidûment le Seigneur « de daigner nous affermir, par son Saint-Esprit, « dans la saine doctrine [1]. »

Les Suisses obtenaient ce qu'ils avaient demandé : unité dans la diversité. Il fut aussitôt résolu qu'on aurait une séance solennelle pour la signature des articles.

On les lut de nouveau. Écolampade, Zwingle, Bucer et Hédion les signèrent les premiers sur un exemplaire, tandis que Luther, Mélanchton, Jonas, Osiander, Brentz et Agricola, les signèrent sur un autre; ensuite, des deux côtés on signa l'exemplaire de la partie adverse, et l'on envoya à la presse ce document important [2].

Ainsi la Réformation avait fait un pas important à Marbourg. Le sentiment de Zwingle sur la présence spirituelle, et celui de Luther sur la présence corporelle, se trouvent l'un et l'autre dans l'antiquité chrétienne ; mais ce qui a toujours été rejeté, ce sont les deux doctrines extrêmes : d'un côté, celle des rationalistes, qui ne voient dans la Cène qu'une simple commémoration ; de l'autre,

1 Osiander à l'accusatif « in *den* rechten Verstand », ce qui indiquerait un mouvement vers une chose qu'on n'a pas. Bullinger et Scultet ont le datif.

2 Bullinger et d'autres indiquent le 3 octobre comme jour où l'accord fut signé. Osiander, témoin oculaire fort exact dans sa narration, indique le 4 octobre, ce qui concorde avec toutes les autres données.

celle des Papistes, qui y adorent une transsubstantiation. Ce sont là deux erreurs, tandis que la doctrine de Luther et celle de Zwingle, aussi bien que la doctrine mitoyenne de Calvin, ont été envisagées dans les temps anciens comme des manières diverses d'envisager la vérité. Si Luther avait lâché prise, il eût été à craindre que l'Église ne tombât dans l'extrême du rationalisme; si Zwingle, qu'elle ne retombât dans l'extrême du Papisme. Il est salutaire que ces vues diverses subsistent; ce qui est pernicieux, c'est qu'en s'attachant à l'une d'elles, on anathématise les autres. « Il n'y « a plus que cette petite pierre, écrivait Mé- « lanchton, qui embarrasse l'Église du Sei- « gneur [1]. »

Tous, Romains et Évangéliques, Saxons et Suisses, admettaient la présence et même la présence réelle du Christ; mais ici était le point essentiel de séparation : cette présence s'accomplit-elle par la foi du communiant, ou par l'*opus operatum* du prêtre? Le Papisme, le sacerdotisme, le puseyisme sont inévitablement en germe dans cette dernière thèse. Si l'on maintient qu'un prêtre méchant (comme disait Luther) opère cette présence réelle du Christ par trois paroles, on est dans l'Église du Pape. Luther a semblé quelquefois admettre cette doctrine; mais il a parlé souvent d'une manière plus spirituelle; et en prenant ce grand homme dans ses bons moments, nous ne

1 Hic unus in Ecclesia hæret scrupulus. (Corp. Ref., I, p. 1006.)

voyons plus qu'unité essentielle et diversité secondaire dans les deux parties de la Réformation.

Sans doute le Seigneur a laissé à son Église des sceaux extérieurs de sa grâce, mais ce n'est pas à ces signes qu'il a attaché son salut. L'essentiel, c'est le rapport du fidèle avec la Parole, avec l'Esprit-Saint, avec le Chef de l'Église. C'est cette grande vérité que la Réforme française et suisse proclame, et que le Luthéranisme même reconnaît. A partir du colloque de Marbourg, la controverse devint plus modérée.

Il y eut un autre gain. Les théologiens évangéliques proclamèrent à Marbourg, d'un accord unanime, leur séparation de la Papauté [1]. Zwingle n'était pas sans quelques craintes (mal fondées sans doute) à l'égard de Luther; ces craintes se dissipèrent. « Maintenant que nous sommes d'accord, dit-il, les Papistes ne pourront plus espérer que Luther soit jamais des leurs [2]. » Les articles de Marbourg sont le premier boulevard élevé en commun contre Rome par les Réformateurs.

Ce ne fut donc pas en vain qu'après la protestation de Spire, Philippe de Hesse chercha à rapprocher à Marbourg les amis de l'Évangile. Mais si le but religieux fut en partie atteint, le but politique fut entièrement manqué. On ne put arriver à une confédération de la Suisse et de l'Allemagne.

1 A papismo sese separarunt. (Zw. Epp., II, p. 370.)

2 Pontificii non ultra possunt sperare Lutherum suum fore. (Zw. Epp., II, p. 370.)

Néanmoins Philippe de Hesse et Zwingle eurent à cet égard de nombreuses et secrètes conversations. Elles inquiétaient les Saxons, non moins opposés à la politique de Zwingle qu'à sa théologie. « Quand vous aurez réformé la barrette des « paysans, lui dit Jonas, vous prétendrez aussi « réformer le chapeau de martre des princes. »

Le Landgrave ayant, le dernier jour, réuni tous les docteurs à sa table, ils se donnèrent amicalement la main [1], et chacun pensa au départ. La concorde cordiale des chrétiens dans les doctrines essentielles, sans mettre en compromis les doctrines spéciales, tel était le résultat et l'exemple que la conférence de Marbourg laissait à la postérité.

Le mardi 5 octobre, le Landgrave quitta de bonne heure Marbourg, et le même jour, après midi, Luther en sortit, accompagné de ses collègues; mais il n'en sortait pas en triomphateur. Un esprit d'accablement et d'effroi s'était emparé de son âme [2]. Il s'agitait dans la poudre comme un ver, dit-il lui-même; il s'imaginait ne jamais revoir ni sa femme ni ses enfants, et s'écriait que lui, le consolateur de tant d'âmes angoissées, était maintenant sans aucune consolation [3].

Cet état pouvait provenir en partie du manque de fraternité de Luther; mais il avait encore d'autres causes. Soliman était venu remplir une pro-

1 Die Hand einander früntlich gebotten. (Bull., II, p. 236.)

2 Ego vix et ægre domum reversus sum. (L. Epp., III, p. 520.)

3 Sic me vexante Angelo Satanæ, ut desperarim me vivum et salvum visurum meos. (Ibid.)

messe faite au roi Ferdinand. Celui-ci lui ayant redemandé, en 1528, la ville de Belgrade, le sultan avait fièrement répondu qu'il lui en porterait lui-même les clefs à Vienne. En effet, le Grand Turc, franchissant les frontières de l'Allemagne, avait envahi des régions que le sabot des coursiers musulmans n'avait jamais foulées; et, huit jours avant le colloque de Marbourg, il avait couvert de ses tentes innombrables la plaine et les collines fertiles au milieu desquelles Vienne élève ses murs. C'était sous terre que la guerre avait commencé, les deux partis ayant creusé sous les remparts de profondes cavités. A trois reprises, les mines des Turcs éclatèrent, et les murailles furent renversées [1]. « Les balles volèrent « dans les airs comme d'immenses essaims de « petits oiseaux, dit un historien turc; et il y eut « un vaste banquet dans lequel les génies de la « mort choquèrent joyeusement les verres [2]. »

Luther ne resta pas en arrière. Déjà il avait écrit contre les Turcs, et maintenant il publia un *Sermon de bataille*. « Mahomet, y disait-il, exalte « Christ comme étant sans péché; mais il nie qu'il « soit le vrai Dieu; c'est pourquoi il est son en- « nemi. Hélas! le monde est tel à cette heure, « qu'il semble partout pleuvoir des disciples de « Mahomet. Deux hommes doivent s'opposer aux « Turcs : le premier c'est Chrétien, c'est-à-dire la

1 Ipsam urbem in tribus locis, suffosso solo et pulvere supposito, disjecit et patefecit. (Ib., p. 518.)

2 Dschelalsade, cité par Ranke.

« prière ; le second c'est Charles, c'est-à-dire le « glaive. Et d'ailleurs, je connais bien mes chers « Allemands: porcs gras et bien remplis, ils ne pen- « sent, dès que le danger s'éloigne, qu'à manger et « à dormir. Malheureux ! si tu ne prends pas les « armes, le Turc viendra, il t'emmènera dans sa « Turquie, il t'y vendra comme un chien, et tu « devras servir jour et nuit, sous la verge et le « rondin, pour un verre d'eau et un morceau de « pain. Penses-y, convertis-toi, et demande au « Seigneur de n'avoir pas le Turc pour maître « d'école [1]. »

Les deux armes indiquées par Luther furent en effet vigoureusement employées; et Soliman, s'apercevant enfin qu'il n'était pas « l'âme de l'univers, » comme le lui avaient dit ses poëtes, mais qu'il y avait dans le monde une force au-dessus de la sienne, leva le siége de Vienne le 16 octobre; et l'ombre de Dieu, comme il s'appelait lui-même, disparut dans le Bosphore et s'évanouit.

Mais Luther s'imagina qu'en se retirant des murs de Vienne, le « Turc, ou du moins son dieu, qui est le Diable, » s'était jeté sur lui, et que c'était cet ennemi de Christ et des siens que, dans son affreuse agonie, il devait combattre et vaincre [2]. Il y a une réaction immédiate de la loi violée sur celui qui la viole. Or Luther avait transgressé la loi royale, qui est la charité, et il en portait la

1 Heer-Predigt wider die Türken. (L. Opp. (W.), XX, p. 2691.)

2 Forte ipsum Turcam partim in isto agone cogor ferre et vincere, saltem ejus deum, Diabolum. (L. Epp., III, p. 520.)

peine. Il rentra enfin dans Wittemberg, et se jeta dans les bras des siens, « tourmenté par l'ange de la mort. »

Ne méconnaissons pas toutefois les qualités essentielles à un réformateur, que Luther manifesta à Marbourg. Il y a dans l'œuvre de Dieu, comme dans un drame, des rôles différents. Que de caractères divers dans le collége des Apôtres et dans celui des Réformateurs! On a dit que le même caractère et le même rôle étaient échus à Luther et à Pierre, lors de la formation et de la réformation de l'Église[1]. Ils ont été, en effet, l'un et l'autre de ces hommes d'initiative qui s'élancent tout seuls en avant, mais à qui l'étendard qu'ils agitent donne bientôt une armée.

Peut-être y eut-il dans le Réformateur un trait qui ne fut pas au même degré dans l'Apôtre: c'est la fermeté. Pierre tomba à Antioche et dans la cour du souverain sacrificateur. Certes Luther, qui n'eut pas d'ailleurs les grâces miraculeuses de Pierre, ne fut pas sans chute, et nous venons de le montrer avec franchise; mais dès qu'il fut question de maintenir la doctrine qu'il croyait être celle de Dieu même, il fut toujours, et surtout à Marbourg, comme un inébranlable roc. Cette fermeté était nécessaire au succès de la Réformation. Sans partager toutes ses vues dans le colloque convoqué par le Landgrave, on est pourtant contraint de reconnaître en Luther, à Marbourg, non-seulement le grand homme, mais,

1 M. Vinet.

ce qui est plus, le héros de la foi. A cet intrépide témoin il eût aussi pu être dit : « Tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire, pierre. »

Quant à Zwingle, il quitta Marbourg, effrayé de l'intolérance de Luther. « Le Luthéranisme, « écrivait-il au Landgrave, pèsera sur nous aussi « lourd que le Papisme [1]. » Arrivé à Zurich le 19 octobre : « La vérité, dit-il à ses amis, l'a emporté « d'une manière si manifeste, que si jamais quel- « qu'un a été vaincu devant tout le monde, c'est « Luther, quoiqu'il ne cessât de crier qu'il était « invincible [2]. » De son côté, Luther parlait de même. « C'est par crainte de leurs concitoyens, « ajoutait-il, que les Suisses, quoique vaincus, « n'ont pas voulu se rétracter [3]. »

Si l'on demande de quel côté fut donc la victoire, peut-être faut-il dire que Luther s'en donna les airs, mais que Zwingle en eut la réalité. La conférence répandit dans l'Allemagne la doctrine des Suisses, qui y était jusqu'alors peu connue; et un nombre immense de personnes l'adoptèrent. Tels furent entre autres Laffards, premier recteur de l'école de Saint-Martin à Brunswick, Denis Mélandre, Juste Lening, Hartmann, Ibach, et d'autres encore. Le Landgrave lui-même, peu de temps avant sa mort, déclara que ce colloque lui

1 Das Lutherthum werde so schwer als das Papsthum. (Zw. Epp., 374.)

2 Lutherus impudens et contumax aperte est victus. (Ib., p. 370.)

3 Metuebant plebem suam ad quam non licuisset reverti. (Zw. Opp., II, p. 19.)

avait fait abandonner la doctrine d'une présence corporelle de Christ dans la Cène [1].

Cependant ce qui domina cette époque célèbre, ce fut l'unité. Les adversaires en sont les meilleurs juges. Les Catholiques-romains étaient indignés que les Luthériens et les Zwingliens fussent tombés d'accord sur tous les points essentiels de la foi. « Ils s'entendent entre eux contre l'Église catho« lique, disaient-ils, comme Hérode et Pilate « contre Jésus-Christ. » Les sectes enthousiastes disaient de même [2]. De l'extrême hiérarchique, ainsi que de l'extrême radical, on s'élevait également contre l'unité de Marbourg.

Bientôt une plus grande agitation vint apaiser toutes ces rumeurs, et des événements qui menaçaient tout le corps évangélique lui prêchèrent avec une nouvelle force sa grande et intime unité. L'Empereur, disait-on partout, irrité de la protestation de Spire, est débarqué à Gênes avec la pompe d'un conquérant. Après avoir juré, à Barcelone, de soumettre les hérétiques au Pape, il se rend vers ce pontife, pour fléchir humblement le genou devant lui; et il ne se relèvera que pour passer les Alpes et accomplir ses terribles desseins. « L'empereur Charles, écrivait Luther peu « de jours après le débarquement de ce prince, a « arrêté de se montrer contre nous plus cruel « que le Turc lui-même, et déjà il fait entendre

1 Rommels Anmerkungen, p. 227-229.

2 Pontificiis et Catabaptistis multum displicuit consensus Marpurgi. (Scultet., p. 208.)

« les plus horribles menaces. Voici l'heure de la « faiblesse et de l'agonie de Jésus-Christ! Prions « pour tous ceux qui auront bientôt à endurer « la captivité et la mort [1]. »

Telles étaient les nouvelles qui troublaient alors l'Allemagne. La grande question était de savoir si la protestation de Spire pourrait être maintenue contre la puissance de l'Empereur et du Pape. Elle fut résolue en 1530.

1 Carolus Cæsar multo atrocius minatur et sævire statuit in nos, quam Turca.... (L.Epp., III, p. 524.)

LIVRE XIV.

La confession d'Augsbourg.

(1530.)

I.

La Réformation s'était accomplie au nom d'un principe spirituel. Elle avait proclamé comme enseignement la parole de Dieu; comme salut, la foi; comme roi, Jésus-Christ; comme arme, le Saint-Esprit; et par là même elle avait repoussé les éléments du monde. Rome avait été établie par *la loi d'une ordonnance charnelle;* la Réformation l'était par *la puissance d'une vie qui ne doit point finir* [1].

S'il est un dogme qui distingue le christianisme de toutes les religions, c'est celui de sa spiritualité. Une vie céleste apportée à l'homme, voilà son œuvre; aussi l'opposition de l'esprit de l'Évangile avec l'esprit du monde fut-il le grand fait qui signala l'entrée du christianisme parmi les peuples. Mais ce que le chef avait séparé, s'était rapproché; l'Église était retombée dans les bras du monde, et cette union criminelle l'avait réduite à l'état déplorable où elle se trouvait au temps de la Réformation.

1 Hébreux, VII, 16.

Aussi l'une des plus grandes tâches du seizième siècle était-elle de rétablir dans ses droits l'élément spirituel. L'Évangile des Réformateurs n'avait rien à faire avec le monde et la politique. Tandis que la hiérarchie romaine était devenue une affaire de diplomatie et une intrigue de cour, la Réformation ne devait exercer sur les princes et sur les peuples d'autre influence que celle qui provient de l'Évangile de paix.

Si la Réformation, parvenue à un certain point, devenait infidèle à sa nature, se mettait à parlementer, entrait en pourparler avec le monde, et cessait ainsi de demeurer conséquente au principe spirituel qu'elle avait si hautement proclamé, elle faisait défaut à Dieu, et se faisait défaut à elle-même.

Dès lors sa chute était prochaine.

Il est impossible qu'une société prospère, si elle n'est pas fidèle au principe qu'elle établit. Ayant abandonné ce qui faisait sa vie, elle ne peut trouver que la mort.

Dieu voulut que cette grande vérité fût inscrite sur le seuil même du temple qu'il élevait alors dans le monde; et un contraste étonnant devait la faire ressortir avec éclat.

Une partie de la Réforme devait rechercher l'alliance du monde, et dans cette alliance trouver une ruine pleine de désolations.

Une autre partie devait, en regardant à Dieu, rejeter hautement le bras de la chair, et, par cet acte de foi, remporter un magnifique triomphe.

Si trois siècles se sont égarés, c'est pour n'a-

voir pas su comprendre cette leçon si grave et si solennelle.

C'était au commencement de septembre 1529 que Charles-Quint, vainqueur du Pape et du roi de France par les batailles et les traités, avait abordé à Gênes. Les acclamations des peuples espagnols l'avaient salué à son départ de la Péninsule ibérique; mais l'œil morne, la tête baissée, les lèvres muettes des populations italiennes livrées entre ses mains, l'accueillirent seuls au pied des Apennins. Tout faisait croire que Charles se dédommagerait sur ces peuples de l'apparente générosité avec laquelle il avait traité le Pape.

On se trompait. Au lieu de ces chefs barbares des Goths et des Huns, ou de ces superbes et farouches empereurs, qui plus d'une fois, traversant les Alpes, s'étaient jetés sur l'Italie, l'épée à la main et avec des cris de vengeance, les Italiens voyaient paraître au milieu d'eux un jeune prince rempli de grâce, d'une figure pâle, d'un corps délicat, d'une voix faible, de manières prévenantes, ayant l'air d'un courtisan plus que d'un soldat, remplissant avec exactitude les devoirs de la religion romaine, et traînant à sa suite, non les terribles cohortes de Barbares germains, mais un cortége brillant de nobles espagnols, qui étalaient avec complaisance l'orgueil de leur race et la magnificence de leur nation. Vainqueur de l'Europe, Charles ne parlait que de paix et d'oubli; et le duc de Ferrare lui-même, qui de tous les princes italiens avait le plus à craindre, lui ayant remis à Modène les clefs de sa ville, entendit de sa bou-

che bienveillante les encouragements les plus inattendus.

D'où venait cette étrange conduite? Charles avait assez montré, lors de la captivité de François Ier, que la générosité envers ses ennemis n'était pas sa vertu dominante. Ce mystère ne tarda pas à s'expliquer.

Presque en même temps que l'Empereur, étaient arrivés en Italie, par Lyon et par Gênes, trois bourgeois de l'Allemagne, n'ayant que six chevaux pour tout équipage [1]. C'étaient Jean Ehinger, bourgmestre de Memmingen, qui portait la tête haute, prodiguait l'argent autour de lui, et ne se piquait pas d'une grande sobriété; Michel Caden, syndic de Nuremberg, homme honnête, pieux et courageux, mais haï du comte de Nassau, le plus influent des ministres de Charles; et enfin Alexis Frauentraut, secrétaire du margrave de Brandebourg, qui, ayant pris une religieuse pour femme, était très-mal vu des Catholiques-romains. Tels étaient les trois hommes que les princes protestants réunis à Nuremberg envoyaient porter à l'Empereur la fameuse protestation de Spire. On avait choisi des députés d'une condition peu élevée, dans l'idée qu'ils courraient moins de danger [2]. Porter un tel message à Charles-Quint était, à dire vrai, une mission dont peu de gens se souciaient. Aussi une pension extraordinaire avait-elle été assurée aux veuves des députés, en cas de malheur.

1 Legatis attribuerunt equos sex. (Seckend.. II, p. 134.)
2 Ut eo essent tutiores. (Ib., p. 133.)

Charles, se rendant de Gênes à Bologne, se trouvait dans les murs de Plaisance, quand les trois députés protestants l'atteignirent. Ces simples Germains faisaient un singulier contraste au milieu de cette pompe espagnole et de cette ferveur romaine qui entouraient le jeune prince. Le cardinal Gattinara, chancelier de l'Empereur, qui souhaitait sincèrement une réformation de l'Église, leur procura, pour le 22 septembre, une audience de Charles-Quint; mais on leur recommanda d'être sobres de paroles, car il n'y avait rien que l'Empereur redoutât comme un sermon protestant.

Les députés ne se laissèrent point arrêter par ces insinuations. Après qu'ils eurent remis à Charles la protestation de Spire, Frauentraut prit la parole, et lui dit: « C'est au Juge suprême que chacun de nous doit rendre compte, et non à des créatures qui tournent à tout vent; la puissance humaine ne peut ni nous sauver ni nous perdre; mieux vaut tomber dans les nécessités les plus cruelles, que d'encourir la vengeance de Dieu. Nos peuples n'obéiront pas à des décrets qui reposeront sur d'autres bases que les saintes Écritures. Il n'est ni du devoir ni du pouvoir des princes de contraindre leurs sujets à des choses criminelles [1]. »

Tel était le noble langage que ces bourgeois d'Allemagne faisaient entendre à l'empereur d'Oc-

1 Neque suarum esse virium aut officii, ut eos ad impossibilia et noxia adigant. (Ibid., p. 134.)

cident. Charles ne dit mot : c'eût été leur faire trop d'honneur ; mais il chargea l'un de ses secrétaires d'annoncer aux députés une réponse ultérieure.

On ne se hâta pas d'expédier ces minces ambassadeurs. En vain chaque jour renouvelaient-ils leurs sollicitations : Gattinara les traitait avec bonté ; mais le comte de Nassau les renvoyait avec d'acerbes paroles, et la réponse officielle n'arrivait pas. Un ouvrier, le plaqueur de la cour, devant se rendre à Augsbourg pour y acheter des armures, et craignant de faire le voyage tout seul, demanda au ministre de Charles-Quint d'expédier les députés protestants. « Vous pouvez leur « dire, répondit-il, que nous terminerons leur « affaire, afin que vous ayez des compagnons de « voyage. » Mais le plaqueur ayant trouvé une autre société, il fallut attendre [1].

Les députés tâchèrent du moins de bien employer leur temps. « Prenez ce livre, avait dit le Landgrave à Caden, au moment du départ, en lui donnant un ouvrage français relié en velours [2], avec garniture d'or, « et remettez-le à l'Empe-« reur. » C'était un sommaire de la foi chrétienne que le Landgrave tenait de François Lambert, et qui, probablement, avait été composé par ce docteur. Caden cherchait l'occasion de donner son traité. Un jour donc que Charles se rendait publiquement à la messe, le syndic de Nurem-

1 Hortleber, von den Ursachen des deutschen Kriegs, p. 50.

2 Libellum eleganter adornatum. (Scultet., p. 253.)

berg lui présenta le livre. L'Empereur le prit, et le passa aussitôt à un évêque espagnol qui était près de lui. L'Espagnol se mit à le lire chemin faisant [1], et tomba sur le passage des Écritures où Christ ordonne à ses apôtres de ne pas *rechercher la domination* [2]. L'auteur en profitait pour établir que les ministres chargés du spirituel ne doivent pas se mêler du temporel. L'évêque papiste se mordit les lèvres; et Charles, qui s'en aperçut, lui ayant demandé : « Eh bien, qu'y a-t-il donc? » l'évêque, embarrassé, eut recours à un mensonge [3]. « Ce traité, répondit-il à Charles-Quint, ravit au « magistrat chrétien le droit du glaive, et ne l'ac« corde qu'aux nations étrangères à la foi. » Aussitôt grande rumeur; les Espagnols surtout étaient hors d'eux-mêmes : « Les misérables qui ont tenté « de séduire un si jeune prince, disaient-ils, mé« riteraient qu'on les pendît au premier arbre du « chemin. » Charles jura, en effet, que le porteur d'un tel présent serait puni de son audace.

Enfin, le 12 octobre, Alexandre Schweiss, secrétaire impérial, remit aux députés la réponse de l'Empereur. Il y était dit que la minorité devait se soumettre aux décrets faits en diète par la majorité, et que si le duc de Saxe et ses alliés s'y refusaient, on ne manquerait pas de moyens pour les y contraindre [4].

1 Cum obiter legisset. (Ibid.)

2 Luc, XXII, 26.

3 Falso et maligne relatum esset. (Seck., II, p. 133.)

4 Sibi non defore media quibus ad id compellerentur.(Seck., II, p. 133.)

Ehinger et Caden lurent alors à haute voix l'appel à l'Empereur, fait à Spire par les princes protestants le 26 avril, six jours après la protestation, tandis que Frauentraut, qui avait renoncé à sa qualité de député pour revêtir celle de notaire [1], prenait acte de ce qui se passait. La lecture finie, les députés s'avancèrent vers Schweiss, et lui présentèrent l'appel. Alors commença une scène qui menaçait de devenir violente. Le secrétaire impérial, interdit, repoussait l'acte; les députés insistaient; Schweiss tenait ferme. Alors les députés posèrent l'appel sur la table. Schweiss, ébranlé, prit le papier et le porta à l'Empereur.

Après dîner, au moment où l'un des députés (Caden) venait de sortir, un tumulte dans l'hôtellerie annonça quelque catastrophe. C'était le secrétaire impérial qui revenait dûment accompagné. « L'Empereur est fort irrité contre vous à cause « de cet appel, dit-il aux protestants, et il vous « défend, sous peine de confiscation et de mort, « de mettre le pied hors du logis, d'écrire en « Allemagne, ni d'y envoyer qui que ce soit [2]. »

Charles mettait aux arrêts des ambassadeurs, comme des officiers de sa garde, voulant ainsi afficher son dédain et épouvanter les princes.

Le domestique de Caden, effrayé, se glissa hors de l'hôtellerie, et courut vers son maître. Celui-ci, se regardant encore comme libre, écrivit à la hâte toute l'affaire au sénat de Nuremberg, remit ses

1 Tabellionis sive notarii officium. (Ibid.)

2 Sub capitis pœna, ne pedem e diversorio moveant. (Ib.)

lettres à un exprès, et retourna partager les arrêts de ses collègues [1].

Le 25 octobre, l'Empereur, partant de Plaisance, traîna après lui les trois Allemands. Mais, le 30, il fit relâcher Ehinger et Frauentraut, qui, au milieu de la nuit, montèrent à cheval, et se jetèrent au grand galop dans une route infestée de voleurs et battue par des soldats. « Quant à vous, « dit Granvelle à Caden, vous resterez, sous peine « de mort. L'Empereur entend que vous remettiez « aussi au Pape le livre que vous lui avez pré« senté [2]. » Peut-être Charles trouvait-il piquant de montrer au pontife romain cette défense faite aux ministres de Dieu de se mêler du gouvernement des peuples. Mais Caden, profitant des préoccupations de la cour, se procura secrètement un cheval, s'enfuit à Ferrare, et de là à Venise, d'où il revint à Nuremberg [3].

Plus Charles paraissait irrité contre l'Allemagne, plus il montrait de modération aux Italiens. De fortes contributions pécuniaires étaient tout ce qu'il demandait. C'était au delà des Alpes, au centre de la chrétienté, au moyen des controverses religieuses elles-mêmes, qu'il voulait fonder sa puissance. Il se hâtait, et n'avait besoin que de deux choses : derrière lui la paix, avec lui des trésors.

1 A famulo certior factus, rem omnem senatui aperuit. (Ib.)

2 Ut idem scriptum exhibeat quoque pontifici. (Scultet., p. 254.)

3 Silentio conscendit equum. (Ibid.)

Le 5 novembre, il entra dans Bologne. Tout frappait les regards : la foule des seigneurs, l'éclat des équipages, la fierté des bandes espagnoles, les quatre mille ducats que l'on jetait à pleines mains au peuple[1], mais surtout la majesté et la magnificence du jeune empereur. Les deux chefs de la chrétienté romaine allaient se rencontrer. Le Pape sortit de son palais avec toute sa cour; Charles, à la tête d'une armée qui eût en quelques jours conquis toute l'Italie, affectant l'humilité d'un enfant, se jeta à genoux, et baisa les pieds du pontife.

L'Empereur et le Pape demeuraient à Bologne dans deux palais contigus, séparés par un mur où l'on avait pratiqué une porte, dont chacun d'eux avait la clef; et l'on voyait souvent le jeune et politique empereur se rendre vers le vieux et rusé pontife, tenant des notes à la main. Clément obtint la grâce de Sforza, qui parut, malade et appuyé sur un bâton, devant Charles-Quint. Venise reçut aussi son pardon. Un million d'écus arrangea ces deux affaires. Mais Charles ne put obtenir du Pape la grâce de Florence; on immola aux Médicis cette illustre cité, « attendu, « dit-on, qu'il est impossible que le vicaire de « Christ demande quelque chose d'injuste. »

L'affaire la plus importante était la Réforme. Plusieurs représentaient à l'Empereur que, vainqueur de tous ses ennemis, « il devait y aller de

1 In vulgus sparsum aurum quatuor millia ducatorum. (L. Epp., III, p. 565.)

« haut, » dit Maimbourg, et contraindre les Protestants par les armes[1]. Mais Charles préférait affaiblir les Protestants par les Papistes, puis les Papistes par les Protestants, et élever ainsi sa puissance au-dessus des uns et des autres.

Un parti plus sage fut néanmoins proposé dans une conférence solennelle. « L'Église est déchirée, « dit le chancelier Gattinara. Vous (Charles), « vous êtes le chef de l'Empire; vous (le pape), « vous êtes le chef de l'Église. C'est à vous de « pourvoir, d'un commun accord, à des besoins « inouïs. Assemblez les hommes pieux de tous les « peuples, et qu'un concile libre puise dans la « parole de Dieu un système de doctrine propre « à être reçu par toutes les nations [2]. »

La foudre, tombant à ses pieds, n'eût pas causé à Clément plus de terreur. Issu d'une union illégitime, parvenu à la papauté par des voies peu honorables, ayant prodigué les trésors de l'Église dans une guerre injuste, ce pontife avait mille raisons personnelles pour redouter un concile de la chrétienté. « Les grandes assemblées, répon- « dit-il, ne sont bonnes qu'à répandre des opi- « nions populaires. Ce n'est pas par des décrets

1 Armis cogendos. (Seck., II, p. 142. Maimbourg, L. II, p. 174.)

2 *Oratio de Congressu Bononiensi*, in *Melanchtonis orationum* IV, p. 87, et *Cœlestinus, Hist. Comit.*, 1530, *Augustæ* I, p. 10. Des écrivains respectables, *Walch*, *Müller* et *Beausobre*, citent à tort tout au long les discours tenus dans cette conférence. Ce sont des amplifications; mais nier qu'elles aient une base historique, serait se jeter dans l'extrême opposé.

« de synodes, mais par le fil tranchant de l'épée, « qu'il faut terminer les controverses [1]. »

Gattinara ayant insisté : « Quoi ! s'écria le Pape « en l'interrompant avec colère, vous osez me « contredire... et exciter votre maître contre « moi ! » Charles, étonné, se leva. Toute l'assemblée garda un profond silence, et le prince s'étant rassis, appuya la demande de son chancelier. Clément se contenta de dire qu'il en délibérerait. Puis il se mit à travailler le jeune empereur dans des conférences intimes, et Charles promit enfin de contraindre les hérétiques par les armes, tandis que le Pape appellerait tous les autres princes à son aide [2]. « Accabler l'Allemagne par « la force des armes, puis l'anéantir entièrement, « voilà le but unique des Italiens, » écrivait-on de Venise à l'Électeur [3].

Telles étaient les sinistres nouvelles qui, en répandant l'alarme parmi les Protestants, auraient dû les porter à s'unir. Malheureusement un mouvement contraire s'opérait alors. Luther et quelques-uns de ses amis avaient revu les articles de Marbourg dans un sens exclusivement luthérien, et les ministres de l'électeur de Saxe les avaient présentés à la conférence de Schwabach.

1 Non concilii decretis, sed armis, controversias dirimendas. (Scultet, p. 248. Le jésuite Maimbourg, II, p. 177.)

2 Pontifex, ut cæteri christiani principes, ipsos pro viribus juvent. (Guicciardini, XIX, p. 908.)

3 Ut Germania vi et armis opprimatur, funditus deleatur, et eradicetur. (Cœlestin., I, p. 42.)

Les députés d'Ulm et de Strasbourg s'étaient aussitôt retirés, et l'assemblée s'était dissoute.

Mais bientôt de nouvelles conférences étaient devenues nécessaires. L'exprès que Caden avait expédié de Plaisance était arrivé à Nuremberg. Chacun comprenait en Allemagne que les arrêts des députés des princes étaient une déclaration de guerre. L'Électeur, ébranlé, ordonna à son chancelier de prendre l'avis des théologiens de Wittemberg.

« Nous ne pouvons en notre conscience, ré-
« pondit Luther le 18 novembre, approuver l'al-
« liance qu'on nous propose. Plutôt mourir dix
« fois que de voir notre Évangile faire couler une
« goutte de sang [1] ! Notre rôle, c'est d'être comme
« des brebis à la boucherie. Il faut que la croix
« de Christ se porte. Que Votre Altesse soit sans
« aucune crainte. Nous ferons plus par nos priè-
« res que nos ennemis par leurs fanfaronnades.
« Seulement que vos mains ne se souillent pas du
« sang de vos frères ! Si l'Empereur exige qu'on
« nous livre à ses tribunaux, nous sommes prêts
« à comparaître. Vous ne pouvez point défendre
« notre foi : c'est à ses périls et risques que cha-
« cun doit croire [2]. »

Le 29 novembre, un congrès évangélique s'ouvrit à Smalkalde. Un événement inattendu vint rendre cette assemblée plus importante encore. Ehinger, Caden, Frauentraut, échappés aux griffes

1 Lieber zehnmal todt seyn. (L. Epp., p. 526.)
2 Auf sein eigen Fahr glauben. (Ib., p. 527.)

de Charles-Quint, y parurent [1]. Le Landgrave ne douta plus du succès de ses desseins.

Il se trompait. Point d'accord entre des doctrines contraires, point d'alliance entre la politique et la religion! Ces deux principes de Luther l'emportèrent encore. On convint que ceux qui seraient disposés à signer les articles de Schwabach, mais ceux-là seulement, se réuniraient le 6 janvier à Nuremberg.

L'horizon devenait toujours plus sombre. Les Papistes de l'Allemagne s'écrivaient les uns aux autres ces courtes mais significatives paroles: « Le « sauveur vient [2]! » « Hélas! s'écriait Luther, quel « impitoyable sauveur! Il les dévorera tous comme « nous. » En effet, deux évêques italiens, approuvés par Charles-Quint, demandaient au nom du Pape tout l'or et l'argent des églises, et le tiers des revenus ecclésiastiques; ce qui causait une immense sensation. « Que le Pape s'en aille à tous « les diables, » disait un peu lestement un chanoine de Paderborn [3]. — « Oui, oui, répondait « malicieusement Luther, c'est votre sauveur qui « vient! » Déjà l'on s'entretenait de présages affreux; ce n'étaient pas seulement les vivants qui s'agitaient: un enfant étant encore dans le sein de sa mère, y avait poussé des cris [4].

1 Advenerant et gesta referebant. (Seck. II, p. 150. Sleidan, I, p. 235.)

2 Invicem scriptillant, dicentes: Salvator venit. (L. Epp., III, p. 540.)

3 Dat de Duwel dem Bawst int Lieff fare. (Ibid.)

4 Infans in utero, audiente tota familia, bis vociferatus est. (Ib.)

« Tout est accompli, disait Luther : le Turc est « parvenu au plus haut degré de sa puissance, la « gloire de la Papauté s'en va, et le monde craque « de toutes parts [1]. »

Le Réformateur, craignant que la fin du monde n'arrivât avant qu'il eût traduit toute la Bible, publia à part le prophète Daniel, écrit, dit-il, pour ces derniers temps. « Les historiens racontent, « ajoutait-il, qu'Alexandre le Grand plaçait tou- « jours Homère sous son chevet : le prophète Da- « niel mérite que les rois et les princes le portent « non-seulement sous leur tête, mais dans leur « cœur ; car il leur apprendra que le gouverne- « ment des peuples procède de la puissance de « Dieu. C'est lui seul qui donne, qui institue, qui « gouverne, qui protége, qui maintient, qui retire. « Toutes choses sont dans sa main et s'agitent sous « son pouvoir comme un navire sur la mer, ou « un nuage sous le ciel [2]. »

Cependant l'effrayant fantôme que Philippe de Hesse n'avait cessé de montrer du doigt à ses alliés s'évanouit soudain, et ils découvrirent à sa place l'image gracieuse du plus aimable des princes.

Le 21 janvier, Charles, en convoquant tous les États de l'Empire à Augsbourg, s'était appliqué à faire entendre le langage le plus conciliant. « Mettons fin à toute discorde, avait-il dit, re-

1 Dédicace de *Daniel* à Jean-Frédéric. (L. Epp., III, p. 555.)

2 Schwebt in seiner Macht, wie ein Schiff auf dem Meer, ja wie eine Wolke unter dem Himmel. (Ibid.)

« nonçons à nos antipathies. Faisons à notre Sau-
« veur le sacrifice de nos erreurs, appliquons-
« nous à comprendre et à peser avec douceur les
« opinions des autres. Anéantissons tout ce qui,
« des deux côtés, a été dit ou fait contre la justice,
« et recherchons la vérité chrétienne. Combattons
« tous sous un même chef, Jésus-Christ, et effor-
« çons-nous ainsi de nous rencontrer dans une
« même communion, une même église et une
« même unité [1]. »

Quel langage! Comment se faisait-il que ce prince, qui n'avait parlé jusqu'alors que d'épée, ne parlât maintenant que de paix? On dira que le sage Gattinara y avait mis la main, que l'acte de convocation fut fait sous l'impression de la terreur causée par l'invasion des Turcs, que l'Empereur reconnut déjà alors le peu d'empressement des Catholiques-romains de l'Allemagne à seconder ses desseins, qu'il voulait intimider le Pape, que ce langage plein de bonté n'était qu'un masque dont Charles se couvrait pour tromper ses ennemis, qu'il voulait faire de la religion en véritable empereur, à la Théodose et à la Constantin, et chercher d'abord à réunir les partis à l'aide de ses conseils et de ses faveurs, se réservant, si la bonté échouait, d'employer plus tard la force. Il se peut que chacun de ces motifs ait exercé une certaine influence; mais le dernier nous paraît être le plus important.

Au reste, si Charles se laissait aller à des velléi-

1 Wie wir alle unter einem Christo seyn und streiten. (Förstenmanns Urkundenbuch, I, p. 1.)

tés de douceur, le fanatique Ferdinand tâchait de le ramener à la sévérité. « Je négocierai toujours, « sans jamais conclure, lui écrivait-il ; et, dussé-je « même en venir là, n'ayez aucune crainte : il ne « vous manquera pas de prétexte pour châtier ces « rebelles, et vous trouverez assez de gens heu- « reux de prêter main-forte à vos vengeances [1]. »

II.

Charles-Quint, comme jadis Charlemagne et plus tard Napoléon, voulait être couronné par le Pape, et avait d'abord pensé à se rendre, dans ce dessein, à Rome ; mais les lettres pressantes de Ferdinand lui firent choisir Bologne [2]. Il fixa le 22 février pour recevoir la couronne de fer comme roi de Lombardie, et résolut de recevoir la couronne d'or comme empereur des Romains le 24 du même mois, jour qui était à la fois celui de sa naissance et l'anniversaire de la bataille de Pavie, et qu'il pensait lui être toujours favorable [3].

Les fonctions d'honneur qui appartenaient aux électeurs de l'Empire avaient été données à des étrangers ; dans le couronnement de l'Empereur d'Allemagne, tout était espagnol ou italien. Le

1 Bucholz, Geschichte Ferdinands, III, p. 432.

2 Sopravennero lettere di Germania che lo sollicittavano a transferirsi in quella provincia. (Guicciardini, L. xx.)

3 Natali suo quem semper felicem habuit. (Seckend., II, p. 150.)

sceptre était porté par le marquis de Montferrat, le glaive par le duc d'Urbin, et la couronne d'or par le duc de Savoie. Un seul prince allemand de peu d'importance, le comte palatin Philippe, était présent: il portait le globe. Après ces seigneurs, venait l'Empereur lui-même entre deux cardinaux; puis les membres de son conseil. Toute cette procession défilait sur un pont magnifique établi entre le palais et l'église. Au moment où l'Empereur arrive à l'église de San-Petronio, où le couronnement devait se faire, l'échafaudage craque derrière lui et s'écroule, en sorte que plusieurs personnes de sa suite sont blessées, et que la multitude s'enfuit pleine d'effroi. Charles, tranquille, se retourne et sourit, ne doutant pas que sa bonne étoile ne l'ait sauvé.

Enfin Charles-Quint est devant le trône où siégeait Clément VII. Mais, avant que d'être fait empereur, il devait être promu aux ordres sacrés. Le Pape lui présenta le surplis et l'aumusse pour le faire chanoine de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran, et aussitôt les chanoines de ces deux églises le dépouillèrent de ses ornements royaux et le revêtirent des habits sacrés. Le Pape monta à l'autel et commença la messe, et le nouveau chanoine s'approcha pour la servir. Après l'offertoire, l'Empereur-diacre présenta l'eau au pontife: puis il se mit à genoux entre deux cardinaux, et communia de la main du Pape. Alors l'Empereur étant revenu près de son trône, les princes le revêtirent du manteau impérial apporté de

Constantinople, et tout étincelant de diamants. Charles se mit humblement à genoux devant Clément VII.

Le pontife l'ayant oint d'huile et lui ayant remis le sceptre, lui présenta l'épée nue, et lui dit : « Servez-vous-en pour la défense de l'Église contre « les ennemis de la foi.» Ensuite, saisissant le globe d'or semé de pierreries que tenait le comte pala- « tin : Gouvernez le monde, dit-il, avec piété et « avec fermeté. » Alors s'approcha le duc de Savoie, qui portait la couronne d'or enrichie de diamants; le prince baissa la tête, et le pontife le couronna en disant : « Charles, empereur invincible, « recevez cette couronne que nous vous mettons « sur la tête, en témoignage à toute la terre de « l'autorité qui vous est confiée. »

Alors l'Empereur, baisant la croix blanche brodée sur la pantoufle rouge du Pape, s'écria : « Je « jure d'employer à jamais toutes mes forces à « défendre la dignité pontificale et l'Église de « Rome[1]. »

Puis, les deux princes s'étant assis sous un même dais, mais sur des trônes inégaux, celui de l'Empereur étant plus bas d'un demi-pied, le cardinal-diacre proclama au peuple « l'invincible empereur, défenseur de la foi ; » et pendant une demiheure on n'entendit que le bruit de la mousqueterie, des trompettes, des tambours, des fifres,

1 Omnibus viribus, ingenio et facultatibus suis Pontificiæ dignitatis et Romanæ Ecclesiæ perpetuum fore defensorem. (Cælestin. Hist. Comit. Aug. 16.)

des cloches de toute la ville et des cris de la multitude. Ainsi était de nouveau proclamée l'union intime de la politique et de la religion. Le grand Empereur transformé en diacre romain, et servant humblement la messe comme chanoine de Saint-Pierre, avait figuré et constaté l'union indissoluble de l'Église romaine et de l'État.

C'est l'une des doctrines essentielles de la Papauté, et l'un des caractères les plus marquants qui la distinguent de l'Église évangélique et chrétienne.

Néanmoins, durant toute cette cérémonie, le Pape semblait mal à son aise, et soupirait dès que les regards ne se portaient pas sur lui. Aussi l'ambassadeur français écrivit-il à sa cour que ces quatre mois que le Pape et l'Empereur avaient passés ensemble à Bologne, porteraient des fruits dont le roi de France n'aurait certes pas à se plaindre [1].

A peine Charles-Quint s'était-il relevé de l'autel de San-Petronio, qu'il se dirigea vers l'Allemagne, et parut sur les Alpes comme l'oint de la Papauté. La lettre de convocation, si indulgente et si bénigne, semblait oubliée : on ne pensait dans la caravane impériale qu'à des mesures de rigueur, et le légat Campeggi ne cessait de souffler d'irritantes paroles à l'oreille de Charles. « Au premier bruit de l'orage qui les menace, dit « Granvelle, on verra les Protestants s'enfuir

1 Lettre à M. l'Admiral du 25 février. Legrand, Histoire du divorce, III, p. 386.

« chacun de son côté, comme de timides colombes « sur lesquelles fond l'aigle des Alpes [1]. »

La terreur fut grande dans l'Empire; déjà même le peuple effrayé, et appréhendant les plus grands désastres, répétait partout que Luther et Mélanchton étaient morts. « Hélas! disait, en apprenant « ces discours, Mélanchton consumé de tristesse, « ce bruit n'est que trop véritable, car je meurs « tous les jours [2]. » Mais Luther, au contraire, levant courageusement vers le ciel le regard de la foi, s'écriait : « Nos ennemis triomphent, mais « pour bientôt périr. » En effet, les conseils de l'Électeur déployaient une audace inouïe : « Rassem-« blons nos soldats, disaient-ils, marchons sur le « Tyrol, et fermons à l'Empereur le passage des « Alpes [3]. » Philippe de Hesse, en apprenant ces paroles, jeta un cri de joie : enfin l'épée de Charles a réveillé les indolents Saxons. Aussitôt de nouveaux courriers envoyés par Ferdinand partent pour presser l'arrivée de Charles, et l'Allemagne est dans l'attente.

Avant que d'accomplir ce gigantesque dessein, l'Électeur voulut encore une fois consulter Luther. Il lui fit donc demander s'il était permis de résister à Sa Majesté Impériale dans le cas où elle voudrait

1 Tanquam columbæ, adveniente aquila, dispergentur. (Rommel, Anmerkungen, p. 216.)

2 Ego famam de qua scribis intelligo nimis veram esse, morior enim quotidie. (C. Ref., II, p. 122.)

3 Cum copiis quas habebant per Tyrolensem ditionem incedenti occurrere, et Alpium transitum impedire. (Seck., II, p. 150.)

contraindre quelqu'un pour cause de conscience.

L'Empereur n'était au milieu des Électeurs que le premier entre ses égaux, et il était permis à des princes indépendants de résister à un autre prince, fût-il même plus élevé qu'eux. Mais Luther, craignant par-dessus tout le bras séculier, répondit, le 6 mars : « Les sujets de nos princes sont « aussi sujets de l'Empereur, et le sont même plus « qu'ils ne le sont des princes. Protéger, les armes « à la main, les sujets de l'Empereur contre l'Em- « pereur, ce serait comme si le bourgmestre de « Torgau voulait, avec les armes, protéger ses « bourgeois contre l'Électeur.

« Que faut-il donc faire? » — « Le voici, répond « Luther. Si l'Empereur veut marcher contre nous, « qu'aucun prince ne prenne notre défense : Dieu « est fidèle, il ne nous délaissera pas. »

Les préparatifs de guerre furent aussitôt abandonnés, le Landgrave poliment éconduit, et la confédération dissoute. Dieu voulait que sa cause se présentât devant l'Empereur sans ligue et sans soldats, n'ayant que la foi pour triompher.

Jamais peut-être on ne vit tant de hardiesse dans des hommes faibles et désarmés ; mais jamais aussi, quoique sous une apparence d'aveuglement, tant de sagesse et d'intelligence.

On examina alors dans les conseils de l'Électeur s'il se rendrait à la Diète ; la plupart de ses conseillers s'y opposaient. « N'est-ce pas tout hasarder, « disaient-ils, que d'aller s'enfermer dans les murs « d'une ville avec un puissant ennemi ? »

Bruck et le Prince électoral furent d'un avis

contraire. Le devoir était, selon eux, un meilleur conseiller que la crainte. « Quoi! disaient-ils, l'Em-« pereur n'insisterait tant sur la présence des « princes à Augsbourg que pour les attirer dans un « piége?... Nous ne pouvons lui imputer une telle « perfidie. » Le Landgrave, au contraire, appuya l'avis de la majorité. « Souvenez-vous de Plaisance, « dit-il : telle circonstance imprévue peut en-« gager l'Empereur à prendre d'un coup de filet « tous ses ennemis. »

Le Chancelier tint ferme. « Que les princes se « comportent seulement avec courage, s'écria-t-il, « et la cause de Dieu est sauvée! » On se décida pour le parti le plus noble.

Cette Diète devait être un concile laïque, ou tout au moins une convention nationale [1]. Les Protestants prévoyaient qu'on leur ferait d'abord quelques concessions peu importantes, et puis qu'on leur demanderait de sacrifier leur foi. Il fallait donc établir quels étaient les articles essentiels de la vérité chrétienne, afin de savoir si, comment et jusqu'à quel point on pourrait, en bonne conscience, s'entendre avec les adversaires. L'Électeur fit en conséquence écrire, le 14 mars, aux quatre principaux théologiens de Wittemberg pour leur demander ce travail, toute affaire cessante [2]. Ainsi, au lieu de rassembler des soldats, ce prince re-

1 Cum hæc comitia pro concilio aut conventu nationali haberi videantur. (Seck., II, p. 17. Lettre de l'Électeur.—Corp. Ref., II, p. 26.)

2 Omnibus sepositis aliis rebus. (L. Epp., III, p. 564.)

cueillait des articles. C'était le meilleur armement.

Luther, Mélanchton et Jonas (Poméranus restant à Wittemberg), arrivèrent à Torgau dans le cours de la semaine de Pâques, et demandèrent de remettre eux-mêmes leurs articles à Charles-Quint[1]. « A « Dieu ne plaise! répondit l'Électeur; je veux aussi, « moi, confesser mon Seigneur. »

Puis Jean, ayant confié à Mélanchton la rédaction définitive de la confession et ordonné des prières générales, se mit en route le 3 avril, avec cent soixante cavaliers couverts de riches casaques d'écarlate brodées d'or.

Chacun comprenait quels dangers menaçaient l'Électeur et la cause de l'Évangile; aussi plusieurs, dans son escorte, marchaient-ils l'œil morne et l'âme abattue. Mais Luther, plein de foi, relevait le courage de ses amis, en composant et chantant de sa belle voix le cantique devenu dès lors si fameux : *Ein' veste Burg ist unser Gott.* « C'est une forte forteresse que notre Dieu [2]. » Jamais une âme qui connaît sa faiblesse, mais qui, regardant à Dieu par la foi, méprise toutes les terreurs, ne trouva de si nobles accents :

1 On retrouve divers projets dans *Forstenmanns Urkundenbuch*, I, p. 63 à 108, et dans le *Corpus Reform.*, IV, p. 973 et suiv. Les articles qui furent présentés sont sans doute les *Articuli non concedendi : articles sur lesquels il ne faut pas céder.* Ils traitent des deux espèces, du célibat, de la messe, des ordres, du pape, des couvents, de la confession, de la distinction des viandes, et des sacrements. (Corp. Ref., IV, p. 981.)

2 C'est de la deuxième strophe que nous donnons une très-faible traduction.

Le néant... voilà notre état,
La mort... voilà notre conquête;
Mais un homme, pour nous, combat,
Dont Dieu même couvre la tête.
Quel est son nom? C'est Jésus-Christ,
Qui du ciel commande l'armée.
Seul il reste, par son Esprit,
Sur le champ couvert de fumée.

On chanta ce cantique pendant la Diète, non-seulement à Augsbourg, mais encore dans toutes les églises de la Saxe; et souvent l'on vit ces énergiques accords relever et enthousiasmer les esprits les plus abattus [1].

La veille de Pâques, la caravane arriva à Cobourg; le 23 avril, l'Électeur se remit en marche; mais, au moment du départ, Luther reçut l'ordre de demeurer. « Il s'est trouvé quelqu'un qui m'a « dit : Tais-toi, tu as la voix aigre, » écrivit-il à l'un de ses amis [2]. Il se soumit toutefois sans hésiter, donnant l'exemple de cette obéissance passive qu'il prêchait si fort. L'Électeur craignait que la présence de Luther n'exaspérât encore plus ses adversaires, et ne portât Charles à quelque extrémité ; la ville d'Augsbourg lui avait écrit dans ce sens. Mais, en même temps, Jean tenait à conserver le Réformateur à sa portée, de manière à pouvoir prendre ses avis. Luther s'établit donc dans le château de Cobourg, bâti sur une hauteur d'où

1 Qui tristem etiam et abjectum animum erigere et exhalirare, et velut ἐνθουσιάζειν possent. (Scult., V. p. 270.)

2 Sed erat qui diceret : Tace tu, habes malam vocem. (L. Epp., IV, p. 2.)

l'on domine la ville et la rivière de l'Itz, et se logea dans l'étage supérieur, du côté du midi. C'est de là qu'il écrivit ses nombreuses lettres datées de la *région des oiseaux;* c'est là aussi que, pendant plusieurs mois, il eut à soutenir avec son ancien ennemi de la Wartbourg, Satan, des luttes si pleines de ténèbres et d'angoisses.

Le 2 mai, l'Électeur arriva à Augsbourg. On avait cru qu'il s'abstiendrait, et, au grand étonnement de tous, il était le premier au rendez-vous [1]. Il envoya aussitôt Dolzig, maréchal de sa cour, au-devant de l'Empereur pour le complimenter. Le 12 mai, Philippe de Hesse, qui s'était enfin décidé à ne pas se séparer de son allié, arriva aussi, entouré de cent quatre-vingt-dix cavaliers. Presque en même temps l'Empereur entra dans Innsbrück, en Tyrol, accompagné de son frère, des reines de Hongrie et de Bohême, des ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Portugal, de Campeggi, légat du Pape, d'autres cardinaux, et de plusieurs princes et seigneurs d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie.

On ne tenait pas à faire monter les hérétiques sur l'échafaud, mais on voulait faire en sorte qu'infidèles à leur foi, ils fléchissent les genoux devant le Pape. Charles s'arrêta à Innsbrück pour assurer la réussite de ses projets.

A peine eut-on appris son arrivée, qu'une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, accoururent de tous côtés, et plus de 270,000 écus, prélevés en Italie, servirent à faire comprendre aux Ger-

1 Mirantibus hominibus. (Seck., II, p. 153).

mains la justice de la cause de Rome. « Tous ces « hérétiques, disait-on, vont tomber en terre, et « ramper aux pieds du Pape [1]. »

Charles ne pensait pas de même. Il était, au contraire, étonné de voir la puissance que la Réformation avait acquise. Il eut même un moment l'idée de laisser là Augsbourg, et d'aller droit à Cologne y proclamer son frère roi des Romains [2]. Ainsi l'intérêt religieux eût cédé le pas à l'intérêt dynastique; au moins le bruit en courut-il. Mais Charles-Quint ne s'arrêta pas à cette pensée. La question de la Réformation était là, grossissant d'heure en heure, et l'on ne pouvait l'éluder.

Deux partis se partageaient la cour impériale. L'un, nombreux et actif, demandait que l'Empereur annulât simplement l'édit de Worms, et, sans entendre les Protestants, condamnât leur cause [3]. A la tête de ce parti se trouvait le Légat. « N'hésitez pas, disait-il à Charles, confisquez « leurs biens, établissez l'inquisition, et punissez « avec le fer et le feu ces hérétiques obstinés [4]. » Les Espagnols, qui appuyaient fort ces exhortations, ne laissaient pas que de se livrer à la débauche, en sorte que plusieurs d'entre eux furent

1 Zum Kreutz kriechen werden. (Mathesius Pred., p. 91.) Il s'agit de la croix brodée sur la pantoufle du pape.

2 Iter Coloniam versus decrevisse. (Epp. Zw., 13 mai.)

3 Alii censent Cæsarem debere, edicto proposito, sine ulla cognitione, damnare causam nostram. (C. Ref., II, p. 57.)

4 *Instructio data Cæsari*, dal Reverendissimo Campeggio. (Ranke, III, p. 228.)

arrêtés pour séduction[1]. C'était un triste échantillon de la foi qu'ils voulaient imposer à l'Allemagne. Rome a toujours fait bon marché des mœurs.

Gattinara, quoique malade, s'était traîné à la suite de Charles pour paralyser l'influence du Légat. Adversaire prononcé de la politique romaine, il pensait que les Protestants pouvaient rendre de grands services à la chrétienté. « Il n'y a rien que je « désire autant, disait-il, que de voir l'Électeur de « Saxe et ses alliés persévérer courageusement dans « la profession de l'Évangile, et réclamer un con- « cile pieux et libre. S'ils se laissent arrêter par des « menaces ou des promesses, j'hésite moi-même, « je chancelle, et je doute de la voie du salut[2]. » Les hommes éclairés et honnêtes de la Papauté (et il y en a toujours eu un certain nombre) sympathisent nécessairement avec la Réforme.

Charles-Quint, exposé à ces influences contraires, désirait ramener l'Allemagne à l'unité religieuse par son intervention personnelle; il se crut un moment sur le point d'y réussir.

Parmi les personnages accourus à Innsbrück, se trouvait le malheureux Christian, roi de Danemark, beau-frère de Charles. En vain avait-il offert à son peuple, pour expier les cruautés dont on l'accusait, de faire un pèlerinage à Rome; ses sujets

1 Sich die Spanier zu Inspruck unfläthieg gehalten. (C. Ref., II, p. 56.)

2 Semper vacillaturum de vera et certa salutis adipiscendæ ratione. (Seck., II, p. 57.)

l'avaient chassé. Arrivé en Saxe, chez son oncle l'Électeur, il y avait entendu Luther, et avait embrassé la doctrine évangélique, au moins quant à la profession extérieure. Le pauvre roi détrôné ne résista pas à l'éloquence du puissant monarque des deux mondes, et Christian, gagné par Charles-Quint, se remit publiquement sous le sceptre de la hiérarchie romaine. Tout le parti papal poussa un cri de triomphe : rien n'égale sa crédulité, et l'importance qu'il attache à des accessions sans valeur. « Je ne puis décrire l'émotion « dont cette nouvelle m'a rempli, » écrivit Clément VII à Charles-Quint, d'une main que la joie rendait tremblante. « L'éclat des vertus de Votre « Majesté commence enfin à dissiper les ténè- « bres. Cet exemple va entraîner des conversions « sans nombre. »

On en était là, quand arrivèrent précipitamment à Innsbrück le duc George de Saxe, le duc Guillaume de Bavière et l'électeur Joachim de Brandebourg, les trois plus grands ennemis de la Réformation parmi les princes de l'Allemagne. La tranquillité de l'Électeur, qu'ils avaient vu à Augsbourg, les avait effrayés, car ils ne connaissaient point la source où Jean puisait son courage; ils s'imaginèrent qu'il roulait dans sa tête de perfides desseins. « Ce n'est point sans raison, dirent-ils à Char- « les, que l'électeur Jean s'est rendu le premier à « Augsbourg, et qu'il y paraît avec une suite si « considérable; il veut s'assurer de votre per- « sonne. Agissez donc avec énergie, et permettez « que nous offrions à Votre Majesté une garde de

« six mille chevaux[1]. » On tint aussitôt conférence sur conférence. Les Protestants furent effrayés. « On tient diète à Innsbrück, dit Mélanchton, sur « le meilleur moyen d'avoir nos têtes[2]. » Mais Gattinara obtint que Charles maintînt sa neutralité.

Pendant que l'on s'agitait ainsi dans le Tyrol, les chrétiens évangéliques, au lieu de courir sur les places d'armes, comme on les en accusait, faisaient monter leurs requêtes vers le ciel, et les princes protestants se préparaient à rendre compte de leur foi.

L'électeur de Saxe tenait le premier rang parmi eux. Plein de cordialité, droit et chaste dès sa jeunesse, dégoûté de bonne heure des brillants tournois auxquels il avait d'abord pris part, Jean de Saxe avait salué avec joie le jour de la Réformation, et la lumière évangélique avait peu à peu pénétré son esprit grave et recueilli. Son plaisir était de se faire lire les saintes Écritures, durant les dernières heures du jour. Il est vrai que, parvenu à un âge avancé, le pieux Électeur s'endormait quelquefois; mais bientôt il se réveillait en sursaut, et répétait à haute voix le dernier passage. Modeste, ami de la paix, il y avait pourtant en lui une énergie qu'excitaient puissamment les grands intérêts de la foi. Il n'est aucun prince, dans le seizième siècle, et peut-être de-

1 Ut mascule ageret, sex mille equitum, præsidium ei offerentes. (Seck., II, p. 156.)

2 Ibi habentur de nostris cervicibus comitia. (Corp. Ref. II, p. 45.)

puis les premiers temps de l'Église, qui ait fait autant que Jean de Saxe pour la cause de l'Évangile. Ce fut sur lui aussi que se dirigèrent les premiers efforts des Papistes.

On voulait, pour le gagner, suivre une tactique toute différente de celle qu'on avait mise auparavant en œuvre. A Spire, les Évangéliques n'avaient trouvé partout que des regards irrités; à Augsbourg, au contraire, les Papistes leur faisaient bonne mine : ils représentaient comme de pures bagatelles les différences qui séparaient les deux partis, et glissaient, dans des entretiens intimes, des paroles pleines de douceur, « cherchant ainsi à « faire mordre à l'appât les Protestants crédules, » dit un historien [1]. Ceux-ci se laissèrent prendre à ces habiles manœuvres.

Charles-Quint était convaincu que les simples Allemands ne pourraient résister à son étoile. « Le roi « de Danemark s'est bien converti, lui disait-on : « pourquoi l'Électeur ne suivrait-il pas son exem« ple? Attirons-le dans l'atmosphère impériale. » Aussitôt on fit inviter Jean à venir s'entretenir familièrement avec l'Empereur à Innsbrück, l'assurant qu'il pouvait compter sur la faveur particulière de Charles.

Le prince électoral Jean-Frédéric, qui, en voyant les avances des Papistes, s'était d'abord écrié : « Nous nous comportons avec tant de mal« adresse, que cela fait pitié! » se laissa lui-même tromper par cette ruse. « Les princes papistes, dit-

1 Seckendorf.

« il à son père, mettent tout en œuvre pour vous « noircir. Allez à Innsbrück, afin de dissiper ces « sourdes pratiques; ou, si vous y répugnez, en- « voyez-moi à votre place. » Cette fois-ci le prudent Électeur modéra la précipitation de son fils. Il répondit aux ministres de Charles qu'il ne convenait pas de traiter les affaires de la Diète dans un autre lieu que celui que l'Empereur avait lui-même désigné, et qu'il priait en conséquence Sa Majesté de hâter son arrivée. Ce fut le premier échec de Charles.

III.

Augsbourg se peuplait davantage de jour en jour. Des princes, des évêques, des députés, des gentilshommes, des cavaliers, des soldats richement vêtus, entraient par toutes les portes, et remplissaient les rues, les places, les auberges, les églises et les palais. Tout ce que l'Allemagne avait de plus magnifique allait y être réuni. Les circonstances graves où se trouvaient l'Empire et la chrétienté, la présence de Charles-Quint et ses manières bienveillantes, l'amour des choses nouvelles, des grands spectacles et des émotions vives, arrachaient les Allemands à leurs foyers domestiques; et tous ceux qui avaient des intérêts à débattre, sans compter une foule d'oisifs, accouraient des diverses provinces de l'Empire, et se dirigeaient en hâte vers cette illustre cité [1].

[1] Omnes alliciebat. (Cochlæus, p. 191.)

Graves et recueillis au milieu de cette foule bruyante, l'Électeur et le Landgrave étaient décidés à confesser Jésus-Christ, et à profiter de la convocation des princes de l'Empire pour l'évangéliser et le convertir. A peine arrivé, Jean ordonna que l'un de ses théologiens prêcherait chaque jour, à huis ouverts, dans l'église des Dominicains[1]. Le dimanche 8 mai, on commença à prêcher dans l'église de Sainte-Catherine; le 13, Philippe de Hesse ouvrit les portes de la cathédrale, et son chapelain Snepf y annonça la parole du salut; le dimanche suivant, 15 mai, ce prince ordonna à Cellarius, ministre d'Augsbourg et disciple de Zwingle, de prêcher dans le même temple. Plus tard, le Landgrave s'établit décidément dans l'église de Saint-Ulrich, et l'Électeur dans celle de Sainte-Catherine. Telles furent les deux positions que prirent ces illustres princes. Chaque jour l'Évangile était annoncé à une foule immense et attentive[2].

Les partisans de Rome étaient ébahis. Ils s'attendaient à voir des coupables s'efforçant de dissimuler leur faute, et ils rencontraient des confesseurs de Jésus-Christ, à la tête haute et à la parole puissante. L'évêque d'Augsbourg, voulant contrebalancer ces prédications, ordonna à son suffragant et à son chapelain de monter en chaire. Mais les prêtres romains s'entendaient mieux à dire la messe

1 Rogantibus Augustanis, publice in templum Dominicorum. (Seck. lat., p. 193.)

2 Tæglich, in den Kirchen, unverstört; dazu kommt sehr viel Volks. (Corp. Ref., II, p. 53.)

qu'à prêcher l'Évangile. « Ils crient, ils vocifèrent, » disait-on. « Ce sont des hommes stupides, ajoutaient leurs auditeurs, en haussant les épaules [1]. »

Honteux de leurs propres prêtres, les Romains s'irritent [2], et, ne pouvant se soutenir par la parole, ils ont recours au bras séculier. « Les sacri-« ficateurs font jouer des machines merveilleuses « pour s'emparer de l'esprit de César, » dit Mélanchton [3]. Ils réussirent, et Charles fit connaître le mécontentement que lui inspirait la hardiesse des princes. Puis les amis du Pape, s'approchant des Protestants, leur insinuèrent à voix basse « que l'Empereur, vainqueur du roi de France et « du pontife de Rome, reparaissait en Allemagne « pour broyer les Évangéliques [4]. » L'Électeur, inquiet, demanda l'avis de ses théologiens.

Avant que la réponse fût prête, les ordres de Charles arrivèrent, portés par deux de ses ministres les plus influents, les comtes de Nassau et de Nuenar. On ne pouvait faire un choix plus habile. Les deux comtes, dévoués à Charles, étaient pourtant favorables à l'Évangile, qu'ils professèrent plus tard; aussi l'Électeur était-il tout disposé à prêter l'oreille à leurs avis.

Le 24 mai, ces deux seigneurs remirent leurs lettres à Jean de Saxe, et lui déclarèrent que

1 Clamant et vociferantur. Audires homines stupidissimos atque etiam sensu communi carentes. (Corp. Ref., II, p. 86.)

2 Urebat hoc pontifices. (Scult., p. 271.)

3 Οἱ ἀρχιερεῖς miris machinis oppugnant. (Corp. Ref., II, p. 70.)

4 Evangelicos omnes obtriturum. (Scult., p. 269.)

l'Empereur était très-irrité de voir les controverses religieuses troubler la bonne intelligence qui, depuis tant d'années, unissait les maisons de Saxe et d'Autriche[1]; qu'il était étonné de voir l'Electeur s'opposer à un édit (celui de Worms) qui avait été rendu à l'unanimité par tous les États de l'Empire; qu'une telle conduite déchirait l'unité germanique, et pouvait inonder de sang toute l'Allemagne. Ils demandèrent en conséquence que l'Électeur fît cesser immédiatement les prédications évangéliques, et ajoutèrent, d'un ton confidentiel, qu'ils tremblaient à la pensée des suites prochaines et déplorables qu'aurait certainement un refus de l'Électeur. « Ceci, dirent-ils, « n'est que l'expression de nos sentiments per« sonnels. » C'était une pratique diplomatique, l'Empereur leur ayant enjoint de faire entendre quelques menaces, mais en leur propre nom [2].

L'Électeur fut vivement ému. « Si Sa Majesté « interdit la prédication de l'Évangile, s'écria-t-il, « je retournerai aussitôt chez moi [3]. » Cependant il attendit l'avis de ses théologiens.

La réponse de Luther fut la première prête. « L'Empereur est notre maître, dit-il; la ville et « tout ce qui s'y trouve est à lui. Si Votre Altesse « ordonne à Torgau que l'on fasse ceci ou que « l'on laisse cela, on ne doit pas lui résister. J'ai-

1 L'instruction se trouve dans Cœlestin, I, 50. Forstemann, Urk, I, p. 220.

2 Quidquid duri Electori denuntiabant, suo veluti nomine et injussi dicebant. (Seck., II, p. 156.)

3 Den næchsten heim zu reiten. (C. Ref., II, p. 88.)

« merais que par des sollicitations humbles et res-
« pectueuses on cherchât à changer la décision de
« Sa Majesté; mais si elle persiste, force fait loi;
« nous avons fait notre devoir [1]. » Ainsi parlait l'homme que l'on représente souvent comme un rebelle.

Mélanchton et les autres théologiens opinèrent à peu près de même; seulement ils insistèrent davantage sur ce qu'il fallait exposer à l'Empereur que dans leurs discours ils ne parlaient pas de controverse, mais se contentaient d'enseigner simplement la doctrine de Christ sauveur [2].
« Gardons-nous surtout d'abandonner la place,
« continuaient-ils; que Votre Altesse, d'un cœur
« intrépide, confesse, en présence de Sa Majesté
« et de tous les États de l'Empire, par quelles
« voies merveilleuses elle est parvenue à la droite
« intelligence de la vérité [3]; et qu'elle ne se laisse
« point épouvanter par ces coups de tonnerre qui
« s'échappent des lèvres de nos ennemis. » Confesser la vérité, tel était, selon les Réformateurs, le but auquel tout devait être subordonné.

L'Électeur cèdera-t-il à cette première demande de Charles, et commencera-t-il ainsi, même avant l'arrivée de l'Empereur, une série de sacrifices dont on ne saurait prévoir la fin?

Personne dans Augsbourg n'était plus ferme

1 L. Epp., IV, p. 18.

2 Nullas materias disputabiles a nobis doceri. (C. Ref., II, p. 72.)

3 Quo modo plane inenarrabili atque mirifico. (C. Ref., II, p. 74.)

que Jean. En vain les Réformateurs représentaient-ils qu'ils étaient dans la ville de l'Empereur, et qu'ils n'y étaient que des étrangers [1], l'Électeur branlait la tête. Aussi Mélanchton, désespéré, écrivait-il à Luther : « Oh ! que notre vieux est difficile [2] ! » Néanmoins il revint encore à la charge. Heureusement qu'à la droite de l'Électeur se trouva un homme intrépide, le chancelier Bruck. Celui-ci, convaincu que la prudence, la politique, l'honneur, mais surtout le devoir, obligeaient les amis de la Réformation à résister aux menaces de Charles, dit à l'Électeur : « La demande de l'Empereur « n'est qu'un honnête acheminement à l'abolition définitive de l'Évangile [3]. Si nous cédons « maintenant, on nous écrasera plus tard. Prions « donc très-humblement Sa Majesté de permettre « que les sermons continuent. » Ainsi un homme d'État se trouvait alors en avant des autres confesseurs de Christ. C'est là l'un des traits caractéristiques de ce grand siècle, et il ne faut pas l'oublier, si l'on veut en bien comprendre l'histoire.

Le 31 mai, l'Électeur remit sa réponse par écrit aux ministres de l'Empereur. « Il n'est point vrai, « y disait-il, que l'édit de Worms ait été approuvé « de six Électeurs : comment l'Électeur mon frère « et moi-même, en l'approuvant, nous serions-« nous opposés à la parole éternelle du Dieu tout-

1 In cujus urbe jam sumus hospites. (Ib., p. 46.)

2 Sed noster senex difficilis est. (Ib.)

3 Ein fügsamer Anfang der Niderbegung des Evangelii. (Ib., p. 76.)

« puissant? Quant aux relations d'amitié que j'ai « formées, elles n'ont eu pour but que de me « mettre à l'abri d'actes de violence. Que mes « accusateurs fassent connaître à Sa Majesté « les alliances qu'ils ont formées : je suis prêt « à produire les miennes, et l'Empereur nous « jugera. Enfin, quant à la demande de sus- « pendre nos prédications, l'éclatante vérité de « Dieu y est seule annoncée, et jamais elle ne « nous fut si nécessaire. Nous ne pouvons donc « nous en passer [1]. »

Cette réponse devait hâter l'arrivée de Charles; il fallait donc être prêt à le recevoir. Exposer ce qu'ils croient, et puis se taire : tel est en deux mots le plan de campagne des Protestants. Un seul homme, petit, frêle, timide, tout effrayé, était chargé de préparer cette machine de guerre. Philippe Mélanchton travaillait nuit et jour à la confession; il pesait chaque expression, adoucissait, changeait, puis revenait souvent à sa première idée. Il y consumait ses forces; aussi ses amis tremblaient-ils qu'il ne mourût à la peine, et Luther lui enjoignit dès le 12 mai, sous peine d'anathème, de prendre des mesures pour conserver « son petit « corps, et pour ne pas se suicider à la gloire de « Dieu [2]. On sert aussi bien Dieu par le repos, « ajouta-t-il, et même on ne le sert jamais mieux

1 Quo carere non possit. (Seck., p. 156. Muller, Hist. des Protest., p. 506.)

2 Ut sub anathemate cogam te in regulas servandi corpusculi tui. (L. Epp., IV, p. 16.)

« qu'en se tenant tranquille; c'est pourquoi Dieu « a voulu que le sabbat fût si strictement, et par- « dessus tout, observé [1]. »

Malgré ces sollicitations, Mélanchton multipliait ses peines, et s'appliquait à faire une exposition de la foi chrétienne, douce, modérée, et qui s'éloignât le moins possible de la doctrine de l'Église latine. Déjà à Cobourg il avait mis la main à l'œuvre, et retracé, dans une première partie, les doctrines de la foi d'après les articles de Schwabach, et, dans une seconde, les abus de l'Église d'après les articles de Torgau, faisant du tout un nouveau travail. A Augsbourg, il donnait à cette confession une forme plus soignée et plus élégante [2].

L'apologie (comme on l'appelait alors) fut achevée le 11 mai, et l'Électeur l'envoya à Luther, en lui demandant de marquer ce qu'il fallait y changer. « J'ai dit ce que je croyais le plus utile, ajouta « Mélanchton, qui craignait que son ami trouvât « sa confession trop faible; car Eck ne cesse de « répandre contre nous les plus diaboliques ca- « lomnies, et j'ai voulu opposer un antidote à ses « poisons [3]. »

Luther répondit le 15 mai à l'Électeur : « J'ai « lu l'apologie de maître Philippe; elle me plaît

1 Ideo enim sabbatum voluit tam rigide præ cæteris servari. (Ibid.)

2 Plus rhétorique. Feci aliquando ῥητορικώτερον quam Coburgæ scripseram. (C. R., II, p. 40.)

3 Quia Eckius edidit διαβολικωτάτας διαβολὰς contra nos. (C. Ref., p. 45.)

« assez, et je n'ai rien à y corriger. D'ailleurs, cela « ne me siérait guère, car je ne saurais mar- « cher à pas si doux et si comptés. Que Christ, « notre Seigneur, fasse porter beaucoup et de « grands fruits à cette œuvre! »

Pendant que la lutte se préparait à Augsbourg, Luther à Cobourg, au sommet du coteau, « sur son mont Sinaï, » ainsi qu'il l'appelle, élevait, comme Moïse, ses mains vers le ciel [1]. Il était le vrai général de la guerre spirituelle qui se faisait alors; ses lettres ne cessaient d'apporter aux combattants les directions dont ils avaient besoin, et de nombreux écrits, partant de sa forteresse comme des décharges de mousqueterie, répandaient le trouble dans le camp ennemi. Suivons-le quelques moments dans l'intimité de sa retraite. Des détails sur le Réformateur peuvent paraître appartenir à la biographie plutôt qu'à l'histoire; mais telle est l'importance de la figure de Luther, que si nous omettions ce qui la caractérise, nous craindrions de laisser un vide dans l'histoire de la Réformation.

Le lieu où on l'avait placé était, par sa solitude, favorable à l'étude et au recueillement [2]. « Je fe- « rai une Sion de ce Sinaï, disait-il le 22 avril, et « j'y bâtirai trois tentes : une aux Psaumes, une « aux Prophètes, et la troisième à Ésope! » Ce dernier mot étonne. Cette association n'est ni du lan-

1 Mathesius Predigten, p. 92.

2 Longe amœnissimus et studiis commodissimus. (L. Epp., IV, p. 2.)

gage ni de l'esprit des apôtres. Il est vrai qu'Ésope ne devait pas être sa principale affaire, et que bientôt la fable fut laissée; dès lors la vérité seule occupa Luther. « Je pleurerai, je prierai et je ne me tairai « pas, disait-il, que je ne sache mon cri entendu « dans le ciel [1]. » D'ailleurs, pour se délasser, il avait mieux qu'Ésope; il avait ces affections domestiques dont la Réformation avait rouvert aux ministres de la Parole les précieux trésors. Ce fut alors qu'il écrivit cette charmante lettre à son fils, dans laquelle il décrit un délicieux jardin où des enfants, habillés d'or, s'ébattent, cueillent des pommes, des poires, des cerises et des prunes, chantent, sautent, sont dans la joie, et montent sur de jolis petits chevaux avec des freins d'or et des selles d'argent [2].

Mais le Réformateur fut bientôt tiré de ces riantes images. Il apprit alors que son père venait de s'endormir doucement dans la foi en Jésus-Christ, et en fut tout ému. « Hélas! s'écria-t-il « en versant les larmes de l'amour filial, c'est au « prix de ses sueurs qu'il m'a fait devenir ce que je « suis [3]! » D'autres épreuves l'assaillirent; et à des douleurs physiques se joignirent les fantômes de son imagination. Une nuit, en particulier, il vit trois flambeaux passer devant ses yeux, et, au même moment, il entendit dans sa tête des ton-

1 Orabo igitur et plorabo, non quieturus donec... (Ib.)

2 Cette lettre, qui est un petit chef-d'œuvre, se trouve L. Epp., IV, p. 41, et aussi dans la *Vie de Luther* par Ledderhose.

3 Per ejus sudores aluit et finxit qualis, qualis sum. (L. Epp., IV, p. 33.)

nerres, qu'il attribua au Diable. Son domestique accourut à l'instant où il s'évanouissait, et, après avoir ranimé ses sens, lui lut l'Épître aux Galates. Luther, qui s'était endormi pendant la lecture, dit en se réveillant : « Venez, et qu'en dépit « du Diable, nous chantions le psaume : *Je crie à toi* « *des lieux profonds.* » Ils chantèrent le cantique. Pendant que ces bruits intérieurs le tourmentaient, Luther traduisait les prophètes Jérémie et Ézéchiel ; et pourtant il déplorait souvent son oisiveté, et assurait, en plaisantant, que sa tête s'en allait [1].

Bientôt il se livrait à d'autres préoccupations, et versait sur les pratiques mondaines des cours les flots de son ironie. Il voyait Venise, le Pape et le roi de France donner la main à Charles-Quint pour écraser l'Évangile. Alors, seul dans une chambre du vieux château de Cobourg, il lui prenait un fou rire..... « Monsieur *Par ma foy* (c'est ainsi « qu'il appelait Francois Ier), monsieur *In nomine* « *Domini* (le Pape), et la République de Venise « engagent à l'Empereur leurs corps et leurs « biens... *Sanctissimum fœdus*, très-sainte alliance ! « Vraiment cette ligue entre ces quatre pouvoirs « appartient au chapitre *Non credimus*. Venise, le « Pape et le Français devenus *Impériaux !...* Mais « ce sont trois personnes en une seule substance, « remplies contre l'Empereur d'une haine indicible. Monsieur *Par ma foy* ne peut oublier la « défaite de Pavie. Monsieur *In nomine Domini*

1 Voici son jeu de mots, qu'il serait difficile de traduire : *Caput meum factum est capitulum, perget vero fietque paragraphus, tandem periodus.* (Ib. 25.)

« est 1° un Velche, ce qui est déjà trop; 2° un « Florentin, ce qui est pis; 3° un bâtard, c'est-à-« dire un enfant du Diable; et 4° il n'oubliera « jamais la honte du sac de Rome. Quant aux Vé-« nitiens, ils sont Vénitiens, c'est bien assez; et « ils ont quelques raisons pour se venger de la « postérité de Maximilien. Tout cela appartient au « chapitre *Firmiter credimus*. Mais Dieu sauvera « le pieux Charles, qui est comme une brebis au « milieu des loups [1]. » L'ancien moine d'Erfurt avait le coup d'œil politique plus juste que bien des diplomates de son siècle.

Impatient de voir la Diète renvoyée de jour en jour, Luther prit son parti, et finit par la convoquer à Cobourg même. « Nous sommes déjà en « pleine assemblée, écrivit-il le 28 avril et le 9 « mai. Vous verriez ici des rois, des ducs et d'au-« tres grands délibérant sur les choses de leur « royaume, et, d'une voix infatigable, publiant « leurs dogmes et leurs décrets dans les airs. Ils « n'habitent pas ces cavernes que vous décorez du « nom de palais : le ciel est leur lambris, les arbres « verdoyants leur forment un parquet de mille « couleurs [2], et leurs cloisons sont les bouts de la « terre. Ils ont en horreur le luxe insensé de l'or « et de la soie; ils ne demandent ni coursiers ni « armures, et ont tous le même vêtement, la même « couleur, la même apparence. Je n'ai ni vu ni « entendu leur Empereur; mais si je puis les com-

1 A Gasp. de Teutleben, 19 juin. (L. Epp., IV, p. 37.)

2 Et virentes arbores varium liberrimumque pavimentum (L. Epp., IV, p. 13.)

« prendre, ils ont arrêté de faire cette année une « guerre impitoyable... aux fruits les plus excel- « lents de la terre. » — « Ah! chers amis, dit-il à ses « compagnons de table auxquels il écrit, ce sont « les sophistes, ce sont les Papistes qui se sont « assemblés devant moi en un corps de bataille, « pour me faire entendre leurs discours et leurs « cris. » Ces deux lettres, datées *de l'Empire des corbeaux et des corneilles*, se terminent par ces paroles plus recueillies, qui nous montrent le Réformateur rentrant en lui-même après ce jeu de son imagination : « C'est assez de plaisanteries, « plaisanteries toutefois nécessaires pour dissiper « les ennuis qui m'accablent [1]. »

Luther revenait bientôt à la réalité : détournant les regards d'Augsbourg et les portant sur les plaines de la Saxe, il tressaillait de joie à la vue des fruits que portait déjà la Réforme, et qui étaient pour lui une « apologie » plus puissante que la confession même de Mélanchton. « Y a-t-il « dans tout le monde un seul pays comparable aux « États de Votre Altesse, écrivait-il à l'Électeur, « et qui possède des prédicateurs d'une doctrine « si pure, et des pasteurs si propres à faire régner « la paix? Où voit-on, comme en Saxe, jeunes « filles et jeunes garçons, bien instruits par l'É- « criture sainte et le catéchisme, grandir en sa- « gesse et en stature, prier, croire, parler de Dieu « et de Christ mieux que ne l'ont fait jusqu'à pré-

1 Sed serio et necessario joco qui mihi irruentes cogitationes repelleret. (L. Epp., IV, p. 14.)

« sent toutes les universités, tous les couvents « et tous les chapitres de la chrétienté [1]?... « Mon cher duc Jean, vous dit le Seigneur, je te « recommande ce paradis, le plus beau qui soit « dans le monde, afin que tu en sois le jardinier.» Puis il ajoutait : « Hélas! la folie des princes pa- « pistes change le paradis de Dieu en un bourbier « fangeux, et, corrompant la jeunesse, peuple « chaque jour de vrais démons leurs États, leurs « tables et leurs palais. »

Non content d'encourager son prince, Luther voulait aussi épouvanter ses adversaires. Ce fut à cet effet qu'il écrivit alors une adresse aux membres du clergé réuni à Augsbourg. Une multitude de pensées, semblables à des lansquenets armés de pied en cap, venaient alors, dit-il, le fatiguer et l'étourdir [2]. En effet, il ne manque pas de paroles armées de fer dans le discours qu'il adresse aux évêques. « En somme, leur dit-il en finissant, nous « savons et vous savez que nous avons la parole « de Dieu, et que vous ne l'avez pas. O Pape! si je « vis, je te serai une peste; et si je meurs, je serai « ta mort [3]. »

Ainsi Luther était présent à Augsbourg, quoiqu'il y fût invisible, et il y agissait par sa parole et par ses prières avec plus d'efficace qu'Agricola,

1 Es wächst jetzt daher die zaat Jugend von Knäblin und Maidlin. (L. Epp., IV, p. 21.)

2 Ut plurimos landsknechtos prorsus vi repellere cogar, qui insalutati non cessant obstrepere. (L. Epp., IV, p. 10.)

3 Pestis eram vivens, moriens ero mors tua, Papa. (L. Opp., XX, p. 164.)

Brentz ou Mélanchton. C'étaient alors pour la vérité évangélique les jours de l'enfantement. Elle allait paraître dans le monde avec une puissance qui devait éclipser tout ce qui s'était fait depuis les temps de saint Paul; mais Luther annonçait seulement et manifestait les choses que Dieu faisait, il ne les faisait pas lui-même. Il fut, quant aux événements de l'Église, ce que Socrate voulait être quant à la philosophie. « J'imite ma mère, « avait coutume de dire ce philosophe (elle était « sage-femme); elle n'enfante pas elle-même, mais « elle aide aux autres. » Luther (il ne faut pas cesser de le répéter), Luther n'a rien créé, mais il a mis au jour les germes précieux cachés depuis des siècles dans le sein de l'Église. L'homme de Dieu n'est pas celui qui cherche à modeler son siècle sur ses idées particulières, mais celui qui, discernant avec clarté la vérité de Dieu telle qu'elle se trouve dans la Parole, et qu'elle est cachée dans la chrétienté, l'apporte à ses contemporains avec décision et courage.

Jamais ces qualités n'avaient été plus nécessaires, car les choses prenaient un aspect alarmant. Le 4 juin, le chancelier Gattinara, qui était à Charles-Quint ce qu'était Ulpien à Alexandre Sévère, dit Mélanchton, était mort, et avec lui toutes les espérances humaines des Protestants s'étaient évanouies. « C'est Dieu, avait dit Luther, « c'est Dieu qui, à la cour du roi de Syrie, nous a « suscité ce Naaman. » En effet, Gattinara seul tenait tête au Pape. Quand Charles-Quint lui rapportait les objections de Rome: « Rappelez-vous,

« disait le chancelier, que vous êtes le maître! » Aussi tous les Protestants furent-ils dans le deuil à la nouvelle de sa mort, et dès lors tout sembla prendre une marche nouvelle. Le Pape demandait que Charles se contentât d'être son « licteur, » comme s'exprime Luther, pour accomplir ses jugements contre les hérétiques [1]. Eck, dont le nom, selon Mélanchton, n'imitait pas mal le cri des corneilles de Luther, entassait les unes sur les autres une multitude de propositions soi-disant hérétiques, prises dans les écrits du Réformateur [2]; il y en avait quatre cent quatre : encore s'excusait-il de ce que, pris à l'improviste, il avait dû se borner à un si petit nombre; et il demandait à grands cris une dispute avec les Luthériens. On opposa à ses propositions des thèses ironiques sur « le vin, sur Vénus « et sur le bain, contre Jean Eck ; » et le pauvre docteur devint la risée de tout le monde.

Mais d'autres s'y prirent plus habilement que lui. Cochlée, devenu en 1527 chapelain du duc George de Saxe, fit demander à Mélanchton un entretien ; car, ajoutait-il, je ne puis m'entretenir avec vos ministres mariés [3]. Mélanchton, regardé d'un mauvais œil à Augsbourg, et qui s'était plaint d'y être solitaire plus que Luther dans son château [4], fut sensible à cette courtoisie, et se pénétra

1 Tantum lictorem suum in hæreticos. (L. Epp. IV, p. 10.)

2 Magnum acervum conclusionum congessit. (C. R., p. 39.)

3 Cum uxoratis presbyteris tuis privatim colloqui non intendimus. (C. R. II, p. 82.)

4 Nos non minus sumus monachi quam vos in illa arce vestra. (C. Ref., II, p. 46.)

encore plus de l'idée qu'il fallait dire les choses le plus doucement possible.

Les prêtres et les laïques romains faisaient grand bruit de ce que dans les jours maigres on mangeait de la viande à la cour de l'Électeur. Mélanchton conseilla à son prince de restreindre à cet égard la liberté de ses gens. « Ce désordre, « dit-il, loin d'amener à l'Évangile les simples, « les scandalise. » Il ajouta, dans sa mauvaise humeur : « Belle sainteté vraiment, que celle de « se faire conscience de faire maigre, et non d'être « nuit et jour plein de folie et de vin [1]. » L'Électeur ne se rendit pas à l'avis de Mélanchton : c'eût été une marque de faiblesse, dont les adversaires auraient profité.

Le 31 mai, la confession saxonne fut enfin communiquée aux autres États protestants, et ceux-ci demandèrent qu'elle fût présentée en commun au nom d'eux tous [2]. Mais en même temps ils voulurent faire leurs réserves quant à l'influence de l'État. « C'est à un concile que nous en appe« lons, dit Mélanchton. Nous ne recevons pas « l'Empereur pour juge; les constitutions ecclé« siastiques elles-mêmes lui défendent de pronon« cer dans les choses spirituelles [3]. Moïse veut que « ce soit, non le magistrat civil qui décide, mais

1 Und dennoch Tag und Nacht voll und toll seyn. (C. R., II, p. 79.)

2 In gemein in aller Fürsten und Stätdte Namen. (C. R., II, p. 88.)

3 Die *constitutiones canonicæ* den Kaysern verbieten zu richten und sprechen in geistlichen Sachen. (C. R., II, p. 66.)

« les fils de Lévi. Saint Paul dit (I Cor. XIV) : *Que « les autres en jugent ;* ce qui ne peut être com- « pris que d'une assemblée des fidèles; et le Sau- « veur lui-même nous donne ce commandement : « *Dis-le à l'Église.* Nous engagerons donc à l'Em- « pereur notre obéissance dans toutes les choses « civiles; mais quand il s'agit de la parole de Dieu, « nous voulons être libres. »

Tous tombèrent ici d'accord ; mais le dissentiment (car il devait y en avoir) vint d'autre part. Les anciennes discordes menaçaient d'affaiblir les Protestants au moment même où la force leur était si nécessaire pour soutenir le choc terrible de Charles-Quint. Les Luthériens craignaient de compromettre leur cause, s'ils marchaient avec les Zwingliens. « Ce sont des fureurs luthériennes, « répondait Bucer ; elles s'abîmeront de leur pro- « pre poids [1]. » Loin de laisser ces fureurs s'abîmer, les Réformés augmentaient la désunion par des plaintes exagérées. « On recommence en Saxe « à chanter des hymnes latines, disaient-ils; on « reprend les vêtements sacrés, et l'on y rede- « mande des oblations [2]. Nous aimerions mieux « être conduits à la boucherie que d'être chrétiens « de cette façon-là. »

Le Landgrave, désolé, se trouvait, dit Bucer, « entre l'enclume et le marteau, » et ses alliés l'in-

1 De lutheranis furoribus... sua ipsi mole ruent. (Zw. Epp., II, p. 452.)

2 Hinc latinæ resumuntur cantiones, repetuntur sanctæ vestes. (Ib. p. 457.)

quiétaient plus encore que ses ennemis [1]. Il s'adressa à Rhegius, à Brentz, à Mélanchton, mais en vain. « Si l'on ne s'oppose à ces funestes doctrines, « répondit le dernier de ces docteurs, il y aura « des déchirements qui dureront jusqu'à la fin « du monde. Les Zwingliens ne se vantent-ils pas « d'avoir des coffres pleins, des armées toutes « prêtes, et des nations étrangères disposées à les « aider? Ne parlent-ils pas de partager entre eux « les droits et les biens des évêques, et de procla« mer la liberté?... Grand Dieu! ne penserons« nous pas à la postérité, qui, si l'on ne réprime « ces séditions coupables, se trouvera à la fois « sans trône et sans autel [2]?... »

« Non, non, nous sommes un, » répondit ce prince généreux, qui était si fort en avant de son siècle; « nous confessons tous le même Christ; « nous professons qu'il faut manger Jésus-Christ « par la foi dans la Cène. Unissons-nous. » Tout fut inutile. Le temps où la vraie catholicité devait remplacer cet esprit sectaire, dont Rome est la plus parfaite expression, n'était pas encore arrivé. Charles était à deux pas, et l'on se disputait!

IV.

A mesure que l'Empereur s'approchait d'Augsbourg, les craintes des Protestants augmentaient. Les bourgeois de cette ville impériale s'attendaient

1 Cattus inter sacrum et saxum stat, et de sociis magis quam hostibus solicitus est. (Ibid.)

2 Keine Kirche und kein Regiment. (Corp. Ref., II, p. 95.)

à la voir bientôt devenir le théâtre d'événements étranges. Aussi disaient-ils que si l'Électeur, le Landgrave et d'autres amis de la Réformation n'étaient pas au milieu d'eux, ils s'enfuiraient tous [1]. Une grande ruine nous menace [2], répétait-on partout. Une parole superbe de Charles inquiétait surtout les Protestants : « Que me veulent « ces Électeurs? avait-il dit avec impatience. Je « ferai ce qu'il me plaira [3]. » Ainsi, l'arbitraire, voilà le droit impérial qui devait prévaloir en diète.

A cette agitation des esprits s'ajoutait l'agitation des rues, ou plutôt l'une amenait l'autre. Des maçons et des serruriers étaient à l'œuvre dans les places et les carrefours, appliquant aux murailles, avec grand effort, des barrières et des chaînes, que l'on pût fermer et tendre au premier cri d'alarme [4]. En même temps on voyait partout circuler huit cents fantassins et cavaliers couverts de velours et de soie [5], que le magistrat avait enrôlés, afin de recevoir magnifiquement l'Empereur.

On en était là, et c'était vers le milieu de mai, quand arrivèrent des fourriers espagnols, pleins d'orgueil, qui se mirent à regarder d'un œil de

1 Wo Sachsen, Hessen und andere Lutherische nit hie wären. (Ib. p. 89.)

2 Minatur nobis Satan grande exitium. (Ib., p. 92.)

3 Er wolte es machen, wie es ihm eben wäre. (Ib., p. 88.)

4 Neu aufgerichte Ketten und Stöck. (C. R., II, p. 66.)

5 Mit Sammet und Seide auf's kostlichst ausgestrichen. (Ib. p. 52.)

mépris ces misérables bourgeois, à entrer dans leurs maisons, à leur faire violence, et à arracher même brutalement les armoiries de quelques princes [1]. Le magistrat ayant délégué des conseillers pour traiter avec eux, les fourriers répondirent avec arrogance. « Oh! oh! disait-on, si les va« lets sont ainsi, que sera le maître? » Les ministres de Charles, affligés de ces impertinences, envoyèrent un fourrier allemand, qui, pour faire oublier ces fiertés espagnoles, déploya toutes les formes de la politesse germanique.

Cela ne dura pas longtemps, et l'on eut bientôt de plus vives alarmes. Ces conseillers impériaux demandèrent à la bourgeoisie d'Augsbourg ce que signifiaient ces chaînes et ces soldats, et lui ordonnèrent, de par l'Empereur, d'enlever les unes et de licencier les autres. Messieurs d'Augsbourg répondirent tout consternés : « Il y a plus de dix « ans que nous avons l'intention d'établir ces « chaînes [2]; et quant aux soldats, notre but est « simplement de rendre honneur à Sa Majesté. » Après bien des pourparlers, il fut convenu qu'on congédierait les troupes, et que les commandants impériaux choisiraient de nouveau mille hommes qui prêteraient serment à l'Empereur, mais qui seraient soldés par la ville d'Augsbourg.

Alors les fourriers impériaux reprirent toute leur impertinence, et, ne se donnant plus même

1 Den jungen Fürsten zu Neubourg ihre Wappen abgerissen. (Ib. p. 55.)

2 Vor zehn Jahren in Sinn gehabt. (Ib. p. 66.)

la peine d'entrer dans les maisons et les boutiques, ils arrachèrent les enseignes des bourgeois d'Augsbourg, et écrivirent à la place combien d'hommes et de chevaux on était tenu de loger [1].

Tels étaient les préludes de l'œuvre de conciliation que Charles-Quint avait annoncée, et qu'il se hâtait fort peu de commencer. Aussi ces retards, attribués par les uns à la foule des peuples qui l'entourait de ses acclamations, par d'autres aux sollicitations des prêtres qui s'opposaient à ce qu'il vînt à Augsbourg avant qu'on eût imposé silence aux ministres, par d'autres enfin aux leçons que le Pape lui avait données dans l'art de la politique et de la ruse [2], indisposaient-ils toujours plus l'Électeur et ses alliés.

Enfin Charles, ayant quitté Innsbrück deux jours après la mort de Gattinara, arriva à Munich le 10 juin. La réception fut magnifique. A trois quarts de lieue de la ville, une forteresse improvisée, des baraques, des canons, des cavaliers, un assaut, des détonations répétées, des flammes, des cris, des tourbillons de fumée, et un terrible cliquetis d'armes ; dans la ville, des théâtres dressés en plein air, *la Juive Esther*, *le Perse Cambyse*, et d'autres pièces non moins fameuses, le tout entremêlé de superbes feux d'artifices : tel était l'accueil fait par les adhérents du Pape à

1 Gehen nicht mehr in die Häuser und schreiben an die Thur. (Ib. p. 89.)

2 Cesarem, instructum arte pontificum quærere causas moræ. (L. Epp., IV, p. 31.)

celui qu'ils appelaient leur sauveur. Charles en témoigna toute sa satisfaction [1].

L'Empereur n'était plus fort éloigné d'Augsbourg. Dès le 11 juin, chaque jour, à chaque heure, les gens de la maison impériale, les carrosses, les chariots, les bagages, entraient dans cette ville, au claquement des fouets et au son du cor [2]; et les bourgeois, ébahis et les mains pendantes, regardaient d'un œil morne toute cette valetaille insolente, qui fondait sur leur cité, comme une nuée de sauterelles [3].

Le 15 juin, dès cinq heures du matin [4], les Électeurs, les princes et leurs conseillers se rassemblèrent à l'hôtel de ville; et bientôt on y vit arriver les commissaires impériaux, apportant l'ordre de se rendre au-devant de Charles. A trois heures, les princes et les députés sortirent de la ville, et, arrivés près d'un petit pont jeté sur la rivière de Lech, ils firent halte et attendirent l'Empereur. Les regards de cette brillante assemblée, qui se trouvait alors arrêtée sur les bords riants de ce torrent des Alpes, se portaient avec impatience vers la route de Munich. Enfin, après deux ou trois heures d'attente, des nuages de poussière et un grand bruit annoncèrent l'Empereur. Deux mille hommes de gardes impériales

1 Das hat Kais. Maj. wohl gefallen. (Forstemann, Urkunden. I, p. 246.)

2 Alle stund die Wagen, der Tross und viel Gesinds nach einander herein. (Corp. Ref., II, p. 90.)

3 Finden aber wenig Freuden feuer. (Ib.)

4 Zu morgens, um fünf Uhr. (F. Urkunden, I, p. 263.)

défilèrent d'abord. Puis, Charles étant parvenu à environ cinquante pas de la rivière, les Électeurs et les princes mirent pied à terre. Leurs fils, qui s'étaient avancés au delà du pont, s'apercevant que l'Empereur se préparait à en faire autant, se précipitèrent vers lui, et le supplièrent de rester en selle [1]; mais Charles, sans hésiter, descendit de cheval [2], et, s'approchant des princes avec un aimable sourire, leur serra cordialement la main. Alors Albert de Mayence, en sa qualité d'archichancelier de l'Empire, souhaita la bienvenue à Sa Majesté, et le comte palatin Frédéric répondit de la part de Charles.

Pendant que cela se passait, trois personnages se tenaient à part sur une hauteur [3] : c'était le légat romain, fièrement assis sur une mule éclatante de pourpre, et entouré de deux autres cardinaux, l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Trente. Le Nonce, voyant tant de grandeurs réunies à ses pieds, étendit les mains du haut de sa mule, et donna la bénédiction. Aussitôt l'Empereur, le Roi et les princes soumis au Pape se jetèrent à genoux; les Espagnols, les Italiens, les Néerlandais, les Allemands de leur suite, firent de même, en jetant néanmoins un regard furtif sur les protestants, qui, au milieu de cette foule humblement prosternée, demeuraient seuls

1 Ab Electorum filiis qui præcurrerant rogatus. (Seck., II, p. 101.)

2 Mox ab equis descenderunt. (Cochl., 192.)

3 Auf ein Ort geruckt. (F. Urkunden, I, p. 258.)

debout[1]. Charles n'eut pas l'air de le remarquer, mais il comprit sans doute ce que cela voulait dire. Alors l'électeur de Brandebourg adressa au Légat un discours latin. On l'avait choisi, parce qu'il parlait cette langue mieux que les princes de l'Église. Aussi Charles, en louant son éloquence, ajouta-t-il finement un mot sur la négligence des prélats[2]. Puis, l'Empereur s'apprêtant à remonter à cheval, le prince électoral de Saxe et les jeunes princes de Lunebourg, de Mecklembourg, de Brandebourg et d'Anhalt, se précipitèrent vers lui pour l'aider à se mettre en selle. L'un d'eux tenait la bride, un autre l'étrier, et tous étaient ravis de la magnifique apparence de leur puissant empereur[3]. La marche commença.

D'abord venaient deux compagnies de lansquenets, commandées par Simon Seitz, bourgeois d'Augsbourg, qui avait fait la guerre d'Italie, et revenait chez lui tout couvert d'or[4]. Puis suivaient les maisons des six électeurs, composées de princes, de comtes, de conseillers, de gentilshommes et de soldats; la maison des ducs de Bavière s'était glissée dans leurs rangs, et les quatre cent cinquante cavaliers qui la composaient marchaient cinq de front, revêtus de brillantes cuirasses, portant des justaucorps rouges, et sur la tête de superbes panaches. La Bavière était déjà, dans ce

1 Primum constantiæ specimen. (Seck., II, p. 101.)

2 Prælatorum autem negligentiam accusaret. (Ib.)

3 Conscendentem juniores principes adjuverunt. (Ib. et F. Urkunden, I, p. 258.)

4 Bekleit von Gold. (F. Urkunden, I, p. 258.)

siècle, le principal appui de Rome en Allemagne.

Immédiatement après venaient la maison de l'Empereur et celle de son frère, qui contrastaient fort avec tout cet appareil guerrier. C'était des coursiers turcs, polonais, arabes et autres, menés en laisse; puis une multitude de jeunes pages vêtus de velours jaune ou rouge, et des seigneurs espagnols, bohémiens et autrichiens, couverts d'habits de soie et de velours [1]; parmi eux, les Bohémiens se distinguaient par leur air belliqueux, et faisaient caracoler leurs superbes montures. Enfin des trompettes, des timbaliers, des hérauts d'armes, des palefreniers, des estafiers et les porte-croix du Légat, annonçaient l'approche des princes.

Ces puissants seigneurs, dont les luttes avaient si souvent rempli l'Allemagne de troubles et de batailles, s'avançaient à cette heure pacifiquement les uns à côté des autres. Après les princes venaient les Électeurs; et l'électeur de Saxe, selon la coutume, portant le glaive impérial nu et flamboyant, marchait immédiatement devant l'Empereur [2].

Enfin apparaissait ce prince, sur qui se dirigeaient tous les yeux [3]. Agé de trente ans, d'un port distingué, d'une figure agréable, tout couvert de vêtements d'or, éblouissant [4] de pierres pré-

1 Viel sammete und seiden Röcke. (L. Opp., XX, p. 201.)

2 Noster princeps, de more, prætulit ensem. (C. R., II, p. 118.)

3 Omnium oculos in se convertit. (Seck., II, p. 160.)

4 Totus gemmis coruscabat. (Seck., II, p. 160.)

cieuses, portant sur le sommet de la tête un petit chapeau à la mode espagnole [1], monté sur un superbe étalon polonais d'une éclatante blancheur, placé sous un riche baldaquin de damas rouge, blanc et vert, que soutenaient six sénateurs d'Augsbourg, et laissant tomber autour de lui des regards où la clémence se mêlait à la gravité, Charles excitait le plus vif enthousiasme, et chacun s'écriait qu'il était le plus bel homme de l'Empire, comme le plus puissant prince de l'univers.

Il avait voulu placer à ses côtés son frère et le Légat; mais l'électeur de Mayence, accompagné de deux cents gardes vêtus de soie, avait réclamé la droite de l'Empereur, et l'électeur de Cologne, avec cent satellites armés de toutes pièces, s'était placé à sa gauche; le roi Ferdinand et le Légat avaient dû passer après eux, et étaient suivis des cardinaux, des ambassadeurs et des prélats, parmi lesquels on remarquait l'orgueilleux évêque d'Osma, confesseur de l'Empereur. Les cavaliers impériaux et les troupes d'Augsbourg fermaient la marche. Jamais rien de si beau, disent les historiens, ne s'était vu dans l'Empire [2].

On avançait lentement, et il était entre huit et neuf heures du soir quand on arriva à la porte d'Augsbourg [3]. Là se trouvaient le bourgmestre

1 Ein klein Spanisch Hütlein. (F. Urkunden, I, p. 260.)

2 Antea in Imperio non erat visa. (Seck., II, p. 160.)

3 Ingressus est in urbem intra octavam et nonam. (Seck., II, p. 114.)

et les conseillers, qui se prosternèrent devant Charles. Au même moment, les canons des remparts, les cloches des temples à la volée, le bruit des trompettes et des cymbales, et les cris de joie du peuple, retentirent avec fracas. Stadion, évêque d'Augsbourg, et son clergé en vêtements blancs, entonnèrent l'*Advenisti desiderabilis*. Six chanoines, s'avançant avec un magnifique dais, se préparaient à conduire l'Empereur à la cathédrale, quand le coursier de Charles, s'épouvantant de ce nouveau baldaquin, se cabra tout à coup [1], et l'Empereur ne s'en rendit maître qu'avec peine. Enfin Charles entra dans la basilique, ornée de guirlandes et de fleurs, et que mille flambeaux éclairèrent aussitôt.

L'Empereur se rendit à l'autel, et s'étant jeté à genoux éleva les mains vers le ciel [2]. Pendant le *Te Deum*, les Protestants remarquèrent avec inquiétude que Charles s'entretenait à voix basse avec l'évêque de Mayence, prêtait l'oreille au Légat qui s'était approché pour lui parler, et faisait amicalement des signes de tête au duc George; tout cela leur parut de mauvais augure. Mais au moment où le clergé chanta : *Te ergo quæsumus*, Charles, interrompant ses conversations, se leva soudainement, et l'un des acolytes se précipita vers lui avec un coussin brodé d'or; l'Empereur le repoussa, et se mit à genoux sur les dalles du temple; toute l'assemblée se prosterna avec lui;

1 Da entsetzt sich K. M. Hengst fur solchem Himel. (F. Urkunden, I, p. 261.)

2 Ihr händ aufgehebt. (Ib.)

l'Électeur et le Landgrave restèrent seuls debout. Le duc George, hors de lui de tant d'audace, jeta à son cousin un coup d'œil menaçant. Le margrave de Brandebourg, entraîné par la foule, s'était agenouillé; mais ayant vu ses deux alliés debout, il se releva vivement.

Alors l'archevêque-cardinal de Salzbourg se mit en devoir de prononcer la bénédiction. Mais Campeggi, impatient de n'avoir jusqu'alors joué aucun rôle dans la cérémonie, s'avança en hâte vers l'autel, et en écartant brusquement l'Archevêque, lui dit [1] : « C'est à moi que cet office appartient, « et non à vous. » L'Archevêque céda ; l'Empereur s'inclina, et le Landgrave, retenant avec peine un sourire, se cacha derrière un candélabre. Puis le son des cloches recommença, le cortége se remit en marche, et les princes conduisirent l'Empereur au Palatinat (c'est ainsi qu'on nommait le palais de l'évêque), préparé pour Charles. Alors la foule se dispersa ; il était plus de dix heures du soir.

Le moment était venu où les partisans de la Papauté se flattaient de rendre les Protestants infidèles à leur foi. L'arrivée de l'Empereur, la procession du Saint Sacrement qui s'apprêtait, l'heure tardive, tout avait été calculé à l'avance. « Les noc« turnes de la trahison allaient commencer, » dit Spalatin.

Il y avait eu, dans les appartements de l'Empereur, quelques instants de conversation générale ; puis on avait laissé les princes du parti romain se

1 Cardinalem legatus castigatum abegit. (Seck., II, p. 161.)

retirer; et Charles-Quint avait fait signe à l'électeur de Saxe, au landgrave de Hesse, au margrave George de Brandebourg, au prince d'Anhalt et au duc de Luxembourg, de le suivre dans sa chambre particulière [1]. Son frère Ferdinand, qui devait lui servir d'interprète, y était entré seul avec eux. Charles pensait que tant que les princes protestants seraient en vue, ils ne céderaient pas, mais que dans un entretien intime et amical il obtiendrait d'eux tout ce qu'il voudrait.

« Sa Majesté vous demande, dit Ferdinand, de « suspendre vos prêches. » A l'ouïe de ces paroles, les deux vieux princes (l'Électeur et le Margrave) pâlirent et se turent [2]; il y eut un long silence.

A la fin, le Landgrave prit la parole. « Nous « supplions Votre Majesté, dit-il, de retirer sa de- « mande; car nos ministres annoncent la pure « parole de Dieu, comme l'ont fait les anciens doc- « teurs de l'Église, saint Augustin, saint Hilaire et « tant d'autres. Il sera facile à Votre Majesté de « s'en convaincre. Nous ne pouvons nous priver « de la parole de Dieu et renier son Évangile [3]. »

Ferdinand, prenant la parole en français [4] (c'était dans cette langue qu'il conversait avec son frère), fit connaître à l'Empereur la réponse du Landgrave. Rien n'était plus désagréable à Charles que ces citations de saint Hilaire et de saint Au-

1 Ad conclave suum. (Corp. Ref., II p. 106 et 114.)

2 Die beede alte Fürsten zum höchsten entsetzt. (Ib.)

3 Se non posse cibo verbi Dei carere, nec sana conscientia Evangelium negare. (Corp. Ref, p. 115.)

4 In französischer Sprache. (Ib. p. 107.)

gustin ; aussi le rouge lui monta-t-il au visage, et il s'emporta presque [1]. « Sa Majesté, dit alors Fer-« dinand d'un ton plus positif, ne peut se désister « de sa demande. » — « Votre conscience, répli-« qua vivement le Landgrave, n'a pas le droit de « commander à la nôtre [2]. » Ferdinand insistant encore, le Margrave, qui avait jusqu'alors gardé le silence, ne put plus se contenir, et, laissant là les interprètes, il inclina la tête du côté de Charles, et s'écria avec émotion : « Plutôt que de me lais-« ser enlever la parole du Seigneur et de renier « mon Dieu, je me jetterais à genoux devant Votre « Majesté, et je me laisserais trancher la tête. » En prononçant ces paroles simples et magnanimes, dit un contemporain [3], le prince les accompagna d'un geste énergique, et fit tomber ses mains sur son cou comme le glaive d'un bourreau. L'exaltation des princes était à son comble ; s'il l'eût fallu, ils eussent tous quatre marché à l'instant même à l'échafaud. Charles en fut ému ; surpris et entraîné, il s'écria précipitamment, dans son mauvais allemand, en faisant mine d'arrêter le Landgrave : « Cher prince, pas la tête ! pas la « tête !..... » Mais à peine eut-il dit ces trois mots, qu'il s'arrêta.

Ces paroles furent les seules que Charles-Quint prononça dans une conférence ou devant la Diète.

1 Sich darob etwas angeröt und erhitzt. (Ib.)

2 K. M. Gewissen sey aber kein Herr und Meyster uber ihr Gewissen. (Ib. p. 115.)

3 *Ut simpliciter, ita magnanimiter,* dit Brentz. (Ib.)

Son ignorance de la langue allemande, et quelquefois l'étiquette de l'Escurial, l'obligèrent à ne parler jamais que par la bouche de son frère ou du Comte palatin. Aussi disait-on, comme il consacrait chaque jour quatre heures au culte divin : « Il parle plus avec Dieu qu'avec les hommes. » Ce silence habituel ne fut point favorable à ses desseins. Il lui eût fallu de l'activité, de l'éloquence; et, au lieu de cela, les Allemands ne voyaient, a-t-on dit, dans la figure muette de leur jeune empereur, qu'une pagode remuant la tête et clignant les yeux. Charles sentait quelquefois très-vivement le défaut de cette position : « Pour parler allemand, disait-il, je donnerais volontiers une autre « langue, fût-ce l'espagnole ou la française, et « même, en outre, l'un de mes États [1]. »

Ferdinand comprit qu'il était inutile d'insister sur la cessation des assemblées; mais il avait une autre soumission à requérir. Le lendemain était la Fête-Dieu, et un usage dont on ne s'était jamais écarté voulait que tous les princes et députés présents à la Diète assistassent à la procession. Quoi! les Protestants se refuseraient à cet acte de courtoisie dès l'ouverture d'une Diète, où chacun venait dans un esprit de conciliation? N'ont-ils pas déclaré que le corps et le sang de Christ sont réellement dans l'hostie? Ne se vantent-ils pas de leur opposition à Zwingle, et peuvent-ils rester en arrière sans être entachés d'hérésie? Mais s'ils as-

1 Es wäre Spanisch oder Französisch, und dazu eines Landes minder. (C. Ref., II, p. 114.)

sistent aux pompes qui entourent « le corps du « Seigneur, » s'ils se mêlent à ce clergé nombreux, éclatant de luxe et d'orgueil, qui promène le Dieu qu'il a créé, s'ils sont là quand le peuple adore, ne compromettent-ils pas irrévocablement leur foi? La machine est bien préparée; son jeu ne peut manquer; plus de doute! La ruse des Italiens va triompher de la simplicité de ces grossiers Allemands!...

Ferdinand, se faisant donc une arme du refus qu'il vient d'essuyer, leur dit : « Puisque l'Empe-« reur ne peut obtenir que vous suspendiez vos « assemblées, il vous demande du moins de l'ac-« compagner demain, selon l'usage, à la proces-« sion du Saint Sacrement. Faites-le, et si ce n'est « par égard pour lui, que ce soit au moins à l'hon-« neur du Dieu tout-puissant [1]. »

Les princes furent plus indignés et plus consternés encore : « Christ, dirent-ils, n'a pas institué « son sacrement pour qu'on l'adore. » Charles persiste dans sa demande, les Protestants dans leur refus [2]. L'Empereur alors déclare qu'il ne peut accepter leur excuse, qu'il leur donne du temps pour y réfléchir, et que le lendemain matin ils doivent être prêts à répondre.

On se sépara dans la plus grande agitation. Le Prince électoral, qui avait attendu son père dans la première salle avec d'autres seigneurs, cherchait,

1 Et saltem in honorem Dei illud facerent. (C. R., II, p. 116.)

2 Perstitit Cæsar in postulatione, perstiterunt illi in recusatione. (C. Ref. II, p. 115.)

au moment où les princes sortaient de la chambre de l'Empereur, à lire sur leur visage ce qui s'était passé. Jugeant, à l'émotion peinte sur leurs traits, que la lutte avait été vive, il crut que son père courait les plus grands dangers; aussi, le saisissant vivement par la main, il l'entraîna dans l'escalier du palais, en s'écriant avec effroi, et comme si les satellites de Charles eussent été déjà sur ses pas : « Venez, venez promptement! »

Charles, qui ne s'était pas attendu à une pareille résistance, était en effet confondu, et le Légat s'efforçait de l'exaspérer toujours plus [1]. Agité, plein de dépit et d'indignation, proférant les plus terribles menaces [2], le jeune empereur se promenait précipitamment dans les salles du Palatinat; et, ne pouvant attendre jusqu'au lendemain, il envoya au milieu de la nuit demander à l'Électeur sa décision finale. « Pour le moment nous avons « besoin de sommeil, répondit celui-ci; demain, « nous ferons connaître notre résolution [3]. »

Le Landgrave cependant ne se reposait pas plus que Charles. A peine de retour chez lui, il avait envoyé son chancelier chez les députés de Nuremberg, et les avait fait réveiller pour leur apprendre ce qui venait de se passer [4].

En même temps, on exposait aux théologiens

1 A sævitia legati Romanensium captivi. (Ib., p. 116.)

2 Hinc secutæ sunt gravissimæ minæ, jactatæ sævissimæ Cæsaris indignationes. (Ib.)

3 Quiete sibi opus esse dicens, responsum in diem alterum distulit. (Seckend, II, p. 162.)

4 Hat nächten uns aufwecken lassen. (C. Ref., II, p. 106.)

la démarche de Charles, et Spalatin, prenant la plume, rédigeait leur préavis pendant la nuit. « Le sacrement, y disait-il, n'a pas été établi pour « qu'on l'adore, comme les Juifs adorèrent le ser- « pent d'airain [1]. Nous sommes ici pour confesser « la vérité, et non pour confirmer des abus. Ainsi « donc, que l'on s'abstienne ! » Ce préavis fortifia les princes évangéliques dans leur résolution ; et la journée du 16 juin commença.

L'électeur de Saxe s'étant trouvé indisposé pendant la nuit, chargea son fils de le représenter. A sept heures, les princes et les conseillers se rendirent à cheval au palais de l'Empereur [2].

Le margrave de Brandebourg prit la parole : « Vous savez, dit-il à Charles, comment, au péril « de notre vie, mes ancêtres et moi, avons sou- « tenu votre auguste maison. Mais dans les choses « de Dieu, les ordres de Dieu même m'obligent « à mettre de côté tout commandement d'homme. « On dit que la mort attend ceux qui persévéreront « dans la saine doctrine ; je suis prêt à l'endurer. » Puis il présenta à l'Empereur la déclaration des princes évangéliques. « Nous n'appuierons pas « de notre présence, disaient-ils, ces traditions « humaines et impies qui sont opposées à la pa- « role de Dieu. Nous déclarons au contraire, sans « hésiter et d'un commun accord, qu'il faut les

1 Wie die Juden die Schlange haben angebethet. (C. Ref., II, p. 111.)

2 Heute zu sieben Uhren sind gemeldete Fürsten. (C. Ref., II, p. 107.)

« bannir de l'Église, de peur que ceux de ses « membres qui sont encore sains ne soient at- « teints de ce poison mortel [1]. »

« Si vous n'accompagnez pas Sa Majesté pour « l'amour de Dieu, dit Ferdinand, faites-le du « moins pour l'amour de l'Empereur et comme « vassaux de l'Empire [2] : Sa Majesté vous l'or- « donne. » — « Il s'agit d'un acte de culte, répon- « dirent les princes; notre conscience nous le « défend. » Alors Ferdinand et Charles s'étant entretenus à voix basse : « Sa Majesté désire voir, « dit le roi, si vous lui obéirez, ou non [3]. » En même temps l'Empereur et son frère sortirent. Mais les princes, au lieu de les suivre, comme Charles l'espérait, retournèrent pleins de joie dans leur palais.

La procession ne commença qu'à midi. Le clergé ouvrait la marche; puis venaient les nobles espagnols, belges, autrichiens, de la cour impériale; ensuite les hérauts d'armes et les trompettes; après eux les princes séculiers, tous des cierges à la main. Le Saint Sacrement était porté par l'électeur de Mayence, primat d'Allemagne, ayant à sa droite le roi Ferdinand, et à sa gauche l'électeur Joachim. Derrière lui marchait l'Empereur, seul, l'air recueilli, un cierge à la main, la tête nue et rasée comme un prêtre, quoi-

1 Cœlestin, I, p. 82.

2 Ut vassalli et principes Imperii. (Cochlœus, p. 192.)

3 Sie wolle sehen, ob sie I. M. Gehorsam leisten oder nicht. (Corp. Ref., II, p. 108.)

que le soleil de midi dardât sur lui ses rayons les plus ardents [1]. Charles voulait, en s'exposant à ces fatigues, professer hautement sa foi à ce qui constitue l'essence du catholicisme-romain. A mesure que l'esprit et la vie s'étaient échappés des églises primitives, on avait cherché à les remplacer par des formes, des apparences et des rites. L'origine du culte romain se trouve dans cette décadence de la charité et de la foi, que des catholiques des premiers siècles ont souvent déplorée, et l'histoire de Rome est tout entière dans cette parole de saint Pierre : *Ayant la forme de la piété, elle en a renié la force* [2]. Mais comme la force commençait alors à revivre dans l'Église, la forme commençait aussi à déchoir. A peine cent bourgeois d'Augsbourg s'étaient-ils joints à la pompe du 16 juin; ce n'étaient plus les processions d'autrefois : le peuple chrétien avait rappris à aimer et à croire.

Charles, sous son air dévot, cachait un cœur ulcéré. Le Légat savait moins bien se contraindre, et disait hautement « que cet entêtement des « princes causait un grand préjudice au Pape [3]. » La procession finie (elle avait duré une heure), Charles ne put retenir davantage son extrême irritation; et à peine de retour dans son palais, il déclara qu'il allait envoyer un sauf-conduit aux

1 Clericaliter detonso capillo. (Zwing. Epp., II, p. 471.) Nudo capite, sub meridiani solis ardoribus. (Pallavicini, I, p. 228.)

2 Deuxième Épitre à Timothée, III, 5.

3 Sarpi, Conc. de Trente, I, p. 99.

princes protestants; que le lendemain même ces hommes obstinés et rebelles devraient quitter Augsbourg [1], et que la Diète aurait ensuite à prendre les résolutions que lui suggérerait le salut de l'Église et de l'Empire. C'était sans doute le Légat qui avait suggéré à Charles ce plan, dont l'exécution eût amené infailliblement la guerre religieuse. Mais quelques-uns des princes du parti romain, désirant maintenir la paix, parvinrent, non sans peine, à faire retirer par l'Empereur cet ordre menaçant [2].

V.

Charles, se voyant battu dans l'affaire de la procession, voulut prendre sa revanche dans celle des assemblées; car rien ne l'offusquait comme ces prêches. La foule ne cessait de remplir la vaste église des Franciscains [3], où un ministre zwinglien, d'une éloquence vive et pénétrante, prêchait sur le livre de Josué [4]. Il mettait en scène les rois de Canaan et les enfants d'Israël; on les entendait parler, on les voyait agir; et chacun reconnaissait dans Canaan l'Empereur et les

1 Ut mox, altera die, cum salvo conductu Lutherani abirent domum. (Cochl., p. 193.)

2 Pacis et concordiæ avidi supplicarunt ejus majestati ut sedata ira. (Ib.)

3 Maximus populi concursus in amplissima æde. (Cochl., p. 193.)

4 Facundus et ad concitandum populum idoneus et acer. (Ibid.)

princes ultramontains, et dans le peuple de Dieu les adhérents de la Réforme. Aussi les fidèles sortaient-ils du temple enthousiastes de leur foi, et pleins du désir de voir tomber les abominations des idolâtres. Le 16 juin, les protestants délibérèrent sur la demande de Charles, et la majorité la rejeta. « Ce n'est qu'un épouvantail, disait-on; « les Papistes veulent seulement voir si le clou « branle dans la paroi, et si l'on peut lancer le « lièvre hors des broussailles. »

Les princes le lendemain 17, avant déjeuner [1], répondirent donc à l'Empereur : « Interdire à nos « ministres de prêcher purement le saint Évan- « gile, serait une rébellion contre Dieu, qui veut « que sa parole ne soit point liée. Pauvres pé- « cheurs que nous sommes, nous avons besoin « de cette parole divine pour surmonter nos « peines [2]. D'ailleurs, Sa Majesté a déclaré que « dans cette diète on examinerait chaque doc- « trine avec impartialité : or nous ordonner, dès « cette heure, de suspendre nos sermons, ce se- « rait à l'avance condamner la nôtre. »

Charles convoqua aussitôt les autres princes, temporels et spirituels, qui arrivèrent à midi au palais palatin, et restèrent en séance jusqu'à la fin du jour [3]; les débats furent des plus animés. « Ce matin même, dirent quelques orateurs, en

1 Freitag vor dem Morgenessen. (C. R., II, p. 113.)

2 Nec se illo animæ nutrimento carere. (Cœlestinus, Hist. Comit, I, p. 86. Forst. Urkunden, I, p. 283.)

3 Cæsar a meridie. (Seck., p. 165.) Den ganzen Tag. (C. R., II, p. 113.)

« sortant de chez l'Empereur, les princes pro-
« testants ont fait prêcher publiquement [1]. » Charles, indigné de ce nouvel affront, pouvait à peine se contenir. Cependant quelques princes l'ayant supplié d'accepter leur médiation, il y consentit; mais les Protestants furent inébranlables. Ces hérétiques, que l'on s'imaginait si facilement soumettre, n'auraient-ils donc paru à Augsbourg que pour humilier Charles-Quint? Il fallait à tout prix sauver l'honneur du chef de l'Empire. « Renonçons nous-mêmes à nos prédi-
« cateurs, dirent les princes; alors les Protestants
« ne pourront persister à garder les leurs [2]. »

La commission proposa donc que l'Empereur écartât les prédicateurs, soit papistes, soit luthériens, et désignât quelques chapelains chargés d'annoncer la pure parole de Dieu, sans attaquer ni l'un ni l'autre des deux partis. « Ce seront des
« hommes neutres, dit-on aux Protestants; ni
« Faber ni les siens ne seront admis. » — « Mais
« on condamnera notre doctrine. » — « Nulle-
« ment; le prédicateur ne fera autre chose que
« de lire textuellement les Évangiles, les Épîtres [3],
« et une confession générale des péchés. » Les États évangéliques demandèrent du temps pour réfléchir.

1 Eo ipso die, conciones continuatæ. (Seck., p. 165.)

2 Cessare debeant omnes tam Papistarum quam Evangelicorum conciones. (C. R., II, p. 116.)

3 Qui tantum recitet Evangelium et Epistolam γραμματικῶς. (Ib., p. 119.)

« Il faut accepter, dit Mélanchton ; car si notre « obstination portait l'Empereur à refuser d'en-« tendre notre confession, le mal serait bien plus « grand encore. »

« Nous sommes appelés à Augsbourg, dit Agri-« cola, pour rendre raison de notre doctrine, et « non pour prêcher [1]. »

« Il y a du désordre dans la ville, remarqua « Spalatin. Les sacramentaires, les enthousiastes y « prêchent aussi bien que nous ; il faut sortir de « ce tourbillon. »

« Que proposent les Papistes? demandaient « d'autres théologiens. De lire sans explication « les Évangiles et les Épîtres ; mais n'est-ce pas là « une victoire? Quoi! nous protestons contre les « interprétations de l'Église ; et voilà des prêtres « qui devront lire la parole de Dieu sans leurs « notes et leurs commentaires, c'est-à-dire en se « transformant en ministres protestants ! » — « O « sagesse admirable des gens de cour [2] ! » s'écriait en souriant Mélanchton.

A ces motifs se joignaient ceux des jurisconsultes. L'Empereur devant être considéré comme le magistrat légitime d'une ville impériale, aussi longtemps qu'il y faisait sa résidence, c'était à lui qu'appartenait légalement dans Augsbourg toute juridiction.

« Eh bien, dirent les princes protestants, nous

1 Non sumus parochi Augustanorum, ajoutait-il. (C.R., II, p. 119.)

2 Vide miram sapientiam aulicorum. (Ib.)

« consentons à faire taire nos prédicateurs, dans « l'espérance que nous n'entendrons rien qui « blesse notre conscience. S'il en était autrement, « nous nous verrions contraints de repousser « une aussi grave injure [1]. Au reste, ajouta l'É- « lecteur en se retirant, nous espérons que si, un « jour ou l'autre, nous désirons entendre l'un de « nos chapelains dans notre hôtellerie, nous se- « rons libres de le faire [2]. »

On courut chez l'Empereur, qui ne demandait pas mieux que de s'entendre avec les Protestants à ce sujet, et ratifia tout.

Il était samedi; on expédia aussitôt un héraut impérial, qui parcourant, à sept heures du soir, au son des trompettes, les rues de la ville [3], criait de toutes ses forces : « Écoutez! écoutez [4]!... Ainsi « ordonne Sa Majesté Impériale, notre très-gra- « cieux seigneur : Nul prédicateur ne pourra prê- « cher dans Augsbourg, excepté ceux que Sa Ma- « jesté aura nommés; et cela sous peine d'encou- « rir la disgrâce et les châtiments de Sa Majesté. »

Mille discours divers furent alors échangés dans les demeures des bourgeois d'Augsbourg. « Nous « sommes bien impatients, disait-on, de voir ces « prédicateurs désignés par l'Empereur, et qui

1 Ut de remediis propulsandæ injuriæ cogitent. (Seck., II, p. 165.)

2 Ob je einer einen Prediger in seiner Herberg für sich predigen liess. (C. Ref., II, p. 113.)

3 Per tubicines et heraldum. (Sturmius, Zwing. Epp., p. 466.)

4 Hört, Hört. (C. Ref., II, p. 124.)

« ne prêcheront, ô merveille inouïe, ni contre la « doctrine évangélique, ni contre la doctrine du « Pape [1]! Il faut nous attendre, ajoutait un autre, « à voir paraître quelque Tragélaphe ou quelque « Chimère, avec la tête d'un lion, la queue d'un « dragon, et le corps d'une chèvre [2]. » Les Espagnols se montrèrent fort satisfaits de cet accord, car plusieurs d'entre eux n'avaient entendu de leur vie un seul sermon; ce n'était pas la mode en Espagne; mais les amis de Zwingle furent remplis d'indignation et d'épouvante [3].

Enfin, le dimanche 19 juin commença; chacun courut dans les églises; et les fidèles qui les remplissaient, l'œil fixé sur le prédicateur et les oreilles tendues [4], s'apprêtèrent à ouïr ce que diraient ces nouveaux et étranges orateurs [5]. On croyait généralement que leur tâche serait de faire un discours évangélico-papiste, et l'on était fort impatient d'entendre cette merveille. Mais « la mon- « tagne en travail enfante une souris. »

Le prédicateur lut d'abord la prière commune; il y ajouta l'évangile du jour, finit par une confession commune des péchés, et renvoya son auditoire. On se regardait ébahi : « Vraiment, disait- « on, voilà un prédicateur qui n'est ni évangé-

1 Omnes nunc avidissime exspectant. (C. Ref., II, p. 116.)

2 Chimæram aut Tragelaphum aliquem exspectamus. (Ib.) — Le Tragélaphe est un animal fabuleux, moitié chèvre, moitié cerf.

3 Multos deterrent. (Sturmius Zwinglio, Epp., p. 466.)

4 Arrectis auribus. (C. R., II, p. 116.)

5 Quid novi novus concionator allaturus sit. (Ib., p. 117.)

« lique ni papiste, mais purement textuel [1]. » A la fin tous se prirent à rire, « et certes, dit Brentz, « il y avait de quoi [2]. » — On peut être d'un autre avis. Dans quelques églises cependant, les chapelains, après avoir lu l'évangile, y ajoutèrent quelques paroles puériles, sans christianisme, sans consolation, et nullement basées sur la parole de Dieu [3].

Après le prétendu sermon, on passa à la messe. Celle de la cathédrale fut particulièrement bruyante. L'Empereur n'y était pas, car il avait coutume de dormir jusqu'à neuf ou dix heures [4], et l'on célébrait pour lui une messe tardive ; mais Ferdinand et plusieurs princes y assistaient. Orgues, soufflets, tuyaux, voix retentissantes des chœurs, tout était mis en œuvre, et une foule nombreuse et bigarrée, accourant par toutes les portes, remplissait le temple. On eût dit toutes les nations du monde se donnant rendez-vous dans la cathédrale d'Augsbourg. Ici des Français, et là des Espagnols ; ici des Mores, et là des Moresques ; ici des Italiens, et là des Turcs ; même, dit Brentz, de ceux qu'on nomme Stratiotes [5]. Cette

1 Sic habes concionatorem neque evangelicum neque papisticum, sed nudum textualem. (Ib.)

2 Rident omnes, et certe res valde ridicula est. (Ib.)

3 Paucula quædam, eaque puerilia et inepta, nec christiane, absque fundamento verbi divini et consolatione. (Seck., II, p. 165.)

4 Dormire solet usque ad nonam aut decimam. (Corp. R., II, p. 117.)

5 Ibi videas hic Gallos, hic Hispanos, hic Æthiopes, illic

messe ne représentait pas mal le pêle-mêle du Papisme.

Un prêtre seul, fervent romain, osa faire l'apologie de la messe dans l'église de Sainte-Croix. Charles, voulant maintenir son autorité, le fit jeter dans la tour des Cordeliers, d'où on le laissa s'évader. Quant aux pasteurs évangéliques d'Augsbourg, presque tous quittèrent la ville pour porter ailleurs l'Évangile. Les princes protestants se montrèrent jaloux d'assurer à leurs églises le ministère d'hommes si distingués.

Le découragement et l'effroi suivirent de près cette mesure, et les plus fermes même furent émus. « Notre Seigneur Dieu, disait l'Électeur en « poussant des soupirs, a reçu l'ordre de se taire « à la diète d'Augsbourg[1]. » Luther perdit dès lors la bonne opinion qu'il avait eue de Charles. « Voici quelle sera la fin de tout ceci, dit-il : « l'Empereur, qui a ordonné à l'Électeur de re- « noncer aux assemblées, lui ordonnera ensuite « de renoncer à la doctrine. Les Papistes, livrés « aux démons, sont transportés de rage; et, pour « vivre, il leur faut boire du sang[2]. Ce n'est pas « avec des hommes que vous avez affaire à « Augsbourg, c'est avec les portes mêmes de « l'enfer. »

« Tous, sauf l'Empereur, disait Mélanchton,

etiam Æthiopissas, hic Italos, illic etiam Turcos, aut quos vocant Stratiotas. (Ib.)

1 Hac ratione, Deo, ejusque verbo, silentium est impositum. (Seck., II, p. 165.)

2 Ut nisi sanguinem biberint, vivere non possint. (Ib.)

« nous haïssent d'une haine pleine de violence. « Le péril est grand, très-grand [1]... Priez Christ « qu'il nous sauve! » Mais Luther, quelque attristé qu'il fût, loin de se laisser abattre, releva la tête, et chercha à enflammer le courage de ses frères : « Sachez bien, et n'en doutez pas, leur écrivait-il, « que vous êtes les confesseurs de Jésus-Christ « et les ambassadeurs du Grand Roi [2]. »

Ils avaient besoin de cette pensée; car les adversaires, enflés par ce premier succès, ne négligeaient rien de ce qui pouvait perdre les Protestants, et, faisant un pas de plus, se proposaient de les contraindre à assister aux cérémonies romaines [3]. « L'électeur de Saxe, dit le Légat à « Charles, doit, en vertu de son office de grand « maréchal de l'Empire, porter le glaive devant « vous dans les cérémonies de la Diète. Ordon« nez-lui donc de s'acquitter de son devoir à la « messe du Saint-Esprit qui doit l'ouvrir. » — « Re« fuser, se dit l'Électeur en recevant ce message, « c'est perdre ma dignité; obéir, c'est fouler aux « pieds ma foi et déshonorer l'Évangile! »

Mais les théologiens luthériens levèrent les scrupules de leur prince. « C'est pour une céré« monie de l'Empire, dirent-ils, comme grand « maréchal et non comme chrétien, que l'on vous « convoque; la parole de Dieu même, dans l'his-

1 Magnum omnino periculum est. (C. R., II, p. 118.)

2 Ea fides vivificabit et consolabitur vos, quia Magni Regis estis legati. (L. Epp., IV, p. 59.)

3 Sarpi, Histoire du concile de Trente. (Livre I, page 99.)

« toire de Naaman, vous autorise à vous rendre à « cette invitation [1]. » Les amis de Zwingle ne pensèrent pas de même; leur marche était plus décidée que celle des docteurs saxons. « Les martyrs se « firent égorger, dirent-ils, plutôt que de déposer « un grain d'encens devant les idoles. » Quelques Protestants même, entendant parler de ce *Veni Spiritus,* dirent en hochant la tête : « Nous crai- « gnons fort que le chariot de l'Esprit, qui est la « parole de Dieu, étant laissé de côté par les Pa- « pistes, l'Esprit Saint ne puisse arriver jusqu'à « Augsbourg [2]. »

Le lundi 20 juin, eut lieu la messe d'ouverture. En dehors du chœur, sur une galerie qui le dominait, se placèrent le Landgrave et d'autres Protestants, qui préféraient se tenir à distance de l'hostie [3]. L'Électeur, armé du glaive, resta debout près de l'autel, au moment de l'adoration. Aussitôt après, les acolytes ayant fermé les portes du chœur [4], Vincent Pompinello, archevêque de Rossano, fit le sermon. Il commença par les Turcs et leurs ravages; puis, par un mouvement inattendu, il se mit tout à coup à exalter les Turcs par-dessus les Allemands : « Les Turcs, dit-il, n'ont

1 II. Rois, V, 18. Exemplo Naamanis. (Seck., II, p. 167. Sarpi, p. 99.)

2 Ne ablato Spiritus vehiculo, quod est verbum Dei, Spiritus Sanctus ad Augustam, præ pedum imbecillitate, pervenire non possit. (C. R., II, p. 116.)

3 Abstinendo ab adoratione hostiæ. (Seck., II, p. 119.)

4 Erant enim chori fores clausæ, nec quisquam orationi interfuit. (C. R., II, p. 120.)

« qu'un seul prince, auquel ils obéissent; mais les « Allemands en ont plusieurs, qui n'obéissent à « personne. Les Turcs se trouvent sous une seule « loi, une seule coutume, une seule religion; « mais, parmi les Allemands, il en est qui veulent « toujours de nouvelles lois, de nouvelles cou- « tumes, de nouvelles religions. Ils déchirent la « tunique sans couture de Christ; ils abolissent, « par des inspirations diaboliques, les dogmes « sacrés établis d'un consentement unanime, et « leur substituent des bouffonneries et des obscé- « nités [1]. — Magnanime Empereur, puissant Roi, « dit-il en se tournant vers Charles et son « frère, affilez vos épées, brandissez-les contre « ces perfides perturbateurs de la religion, et ra- « menez-les ainsi dans le bercail de l'Église [2]. « Point de paix pour l'Allemagne, tant que le « glaive n'aura pas entièrement extirpé cette hé- « résie [3]. O saint Pierre et saint Paul, je vous « invoque! vous, saint Pierre, afin que vous ou- « vriez avec vos clefs les cœurs de marbre de ces « princes; et vous, saint Paul, afin que, s'ils se « montrent trop rebelles, vous veniez avec votre « glaive, et vous coupiez, tranchiez et brisiez cette « dureté inouïe. »

Ce discours, entremêlé d'un panégyrique d'Aristide, de Thémistocle, de Scipion, de Caton, de

1 Diabolica persuasione eliminent, et ad scurrilia ac impudica quæque deducant. (Pallavic. Hist. Trid., C. I, p. 231.)

2 Exacuant gladios suos in perversos illos perturbatores. (C. Ref., II, p. 120.)

3 Nisi eradicata funditus per gladium hæresi illa. (Ib.)

Curtius et de Scævola, étant fini, l'Empereur et les princes se levèrent pour présenter leurs offrandes; et le Grand Maréchal aussi bien que le Margrave allèrent eux-mêmes à l'offertoire, mais en souriant, dit-on [1]. Ce fait est peu d'accord avec le caractère de ces princes.

Enfin on sortit de la cathédrale; nul, sauf les amis du Nonce, n'était satisfait de son discours. L'archevêque de Mayence en était scandalisé. « Que voulait-il dire, s'écriait-il, en demandant à « saint Paul de couper les Allemands avec son « glaive? » On n'avait entendu dans la nef de l'église que des éclats de voix inarticulés; les Protestants interrogeaient ceux de leurs amis qui étaient dans le chœur. « Plus ces prêtres excitent « leurs princes à des guerres sanglantes, dit alors « Brentz, plus il faut que nous, nous empêchions « les nôtres de se livrer à la violence [2]. » Ainsi parlait, après le discours du ministre de Rome, un ministre de l'Évangile de paix.

L'Empereur, après la messe, monta en voiture [3], entouré du plus brillant cortége; et étant arrivé à l'hôtel de ville, où les séances de la Diète devaient avoir lieu, il s'assit sur un trône recouvert d'un drap d'or, tandis que son frère se pla-

1 Protestantes etiam ad offerendum munuscula in altari, ut moris erat, accessisse, sed cum risu. (Spalat. Seck., II, p. 167.)

2 Ut nostros principes ab importuna violentia retineamus. (C. Ref., II, p. 120.)

3 Imperator cum omnibus in curiam vectus est. (Sturmius Zwinglio, Epp., II, 430.)

çait sur un siége en face de lui ; puis, tout autour d'eux, se rangèrent les Électeurs, quarante-deux princes souverains, les députés des villes, les évêques et les ambassadeurs, formant enfin ces comices illustres que Luther, six semaines auparavant, avait cru voir siéger dans les airs [1].

Le Comte-Palatin lut la proposition impériale. Elle se rapportait à deux points : la guerre contre les Turcs, et la controverse religieuse. « Sacrifiant « au bien commun mes injures et mes intérêts « particuliers, disait l'Empereur, j'ai quitté mes « royaumes héréditaires pour passer, non sans de « grands dangers, en Italie, et de là en Allemagne. « J'ai appris avec douleur les divisions qui y ont « éclaté, et qui, portant atteinte, non-seulement à « la majesté impériale, mais encore aux comman- « dements du Dieu tout-puissant, doivent engen- « drer le pillage, l'incendie, la guerre et la mort [2]. » A une heure, l'Empereur, accompagné de tous les princes, retourna dans son palais.

Le même jour, l'électeur de Saxe rassembla chez lui ses coreligionnaires, que le discours de l'Empereur avait vivement émus, et il les exhorta à ne se laisser détourner, par aucune menace, d'une cause qui était celle de Dieu même [3]. Tous se montrèrent pénétrés de cette pensée des Écri-

1 Ex volucrum monedularumque regno. (L. Epp., IV, p. 13.)

2 Nicht anders dann zu Raub, Brandt und Krieg. (F. Urkunden, I, p. 307.)

3 Cohortatus est ad intrepidam causæ Dei assertionem. (Seck., II, 168.)

tures : « Parlez, et la parole n'aura point d'effet, « parce que le Dieu fort est avec nous [1]. »

L'Électeur avait à porter un pesant fardeau. Non-seulement il devait marcher à la tête des princes, mais il avait encore à se défendre de l'influence énervante de Mélanchton. Ce n'est pas une abstraction de l'État que ce prince nous présente dans toute cette affaire, c'est la plus noble individualité. Le mardi de bon matin, sentant la nécessité de ces forces invisibles qui, selon une belle image des livres saints, font passer comme à cheval par-dessus les lieux escarpés de la terre, et voyant ses domestiques, ses conseillers et son fils réunis, selon la coutume, autour de lui, Jean les pria affectueusement de se retirer [2]. Il savait que ce n'était qu'en se tenant avec humilité devant Dieu qu'il pourrait subsister avec courage devant Charles. Seul dans sa chambre, il ouvrit et lut les Psaumes; puis, se jetant à genoux, il présenta à Dieu la plus fervente prière [3]. Alors, voulant se confirmer dans la fidélité inébranlable qu'il venait de promettre au Seigneur, il s'avança vers son secrétaire, et y coucha par écrit ses résolutions. Dolzig et Mélanchton lurent plus tard ces lignes, et en furent remplis d'admiration [4].

S'étant ainsi retrempé dans des pensées cé-

1 Esaïe, VIII, v. 10.

2 Mane remotis omnibus consiliariis et ministris. (Seck., II, p. 169.)

3 Precibus ardentissimis a Deo successum negotii petiisset. (Ibid.)

4 Quæ cum admiratione legisse dicuntur. (Ibid.)

lestes, Jean prit en main la proposition impériale, la médita mûrement, et ayant fait venir son fils, le chancelier Brück, et un peu plus tard Mélanchton, ils tombèrent d'accord que c'était par les affaires religieuses que les délibérations de la Diète devaient commencer : ses alliés, consultés par lui, se rangèrent à cet avis.

Le Légat avait conçu un projet diamétralement opposé. Il voulait étouffer l'affaire religieuse, et demandait à cette fin que les princes se contentassent de l'examiner en comité secret [1].

Prendre ses adversaires par le silence, sans confession, sans dispute, comme on prend une ville par la famine, sans bataille et sans assaut; bâillonner la Réformation, et la réduire ainsi à l'impuissance et à la mort, telle était sa tactique. Ce n'était pas assez d'avoir fait taire les prédicateurs; il fallait faire taire les princes, mettre la Réforme au secret, et l'y laisser s'éteindre.

Ce plan était bien conçu, il s'agissait de l'exécuter. Celui qu'on choisit pour cette intrigue était un gentilhomme espagnol, homme honnête, Alphonse Valdès, secrétaire de Charles-Quint. La politique se sert souvent des gens de bien pour les trames les plus perfides. On décida que Valdès s'adresserait au plus craintif des Protestants, à Mélanchton.

Le 16 ou le 17 juin, aussitôt après l'arrivée de Charles, Valdès fit prier Mélanchton de passer

1 Si acturi sunt, secreto et inter sese... nulla publica disputatione vel audientia. (L. Epp., IV, p. 43.)

chez lui. « Les Espagnols, lui dit-il, s'imagi-« nent que les Luthériens enseignent des doc-« trines impies sur la sainte Trinité, sur Jésus-« Christ, sur la bienheureuse mère de Dieu [1]; « aussi croient-ils faire une œuvre plus méritoire « en égorgeant un Luthérien qu'en tuant un « Turc. »

— « Je le sais, répondit Mélanchton, et je n'ai « pas encore pu parvenir à faire revenir vos com-« patriotes de cette erreur. »

— « Mais enfin, que demandent donc les Lu-« thériens? »

— « L'affaire luthérienne n'est pas si compli-« quée et si inconvenante que l'imagine Sa Ma-« jesté. Nous n'attaquons pas l'Église catholique « autant qu'on le croit vulgairement [2], et toute la « controverse se réduit à ces trois points : les deux « espèces dans le sacrement de la Cène, le ma-« riage des pasteurs, et l'abolition des messes pri-« vées. Si nous pouvons tomber d'accord sur ces « articles, il sera facile de s'entendre sur les au-« tres. »

— « Eh bien! j'en ferai rapport à Sa Majesté. »

Charles-Quint fut ravi de cette communication. « Allez, dit-il à Valdès, rapportez ces choses au « Légat, et demandez à maître Philippe de vous « remettre par écrit une courte exposition de ce « qu'ils croient et de ce qu'ils nient. »

1 Hispanis persuasum esse Lutheranos impie de sacrosancta Trinitate. (Ex relatione Spalati in Seck., II, p. 165.)

2 Non adeo per eos Ecclesiam catholicam oppugnari quam vulgo putaretur. (Ib., p. 100.)

Valdès courut chez Campeggi. « Ce que vous « me dites me plaît assez, lui dit celui-ci. Quant « aux deux espèces dans la Cène et au mariage des « prêtres, il y aura moyen de s'entendre [1]; mais « nous ne pouvons consentir à l'abolition des « messes privées. » C'eût été, en effet, retrancher un des plus grands revenus de l'Église.

Le samedi 18 juin, Valdès vit de nouveau Mélanchton. « L'Empereur nous demande une exposition modeste et concise, lui dit-il, et il est persuadé qu'il sera plus avantageux de traiter cette affaire brièvement, secrètement [2], en évitant toute audience publique et toute dispute prolixe, qui n'engendrerait que colère et que division. » — « Eh bien! dit Mélanchton, j'y réfléchirai. »

Mélanchton était presque gagné; une conférence secrète allait beaucoup mieux à sa timidité. N'avait-il pas souvent répété : Avant tout, la paix? Tout faisait donc espérer au Légat qu'il pourrait se contenter d'envoyer des muets contre la Réforme, pour l'étrangler entre quatre murs [3].

Heureusement que le Chancelier et l'Électeur ne jugèrent pas convenable d'entrer dans les insinuations dont Charles avait chargé l'honnête Valdès. La résolution de ces membres laïques de l'Église la sauva du faux pas qu'allaient faire ses docteurs, et les ruses italiennes échouèrent contre

1 Mit beeder Gestalt sacraments oder der Pfaffen und Mönch Ehe. (C. Ref., II, p. 123.)

2 Die Sache in einer Enge und Stille vorzunehmen. (Ibid.)

3 Cælestin. Hist. Comit. August., p. 93.

la fermeté évangélique. On permit seulement à Mélanchton de remettre la confession à l'Espagnol, pour que celui-ci en prît connaissance. Malgré la modération qu'on y avait mise, Valdès s'écria : « Ces paroles sont trop amères, et vos ad« versaires ne pourront jamais les endurer[1]. » Ainsi finit la manœuvre du Légat[2].

VI.

Charles, contraint de se résigner à une séance publique, ordonna, le mercredi 22 juin, à l'Électeur et à ses alliés de tenir prête leur confession pour le surlendemain vendredi 24. Le parti romain était aussi invité à présenter une confession de foi; mais il s'en dispensa, disant qu'il s'en tenait à l'édit de Worms.

L'ordre de l'Empereur prenait les Protestants à l'improviste, car les négociations entre Valdès et Mélanchton avaient empêché celui-ci de mettre la dernière main à la confession. Elle n'était pas au net, et l'exorde, ainsi que les conclusions, n'étaient point définitivement rédigés; en conséquence, les Protestants prièrent l'archevêque de Mayence de leur obtenir un délai d'un jour; mais ce délai leur fut refusé[3]. On travailla donc sans désemparer, même pendant la nuit, à corriger la confession et à la transcrire.

1 Ac plane putavit πικρότερον esse quam ut ferre possent adversarii. (C. R., II, p. 140.)

2 Intelligo hoc τοὺς ἀρχιερέας moliri, ut omnino nihil agatur, de negotiis ecclesiasticis. (C. Ref., II, p. 57.)

3 Dasselbige abgeschlagen. (C. R., II, p. 127.)

Le jeudi 23 juin, tous les princes, députés, conseillers et théologiens protestants, se réunirent de bonne heure chez l'électeur de Saxe. On lut la confession en langue allemande, et tous y donnèrent leur pleine adhésion, sauf le Landgrave et les Strasbourgeois, qui demandèrent un changement dans l'article sur la Cène [1]; les princes rejetèrent cette demande.

Déjà l'Électeur s'apprêtait à signer, quand Mélanchton l'arrêta; il craignait de donner à l'affaire religieuse une couleur trop politique. Selon lui, c'était l'Église qui devait ici comparaître, et non pas l'État. « C'est aux théologiens, c'est aux ministres, « dit-il, de proposer ces choses [2]; réservons pour « d'autres circonstances l'autorité des grands de « la terre. » — « A Dieu ne plaise que vous m'ex- « cluiez! répondit l'Électeur; je veux faire ce qui « est droit, sans m'inquiéter de ma couronne; je « veux confesser le Seigneur. Mon chapeau élec- « toral et mon hermine ne valent pas pour moi la « croix de Jésus-Christ. Je laisserai sur la terre « ces insignes de ma grandeur, mais la croix de « mon Maître m'accompagnera jusqu'aux étoiles. »

Comment résister à des paroles si chrétiennes? Mélanchton se rendit.

Alors l'Électeur s'approcha, signa, et passa la plume au Landgrave. Celui-ci fit d'abord quelques

1 Argentinenses ambierunt aliquid ut excepto articulo sacramenti susciperentur. (Ib., p. 155.)

2 Non principum nomine edi, sed docentium qui theologi vocantur. (Camerar., p. 120.)

difficultés. Cependant l'ennemi était à la porte; était-ce le moment de se désunir? Philippe de Hesse signa, mais en déclarant que la doctrine de la Cène ne le satisfaisait pas [1].

Le Margrave et le duc de Lunebourg ayant écrit leur nom, le prince d'Anhalt prit la plume, et dit : « J'ai fait plus d'une course pour plaire « à d'autres; maintenant, si l'honneur de Jésus-« Christ mon seigneur le requiert, je suis prêt à « laisser derrière moi mes biens et ma vie, et à « me précipiter dans l'éternité vers la couronne « immortelle. » Puis, ayant signé, ce jeune prince dit, en se retournant vers les théologiens : « Plutôt « renoncer à mes sujets et à mes États, plutôt « partir du pays de mes pères un bâton à la main, « plutôt gagner ma vie en ôtant la poussière des « souliers de l'étranger, que de recevoir une autre « doctrine que celle qui est contenue dans cette « confession! » Nuremberg et Reutlingen seules, entre les villes, apposèrent leur signature [2]. On arrêta de demander à l'Empereur que la confession fût lue publiquement [3].

Ce courage des princes frappait tout le monde. Rome avait écrasé les membres de l'Église, et en avait fait un troupeau d'esclaves qu'elle traînait après elle, muets et avilis; la Réformation les af-

1 Landgravius subscribit nobiscum, sed tamen dicit, sibi de sacramento a nostris non satisfieri. (C. R., II, p. 155.)

2 Confessioni tantum subscripserunt Norimberga et Reutlingen. (C. R., II, p. 155.)

3 Decretum est ut publice recitandæ concessio ab Imperatore peteretur. (Seck., II, p. 169.)

franchissait, et avec leurs droits elle leur rendait leurs devoirs. Le prêtre n'avait plus le monopole de la religion ; chaque chef de famille redevenait sacrificateur dans sa maison, et tous les membres du peuple de Dieu étaient dès lors appelés au rang de confesseurs. Les laïques ne sont rien ou presque rien dans la secte de Rome, mais ils sont la partie essentielle de l'Église de Jésus-Christ. Partout où l'esprit-prêtre s'établit, l'Église meurt; partout où les laïques, comme ces princes d'Augsbourg, comprennent leur dépendance immédiate de Christ et leur devoir, l'Église vit.

Les théologiens évangéliques étaient émus du dévouement des princes. « En voyant leur fer« meté dans la confession de l'Évangile, disait « Brentz, le rouge me monte au visage. Quelle « honte que nous, qui ne sommes auprès d'eux « que des mendiants, nous ayons tellement peur « de confesser Jésus-Christ[1]! » Brentz pensait alors à certaines villes, surtout à Halle dont il était pasteur, mais sans doute aussi aux théologiens.

En effet, sans manquer de dévouement, ceux-ci manquaient quelquefois de fermeté. Mélanchton était dans une constante agitation; il courait, allait, venait, se glissant partout, dit Cochlée dans ses Philippiques [2], pénétrant non-seulement dans les maisons et les hôtels des particuliers, mais encore s'insinuant jusque dans les palais des cardi-

1 Rubore suffundor non mediocri, quod nos, præ illis mendici... (C. R., II, p. 125.)

2 Cursitabat hinc inde, perreptans ac penetrans. (Cochl., Philippica 4 in Apol.)

naux, des princes, et même à la cour de l'Empereur. Soit à table, soit dans ses entretiens, il n'épargnait aucun argument pour persuader à tout venant que rien n'était plus facile que de rétablir la paix entre les deux partis.

Un jour, il fut chez l'archevêque de Salzbourg, qui, dans un long discours, lui fit un éloquent tableau des troubles enfantés, disait-il, par la Réforme, et termina par une péroraison « écrite avec du sang, » dit Mélanchton [1]. Philippe, à la torture, s'étant hasardé à glisser dans la conversation le mot de *conscience* : « Conscience!... « reprit brusquement l'Archevèque, conscience! « ..... Qu'est-ce que cela veut dire? Je vous dis, « moi, que l'Empereur ne permettra pas que l'on « porte ainsi le trouble dans l'Empire.» — « Si j'avais « été à la place de Mélanchton, dit Luther, j'au- « rais aussitôt répondu à l'Archevêque : Et notre « Empereur à nous ne tolérera pas un tel blas- « phème! » — « Hélas! disait Mélanchton, ils sont « aussi pleins d'assurance et d'orgueil que s'il « n'existait pas de Dieu [2]. »

Un autre jour, Mélanchton fut chez Campeggi, et le conjura de persévérer dans la *modération* qu'il lui supposait. Un autre jour encore, il fut, à ce qu'il paraît, chez l'Empereur lui-même [3].

1 Addebat epilogum plane sanguine scriptum. (C. R., II, p. 126.)

2 Securi sunt quasi nullus sit Deus. (Ibid., p. 156.)

3 Melanchton a Cæsare, Salisburgensi et Campegio vocatus est. (Zw. Epp., II, p. 473.)

« Hélas! disaient les Zwingliens alarmés, après « avoir mitigé la moitié de l'Évangile, Mélanchton « en sacrifie l'autre [1]. »

Les ruses des Ultramontains se joignaient à l'abattement de Philippe pour arrêter la marche courageuse des princes. Le vendredi 24 juin était le jour fixé pour la lecture de la confession; mais les mesures étaient prises pour l'empêcher. A trois heures après midi, la Diète étant entrée en séance, le Légat s'annonça; l'Empereur alla à sa rencontre jusqu'au haut du grand escalier, et Campeggi s'étant placé en face de Charles-Quint, sur le trône du roi Ferdinand, prononça une harangue en style cicéronien : « Jamais, dit-il, la « nacelle de saint Pierre n'a été si violemment « agitée par tant de flots, de sectes et de tourbil- « lons [2]... Le Saint-Père a appris ces choses avec « douleur, et désire arracher l'Église à ces gouf- « fres affreux. Pour l'amour de Jésus-Christ, pour « le salut de votre patrie, pour le vôtre propre, « ô puissant prince, défaites-vous de ces erreurs, « délivrez-en l'Allemagne, et sauvez la chré- « tienté!... »

Après une réponse modérée de l'électeur de Mayence, le Légat quitta l'Hôtel de Ville, et les princes évangéliques se présentèrent; mais on avait pourvu à un nouvel obstacle. Des députés de

1 Ut cum mitigarit tam multa cedat et reliqua. (Ibid.)

2 Neque unquam tam variis sectarum turbinibus navicula Petri fluctuaverit. (Seck., II, p. 169.)

l'Autriche, de la Carinthie et de la Carniole furent d'abord entendus [1].

Beaucoup de temps s'était ainsi écoulé. Cependant les princes évangéliques se levèrent de nouveau, et le chancelier Brück, prenant la parole, dit : « Des dogmes nouveaux, qui ne sont pas « basés sur l'Écriture, des hérésies et des schis« mes, sont, dit-on, répandus par nous au milieu « du peuple. Considérant que ces accusations « compromettent non-seulement notre bonne re« nommée, mais encore le salut des âmes [2], nous « supplions Sa Majesté de vouloir bien entendre « l'exposition de nos doctrines. »

L'Empereur (il en était sans doute convenu avec le Légat) fit répondre qu'il était trop tard; que cette lecture était d'ailleurs inutile, et que les princes devaient se contenter de remettre leur confession par écrit. Ainsi la mine, habilement préparée, jouait admirablement : la confession, une fois remise à l'Empereur, serait oubliée, et la Réformation devrait se retirer, couverte d'opprobre, sans qu'on eût même daigné l'entendre.

Les princes protestants, inquiets, insistèrent. « Il y va de notre honneur, disaient-ils, il y va « de notre âme [3]. On nous accuse publiquement;

1 Oratio valde lugubris et miserabilis contra Turcas. (C. R., II, p. 154.)

2 Verum etiam ad animæ dispendium aut salutem æternam. (Seck., II, p. 169.)

3 Ihre Seele, Ehre und Glimpf belanget. (C. R., II, p. 128.)

« nous devons répondre publiquement. » Charles était ébranlé ; Ferdinand se pencha vers lui, et lui dit quelques mots à l'oreille [1] ; l'Empereur refusa une seconde fois.

Alors l'Électeur et les princes, toujours plus alarmés, dirent pour la troisième fois, avec instance [2] : « Pour l'amour de Dieu, laissez lire notre « confession! on n'y insulte personne. » D'un côté, se trouvaient quelques hommes fidèles, demandant à grands cris à confesser leur foi ; et de l'autre, le grand empereur d'Occident, entouré d'une foule de cardinaux, de prélats, de princes, s'efforçant d'étouffer la manifestation de la vérité [3]. Lutte grave, violente, décisive, et où les intérêts les plus saints se trouvaient agités.

A la fin, Charles parut céder. « Sa Majesté vous « accorde votre demande, dit-on aux princes ; mais « comme il est maintenant trop tard, elle vous « prie de lui remettre votre confession écrite ; et « demain, à deux heures, la Diète sera prête à « en entendre lecture au palais Palatin. »

Les princes furent saisis par ces paroles, qui, en paraissant tout leur accorder, ne leur accordaient rien. D'abord ce n'était pas dans une séance publique de la Diète à l'Hôtel de Ville, mais d'une manière privée, dans son propre palais, que l'Em-

1 Viderant enim eum subinde aliquid illi in aurem insusurrare. (Seck., II, p. 169.)

2 Zum dritten mal heftig angehalten. (C. R., II, p. 128.)

3 Circumsistebant Cæsarem magno numero cardinales et prælati ecclesiastici. (Seck., II, p. 169.)

pereur voulait les entendre [1]; puis ils ne doutaient pas que si la confession sortait de leurs mains, ce n'en fût fait de la lecture publique. Ils tinrent ferme. « Ce travail a été fait en grande « hâte, dirent-ils (et c'était la vérité); veuillez « nous le laisser encore cette nuit, pour le re- « voir. » L'Empereur fut obligé de se rendre, et les Protestants retournèrent à leurs hôtels pleins de joie, tandis que le Légat et les siens, voyant la confession inévitable, attendaient avec une anxiété toujours croissante la journée du lendemain.

Parmi ceux qui s'apprêtaient à confesser la vérité évangélique, il en était un pourtant qui avait le cœur rempli de tristesse; c'était Mélanchton. Placé entre deux feux, il voyait les Réformés et plusieurs même de ses amis lui reprocher sa faiblesse, tandis que les Ultramontains détestaient ce qu'ils appelaient son hypocrisie. Son ami Camérarius, qui vint dans ce temps à Augsbourg, le trouvait souvent abîmé dans ses pensées, poussant de profonds soupirs, et versant des larmes amères [2]. Brentz, ému de compassion, visitait le malheureux Philippe, s'asseyait à ses côtés, et pleurait avec lui [3]; Jonas, s'efforçant de le consoler d'une autre manière, l'exhortait à prendre le livre des Psaumes, et à crier de tout son cœur

1 Non quidem publice in prætorio, sed privatim in palatio suo. (C. R., II, p. 124.)

2 Non modo suspirantem, sed profundentem lacrymas conspexi. (Camérarius, p. 121.)

3 Brentius assidebat hæc scribenti, una lacrymans. (C. R., II, p. 126.)

à Dieu, en se servant des paroles de David plutôt que des siennes.

Un jour, une nouvelle étrange se répandit, dont tout Augsbourg s'entretint, et qui, portant la terreur parmi les amis du Pape, donna un moment de distraction à Mélanchton. « Une mule « ayant mis bas à Rome, disait-on, son petit est « venu au monde avec des pieds de grue. » — « Ce « prodige, s'écria Mélanchton, annonce que Rome « est près de sa fin [1]. » Serait-ce parce que la grue est un oiseau de passage, et que la mule du Pape faisait ainsi mine de s'en aller? Mélanchton l'écrivit aussitôt à Luther, et Luther répondit qu'il se réjouissait fort que Dieu eût donné au Pape un signe aussi frappant de sa ruine prochaine [2]. Il est bon de se rappeler ces puérilités du siècle des Réformateurs, pour comprendre d'autant mieux la haute portée de ces hommes de Dieu dans les choses de la foi.

Ces billevesées romaines ne soulagèrent pas longtemps Mélanchton. Il se voyait, la veille du 25 juin, en face de cette confession qu'il avait rédigée, qui allait être lue, et où un mot de trop ou un mot de moins pouvait décider de l'approbation ou de la haine des princes, du salut ou de la perte de la Réformation et de l'Empire. Il n'y

1 Romæ quædam mula peperit, et partus habuit pedes gruis. Vides significari exitium Romæ per schismata. (Ibid., p. 126.)

2 Gaudeo Papæ signum datum in mula puerpera, ut citius pereat. (L. Epp., IV, p. 47.)

tenait plus, et le faible Atlas, écrasé sous le poids du monde qu'il portait, poussait un cri de douleur. « Tout mon temps se consume ici dans les « larmes et dans le deuil [1], » écrivait-il à Vite Diedrich, secrétaire de Luther au château de Cobourg. Le lendemain, il écrivait à Luther lui-même : « Notre demeure est dans des pleurs « perpétuels [2]; notre consternation est indicible [3]. « O mon père... je ne veux pas que mes paroles « exagèrent mes douleurs; mais, sauf vos conso- « lations, il n'y a rien ici qui ne nous ravisse « notre paix. »

Rien ne contrastait avec les défiances et les désolations de Mélanchton comme la foi, le calme et le triomphe de Luther. Il lui fut avantageux de ne pas se trouver alors au milieu du tourbillon d'Augsbourg, et de pouvoir, dans son solitaire château, poser tranquillement les pieds sur le rocher des promesses de Dieu. Il sentait lui-même le prix de ce paisible ermitage, comme il l'appelait [4]. « Je ne puis assez admirer, disait « Vite Diedrich, la fermeté, la gaieté et la foi de « cet homme, si étonnantes en des temps si « cruels. » Luther, outre la lecture constante de

1 Hic consumitur omne mihi tempus in lacrymis et luctu. (C. R., II, p. 126.)

2 Versamur hic in miserrimis curis et plane perpetuis lacrymis. (Ibid., p. 140.)

3 Mira consternatio animorum nostrorum. (Ibid.)

4 Ex eremo tacita. (L. Epp., IV, p. 51.) C'est ainsi qu'il date sa lettre.

la parole de Dieu [1], ne passait pas un jour sans consacrer au moins trois heures à la prière, et trois heures choisies parmi les plus favorables à l'étude [2]. Un jour, comme Diedrich s'approchait de la chambre du Réformateur, il entendit sa voix [3], et demeura immobile, retenant son haleine, à quelques pas de la porte. Luther priait, et « sa prière, dit son secrétaire, était pleine d'a-« doration, de crainte et d'espérance, comme « quand on parle à son ami et à son père [4]. » — « Je « sais que tu es notre père et notre Dieu, disait « le Réformateur, et que tu dissiperas les persé-« cuteurs de tes enfants, car tu es toi-même en « danger avec nous. Toute cette affaire est la « tienne, et ce n'est que contraint par toi que « nous y avons mis la main. Défends-nous donc, « ô Père! » Le secrétaire, immobile comme une statue, dans le long corridor du château, ne perdait pas un des mots que la voix de Luther, claire et retentissante, apportait jusqu'à lui [5]. Le Réformateur pressait Dieu; il le sommait d'accomplir ses promesses, avec tant d'onction, que Diedrich sentait son cœur brûler au dedans de lui [6]. « Ah!

1 Assidue autem illa diligentiore verbi Dei tractatione alit. (C. R., II, p. 159.)

2 Nullus abit dies, quin ut minimum tres horas easque studiis aptissimas, in orationibus ponat. (Ibid.)

3 Semel mihi contigit ut orantem eum audirem. (Ibid.)

4 Tanta spe et fide ut cum patre et amico colloqui sentiat. (Ibid.)

5 Tum orantem clara voce, procul stans, audivi. (Ibid.)

6 Ardebat mihi quoque animus singulari quodam impetu. (Ibid.)

« s'écriait-il en se retirant, comment ces prières « ne pèseraient-elles pas dans la cause désespérée « qui se débat à Augsbourg!... »

Cependant Luther eût aussi pu se laisser surmonter par la crainte, car on le laissait dans une complète ignorance sur ce qui se passait à la Diète. Un messager de Wittemberg, qui devait lui apporter des forêts de lettres (selon son expression), s'étant présenté : « Apportes-tu des lettres? » lui dit Luther. — « Non. » — « Comment vont « ces Messieurs? » — « Bien. » Luther, désolé d'un tel silence, retourna s'enfermer dans sa chambre. Bientôt parut un courrier à cheval, portant les dépêches de l'Électeur : « Apportes-tu des lettres? » lui cria Luther. — « Non. » — « Comment vont ces « Messieurs? » ajouta-t-il avec crainte. — « Bien. » — « Cela est étrange! » pensa le Réformateur. Une voiture étant partie de Cobourg chargée de farine (car on manquait presque de vivres à Augsbourg), Luther attendait avec impatience le retour du voiturier; mais il revint à vide. Luther commença alors à rouler dans son esprit les plus tristes pensées, ne doutant pas qu'on ne lui cachât quelque malheur [1]. Enfin, un autre personnage, Jobst Nymptzen, étant arrivé d'Augsbourg, Luther se précipita de nouveau vers lui avec sa question ordinaire : « Apportes-tu des lettres? » Il attendait en tremblant la réponse. — « Non. » — « Et comment « vont donc ces Messieurs? » — « Bien. » Le Réforma-

1 Hic cœpi cogitare tristia, suspicans, vos aliquid mali me celare velle. (L. Epp., IV, p. 69.)

teur s'éloigna, en proie à la colère et à la crainte.

Alors Luther ouvrait sa Bible, et, pour se consoler du silence des hommes, il s'entretenait avec Dieu. Il y avait surtout quelques passages des Écritures qu'il relisait sans cesse. Nous en donnons ci-dessous l'indication [1]. Il faisait plus; il écrivait lui-même plusieurs déclarations de l'Écriture sur les portes, les vitres des fenêtres et les murailles du château. Ici, c'étaient ces mots du Psaume CXVIII : *Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les faits de l'Éternel.* Là, c'étaient ceux-ci, tirés du chapitre XII des Proverbes : *La voie des méchants les fera fourvoyer.* Et au-dessus de son lit, ces paroles du Psaume IV : *Je me coucherai et je dormirai en paix, car toi seul, ô Éternel, me feras habiter en assurance....* Jamais homme peut-être ne s'entoura des promesses du Seigneur, n'habita dans l'atmosphère de sa parole, et ne vécut de son souffle, comme Luther à Cobourg.

Enfin, des lettres arrivèrent : « Si les temps « où nous sommes ne s'y fussent opposés, j'eusse

1 IIe Timothée, chap. III, verset 12. Philipp., II, 12, 13. Jean, X, 17, 18. Matthieu, XVI, 18. Psaume XLVI, 1, 2. I. Jean, IV, 4. Psaume LV, 23. Psaume XXVII, 14. Jean, XVI, 33. Luc, XVII, 5. Psaume XXXII, 11. Psaume CXLV, 18, 19. Psaume XCI, 14, 15. Sirac, II, 11. I. Macchabées, II, 61. Matthieu, VI, 31. I. Pierre, V, 6, 7. Matthieu, X, 28. Romains, IV et VI. Hébr., V et XI. I. Sam., IV, 18. I. Sam., XXXI, 4-8. I. Sam., II, 30. II. Tim., II, 17, 18, 19. II. Tim., I, 12. Eph., III, 20, 21. On remarquera parmi ces passages deux versets tirés des Apocryphes, mais dont il serait facile de trouver l'équivalent dans la parole de Dieu.

« imaginé quelque vengeance, écrivit Luther à « Jonas ; mais la prière arrêtait ma colère, et la « colère arrêtait ma prière [1]. Je me réjouis de « cet esprit tranquille que Dieu accorde à notre « prince. Quant à Mélanchton, c'est sa philoso- « phie qui le tourmente, et rien autre. Car notre « cause est dans les mains mêmes de celui qui « peut dire avec une indicible fierté : *Nul ne la « ravira de mes mains.* Je ne voudrais pas, et il « ne serait pas désirable, qu'elle fût dans les nô- « tres [2]. J'ai eu bien des choses dans mes mains, « et je les ai toutes perdues ; mais toutes celles « que j'ai pu placer dans les siennes, je les pos- « sède encore. »

Apprenant que l'angoisse de Mélanchton continuait, Luther lui écrivit ; ce sont des paroles qu'il faut conserver :

« Grâce et paix en Christ. — En Christ, dis-je, « et non selon le monde. Amen.

« Je hais d'une haine véhémente ces soucis « extrêmes qui vous consument.... Si la cause est « injuste, abandonnons-la ; si elle est juste, pour- « quoi ferions-nous mentir dans ses promesses « celui qui nous commande de dormir sans « peur ?... Le Diable peut-il faire davantage que « de nous égorger ?... Christ ne fera pas défaut à « l'œuvre de la justice et de la vérité. Il vit, il « règne : quelle crainte pouvons-nous donc

1 Sed orandi tempus non sinebat irasci, et ira non sinebat orare. (L. Epp., IV, p. 46.)

2 Nec vellem, nec consultum esset, in nostra manu esse. (L. Epp., IV, p. 46.)

« avoir ? Dieu est puissant pour relever sa cause « si elle est renversée, pour la faire marcher si « elle reste immobile ; et si nous n'en sommes « pas dignes nous-mêmes, il le fera par d'autres.

« J'ai reçu votre Apologie [1], et je ne puis com-« prendre ce que vous entendez quand vous me « demandez ce qu'il faut céder aux Papistes ; on « leur a trop cédé. Nuit et jour je médite cette « affaire ; je la tourne et la retourne ; je parcours « toute l'Écriture ; et l'assurance que notre doc-« trine est la vérité même ne cesse de croître en « mon esprit. Dieu aidant, je ne me laisserai pas « ravir une seule lettre de tout ce que nous « avons dit.

« L'issue de cette affaire vous tourmente, parce « que vous ne pouvez la comprendre. Mais si « vous le pouviez, je n'y voudrais, moi, avoir la « moindre part. Dieu l'a mise en un « lieu com-« mun » que vous ne trouverez ni dans votre rhé-« torique, ni dans votre philosophie ; ce lieu s'ap-« pelle la foi [2]. C'est celui dans lequel subsistent « toutes les choses que l'on ne peut ni com-« prendre ni voir. Quiconque veut les toucher « comme vous, a des larmes pour salaire.

« Si Christ n'est pas avec nous, où est-il dans « tout l'univers ? Si nous ne sommes pas l'Église, où « donc est l'Église ?... Sont-ce les ducs de Bavière ? « Est-ce Ferdinand, est-ce le Pape, est-ce le Turc,

1 La Confession revue et corrigée.

2 Deus posuit eam in *locum* quemdam *communem*, quem in tua rhetorica non habes, nec in philosophia tua ; is vocatur *fides*. (L. Epp., IV, p. 53.)

« qui le sont? Si nous n'avons pas la parole de « Dieu, qui est-ce qui la possède?

« Seulement il faut de la foi, de peur que la « cause de la foi ne se trouve être sans foi [1].

« Si nous tombons, Christ tombe avec nous, « c'est-à-dire le Maître du monde. J'aime mieux « tomber avec Christ que d'être debout avec « César. »

Ainsi écrivait Luther. La foi qui l'animait découlait de lui comme des torrents d'eaux vives. Il était infatigable; dans un seul jour il écrivit à Mélanchton, à Spalatin, à Brentz, à Agricola, à Jean-Frédéric, des lettres pleines de vie. Il n'était pas seul à prier, à parler, à croire; au même moment, les chrétiens évangéliques s'exhortaient partout à la prière [2]. Tel fut le laboratoire où se forgèrent les armes avec lesquelles les confesseurs de Christ parurent devant la diète d'Augsbourg.

VII.

Enfin le 25 juin commença. Ce devait être le plus grand jour de la Réformation, et l'un des plus beaux de l'histoire du christianisme et de celle de l'humanité.

La chapelle du palais Palatin, où l'Empereur avait résolu d'entendre la confession, ne pouvant

1 Tantum est opus fide, ne causa fidei sit sine fide. (Ibid., p. 61.)

2 E Witenberga scribunt, tam diligenter ibi Ecclesiam orare. (L. Epp., IV, p. 69.)

contenir qu'environ deux cents personnes [1], on vit, avant trois heures, une grande foule remplir la cour du palais, dans l'espoir d'entendre au moins quelques paroles; plusieurs même pénétrèrent dans la chapelle. On en fit sortir ceux qui n'étaient pas conseillers des princes.

Charles s'assit sur son trône. Les Électeurs ou leurs représentants se mirent à sa droite et à sa gauche; puis, les autres princes et députés de l'Empire. Le Légat avait refusé d'assister à cette solennité, de peur de paraître autoriser par sa présence la lecture de la confession [2].

Alors se levèrent Jean, électeur de Saxe, avec son fils Jean-Frédéric; Philippe, landgrave de Hesse, le margrave Georges de Brandebourg, Wolfgang, le prince d'Anhalt, Ernest, duc de Brunswick-Lunebourg, et son frère François; enfin, des députés de Nuremberg et de Reutlingen. Leurs regards étaient animés et leurs faces radieuses [3]. Les apologies des premiers chrétiens, des Tertullien et des Justin Martyr, parvenaient à peine par écrit aux empereurs auxquels elles étaient adressées. Mais maintenant voici, pour entendre l'apologie du christianisme ressuscité, ce puissant Empereur, dont le sceptre, s'étendant bien au delà des colonnes d'Hercule, atteint les dernières limites de l'univers; son frère le roi des Romains, des Électeurs, des Princes, des Prélats,

1 Capiebat forsan ducentos. (Jonas, C. R., II, p. 154.)
2 Sarpi, Hist. du Conc. de Trente, I, p. 101.
3 Læto et alacri animo et vultu. (Scultet., I, p. 273.)

des Députés, des Ambassadeurs, qui tous voudraient anéantir l'Évangile, mais qui sont contraints, par une puissance invisible, à en entendre, et par là même à en honorer la confession.

Une pensée se présentait involontairement à l'esprit des assistants; c'était le souvenir de la diète de Worms [1]. Il y avait neuf ans qu'un pauvre moine était seul debout, pour cette même cause, dans une salle de l'hôtel de ville de Worms, en présence de l'Empire. Et maintenant, à sa place, voilà le premier des Électeurs, voilà des Princes et des Cités. Quelle victoire ce fait signale!... Sans doute, Charles-Quint lui-même ne put se soustraire à ce souvenir.

L'Empereur, voyant les Protestants se lever, leur fit signe de se rasseoir; et alors les deux chanceliers de l'Électeur, Brück et Bayer, s'avancèrent au milieu de la salle et se placèrent en face du trône, tenant en main, le premier l'exemplaire latin, le second l'exemplaire allemand de la Confession. L'Empereur demanda qu'on lût la confession en latin [2]. « Nous sommes Alle-« mands, dit l'électeur de Saxe, et sur terre alle-« mande; j'espère donc que Votre Majesté nous « permettra de parler allemand. » Si l'on eût lu la confession en latin, langue inconnue de la plupart des princes, l'effet général eût été perdu. C'était un autre moyen de fermer la bouche à

1 Ante decennium in conventu Wormatiensi. (C. R., II, p. 153.)

2 Cæsar latinum prelegi volebat. (Seck., II, p. 170.)

l'Évangile. L'Empereur se rendit à la demande de l'Électeur.

Alors Bayer commença à lire la confession évangélique, lentement, gravement, distinctement, d'une voix claire, étendue et sonore, qui retentissait sous les voûtes de la chapelle, et portait même au dehors ce grand témoignage rendu à la vérité [1].

« Sérénissime, très-puissant, invincible Empe-
« reur et très-gracieux Seigneur, dit-il, nous,
« qui comparaissons en votre présence, nous
« nous déclarons prêts à conférer amicalement
« avec vous sur les voies les plus propres à réta-
« blir une seule, vraie et même foi, puisque c'est
« pour un seul et même Christ que nous com-
« battons [2]. Et dans le cas où les dissensions re-
« ligieuses ne pourraient être réglées amicale-
« ment, alors nous offrons à Votre Majesté
« d'exposer notre cause en présence d'un concile
« universel, libre et chrétien [3]. »

Le prologue terminé, Bayer confessa d'abord la sainte Trinité, conformément au concile de Nicée [4], le péché originel et héréditaire « qui ap-

1 Qui clare, distincte, tarde, et voce adeo grandi et sonora, eam pronunciavit. (Scultet., p. 274.)

2 Ad unam veram concordem religionem, sicut omnes sub uno Christo sumus et militamus. (Confessio, Præfatio. Urkunden., I, p. 474.)

3 Causam dicturos in tali generali, libero et christiano concilio. (Ibid., p. 479.)

4 Et tamen tres sunt personæ ejusdem essentiæ. (Ibid., p. 482.)

« porte à tous ceux qui ne sont pas régénérés la « mort éternelle [1], l'incarnation du Fils, vrai « homme et vrai Dieu [2].

« Nous enseignons de plus, continua-t-il, que « nous ne pouvons être justifiés devant Dieu par « nos propres forces, nos mérites et nos œu-« vres; mais que nous le sommes à cause de « Christ, par grâce, par le moyen de la foi [3], « quand nous croyons que les péchés sont remis « en vertu de Christ, qui par sa mort a satisfait « pour nos fautes : cette foi est la justice que Dieu « impute au pécheur.

« Mais nous enseignons en même temps que « cette foi doit produire de bons fruits, et qu'il « faut faire toutes les bonnes œuvres que Dieu a « commandées, pour l'amour de Dieu, et non « pour gagner par elles la grâce de Dieu. »

Les Protestants déclarèrent ensuite leur foi en l'Église chrétienne, qui est, dirent-ils, « l'assem-« blée de tous les vrais croyants et de tous les « saints [4], au milieu desquels il y a néanmoins « dans cette vie beaucoup de faux chrétiens, « d'hypocrites, et même de pécheurs déclarés ; » et ils ajoutèrent « qu'il suffisait, pour la vraie

1 Vitium originis, afferens æternam mortem his qui non renascuntur. (Ibid., p. 483.)

2 Unus Christus, vere Deus et vere homo. (Ibid.)

3 Quod homines non possint justificari coram Deo propriis viribus, meritis aut operibus, sed gratis, propter Christum, per fidem. (Ibid., p. 484.)

4 Congregatio sanctorum et vere credentium. (Ibid., p. 487.)

« unité de l'Église, que l'on fût d'accord sur la « doctrine de l'Évangile et l'administration des « sacrements, sans que les rites et les cérémo- « nies institués par les hommes fussent partout « les mêmes [1]. » Ils proclamèrent la nécessité du baptême, et déclarèrent « que le corps et le sang « de Christ sont véritablement présents et ad- « ministrés, dans la Cène du Seigneur, à ceux « qui mangent [2]. »

Puis le Chancelier confessa successivement la foi des chrétiens évangéliques touchant la confession, la pénitence, la nature des sacrements, le gouvernement de l'Église, les ordonnances ecclésiastiques, le gouvernement politique, et le jugement dernier. « Quant au libre arbitre, « continua-t-il, nous confessons que la volonté « humaine a quelque liberté d'accomplir la jus- « tice civile, et d'aimer les choses que la raison « comprend; que l'homme peut faire le bien qui « est du ressort de la nature, travailler aux « champs, manger, boire, avoir un ami, mettre « un habit, bâtir une maison, prendre femme, « nourrir du bétail, exercer un état; comme aussi « il peut de son propre mouvement faire le mal, « s'agenouiller devant une idole, et accomplir un « meurtre. Mais nous maintenons que sans l'Es-

1 Ad veram unitatem Ecclesiæ, satis est consentire de doctrina Evangelii et administratione sacramentorum, nec necesse est, etc. (Ibid., p. 486.)

2 Quod corpus et sanguis Christi, vere adsint et distribuantur vescentibus in cœna Domini. (Ibid., p. 488.)

« prit Saint il ne peut faire ce qui est juste devant « Dieu. »

Puis, revenant à la grande doctrine de la Réformation, et rappelant que les docteurs du Pape « n'ont jamais cessé de pousser les fidèles à « des œuvres puériles et inutiles, comme l'usage « des chapelets, le service des saints, les vœux « monastiques, les processions, les maigres, les « fêtes, les confréries, » les Protestants ajoutaient que pour eux, tout en pressant la pratique des œuvres vraiment chrétiennes, dont on avait peu parlé avant eux [1], « ils enseignaient qu'on « est justifié par la foi seule; non par cette foi qui « est une simple connaissance de l'histoire, et « que les impies et les démons eux-mêmes possè- « dent, mais par une foi qui ne croit pas seule- « ment l'histoire, mais aussi l'effet de l'histoire [2]; « qui croit que par Christ nous avons la grâce, « qui sait qu'en Christ nous avons un Père pro- « pice, qui connaît ce Dieu, qui l'invoque; en « un mot, qui n'est pas sans Dieu, comme le sont « les païens. »

« Tel est, dit Bayer, le sommaire de la doc- « trine professée dans nos églises; par où l'on « peut voir que cette doctrine n'est nullement

1 De quibus rebus olim parum docebant concionatores, tantum puerilia et non necessaria opera urgebant. (Ibid., p. 495.)

2 Non tantum historiæ notitiam, sed fidem quæ credit non tantum historiam, sed etiam effectum historiæ. (Ibid., p. 498.)

« opposée aux Écritures, à l'Église universelle,
« ni même à l'Église romaine, telle que les doc-
« teurs nous la font connaître [1]; et puisqu'il en
« est ainsi, nous rejeter comme hérétiques, c'est
« se rendre coupable envers l'unité et la charité. »

Ici se terminait la première partie de la confession, celle qui avait pour but d'exposer la doctrine évangélique. Le Chancelier lisait d'une voix si distincte, que la foule qui n'avait pu pénétrer dans la salle, et qui remplissait la cour du palais épiscopal et tous ses abords, ne perdait pas un mot [2]. Cette lecture produisit sur les princes qui remplissaient la chapelle l'effet le plus merveilleux. Jonas suivait des yeux tous les mouvements de leur physionomie [3], et y lisait l'intérêt, l'étonnement, et même l'approbation. « Les ad-
« versaires s'imaginent avoir fait merveille en
« interdisant la prédication de l'Évangile, écrivait
« Luther à l'Électeur, et ils ne voient pas, les
« malheureux ! que, par la lecture de la confes-
« sion en présence de la Diète, vous avez bien
« plus prêché que dix prédicateurs n'auraient pu
« le faire. Finesse exquise! expédient admirable!!
« Maître Agricola et les autres ministres doivent
« se taire ; mais à leur place se présentent l'élec-

1 Nihil inesse quod discrepet a Scripturis vel ab Ecclesia Catholica, vel ab Ecclesia Romana, quatenus ex scriptoribus nota est. (Ibid., p. 501.)

2 Verum etiam in area inferiori et vicinis locis exaudiri potuerit. (Scult., p. 274.)

3 Jonas scribit vidisse se vultus omnium de quo mihi spondet narrationem coram. (L. Epp., IV, p. 71.)

« teur de Saxe et les autres princes et seigneurs, « qui prêchent devant Sa Majesté Impériale et les « membres de tout l'Empire, librement, à leur « barbe et à leur nez. Oui, Christ lui-même est « en Diète, et il n'y garde pas le silence! *La pa-* « *role de Dieu ne peut être liée.* On l'interdit dans « les chaires, et on doit l'entendre dans les pa- « lais; de pauvres ministres ne peuvent l'annon- « cer, et de grands princes la proclament; on « défend aux serviteurs de l'écouter, et leurs « maîtres sont contraints de l'ouïr; on ne la veut « pas pendant la durée de la Diète, et on doit se « résigner à en entendre plus en un seul jour « qu'on ne l'a fait en toute une année. Quand tous « doivent se taire, alors *les pierres crient,* comme « parle notre Seigneur Jésus-Christ [1]. »

La partie de la confession destinée à signaler les erreurs et les abus restait encore. Bayer continua; il exposa et démontra la doctrine des deux espèces dans l'Eucharistie; attaqua le célibat obligatoire des prêtres; soutint que la Cène du Seigneur avait été changée en une véritable foire, où il n'était question que de vente et d'achat, et qu'elle avait été rétablie dans sa pureté primitive par la Réformation, et était célébrée dans les Églises évangéliques avec une dévotion et une gravité toutes nouvelles. Il déclara que l'on n'y donnait la Cène à personne qui n'eût auparavant confessé ses fautes, et rappela ce mot de Chrysostome : « Confesse-toi à Dieu, le Seigneur,

1 L. Epp., IV, p. 82.

« ton véritable Juge ; dis ton péché, non avec la « langue, mais dans ta conscience et dans ton « cœur. »

Bayer en vint ensuite aux préceptes sur la distinction des viandes et autres pratiques de Rome. « Célébrer telle fête, dit-il, faire telle prière ou « tel jeûne, être habillé de telle manière, et tant « d'autres ordonnances des hommes, voilà ce « qu'on appelle maintenant une vie spirituelle et « chrétienne; tandis que les bonnes œuvres pres- « crites de Dieu, comme celles d'un père de fa- « mille qui travaille pour nourrir sa femme, ses « fils et ses filles, d'une mère qui met des enfants « au monde et en prend soin, d'un prince ou « d'un magistrat qui gouvernent le peuple, sont « regardées comme des choses séculières et d'une « nature imparfaite. » Quant aux vœux monastiques en particulier, il représenta que puisque les Papes en donnaient dispense, rien ne s'opposait à ce qu'on les abolît.

Le dernier article de la confession traitait de l'autorité des évêques. Des princes puissants, couverts de la mitre épiscopale, étaient là : les archevêques de Mayence, de Cologne, de Salzbourg et de Brême; les évêques de Bamberg, de Wurzbourg, d'Eichstadt, de Worms, de Spire, de Strasbourg, d'Augsbourg, de Constance, de Coire, de Passau, de Liége, de Trente, de Brixen, de Lebus et Ratzebourg, fixaient leurs regards sur l'humble confesseur. Il continua sans crainte ; et, protestant avec énergie contre cette confusion de l'Église et de l'État, qui avait signalé

le moyen âge, il réclama la distinction et l'indépendance des deux pouvoirs.

« Plusieurs, dit-il, ont maladroitement con-« fondu la puissance des Évêques et la puissance « temporelle; et de cette confusion sont sorties « de grandes guerres, des révoltes et des sédi-« tions [1]. C'est pourquoi, pour rassurer les con-« sciences, nous nous voyons contraints d'établir « la différence qui existe entre la puissance de « l'Église et la puissance du glaive [2].

« Nous enseignons donc que la puissance des « clefs ou des évêques est la puissance ou le com-« mandement de Dieu, de prêcher l'Évangile, de « remettre ou retenir les péchés, et d'administrer « les sacrements. Cette puissance se rapporte aux « biens éternels, ne s'exerce que par le ministère « de la parole, et ne s'embarrasse pas de l'admi-« nistration politique. L'administration politique, « d'autre part, s'occupe de tout autre chose que « de l'Évangile. Le magistrat protége, non les « âmes, mais les corps et les biens temporels. Il « les défend contre les atteintes du dehors, et « contraint les hommes, par le glaive et les châ-« timents, à observer la justice civile et la paix [3]. »

1 Nonnulli incommode commiscuerunt potestatem ecclesiasticam et potestatem gladii, et ex hac confusione..... (Urkunden, Confess. Augsb., I, p. 539.)

2 Coacti sunt ostendere discrimen ecclesiasticæ potestatis et potestatis gladii. (Ibid.)

3 Politica administratio versatur circa alias res quam Evangelium. Magistratus defendit, non mentes, sed corpora... et coercet homines gladio. (Ib., p. 541.)

« C'est pourquoi il faut bien se garder de mêler « la puissance de l'Église et la puissance de l'État[1]. « La puissance de l'Église ne doit point envahir un « office qui lui est étranger; car Christ lui-même « a dit : *Mon règne n'est pas de ce monde*. Et en- « core : *Qui m'a établi pour juge parmi vous?* « Saint Paul dit aux Philippiens : *Notre bourgeoisie « est dans le ciel*; et aux Corinthiens : *Les armes « de notre guerre ne sont pas charnelles, mais « puissantes par la vertu de Dieu.*

« C'est ainsi que nous distinguons les deux « gouvernements et les deux pouvoirs, et que « nous les honorons l'un et l'autre comme les « dons les plus excellents que Dieu ait octroyés « ici-bas.

« L'office des évêques est donc de prêcher « l'Évangile, de pardonner les péchés, d'exclure « de l'Église chrétienne ceux qui se rebellent « contre le Seigneur, mais sans puissance hu- « maine, et uniquement par la parole de Dieu[2]. « Si les évêques font ainsi, les Églises doivent leur « être soumises, selon cette déclaration de Christ : « *Qui vous écoute, m'écoute.*

« Mais si les évêques enseignent quelque chose « qui soit contraire à l'Évangile, alors les Églises « ont un ordre de Dieu qui leur défend d'obéir. « (Matth., chap. VII, *v.* 15. Galates, chap. I, *v.* 8.

1 Non igitur commiscendæ sunt potestates ecclesiastica et civilis. (Ibid.)

2 Excludere a communione Ecclesiæ, sine vi humana, sed verbo. (Ib., p. 544.)

« 2 Cor., chap. XIII, v. 8 et 10.) Saint Augustin « lui-même écrit, dans sa lettre contre Pertilien : « Il ne faut point obéir aux évêques catholiques, « s'ils s'égarent, et enseignent quelque chose de « contraire aux Écritures canoniques de Dieu[1]. »

Après quelques discours sur les ordonnances et les traditions de l'Église, Bayer en vint à l'épilogue de la confession : « Ce n'est point par « haine que nous avons parlé, reprit-il, ni pour « insulter qui que ce soit; mais nous avons ex- « posé les doctrines que nous tenons pour es- « sentielles, afin que l'on puisse comprendre « que nous n'admettons ni dogme ni cérémonie « qui soient contraires à la sainte Écriture, et à « l'usage de l'Église universelle. »

Alors Bayer se tut. Il avait parlé pendant deux heures; le silence et le recueillement plein de gravité de l'assemblée ne s'étaient point démentis[2].

Cette Confession d'Augsbourg demeurera toujours l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, éclairé de l'Esprit de Dieu.

Le langage qu'on avait adopté, tout en étant parfaitement naturel, était le résultat d'une étude profonde des caractères. Ces princes, ces guerriers, ces politiques qui siégeaient au Palatinat, tout ignorants qu'ils étaient en théologie, com-

1 Nec catholicis episcopis consentiendum est, sicuti forte falluntur, aut contra canonicas Dei Scripturas aliquid sentiunt. (Ibid.)

2 Mit grosser Stille und Ernst. (Brücks Apologie, p. 59.)

prenaient, sans difficulté, la doctrine des Protestants; car ce n'était pas dans le style de l'école qu'on la leur exposait, mais dans celui de la vie ordinaire, et avec une simplicité et une lucidité qui rendaient tout malentendu impossible.

En même temps la puissance d'argumentation était d'autant plus remarquable qu'elle était plus cachée. Tantôt Mélanchton (car c'était bien Mélanchton qui parlait par la bouche de Bayer) se contentait de citer un seul passage de l'Écriture ou des Pères en faveur de la doctrine qu'il soutenait, et tantôt il prouvait d'autant plus fortement sa thèse, qu'il semblait ne faire que l'exposer; d'un trait il indiquait les fâcheuses conséquences qu'entraînerait le rejet de la foi qu'il professait, ou bien il en montrait d'un seul mot l'importance, pour la prospérité de l'Église. En l'entendant, les hommes même les plus hostiles s'avouaient à eux-mêmes qu'il y avait bien quelque chose à dire en faveur de la secte nouvelle.

A cette force d'argumentation, l'apologie joignait une prudence non moins remarquable. Mélanchton, en déclinant avec fermeté les erreurs attribuées à son parti, ne paraissait pas même sentir l'injustice de ces imputations erronées; et, en signalant les abus de la Papauté, il ne les imputait pas expressément à ses adversaires, évitant avec soin tout ce qui pouvait irriter les esprits.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la vérité avec laquelle sa confession expose les dogmes essentiels du salut. Rome a coutume de représenter les Réformateurs comme les créateurs

des dogmes protestants; mais ce n'est pas au seizième siècle qu'il faut chercher les jours de cette création. Une trace lumineuse, dont Wicleff et Augustin marquent les points les plus saillants, nous ramène au temps des apôtres : c'est là que brillent, dans tout leur éclat, les jours créateurs de la vérité évangélique. Cependant, il est vrai (et si c'était là ce que Rome veut dire, nous adhérerions pleinement à sa pensée), jamais, depuis saint Paul, la doctrine chrétienne ne brilla de tant de beauté, de profondeur et de vie qu'aux jours de la Réformation.

Parmi toutes ces doctrines, celle de l'Église, si longtemps défigurée, reparaît surtout dans sa pureté native. Avec quelle sagesse, en particulier, les confesseurs d'Augsbourg protestent contre cette confusion de la religion et de la politique, qui, depuis l'époque déplorable de Constantin, avait changé le royaume de Dieu en une institution terrestre et charnelle! Sans doute, ce que la confession stigmatise avec le plus d'énergie, c'est l'intrusion de l'Église dans les choses de l'État; mais pense-t-on que ce soit pour approuver celle de l'État dans les choses de l'Église? Le mal du moyen âge était d'avoir asservi l'État à l'Église, et les confesseurs d'Augsbourg se levèrent comme un seul homme pour le combattre. Le mal des trois siècles qui se sont écoulés depuis lors, c'est d'avoir asservi l'Église à l'État, et l'on peut croire que Luther et Mélanchton eussent trouvé contre ce désordre des foudres non moins puissantes. Ce qu'ils combattent, en thèse géné-

rale, c'est la confusion des deux sociétés; ce qu'ils demandent, c'est leur indépendance ; je ne dis pas leur séparation, car la séparation de l'Église et de l'État fut une idée étrangère aux Réformateurs. Si les confesseurs d'Augsbourg ne voulaient pas que la puissance ecclésiastique dominât la société civile, ils eussent encore moins voulu que les choses d'en bas opprimassent celles du ciel.

Il est une application particulière de ce principe que la confession signale. Elle veut que les évêques répriment ceux qui obéissent à l'impiété, « mais sans puissance humaine, et uniquement par « la parole de Dieu. » Elle rejette donc l'emploi du glaive dans le châtiment des hérétiques. C'est là, on le voit, un principe primitif, fondamental et essentiel de la Réformation, comme la doctrine contraire est un principe primitif, fondamental et essentiel de la Papauté. Que si l'on trouve chez les Protestants quelque écrit ou même quelque exemple contraire, ce n'est qu'un fait isolé qui ne saurait invalider les principes officiels de la Réforme; c'est l'une de ces exceptions qui servent à mieux faire ressortir la règle.

Enfin, la Confession d'Augsbourg n'usurpe point les droits de la Parole de Dieu ; elle veut en être la servante et non la rivale ; elle ne fonde, elle ne règle pas la foi, mais simplement elle la professe. « Nos Églises enseignent, » dit-elle; et l'on se rappelle que Luther ne la considérait que comme une prédication faite par des princes et des rois. Si elle eût voulu davantage, comme on

l'a prétendu dès lors, elle se fût par là même annulée.

Cependant la confession suivit-elle en tout la voie exacte de la vérité? Il est permis d'en douter.

Elle fait profession de ne point s'éloigner de l'enseignement de l'Église Catholique, et même de celui de l'Église Romaine; elle entend sans doute par là l'ancienne Église Romaine, car elle rejette le particularisme papiste qui, depuis huit siècles environ, enchaînait les consciences. Cependant la confession semble préoccupée de craintes superstitieuses, quand il s'agit de s'écarter des opinions professées par quelques-uns des Pères de l'Église, de rompre le réseau de la hiérarchie, et d'agir à l'égard de Rome sans de coupables ménagements. C'est au moins ce que professe Mélanchton, son auteur : « Nous ne mettons en avant aucun « dogme, dit-il, qui ne soit fondé dans l'Évangile « ou dans l'enseignement de l'Église catholique; « nous sommes prêts à concéder tout ce qui est « nécessaire pour la dignité épiscopale [1]; et « pourvu que les évêques ne condamnent pas « l'Évangile, nous conserverons tous les rites qui « nous paraissent indifférents. En un mot, il « n'est aucun fardeau que nous rejetions, si nous « pouvons nous en charger sans crime [2]. »

1 Concessuros omnia quæ ad dignitatem episcoporum stabiliendam pertinent. (C. R., II, p. 431.)

2 Nullum detrectavimus onus, quod sine scelere suscipi posset. (Ibid.)

Plusieurs penseront sans doute qu'un peu plus d'indépendance eût été convenable dans cette affaire, et qu'il eût mieux valu passer par-dessus les siècles qui ont suivi le temps des apôtres, et pratiquer franchement le grand principe que la Réformation avait proclamé : « Il n'y a pour des « articles de foi d'autre fondement que la Parole « de Dieu [1]. »

On a admiré la modération de Mélanchton; et en effet, en signalant les abus de Rome, il se tait sur ce qu'ils ont de plus révoltant, sur leur honteuse origine, leurs scandaleuses conséquences, et se contente de montrer qu'ils sont en contradiction avec l'Écriture; mais il fait plus : il garde le silence sur le droit divin du Pape, sur le nombre des sacrements, et sur d'autres points encore. Sa grande affaire est de justifier l'Église renouvelée, et non d'attaquer l'Église déformée : « La paix! la paix! » Mais si, au lieu de toute cette circonspection, la Réformation se fût avancée avec courage, eût entièrement dévoilé la Parole de Dieu, et eût fait un appel énergique aux sympathies de réforme répandues alors dans les cœurs, n'eût-elle pas pris une position plus honorable, plus forte, et ne se fût-elle pas assuré de plus vastes conquêtes?

L'intérêt que mit Charles-Quint à écouter la confession semble douteux. Selon les uns, il s'efforçait de comprendre cette langue étrangère [2];

1 Solum verbum Dei condit articulos fidei.

2 Satis attentus erat Cæsar. (Jonas in C. R., II, p. 154.)

selon d'autres, il s'endormit [1]. Il est facile de concilier ces témoignages contradictoires,

La lecture finie, le chancelier Brück s'avança, les deux exemplaires à la main, vers le secrétaire de l'Empereur, et les lui présenta. Charles-Quint, fort réveillé dans ce moment, prit lui-même les deux confessions, remit l'exemplaire allemand, considéré comme officiel, à l'Électeur de Mayence, et garda pour lui l'exemplaire latin [2]; puis il fit répondre à l'électeur de Saxe et à ses alliés, qu'il avait gracieusement entendu leur confession [3]; mais que cette affaire étant d'une extrême importance, il avait besoin de temps pour en délibérer.

La joie dont les Protestants étaient remplis brillait dans leurs regards [4]. Dieu avait été avec eux, et ils comprenaient que l'acte éclatant qui venait de s'accomplir leur imposait l'obligation de confesser la vérité avec une inébranlable persévérance : « Je tressaille de joie, écrivit Luther, « de ce qu'il m'est donné de vivre à une époque « où Christ est exalté publiquement par de si « illustres confesseurs, et dans une si glorieuse

1 Cum nostra confessio legeretur, obdormivit. (Brentius, in C. R., II, p. 245.)

2 L'exemplaire latin, déposé dans les archives de la maison impériale, devrait se trouver à Bruxelles; et l'exemplaire allemand, envoyé plus tard au Concile de Trente, devrait être au Vatican.

3 Gnediglich vernohmen. (Urkunden, II, p. 3.)

4 Cum incredibili protestantium gaudio. (Seck., II, p. 170.)

« assemblée [1]. » Toute l'Église évangélique, émue et renouvelée par cette confession publique de ses représentants, fut alors unie plus intimement à son divin Chef, et baptisée d'un nouveau baptême. « Depuis le temps des Apôtres, disait-on « (ce sont les paroles d'un contemporain), il n'y « a pas eu d'œuvre plus grande, ni de confession « plus magnifique [2]. »

L'Empereur, étant descendu de son trône, s'approcha des princes protestants, et les pria à voix basse de ne point publier la confession [3]. Les Protestants l'ayant promis, chacun se retira.

VIII.

Les Catholiques-romains ne s'étaient attendus à rien de pareil. Au lieu d'une polémique haineuse, ils avaient entendu une confession éclatante de Jésus-Christ : aussi les adversaires les plus hostiles étaient-ils désarmés. « Nous ne « voudrions pas pour beaucoup, disait-on de tous « côtés, n'avoir pas assisté à cette lecture [4] ! » L'effet fut si prompt, que l'on crut un instant la cause définitivement gagnée. Les évêques eux-mêmes imposaient silence aux sophismes et aux

1 Mihi vehementer placet vixisse in hanc horam. (L. Epp., IV, p. 71.)

2 Grösser und höher Werk. (Mathesius, Hist., p. 93 et 98.)

3 In Still angeredet und gebethen. (C. R., II, p. 143.)

4 Brucks Geschichte der Handl. in den Sachen des Glaubens zu Augsburg. (In Förstemanns Arch., p. 50.)

clameurs des Faber et des Eck [1]. « Tout ce « que les Luthériens ont dit est vrai, s'écriait « l'évêque d'Augsbourg; nous ne pouvons le « nier [2]!... » — « Eh bien, docteur ! dit à Eck le duc « de Bavière avec un ton de reproche, vous m'a- « viez donné une tout autre idée de cette doc- « trine et de cette affaire [3]. » C'était le cri universel; aussi les sophistes, comme on les appelait, étaient-ils fort embarrassés.

« Mais enfin, dit le duc de Bavière au docteur « Eck et à ses amis, pouvez-vous réfuter, avec de « bonnes raisons, la confession faite par l'Électeur « et ses alliés? — Avec les écrits des Apôtres et « des Prophètes, non..... répondit Eck; mais « avec ceux des Pères et des Conciles, oui [4] ! » — « Je comprends, reprit vivement le Duc, je com- « prends..... les Luthériens, selon vous, sont dans « l'Écriture..... et nous, nous sommes à côté..... »

L'archevêque Hermann, électeur de Cologne, le comte palatin Frédéric, le duc Éric de Brunswick-Lunebourg, le duc Henri de Mecklembourg, les ducs de Poméranie, étaient gagnés à la vérité, et Hermann chercha bientôt à l'établir dans son Électorat.

1 Multi episcopi ad pacem sunt inclinati. (L. Epp., IV, p. 70.)

2 Illa quæ recitata sunt, vera sunt, sunt pura veritas; non possumus inficiari. (C. R., II, p. 154.)

3 So hab man Im vor nicht gesagt. (Mathes., Hist., p. 99.)

4 Mit Propheten und Aposteln Schrifften....... nicht. (Ibid.)

L'impression produite à l'étranger par la confession fut peut-être plus grande encore. Charles en envoya des copies à toutes les cours; on la traduisit en français, en italien [1], même en espagnol et en portugais; elle se répandit dans toute l'Europe, et ainsi s'accomplit ce qu'avait dit Luther: « Notre confession se frayera une voie dans « toutes les cours, elle parlera aux princes et aux « rois, et le son en ira par toute la terre [2]. »

Elle détruisit les préjugés que l'on avait conçus, donna au monde une idée plus saine de la Réformation, et prépara les contrées les plus lointaines à recevoir les semailles de l'Évangile.

Alors la voix de Luther commença de nouveau à se faire entendre. Il comprit que le moment était décisif, et se hâta de donner l'impulsion qui devait conquérir la liberté religieuse. Il demanda hardiment cette liberté aux princes catholiques-romains de la Diète. « Que chacun, leur dit-il, « soit libre de croire ce qu'il veut : contraindre à « croire est une tâche qui dépasserait infiniment « la puissance et de l'Empereur et du Pape [3]. »

En même temps il agissait auprès des siens pour leur faire quitter Augsbourg. Jésus-Christ

1 Cæsar sibi fecit nostram confessionem reddi italica et gallica lingua. (C. R., II, p. 155.) La traduction française se trouve dans Forstemanns Urkunden, I, p. 357 : *Articles principaulx de la foy.*

2 Perrumpet in omnes aulas principum et regum.......
(L. Epp., IV, p. 96.)

3 Épître à l'Électeur de Mayence. (L. Epp., IV, p. 74.)

avait été hautement confessé. Au lieu de cette longue série de discussions et de querelles qui allait se rattacher à cet acte courageux, Luther aurait voulu une rupture éclatante, dût-il même sceller de son sang le témoignage rendu à l'Évangile. Un bûcher eût été, selon lui, la fin naturelle de cette tragédie : « Je vous renvoie de « cette Diète au nom du Seigneur, écrivit-il à ses « amis : maintenant à la maison, encore à la « maison, toujours à la maison[1] ! Plût à Dieu, « fussé-je le sacrifice immolé à ce nouveau con- « cile, comme Jean Huss à Constance[2] ! »

Mais Luther ne s'attendait pas à une si belle fin; il comparait la Diète à un drame : on avait eu d'abord l'exposition, puis le prologue, ensuite l'action; on attendait maintenant le dénoûment, tragique selon quelques-uns, mais qui, selon lui, ne serait que comique[3]. « On sacrifiera tout, « pensait-il, à la paix politique, et les dogmes « seront mis de côté. » Cette marche, qui, encore de nos jours, serait aux yeux du monde la suprême sagesse, eût été aux yeux de Luther la suprême folie.

L'intervention de Charles était surtout ce qui l'épouvantait : soustraire l'Église à l'influence sé-

1 Igitur absolvo vos in nomine Domini ab isto conventu. (Ibid., p. 96.)

2 Vellem ego sacrificium esse hujus novissimi concilii, sicut Johannes Huss Constantiæ.... (Ibid., p. 110.)

3 Sed catastrophen illi tragicam, nos comicam, expectamus. (Ib., p. 85.)

culière, et les gouvernements à l'influence cléricale, était alors une des pensées dominantes du grand Réformateur. « Vous voyez, écrivait-il à « Mélanchton, que l'on oppose à notre cause le « même argument qu'à Worms, savoir, encore et « toujours...., le jugement de l'Empereur. Ainsi « Satan fait sans cesse la même bévue, et cette « force efféminée [1] du pouvoir civil est la seule « puissance que cet Esprit aux mille artifices sache « trouver contre Jésus-Christ. » Mais Luther prenait courage et relevait fièrement la tête. « Christ « vient, continue-t-il; il vient, placé à la droite... « de qui?... non de l'Empereur, car nous serions « depuis longtemps perdus, mais de Dieu même. « Ne craignez rien : Christ est le Roi des rois et « le Seigneur des seigneurs; s'il perd ce titre à « Augsbourg, il faut aussi qu'il le perde sur toute « la terre et dans tous les cieux. »

Un chant de triomphe fut donc, de la part des confesseurs d'Augsbourg, le premier mouvement qui suivit cet acte courageux, unique sans doute dans les annales de l'Église. Quelques-uns de leurs adversaires s'y associèrent d'abord, et les autres se turent; toutefois une réaction s'opéra bientôt.

Le lendemain matin, Charles-Quint s'étant levé, échauffé et fatigué par une longue insomnie, le premier de ses ministres qui se présenta dans les

1 Sic Satan chorda semper oberrat eadem, et mille-artifex ille non habet contra Christum, nisi unum illud elumbe robur. (Ibid., p. 100.)

appartements impériaux fut le Comte-Palatin, aussi embarrassé que son maître. « Il nous faut « céder quelque chose, dit-il à Charles; et je rap- « pelle à Votre Majesté que l'empereur Maximi- « lien voulait accorder les deux espèces dans la « Cène, le mariage des prêtres et la liberté quant « aux jeûnes. » Charles-Quint saisit cette proposition comme une planche de salut. Mais bientôt arrivèrent Granvelle et Campeggi, qui l'engagèrent à s'en abstenir.

Rome, étourdie un instant par le coup de massue dont on l'avait frappée, se relevait avec énergie. « Je reste avec la mère, s'écriait dans une « assemblée l'évêque de Wurzbourg, entendant par « là l'Église romaine, avec la mère, la mère !... » — « Monseigneur, lui dit Brentz avec esprit, de « grâce, pour la mère, n'oubliez ni le Père, ni le « Fils ! » — « Eh bien, je vous l'accorde, répondait « à l'un de ses amis l'archevêque de Salzbourg; « moi aussi, je voudrais la communion sous les « deux espèces, le mariage des prêtres, la réfor- « mation de la messe, la liberté quant à l'abstinence « des viandes, et aux autres traditions. Mais que ce « soit un moine, un pauvre moine qui prétende « nous réformer tous, c'est là ce que l'on ne peut « tolérer[1]. » — « Je n'aurais pas d'objection, di- « sait un autre évêque, à ce que le culte se célé- « brât partout comme à Wittemberg; mais que « ce soit d'un pareil trou que sorte cette nou-

1 Sed quod unus monachus debeat nos reformare omnes... (C. R., II, p. 155.)

« velle doctrine, c'est à quoi nous ne pouvons « consentir [1]. » Mélanchton insistant auprès de l'archevêque de Salzbourg sur la nécessité de la réforme du clergé : « Eh ! que voulez-vous donc « nous réformer? dit celui-ci brusquement : nous « autres prêtres, nous n'avons jamais rien valu ! » C'est l'un des aveux les plus naïfs que la Réformation ait arrachés au clergé.

De jour en jour on voyait arriver à Augsbourg des moines fanatiques et des docteurs pleins de sophismes, qui s'efforçaient d'enflammer la haine de l'Empereur et des princes [2]. « Si nous avons « eu auparavant des amis, s'écriait Mélanchton « le lendemain de la Confession, maintenant nous « n'en avons plus ; nous sommes ici seuls, aban- « donnés de tous, et nous débattant contre d'im- « menses périls [3]. »

Charles, poussé par ces partis contraires, affectait une grande indifférence ; mais, sans laisser rien paraître, il cherchait cependant à connaître à fond cette affaire. « Qu'il n'y manque pas un mot, » avait-il dit à son secrétaire en lui demandant une traduction française de la confession. « Il n'en « laisse rien voir, se disaient les Protestants, con- « vaincus que Charles était gagné ; car si on le sa- « vait, les États d'Espagne seraient perdus pour « lui. Gardons à cet égard le secret le plus pro-

1 Aus dem Loch und Winckel. (L. Opp., XX, p. 307.)

2 Quotidie confluunt huc sophistæ ac monachi. (C. R., II, p. 141.)

3 Nos hic soli ac deserti. (Ibid.)

« fond[1]. » Mais les courtisans de l'Empereur, qui s'apercevaient de ces étranges espérances, souriaient et branlaient la tête. « Si vous avez de « l'argent, dit à Jonas et à Mélanchton, Schepper, « l'un des secrétaires d'État, il vous sera facile « d'acheter des Italiens la religion qu'il vous « plaira[2]; mais si votre bourse est vide, votre « cause est perdue. » Puis, prenant un ton plus grave : « Il est impossible, dit-il, que l'Empereur, « entouré comme il l'est d'évêques et de cardi- « naux, approuve une autre religion que celle du « Pape. »

On le vit bientôt. Le lendemain de la Confession, le dimanche 26 juin, avant l'heure du déjeuner[3], toutes les députations des villes impériales étaient réunies dans l'antichambre de l'Empereur. Charles, désireux de ramener à l'unité les États de l'Empire, commençait par les plus faibles. « Quelques-unes des villes, dit le « Comte-Palatin, n'ont pas adhéré aux décrets de « la dernière diète de Spire : l'Empereur leur de- « mande de s'y soumettre. »

Strasbourg, Nuremberg, Constance, Ulm, Reutlingen, Heilbronn, Memmingen, Lindau, Kempten, Windsheim, Isny et Weissenbourg, que l'on sommait ainsi de renoncer à la fameuse pro-

1 Das alles wolle E. W. im besten Geheim halten. (Ibid., p. 151.)

2 Nos, si pecuniam haberemus, facile religionem quam velemus emturos ab Italis. (Ibid. p. 156.)

3 Heute, vor dem Morgenessen. (Ibid, p. 143.)

testation, trouvaient le moment singulièrement choisi; elles demandèrent du temps.

La situation était compliquée; la discorde avait été jetée au milieu des villes, et la cabale travaillait chaque jour à l'accroître [1]. Ce n'était pas seulement entre les villes papistes et les villes évangéliques qu'il y avait désaccord; c'était encore entre les villes zwingliennes et les villes luthériennes; et même, parmi ces dernières, celles qui n'avaient pas adhéré à la Confession d'Augsbourg montraient beaucoup de mauvaise humeur aux députés de Reutlingen et de Nuremberg : la démarche de Charles-Quint était donc habilement calculée, car elle reposait sur cet antique axiome : « Divise et commande. »

Mais l'enthousiasme de la foi surmonta toutes ces ruses; et le lendemain, 27 juin, les députés des villes remirent à l'Empereur une réponse, dans laquelle ils déclaraient ne pouvoir adhérer au recez de Spire « sans désobéir à Dieu, et « sans compromettre le salut de leurs âmes [2]. »

Charles, qui eût voulu tenir un juste milieu, plus encore par politique que par équité, chancelait entre tant de convictions contraires. Désireux néanmoins d'essayer son influence médiatrice, il convoqua les États fidèles à Rome le dimanche 26 juin, peu après sa conférence avec les villes.

1 Es sind unter uns Städten, viel Practica und seltsames Wesens. (C. R., II, p. 151.)

2 Ohne Verletzung der Gewissen gegen Gott. (F. Urkunden, II, p. 6.)

Les princes étaient au grand complet; on vit même le légat du Pape et les théologiens romains les plus influents assister à ce conseil, au grand scandale des Protestants. « Que doit-on répondre « à la confession ? » telle fut la question posée par Charles-Quint au sénat qui l'entourait[1].

Trois avis furent émis. « Gardons-nous, dirent « les hommes de la Papauté, de discuter les rai- « sons de nos adversaires, et contentons-nous « d'exécuter l'édit de Worms contre Luther et « les princes, peuples et théologiens qui sont ses « adhérents, en les contraignant par les armes[2]. « — Soumettons la confession à l'examen de juges « impartiaux, dirent les hommes de l'Empire, et « renvoyons la décision finale à l'Empereur. La « lecture même de la confession n'est-elle pas un « appel des Protestants à la puissance impériale ? « Qu'on leur donne le juge qu'ils demandent!...» D'autres enfin (c'étaient les hommes de la tradition et de la doctrine ecclésiastique) voulaient charger quelques docteurs de composer une réfutation qui serait lue aux États protestants et ratifiée par Charles.

Les débats furent fort animés ; les doux et les violents, les politiques et les fanatiques, se posèrent nettement dans l'assemblée. George de Saxe et Joachim de Brandebourg se montrèrent

1 Adversarii nostri jam deliberant, quid velint respondere. (C. R., II, 26 juin.)

2 Rem agendam esse vi, non audiendam causam. (Ibid., p. 154.)

les plus passionnés, et dépassèrent même à cet égard les princes ecclésiastiques [1]. « Un certain « rustre, que vous connaissez bien, les pousse « tous par derrière, écrit Mélanchton à Luther ; « et certains théologiens hypocrites tiennent le « flambeau et mènent toute la bande [2]. » Ce rustre était sans doute le duc George. Les princes de Bavière eux-mêmes, que la confession avait d'abord ébranlés, se rallièrent aussitôt aux chefs du parti romain. L'électeur de Mayence, l'évêque d'Augsbourg, le duc de Brunswick, se montrèrent les moins défavorables à la cause évangélique. « Je ne puis nullement conseiller à Sa Ma-« jesté d'employer la force, disait Albert. Si Sa « Majesté contraignait les consciences et venait « ensuite à quitter l'Empire, les premières vic-« times seraient les prêtres; et qui sait si, au mi-« lieu de ces désordres, les Turcs ne fondraient « pas inopinément sur nous? » Mais cette sagesse un peu intéressée de l'archevêque ne trouvait pas de nombreux échos; et les hommes de fer se lançaient aussitôt dans la discussion, avec leur parole cassante. « Si l'on se bat contre les Luthé-« riens, dit le comte Félix de Werdenberg, j'offre « gratuitement mon épée, et je jure de ne pas la « remettre dans le fourreau qu'elle n'ait renversé « le château fort de Luther. » Ce seigneur mourut, peu de jours après, des suites de son intempérance. Les modérés intervenaient de nou-

1 Hi sunt duces, et quidem acerrimi alterius partis. (Ibid.)
2 Omnes unus gubernat rusticus. (Ibid., p. 176.)

veau. « Les Luthériens n'attaquent aucun article « de la foi, disait l'évêque d'Augsbourg ; accor« dons-nous avec eux, et cédons-leur, pour obte« nir la paix, l'usage des deux espèces et le ma« riage des prêtres ; si cela était nécessaire, je « céderais même davantage. » Là-dessus de grands cris : « Il est Luthérien, s'écriait-on, et nous « verrons qu'il est tout prêt à sacrifier jusqu'aux « messes privées. » — « Les messes ! il ne faut pas y « penser, disaient quelques-uns avec un ironique « sourire : Rome ne les abandonnera jamais ; car « ce sont elles qui soutiennent ses cardinaux, ses « courtisans, leur luxe et leurs cuisines [1]. » L'archevêque de Salzbourg et l'électeur de Brandebourg répondirent surtout avec une grande violence à la motion de l'évêque d'Augsbourg. « Les Luthériens, dirent-ils brusquement, nous « ont remis une confession écrite avec de l'encre « noire sur du papier blanc. Eh bien ! si nous « étions l'Empereur, nous leurs répondrions avec « de l'*encre rouge* [2]... » — « Messieurs, répliqua vi« vement l'évêque d'Augsbourg, prenez garde que « les lettres rouges ne vous sautent aux yeux.... » L'électeur de Mayence dut intervenir, et calmer les interlocuteurs.

L'Empereur, désireux de jouer le rôle d'arbitre, eût voulu que le parti romain déposât du moins entre ses mains un acte d'accusation contre

1 Cardinel, Churtusanen, Pracht und Küchen. (Brück Apol., p. 63.)

2 Wir wollten antvorten mit einer Schrift mit Rubricken geschrieben. (C. R., II, p. 147.)

la Réforme. Mais la majorité, devenue toujours plus compacte depuis la diète de Spire, ne marchait plus avec Charles. Pleine du sentiment de sa force, elle refusa de se constituer en parti, et de prendre l'Empereur pour juge. « Que parlez-« vous, dit-elle, de diversité entre les membres « de l'Empire? Il n'y a qu'un parti légitime. Il « s'agit, non de décider entre deux opinions dont « les droits sont égaux, mais de réprimer des re-« belles, et de prêter main-forte à ceux qui sont « demeurés fidèles à la constitution de l'Empire. »

Ce langage superbe éclaira Charles; il vit qu'il était dépassé, et qu'abandonnant sa haute position d'arbitre, il devait se résigner à n'être que l'exécuteur des ordres de la majorité. Ce fut cette majorité seule qui dès lors commanda dans Augsbourg: on exclut les conseillers impériaux qui émettaient des avis plus équitables, et l'archevêque de Mayence lui-même cessa de paraître en diète [1].

La majorité ordonna, avant tout, une réfutation de la doctrine évangélique par des théologiens romains. Si l'on avait appelé pour cela des hommes modérés, tels que l'évêque d'Augsbourg, la Réformation eût encore eu quelques chances de faire prévaloir les grands principes du christianisme; mais ce fut aux ennemis mêmes de la Réforme, aux vieux champions de Rome et d'Aristote, aigris par tant de défaites, que l'on résolut de remettre cet examen.

1 Non venit in senatum. (Ibid., p. 175.)

Ils étaient nombreux à Augsbourg, et n'y jouissaient pas d'une grande estime. « Les princes, di« sait Jonas, ont amené avec eux leurs savants, et « quelques-uns même leurs *sots* et leurs *igno-« rants*[1]. » Le prévôt Faber et le docteur Eck marchaient à leur tête, et derrière eux se rangeait une cohorte de moines, surtout de Dominicains, suppôts de l'Inquisition, et impatients de se dédommager des opprobres qu'ils avaient si longtemps endurés. Il y avait le provincial des Dominicains, Paul Hugo, leur vicaire Jean Bourkard, un de leurs prieurs, Conrad Kœlein, qui avait écrit contre le mariage de Luther, puis des Chartreux, des Augustins, des Franciscains, et les vicaires de plusieurs évêques. Tels furent les hommes, au nombre de vingt, qui furent chargés de réfuter Mélanchton.

On pouvait à l'avance augurer de l'œuvre d'après les ouvriers : chacun comprit qu'il s'agissait, non de réfuter la confession, mais de la honnir. Campeggi, qui insinua sans doute à Charles cette liste néfaste, savait bien que ces docteurs étaient incapables de se mesurer avec Mélanchton ; mais leurs noms étaient un drapeau aux couleurs les plus tranchées de la Papauté, et annonçaient clairement et immédiatement au monde ce que la Diète se proposait de faire : c'était l'essentiel. Rome ne voulait pas laisser à la chrétienté — même l'espérance.

1 Quidam etiam suos ineruditos et ineptos. (C. R., II, p. 104.)

Cependant, il s'agissait de savoir si la Diète, et l'Empereur qui en était l'organe, avaient le droit de prononcer dans ces matières toutes religieuses. Charles posa la question tant aux Évangéliques qu'aux Romains[1].

« Votre Altesse, répliqua Luther, consulté par « l'Électeur, peut répondre en toute assurance : « Eh bien oui, si l'Empereur le veut, qu'il soit « juge! Je supporterai tout de sa part; mais qu'il « ne décide rien contre la parole de Dieu. Votre « Altesse ne peut mettre l'Empereur au-dessus de « Dieu même[2]. Le premier commandement ne « dit-il pas : *Tu n'auras point d'autre Dieu devant « ma face?* »

La réponse des adhérents du Pape fut, dans le sens contraire, tout aussi positive. « Nous pen- « sons, dirent-ils, que Sa Majesté, d'accord avec « les Électeurs, Princes et États de l'Empire, a « le droit de procéder en cette affaire, en tant « qu'Empereur romain, tuteur, avocat et sou- « verain protecteur de l'Église et de notre très- « sainte foi[3]. » Ainsi, dès les premiers jours de la Réformation, l'Église évangélique se rangea sous la couronne de Jésus-Christ, et l'Église Romaine sous le sceptre des rois. Des hommes éclairés, même parmi les Protestants, ont mé-

1 Voir le document tiré des Archives de Bavière. (F. Urkundenbuch, II, p. 9.)

2 Können den Kaiser nicht über Gott setzen. (L. Epp., IV, p. 83.)

3 Römischen Kaiser, Vogt, Advocaten und Obristen Beschirmer der Kirken. (F. Urkundenbuch, II, p. 10.)

connu cette nature opposée du Protestantisme et du Papisme.

La philosophie d'Aristote et la hiérarchie de Rome, grâce à cette alliance avec le pouvoir civil, allaient enfin voir arriver le jour si longtemps attendu de leur triomphe. Tant qu'on avait abandonné les scholastiques à la force de leurs syllogismes et de leurs injures, ils avaient été battus; mais maintenant Charles-Quint et la Diète leur tendaient la main; les raisonnements de Faber, d'Eck et de Wimpina allaient être parafés par les chanceliers germaniques, et munis des grands sceaux de l'Empire. Qui pourrait leur résister? L'erreur romaine reçoit surtout sa force de son union avec le bras séculier, et ses victoires dans l'ancien et le nouveau monde sont dues, de nos jours encore, au patronage de l'État [1].

Ces choses n'échappèrent point à l'œil clairvoyant de Luther. Il reconnut à la fois la faiblesse des arguments des docteurs papistes et la puissance du bras de Charles. « Vous attendez la ré-« ponse de vos adversaires, écrivait-il à ses amis « d'Augsbourg; elle est déjà toute faite, et la « voici: *Les Pères, les Pères, les Pères; l'Église, « l'Église, l'Église; les usages, la coutume;* mais « de l'*Écriture*.... rien [2]!... Puis l'Empereur, ap-« puyé du témoignage de ces arbitres, pronon-« cera contre vous [3]; et alors vous entendrez de

1 A O-taïti, par exemple.

2 Patres, Patres, Patres; — Ecclesia, Ecclesia; — usus, consuetudo; præterea e Scriptura, nihil. (L. Epp., IV, p. 96.)

3 Pronuntiabit Cæsar contra vos. (Ibid.)

« toutes parts des forfanteries qui monteront jus-
« qu'au Ciel, et des menaces qui descendront jus-
« qu'aux Enfers. »

Ainsi changeait la situation de la Réforme. Charles était obligé de reconnaître son impuissance, et, pour sauver les apparences de son pouvoir, il se rangeait décidément avec les ennemis de Luther. L'impartialité de l'Empereur faisait défaut; l'État se tournait contre l'Évangile, et, pour sauveur, il ne lui restait que Dieu.

Il y eut d'abord chez plusieurs un grand abattement; Mélanchton surtout, qui voyait de plus près les cabales des adversaires, épuisé d'ailleurs par ses veilles, tombait presque dans le désespoir [1]. « En présence de ces haines formidables, « s'écriait-il, je ne vois plus de sujet d'espé« rance [2].... » Et puis pourtant il ajoutait : « Sauf « le secours de Dieu. »

En effet, le Légat faisait jouer toutes ses batteries. Déjà Charles avait fait demander plusieurs fois l'Électeur et le Landgrave, et avait tout mis en œuvre pour les détacher de la Confession évangélique [3]. Mélanchton, inquiet de ces colloques secrets, réduisit la Confession à son minimum, et engagea l'Électeur à demander seulement les deux espèces dans la Cène et le mariage des prêtres. « Interdire le premier de ces points, dit-il,

1 Quadam tristitia et quasi desperatione vexatur. (C. R., II, p. 163.)

2 Quid nobis sit sperandum in tantis odiis inimicorum? (ib. p. 145.)

3 Legati Norinberg. ad senatum. (Ib., p. 161).

« ce serait écarter de la communion un grand « nombre de chrétiens; et interdire le second, ce « serait priver l'Église de tous les pasteurs capa- « bles de l'édifier. Veut-on perdre la religion et « allumer la guerre civile, plutôt que d'apporter à « ces constitutions purement ecclésiastiques un « adoucissement qui n'est contraire ni aux bonnes « mœurs ni à la foi[1]?... » Les princes protestants invitèrent Mélanchton à se rendre lui-même auprès du Légat, pour lui faire ces propositions[2].

Mélanchton, qui s'y décida, commençait à se flatter du succès. En effet, on voyait, même parmi les Papistes, des hommes favorables à la Réformation. Il était arrivé récemment à Augsbourg, de par delà les Alpes, certaines propositions assez luthériennes[3]; et l'un des confesseurs de l'Empereur professait hautement la justification par la foi, maudissant « ces ânes d'Allemands, qui « ne cessaient, disait-il, de braire contre cette vé- « rité[4]. » Un chapelain de Charles approuvait même toute la Confession. Il y avait plus encore: Charles-Quint ayant consulté les Grands d'Espagne, connus pour leur orthodoxie: « Si les opi- « nions des Protestants sont contraires aux arti- « cles de la foi, avaient-ils répondu, que Votre

1 Melanchton ad Duc. Sax. Elect. (Ibid., p. 162.)

2 Principes nostri miserunt nos ad R. D. V. (Ibidem, p. 171.)

3 Pervenerunt ad nos propositiones quædam Italicæ, satis lutheranæ. (Ibid., p. 163.)

4 Istis Germanis asinis, nobis in hac parte obgannientibus. (Ibid.)

« Majesté emploie toute sa puissance pour dé-« truire cette faction : mais s'il ne s'agit que de « quelques changements dans des ordonnances « humaines et des usages extérieurs, qu'elle se « garde de toute violence [1]. » — Réponse admirable! s'écriait Mélanchton, qui se persuadait que la doctrine romaine était au fond d'accord avec l'Évangile.

La Réformation trouvait même plus haut des défenseurs. Dans l'une des demeures impériales d'Augsbourg, Marie, sœur de Charles-Quint et veuve du roi Louis de Hongrie, recevait souvent Mélanchton, Spalatin et d'autres amis de l'Évangile, et conversait familièrement avec eux. Cette princesse était encore très-jeune, et demeurait chez son grand-père Maximilien, quand elle avait commencé à lire et à comprendre les premiers écrits de Luther. En 1526, le roi Louis étant mort sur le champ de bataille de Mohacs, le Réformateur écrivit à la jeune veuve une lettre de condoléance. « Que Votre Majesté cherche sa « consolation auprès du véritable époux, qui est « Jésus-Christ [2], » lui disait-il. Et il joignait à son épître une touchante exposition des psaumes les plus consolants [3]. En même temps, Érasme composait pour cette princesse son Traité *de la Veuve*

1 Hispanici proceres præclare et sapienter responderunt Cæsari. (Ibid., p. 179.)

2 Sich trösten des rechten Bräutigams. (L. Opp., V, p. 606.)

3 Ps. 37, 62, 94 et 109.

chrétienne, et le lui dédiait. Dès lors la jeune veuve se tourna tout à fait vers la parole de Dieu. Elle n'avait point d'enfant, pour lui rappeler son mari et lui adoucir sa douleur [1]. Sa chambre à coucher devint son oratoire, selon une expression d'Érasme [2], et elle chercha par son exemple à conduire dans la voie de la piété tous ceux qui l'entouraient.

Trois jours après la lecture de la Confession, Marie était arrivée à Augsbourg, ayant avec elle la reine de Bohême, femme de Ferdinand, et son fidèle chapelain Jean Henkel, qui, d'accord avec Simon Grynæus et Vite Wintsheim, prêchait depuis quelque temps la parole de Dieu dans la capitale de la Hongrie. Obligée de se contraindre avec ses frères, Marie goûtait une indicible joie dans les conférences évangéliques qu'elle avait avec Henkel, Spalatin et Mélanchton [3]. Ils admiraient sa simplicité, sa cordialité, et étaient étonnés de trouver en elle une sœur. Ses lumières ne les surprenaient pas moins que sa piété; car elle comprenait et lisait habituellement cinq langues, l'allemand, le français, l'italien, le bohême et le

1 Restabat ultimum doloris levamen, si quis parvulus aula luderet Æneas; et hoc solatii genus Maria tibi fatorum iniquitas invidit. (Ad Mariam, *de Vidua christiana*. Erasmi Opp., V, p. 725.)

2 Viduæ cubiculum nihil aliud quam oratorium esse debet. (Ibid., p. 739.)

3 Wo Maria, Henkel, Melanchton und Spalatin, öfters Religionsgespræche hielten. (Je trouve cette citation dans des manuscrits hongrois qui m'ont été communiqués.)

latin. « De nos jours, disaient-ils, le monde est « renversé ; nous avons des moines ignorants et « des femmes éclairées. »

Marie ne se contentait pas de ces conversations, et, faisant ce qu'on avait défendu à l'Électeur de Saxe et au Landgrave, elle voulait que chaque dimanche on célébrât le culte évangélique dans ses appartements [1]. Recueillie, et avide de la parole de Dieu, elle tenait en main la Bible latine, qui ne la quittait jamais, et y cherchait les passages cités par le prédicateur; puis, après le service, elle les examinait de nouveau avec soin. Charles et Ferdinand, informés par les évêques de ces habitudes étranges, s'en plaignaient quelquefois à leur sœur; mais elle profitait, pour se défendre, de la grande affection que l'Empereur lui portait. Elle allait même plus loin; elle suppliait ce prince de ne pas se laisser séduire par les prêtres, comme son malheureux époux; et, justifiant les Protestants des calomnies dont on les poursuivait, elle s'efforçait de retenir la main menaçante de Charles. Mélanchton écrivait à Luther, le 10 juillet: « La sœur de l'Empereur, femme d'un « génie héroïque, et distinguée surtout par sa « piété et sa modestie, s'efforce d'apaiser son « frère envers nous; mais elle est obligée de le « faire avec timidité et avec retenue [2]. »

1 In Augsburg liess Maria immer einen evangelischen Gottesdienst mit Predigt halten. (Manuscrit hongrois.)

2 Ἡ ἀδελφὴ αὐτοκράτορος, mulier vere heroico ingenio, præcipua pietate et modestia, studet nobis placare fratrem...... (C. Ref., II, p. 178.)

Charles-Quint, qui ne pouvait se résoudre à tolérer la Réformation et ses ministres, fermait pourtant les yeux sur les sermons clandestins de sa sœur.

Ce n'était pas seulement dans ses appartements que Marie lisait la Bible. Elle aimait la nature, l'exercice, les bois épais, l'air libre, et la voûte des cieux. Souvent elle allait à la chasse, soit avec la cour, soit seule avec sa suite ; et on la voyait passer dans les forêts des journées entières. Quand la fatigue commençait à l'accabler, elle rompait la chasse, descendait de cheval, faisait taire les fanfares, éloignait ses chiens et son équipage, s'asseyait seule sous un arbre, y lisait en paix l'histoire du Seigneur, et oubliait ainsi Augsbourg, les princes, les prêtres et toutes les pompes de la cour [1]. Aussi l'appelait-on la *pieuse chasseresse;* les portraits qu'on a conservés d'elle la représentent en habit de chasse. Marguerite étant morte en décembre 1530, Charles-Quint nomma sa sœur Marie gouvernante des Pays-Bas.

Mélanchton, encouragé par ces démonstrations, et en même temps effrayé par les menaces de guerre que les adversaires ne cessaient de proférer, crut devoir acheter la paix à tout prix, et résolut, en conséquence, de descendre dans ses propositions aussi bas que possible. Il demanda, le 6 juillet, au Légat une entrevue, en lui écrivant une lettre dont on a eu tort de mettre

1 Setzete sich unter einem Baum und liess in der heil. Schrift. (Manuscrit hongrois.)

en doute l'authenticité [1]. Le cœur manque au champion de la Réforme; la tête lui tourne; il chancelle, il tombe,... et dans sa chute il court risque d'entraîner avec lui la cause que des martyrs ont déjà arrosée de leur sang. Voici ce que dit le représentant de la Réformation au représentant de la Papauté :

« Il n'est aucun dogme sur lequel nous différions « de l'Église romaine [2] : nous révérons l'autorité « universelle du Pontife romain, et nous sommes « prêts à lui obéir, pourvu qu'il ne nous rejette « pas, et que, selon la clémence dont il a cou- « tume d'user envers toutes les nations, il veuille « bien ignorer ou approuver quelques petites cho- « ses qu'il ne nous est plus possible de changer. « Maintenant donc, repousserez-vous ceux qui « paraissent en suppliants devant vous? les pour- « suivrez-vous avec le fer et le feu?... Ah! rien ne « nous attire tant de haine en Allemagne, comme « notre inébranlable fermeté à soutenir les dog- « mes de l'Église Romaine [3]. Mais, avec l'aide de « Dieu, nous demeurerons fidèles au Christ et à « l'Église Romaine, quand même vous nous re- « pousseriez. »

Ainsi s'humilia Mélanchton. Dieu permit cette chute, afin que les siècles futurs pussent voir jusqu'où la Réforme était prête à descendre pour

1 Voir C. R., II, p. 168.

2 Dogma nullum habemus diversum ab Ecclesia Romana. (Ibid., p. 170.)

3 Quam quia Ecclesiæ Romanæ dogmata, summa constantia defendimus. (Ibid.)

maintenir l'unité, et que nul ne pût douter que le schisme était venu de Rome ; mais aussi, sans doute, afin de manifester encore une fois dans le monde quelle est dans les œuvres les plus glorieuses la faiblesse des plus nobles instruments.

Heureusement, il y avait un autre homme qui soutenait l'honneur de la Réformation. Au même moment, Luther écrivait à Mélanchton : « On « ne peut mettre Christ et Bélial d'accord. Pour « ce qui me regarde, je ne céderai pas un che- « veu [1]. Plutôt que de céder, j'aime mieux tout « souffrir, et même les maux les plus terribles. « Cédez d'autant moins que vos adversaires de- « mandent davantage. Dieu ne nous aidera pas, « que nous ne soyons abandonnés de tous [2]. » Et, craignant quelque faiblesse de la part de ses amis : « Si ce n'était pas tenter Dieu, il y a long- « temps que vous m'auriez vu près de vous [3]. »

La présence de Luther n'eût en effet jamais été plus nécessaire; car le Légat avait consenti à une entrevue, et Mélanchton allait faire sa cour à Campeggi [4].

C'était le 8 juillet, jour fixé par le Légat pour recevoir Mélanchton. Celui-ci était plein d'espérance. « Le Cardinal m'assure qu'il peut accorder

1 At certe pro mea persona, ne pilum quidem cedam (L. Epp., IV, p. 88.)

2 Neque enim juvabimur, ni deserti prius simus. (Ibid., p. 91.)

3 Certe jamdudum coram vidissetis me. (Ibid., p. 98.)

4 Ego multos prehensare soleo, et Campegium etiam. (C. R., II, p. 193.)

« l'usage des deux espèces et le mariage des prê-
« tres, disait-il. Je me hâte de me rendre vers
« lui [1].... »

Cette visite pouvait décider des destinées de l'Église. Si le Légat acceptait l'ultimatum de Philippe, les contrées évangéliques étaient replacées sous la puissance des évêques romains, et c'en était fait de la Réformation; mais l'orgueil et l'aveuglement de Rome la sauvèrent. Les Papistes, la croyant sur le bord de l'abîme, pensèrent qu'un dernier coup ferait sa ruine, et se décidèrent, comme Luther, à ne rien céder, « pas « même un cheveu. » Toutefois le Légat, en refusant, se donna un air de bienveillance, et parut obéir à des influences étrangères. « J'aurais bien « le pouvoir de faire certaines concessions, dit-il, « mais il ne serait pas prudent d'en user sans « l'aveu des princes allemands [2] : leur volonté « doit s'accomplir; l'un d'eux surtout conjure « l'Empereur d'empêcher que l'on vous cède la « moindre chose : je ne puis rien accorder. » Puis le Prince romain, avec le plus aimable sourire, fit tout ce qu'il put pour gagner le chef des docteurs chrétiens. Mélanchton sortit, honteux des avances qu'il avait faites, mais se trompant encore sur Campeggi. « Sans doute, dit-il, Eck et Cochlée « m'ont devancé chez le Légat [3]. » Luther ne

1 Propero enim ad Campegium. (C. R., II, p. 174.)

2 Se nihil posse decernere, nisi de voluntate principum Germaniæ. (Ibid.)

3 Forte ad Legatum veniebant Eccius et Cochlœus. (Ibid., p. 175.)

pensait pas de même : « Je ne me fie à aucun de « ces Italiens, disait-il; ce sont des coquins. « Quand l'Italien est bon, il est très-bon; mais « alors c'est un prodige, c'est un cygne noir [1]. »

C'étaient bien, en effet, les Italiens qui frappaient la Réforme. Peu de jours après, le 12 juillet, arrivèrent les instructions du Pape. Il avait reçu la Confession par estafette [2], et seize jours avaient suffi pour l'allée, la délibération et le retour. Clément ne voulait entendre parler ni de discussion ni de concile. Charles-Quint devait marcher droit au but, faire entrer une armée en Allemagne, et puis étouffer la Réformation par la force. Toutefois, on crut à Augsbourg ne pas devoir agir si précipitamment, et l'on eut recours à d'autres moyens.

« Un peu de patience! nous les tenons, » dirent Eck et ses collègues; et, rejetant le reproche qu'on leur avait fait d'avoir mal représenté la Réformation, ils en accusèrent les Protestants eux-mêmes. « Ce sont eux, dirent-ils, qui, pour « se donner l'air d'être d'accord avec nous, dissi- « mulent maintenant leur hérésie; mais nous al- « lons les prendre dans leurs propres filets. S'ils « avouent n'avoir pas inséré dans leur Confession « tout ce qu'ils rejettent, il sera démontré qu'ils « nous jouent. Si, au contraire, ils prétendent

1 Verum hoc monstrum est, nigroque simillimum cygno. (L. Epp., IV, p. 110.)

2 Nostra Confessio ad Romam per veredarios missa est. (Ibid., p. 186 et 219.)

« avoir tout dit, ils seront par là même obligés « d'admettre tout ce qu'ils n'ont pas condamné. » On assembla donc les princes protestants, et on leur demanda si la Réformation se bornait aux doctrines indiquées dans l'Apologie, ou s'il y avait encore autre chose [1].

Le piége était adroitement tendu. La Papauté n'avait pas même été nommée dans l'écrit de Mélanchton; d'autres erreurs encore y avaient été omises, et Luther lui-même s'en plaignait hautement. « Satan s'aperçoit bien, disait-il, que « votre Apologie a passé d'un pied léger sur les « articles du purgatoire, du culte des saints, et « surtout du Pape et de l'Antechrist. » Les princes demandèrent à conférer avec leurs alliés des villes; et tous les Protestants se réunirent pour délibérer sur ce grave incident.

On attendait l'explication de Mélanchton, qui ne déclina point la responsabilité de la chose. Aisément abattu par les fantômes de son imagination, il se redressait avec hardiesse quand on l'attaquait en face. « Toutes les doctrines essen« tielles, dit-il, ont été exposées dans la Confes« sion, et toutes les erreurs et les abus y ont « été signalés. Mais fallait-il se jeter dans toutes « ces questions, pleines de contestation et d'ani« mosité, que l'on discute dans nos académies? « Fallait-il demander si tous les chrétiens sont « prêtres, si la primauté du Pape est de droit di-

1 An plura velimus Cæsari proponere controversa quam fecerimus. (Ibid., p. 188.)

« vin, s'il peut y avoir des indulgences, si toute « bonne œuvre est un péché mortel, s'il y a plus « de sept sacrements, si un laïque peut les ad- « ministrer, si l'élection divine a quelques fon- « dements dans nos propres mérites, si la consé- « cration sacerdotale imprime un caractère indé- « lébile, si la confession auriculaire est nécessaire « au salut?... Non, non! toutes ces choses sont « du ressort de l'école, et nullement essentielles « à la foi [1]. »

On ne peut nier qu'il y eût dans les questions signalées ainsi par Mélanchton des points importants. Quoi qu'il en soit, les Protestants tombèrent facilement d'accord, et le lendemain ils présentèrent aux ministres de Charles une réponse conçue avec autant de franchise que de fermeté, où ils disaient « que, désireux de suivre la vérité avec la charité, ils n'avaient pas voulu compliquer la situation, et s'étaient proposé, non de spécifier toutes les erreurs qui s'étaient introduites dans l'Église, mais de confesser toutes les doctrines qui étaient essentielles au salut; que si néanmoins la partie adverse se sentait pressée de soutenir certains abus ou de mettre en avant quelque point non mentionné dans la Confession, les Protestants se déclaraient prêts à leur répondre, conformément à la parole de Dieu [2]. » Le ton de cette réponse montrait assez que les chré-

1 Melanchtonis Judicium. (C. R., II, p. 182.)

2 Aus Gottes Wort weiter Bericht zu thun. (F. Urkundenbuch, II, p. 19.)

tiens évangéliques ne craignaient pas de suivre leurs adversaires partout où ceux-ci les appelleraient. Aussi le parti romain ne dit-il plus mot sur cette affaire.

IX.

La commission, chargée de réfuter la Confession, s'assemblait deux fois par jour [1], et chacun des théologiens qui la composaient y apportait ses réfutations et ses haines.

Le 13 juillet, l'ouvrage étant achevé, Eck, « avec sa bande, » dit Mélanchton [2], le remit à l'Empereur. Quel fut l'étonnement de ce prince, en voyant un écrit de deux cent quatre-vingts pages rempli d'injures [3] ! « Les mauvais charpen-« tiers perdent beaucoup de bois, dit Luther, et « les écrivains impies salissent beaucoup de pa-« pier. » Ce n'était pas tout : on avait joint à la réfutation huit appendices sur les hérésies que Mélanchton avait dissimulées, disait-on, et l'on y exposait les contradictions et « les horribles sectes » que le luthéranisme avait enfantées. Enfin, ne se bornant pas à cette réponse officielle, les théologiens romains, qui voyaient luire sur eux le soleil du pouvoir, remplissaient Augsbourg de pamphlets outrageux.

1 Bis die convenire dicuntur. (Zw. Epp., II, p. 472.)
2 Eccius cum sua commanipulatione. (C. R., II, p. 193.)
3 Longum et plenum conviciis scriptum. (Ibid.)

Il n'y eut qu'un sentiment sur la réfutation papiste : on la trouva confuse, violente, avide de sang [1]. Charles-Quint avait trop de goût pour ne pas sentir la différence qu'il y avait entre le ton grossier de cet écrit et la noble dignité de la Confession de Mélanchton. Il roula, mania, froissa, endommagea tellement les nombreuses feuilles de ses docteurs, que, quand il les leur rendit deux jours après, il n'y en avait plus que douze qui fussent restées entières, dit Spalatin. Charles aurait eu honte de faire lire en diète un tel mémoire, et demanda, en conséquence, une nouvelle rédaction, plus courte et plus modérée [2]. Cela n'était pas facile; car les adversaires, confus et stupéfaits, dit Brentz, de la noble simplicité de la Confession évangélique, ne savaient ni par où commencer ni par où finir; aussi mirent-ils près de trois semaines à refaire leur travail [3].

Charles et ses ministres doutaient fort de la réussite; c'est pourquoi, laissant pour le moment les théologiens, on imagina une autre manœuvre. « Prenons à partie chacun des princes pro« testants, se dit-on; isolés, ils ne résisteront pas. » En conséquence, le 15 juillet, le margrave de Brandebourg vit arriver chez lui ses deux cou-

1 Adeo confusa, incondita, violenta, sanguinolenta et crudelis sit ut puduerunt. (C. R., II, p. 198.)

2 Hodie auctoribus ipsis sophistis a Cæsare rursus esse redditam.... ut emendetur et civilius componatur. (Ibid.)— Lenius respondendum. (Coch., p. 194.)

3 Nostra confessione ita stupidos, attonitos et confusos. (C. R., II., p. 198.)

sins, les électeurs de Mayence et de Brandebourg, et ses deux frères, les margraves Frédéric et Jean-Albert. « Abandonnez cette nouvelle foi, « lui dirent-ils, et revenez à celle qui existait « il y a un siècle. Si vous le faites, il n'y a pas de « faveurs que vous ne deviez attendre de l'Empe- « reur; sinon, redoutez sa colère [1]. »

Le 16 juillet, le duc Frédéric de Bavière, le comte de Nassau, les sieurs de Rogendorf et de Truchsès, se firent annoncer chez l'électeur de Saxe, de la part de Charles. « Vous avez sollicité de l'Em- « pereur, lui dirent-ils, de confirmer le mariage « de votre fils avec la princesse de Juliers, et de « vous conférer l'investiture de la dignité électo- « rale; mais Sa Majesté vous déclare que si vous « ne renoncez pas à l'hérésie de Luther, dont « vous êtes le principal fauteur, elle ne vous ac- « cordera point vos demandes. » En même temps, le duc de Bavière, recourant aux instances les plus pressantes, accompagnées des gestes les plus animés [2] et des menaces les plus sinistres [3], somma l'Électeur d'abandonner sa foi. « On as- « sure, ajoutèrent les envoyés de Charles, que « vous avez fait alliance avec les Suisses. L'Em- « pereur ne peut le croire, mais il vous ordonne « de lui faire connaître la vérité. »

Les Suisses! c'était dire la révolte. Cette al-

1 C. R., II, p. 206. F. Urkundenbuch, II, p. 93.
2 Mit Reden und Gebehrden præchtig erzeigt. (Ib., p. 207.)
3 Minas diras promissis ingentibus adjiciens. (Zw. Epp., II, p. 484.)

liance était le fantôme qu'on invoquait sans cesse à Augsbourg, pour épouvanter Charles-Quint. Et en effet, déjà des députés, ou du moins des amis des Suisses, paraissaient à Augsbourg, et rendaient ainsi la position toujours plus grave.

Bucer était arrivé deux jours avant la confession, et Capiton le jour qui l'avait suivie [1]; il était même question que Zwingle se joignît à eux [2]. Tout Augsbourg, sauf les députés strasbourgeois, avait ignoré la présence de ces docteurs [3]. Ce ne fut que vingt et un jours après leur arrivée que Mélanchton l'apprit [4] définitivement, tant était grand le mystère dont les Zwingliens devaient s'entourer. Ce n'était pas sans raison: une conférence ayant été demandée par eux à Mélanchton: « Qu'ils écrivent, répondit-il; je com« promettrais notre cause en m'abouchant avec « eux. »

Bucer et Capiton, dans leur retraite, avaient mis leur temps à profit pour composer la *Confession tétrapolitaine* ou des quatre villes. Les députés de Strasbourg, de Constance, de Memmingen et de Lindau la présentèrent à l'Empe-

1 Venimus huc, ego pridie solemnitatis divi Joannis, Capito die dominica sequente. (Zw. Epp., II, p. 472.)

2 Rumor apud nos est, et te cum tuis Helvetiis comitia advolaturum. (Ib., p. 451 et 467.)

3 Ita latent ut non quibuslibet sui copiam faciunt. (C. R., II, p. 196.)

4 Capito et Bucer adsunt; id hodie certo comperi. (Ibidem.)

reur [1]. Ces villes s'y purgeaient du reproche de guerre et de révolte qu'on leur faisait souvent; elles déclaraient que leur seul motif était la gloire de Christ, et professaient la vérité « librement, « courageusement, mais sans insolence et sans « moquerie [2]. »

Zwingle fit parvenir en même temps à Charles-Quint une confession particulière [3], qui excita une rumeur universelle. « N'ose-t-il pas y dire, « s'écriaient les Romains, que l'espèce *mitrée et* « *échalassée* (par où il entend les évêques) est « dans l'Église ce que les bosses et les écrouelles « sont dans le corps [4]! » — « N'insinue-t-il pas, di- « saient les Luthériens, que nous commençons à « regarder en arrière, après les oignons et les « aulx de l'Égypte! » — « On dirait tout simple- « ment qu'il a perdu la tête, s'écriait Mélanch- « ton [5]. Toutes les cérémonies, selon lui, doivent « être abolies; tous les évêques doivent être sup- « primés: en un mot, le tout est parfaitement « *helvétique*, c'est-à-dire, souverainement barbare.»

1 Cinglianæ civitates propriam confessionem obtulerunt Cæsari. (C. R., II, p. 187. — Cette confession se trouve dans *Niemeyer, Collectio Confessionum*, p. 740.)

2 Ingenue ac fortiter, citra procaciam tamen et sannas, id fateri et dicere quod res est. (Zw. Epp., II, p. 485.)

3 Voyez *Niemeyer, Collectio Confessionum*, p. 16.

4 Pedatum et mitratum genus episcoporum, id esse in Ecclesia quod gibbi et strumata in corpore. (Ibid.) Zwingle compare les évêques aux *échalas* secs et stériles qui supportent les ceps.

5 Dicas simpliciter mente captum esse. (C. R., II, p. 193.)

Un seul homme fit exception dans ce concert de reproches, et ce fut Luther. « Zwingle me plaît « assez, ainsi que Bucer, » écrivit-il à Jonas. Par Bucer, il entendait sans doute la *Confession tétrapolitaine* [1]. Cette parole doit être remarquée.

Ainsi trois confessions, déposées aux pieds de Charles-Quint, attestaient les divisions qui déchiraient le protestantisme. En vain Bucer et Capiton insistaient-ils auprès de Mélanchton pour qu'on cherchât à s'entendre, et lui écrivaient-ils : « Nous « irons où vous voudrez, quand vous le voudrez; « nous ne prendrons avec nous que Sturm, et, si « vous le désirez, nous ne le prendrons pas même [2]. » Tout était inutile. — Ce n'est pas assez qu'un Chrétien confesse Christ; il doit aussi confesser ses frères, quand même ceux-ci seraient sous l'opprobre du monde. « Celui qui vous reçoit me re« çoit, » a dit le Maître; mais les Protestants ne comprenaient pas ce devoir. « Le schisme est dans « le schisme, » disaient les Romains; et l'Empereur se flattait d'une victoire facile. « Rentrez dans « l'Église, » « leur criait-on de toutes parts. » Cela « veut dire, répondaient les Strasbourgeois, laissez-« nous remettre dans votre bouche le mors avec « lequel nous vous mènerons partout où il nous « plaira [3]. »

Toutes ces choses affligeaient profondément

1 Zwinglius mihi sane placet, et Bucerus. (L. Epp., IV, p. 110.)

2 Veniemus quo et quando tu voles. (C. R., II, p. 208.)

3 Una tamen omnium vox : *Revertimini ad Ecclesiam.* (Zw Epp., II, p. 484.)

l'Électeur, qui se trouvait toujours sous le poids de la demande et des menaces de Charles-Quint. L'Empereur ne lui avait pas adressé une seule fois la parole [1], et l'on disait partout que son cousin George de Saxe serait proclamé électeur à sa place.

Le jour après la fête de Saint-Jacques, il y eut une grande pompe à la cour. Charles, couvert de ses vêtements impériaux, dont la valeur, disait-on, dépassait deux cent mille ducats d'or, et déployant dans toute sa personne une majesté qui imprimait le respect et la crainte [2], conféra à plusieurs princes l'investiture de leurs dignités; l'Électeur seul fut exclu de ces faveurs. Bientôt on lui fit mieux comprendre encore ce qu'on lui réservait, et on lui insinua que s'il ne se soumettait pas, l'Empereur le chasserait de ses États, et le punirait du dernier châtiment [3].

L'Électeur pâlit, car il ne doutait point que les choses n'en vinssent véritablement là. Comment avec son petit territoire résisterait-il à ce monarque puissant, qui avait vaincu la France et l'Italie, et qui voyait maintenant l'Allemagne à ses pieds? Et d'ailleurs, quand il le pourrait, en aurait-il le droit? D'affreux cauchemars poursuivaient Jean jusque dans ses rêves. Il se croyait couché sous

1 Alloquio ejus nondum frui potuisse. (Seck., II, p. 154.)

2 Apparuit Cæsar majestate...... insignitus vestibus suis imperialibus. (C. R., II, p. 242.)

3 Muller, Geschichte der Protestation, p. 715.

une immense montagne, sous laquelle il se débattait péniblement, tandis que son cousin George se tenait debout sur le sommet, et paraissait le braver.

Enfin Jean sortit de cette agitation. « Il faut, « dit-il, que je renonce ou à Dieu ou au monde : « eh bien, mon choix n'est pas douteux. C'est « Dieu qui m'a fait électeur, moi qui n'en étais « pas digne ; je me jette dans ses bras, et qu'il « fasse de moi ce qui lui semblera bon ! » Ainsi l'Électeur, par la foi, fermait la bouche des lions, et surmontait les royaumes [1].

Toute la chrétienté évangélique avait pris part à la lutte de Jean le Persévérant : on sentait que s'il tombait à cette heure, tout tombait, et l'on s'efforçait de le soutenir. « Ne craignez point, « lui criait-on de Magdebourg, car Votre Altesse « se trouve sous l'étendard de Jésus-Christ [2]. » — « L'Italie attend, lui écrivait-on de Venise. Si « pour la gloire de Jésus-Christ il vous fallait mou- « rir, n'ayez point de peur [3]. » Mais c'était de plus haut que venait son courage. *J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair*, a dit le Maître [4]. L'Électeur vit de même, dans ses songes, George tomber du haut de sa montagne, et se briser à ses côtés.

1 Épître de saint Paul aux Hébreux, ch. XI, v. 33-34.

2 Unter dem Heerpannyr Jesu Christi. (F. Urk., II, p. 131.)

3 Italos omnes expectare... Etiam si mors subeunda tibi foret, ob Christi gloriam. (C. R., II, p. 228.)

4 Luc, X, 18.

Une fois décidé à tout perdre, Jean, libre, heureux, tranquille, assembla ses théologiens. Ces hommes généreux voulaient sauver le prince. « Gracieux Seigneur, dit Spalatin, rappelez-« vous que la parole de Dieu étant l'épée du « Saint-Esprit, doit être tenue, non par le glaive « séculier, mais par la main du Tout-Puissant [1]. » — « Oui, dirent tous les docteurs, nous ne vou-« lons pas que pour nous sauver vous exposiez « vos enfants, vos sujets, vos États, votre cou-« ronne... Nous nous livrerons plutôt aux mains « de l'ennemi, et nous le conjurerons de se con-« tenter de notre sang [2]. » Jean, touché de ces discours, se refusa pourtant à leurs instances, et répéta fermement cette parole, qui était devenue sa devise : « Je veux aussi confesser mon Sau-« veur ! »

Le 21 juillet, il répondit à la menace par laquelle, cinq jours auparavant, Charles avait tâché de l'ébranler. Il prouva à l'Empereur qu'étant l'héritier légitime de son frère, on ne pouvait lui refuser l'investiture, que lui avait d'ailleurs assurée la diète de Worms. Il ajouta qu'il ne croyait pas aveuglément ce que disaient ses docteurs; mais qu'ayant reconnu que la parole de Dieu était la base de leur enseignement, il confessait de nouveau et sans hésitation les articles de l'Apologie. « Je conjure

1 Gottes Wort keineswegs durch weltlich Schwert. (F. Urk., II, p. 82.)

2 Sie wollen ihnen an ihrem Blute genügen lassen. (Ibid., p. 90.)

« donc Votre Majesté, continua-t-il, de permettre « que moi et les miens nous rendions compte à « Dieu seul de ce qui concerne le salut de nos « âmes[1].» Le margrave de Brandebourg fit la même réponse. Ainsi échoua cette manœuvre habile, par laquelle on avait espéré rompre la force de la Réformation.

Six semaines s'étaient écoulées depuis la confession, et point encore de réfutation. « Les Pa- « pistes, du moment qu'ils ont ouï l'Apologie, « disait-on, ont tout à coup perdu la parole[2]. » Enfin les théologiens romains remirent leur travail, revu et corrigé, et persuadèrent à Charles de le présenter en son propre nom. Le manteau de l'État semblait alors convenir admirablement aux allures de Rome. « Ces sycophantes, dit Mé- « lanchton, ont voulu s'entourer de la peau du « lion, pour nous paraître d'autant plus terribles[3].» Tous les États de l'Empire furent convoqués pour entendre la réfutation.

Le mercredi 3 août, à deux heures de l'après-midi, l'Empereur siégeait sur son trône, dans la chapelle du palais palatin, entouré de son frère et des électeurs, princes et députés. L'électeur de Saxe et ses alliés furent introduits, et le Comte-Palatin, que l'on appelait « la bouche de Charles, »

1 Forstemanns Urkundenbuch, pages 80-92 et 113-119.

2 Papistas obmutuisse ad ipsorum Confessionem. (Cochl., p. 195.)

3 Voluerunt sycophantæ theologi λεοντῆν illam sibi circumdare, ut essent nobis formidabiliores. (C. R., p. 252.)

leur dit : « Sa Majesté ayant remis votre confes-
« sion à quelques docteurs de diverses nations,
« illustres par leur science, leurs mœurs et leur
« impartialité, a lu avec le plus grand soin leur
« réponse, et vous la transmet comme la sienne
« propre, ordonnant que tous les membres et
« les sujets du Saint-Empire l'acceptent d'un ac-
« cord unanime [1]. »

Alors Alexandre Schweiss prit le cahier, et lut la réfutation.

Le parti romain approuvait quelques articles de la confession ; il en condamnait d'autres ; et dans certains passages, moins importants, il distinguait ce qu'il fallait rejeter et ce qu'il fallait accepter.

Il cédait sur un point capital, l'*opus operatum*. Les Protestants ayant dit dans leur treizième article que la foi était nécessaire dans le sacrement, le parti romain y adhérait, abandonnant ainsi une erreur que la Papauté avait si vivement défendue contre Luther, dans cette même ville d'Augsbourg, par la bouche de Cajétan.

De plus, on reconnaissait comme vraiment chrétienne la doctrine évangélique sur la Trinité, sur Christ, sur le Baptême, sur les peines éternelles et sur l'origine du mal.

Mais sur tous les autres points Charles, ses princes et ses théologiens se déclaraient inébran-

1 Velut suam suaque publica auctoritate roboratam, ab omnibus unanimi consensu acceptandam. (Urkundenbuch, II, p. 144.)

lables. Ils soutenaient que les hommes naissent avec la crainte de Dieu, que les bonnes œuvres sont méritoires, et que ce sont elles qui justifient, mêlées avec la foi. Ils maintenaient les sept sacrements, la messe, la transsubstantiation, le retranchement de la coupe, le célibat des prêtres, l'invocation des saints, et ils niaient que l'Église fût une assemblée des saints.

Cette réfutation était habile à quelques égards, et surtout dans ce qui concernait la doctrine des œuvres et de la foi. Mais sur d'autres points, en particulier sur le retranchement de la coupe et le célibat des prêtres, les arguments étaient d'une faiblesse désespérante, et contraires aux données les plus incontestables de l'histoire.

Tandis que les Protestants s'étaient placés sur le terrain des Écritures, dont ils soutenaient l'exclusive autorité, leurs adversaires, tout en consentant à quelques réformes, maintenaient l'origine divine de la hiérarchie, et voulaient que l'on se soumît absolument à ses lois. Ainsi le caractère essentiel, qui distingue encore Rome et la Réformation, ressortait avec clarté dans cette controverse.

Parmi les auditeurs qui remplissaient la chapelle du palais palatin, se trouvait caché, au milieu des députés de Nuremberg, Joachim Camérarius, qui, pendant la lecture de Schweiss, penché sur ses tablettes, y écrivait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir. En même temps, d'autres Protestants parlaient entre eux, s'indignaient et ricanaient même, à ce qu'assure l'un de leurs

adversaires [1]. « Vraiment, disaient-ils d'un com-
« mun accord, toute cette réfutation est digne
« d'Eck, de Faber et de Cochlée ! »

Quant à Charles-Quint, peu charmé de ces dissertations théologiques, il sommeillait durant la lecture [2]; mais il se réveilla quand Schweiss eut fini, et son réveil fut celui du lion.

En effet, le Comte-Palatin, reprenant alors la parole, déclara que Sa Majesté trouvait les articles de cette réponse orthodoxes, catholiques, conformes à l'Évangile; qu'elle exigeait donc que les Protestants abandonnassent leur confession, maintenant réfutée, et adhérassent à tous les articles qui venaient d'être exposés [3]; que s'ils s'y refusaient, l'Empereur se rappellerait son office, et saurait se montrer l'avocat et le défenseur de l'Église romaine.

Ce langage était assez clair. Les adversaires, s'imaginant avoir réfuté les Protestants, leur commandaient de se tenir pour battus. La violence, les armes, la guerre, tout était contenu dans les cruelles paroles du ministre de Charles [4]. Les princes représentèrent que la réfutation adoptant quelques-uns de leurs articles, et rejetant les autres, ils avaient besoin de l'examiner avec soin ; ils priaient en conséquence qu'on leur en donnât copie.

1 Multi e Lutheranis inepte cachinnabantur. (Cochlœus, p. 895.)

2 Imperator... iterum obdormivit. (Corp., Ref., II, p. 245.)

3 Petiit Cæsar ut omnes in illos articulos consentiant. (C. R., II, p. 245.)

4 Orationis summa atrox. (Ib., p. 253.)

Le parti romain conféra longuement sur cette demande ; la nuit était proche : le Comte-Palatin répondit que, vu l'heure avancée et l'importance de l'affaire, l'Empereur ferait connaître plus tard sa volonté. La Diète se sépara, et Charles-Quint, indigné de l'audace des princes évangéliques, dit Cochlée, regagna avec humeur ses appartements[1].

Les Protestants, au contraire, se retiraient pleins de paix, la lecture de la réfutation leur ayant donné autant de courage que celle de la confession même[2]. Ils reconnaissaient dans leurs adversaires un grand attachement à la hiérarchie, mais une grande ignorance de l'Évangile, trait caractéristique du parti romain, et cette pensée les affermissait dans leur foi. « Certainement, « disaient-ils, l'Église ne saurait être là où n'est « pas la connaissance de Christ[3]. »

Mélanchton seul était toujours épouvanté. Il marchait par la vue et non par la foi. Convaincu du coup qui menaçait la Réforme, et se rappelant les sourires du Légat, il s'empressa, dès le 4 août, de faire une nouvelle démarche auprès de Campeggi, lui demandant encore la coupe pour les fidèles, et pour les prêtres des femmes légitimes. « Alors, disait-il, nos pasteurs se replace- « ront sous le gouvernement des évêques, l'Église « redeviendra un seul corps, et nous pourrons

1 Cæsar non æquo animo ferebat eorum contumaciam. (Cochlœus, p. 195.)

2 Facti sunt erectiore animo. (C. R., II, p. 259.)

3 Ecclesiam ibi non esse, ubi ignoratur Christus.

prévenir ces sectes innombrables, dont la pos-
« térité est menacée [1]. » Ce coup d'œil de Mélanchton sur l'avenir est remarquable : ce n'est pas à dire pourtant qu'il préférât, comme plusieurs, une unité morte à une diversité vivante. Campeggi, sûr maintenant de triompher par le glaive, remit dédaigneusement ce mémoire à Cochlée, qui s'empressa de le réfuter. On ne sait qui, de Mélanchton ou du légat romain, était le plus aveuglé. Dieu ne permit pas un arrangement qui eût de nouveau asservi son Église.

Charles-Quint employa la journée du 4 et la matinée du 5 à se consulter avec le parti ultramontain. « Ce ne sera jamais par la discussion « que nous parviendrons à nous entendre, di- « saient quelques-uns; et si les Protestants ne se « rangent pas volontairement, il ne nous reste « qu'à les contraindre. » On se décida néanmoins pour un parti mitoyen. Charles suivit pendant toute la Diète une politique habile. D'abord il refusait tout, espérant par un coup de force entraîner les princes; puis il accordait quelques points sans importance, dans la pensée que les Protestants, qu'il croyait avoir perdu toute espérance, estimeraient d'autant plus le peu qu'il leur cédait. Ce fut encore ce qu'il fit en cette circonstance. Le 5, après midi, le Comte-Palatin annonça que l'Empereur accorderait la communication de la réfutation, mais sous trois conditions, savoir : que les Pro-

1 Quod nisi fiet, quid in tot sectis ad posteros futurum sit. (C. R., II, p. 248.)

testants ne répliqueraient pas ; qu'ils se mettraient promptement d'accord avec l'Empereur, et qu'ils n'imprimeraient ni ne communiqueraient à personne la réfutation qu'on leur aurait confiée [1].

Ce message fit éclater les murmures des Protestants. « Ces conditions sont inadmissibles, » disaient-ils tous. — « Les Papistes nous présentent « leur papier, ajoutait le chancelier Brück, comme « le renard offrit un brouet clair à sa commère la « cigogne. »

Ce brouet fut par lui servi sur une assiette,
La cigogne, au long bec, n'en put attraper miette (2).

« Si la réfutation, continuait-il, vient à être « connue sans notre participation (et comment « l'empêcher?), on nous en fera un crime : gar- « dons-nous d'accepter une offre si perfide [3] ! Nous « avons déjà, par les notes de Camérarius, divers « articles de cet écrit ; et si nous omettons quel- « que point, nul n'aura le droit de nous le re- « procher. » Le lendemain, 6 août, les Protestants déclarèrent à la Diète qu'ils préféraient décliner la copie qui leur était ainsi offerte, et s'en remettre à Dieu et à Sa Majesté [4]. Ainsi ils reje-

1 Forstemanns Urkundenbuch, II, p. 179. (Corp. Ref., II, p. 256; Brücks Apol., p. 72.)

2 Gleich wie der Fuchs brauchet, da er den Storch zu Gast lud. (Brücks Apologie, p. 74.)

3 Quando exemplum per alios in vulgus exire poterat. (C. R., II, p. 76.)

4 Dass sie es Gott und Kays. Maj. befehlen müssten. (Urkunden, II, p. 181.)

taient tout ce que l'Empereur leur proposait, et même ce que celui-ci regardait comme une faveur.

L'agitation, la colère et l'épouvante se manifestèrent sur tous les bancs de l'auguste assemblée [1]. Cette réponse, c'était la rébellion, c'était la guerre. George de Saxe, les princes de Bavière, tous les partisans passionnés de Rome, frémissaient d'indignation. Il y eut un mouvement subit et impétueux, une explosion de murmures et de haine; et l'on eût pu craindre que les deux partis n'en vinssent aux mains en présence même de l'Empereur, si l'archevêque Albert, l'électeur de Brandebourg, et les ducs de Brunswick, de Poméranie et de Mecklembourg, se jetant au milieu d'eux, n'eussent conjuré les Protestants de mettre fin à cette déplorable scène, et de ne pas pousser à bout l'Empereur [2]. On se sépara le cœur rempli d'émotion, d'appréhension et de troubles.

Jamais la Diète n'avait présenté des chances si funestes. Les espérances de conciliation, proclamées dans l'édit de convocation, n'avaient été qu'un appât trompeur; maintenant le masque était jeté: la soumission ou l'épée, voilà le choix offert à la Réformation. Tout annonçait que le temps des tâtonnements était fini, et que l'on entrait dans celui de la violence.

1 Und darob, wie man spüren mag, ein Entsetzen gehabt. (Urkunden, II, p. 181.)

2 Hi accedunt ad nostros principes, et jubent omittere hoc certamen, ne Cæsar vehementius commoveatur. (C. R., II, p. 254.)

En effet, le Pape avait réuni à Rome, dans son palais, le 6 juillet, le Consistoire des cardinaux, et leur avait annoncé l'ultimatum des Protestants, savoir : la coupe pour les laïques, le mariage pour les prêtres, l'omission de l'invocation des saints dans le sacrifice de la messe, l'abandon des biens ecclésiastiques déjà sécularisés, et, pour tout le reste, la convocation d'un concile. « Ces « concessions, dirent les cardinaux, sont oppo-« sées à la religion, à la discipline et aux lois de « l'Église [1] ; nous les rejetons donc, et votons des « actions de grâces à l'Empereur, pour le zèle « avec lequel il s'emploie à ramener les transfu-« ges. » Le Pape ayant ainsi prononcé, tout essai de conciliation devenait inutile.

Campeggi, de son côté, redoublait de zèle. Il parlait comme si, dans sa personne, le Pape même fût présent à Augsbourg [2]. « Que l'Empe-« reur et les princes bien pensants forment une « ligue, disait-il à Charles; et si les rebelles, éga-« lement insensibles aux menaces et aux pro-« messes, s'obstinent dans leur voie diabolique, « alors que Sa Majesté saisisse le fer et le feu, « s'empare de tous les biens des hérétiques, et « extirpe jusqu'à la racine ces plantes véné-« neuses [3]. Puis on instituera de saints inquisiteurs

1 Oppositos religioni.... disciplinæ, legibusque Ecclesiæ. (Pallavicini, I, p. 234.)

2 Als were der Papst selbst gegenwærtig gewest. (Brück, Apol., p. 62.)

3 Se alcuni.... perseverassero in questa diabolica via quella, S. M. potrà mettere la mano al ferro e al foco, et *radicitus*

« qui se mettront à la piste des restes de la Ré- « forme, et procéderont contre eux, comme en « Espagne contre les Maures ; on mettra au ban « l'Université de Wittemberg ; on brûlera les li- « vres hérétiques, et l'on renverra dans leurs « couvents les moines fugitifs. Mais il faut s'exé- « cuter avec courage. »

Tandis que le Pape et la Diète redoublaient d'instance auprès de Charles-Quint, les princes protestants, retenus par l'indignation, n'ouvraient pas même la bouche [1], et semblaient éprouver une faiblesse dont l'Empereur était désireux de profiter ; mais sous cette faiblesse il y avait une force cachée. « Il ne nous reste, s'écriait Mé- « lanchton, qu'à embrasser les genoux du Sei- « gneur. » Et, en effet, on y prenait peine : Mélanchton demandait des prières à Luther ; Brentz en demandait à son Église [2]. Un cri de détresse et de foi parcourait toute l'Allemagne évangélique : « Vous aurez des brebis, écrivait Brentz, si vous « nous envoyez des brebis : vous savez ce que « j'entends [3]. » Les brebis qui devaient être offertes en sacrifice, c'étaient les prières des saints.

L'Église ne fit pas défaut. « Réunis chaque jour,

extirpare questa venenosa pianta. (Instructio data Cæsari a reverendissimo Campeggio in Dieta Augustana, 1530.)

1 Tacita indignatio. (C. R., II, p. 254.)

2 Tu cum Ecclesia interim orabis, ut Deus derideat tumultum gentium et principum hujus mundi adversus Christum. Amen. (Ibid., p. 261.)

3 Habebitis oves, si oves ad nos mittatis : intelligis quæ volo. (C. R., II, p. 246.)

« écrivait-on de quelques villes à l'Électeur, nous « demandons pour vous force, grâce et victoire, « victoire pleine d'allégresse. » Mais l'homme de la prière et de la foi, c'était surtout Luther. Un courage calme et sublime, et où la fermeté brille à côté de la joie; un courage qui s'élève et s'exalte à mesure que le danger augmente, voilà ce que les lettres de Luther nous présentent alors à chaque ligne. Les images les plus poétiques sont pâles à côté des expressions pleines d'énergie qui sortent en bouillonnant de l'âme du Réformateur.

« J'ai vu dernièrement deux miracles, écrivait-il « le 5 août au chancelier Brück; voici le premier. « Comme j'étais à la fenêtre, je découvris les « étoiles du ciel, et ce vaste et magnifique firma- « ment, où le Seigneur les a placées. Je ne pus « découvrir nulle part les colonnes sur lesquelles « le Maître fait reposer cette voûte immense, et « cependant le ciel ne tombait pas.....

« Voici le second. Je voyais d'épais nuages sus- « pendus au-dessus de nous, comme une vaste « mer. Je n'apercevais ni terrain qui leur servît « d'appui, ni cordeaux qui les soutinssent dans « les airs; et pourtant ils ne tombaient pas sur « nous, mais ils nous saluaient rapidement et « s'enfuyaient.

« Dieu, continuait-il, saura choisir la manière, « le temps, le lieu convenable de la délivrance, « et il ne tardera pas. Ce que les hommes de sang « ont commencé, ils ne l'ont pas encore fini..... « Notre arc-en-ciel est faible..... leurs nues sont « menaçantes..... Les ennemis viennent à nous

« avec d'effrayantes machines..... Mais à la fin on « verra de quel côté jouent les balistes, et de « quelles mains partent les javelots [1]. Que Luther « périsse seulement : si Christ est vainqueur, Lu- « ther est vainqueur [2]. »

Jamais le parti romain, qui ne savait pas ce que c'était que la victoire de la foi, ne s'était cru plus près de la réussite. Les docteurs ayant réfuté la confession, les Protestants devaient, pensaient-ils, se déclarer convaincus, et tout serait alors remis sur l'ancien pied : tel était le plan de campagne de l'Empereur. Il presse donc les Protestants, il les somme ; mais, au lieu de se soumettre, ceux-ci annoncent une réfutation de la réfutation..... Alors Charles regarde à son épée, et tous les princes qui l'entourent font de même.

Jean de Saxe comprit ce que cela voulait dire, mais il demeura ferme. « La ligne droite, disait-il « (ce proverbe lui était familier), est le chemin « le plus court. » C'est cette indomptable fermeté qui lui a valu dans l'histoire le nom de Jean le Persévérant.

Il n'était pas seul : tous ces princes protestants, qui avaient grandi au milieu des cours, et qui étaient habitués à rendre à l'Empereur une humble obéissance, trouvaient alors dans leur foi une indépendance qui confondait Charles-Quint.

1 In fine videbitur cujus toni. (L. Epp., IV, p. 130.)

2 Vincat Christus modo, nihil refert si pereat Lutherus, quia victore Christo victor erit. (Ib., p. 139.)

Dans le dessein de gagner le margrave de Brandebourg, on lui laissa entrevoir la possibilité de lui accorder en Silésie des possessions sur lesquelles il avait des droits. « Si Christ est Christ, « répondit-il, la doctrine que j'ai professée est « la vérité. » — « Mais savez-vous, répliqua vive« ment son cousin l'électeur Joachim, quel est « votre enjeu ? » — « Sans doute, reprit le Mar« grave : on dit que l'on me chassera de ce pays ; « eh bien, à la garde de Dieu ! » Un jour, le prince Wolfgang d'Anhalt rencontra le docteur Eck : « Docteur, lui dit-il, vous pensez à la guerre ; « mais vous trouverez à qui répondre. J'ai rompu « en ma vie plus d'une lance au service de mes « amis. Jésus-Christ mon Seigneur mérite certes « que j'en fasse autant pour lui. »

A la vue de cette décision, chacun se demandait si Charles, au lieu de guérir le mal, ne l'augmentait pas : réflexions, critiques, plaisanteries, se succédaient dans la société des bourgeois ; et le bon sens du peuple manifestait, à sa manière, ce qu'il pensait de la folie de son chef. Nous en citerons un exemple.

On raconte qu'un jour l'Empereur étant à table dans son palais avec plusieurs princes catholiques-romains, on vint annoncer que quelques comédiens demandaient, selon la coutume, la permission de divertir leurs seigneuries. D'abord on vit paraître un vieillard couvert d'un masque, et revêtu d'un manteau de docteur, qui s'avança avec peine, portant dans ses bras un fagot de bois, du droit et du tortu ; il s'approcha du vaste

foyer de la salle gothique, y jeta sa charge pêle-mêle, puis aussitôt se retira[1]. Charles et ses convives lurent écrit sur son dos ce nom : *Jean Reuchlin*. Alors parut un autre personnage, à la marche intelligente, qui employa tous ses efforts pour faire aller de pair le bois droit et le bois tortu[2], mais qui, voyant qu'il y perdait sa peine, hocha la tête, tourna le dos, et disparut. On lut : *Érasme de Rotterdam*. Presque aussitôt s'avança un moine, à l'œil vif, à l'allure décidée, portant dans un réchaud des charbons allumés[3]. Il mit le bois en ordre, l'alluma, souffla, attisa, en sorte que la flamme s'éleva, éclatante et petillante, dans les airs ; ce que voyant, il se retira, et l'on lut sur son dos : *Martin Luther*.

Alors s'approcha un personnage magnifique, recouvert de tous les insignes impériaux, qui, voyant le feu si ardent, tira son épée, et s'efforça, à grands coups de dague, de l'éteindre ; mais plus il frappait, plus le feu augmentait : il s'étonne, il s'irrite, et, voyant la flamme s'étendre, il abandonne la place à pas précipités. Son nom, à ce qu'il paraît, ne s'offrit pas aux yeux des assistants, mais tous le devinèrent.

Bientôt l'attention générale fut excitée par une scène nouvelle : un homme, couvert d'un manteau de velours rouge, d'un rochet, d'une aube

1 Persona, larva contecta, habitu doctorali, portabat struem lignorum. (J. L. Fabritius, Opp. omnia, II, p. 231.)

2 Hic conabatur curva rectis exæquare lignis. (Ib.)

3 In arula ferens ignem et prunas. (Ib.)

de laine blanche descendant jusqu'aux talons, et portant autour du cou une étole dont les extrémités étaient ornées de perles, s'avança majestueusement. Voyant la flamme qui déjà remplissait le foyer, il frappe des mains, de terreur; puis, regardant autour de lui, il cherche s'il ne trouvera rien pour l'éteindre. Il voit de loin, tout au bout de la salle, deux amphores, remplies l'une d'eau et l'autre d'huile; il se précipite vers elles, saisit le vase d'huile [1], et la verse sur le feu. Alors la flamme s'étend avec une force telle que le pontife s'enfuit effrayé, en levant les mains au ciel. Sur son dos on lisait: *Léon X*.

Le mystère était fini; mais, au lieu de réclamer leur salaire, les prétendus comédiens avaient disparu. Personne ne demanda la morale du drame.

Cependant la leçon fut inutile, et la majorité de la Diète, prenant à la fois le rôle attribué à l'Empereur et celui attribué au Pape, se mit à préparer les moyens nécessaires pour éteindre le feu allumé par Luther. On négociait en Italie avec le duc de Mantoue, qui s'engageait à envoyer quelques régiments de cavalerie légère par delà les Alpes [2], et en Angleterre avec Henri VIII, qui n'avait pas oublié l'écrit de Luther, et faisait promettre à Charles, par son ambassa-

1 Currens in amphoram oleo plenam. (Ib., p. 232.)

2 Che tentano col duca di Mantova d'aver il modo di condurre 1000 cavalli leggieri d'Italia, in caso si facesse guerra in Germania. (Nic. Tiepolo Relatione. Ranke.)

deur, un immense subside d'argent, pour détruire les hérétiques [1].

En même temps, des prodiges effrayants annonçaient aussi le sombre avenir qui menaçait la Réforme. A Spire, au milieu de la nuit, des spectres affreux étaient apparus, ayant la forme de moines, l'œil irrité et la démarche précipitée. « Que voulez-vous, leur avait-on demandé? » — « Nous allons, avaient-ils répondu, à la diète « d'Augsbourg. » Le fait fut examiné avec soin, et on le trouva parfaitement authentique [2]. « Ah! s'écriait Mélanchton, l'interprétation n'en « est pas difficile; les esprits malins viennent à « Augsbourg pour contrecarrer nos efforts et dé- « truire la paix; ils nous présagent des troubles « horribles [3]. » Personne n'en doutait. — « Tout « s'achemine à la guerre,» disait Érasme [4]. — « La « Diète ne se terminera, écrivait Brentz, que par « la ruine de toute l'Allemagne [5]. » — « Il y aura « une boucherie des saints, s'écriait Bucer, plus « sanglante que les massacres de Dioclétien [6]. » La

1 Cui (Cæsari) ingentem vim pecuniæ in hoc sacrum bellum contra hæreticos Anglus promisisse fertur. (Zw., Epp., II, p. 484.)

2 Res et diligenter inquisita et explorata maximeque ἀξιόπιστος. (C. R., II, p. 259.)

3 Monachorum Spirensium φάσμα plane significat horribilem tumultum. (Ib., p. 260.)

4 Video rem plane tendere ad bellum. (C. R., 12 août, p. 268.)

5 Comitia non finientur, nisi totius Germaniæ malo et excidio. (C. R., II, 276.)

6 Laniena sanctorum qualis vix Diocletiani tempore fuit. (Buceri Epist. 14 Aug. 1530.)

guerre et le sang! tel était le cri universel.

Tout à coup, dans la nuit du samedi 6 au dimanche 7 août, un grand tumulte éclate dans la ville d'Augsbourg [1]. On va, on vient dans les rues; les messagers de l'Empereur les parcourent; le sénat se rassemble, et reçoit la défense de laisser sortir qui que ce soit par les portes de la ville [2]; en même temps tout est sur pied dans les casernes impériales; les soldats préparent leurs armes, les compagnies se forment; et au point du jour, vers trois heures du matin, les troupes de l'Empereur, en opposition à l'usage constamment suivi dans les diètes, relèvent les soldats de la ville et prennent possession des portes. On annonce aux habitants que ces portes ne s'ouvriront pas, et que des ordres ont été donnés par Charles-Quint pour surveiller de près l'électeur de Saxe et ses alliés [3]. Terrible réveil pour ceux qui se flattaient encore de voir les débats religieux se terminer sans l'épée. Ces mesures inouïes, n'est-ce pas le commencement de la guerre et le signal d'une affreuse commotion?

X.

Le trouble et la colère remplissaient le palais impérial, et c'était le Landgrave qui les y avait

1 Tumultum magnum fuisse in civitate. (C. R., II, p. 277.)

2 Facto autem intempesta nocte Cæsar senatui mandavit, ne quemquam per portas urbis suæ emittant. (Ib., p. 277.)

3 Dass man auf den Churfürst zu Sachsen...... Aufsehen haben soll. (Brück, Apologie, p. 80.)

mis. Ferme comme un roc au milieu de la tempête dont il était entouré, Philippe de Hesse n'avait jamais courbé la tête. Un jour, dans une assemblée publique, s'adressant aux Évêques : « Seigneurs, leur avait-il dit, mettez la paix dans « l'Empire; nous vous le demandons : si vous ne « le faites et que je tombe, sachez que je saurai « bien saisir et entraîner avec moi un ou deux « d'entre vous. » On comprit qu'il fallait employer avec lui les moyens de douceur; et l'Empereur chercha à le gagner, en lui laissant entrevoir des dispositions favorables à l'égard du comté de Katzenellenbogen pour lequel il était en différend avec le pays de Nassau, et du Wurtemberg, qu'il réclamait pour son cousin Ulrich. De son côté, le duc George de Saxe, son beau-père, l'avait assuré qu'il le ferait son héritier, s'il se soumettait au Pape. « On le transporta, dit un chroniqueur, « sur une fort haute montagne, d'où on lui mon« tra les royaumes du monde et leur gloire [1]; « mais le Landgrave repoussa la tentation. »

Il avait ouï dire que l'Empereur avait témoigné le désir de lui parler. Ne recevant pas de message, il se rendit de lui-même auprès de Charles-Quint [2]. L'Empereur, qui avait avec lui son secrétaire Schweiss et l'évêque de Constance, lui représenta qu'il avait contre lui quatre griefs; savoir : d'avoir violé l'édit de Worms; de ne faire aucun cas de la messe; d'avoir, en son absence, suscité

1 Auf den hohen Berg geführt. (Lanze's Chronik.)

2 Von ihr selbst, gen Hof geritten. (C. Ref., II, p. 165.)

toutes sortes de révoltes, et enfin de lui avoir fait remettre un livre où ses droits suprêmes étaient attaqués. Le Landgrave s'étant justifié, l'Empereur lui fit dire qu'il admettait ses réponses, sauf en ce qui regardait la foi, et l'invitait à se montrer à cet égard entièrement soumis à Sa Majesté. « Que diriez-vous, ajouta Charles-Quint d'un ton « insinuant, si je vous élevais à la dignité « royale [1]?... Mais si vous vous montrez rebelle à « mes ordres, je me conduirai comme il appar« tient à un empereur romain. »

Ces paroles indignèrent le Landgrave, mais ne l'ébranlèrent pas. « Je suis dans la fleur de mon « âge, répondit-il, et je ne méprise point les joies « de la vie et la faveur des grands; mais, aux biens « trompeurs de ce monde, je préférerai toujours « la grâce ineffable de mon Dieu. » Charles-Quint demeura stupéfait; il ne pouvait comprendre Philippe.

Dès lors le Landgrave avait redoublé d'efforts pour unir les adhérents de la Réforme. Les villes zwingliennes sentaient que, quelle que fût l'issue de la Diète, elles seraient les premières victimes, à moins que les Saxons ne leur donnassent la main; mais c'est là ce qu'on avait de la peine à obtenir.

« Il ne me paraît ni utile à la chose publique, « ni sûr pour la conscience, écrivait Mélanchton « à Bucer, de charger nos princes de toute la

1 Quin et in regem te evehendum curabimus. (Rommel, Philip. der Gr., I, p. 268.)

« haine que votre doctrine inspire [1]. » Les Strasbourgeois répondirent que la vraie cause de la haine des Papistes n'était pas tant la doctrine de l'Eucharistie que celle de la justification par la foi. « Nous tous qui voulons être à Christ, di-« saient-ils, nous sommes un, et nous n'avons à « attendre du monde que la mort [2]. »

Cela était vrai; mais un autre motif arrêtait encore Mélanchton. Si tous les Protestants s'unissaient, ils sentiraient leur force, et la guerre serait inévitable. Ainsi donc pas d'union!

Le Landgrave, menacé par l'Empereur, éconduit par les théologiens, commençait à se demander ce qu'il faisait dans Augsbourg. La coupe était pleine; le refus fait par Charles-Quint de communiquer la réfutation romaine, si ce n'est à des conditions inadmissibles, la fit déborder. Philippe ne vit plus qu'un parti à prendre, le départ.

A peine l'Empereur avait-il fait connaître les conditions qu'il mettait à la communication de la réfutation, que, se rendant seul vers le Comte-Palatin, ministre de Charles, le vendredi 4 août au soir, le Landgrave l'avait prié de lui procurer immédiatement une audience de Sa Majesté. Charles, qui ne se souciait guère de le voir, avait prétexté des affaires, et renvoyé Philippe jusqu'au diman-

1 Nostros principes onerare invidia vestri dogmatis. (C. R., II, p. 221.)

2 Arctissime quoque inter nos conjuncti essemus, quotquot Christi esse volumus. (Ib., p. 236.)

che suivant [1]. Mais celui-ci avait répondu qu'il ne pouvait attendre; que sa femme, dangereusement malade, le sollicitait de se rendre sans retard en Hesse; et qu'étant l'un des plus jeunes des princes, le moindre en intelligence et inutile à Charles, il suppliait humblement Sa Majesté de lui permettre de partir le lendemain 6 août. L'Empereur refusa.

On peut comprendre les tempêtes que ce refus souleva dans l'âme de Philippe; il sut cependant se contenir. Jamais il n'avait paru plus tranquille: durant toute la journée du samedi 6 août, il sembla ne s'occuper que d'un magnifique tournoi en l'honneur de l'Empereur et de son frère Ferdinand [2]. Il s'y préparait publiquement; ses serviteurs allaient et venaient; mais, sous ce bruit de chevaux et de cuirasses, Philippe cachait de tout autres desseins. « Le Landgrave se comporte avec « une grande modération, écrivait ce jour même « (6 août) Mélanchton à Luther [3]; il m'a dit ouvertement que, pour conserver la paix, il se « soumettrait à des conditions plus dures encore « que celles que l'Empereur nous impose, et que « tout ce qu'il pourrait accepter, sans opprobre « pour l'Évangile, il l'accepterait. »

Toutefois Charles n'était pas tranquille. Cette demande du Landgrave le poursuivait; tous les

1 Cum Imperator dilationem respondendi astu quodam accepisset. (C. R., II, p. 276.)

2 Ad ludos equestres in honorem Cæsaris instituendos, publice sese apparavit. (Seck., II, p. 172.)

3 Landgravius valde moderate se gerit. (C. R., II, p. 254.)

Protestants pouvaient en faire autant, et même quitter à l'improviste Augsbourg. Le fil qu'il avait jusqu'alors tenu si habilement en ses mains allait peut-être se rompre; il valait mieux sans doute être violent que ridicule : l'Empereur se décida donc à porter un coup décisif. L'Électeur, les princes, les députés sont encore dans Augsbourg ; il faut à tout prix les empêcher d'en sortir. Telles étaient, dans la nuit du 6 août, tandis que les Protestants dormaient doucement [1], les préoccupations de Charles : elles chassaient de ses yeux le sommeil, et lui faisaient réveiller en hâte les conseillers d'Augsbourg, et lancer dans toutes les rues ses messagers et ses soldats.

Les princes protestants reposaient encore, quand on vint leur apporter, de la part de l'Empereur, l'ordre inattendu de se rendre immédiatement dans la salle du Chapitre [2].

Il était huit heures quand ils y arrivèrent. Ils y trouvèrent les électeurs de Brandebourg et de Mayence, les ducs de Saxe, de Brunswick et de Mecklembourg, les évêques de Salzbourg, de Spire, de Strasbourg, George Truchsès, le représentant du margrave de Bade, le comte Martin d'Œtting, l'abbé de Weingarten et le prévôt de Bamberg. C'était la commission nommée par Charles pour terminer cette grande affaire.

1 Ego vero, somno sopitus, dulciter quiescebam. (C. R., II, p. 273.)

2 Mane facto, Cæsar..... convocavit nostros principes. (C. R., II, p. 277, et Brück, Ap., p. 79.)

Ce fut le plus décidé d'entre eux, Joachim de Brandebourg, qui prit la parole. « Vous savez, « dit-il aux Protestants, avec quelle douceur « l'Empereur s'est appliqué à rétablir l'unité. Si « quelques abus se sont glissés dans l'Église chré- « tienne, il est prêt à les corriger, d'accord avec « le Pape ; mais combien les sentiments que vous « avez adoptés ne sont-ils pas contraires à l'Évan- « gile! Abandonnez donc vos erreurs, ne vous sé- « parez plus de l'Église, et signez sans retard la « Réfutation [1]. Si vous vous y refusez, alors, par « votre faute, que d'âmes perdues, que de sang « répandu, que de pays désolés, que de troubles « dans tout l'Empire! Et vous, dit-il en se tour- « nant vers l'Électeur, votre électorat, votre vie, « tout vous sera enlevé ; et une ruine certaine « fondra sur vos sujets, et jusque sur leurs fem- « mes et sur leurs enfants. »

L'Électeur restait immobile. En tout temps ce langage eût été effrayant ; il l'était plus encore à cette heure que la ville se trouvait presque en état de siége. « Nous comprenons maintenant, se « disaient les Protestants, pourquoi les gardes « impériales occupent les portes de la ville [2] ! » Il était évident que l'Empereur voulait employer la violence [3].

Les Protestants furent unanimes : entourés de

1 Ut sententiæ quam in confutatione audivissent subscribant. (C. R., II, p. 277.)

2 Intelligis nunc cur portæ munitæ fuerint. (Ib.)

3 Quia volebat Cæsar nostros violentia ad suam sententiam cogere. (Ib.)

soldats, à la porte de la prison, et sous les mille glaives de Charles, ils demeureront fermes; toutes les menaces ne leur feront pas faire un seul pas en arrière [1]. Cependant il était important qu'ils pesassent leur réponse; ils demandèrent quelques moments, et se retirèrent.

Se soumettre volontairement, ou être soumis par force, telle était l'alternative que Charles présentait aux chrétiens évangéliques.

Au moment où chacun attendait l'issue de cette lutte, dans laquelle se débattaient les destinées de la chrétienté, une nouvelle étrange vint porter au comble l'agitation des esprits.

Le Landgrave, au milieu des préparatifs de son tournoi, méditait la plus grave résolution. Exclu par Charles de toutes les délibérations importantes, irrité du traitement que les Protestants avaient dû subir pendant cette Diète [2], convaincu qu'il n'y avait plus pour eux aucune chance de paix [3], ne doutant pas que leur liberté ne courût dans Augsbourg des dangers extrêmes, ne se sentant plus capable de cacher sous l'apparence de la modération l'indignation dont son âme était remplie, d'un caractère d'ailleurs vif, prompt et résolu, Philippe s'était décidé à quitter Augsbourg et à se rendre dans ses États, afin d'y agir librement, et d'y servir de point d'appui à la cause de la Réforme.

1 Sed hæ minæ nostros nihil commoverunt; perstant in sententia nec vel tantillum recedunt. (Ib.)

2 Commotus indignitate actionum. (C. R., II, p. 260.)

3 Spem pacis abjecisse. (Ibid.)

Mais que de mystère ne fallait-il pas! Si le Landgrave était pris en flagrant délit, nul doute qu'il ne fût fait prisonnier. Cette mesure audacieuse pouvait donc devenir le signal des mesures extrêmes auxquelles il voulait échapper.

C'était le samedi 6 août, jour pour lequel Philippe avait demandé congé à l'Empereur. Il attend que la nuit commence; puis, à huit heures environ, caché sous un habit étranger, sans prendre congé de personne[1], et s'entourant de toutes les précautions imaginables[2], il se dirige vers les portes de la ville au moment où, selon la coutume, on allait les fermer. Cinq à six cavaliers le suivent, mais un à un, et à quelque distance[3]. Dans un moment si critique, ces hommes d'armes n'attireront-ils pas l'attention? Philippe traverse les rues sans danger, arrive à la porte[4], passe d'un air indifférent au milieu des corps de garde, entre les soldats çà et là dispersés : nul ne bouge, tous demeurent assis nonchalamment, comme s'il n'arrivait rien d'extraordi-

1 Clam omnibus abit. (C. R., II, p. 260.)

2 Multa cum cautela. (Seck, II, p. 172.)

3 Clam cum paucis equitibus. (C. R., II, p. 277.) — Mit 5 oder 6 Pferden. (Ib., p. 263.)

4 Seckendorf, et M. de Rommel, sans doute d'après lui, disent que le Landgrave passa par une porte secrète (porta urbis secretiori). (Seck., II, p. 172. — Rommel, I, p. 270.) — Je préfère les témoins oculaires, en particulier Brentz, qui écrit le 14 août : « *Vesperi priusquam portæ urbis clauderentur*, urbem elapsus est. » (C. R., 277.) — Jamais, je pense, le magistrat d'Augsbourg, qui seul avait les clefs du guichet, n'eût osé favoriser le départ du Landgrave.

naire. Philippe a passé, et n'a point été reconnu [1]; ses cinq ou six cavaliers sortent de même; enfin les voilà tous en plein champ : aussitôt la petite escouade pique des deux et s'enfuit, bride abattue, loin des murailles de Charles-Quint.

Philippe a si bien pris ses mesures, que personne encore ne soupçonne son départ. Quand, dans la nuit, Charles-Quint fait occuper les portes par ses propres gardes, il croit le Landgrave dans la ville [2]. Lorsqu'on réunit les Protestants, le matin, à huit heures, dans la salle du Chapitre, les princes des deux partis s'étonnèrent un peu de l'absence de Philippe de Hesse : cependant on est accoutumé à le voir faire bande à part; il boude, sans doute. Personne ne s'imagine qu'il soit déjà à douze ou quinze lieues d'Augsbourg.

Au moment où la conférence est dissoute et où chacun reprend le chemin de son logis, l'électeur de Brandebourg et les siens d'un côté, tout fiers encore des paroles qu'ils ont fait entendre, l'électeur de Saxe et ses alliés de l'autre, décidés à tout sacrifier, on s'enquiert au logis du Landgrave des motifs de son absence; on insiste auprès de Salz, de Nuszbicker, de Mayer, de Schnepf. A la fin, les conseillers hessois ne peuvent cacher plus longtemps leur secret... « Le Landgrave, disent- « ils, est retourné en Hesse. »

Cette nouvelle se répand à l'instant dans toute

1 Sed abierat ille ignotus. (C. R., II, p. 261.)

2 Existimabat enim Cæsar Landgravium adhuc præsto adesse. (Ib.)

la ville, et l'effraye comme l'explosion d'une mine. Charles surtout, qui se voit joué et frustré dans son attente, Charles, qui n'avait pas eu le moindre soupçon [1], frémit, s'indigne et s'agite [2]. Les Protestants, que le Landgrave n'a point mis dans son secret [3], sont aussi étonnés que les Catholiques-romains eux-mêmes, et craignent que ce départ inconsidéré ne soit le signal immédiat d'une terrible persécution. Il n'y eut que Luther qui, à l'instant où il apprit l'action de Philippe, l'approuva hautement, et s'écria : « Vraiment tous « ces délais et ces indignités ont de quoi fatiguer « plus d'un landgrave [4]. »

Le chancelier de Hesse remit à l'électeur de Saxe une lettre que son maître lui avait laissée. Philippe parlait encore, dans ce document ostensible, de la santé de sa femme; mais il avait chargé ses ministres d'informer en particulier l'Électeur des véritables causes de son départ. Il annonçait, de plus, qu'il avait donné ordre à ses ministres d'assister les Protestants en toutes choses, et exhortait ses alliés à ne se laisser détourner en aucune manière de la parole de Dieu [5]. « Quant à moi, disait-il, je combattrai pour la pa-

1 Cæsare nihil suspicante. (Ib., p. 277.)

2 Imperator re insperata commotus. (Seck., II, p. 172.)

3 Unwissend des Churfürsten von Sachsen und unserer. (C. R., II, p. 263.)

4 Es möchte wohl *ista mora et indignitas* noch einen Landgraven müde machen. (L. Epp., IV, p. 134.)

5 Ut nullo modo a verbo Dei abstrahi aut terreri se patiatur. (Seck., II, p. 172.)

« role de Dieu, au prix de mes biens, de mes « enfants, de mes sujets et de ma vie. »

L'effet du départ du Landgrave fut instantané. Une vraie révolution s'opéra dans la Diète. L'électeur de Mayence et les évêques de Franconie, proches voisins de Philippe de Hesse, croyaient déjà le voir sur leurs frontières, à la tête d'une puissante armée; et ils répondaient à l'archevêque de Salzbourg, qui s'étonnait de leur effroi : « Ah! « si vous étiez à notre place, vous feriez de « même! » Ferdinand, sachant les liaisons intimes de Philippe avec le duc de Wurtemberg, tremblait pour ce duché, alors usurpé par l'Autriche; et Charles-Quint, détrompé à l'égard de ces princes qu'il avait crus si timides, et qu'il avait traités avec tant d'arrogance, ne doutait pas que le coup de tête de Philippe n'eût été mûrement débattu dans le conseil commun des Protestants. Tous voyaient, dans le départ soudain du Landgrave, une déclaration de guerre. On se rappelait qu'au moment où l'on y pensait le moins, on le voyait paraître à la tête de ses soldats, sur les frontières de ses ennemis; et personne n'était prêt, personne même ne voulait l'être! On eût dit la foudre tombée au milieu de la Diète. On se répétait la nouvelle, les yeux troublés et l'air effaré : tout était en émoi dans Augsbourg, et des courriers portaient au loin dans toutes les directions l'étonnement et la consternation.

Cet effroi changea aussitôt les ennemis de la Réforme; la violence de Charles et des princes fut brisée, dans cette nuit mémorable, comme par

un charme, et les loups furieux se trouvèrent tout à coup transformés en de doux et traitables agneaux [1].

On était encore au dimanche matin. Charles convoque aussitôt la Diète pour l'après-midi [2]. « Le « Landgrave a quitté Augsbourg, dit de la part de « l'Empereur le comte Frédéric. Sa Majesté se flatte « que les amis mêmes du prince ont ignoré son dé« part. C'est sans que Sa Majesté en fût informée, et « malgré sa défense expresse, que Philippe de Hesse « est parti, manquant ainsi à tous ses devoirs. Il « a voulu rompre la Diète [3]; mais l'Empereur « vous conjure de ne point vous laisser dérouter « par lui, et de concourir plutôt à l'heureuse issue « de cette assemblée nationale: la gratitude de Sa « Majesté vous est alors assurée. »

Les Protestants répondirent que le départ du Landgrave avait eu lieu à leur insu, qu'ils l'avaient appris avec peine et l'eussent déconseillé;... qu'ils ne doutaient pas néanmoins que ce prince n'eût des raisons solides; que d'ailleurs il avait laissé ses conseillers munis de pleins pouvoirs; et que pour eux, ils étaient prêts à tout faire pour conclure convenablement la Diète. Puis, forts de leur bon droit, et décidés à résister aux actes arbitraires de Charles : « On prétend, poursuivi-

1 Sed hanc violentiam abitus Landgravii interrupit. (C. R., p. 277.)

2 Nam cum paucis post horis resciscunt Landgravium elapsum, convocant iterum nostros. (Ib.)

3 Zertrennung dieses Reichstags zu verursachen. (Ibidem, p. 264.)

« rent-ils, que c'est à cause de nous que les « portes de la ville ont été fermées. Nous prions « Votre Majesté de révoquer cet ordre, et d'em-« pêcher qu'à l'avenir il en soit donné de sembla-« bles. »

Jamais Charles-Quint ne fut plus mal à son aise : il vient de parler comme un père, et on lui rappelle qu'il a agi, il y a peu d'heures, comme un tyran. Il fallait une défaite. « Ce n'est point « à votre sujet, répondit le Comte-Palatin, que les « soldats de l'Empereur occupent les portes... « Gardez-vous de croire ceux qui vous le disent... « Hier il y a eu une rixe entre deux militaires [1]; « il en est résulté un rassemblement... C'est pour-« quoi l'Empereur a pris ces mesures. Du reste, de « telles choses ne se feront plus sans que l'élec-« teur de Saxe, en sa qualité de maréchal de « l'Empire, n'en soit auparavant informé. » En même temps on donna ordre de rouvrir les portes. Rien ne coûtait maintenant au parti romain pour convaincre les Protestants de son bon vouloir. Il y avait dans les paroles du Comte-Palatin et dans le regard de Charles une douceur inaccoutumée [2]. Les princes du parti du Pape, naguère si terribles, étaient également transformés. On les avait mis brusquement au pied du mur; s'ils voulaient la guerre, il fallait à l'instant la commen-

1 Es habe ein Trabant mit einem andern ein Unwill gehabt. (C. R., II, p. 265.)

2 Nullo alio tempore mitius et benignius quam tunc cum Protestantibus egerit. (Seck., II, p. 172.)

cer. Mais ils reculaient devant cette perspective effrayante. Comment, avec l'enthousiasme qui animait les Protestants, prendre les armes contre eux? Ne se plaignait-on pas universellement des abus de l'Église, et les princes du parti romain étaient-ils sûrs de leurs propres sujets? D'ailleurs, quelle serait l'issue d'une guerre, si ce n'est l'accroissement de la puissance de l'Empereur? Les princes catholiques-romains, et les ducs de Bavière en particulier, eussent bien voulu voir Charles aux prises avec les Protestants, dans l'espérance qu'il y consumerait ses forces; mais c'était au contraire avec leurs propres soldats que l'Empereur voulait attaquer les hérétiques. Dès lors ils repoussaient la voie des armes aussi vivement qu'ils l'avaient d'abord désirée.

Ainsi tout avait changé dans Augsbourg. Le parti romain y était découragé, paralysé, annulé même. L'épée déjà tirée était remise en hâte dans le fourreau. La paix! la paix! était le cri de tous.

XI.

La Diète entra alors dans sa troisième période; et comme au temps des tâtonnements avait succédé celui des menaces, maintenant au temps des menaces succéda celui des accommodements. De nouveaux et plus redoutables dangers devaient s'y rencontrer pour la Réforme. Rome, voyant le glaive arraché de ses mains, saisissait le filet, et, enlaçant ses adversaires de « liens d'amitié et de

cordons d'humanité, » allait s'efforcer de les attirer doucement dans l'abîme.

Le 16 août, à huit heures du matin, on réunit une commission mixte, qui comptait de chaque côté deux princes, deux jurisconsultes et trois théologiens. Il y avait, de la part du parti romain, le duc Henri de Brunswick et l'évêque d'Augsbourg, les chanceliers de Bâle et de Cologne, Eck, Cochlée et Wimpina; et de la part des Protestants, le margrave George de Brandebourg, le prince électoral de Saxe, les chanceliers Brück et Heller, Mélanchton, Brentz et Schnepf[1].

On convint de prendre pour base la confession des États évangéliques, et l'on se mit à la lire article par article. Les théologiens romains montrèrent une condescendance inattendue. Sur vingt et un articles, il n'y en eut que six ou sept auxquels ils firent objection. Le péché originel arrêta quelque temps; enfin l'on s'entendit; les Protestants admirent que le baptême ôtait la coulpe du péché, et les Romains accordèrent qu'il n'ôtait pas la convoitise. Quant à l'Église, on convint qu'elle renfermait des hommes sanctifiés et des pécheurs; on s'accorda de même sur la confession. Les Protestants rejetaient surtout comme impossible l'énumération de tous les péchés, prescrite par Rome; le docteur Eck concéda ce point[2].

1 F. Urkunden Buch, II, p. 219.

2 Die Sünd, die man nicht wisse, die dürff man nicht beichten. (F. Urkunden, II, p. 228.)

Il ne restait que trois doctrines sur lesquelles on différait.

La première était celle de la pénitence. Les docteurs romains enseignaient qu'elle avait trois parties, la contrition, la confession et la satisfaction. Les Protestants rejetaient la dernière, et les Romains, sentant bien qu'avec la satisfaction tomberaient les indulgences, le purgatoire et d'autres de leurs dogmes et de leurs profits, la maintenaient avec force : « Nous accordons, disaient-ils, « que les pénitences imposées par les prêtres ne « procurent pas la rémission de la coulpe du pé« ché ; mais nous maintenons qu'elles sont néces« saires pour obtenir la rémission de la peine. »

Le second point controversé fut l'invocation des Saints, et le troisième, qui était le principal, fut la justification par la foi. Il était de la plus haute importance pour les Romains, de maintenir l'influence méritoire des œuvres ; tout leur système, au fond, reposait là-dessus. Eck déclara donc fièrement la guerre à cette assertion, que la foi seule justifie. « Ce mot *seule*, disait-il, nous ne « pouvons le tolérer. Il enfante les scandales, et « rend les gens grossiers et impies. Renvoyons la « savate au savetier[1]. » C'était un calembour du docteur ; le mot qui signifie *seule* en latin signifiant *semelle* en allemand. Mais les Protestants n'entendaient pas de cette oreille ; on le vit bien lorsqu'ils se posèrent entre eux la question : « Voulons-

1 Man soll die *Sole* ein weil zum Schuster schicken. (Urkunden, II, p. 225.)

« nous maintenir que la foi seule nous justifie gra-« tuitement ? » — « Sans doute, sans doute ! s'écria « l'un d'eux ; *gratuitement et inutilement*[1] ! » On alla même chercher d'étranges autorités : Platon, parlant de Dieu, dit-on, déclare que ce n'est pas par des œuvres extérieures, mais par la vertu, qu'on l'adore ; et chacun connaît ces vers de Caton :

Si Dieu n'est qu'un esprit, comme dit le poëte,
C'est par un esprit pur qu'il le faut adorer (2).

Sans doute, reprenaient les théologiens romains, ce n'est que d'œuvres faites avec la grâce que nous parlons ; mais nous disons qu'il y a dans de telles œuvres quelque chose de méritoire. Les Protestants déclarèrent ne pouvoir l'accorder.

On s'était rapproché au delà de toute espérance. Les théologiens de Rome, comprenant fort bien leur position, s'étaient proposé de paraître d'accord, plutôt que de l'être. Tout le monde savait, par exemple, que les Protestants rejetaient la transsubstantiation ; mais l'article de la confession sur ce point pouvant être pris dans le sens romain, les Papistes l'avaient admis. Leur triomphe n'était que renvoyé. Les expressions générales dont on se servait sur tous les points controversés, permettraient plus tard de donner à la confession une interprétation romaine ; l'autorité ec-

1 Omnino, omnino, addendum etiam *frustra*. (Scultet., p. 289.)

2 Si Deus est animus, nobis ut carmina dicunt,
Hic tibi præcipue pura sit mente colendus.

clésiastique la déclarerait seule véritable, et Rome, grâce à quelques moments de dissimulation, remonterait ainsi sur le trône. N'a-t-on pas vu de nos jours les trente-neuf articles de l'Église anglicane interprétés dans le sens du concile de Trente? Il est des causes auxquelles le mensonge ne fait jamais défaut. Ce complot, profondément conçu, fut habilement exécuté.

On était dans les meilleurs termes, et la concorde semblait rétablie. Une seule inquiétude troublait cette douce illusion : la pensée du Landgrave. « Ignorant que nous sommes presque « d'accord, cet écervelé, disait-on, assemble sans « doute déjà son armée; il faut le ramener, et le « rendre témoin de notre bonne intelligence. » Le 18 août au matin, l'un des membres de la commission, le duc Henri de Brunswick, accompagné d'un conseiller de l'Empereur, partit pour s'acquitter de cette difficile mission[1]. Le duc George de Saxe le remplaça comme arbitre.

Ce fut alors que de la première partie de la confession l'on passa à la seconde; des doctrines aux abus. Ici les théologiens romains ne pouvaient céder si facilement; car s'ils paraissaient s'entendre avec les Protestants, c'en était fait de l'honneur et de la puissance de la hiérarchie. Aussi était-ce pour cette partie du combat qu'ils avaient réservé leurs ruses et leurs forces.

Ils commencèrent par se rapprocher des Pro-

1 Brunswigus coactus est abire πρὸς τὸν μακεδόνα, quem timent contrahere exercitum. (Scultet, p. 299.)

testants autant qu'ils le purent; car plus ils accordaient, plus ils pouvaient attirer à eux la Réforme, et l'éteindre en l'étouffant. « Nous pensons, dirent-« ils, qu'avec la permission de Sa Sainteté et l'ap-« probation de Sa Majesté, on pourra jusqu'au « prochain concile permettre la communion sous « les deux espèces, partout où elle est déjà établie; « seulement vos ministres devront prêcher à Pâ-« ques que cela n'est pas d'ordre divin, et que le « Christ est tout entier sous chaque espèce [1].

« De plus, continuèrent-ils, quant aux prêtres « mariés, voulant épargner les pauvres femmes « qu'ils ont séduites, pourvoir à l'entretien de « leurs enfants innocents, et prévenir toutes sor-« tes de scandales, nous les tolérerons jusqu'au « prochain concile; et l'on verra alors s'il ne se-« rait pas bon d'arrêter que les hommes mariés « peuvent être admis aux ordres sacrés, comme « cela a eu lieu dans la primitive Église pendant « quelques siècles [2].

« Enfin, nous reconnaissons que le sacrifice de « la messe est un mystère, une représentation, un « sacrifice de commémoration, un souvenir des « souffrances et de la mort du Christ, accomplies « sur la croix [3]. »

C'était beaucoup céder; mais le tour des Pro-

1 Vorschläge des Anschlusses der Sieben des Gegentheils. (Urkunden, II, p. 251.)

2 Wie von Alters in der ersten Kirche etliche Hundert Jahre, in Gebrauch gewesen. (Ib. p. 254.)

3 Zu Errinerung und Gedächtniss. (Ib., p. 253.)

testants devait venir; car si Rome paraissait donner, ce n'était que pour prendre.

La grande question était l'Église, son entretien, son gouvernement. Qui y pourvoira? On ne voyait que deux moyens: les princes ou les évêques. Si l'on craignait les évêques, il fallait se décider pour les princes; si l'on craignait les princes, il fallait se décider pour les évêques. On était alors trop loin de l'état normal pour découvrir une troisième solution, et s'apercevoir que l'Église devait être entretenue par l'Église elle-même, par le peuple chrétien. « Les princes séculiers feront « défaut à la longue au gouvernement de l'Église, « dirent les théologiens saxons, dans le préavis « qu'ils présentèrent le 18 août; ils ne sont pas « aptes à s'en acquitter, et d'ailleurs, cela leur coû- « terait trop cher [1]; les évêques, au contraire, ont « des biens destinés à pourvoir à cette charge. »

Ainsi l'incapacité présumée de l'État, et la crainte qu'on avait de son indifférence, jetaient les Protestants dans les bras de la hiérarchie.

On proposa donc de rendre aux évêques leur juridiction, le maintien de la discipline et la surveillance des prêtres, pourvu qu'ils ne persécutassent pas la doctrine évangélique, et n'accablassent pas les pasteurs de vœux et de fardeaux injustes. « Dès le commencement de l'Église, ajou- « tait-on, les évêques ont été placés au-dessus « des prêtres, et il est dangereux devant le Sei-

1 Ist Ihnen auch nicht mœglich. Dazu kostet es zu viel. (Urkunden, II, p. 247.)

« gneur de changer l'ordre des gouvernements. » Cet argument, on le voit, est fondé, non sur la Bible, mais sur l'histoire ecclésiastique.

Les théologiens protestants allèrent même plus loin, et, faisant un dernier pas qui semblait décisif, ils consentirent à reconnaître le Pape comme étant, mais de droit humain, suprême évêque de la chrétienté. « Quand même le Pape est un Ante-« christ, disaient-ils, nous pouvons être sous son « gouvernement, comme les Juifs furent sous Pha-« raon, et, plus tard, sous Caïphe. » Il faut avouer que ces deux comparaisons n'étaient pas flatteuses pour le Pape. « Seulement, ajoutaient les doc-« teurs, que la saine doctrine nous soit pleine-« ment assurée. »

Le chancelier Brück paraît ici avoir été seul dans la vérité; il écrivit en marge, d'une main ferme : « Je doute que nous puissions reconnaître « le Pape, puisque nous disons qu'il est l'Ante-« christ, et puisque c'est de droit divin qu'il s'ar-« roge la primauté [1]. »

Enfin, les théologiens protestants consentaient à s'entendre avec Rome quant aux cérémonies indifférentes, aux jeûnes, à la forme du culte; et l'Électeur s'engageait à mettre sous séquestre les biens ecclésiastiques déjà sécularisés, jusqu'à décision du prochain concile.

Jamais l'esprit conservateur du luthéranisme ne s'était si clairement manifesté. « Nous avons

1 Sed de hoc dubito cum dicimus eum Antechristum. (Urkunden, p. 247.)

« promis à nos adversaires de leur céder certains « points de gouvernement ecclésiastique que l'on « peut accorder sans blesser la conscience, » écrivait Mélanchton [1]. Mais il commençait à devenir fort douteux que les concessions ecclésiastiques n'entraînassent pas des concessions dogmatiques. La Réforme allait à la dérive... Encore quelques pas, et son heure avait sonné. Déjà la désunion, le trouble, l'épouvante, commençaient à se mettre dans ses rangs. Mélanchton était devenu plus puéril qu'un enfant, disait l'un de ses amis [2]; et pourtant il était tellement excité, que le chancelier de Lunebourg ayant fait quelques objections à ces concessions inouïes, le petit maître ès arts leva fièrement la tête, et dit, d'un ton aigre et cassant: « Celui qui ose dire que les moyens indiqués ne « sont pas chrétiens, est un menteur et un scélé- « rat [3]. » Sur quoi le Chancelier lui rendit aussitôt la monnaie de sa pièce.

Ces propos ne sauraient néanmoins contredire le renom de douceur de Mélanchton. Après tant d'efforts inutiles, il se trouvait épuisé, aigri; ses paroles blessèrent d'autant plus qu'on les eût moins attendues de sa bouche. D'autres étaient abattus comme lui.

Brentz se montrait inhabile, rude et grossier; le

1 Nos politica quædam concessuros, quæ sine offensione conscientiæ. (C. R., II, p. 302.)

2 Philippus ist kindischer denn ein Kind worden. (Baumgartner. Ib., p. 363.)

3 Der lüge als ein Bösewicht. (Ib., p. 364.)

chancelier Heller avait égaré le pieux margrave de Brandebourg, et changé le courage de ce prince en pusillanimité; il ne restait à l'Électeur d'autre appui humain que son chancelier Brück : encore cet homme inébranlable commençait-il à s'effrayer de son isolement.

Mais il n'était pas seul; les plus vives réclamations se faisaient entendre au dehors. « S'il est « vrai que vous fassiez de telles concessions, di« saient aux théologiens saxons leurs amis alar« més, c'en est fait de la liberté chrétienne [1] ! « Qu'est-ce que votre prétendue concorde?... Un « épais nuage que vous élevez dans les airs, pour « éclipser le soleil qui commençait à éclairer « l'Église [2]. Jamais le peuple chrétien n'acceptera « des conditions aussi contraires à la parole de « Dieu; et tout ce que vous y gagnerez, ce sera « de fournir aux ennemis de l'Évangile un pré« texte spécieux pour égorger ceux qui lui de« meureront fidèles. » Parmi les laïques ces convictions étaient générales. « Mieux vaut mourir « avec Jésus-Christ, disait tout Augsbourg [3], que « de conquérir sans lui la faveur du monde en« tier! »

Nul ne ressentit tant d'effroi que Luther, au moment où il vit l'édifice glorieux que Dieu avait élevé par ses mains, sur le point de s'écrouler dans

1 Actum est de christiana libertate. (Ib., p. 295.)

2 Quid ea concordia aliud esset, quam natæ jam et divulgatæ luci obducere nubem? (Ib., p. 296.)

3 Die ganze Stadt sagt.... (Ib., 297.)

celles de Mélanchton. Le jour que cette nouvelle lui parvint, il écrivit cinq lettres, à l'Électeur, à Mélanchton, à Spalatin, à Jonas et à Brentz, toutes également remplies de courage et de foi.

« J'apprends, disait-il, que vous avez commencé « une œuvre merveilleuse, savoir, de mettre Lu- « ther et le Pape d'accord ; mais le Pape ne veut « pas, et Luther s'excuse [1]. Et si, en dépit d'eux, « vous venez à bout de cette affaire, alors, suivant « votre exemple, je mettrai d'accord Christ et Bé- « lial.

« Le monde, je le sais, est plein de criailleurs « qui obscurcissent la doctrine de la justification « par la foi, et de fanatiques qui la persécutent. « Ne vous en étonnez pas, mais continuez à la « défendre avec courage ; car elle est le talon de « la semence de la femme pour écraser la tête du « serpent [2].

« Prenez garde aussi à la juridiction des évê- « ques, de peur que nous ne devions recommen- « cer bientôt un combat plus terrible que le pre- « mier. Ils prendront nos concessions largement, « très-largement, toujours plus largement ; et ils « nous donneront les leurs étroitement, très-étroi- « tement, et toujours plus étroitement [3]. Toutes ces

1 Sed Papa nolet, et Lutherus deprecatur. (L. Epp., IV, p. 144.)

2 Nam hic est ille unicus calcaneus seminis, antiquo serpenti adversantis. (Ib., p. 151.)

3 Ipsi enim nostras concessiones large, largius, largissime, suas vero stricte, strictius, strictissime dabunt. (Ib., p. 145.)

« négociations sont impossibles, à moins que le « Pape ne renonce à la papauté.

« Le beau motif vraiment que nous donnent « nos adversaires! Ils ne peuvent, disent-ils, con- « tenir leurs sujets, si nous ne publions pas par- « tout qu'ils ont la vérité pour eux; comme si « Dieu ne faisait enseigner sa parole que pour que « nos ennemis puissent, à leur plaisir, tyranniser « leurs peuples!

« Ils crient que nous condamnons toute l'Église; « non, nous ne la condamnons pas; mais eux, ils « condamnent toute la parole de Dieu, et la pa- « role de Dieu est plus que l'Église [1]. »

Cette déclaration importante du Réformateur décide la controverse entre les chrétiens évangéliques et la Papauté; malheureusement on a vu souvent des Protestants revenir, sur ce point fondamental, à l'erreur de Rome, et mettre l'Église visible au-dessus de la parole de Dieu.

« Je vous écris à cette heure, continue Luther, « de croire avec tous les nôtres, et cela par obéis- « sance envers Jésus-Christ, que Campeggi est un « insigne démon [2]. Je ne puis dire de quelle indigna- « tion ces conditions qu'on vous propose me rem- « plissent. Le plan de Campeggi et du Pape a été « de nous éprouver d'abord par les menaces, puis, « s'ils ne réussissaient pas, par la ruse; vous avez « triomphé de la première attaque, et soutenu la

1 Sed ab ipsis totum verbum Dei, *quod plus quam Ecclesia est*, damnari. (Ib., p. 145.)

2 Quod Campeggius est unus magnus et insignis diabolus. (Ib., p. 147.)

« terrible arrivée de César. Maintenant vient la « seconde. Agissez avec courage, et ne cédez aux « adversaires que ce qui peut être prouvé avec « évidence par la parole même de Dieu.

« Mais si, ce dont Christ nous préserve ! vous ne « proclamez pas tout l'Évangile; si, au contraire, « vous renfermez cet aigle glorieux dans un sac, « Luther, n'en doutez pas, Luther viendra, et « délivrera l'aigle avec éclat[1]. Aussi certain que « Christ vit, cela se fera. »

Ainsi parla Luther, mais en vain; tout s'acheminait dans Augsbourg vers une ruine prochaine. Mélanchton avait sur les yeux un bandeau que nul ne pouvait arracher; il n'écoutait plus Luther, et dédaignait la popularité. « Il ne convient « pas, disait-il, que nous nous laissions émouvoir « par les clameurs du vulgaire[2]; il faut penser à la « paix et à la postérité. Si l'on annule la juridic« tion des évêques, qu'en résultera-t-il pour nos « descendants? Les puissances séculières ne se « soucient nullement des intérêts de la religion[3]. « D'ailleurs, trop de dissemblance dans les Églises « nuit à la paix; il faut nous unir aux évêques, de « peur que l'infamie du schisme ne nous tra« vaille à jamais[4]. »

1 Veniet, ne dubita, veniet Lutherus, hanc aquilam liberaturus magnifice. (Ib., p. 155.)

2 Sed nos nihil decet vulgi clamoribus moveri. (C. R., II, p. 303.)

3 Profani jurisdictionem ecclesiasticam et similia negotia religionum non curant. (Ib.)

4 Ne schismatis infamia perpetuo laboremus. (Ib.)

On n'écoutait que trop Mélanchton, et l'on travaillait avec force à rattacher au Pape, par les liens de la hiérarchie, l'Église que Dieu avait merveilleusement émancipée. Le protestantisme se précipitait, les yeux fermés, dans les filets de ses ennemis. Déjà des voix graves annonçaient le retour des Luthériens dans le sein de l'Église romaine. « Ils préparent leur défection et passent « aux Papistes, » disait Zwingle[1]. Le politique Charles-Quint faisait en sorte qu'aucune parole superbe ne vînt compromettre sa victoire; mais le clergé romain n'y tenait pas : son orgueil, son insolence croissaient de jour en jour. « On ne « pourrait croire, disait Mélanchton, les airs de « triomphe que les Papistes se donnent. » Il y avait de quoi; l'accord avait chance de se conclure; encore un ou deux efforts.... et alors, malheur à la Réforme!

Qui pouvait prévenir cette désolante ruine? Ce fut Luther, qui prononça le nom vers lequel devaient se tourner les regards. « Christ vit, dit« il; et celui par qui la violence de nos ennemis « a été vaincue, saura bien nous donner la force « de surmonter la ruse. » C'était, en effet, la seule ressource, et elle ne manqua pas à la Réformation.

Si la hiérarchie romaine avait voulu, sous quelques conditions fort admissibles, recevoir les Protestants prêts à capituler, c'en était fait d'eux :

1 Lutherani defectionem parant ad Papistas. (Zw. Epp., II, p. 461.)

une fois qu'elle les eût tenus dans ses bras, elle les y aurait étouffés; mais Dieu aveugla la Papauté, et sauva ainsi son Église. « Pas de concessions! » avait dit le sénat romain; et Campeggi, fier de sa victoire, répétait : « Pas de concessions! » Il remuait ciel et terre pour enflammer, dans ce moment décisif, le zèle catholique de Charles. De l'Empereur, il passait aux Princes. « Le célibat, la « confession, la suppression de la coupe, les « messes privées, s'écriait-il, tout cela est obligatoire : il nous faut tout. » C'était dire aux chrétiens évangéliques : « Voilà les Fourches Caudines, passez-y! » Les Protestants virent le joug, et frémirent. Dieu ranima le courage des confesseurs dans leurs cœurs affaiblis. Ils levèrent la tête, et rejetèrent cette capitulation humiliante. Aussitôt la commission fut dissoute.

C'était une grande délivrance; mais un nouveau danger les menaça presque aussitôt. Les chrétiens évangéliques auraient dû quitter immédiatement Augsbourg; mais, dit l'un d'eux [1], « Satan, déguisé « en ange de lumière, aveuglait les yeux de leur « entendement : » ils restèrent. Tout n'était donc pas perdu pour Rome, et l'esprit de mensonge et de ruse pouvait recommencer ses attaques.

On croyait à la cour que la fâcheuse issue de la commission devait être attribuée à quelques mauvaises têtes, et surtout au duc George. On résolut donc d'en nommer une autre, composée seulement de six membres : d'un côté, Eck et

1 Baumgartner à Spengler. (C. R., II, p. 363.)

les chanceliers de Cologne et de Bade ; de l'autre, Mélanchton et les chanceliers Brück et Heller. Les Protestants y consentirent, et tout fut remis en question.

L'alarme s'accrut alors parmi les partisans les plus décidés de la Réformation. Si l'on s'expose sans cesse à de nouveaux périls, ne faudra-t-il pas enfin que l'on succombe ? On frémissait à la pensée que le règne des prêtres allait être rétabli [1]. Les députés de Nuremberg surtout déclaraient que jamais leur ville ne se remettrait sous ce joug détesté. « Ce sont les conseils du douteux « Érasme que suit Mélanchton, » disait-on. — « Di- « tes plutôt ceux d'Ahitophel (2, Samuel, 15) ! » reprenaient d'autres. — « Quoi qu'il en soit, ajou- « taient quelques-uns, si le Pape avait acheté Mé- « lanchton à prix d'argent, celui-ci n'eût jamais « pu mieux faire pour lui assurer la victoire [2]. »

Le Landgrave surtout s'indignait de ces lâchetés. « Mélanchton, écrivait-il à Zwingle, marche « à reculons comme une écrevisse [3]. » De Friedwald, où il s'était rendu après s'être enfui loin de Charles-Quint, Philippe de Hesse s'efforçait d'arrêter la chute du protestantisme. « Quand on com- « mence à céder, on cède toujours plus, écrivait-il « à ses ministres restés à Augsbourg. Déclarez « donc à mes alliés que je rejette ces conciliations

1 Fremunt et alii socii ac indignantur regnum Episcoporum restitui. (Ib., p. 328.)

2 Si conductus quanta ipse voluisset pecunia a Papa esset. (C. R., II, p. 333.)

3 Retro it, ut cancer. (Zw. Epp., II, p. 504.)

« perfides. Si nous sommes chrétiens, ne recher-
« chons pas notre propre avantage, mais la con-
« solation de tant de consciences fatiguées, affli-
« gées, pour lesquelles il n'y a plus de salut, si
« on leur enlève la parole de Dieu. Les évêques
« ne sont pas de vrais évêques, car ils ne parlent
« pas selon les saintes Écritures. Si nous les re-
« connaissions, qu'arriverait-il ? Ils nous enlève-
« raient nos ministres, ils aboliraient l'Évangile,
« ils rétabliraient les anciens abus, et le dernier
« état serait pire que le premier.... Si les Papistes
« veulent permettre la libre prédication du pur
« Évangile, qu'on s'entende avec eux; car la vé-
« rité sera la plus forte, et extirpera tout le reste.
« Mais sinon, non ! C'est le moment, non de cé-
« der, mais de demeurer ferme jusqu'à la mort.
« Faites échouer les combinaisons craintives de
« Mélanchton, et dites de ma part aux députés
« des villes d'être des hommes, et non des fem-
« mes [1] ! Ne craignons rien; Dieu est avec nous. »

Mélanchton et ses amis ainsi attaqués cherchaient à se justifier. D'un côté, ils soutenaient que si l'on maintenait la doctrine, elle renverserait finalement la hiérarchie. Mais alors pourquoi relever celle-ci? N'était-il pas plus que douteux qu'une doctrine ainsi affaiblie gardât encore assez de force pour ébranler la Papauté? D'un autre côté, Mélanchton et les siens montraient du doigt deux fantômes devant lesquels ils recu-

1 Dass sie nicht Weyber seyen, sondern Mænner. (C. R., p. 327.)

laient épouvantés. Le premier était la guerre; elle était, selon eux, imminente. « Ce ne sont pas « seulement, disaient-ils, des maux temporels « sans nombre qu'elle entraînera après elle, la « dévastation de l'Allemagne, les meurtres, les « viols, les sacriléges, les rapines; mais elle en- « fantera des maux spirituels plus affreux encore, « et amènera inévitablement la destruction de « toute religion [1]. « Le second fantôme était la domination de l'État. Mélanchton et ses amis prévoyaient la dépendance où les princes réduiraient l'Église, la sécularisation croissante de ses institutions et de ses conducteurs, la mort spirituelle qui en résulterait; et ils reculaient avec crainte devant un tel avenir. « Les gens de bien « ne pensent point que la cour doive régler le « ministère dans l'Église [2], disait Brentz. N'avez- « vous pas éprouvé vous-mêmes, ajoutait-il ironi- « quement, avec quelle sagesse et quelle douceur « ces rustres (c'est ainsi que j'appelle les officiers « et les préfets des princes) traitent les ministres « de l'Église, et l'Église elle-même? Plutôt sept « fois mourir! » — « Je vois, s'écriait Mélanchton, « quelle Église nous aurons, si le gouvernement « ecclésiastique est aboli. Je découvre dans l'ave- « nir une tyrannie beaucoup plus intolérable que « celle qui a existé jusqu'à ce jour [3]. » Puis, ac-

1 Confusio et perturbatio religionum. (Ib., p. 382.)

2 Ut aula ministerium in Ecclesia ordinet bonis non videtur consultum. (Ib., p. 362.)

3 Video postea multo intolerabiliorem futuram tyrannidem quam antea unquam fuit. (Ib., p. 334.)

cablé des accusations qui pleuvaient sur lui de toutes parts, le pauvre Mélanchton s'écriait : « Si « c'est moi qui ai suscité cette tempête, je sup- « plie Sa Majesté de me jeter à la mer, comme « Jonas, et de ne m'en retirer que pour me livrer « à la torture et à l'échafaud [1]. »

L'épiscopat romain une fois reconnu, tout semblait facile. On accorda, dans la commission des six, la coupe aux laïques, le mariage aux pasteurs, et l'article de l'invocation des saints parut de peu d'importance. Mais on s'arrêta devant trois doctrines que les Évangéliques ne pouvaient concéder. La première était la nécessité d'une satisfaction humaine, pour que la peine du péché fût remise ; la seconde était l'idée de quelque chose de méritoire dans toute bonne œuvre; la troisième était l'utilité des messes privées. « Ah! « répondit vivement à Charles-Quint le légat « Campeggi, je me laisserai plutôt mettre en piè- « ces, que de rien céder quant aux messes [2]. »

« Quoi donc! répliquaient les hommes politi- « ques, d'accord sur toutes les grandes doctrines « du salut, déchirerez-vous à jamais l'unité de « l'Église pour trois articles si minimes? Que les « théologiens fassent un dernier effort, et l'on « verra les deux partis s'unir, et Rome embras- « ser Wittemberg. »

1 Si mea causa hæc tempestas coorta est, me statim velut Jonam in mare ejiciat. (Ib., p. 382.)

2 Er wollte sich ehe auf Stücken zerreissen lassen. (L. Opp., XX, p. 328.)

Il n'en était pas ainsi : sous ces trois points se trouvait caché tout un système. Du côté romain, on croyait que certaines œuvres gagnent la faveur divine, indépendamment des dispositions de celui qui les accomplit, et en vertu de la volonté de l'Église. Du côté évangélique, au contraire, on avait la conviction que ces ordonnances extérieures n'étaient que des traditions humaines ; que la seule œuvre qui méritait à l'homme la faveur divine, c'était l'œuvre que Dieu a accomplie par Christ sur la croix, et que le seul moyen qui mettait l'homme en possession de cette faveur, c'était la régénération et la foi que Christ crée par son Esprit dans le cœur du pécheur. Les Romains, en soutenant leurs trois articles, disaient : « L'Église sauve, » ce qui est la doctrine essentielle de Rome ; les Évangéliques, en les rejetant, disaient : « Jésus-Christ seul sauve, » ce qui est le christianisme même. C'est là la grande antithèse qui existait alors et qui sépare encore maintenant les deux Églises. Avec ces trois points, qui mettaient les âmes dans sa dépendance, Rome se flattait à bon droit de tout regagner, et elle montra, en insistant, qu'elle avait l'intelligence de sa position. Mais les hommes évangéliques n'étaient pas disposés à abandonner la leur. Le principe chrétien fut maintenu contre le principe ecclésiastique qui aspirait à l'engloutir ; Jésus-Christ subsista en présence de l'Église, et l'on comprit dès lors que toutes les conférences étaient superflues.

Le temps pressait. Il y avait deux mois et demi que Charles-Quint était à l'œuvre à Augsbourg,

et son orgueil souffrait de ce que quatre ou cinq théologiens arrêtaient la marche triomphante du vainqueur de Pavie. « Quoi! lui disait-on, quel- « ques jours vous ont suffi pour abattre le roi de « France et le Pape, et vous ne pouvez venir à « bout de ces Évangéliques !... » On résolut de rompre les conférences. Eck, irrité de ce que la terreur et la ruse n'avaient rien pu faire, ne sut se contenir en présence des Protestants. « Ah! « s'écria-t-il au moment où l'on se séparait, pour- « quoi l'Empereur, lors de son entrée en Alle- « magne, n'a-t-il pas fait une enquête générale « des Luthériens? Il eût alors entendu des ré- « ponses arrogantes, vu paraître des monstres « d'hérésie, et son zèle, s'enflammant soudain, « l'eût porté à détruire toute cette faction [1]. Mais « maintenant les douces paroles de Brück et les « concessions de Mélanchton l'empêchent de s'é- « chauffer comme la cause le demande. » Eck dit ces mots en souriant; mais ils exprimaient bien toute sa pensée. Le colloque se termina le 30 août.

Les commissaires romains firent leur rapport à l'Empereur. On se trouvait en présence, à trois pas les uns des autres, sans que d'aucun côté il fût possible de se rapprocher, de l'épaisseur même d'un cheveu.

Ainsi donc Mélanchton avait échoué, et ses énormes concessions se trouvaient inutiles. Par

1 Hæc inflammassent Imperatorem ad totam hanc factionem delendam. (C. R., II, p. 335.)

un faux amour de la paix, il s'était acharné à une entreprise impossible. Mélanchton était au fond une âme vraiment chrétienne : Dieu le sauva de sa grande faiblesse, en faisant échouer le conseil qui le conduisait à sa ruine. Rien ne pouvait être plus heureux pour la Réformation que ce manque de succès de Mélanchton ; mais aussi rien ne pouvait être plus heureux pour lui-même. On voyait ainsi que s'il voulait beaucoup céder, il n'allait pourtant pas jusqu'à céder Jésus-Christ; et sa défaite le justifiait aux yeux des amis de l'Evangile.

L'électeur de Saxe et le margrave de Brandebourg firent aussitôt demander à Charles-Quint la permission de partir. Celui-ci s'y refusa d'abord assez rudement; mais ensuite il se mit à conjurer les Princes de ne pas mettre par leur départ de nouveaux obstacles aux arrangements que l'on espérait pouvoir bientôt prendre [1]. Nous allons voir de quelle nature étaient ces arrangements.

Les Romains redoublèrent d'efforts. Si l'on lâchait maintenant le fil avec lequel on tramait la ruine de la Réforme, il était perdu pour jamais; aussi travaillait-on à en rattacher les deux bouts. Il y avait des conférences dans les jardins, dans les églises, — à Saint-Maurice, — à Saint-George, — entre le duc de Brunswick et Jean-Frédéric, fils de l'Électeur, le chancelier de Bade et celui de Saxe, le chancelier de Liége et Mélanchton; mais toutes ces tentatives étaient superflues; c'était à d'autres voies que l'on allait recourir.

1 Antwort des Kaisers, etc. (Urkunden, II, p. 313.)

Charles-Quint avait résolu de prendre en main l'affaire, et de trancher le nœud gordien, que ni les docteurs ni les princes ne pouvaient dénouer. Indigné de voir ses avances méprisées et son autorité compromise, il crut que le moment était venu de tirer l'épée. Dès le 4 septembre, les membres du parti romain, qui s'efforçaient encore de gagner les Protestants, soufflèrent à l'oreille de Mélanchton ces effrayantes paroles : « Nous ne savons si nous osons vous le confier, « lui disait-on ; le fer est déjà dans les mains de « l'Empereur..., et certaines gens l'exaspèrent de « plus en plus. Il ne s'irrite pas facilement ; mais, « une fois irrité, il est impossible de l'apai- « ser [1]. »

Charles était en mesure de se montrer exigeant et terrible. Il venait enfin d'obtenir de Rome une concession inattendue, — un concile ! Clément VII avait porté devant une congrégation la demande de Charles. « Comment des hommes qui « rejettent les anciens conciles se soumettront- « ils à un nouveau ? » avait-on répondu. Clément n'avait lui-même aucune envie d'une telle assemblée : sa naissance et sa conduite la lui faisaient également redouter [2]. Cependant ses promesses du château Saint-Ange et de Bologne rendaient impossible d'articuler un refus absolu. Il répon-

1 Nescio an ausim dicere jam ferrum in manu Cæsaris esse. (C. R., II, p. 342.)

2 In eam (concilii celebrationem) pontificis animus haud propendebatur. (Pallavicini, I, p. 251.)

dit donc que « le remède serait pire que le mal [1]; » mais que si l'Empereur, qui était bon catholique, jugeait un concile absolument nécessaire, le Pape y consentirait, toutefois sous la condition expresse que les Protestants se soumettraient, en attendant, aux doctrines et aux rites de la sainte Église. Puis, pour lieu de réunion, il indiquait Rome....

A peine le bruit de cette concession se fut-il répandu, que la crainte d'une réformation fit frémir les courtisans romains. Les charges publiques de la Papauté, toutes vénales, baissèrent aussitôt, dit un cardinal, et s'offrirent au prix le plus vil [2], sans pouvoir même trouver d'acheteurs [3]. La Papauté était compromise; sa marchandise se détériorait; et les prix courants baissaient aussitôt à la bourse de Rome.

Le mercredi 7 septembre, à deux heures après midi, les princes et les députés protestants ayant été introduits dans la chambre de Charles-Quint, le Comte-Palatin leur dit « que l'Empereur ne « s'était point attendu, vu leur petit nombre, à « ce qu'ils maintinssent des sectes nouvelles con- « tre les antiques usages de l'Église universelle; « que néanmoins, désirant se montrer jusqu'au « bout plein de douceur, il demanderait à Sa « Sainteté la convocation d'un concile; mais qu'en

1 Al contrario, remedio e piu pericoloso e per partorir maggiori mali. (Litt. di Principi, II, p. 197.)

2 Evulgatus concilii rumor..... publica Romæ munera.... jam in vilissimum pretium decidissent. (Pallav., I, p. 251.)

3 Che non se non trovano danari. (Littere di Principe, III, p. 5.)

« attendant, ils devaient rentrer immédiatement « dans le sein de l'Église catholique, et rétablir « tout sur l'ancien pied [1]. »

Les Protestants répondirent, le lendemain 8 septembre, « qu'ils n'avaient point suscité des « sectes nouvelles contre la sainte Écriture [2] ; que, « bien au contraire, s'ils ne s'étaient pas mis d'ac- « cord avec leurs adversaires, c'était parce qu'ils « avaient voulu demeurer fidèles à la parole de « Dieu ; qu'en convoquant en Allemagne un con- « cile universel, libre et chrétien, on ne ferait « que tenir ce que les Diètes précédentes avaient « promis, mais que rien ne saurait les obliger à « rétablir dans leurs églises un ordre de choses « opposé au commandement de Dieu. »

Il était huit heures du soir quand, après une longue délibération, on fit rentrer les Protestants. « Sa Majesté, leur dit George Truchsès, « s'étonne également, et de ce que les membres « catholiques des commissions ont tant accordé, « et de ce que les membres protestants ont tout « refusé. Qu'est-ce que votre parti en face de « Sa Majesté Impériale, de Sa Sainteté Papale, des « Électeurs, des Princes, des États de l'Empire, et « des autres rois, magistrats et potentats de la « chrétienté ? Il est équitable que la minorité cède

1 Interim restitui debere omnia Papistis. (C. R., II, p. 355.) Voir aussi : Erklærung des Kaisers Karl V. (Urkunden, II, p. 391.)

2 Nit neue Secten wieder die heilige Schrifft. (Brück., Apol., p. 136.)

« à la majorité. Voulez-vous que les voies de « conciliation continuent, ou persistez-vous dans « votre réponse? Dites-le franchement; car si « vous persistez, l'Empereur procédera aussitôt « à la défense de l'Église. Demain, à une heure, « vous apporterez votre décision finale. »

Jamais paroles aussi menaçantes n'étaient sorties de la bouche de Charles. Il était évident qu'on voulait dompter les Protestants par la terreur; mais ce but ne fut point atteint. Ils répondirent le surlendemain (car on leur accorda un jour de plus) que de nouveaux essais de conciliation ne serviraient qu'à fatiguer l'Empereur et la Diète; qu'ils demandaient donc seulement qu'on s'occupât des moyens de maintenir la paix politique jusqu'à la convocation du concile[1]. « C'est assez, fit répondre le redoutable empereur, « j'y réfléchirai; en attendant, que personne ne « quitte Augsbourg. »

Charles-Quint se trouvait pris dans un labyrinthe, d'où il ne savait comment sortir. L'État avait voulu se mêler de l'Église, et se voyait contraint d'en venir aussitôt à sa raison dernière, le glaive. Charles ne désirait point la guerre, et pourtant comment l'éviter maintenant?..... S'il n'exécutait pas ses menaces, sa majesté était compromise, et son autorité avilie. Il cherchait une issue ou à droite, ou à gauche, et n'en trouvait nulle part; il ne lui restait que de fermer les yeux et de se jeter en avant, sans se soucier des conséquences. Ces

1 Urkunden, II, p. 410-415. — Brück. Apol., p. 139.

pensées le troublaient, ces soucis le rongeaient; il était hors de lui-même.

Ce fut alors que l'Électeur le fit prier de ne pas prendre en mauvaise part s'il quittait Augsbourg. « Qu'il attende ma réponse ! » dit brusquement l'Empereur; et l'Électeur ayant répliqué qu'il enverrait ses ministres à Sa Majesté pour lui exposer ses motifs : « Pas tant de discours ! » reprit Charles irrité; « que l'Électeur nous dise « s'il veut attendre, oui ou non [1]. »

Le bruit de ces altercations entre les deux puissants princes s'étant répandu, l'alarme fut universelle; on crut que la guerre allait éclater, et il y eut un grand cri dans tout Augsbourg [2]. C'était le soir : on allait, on venait, on se précipitait dans les hôtels des princes et des députés protestants, et on leur adressait les plus vifs reproches : « Sa Majesté, leur disait-on, va recourir « à des mesures énergiques. » On annonçait même que les hostilités avaient commencé; on se disait à l'oreille que le commandeur de Horneck, Walter de Kronberg, élu grand maître de l'Ordre Teutonique par l'Empereur, allait entrer en Prusse avec une armée et déposséder le duc Albert, converti par Luther [3]. Deux soirs de suite le même tumulte se renouvela : on criait, on discutait, on

1 Kurtz, mit solchen Worten ob er erwarten wollte oder nicht? (Brück. Apol., p. 143.)

2 Ein beschwerlich Geschrey zu Augsburg den selben Abend ausgebrochen. (Ib., p. 145.)

3 Man würde ein Kriegsvolk in Preussen schicken. (Ib.)

se querellait, surtout dans et devant les hôtels des princes; la guerre éclatait presque dans Augsbourg.

Sur ces entrefaites, le 12 septembre, le prince électoral de Saxe, Jean-Frédéric, quitta la ville.

Le même jour, ou le lendemain, le chancelier de Bade, Jérôme Wehe, et George Truchsès, d'une part, le chancelier Brück et Mélanchton, de l'autre, se rencontraient à six heures du matin dans l'église de Saint-Maurice [1].

Charles, malgré ses menaces, ne pouvait se décider à employer la force. Il eût pu, sans doute, d'un seul mot dit à ses bandes espagnoles et à ses lansquenets allemands, s'emparer de ces hommes inflexibles, et les traiter comme les Maures. Mais comment Charles, Néerlandais, Espagnol, absent depuis dix années de l'Empire, s'exposerait-il à soulever toute l'Allemagne en faisant violence aux favoris du peuple? Les princes catholiques-romains eux-mêmes ne verraient-ils pas dans cet acte une atteinte portée à leurs priviléges? La guerre n'était pas de saison. « Le luthé-« ranisme s'étend déjà de la mer Baltique jus-« qu'aux Alpes, écrivait Érasme au Légat; vous « n'avez qu'une chose à faire..... Tolérez-le [2]. »

La négociation commencée dans l'église de Saint-Maurice se continua entre le margrave de Brandebourg et George Truchsès. Le parti romain ne cherchait plus qu'à sauver les apparences, et n'hé-

1 Brück. Apologie, p. 155-160.

2 A mare Baltico ad Helvetios. (Erasm. Epp., XIV, p. 1.)

sitait pas, du reste, à tout sacrifier. Il demandait seulement quelques décorations de théâtre : que la messe fût célébrée avec les habits sacerdotaux, le chant, la lecture, les cérémonies et les deux canons [1]. Les autres questions seraient renvoyées au prochain concile, et les Protestants se comporteraient jusque-là de manière à pouvoir en rendre compte à Dieu, au Concile et à Sa Majesté.

Mais, du côté des Protestants, le vent avait aussi tourné. Maintenant, ils ne voulaient plus de paix avec Rome ; les écailles leur étaient enfin tombées des yeux, et ils découvraient avec effroi l'abîme où ils avaient été si près de se précipiter. Jonas, Spalatin, Mélanchton même étaient d'accord. « Nous avons jusqu'à présent obéi à ce com« mandement de saint Paul : *Autant qu'il est pos« sible, ayez la paix avec tous*, dirent-ils ; mainte« nant il nous faut obéir à ce commandement de « Jésus-Christ : *Gardez-vous du levain des phari« siens, qui est l'hypocrisie*. Il ne se trouve chez « nos adversaires que ruse et perfidie, et leur « unique but est d'étouffer notre doctrine, qui est « pourtant la vérité même [2]. Ils espèrent sauver « les abominables articles du purgatoire, des in« dulgences, de la Papauté, parce que nous les

1 In gewœhnlichen Kleidungen, mit Gesang und Lesen. (Urkunden, II, p. 418.) On appelle canon, des tableaux ou cartons placés au milieu de l'autel devant le prêtre, et qui contiennent le Symbole des Apôtres et diverses prières.

2 Eitel List, gefährliche Tücke, etc. (Jonas. — Urkunden, II, p. 423.)

« avons passés sous silence [1]. Gardons-nous, pour « plaire au Diable et à l'Antechrist, de trahir Dieu « et sa Parole [2]. »

En même temps, Luther redoublait d'instances pour éloigner ses amis d'Augsbourg. « Revenez, « revenez, leur criait-il; revenez même, s'il le « faut, maudits du Pape et de l'Empereur [3]. Vous « avez confessé Jésus-Christ, offert la paix, obéi « à Charles, supporté les injures, essuyé les blas- « phèmes..... Je vous canoniserai, moi, comme « des membres fidèles de Jésus-Christ. Vous avez « fait assez, et au delà; maintenant c'est au Sei- « gneur à agir, et il agira. Ils ont notre confession, « ils ont l'Évangile; qu'ils le reçoivent, s'ils le « veulent; et, s'ils ne veulent pas, qu'ils périssent! « S'il en advient une guerre, qu'elle advienne! « Nous avons assez prié, nous avons assez dis- « cuté..... Le Seigneur prépare nos adversaires « comme la victime pour le sacrifice; il va consu- « mer leur magnificence et délivrer son peuple. « Oui, il nous sauvera de Babylone même et de « ses murs embrasés. »

1 Die gräuliche Artikel (Spalat., ib., 428) de primatu Papæ, de purgatorio, de indulgentiis. (Melanchton. C. R., II, p. 374.)

2 Dem Teufel und Antichrist zu gefallen. (Urkunden, II, p. 431.)

3 Vel maledicti a Papa et Cæsare. (L. Epp., IV, p. 162 et 171.)



XII.

Ainsi Luther donnait le signal du départ. On répondit à cet appel du Réformateur, et tous s'apprêtèrent à quitter Augsbourg. Le samedi 17 septembre, à dix heures du soir, le duc Ernest de Lunebourg réunit dans son hôtel les députés de Nuremberg et les ministres du Landgrave, et leur annonça que l'Électeur était décidé à partir le lendemain matin, sans le dire à personne, et que lui-même l'accompagnerait. « Gardez-nous le « secret, ajouta-t-il, et sachez que si la paix ne « peut être maintenue, ce sera pour moi peu de « chose que de perdre, en combattant avec vous, « tout ce que Dieu m'a donné [1]. »

Les préparatifs de l'Électeur trahirent sa résolution. Au milieu de la nuit, le duc Henri de Brunswick arriva en toute hâte à son hôtel [2], le conjurant d'attendre; et vers le matin, Truchsès et le comte de Mansfeld lui annoncèrent que le lendemain, entre sept et huit heures, l'Empereur lui donnerait son congé.

Le lundi 19 septembre, l'Électeur, se proposant de quitter Augsbourg aussitôt après l'audience de Charles, déjeuna à sept heures, puis fit partir ses bagages et sa cuisine [3], et ordonna à

1 Alles das, so ihm Gott geben hätt, darob zu verlieren, ein geringes wäre. (C. R., II, p. 379.)

2 In der selben Nacht. (Ibid.)

3 Præmissis fere omnibus impedimentis una cum cocis. (C. R., II, p. 385.)

tous ses officiers d'être prêts pour dix heures. Au moment où Jean sortit de son hôtel pour se rendre auprès de Charles-Quint, tous ses gens se rangèrent sur son passage, en bottes et en éperons [1]; mais ayant été introduit en présence de Charles, il apprit que tout ce qu'on voulait de lui, c'était la promesse d'attendre encore deux, quatre ou six jours.

Dès que l'Électeur se trouva seul avec ses alliés, il fit éclater son indignation, et se laissa même aller à quelque emportement [2] : « Ce nouveau délai n'aboutira à rien, dit-il; j'ai résolu de partir, « quoi qu'il arrive. Il me semble qu'à la manière « dont les choses s'arrangent, j'ai maintenant tout « l'air d'un prisonnier. » Le margrave de Brandebourg le conjura de s'apaiser. « Je pars, » répondait toujours l'Électeur. A la fin, il se rendit; et ayant reparu devant Charles-Quint : « J'attendrai, « lui dit-il, jusqu'à vendredi prochain; et si alors « on n'a rien fait, je partirai sans autre. »

Pendant ces quatre jours d'attente, l'anxiété fut grande parmi les Protestants. La plupart d'entre eux ne doutaient pas qu'en accédant aux prières de Charles, ils ne se fussent livrés aux mains de leurs ennemis. « L'Empereur délibère s'il doit « nous pendre ou nous laisser vivre [3], » écrivait

1 Gestiefelt und gespornt. (C. R., II, p. 380.)

2 Etwas darob schwermütig und hitzig erzeigt. (Ib.)

3 Adhuc deliberat Cæsar pendendumne nobis sit, an diutius vivendum. (C. R., II, p. 384.)

Brentz. De nouvelles négociations de Truchsès furent sans succès [1].

Il ne restait plus à l'Empereur qu'à arrêter, d'accord avec les États papistes, le recez de la Diète. Ce fut ce qu'il fit; et pour que les Protestants ne pussent pas se plaindre qu'on l'eût fait à leur insu, il les convoqua dans son palais le jeudi 22 septembre, veille du jour fixé pour le départ de l'Électeur, et leur fit lire son projet par le Comte-Palatin. Ce projet, c'était l'insulte et la guerre. L'Empereur accordait à l'Électeur, aux cinq princes et aux six villes [2], un délai de six mois, jusqu'au 15 avril de l'an suivant, pour se mettre d'accord avec l'Église, le Pape, l'Empereur, et tous les princes et monarques de la chrétienté. C'était leur annoncer clairement que, pour les combattre, on voulait bien attendre jusqu'au moment où les armées ont coutume de se mettre en campagne.

Mais il y avait plus : on accordait ce délai sous la condition expresse que les Protestants se joindraient aussitôt à l'Empereur pour réduire les Anabaptistes et tous ceux qui s'élevaient contre le saint-sacrement, par où l'on entendait les villes zwingliennes. On voulait ainsi lier les mains aux Protestants, et empêcher les deux familles de la Réformation de s'unir pendant l'hiver.

1 Urkunden, II, p. 455-472.

2 Nuremberg et Reutlingen, auxquelles s'étaient jointes les villes de Kempten, Heilbronn, Winsheim et Weissenbourg. (Urkunden, II, p. 474-478.)

On défendait enfin aux Protestants de rien innover, rien imprimer, rien vendre, qui concernât les objets de la foi, et d'attirer qui que ce fût à eux et à leur *secte*, attendu « que leur confession « avait été solidement réfutée par les saintes Écri- « tures. » Ainsi on proclamait officiellement la Réforme une *secte*, et une secte contraire à la Parole de Dieu.

Rien n'était plus propre à offenser les amis de l'Évangile : aussi demeuraient-ils, en présence de Charles, étonnés, épouvantés, indignés [1]. On l'avait prévu ; et au moment où les princes allaient entrer chez l'Empereur, Truchsès et Wehe, leur faisant signe, leur avaient mystérieusement glissé dans la main un papier sur lequel se trouvait la promesse que si, au 15 avril, les Protestants demandaient la prolongation du délai, cette demande leur serait certainement accordée [2]. Mais Brück, auquel le papier fut remis, ne s'y trompa pas. « Embûches subtiles ! dit-il, chef-d'œuvre de « fourberie ! Dieu sauvera les siens, et ne permet- « tra pas qu'ils tombent dans le piége [3] ! » Cette ruse ne fit, en effet, qu'exalter encore plus le courage des Protestants.

Brück, sans discuter le recez sous le point de vue politique, s'en tint à ce qui était avant tout en cause, la Parole de Dieu. « Nous maintenons,

1 Protestantes, vehementer hoc decreto minime expectato, territi. (Seck., II, p. 200.)

2 Brück, Apologie, p. 182.

3 Betrüge, Meisterstück — aber Gott errettet die Seinen. (Ibid.)

« dit-il, que notre confession est tellement basée « sur la sainte Parole de Dieu, qu'il est impossible « de la réfuter. Nous la tenons pour la vérité de « Dieu même, et nous espérons subsister un jour « par elle, devant le tribunal du Seigneur. » Il annonça ensuite que les Protestants avaient réfuté la réfutation des théologiens romains, et, tenant en main la fameuse apologie de la Confession d'Augsbourg écrite par Mélanchton, il s'avança, et l'offrit à Charles-Quint. Le Comte-Palatin la reçut, et l'Empereur tendait déjà la main, quand Ferdinand, lui ayant dit quelques mots à l'oreille, fit signe au comte, qui rendit aussitôt l'apologie au docteur Brück [1]. Cet écrit est, avec les *Lieux communs*, le chef-d'œuvre du Réformateur. L'Empereur, embarrassé, fit dire aux Protestants de se présenter le lendemain, à huit heures du matin.

Charles-Quint, voulant mettre tout en œuvre pour faire accepter son décret, commença par les prières. A peine le margrave de Brandebourg s'était-il assis pour prendre son repas du soir, que Truchsès et Wehe accoururent chez lui, et mirent en avant, mais sans succès, toutes sortes d'arguments pour le persuader [2].

Le lendemain vendredi, 23 septembre, les princes évangéliques et les députés des villes s'étant réunis, à cinq heures du matin, dans l'hôtel

1 Auf König Ferdinandus Wincke wieder geben. (Apologie, p. 184.)

2 Nach Essen allerley Rede, Disputation und Persuasion fürgewendt. (Urk., II, p. 601.)

du Margrave, on y lut de nouveau le recez en présence de Truchsès et de Wehe. Le chancelier Brück leur proposa sept motifs pour le rejeter. « Je me fais fort, dit Wehe, de traduire le recez « en allemand, de manière à ce que vous puissiez « l'accepter. Quant au mot *secte* en particulier, « c'est l'écrivain qui l'y a placé par mégarde [1]. » Les médiateurs sortirent en toute hâte, pour communiquer à Charles les griefs des Protestants.

Charles et ses ministres abandonnèrent alors toute idée de conciliation, et n'espérèrent plus rien que de la peur. Les Protestants s'étant présentés à huit heures au palais impérial, on les fit attendre une heure; puis l'électeur de Brandebourg leur dit, au nom de Charles : « Sa Majesté « ne peut assez s'étonner de ce que vous préten- « dez encore que votre doctrine est fondée sur la « sainte Écriture. Si vous disiez vrai, les ancêtres « de Sa Majesté, tant de rois et d'empereurs, et « les aïeux mêmes de l'électeur de Saxe, auraient « donc été des hérétiques? Il n'y a aucun Évan- « gile, il n'y a aucune Écriture qui impose l'obli- « gation de ravir par violence le bien d'autrui, et « d'ajouter ensuite qu'en bonne conscience on ne « peut le rendre. — C'est pourquoi, » ajouta gravement Joachim, après ces paroles qu'il avait accompagnées d'un sourire ironique, « je suis « chargé de vous faire connaître que si vous refu-

1 Sondern vom Schreiber gesetzt, der dis nicht geacht. (Ib., p. 606.)

« sez le recez, tous les États germaniques mettront « leurs vies et leurs biens à la disposition de « l'Empereur, et Sa Majesté elle-même emploiera « toute sa puissance et tous ses royaumes à ache- « ver cette affaire, avant que de quitter l'Empire.»

« Nous n'accepterons pas, répondirent les Pro- « testants avec fermeté.» — « Sa Majesté a aussi une « conscience, reprit alors d'un ton plus dur l'élec- « teur de Brandebourg ; et si vous ne vous sou- « mettez pas, elle s'entendra avec le Pape et les « autres princes, sur les meilleurs moyens d'ex- « tirper cette secte et ces nouvelles erreurs. » Mais en vain redoublait-on de menaces, les Protestants demeuraient calmes, respectueux et inébranlables. « Nos ennemis, dénués de toute « confiance en Dieu, disaient-ils, trembleraient « comme un roseau en présence de l'Empereur, « et ils s'imaginent que nous devons trembler de « même; mais nous avons crié à Dieu, et il nous « maintiendra fidèles à sa vérité. »

Les Protestants se préparèrent alors à prendre définitivement congé de l'Empereur. Ce prince, dont la patience avait été mise à une rude épreuve, s'approcha pour leur serrer la main, selon l'habitude; et, commençant par l'électeur de Saxe, il lui dit à voix basse : « Mon oncle!.. mon oncle!... « je ne me serais jamais attendu à cela de votre « part. » L'Électeur était vivement ému ; ses yeux se remplirent de larmes; mais, ferme et résolu, il s'inclina, et quitta Charles sans répondre. Il était deux heures après midi.

Tandis que les Protestants rentraient dans leurs

hôtels, calmes et heureux, les princes romains rentraient dans les leurs, confus, abattus, inquiets, divisés. Ils ne doutaient pas que le congé que l'on venait de donner aux Protestants ne fût regardé par eux comme une déclaration de guerre, et qu'en quittant Augsbourg ils ne courussent aux armes. Cette pensée les effrayait; aussi, à peine l'électeur de Saxe arrivait-il chez lui, qu'il vit accourir le docteur Ruhel, conseiller de l'électeur de Mayence, chargé par son maître de lui porter ce message : « Bien que l'Électeur mon frère « (Joachim de Brandebourg) ait déclaré que tous « les États de l'Empire étaient prêts à soutenir « l'Empereur contre vous, sachez que moi-même, « les ministres de l'Électeur-Palatin et ceux de « l'électeur de Trèves, nous avons aussitôt déclaré « à Sa Majesté ne pas adhérer à cette déclaration, « vu que nous ne pensons de vous que du bien [1]. « J'avais l'intention de le dire à l'Empereur en « votre présence même; mais vous êtes sorti si « précipitamment, que je ne l'ai pu faire. »

Ainsi parlait le primat de l'Église germanique, et le choix même de son messager était significatif : le docteur Ruhel était beau-frère de Luther. Jean le chargea de remercier son maître.

Comme cet envoyé se retirait, on vit arriver un des gentilshommes du duc Henri de Brunswick, catholique zélé. D'abord éconduit à cause du départ, ce même gentilhomme revint précipi-

1 Wüssten auch nicht anders denn Wohl und Gut. (Ibid., p. 210.)

tamment, à l'instant où Brück sortait en voiture de la cour de l'hôtel, et s'approchant de la portière : « Le Duc, lui dit-il, fait dire à l'Électeur « qu'il s'efforcera de mettre les choses dans une « meilleure voie, et qu'il ira cet hiver chasser un « sanglier avec lui[1]. » Peu après, le terrible Ferdinand lui-même annonçait qu'il chercherait tous les moyens propres à prévenir un éclat[2]. Ces manifestations des Catholiques-romains effrayés montraient assez de quel côté se trouvait la véritable force.

A trois heures après midi, l'électeur de Saxe, accompagné des ducs de Lunebourg et des princes d'Anhalt, sortait des murs d'Augsbourg. «Dieu « soit béni, s'écria Luther, de ce que notre cher « prince est enfin hors de cet enfer[3] ! »

En voyant ces princes intrépides échapper ainsi à sa puissance, Charles-Quint se laissa aller à une violence qui ne lui était pas ordinaire[4]. « On veut « m'enseigner une foi nouvelle, s'écria-t-il ; mais « ce n'est pas par la doctrine que nous en fini- « rons : il faut porter la main à l'épée, et nous « verrons qui sera le plus fort[5]. » Il y avait autour de lui un concert d'indignation. On n'en revenait pas de l'audace de Brück, qui avait osé ap-

1 Ein Sawe fahen helfen. (Ib., p. 211.)

2 C. R., II, p. 397.

3 Einmal aus der Hölle los ist. (L. Epp., IV, p. 175.)

4 Der Kaiser ist fast hitzig im Handel. (C. R., II, p. 591.)

5 Es gehören die Fäuste darzu. (Ibid., p. 592. Urkund., II, p. 710.)

peler les Romains... des hérétiques[1]. Mais rien ne les irritait comme l'esprit de prosélytisme, qui, dans ces beaux jours, caractérisait l'Allemagne évangélique. La colère des Papistes se portait surtout sur le chancelier de Lunebourg, lequel, disaient-ils, « avait envoyé en divers lieux plus de « cent ministres pour y prêcher la nouvelle doc- « trine, et s'en était même publiquement vanté[2]. » « Nos adversaires ont soif de notre sang, » s'écriaient, en entendant toutes ces plaintes, les députés de Nuremberg, qui étaient restés presque seuls à Augsbourg.

Le 4 octobre, Charles-Quint écrivit au Pape; car c'était de Rome que devait partir la nouvelle croisade. « Les négociations sont rompues, lui « manda-t-il; nos adversaires sont plus obstinés « que jamais, et moi je suis décidé à employer « mes forces et ma personne à les combattre. C'est « pourquoi je prie Votre Sainteté de requérir le « secours de tous les princes chrétiens. »

L'exécution devait commencer dans Augsbourg même. Le jour qu'il s'adressait ainsi au Pape, Charles, à l'honneur de saint François d'Assise dont c'était la fête, rétablissait les cordeliers dans cette ville; et un moine y disait en chaire : « Tous ceux « qui prêchent que Jésus-Christ seul a fait satisfac- « tion pour nos péchés, et que Dieu nous a sauvés

1 Fur Ketzer angezogen. (Ibid.)

2 Bis in die hundert Prediger in andere Lande schicken helfen, daselbst die neue Lehre zu predigen. (Urkunden, II, p. 646.)

« sans avoir égard à nos œuvres, sont des scélé-
« rats achevés. Il y a, au contraire, deux chemins
« pour parvenir au salut : le chemin vulgaire, sa-
« voir, l'observation des commandements, et le
« chemin de la perfection, savoir, l'état ecclésias-
« tique. » A peine le sermon était-il fini, que l'on se mit à enlever les bancs placés dans l'église pour le prêche évangélique, les brisant avec violence, car ils étaient fixés par des chaînes, et les jetant les uns sur les autres. Deux moines surtout, armés de tenailles et de marteaux, levaient les bras, criaient, frappaient, se démenaient comme des énergumènes, sous les voûtes du temple. « A cet affreux
« vacarme, s'écriait le peuple, on dirait une mai-
« son que l'on met bas[1]. » C'était, en effet, la maison de Dieu que l'on voulait commencer à abattre. Le bruit s'étant apaisé, les prêtres chantèrent la messe ; puis, un Espagnol ayant voulu recommencer le bris des bancs, et un bourgeois l'en ayant empêché, l'on se lança des chaises à la tête. Un des moines, sortant du chœur, accourut, et fut bientôt entraîné dans la mêlée ; enfin, arriva le lieutenant de police et ses huissiers, qui assénèrent à droite et à gauche des coups bien administrés. Ainsi commençait en Allemagne la restauration du catholicisme-romain : la brutalité populaire a souvent été l'un de ses plus puissants alliés.

Le 13 octobre, le recez fut lu à tous les États catholiques, et le même jour on conclut une ligue romaine[2].

1 Ein alt Haus abbreche. (C. R., II, p. 400.)

2 Ratschlag, etc. (Urkunden, II, p. 737-740.)

Deux villes avaient signé la confession, et quatre autres y avaient adhéré ; on espérait cependant que ces impuissantes municipalités, effrayées par l'autorité impériale, se retireraient de l'union protestante. Mais le 17 octobre, au lieu de deux ou de six, seize villes impériales, parmi lesquelles se trouvaient les plus importantes de l'Allemagne, déclarèrent qu'il leur était impossible d'accorder aucun secours contre les Turcs, aussi longtemps qu'on n'aurait pas assuré la paix publique en Allemagne même[1].

L'Empereur et ses ministres demeurèrent confondus.

Un événement plus redoutable pour Charles venait d'avoir lieu. L'unité de la Réformation avait prévalu. « Nous sommes un dans les articles « fondamentaux de la foi, avaient dit les villes « zwingliennes, et en particulier (malgré quel- « ques disputes de mots entre nos théologiens) « nous sommes un dans la doctrine de la com- « munion au corps et au sang du Seigneur. Re- « cevez-nous. » Les députés de Saxe leur tendirent aussitôt la main. Rien n'unit les enfants de Dieu comme la rage de leurs adversaires. « Unis- « sons-nous, dirent-ils tous, pour la consolation « des nôtres et pour la terreur de nos ennemis[2]. »

En vain Charles, qui avait à cœur de conserver

1 Wo sie nicht eines gemeinen Friedens versichert. (C. R., II, p. 411-416.)

2 Diesem Theil desto mehr Freude und Trost, und dem Gegentheil Erschrecken. (Urk., II, p. 728.)

la division entre les Protestants, fit-il convoquer les députés des villes zwingliennes; en vain, comptant rendre ceux-ci odieux, les accusa-t-il d'avoir attaché une hostie à un mur, et d'y avoir tiré à balles[1]; en vain les accabla-t-il de rudes menaces: tous ces efforts furent inutiles. Enfin, le parti évangélique était un.

L'alarme croissait dans le parti romain; on s'y résolut à de nouvelles concessions. « Les Protes-« tants demandent la paix publique, disait-on; eh « bien, rédigeons des articles de paix. » Mais, le 29 octobre, les Protestants refusèrent ces offres, parce que l'Empereur enjoignait la paix à tout le monde, sans s'y engager lui-même. « Un empe-« reur a le droit de commander la paix à ses su-« jets, répondit fièrement Charles; mais on n'a « jamais ouï dire qu'il se la commandât à soi-« même[2]. »

Il ne restait plus qu'à tirer l'épée, et Charles préparait tout pour cela. Le 25 octobre, il avait écrit aux cardinaux, à Rome: « Nous vous advi-« sons que nous n'épargnerons ni royaumes ni « seigneuries, et que nous mettrons même notre « âme et notre corps pour la consommation de « chose tant nécessaire. »

A peine cette lettre était-elle remise, que son majordome, Pedro de la Cueva, arriva lui-

1 An eine Wand geheftet und dazu geschossen. (C. R. II, p. 423.)

2 Ces négociations se trouvent dans les *Urkunden* de Forstemann, pages 750 à 793.

même en courrier à Rome. « La saison est trop « avancée pour attaquer immédiatement les Lu- « thériens, dit-il au Pape; mais préparez tout « pour cette entreprise. Sa Majesté croit devoir « mettre au premier rang l'accomplissement de « vos desseins. » Ainsi Rome et l'Empereur étaient aussi d'accord, et des deux côtés on concentrait ses forces.

Le 11 novembre au soir, le recez fut lu aux députés protestants, et le 12 ils le rejetèrent, déclarant qu'ils ne reconnaissaient pas à l'Empereur la puissance de commander dans les choses de la foi[1]. Immédiatement après, les députés de Hesse et de Saxe partirent; et le 19 novembre le recez fut lu solennellement en présence de Charles-Quint, des princes et des députés qui se trouvaient encore à Augsbourg. Cet écrit était plus hostile que le projet communiqué aux Protestants. On y disait, entre autres choses (ceci n'est qu'un échantillon de l'urbanité de ce document officiel), que nier le libre arbitre était l'erreur non d'un homme, mais d'une brute. « Nous prions Votre Majesté, « dit l'électeur Joachim après cette lecture, de « ne pas s'éloigner, jusqu'à ce que par ses soins « une seule et même foi soit rétablie dans tout « l'Empire. » L'Empereur répondit qu'il n'irait pas plus loin que ses États des Pays-Bas. On entendait que les faits suivissent bientôt les paroles. Il était alors près de sept heures du soir; quelques flambeaux allumés çà et là par les huissiers,

1 Urkunden, II, p. 823. — C. R., II, p. 437.

et jetant une pâle lumière, éclairaient seuls l'assemblée; on se sépara sans se voir, et l'on finit ainsi, comme à la dérobée, cette Diète si pompeusement annoncée au monde chrétien.

Le 22 novembre, le recez fut rendu public. Deux jours après, Charles partit pour Cologne. Le dominateur des deux mondes avait vu toute sa force échouer devant quelques chrétiens; et, entré en triomphe dans la ville impériale, il s'en éloignait maintenant morne, silencieux, abattu. La plus grande des puissances de la terre s'était brisée contre la puissance de Dieu.

Mais les ministres et les officiers de Charles, excités par le Pape, en déployaient d'autant plus d'énergie. Les États de l'Empire s'étaient engagés à fournir à Charles, pendant trois ans, quarante mille fantassins, huit mille cavaliers et une somme considérable[1]; le margrave Henri de Zenete, le comte de Nassau et d'autres seigneurs faisaient des levées nombreuses du côté du Rhin; un capitaine, parcourant la Forêt Noire, appelait sous les drapeaux ses rudes habitants, et y enrôlait six compagnies de lansquenets; le roi Ferdinand avait écrit à tous les chevaliers du Tyrol et du Wurtemberg d'endosser leurs cuirasses et de ceindre l'épée; Joachim de Talheim rassemblait dans les Pays-Bas les bandes espagnoles, et les faisait marcher sur le Rhin; Pierre Scher sollicitait du duc de Lorraine le secours de ses armées, et un autre chef dirigeait en hâte, du côté des Alpes, l'armée

1 40,000 zu Fuss und 8,000 zu Ross. (C. R., II, p. 399.)

espagnole de Florence. On craignait fort que les Allemands, même les Catholiques-romains, ne prissent le parti de Luther; c'est pourquoi on cherchait surtout à enrôler des troupes étrangères [1]. On ne parlait que de guerre dans Augsbourg.

Tout à coup un bruit étrange se répand [2]. Le signal est donné, dit-on : une ville libre, située aux confins du monde germanique et du monde romain, en lutte avec son évêque, alliée des Protestants, et qui passe pour réformée avant même de l'être, vient d'être subitement attaquée. C'est un courrier de Strasbourg qui apporte dans Augsbourg cette nouvelle; elle circule dans toutes les rues avec la rapidité de l'éclair. Trois jours après la Saint-Michel, des gens de guerre, envoyés par le duc de Savoie, ont pillé les faubourgs de Genève, et menacent de s'emparer de cette cité et d'y passer tout au fil de l'épée. Chacun fut consterné de cet événement. « Ah! s'écria Charles-Quint en fran« çais, le duc de Savoie a commencé trop tôt « l'affaire [3]! » On disait que Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, le Pape, les ducs de Lorraine et de Gueldre, et même le roi de France, faisaient marcher leurs troupes contre Genève. C'était là que l'armée de Rome voulait prendre son point

1 Legati Norinb. ad senatum, 11 octobre. (C. R., II, p. 402.) Legati Sax. ad Electorem, 10 octobre. (Urkunden, II, p. 711.)

2 Peu avant la fin de la Diète.

3 Hatt der Kayser unter andern in Französisch geredet. (C. R., II, p. 421.)

d'appui. L'avalanche se formait sur le premier revers des Alpes, d'où elle devait se jeter sur toute la Suisse, puis enfin rouler sur l'Allemagne, et y écraser sous son poids l'Évangile et la Réformation [1].

Jamais cette cause sacrée n'avait paru courir de si grands dangers, et jamais en réalité elle n'avait remporté un si beau triomphe. Le coup de main tenté sur ces collines, où six ans plus tard Calvin devait venir s'asseoir et planter l'étendard d'Augsbourg et de Nazareth, ayant échoué, toutes les craintes se dissipèrent, et la victoire des confesseurs de Christ, un instant voilée, brilla de nouveau de tout son éclat.

Tandis que l'empereur Charles, entouré d'un nombreux cortége de princes, s'approchait des rives du Rhin, déçu dans son espoir, les Chrétiens évangéliques rentraient en triomphe dans leurs demeures. Luther fut le héraut de la victoire remportée à Augsbourg par la foi. « Quand nos « ennemis, disait-il, auraient autour d'eux, à « côté d'eux, avec eux, non-seulement ce puis- « sant empereur romain Charles, mais encore « l'empereur des Turcs, et même son Mahomet, « ils ne m'intimideraient point et ne m'épouvan- « teraient point. C'est moi qui, dans la force de « Dieu, veux les épouvanter et les abattre. Ils me « céderont... ils tomberont... Et moi, je demeurerai « debout et ferme. Ma vie leur servira de bour-

1 Veriti, ne, Geneva expugnata, bellum etiam urbibus Germaniæ superioris inferretur. (Ibid., p. 405, in annot.)

« reau [1], et ma mort sera leur enfer... Dieu les aveu« gle, il les endurcit, il les pousse vers la mer « Rouge ; tous les chevaux de Pharaon, ses cha« riots et ses cavaliers, ne peuvent échapper à « leur inévitable destin. Qu'ils aillent donc, et « qu'ils périssent, puisqu'ils le veulent [2]. Quant « à nous, le Seigneur est avec nous ! »

Ainsi la diète d'Augsbourg, destinée à abattre la Réformation, fut ce qui l'affermit pour toujours. On a coutume de regarder la paix d'Augsbourg, en 1555, comme l'époque où la Réforme fut définitivement établie. Cette date est celle du protestantisme légal ; le christianisme évangélique en a une autre : l'automne de 1530. En 1555, fut la victoire de l'épée et de la diplomatie; en 1530, fut celle de la Parole de Dieu et de la foi, et cette dernière victoire est à nos yeux la plus réelle et la plus solide. L'histoire évangélique de la Réformation en Allemagne est à peu près finie à l'époque où nous sommes parvenus, et l'histoire diplomatique du protestantisme légal commence. Quoi que l'on fasse maintenant, quoi que l'on dise, l'Église des premiers siècles a reparu, et elle a reparu assez forte pour montrer qu'elle vivra. Il y aura encore des conférences et des disputes, il y aura des ligues et des combats, il y aura même de déplorables défaites; mais tout cela n'est que mouvement secondaire : le grand mouvement est

1 Mein Leben soll ihr Henker seyn. (L. Opp., XX, p. 304.)

2 Vadant igitur et pereant quando sic volunt. (L. Epp., IV, p. 167.)

accompli; la cause de la foi est gagnée par la foi; l'effort est fait; la doctrine évangélique a pris racine dans le monde, et ni les tempêtes des hommes, ni les puissances de l'Enfer, ne seront désormais capables de l'en faire disparaître.

LIVRE XV.

Suisse. — Conquêtes.

(1526 — 1530.)

I.

Les divisions que la Réforme laissa voir dans son sein, en comparaissant devant la diète d'Augsbourg, l'humilièrent et la compromirent; mais la cause de ces divisions, il ne faut pas l'oublier, était pour l'Église renouvelée une condition de vie. Sans doute il eût été à désirer que l'Allemagne et la Suisse fussent d'accord; mais il était plus important encore que la Suisse et l'Allemagne eussent chacune une réforme originale. Si la Réformation suisse n'avait été qu'une pâle copie de la Réformation allemande, il y eût eu uniformité, mais non durée. L'arbre transplanté en Suisse, sans y avoir poussé ses racines, eût été facilement arraché par le bras vigoureux qui allait bientôt le saisir. Le renouvellement de la chrétienté dans ces montagnes provint de forces propres à l'Église helvétique, et reçut une organisation conforme à l'état ecclésiastique et politique du pays. Il donna ainsi, par son originalité même, au principe général de la Réforme, une énergie

intime, bien plus importante au salut de la cause commune qu'une servile uniformité. La force d'une armée provient en grande partie de ce qu'elle se compose de différentes armes.

L'influence militaire et politique de la Suisse était sur son déclin. Les nouveaux développements des nations européennes devaient, dès le seizième siècle, reléguer dans leurs montagnes ces fiers Helvétiens, qui avaient si longtemps placé leur épée à deux mains dans les balances où se pesaient les destinées des peuples. La Réforme vint leur donner une influence nouvelle, en échange de celle qui s'en allait. La Suisse, où l'Évangile reparut sous sa forme la plus simple et la plus pure, devait, dans les temps nouveaux, imprimer à plusieurs nations des deux mondes une impulsion plus salutaire et plus glorieuse que celle qui provenait jadis de ses hallebardes et de ses arquebusiers.

L'histoire de la Réformation en Suisse se partage en trois époques, durant lesquelles on vit la lumière se répandre successivement dans trois zones différentes. De 1519 à 1526, Zurich est le centre de la Réforme, qui est alors tout allemande, et se propage dans les contrées orientales et septentrionales de la Confédération. De 1526 à 1532, c'est de Berne que le mouvement part; il est à la fois allemand et français, et s'étend au centre de la Suisse, des gorges du Jura jusqu'aux plus profondes vallées des Alpes. Dès 1532, Genève devient peu à peu le foyer de la lumière; et la Réformation, essentiellement française, s'é-

tablit sur les rives du Léman, et s'affermit partout ailleurs. C'est de la seconde de ces périodes, de celle de Berne, que nous avons maintenant à nous occuper.

Bien que la Réformation de la Suisse ne soit pas encore essentiellement française, ce sont pourtant déjà des Français qui y jouent le rôle le plus actif. La Suisse romande s'attelle au char de la Réforme, et lui imprime un mouvement redoublé. Il y a dans la période qui va nous occuper un mélange de races, de forces, de caractères, duquel provient une commotion plus grande. Nulle part, dans le monde chrétien, la résistance ne sera aussi vive; mais nulle part les assaillants ne déploieront tant de courage. Ce petit pays de la Suisse romande, que serrent entre leurs bras les colosses des Alpes et du Jura, était depuis des siècles l'une des plus puissantes forteresses de la Papauté. Il va être emporté d'assaut, il va se tourner contre ses anciens maîtres; et de ces quelques collines jetées au pied des plus hautes montagnes de l'Europe, partiront les secousses répétées qui feront tomber, jusque dans les contrées les plus lointaines, les sanctuaires de Rome, leurs images et leurs autels.

Il y a deux mouvements dans l'Église : l'un s'accomplit au dedans, et a pour but sa conservation; l'autre s'accomplit au dehors, et se propose son extension; il y a une Église théologique et une Église missionnaire. Ces deux mouvements ne doivent point se séparer; et quand ils se séparent, c'est que l'esprit de l'homme et non l'Esprit de

Dieu domine. Aux temps apostoliques, ces deux tendances se développent à la fois avec une égale puissance. Dans le second et le troisième siècle, la tendance extérieure a le dessus ; depuis le concile de Nicée (325), c'est la doctrine qui reprend la haute main; lors de l'émigration des peuples du Nord, l'esprit missionnaire se ranime; mais bientôt arrivent les temps de la hiérarchie et de la scolastique, où toutes les forces s'agitent à l'intérieur, pour y fonder un gouvernement despotique et une doctrine impure. Le réveil du christianisme au seizième siècle venant de Dieu, devait renouveler ces deux tendances, mais en les purifiant. Alors, en effet, l'Esprit de Dieu agit à la fois au dedans et au dehors. Il y eut, aux jours de la Réformation, des développements tranquilles et intimes, mais il y eut encore plus une action puissante et agressive. Des hommes de Dieu, depuis des siècles, avaient étudié la Parole, et en avaient paisiblement développé les salutaires enseignements. Tel avait été le travail des Vesalia, des Goch, des Groot, des Radewin, des Ruysbroek, des Tauler, des Thomas a Kempis, des Jean Wessel; maintenant il fallait autre chose. A la puissance de la pensée devait se joindre la puissance de l'action. On avait laissé à la Papauté tout le temps nécessaire pour déposer ses erreurs ; il y avait des siècles qu'on attendait ; on l'avait avertie, on l'avait suppliée : tout avait été inutile. La Papauté n'acceptant pas de bon gré la Réforme, il fallait que des hommes de Dieu se chargeassent de l'accomplir. A l'influence calme et

modeste des précurseurs de la Réformation, succéda donc l'œuvre héroïque et saintement révolutionnaire des Réformateurs : la révolution qu'ils opérèrent consista à renverser le pouvoir usurpateur, pour rétablir la puissance légitime. *A toute chose sa saison*, dit le Sage, *et à toute affaire sous les cieux son temps. Il y a un temps de planter et un temps d'arracher, un temps de démolir et un temps de bâtir*[1]. De tous les Réformateurs, ceux qui, à cette époque, eurent au plus haut degré l'esprit agressif, sortirent de France ; et parmi eux il faut signaler Farel, dont nous avons maintenant à considérer les travaux.

Jamais de si mémorables effets ne furent accomplis par une force si chétive. Quand il s'agit du gouvernement de Dieu, on passe en un instant des plus grandes choses aux plus petites. Nous allons quitter le superbe Charles-Quint et toute cette cour de souverains auxquels il commande, pour suivre les pas d'un maître d'école, et sortir des palais d'Augsbourg pour nous asseoir sous d'humbles chalets.

Le Rhône, après s'être échappé, près du Saint-Gothard, des montagnes de la Fourche, au-dessous d'une mer immense de glaces éternelles, roule ses bruyantes ondes dans une vallée sévère, qui sépare les deux grandes chaînes des Alpes ; puis, sortant de la gorge de Saint-Maurice, il parcourt un pays plus riant et plus fertile. La magnifique Dent du Midi au sud, la fière Dent de Morcles au

1 Ecclésiaste, III, 1-3.

nord, placées pittoresquement en face l'une de l'autre, marquent de loin à l'œil du voyageur le commencement de ce dernier bassin. Sur le haut des montagnes sont de vastes glaciers et des crêtes menaçantes, près desquels le berger fait au milieu de l'été paître de nombreux troupeaux, tandis que dans la plaine on voit croître les fleurs et les fruits des climats du sud, et le laurier fleurir à côté des ceps les plus exquis.

A l'ouverture de l'une des vallées latérales qui conduisent dans les Alpes du nord, sur les bords de la « Grande Eau » qui descend avec fracas du glacier des Diablerets, se trouve posée la petite ville d'Aigle, l'une des plus méridionales de la Suisse. Depuis cinquante ans environ, elle appartenait aux Bernois, avec les quatre mandements qui en ressortent, Aigle, Bex, Ollon, et les chalets épars dans les hautes vallées des Ormonds. C'est dans cette contrée que devait commencer la seconde époque de la Réforme suisse.

Pendant l'hiver de 1526 à 1527, on vit arriver dans ces humbles campagnes un maître d'école étranger qui se faisait nommer Ursinus. Cet homme, d'une taille moyenne, à la barbe rousse, à l'œil animé, et qui à une voix de tonnerre, dit Théodore de Bèze, joignait des sentiments héroïques, entremêlait ses modestes enseignements de nouvelles et étranges doctrines. Les cures du pays étant abandonnées par leurs titulaires à des vicaires ignorants, le peuple, naturellement grossier et de mœurs turbulentes, était resté sans aucune culture. Aussi cet étranger, qui n'était autre que Farel, rencontrait-il à chaque pas de nouveaux obstacles.

Tandis que Lefèvre et la plupart de ses amis avaient quitté Strasbourg pour rentrer en France, après la délivrance de François Ier, Farel avait dirigé ses pas vers la Suisse, et dès le premier jour de son voyage il avait reçu une leçon qu'il se rappela souvent.

Il était à pied, accompagné d'un seul ami; la nuit était venue; des torrents d'eau tombaient du ciel, et les voyageurs, désespérant de trouver leur chemin, s'étaient assis au milieu de la route, inondés de pluie[1]. « Ah! se disait Farel, Dieu, en me mon- « trant ma faiblesse dans ces petites choses, a « voulu m'apprendre mon impuissance dans les « plus grandes sans Jésus-Christ! » Enfin, Farel se levant s'était engagé dans le marais, avait nagé dans les eaux, puis traversé des vignes, des champs, des montagnes, des forêts, des vallées, et était arrivé à son but, couvert de boue et mouillé jusqu'aux os.

Dans cette nuit de désolation, Farel avait reçu une nouvelle consécration; son énergie naturelle avait été brisée; il devint, au moins pour quelque temps, prudent comme le serpent et simple comme la colombe; et même, comme cela arrive à de tels caractères, il dépassa d'abord le but. Croyant imiter les Apôtres, il chercha, selon l'expression d'Ecolampade, « à circonvenir par de pieux arti- « fices le serpent ancien qui l'entourait de ses sif-

1 Gravabat nox, opprimebat pluvia, ... coegit viæ difficultas in media sedere via, sub pluvia. (Farel à Capiton et à Bucer. Mss. de Neuchâtel.)

« flements[1]. » Il se donnait pour maître d'école, et attendait qu'une porte lui fût ouverte pour se présenter comme réformateur[2].

A peine maître Ursin avait-il quitté son école et ses abécédaires, que, se réfugiant dans sa modeste chambre, il se plongeait dans les Écritures grecques et hébraïques, et dans les plus savants traités des théologiens. La lutte entre Luther et Zwingle commençait. Auquel de ces deux chefs se rattachera la réforme française? Luther était connu en France depuis bien plus longtemps que Zwingle; cependant ce fut pour ce dernier que Farel se décida. La mystique avait caractérisé pendant le moyen âge les nations germaniques, et la scholastique les nations romanes. Les Français se trouvèrent plus en rapport avec le dialectique Zwingle qu'avec le mystique Luther; ou plutôt ils furent les médiateurs des deux grandes tendances du moyen âge; et, tout en donnant à la pensée chrétienne cette forme accomplie qui semble être l'apanage des peuples du Midi, ils devinrent les organes de Dieu pour répandre dans l'Église l'abondance de la vie et de l'esprit de Christ.

Ce fut dans sa petite chambre d'Aigle que Farel lut le premier écrit adressé par le réformateur

1 Piis artibus et apostolicis versutiis ad circumveniendum illum opus est. (Écol. à Farel, 27 décembre 1526. Mss. de Neuchâtel.)

2 Ubi ostium patuerit, tunc adversariis liberius obsistetur. (Ibid.)

suisse au réformateur allemand[1]. « Avec quelle « science, s'écria-t-il, Zwingle dissipe les téné- « bres! avec quelle sainte finesse il gagne les ha- « biles! et comme, à une profonde érudition, il « joint une captivante douceur! Oh! que, par la « grâce de Dieu, cet écrit gagne Luther, en sorte « que l'Église de Christ, ébranlée par de violen- « tes secousses, trouve enfin la paix[2]! »

Ursin le maître d'école, excité par un si bel exemple, se mit peu à peu à instruire les pères aussi bien que les enfants. Il attaqua d'abord le purgatoire, puis l'invocation des saints. « Quant « au Pape, il n'est rien, disait-il, ou presque rien « dans ces contrées[3]; et quant aux prêtres, pour- « vu qu'ils occupent le peuple de toutes les ba- « gatelles dont Érasme sait si bien se moquer, « cela leur suffit. »

Il y avait quelques mois que Farel était à Aigle. Une porte s'y était ouverte, un troupeau s'y était formé; il crut que le moment attendu était enfin arrivé.

Un jour donc, le prudent maître d'école se transforme. « Je suis Guillaume Farel, dit-il, « ministre de la parole de Dieu. » La frayeur des prêtres et des magistrats fut grande, en voyant au milieu d'eux cet homme dont le nom était déjà tant redouté. Le maître d'école quitte

1 Pia et amica ad Lutheri sermonem apologia. (Opp., vol. II, t. 2, p. 1.)

2 Ut Christi succussa undique Ecclesia, pacis non nihil sentiat. (Zw. Epp., II, p. 26.)

3 Papa aut nullus aut modicus hic est. (Ibid.)

sa modeste classe, il monte dans les chaires, et prêche ouvertement Jésus-Christ au peuple étonné. Ursin a fini son œuvre; Farel est redevenu Farel[1]. On était alors au mois de mars ou d'avril 1527; et dans cette belle vallée, dont les coteaux s'animaient à la chaleur du ciel, tout fermentait à la fois, les fleurs, les vignobles, et les cœurs de ce peuple, sensible quoique grossier.

Cependant les rochers que rencontre le torrent sorti des Diablerets, et contre lesquels il vient se briser à chaque pas, en tombant des glaces éternelles, sont de moindres obstacles que les préjugés et les haines qui, dans cette populeuse vallée, s'opposèrent aussitôt à la parole de Dieu.

Le conseil de Berne, par une patente du 9 mars, avait chargé Farel d'expliquer les saintes Écritures au peuple d'Aigle et des environs. Mais le bras du magistrat civil, en s'immisçant ainsi dans les affaires religieuses, ne fit qu'irriter encore plus les esprits. Les riches et oisifs bénéficiers, les pauvres et grossiers vicaires, furent les premiers à élever la voix. « Si cet homme, disaient-« ils entre eux, continue à prêcher, c'en est fait « à jamais de nos bénéfices et de notre église[2]. »

Au milieu de cette agitation, le bailli d'Aigle et le gouverneur des quatre mandements, Jacques de Roverea, au lieu de soutenir le ministre de leurs Excellences, embrassaient vivement les intérêts

1 Le nom d'Ursin venait sans doute de l'ours que Berne porte dans son blason; Ursin voulait dire Bernois.

2 J. J. Hotting. (H. K. S., III, p. 364.)

des prêtres. « L'Empereur, disaient-ils, va décla-
« rer la guerre à tous les novateurs. Une immense « armée arrivera bientôt d'Espagne à l'archiduc « Ferdinand[1]. » Farel tenait ferme. Alors le bailli et Roverea, indignés de tant d'audace, interdirent tout enseignement à l'hérétique, soit comme ministre, soit comme maître d'école. Mais bientôt, à toutes les portes des églises des quatre mandements, Berne fit afficher une nouvelle ordonnance, sous la date du 3 juillet, dans laquelle leurs Excellences, témoignant un grand déplaisir de ce qu'on avait « interdit au très-savant Farel la propagation de la parole divine[2], ordonnaient à « tous les officiers de l'État de le laisser prêcher « publiquement la doctrine du Seigneur. »

Ce nouvel arrêté fut le signal de la révolte. Le 25 juillet, de grandes foules s'assemblent à Aigle, à Bex, à Ollon et dans les Ormonds, et s'écrient : « Plus d'obéissance à Berne! A bas Farel! » Des paroles, on passe bientôt aux faits. A Aigle, les mutins, dirigés par le fougueux syndic, arrachent l'édit des seigneurs, et se préparent à tomber sur les Réformés. Ceux-ci, se réunissant avec promptitude, entourent Farel, décidés à le défendre. Les deux partis étaient en présence, et le sang était près de couler. La bonne contenance des amis de l'Évangile arrêta les partisans des prêtres; ils se dispersèrent, et Farel, quittant Aigle pen-

1 Ferdinando adventurum esse ingentem ex Hispanis exercitum. (Zwinglius, Epp., II, p. 64; 11 mai 1527.)

2 Inhibita verbi divini propagatio. (Mss. de Choupard.)

dant quelques jours, porta plus loin ses pas.

Au milieu de la belle vallée du Léman, sur des collines qui dominent le lac, s'élevait Lausanne, la ville de l'Évêque et de la Vierge, placée sous le patronage des ducs de Savoie. Une foule de pèlerins, y accourant de tous les lieux environnants, s'agenouillaient dévotement devant l'image de Notre-Dame, et faisaient de précieuses emplettes à la grande foire d'indulgences qui se tenait dans le parvis. Lausanne, étendant sa crosse épiscopale, du haut de ses tours prétendait retenir toute la contrée aux pieds du Pape. Mais les yeux de plusieurs commençaient à s'ouvrir, grâce à la dissolution des chanoines et des prêtres. On voyait les ministres de la Vierge jouer publiquement à des jeux de hasard, qu'ils accompagnaient de rires et de blasphèmes; se battre entre eux dans les églises; descendre, pendant la nuit, des hauteurs de la cathédrale, déguisés en soldats, l'épée nue et pris de vin; s'avancer dans les rues, surprendre, frapper, quelquefois même tuer d'honnêtes bourgeois; corrompre des femmes mariées, suborner de jeunes filles, changer leurs demeures en lieux de débauche, et envoyer leurs enfants mendier lâchement çà et là le pain du pauvre [1]. Nulle part, peut-être, ne se réalisait mieux le tableau que nous fait du clergé l'un des prélats les plus vénérables du quinzième siècle : « Au lieu de former la jeunesse par la science « et la sainteté de la vie, les prêtres élèvent des

1 Hist. de la Réf. de la Suisse, par Ruchat, I, p. 35.

« oiseaux et des chiens; au lieu de livres, ils ont « des enfants; ils s'asseoient avec les buveurs « dans les cabarets, et se livrent à l'ivrognerie [1]. »

Parmi les théologiens qui entouraient l'évêque Sébastien de Montfaucon, se distinguait Natalis Galéot, homme d'un rang élevé, d'une grande urbanité, engagé dans la société des savants, et savant lui-même [2]; mais, du reste, fort zélé pour les jeûnes et pour toutes les ordonnances de l'Église. Farel pensa que si cet homme était gagné à l'Évangile, Lausanne, « endormie au pied de ses « clochers, » se réveillerait peut-être, et tout le pays avec elle. Il s'adressa donc à lui. « Hélas! « hélas! lui dit-il, la religion n'est plus qu'un jeu, « depuis que les hommes qui ne pensent qu'à leur « ventre sont les rois de l'Église. Le peuple chré- « tien, au lieu de célébrer dans la Cène la mort « du Seigneur, vit comme s'il y rappelait la mé- « moire de Mercure, le dieu de la fraude. Au « lieu d'imiter l'amour du Christ, il imite les dé- « bordements de Vénus, et il craint plus, quand « il fait mal, la présence d'un misérable porcher, « que celle du Dieu Tout-Puissant [3]! »

Point de réponse; alors Farel insista. « Heur-

1 Pro *libris* sibi *liberos* comparant, pro studio concubinas amant. (Trithcim, Inst. vitæ sacerdotalis, p. 765, etc.) Le jeu de mots sur *libros* et *liberos* (livres et enfants) ne peut être rendu en français.

2 Urbanus, doctus, magnus, consuetudini doctorum obligatus. (Farel Galeoto. Mss. de Neuchâtel.)

3 Pluris faciunt miserrimi subulci aspectum quam omnipotentis Dei. (Ibid.)

« tez, criez de toutes vos forces, écrivit-il au « savant docteur ; redoublez d'assauts auprès du « Seigneur [1]. » Encore point de réponse. Farel revint à la charge une troisième fois ; et Natalis, craignant peut-être de répondre lui-même, en chargea son secrétaire, qui écrivit à Farel une lettre pleine d'injures [2]. Pour le moment, Lausanne était inabordable.

Après avoir ainsi lutté avec un prêtre, Farel devait être appelé à lutter avec un moine. Les deux bras de la hiérarchie, pour dominer le moyen âge, avaient été la chevalerie et le monachisme. Le dernier de ces bras restait seul alors à la Papauté; et encore s'était-il tristement avili. « Ce qu'un diable obstiné craindrait de faire, « s'écriait un chartreux célèbre, un moine « corrompu et arrogant l'accomplit sans hési- « ter [3]. »

Un frère quêteur, qui n'osait pas s'opposer du premier abord au Réformateur dans Aigle même, se hasarda dans le village de Noville, situé sur des terres basses que le Rhône a déposées en se jetant dans le lac de Genève. Le frère y monta en chaire, et dit : « C'est le diable même qui prêche par la « bouche du ministre; et tous ceux qui l'enten-

1 Pulsare, vociferari perge, nec prius cessa quam..... (Ibid.)

2 Næniis totas implevit et convitiis. (Ibid.)

3 Quod agere veretur obstinatus diabolus, intrepide agit reprobus et contumax monachus. (Jacob von Juterbock, de Negligentia Prælatorum.)

« dent sont damnés. » Puis, prenant courage, il se glissa le long du Rhône, et arriva à Aigle d'un air humble et débonnaire, non pour s'y élever contre Farel (il craignait trop sa puissante parole), mais pour y quêter, en faveur de son couvent, quelques barils d'un vin qui est le plus exquis de la Suisse. Il n'avait pas fait quelques pas dans la ville, qu'il rencontra le ministre. A cette vue, il trembla de tous ses membres. « Pourquoi avez-« vous prêché de la sorte à Noville? » lui dit Farel. Le moine, craignant que la dispute n'attirât l'attention publique, et voulant pourtant dire au Réformateur son fait, se pencha vers son oreille, et lui dit : « J'ai ouï dire que tu es un hérétique, et que tu « séduis le peuple. » — « Montre-le, » reprit le ministre. » Alors le moine commença de se tempester, « dit Farel[1], et, se précipitant dans la rue, chercha « à se débarrasser de son importun compagnon, « tournant maintenant de çà, maintenant de là, « comme fait la conscience mal assurée[2]. » Quelques bourgeois commençant à s'attrouper, Farel leur dit, en montrant le moine : « Voyez ce beau « Père, qui a dit que tout ce que je prêche est « menterie! » Alors le moine, rougissant, bégayant, commença à parler des offrandes des fidèles (le précieux vin d'Yvorne qu'il venait quêter), et accusa Farel de s'y opposer. La foule était devenue considérable; et Farel, qui ne cherchait

1 Dans le récit qu'il fait de cette aventure aux nonnains de Vevey. (Mss. de Neuchâtel.)

2 (Ibid.)

que l'occasion d'annoncer quel est le vrai culte de Dieu, s'écria d'une voix retentissante : « Il n'appar-
« tient à personne vivante d'ordonner autre ma-
« nière de faire service à Dieu que celle qu'il a
« commandée. Nous devons garder ses comman-
« dements, sans tirer ni à la dextre, ni à la se-
« nestre. Adorons Dieu lui seul en esprit et en
« vérité, lui offrant notre cœur brisé et abattu. »

Les regards de tous les assistants étaient fixés sur les deux acteurs de cette scène, le moine avec son air confus, et le Réformateur avec son œil flamboyant. Le premier, stupéfait de ce qu'on osait parler d'un autre culte que celui que prescrivait la sainte Église romaine, était « hors de sens,
« tremblait, s'agitait, pâlissait et rougissait tour
« à tour. Enfin, tirant son bonnet de sa tête, hors
« du chaperon, il le rua à terre jetant et mettant
« son pied sus [1], en s'écriant : Je suis esbahi
« comme la terre ne nous abîme!... »

Farel voulait répondre, mais ne le put ; le frère, debout sur son bonnet, et le regard fixé sur la terre qu'il frappait du pied, « criait comme hors
« de sens, » et ses cris, retentissant dans les rues d'Aigle, couvraient la voix du Réformateur. Enfin, l'un des assistants qui se trouvait à côté du moine, « lui touchant la manche, lui dit : Écoutez
« le ministre comme il vous écoute. » Le frère effrayé, et se croyant déjà à moitié mort, fit un violent soubresaut, et s'écria : « Oh! excommunié,
« mets-tu la main sur moi? »

1 (Ibid.).

Toute la petite ville était en rumeur : le frère à la fois furieux et tremblant, Farel suivant sa pointe avec vigueur, le peuple ébahi et troublé. Enfin le magistrat parut ; il ordonna au moine et à Farel de le suivre, et les enferma « l'un en « une tour et l'autre en l'autre. »

Le samedi matin, on vint tirer Farel de prison, et on le conduisit au château devant la justice, où déjà se trouvait le moine. Le ministre prit la parole, et dit : « Mes seigneurs, auxquels notre « Seigneur commande qu'on obéisse sans nul « exempter, ce frère a dit que la doctrine que « je prêche est contre Dieu. Qu'il maintienne sa « parole, et s'il ne peut, faites que votre peuple « soit édifié. » La violence du frère était passée. Le tribunal devant lequel il paraissait, le courage de son adversaire, la puissance du mouvement auquel il ne pouvait résister, la faiblesse de sa cause, tout l'épouvantait, et il était maintenant de composition facile. « Lors le frère se jeta à « genoux, disant : Mes seigneurs, je demande « merci à Dieu et à vous. » Puis, se tournant vers Farel : « Et aussi, magister, ce que j'ai prêché « contre vous a été par faux rapports. Je vous « ai trouvé homme de bien, et votre doctrine « bonne, et je suis prêt à me dédire. »

Farel, touché, répondit : « Mon ami, ne me de- « mandez point merci, car je suis pauvre pécheur « comme les autres, ayant ma fiance, non en ma « justice, mais à la mort de Jésus. »

Un seigneur de Berne étant alors survenu, le frère, qui s'imaginait déjà être près du martyre,

se mit à serrer les mains et à se tourner tour à tour vers les conseillers bernois, vers le tribunal et vers Farel, en criant : « Grâce ! grâce ! » — « De-« mandez grâce à notre Sauveur, » lui disait Farel. Le seigneur de Berne ajouta : « Trouvez-vous « demain au sermon du ministre; s'il vous semble « prêcher la vérité, vous le confesserez devant « tous; sinon, vous en direz votre avis; et ainsi « le promettez en ma main. »

Le frère tendit la main; les juges se retirèrent. « Puis quand le frère fut parti, depuis ne l'ai vu, « et nulles promesses ni serments ne l'ont pu « faire demeurer, » dit Farel. Ainsi la Réformation s'avançait dans la Suisse romande.

Mais de violents orages menacèrent bientôt de déraciner cette œuvre à peine commencée. Des agents romains, accourus du Valais et de la Savoie, avaient passé le Rhône à Saint-Maurice, et excitaient le peuple à une énergique résistance. Des assemblées tumultueuses se formaient; on y discutait de dangereux projets; on arrachait des portes des églises les ordonnances du gouvernement; des troupes de bourgeois parcouraient la ville; le tambour battait dans les rues pour soulever les citoyens contre le Réformateur; partout la sédition et l'émeute. Aussi, le 16 février, Farel, après une absence, étant remonté en chaire pour la première fois, des bandes papistes se réunirent à la porte du temple, élevèrent tumultueusement les mains, poussèrent des cris sauvages, et forcèrent ainsi le ministre à interrompre sa prédication.

Alors le conseil de Berne ordonna que les paroisses des quatre mandements s'assemblassent. Celle de Bex se déclara pour la Réforme; Aigle suivit faiblement son exemple; et dans la montagne au-dessus d'Ollon, les paysans n'osant maltraiter Farel, lâchèrent leurs femmes, qui coururent sur lui avec des battoirs de blanchisseuses. Mais ce fut surtout la paroisse des Ormonds, qui, tranquille et fière au pied des glaciers, se signala par sa résistance. Un compagnon d'œuvre de Farel, nommé Claude (Claude de Gloutinis probablement), y prêchant un jour avec animation, fut tout à coup interrompu par les cloches, dont le bruit était tel, qu'on eût dit des démons occupés à les mettre en branle. « En effet, nous « dit un autre évangéliste, Jacques Camralis, qui « se trouvait alors aux Ormonds, c'était Satan qui, « soufflant sa colère dans quelques-uns de ses « agents, remplissait de ce bruit les oreilles des « auditeurs [1]. » Un autre jour, de zélés réformés ayant détruit « les autels de Baal, » comme on parlait alors, le mauvais Esprit se mit à souffler avec violence dans tous les chalets parsemés sur les flancs des montagnes; les bergers en sortent, se précipitent comme des furieux, et tombent sur les Réformés et leurs docteurs : « Laissez-nous « seulement trouver ces sacriléges, » disaient les Ormondins irrités, « nous les pendrons, nous « les décapiterons, nous les brûlerons, et nous jet-

1 Sed Sathan, per ejus servos, voluit aures auditorum ejus sono cymbali implere. (Mss. de Neuch.)

« terons leurs cendres dans la Grande-Eau[1]. » Ainsi s'agitaient ces montagnards, comme le vent qui mugit dans ces hautes vallées avec une furie que l'on ne connaît pas dans la plaine.

D'autres difficultés accablaient Farel. Ses compagnons d'œuvre n'étaient pas tous sans tache. Un ancien moine de Paris, Christophe Ballista, avait écrit à Zwingle : « Je ne suis qu'un Gaulois, « un barbare[2]; mais vous trouverez en moi un « homme blanc comme neige, sans aucun fard, « d'un cœur tout ouvert, et à travers les fenêtres « duquel chacun peut voir[3]. » Zwingle passa Ballista à Farel, qui demandait à grands cris des ouvriers. Le beau langage du Parisien plut d'abord à la multitude; mais on reconnut bientôt qu'il fallait être sur ses gardes avec ces prêtres et ces moines dégoûtés du papisme. « Élevé dans l'oisi« veté du cloître, ventre gros et paresseux, » dit Farel, « Ballista ne put s'accommoder de la sobriété « et des rudes travaux des évangélistes, et se mit « bientôt à regretter son capuchon. Puis, s'aper« cevant que l'on se défiait un peu de lui, il de« vint comme un monstre furieux, et vomit des « charrois de menaces[4]. » Ainsi finirent ses travaux.

1 Quo invento suspenderetur primum, deinde dignus comburi, ulterius capitis obtruncatione, novissime in aquis mergeretur. (Ibid.)

2 Me quantumvis *Gallum* et barbarum. (Zwingl. Epp., II, p. 205.)

3 Absque ullo fuco, niveum, et aperti fenestratique pectoris. (Ibid.)

4 Quam beatus hic venter incanduit! quot minarum plaustra. Solent tales belluæ.... (Mss. de Neuchâtel.)

Malgré toutes ces épreuves, Farel ne se décourageait pas. Plus les difficultés étaient grandes, plus aussi croissait son courage. « Répandons partout la Parole, s'écriait-il, et que la France « civilisée, provoquée à jalousie par cette nation « barbare, embrasse enfin la piété. Qu'il n'y ait « pas dans le corps de Christ des doigts, des « mains, des pieds, des yeux, des oreilles, des « bras, existant à part et fonctionnant chacun « pour soi; mais qu'il y ait un seul cœur que rien « ne partage. Que la variété dans les choses se« condaires ne divise pas en plusieurs membres « séparés le principe vital, qui est seul et unique [1]. « Hélas! on foule aux pieds les pâturages de l'É« glise, et l'on en trouble les eaux. Appliquons« nous à la concorde et à la paix. Quand le Sei« gneur aura ouvert le ciel, alors il n'y aura pas « tant de disputes sur l'eau et sur le pain [2]. Une « charité fervente, voilà le puissant bélier avec « lequel nous pouvons battre ces murailles or« gueilleuses, ces éléments matériels où l'on vou« drait nous renfermer [3]. »

Ainsi parlait le plus impétueux des Réforma-

1 Ne in digitos, manus, pedes, oculos, nares, aures, brachia, cor quod unum est discindatur, et quæ in rebus est varietas, principium non faciat multiplex. (Ibid.)

2 Allusion aux controverses de l'anabaptisme et de la présence réelle. Non tanta erit super aqua et pane contentio, nec super gramine, solutaque obsidione. (Ibid.) Le sens de ces dernières paroles n'est pas clair.

3 Charitas fortissimus aries. (Farellus Bucero, 10 mai 1527.)

teurs. Ces paroles de Farel, gardées pendant trois cents ans dans la ville où il mourut, nous révèlent mieux la nature intime de la grande révolution du seizième siècle que les assertions hasardées de ses tardifs interprètes dans les rangs de la Papauté. L'union chrétienne trouvait ainsi, dès ces premiers moments, un fervent apôtre. Le dix-neuvième siècle est appelé à reprendre cette œuvre, que le seizième ne sut pas accomplir.

II.

De tous les cantons de la Suisse, Berne paraissait le moins disposé à la Réformation. Un État militaire peut être zélé pour la religion, mais ce sera pour une religion extérieure et disciplinée; il lui faut une organisation ecclésiastique qu'il voie, qu'il touche, qu'il manie à son gré. Il craint les innovations et les libres mouvements de la Parole de Dieu; il aime la forme, et non la vie. Napoléon restaurant la religion en France par le Concordat en est un mémorable exemple. C'était aussi le cas de Berne. Le gouvernement y était d'ailleurs absorbé par les intérêts politiques; et quoiqu'il ne fît pas grand cas de la puissance du Pape, il se souciait encore moins de voir un réformateur se mettre, comme Zwingle, à la tête des choses publiques. Quant au peuple, *mangeant le beurre de ses vaches et la graisse de ses agneaux*[1], il restait strictement renfermé dans le cercle étroit

1 Deutéronome XXXII, 14.

de ses besoins matériels. Les questions religieuses n'étaient du goût ni des chefs ni de leurs subordonnés.

Le gouvernement bernois, novice en fait de théologie, s'était proposé d'arrêter le mouvement de la Réforme par son édit de 1523. Quand il vit sa méprise, il se rapprocha des cantons de l'ancienne foi ; et tandis que la partie du peuple où se recrutait le Grand-Conseil prêtait l'oreille à la parole des Réformateurs, la plupart des familles patriciennes qui composaient le Petit-Conseil, se croyant menacées dans leur puissance, leurs intérêts et leurs honneurs, s'attachaient à l'ancien ordre de choses. Il résulta de cette opposition des deux conseils un malaise général, mais pas de chocs violents. « Des mouvements subits, des « tressaillements répétés, annonçaient de temps « en temps que des matières incompatibles fer« mentaient dans la nation ; il y avait comme un « tremblement de terre sourd, qui élevait toute « la surface, sans que l'on y vît de déchirures ; « puis bientôt tout rentrait dans une tranquillité « apparente [1]. » Berne, toujours si ferme dans sa politique, se jetait, en religion, tantôt à droite, tantôt à gauche, et déclarait ne vouloir être ni papiste ni réformé. Gagner du temps, c'était pour la foi nouvelle tout gagner.

Ce que l'on fit pour détourner Berne de la Réforme fut ce qui l'y précipita. L'orgueil avec lequel les cinq cantons primitifs prétendirent s'arroger

1 Hundeshagen, Conflikte der Bernischen Kirche, p. 19.

la tutelle de leurs confédérés, les conférences secrètes auxquelles Berne n'était pas même invité, et la menace de s'adresser directement au peuple, blessèrent profondément les oligarques bernois. Le carme lucernois Thomas Murner, l'un de ces hommes grossiers qui agissent sur la populace, mais qui inspirent un sentiment de dégoût aux esprits élevés, fit déborder la coupe. Furieux contre le calendrier zurichois, d'où l'on avait retranché les noms des saints, il lui opposa « l'Almanach des hérétiques et voleurs d'églises, » écrit plein de pasquinades et d'invectives, où les figures des Réformateurs et de leurs adhérents, parmi lesquels étaient plusieurs des hommes les plus considérés de Berne, se trouvaient accompagnées des plus grossières inscriptions [1]. Zurich et Berne demandèrent ensemble satisfaction, et dès lors l'union de ces deux États devint toujours plus intime.

On s'aperçut bientôt à Berne de ce changement. Les élections de 1527 portèrent dans le Grand-Conseil un nombre considérable des amis de la Réforme. Aussitôt ce corps, ressaisissant le droit de nommer les membres du Petit-Conseil, usurpé depuis vingt ans par les bannerets et les Seize, écarta du gouvernement les partisans les plus décidés de la hiérarchie romaine, entre au-

1 Quum nudius tertius *Murneri* calendarium legissem, partim ridendo hominis stultissimam impudentiam ...... (Ecolamp. ad Zw., feb. 1527. Epp., II, p. 26.)

tres Gaspard de Mulinen et Sébastien de Stein[1], et les remplaça par des membres de la majorité évangélique. L'union de l'Église et de l'État, qui avait arrêté jusqu'alors en Suisse les progrès de la Réforme, devait maintenant les hâter.

Haller n'était pas le seul réformateur dans Berne. Kolb avait quitté la chartreuse de Nuremberg, où il avait dû s'enfuir, et s'était présenté à ses compatriotes en ne demandant d'autre salaire que la liberté d'annoncer Jésus-Christ. Déjà courbé sous le poids des années, et la tête couronnée de cheveux blancs, Kolb, jeune de cœur, plein de feu et d'un inébranlable courage, portait hardiment, devant les premiers de la nation, l'Évangile qui l'avait sauvé. Haller, au contraire, à peine âgé de trente-cinq ans, marchait d'un pas mesuré, parlait avec gravité, et annonçait la nouvelle doctrine avec des ménagements inouïs. Le vieillard avait pris le rôle du jeune homme, et le jeune homme celui du vieillard.

Zwingle, à qui rien n'échappait, vit que l'heure favorable allait sonner pour Berne, et aussitôt il donna le signal. « La colombe chargée d'examiner « l'état des eaux revient dans l'arche avec une « branche d'olivier, écrit-il à Haller ; sortez main« tenant, nouveau Noé, et prenez possession « de la terre. — Pressez, insistez ; jetez tellement « au fond du cœur des hommes les crocs et les « hameçons de la Parole de Dieu, qu'on ne puisse

1 *A Mullinen* e senatoria dignitate protectus est. *Lapides* quoque. (Haller ad Zw., 25 apr. 1527. Ibid., p. 49.)

« plus jamais s'en défaire [1]. » — « Vos ours, écri-« vait-il à Thomas Ab Hofen, vos ours ont de nou-« veau sorti leurs ongles. Plaise à Dieu qu'ils ne « les rentrent qu'après avoir mis en pièces tout ce « qui s'oppose à Jésus-Christ! »

Haller et ses amis allaient répondre à cet appel, quand leur situation se compliqua. Des Anabaptistes, qui formaient partout l'extrême gauche, ou le parti radical, arrivés à Berne en avril 1527, détournaient le peuple des prédications évangéliques, « à cause de la présence des idoles [2]. » Haller eut avec eux une conférence inutile. « A quels « dangers la chrétienté n'est-elle pas exposée, « s'écriait-il, par l'adresse subreptice de ces fu-« ries [3]? » Il n'y a jamais de réveil dans l'Église, sans que des sectes hiérarchiques ou radicales ne viennent aussitôt le troubler. Haller, effrayé, gardait pourtant son inaltérable douceur. « Le magis-« trat veut les bannir, disait-il; mais notre tâche « est de repousser leurs erreurs, et non leurs per-« sonnes: n'employons d'autres armes que le glaive « de l'Esprit [4]. » Ce n'est pas de la Papauté que les Réformateurs avaient appris ces principes. Une dispute publique eut lieu. Six Anabaptistes se dé-

1 Aculeos ac hamos sic in mortalium pectora dimitte, ut etiam si velint, non possint. (Zw. Epp., II, p. 10.)

2 Ne plebem dehortentur ab auditione concionum nostrarum, ob idolorum præsentiam. (Ib., p. 49.)

3 Consideravimus omnes periculum urbis nostræ, et totius christianismi, ubi illæ furiæ irrepserint. (Ibid., p. 50.)

4 Nostrum est, omnia gladio spiritus refellere. (Ibid.)

clarèrent convaincus, et deux autres furent renvoyés du pays.

Le moment décisif approchait. Les deux grandes puissances du siècle, l'Évangile et la Papauté, se remuaient avec une égale énergie; les Conseils bernois devaient se prononcer. Ils voyaient, d'un côté, les cinq cantons primitifs prendre une attitude toujours plus menaçante, et annoncer que l'Autrichien reparaîtrait bientôt dans l'Helvétie, pour la remettre sous l'obéissance de Rome; de l'autre, l'Évangile gagner chaque jour plus de terrain dans la Confédération. Qui devra l'emporter en Suisse, les lances des Autrichiens, ou la parole de Jésus-Christ? Dans l'incertitude où se trouvaient les Conseils, ils résolurent de s'attacher à la majorité. Où trouver un terrain ferme, si ce n'est là? *Vox populi, vox Dei.* « Nul, dirent-« ils, ne peut faire quelque changement, de son au-« torité privée; il faut le consentement de tous [1]. »

Le gouvernement de Berne avait à se décider entre deux mandements, émanés l'un et l'autre de sa chancellerie: celui de 1523, en faveur de la prédication libre de l'Évangile; et celui de 1526, en faveur « des sacrements, des Saints, de la mère « de Dieu, et des ornements des églises. » Les messagers d'État partirent, et parcoururent les communes; le peuple donna sa voix contre toute loi contraire à la liberté; et les Conseils, appuyés de la nation, arrêtèrent que « la parole de Dieu

1 Ut privata auctoritate nemo quippiam immutare præsumat. (Haller ad Vadian.)

« devait être prêchée publiquement et librement, « quand même elle serait opposée aux ordon- « nances et aux doctrines des hommes. » Telle fut la victoire de l'Évangile et du peuple sur les oligarques et les prêtres.

Aussitôt l'on se trouva aux prises dans tout le canton, et chaque commune retentit d'évangéliques débats. Les paysans se mirent à disputer avec les prêtres et les moines, en s'appuyant sur la sainte Écriture. « Si le mandement de Nos Seigneurs, « disaient plusieurs, accorde à nos pasteurs la li- « berté de prêcher, pourquoi n'accorderait-on « pas au troupeau la liberté d'agir? » — « Paix! « paix! » repondaient les Conseils, effrayés de leur propre audace. Mais les troupeaux déclaraient hardiment qu'ils renvoyaient la messe[1], et gardaient leurs pasteurs et la Bible. Alors les partisans du Pape poussaient des cris : « Hérétiques! « polissons! paillards[2]! » disait aux bons habitants de l'Emmenthal le banneret Kuttler; et ces paysans l'obligeaient à leur donner satisfaction. Le bailli de Trachselwald fut plus habile : voyant le peuple de Rudersweil écouter avec avidité la parole de Dieu, que lui prêchait un pieux ministre, il vint avec des fifres et des trompettes interrompre le sermon, et invita, par ses paroles et ses fanfares, les filles du village à quitter l'église pour le bal.

1 Incolas vallis Emmenthal, senatum adiisse, missamque missam fecisse. (Zw. Epp., II, p. 104.)—Il faut remarquer le jeu de mots.

2 Pueros, hæreticos, et homines lascivos. (Ib., p. 106.)

Ces singulières provocations n'arrêtaient pas la Réforme. Six tribus de la ville, celles des cordonniers, des tisserands, des marchands, des boulangers, des tailleurs de pierres et des charpentiers, abolissaient, dans les couvents et les églises de leur ressort, les messes, les anniversaires, les patronages et les prébendes. Trois autres, celles des tanneurs, des forgerons et des tailleurs, s'apprêtaient à les imiter [1]; les sept dernières étaient indécises, sauf celle des bouchers, enthousiaste du Pape. Ainsi la majorité de la bourgeoisie avait embrassé l'Évangile. Plusieurs communes du canton avaient fait de même; et l'avoyer d'Erlach, ce grand adversaire de la Réforme, ne pouvait plus contenir le torrent.

On essaya pourtant : on ordonna aux baillis d'avoir l'œil sur les dissipations et la vie dissolue des moines et des nonnes; on éloigna même des monastères toutes les femmes de mauvaises mœurs [2]. Mais ce n'était pas seulement à ces abus que la Réformation en voulait, c'était encore aux institutions elles-mêmes et à la Papauté, sur laquelle elles reposaient. On devait donc se décider. « Il faut, disait-on, que le clergé bernois soit « convoqué, comme celui de Zurich l'a été, et que « l'on discute les deux doctrines dans une confé- « rence solennelle. On agira ensuite conformé- « ment aux résultats. »

Le dimanche après la fête de Saint-Martin, le

1 Haller ad Zw., 4 novemb. 1527; Epp., II, p. 105.
2 J. J. Hottinger. H. Kirchen, VIII, p. 394.

Conseil et la bourgeoisie, d'une voix unanime, arrêtèrent qu'une dispute aurait lieu au commencement de l'année suivante. « La gloire de Dieu « et sa Parole, s'écriait-on, vont enfin se mon- « trer. » Bernois et étrangers, prêtres et laïques, tous furent invités, par lettres ou par avis imprimés, à venir débattre les questions controversées, mais par l'Écriture seule, sans les gloses des anciens, et en renonçant aux subtilités et aux injures [1]. Qui sait, disait-on, si tous les membres de l'antique Confédération des Suisses ne pourront pas de cette manière être amenés à l'unité de la foi?

Ainsi, dans les murailles de Berne, allait se livrer la bataille qui devait décider du sort de la Suisse; car l'exemple des Bernois ne pouvait manquer d'entraîner une grande partie de la Confédération.

Les cinq cantons, effrayés à cette nouvelle, s'assemblèrent à Lucerne. Fribourg, Soleure et Glaris se joignirent à eux. Il n'y avait rien, ni dans la lettre ni dans l'esprit du pacte fédéral, qui pût gêner la liberté religieuse. « Tout État, disait « Zurich, est libre de choisir la doctrine qu'il « veut professer. » Les Waldstettes, au contraire, voulaient enlever aux cantons cette indépendance, et les assujettir à la majorité fédérale et au Pape. Ils protestèrent donc, au nom de la Confédération, contre la dispute proposée : « Vos ministres, « écrivirent-ils à Berne, éblouis et renversés à « Bade par l'éclat de la vérité, voudraient par

1 Solam sacram scripturam, absque veterum glossematis. (Haller ad Zw., 19 novemb. 1527; Epp., II, p. 113.)

« cette nouvelle dispute se farder le visage; mais « nous vous sollicitons de vous désister d'un des- « sein si contraire à nos anciennes alliances. » — « Ce n'est pas nous qui les avons enfreintes, ré- « pondit Berne; c'est bien plutôt votre orgueil- « leuse missive qui les anéantit. Nous ne nous « désisterons pas de la sainte parole de Notre Sei- « gneur Jésus-Christ. » Les cantons romains décidèrent alors qu'ils refuseraient tout sauf-conduit à ceux qui se rendraient à Berne. C'était faire présager de sinistres desseins.

Les quatre évêques suisses de Lausanne, de Constance, de Bâle et de Sion, invités à venir à la conférence, sous peine de perdre leurs priviléges dans le canton de Berne, répondirent que, puisqu'il s'agissait de discuter d'après les Écritures, ils n'avaient pas à s'en mêler. Ainsi, ces prêtres oubliaient ces paroles de l'un des plus illustres docteurs de Rome dans le quinzième siècle : « Dans les choses du ciel, l'homme doit être in- « dépendant des hommes, et ne dépendre que « de Dieu seul [1]. »

Les docteurs de Rome firent comme les évêques. Eck, Murner, Cochlée, d'autres encore, répétaient partout : « Nous avons reçu les lettres de « ce lépreux, de ce damné, de cet hérétique « Zwingle [2]. On veut prendre la Bible pour juge : « mais la Bible a-t-elle une voix pour crier contre

1 Joh. Goch : Dialogus de quatuor erroribus, p. 237.

2 Epistolam leprosi, damnati, hæretici Zwinglii accepi. (Eccius ad G.-A. Zell. Zw. Epp., II, p. 126.)

« ceux qui lui font violence? Nous ne nous ren-
« drons pas à Berne; nous ne nous traînerons
« pas dans ce coin obscur; nous n'irons pas nous
« battre dans cette caverne ténébreuse, dans cette
« école hérétique. Que ces scélérats viennent en
« plein air, et luttent avec nous en rase cam-
« pagne, s'ils ont, comme ils le disent, la Bible
« pour eux. »

L'Empereur ordonna qu'on ajournât la dispute. Mais, le jour même de l'ouverture, le Conseil de Berne lui répondit que, tout le monde étant déjà réuni, un délai était impossible.

Ainsi, malgré les docteurs, malgré les évêques, l'Église helvétique s'assemblait pour juger des doctrines. En avait-elle le droit? Non, si les prêtres et les évêques ont été institués, comme Rome le prétend, pour être un lien mystique entre l'Église et le Seigneur. Oui, s'ils n'ont été établis, comme la Bible le déclare, que pour satisfaire à cette loi d'ordre en vertu de laquelle toute société doit avoir des chefs qui la dirigent. Le sentiment des Réformateurs suisses à cet égard n'était pas douteux. La grâce qui fait le ministre vient du Seigneur, pensaient-ils; mais l'Église examine cette grâce, la constate, la proclame par ses anciens; et, dans tout acte qui concerne la foi, elle peut toujours en appeler du ministre à la parole de Dieu. *Examinez les esprits; éprouvez toutes choses*, est-il dit à tous les fidèles. L'Église est juge des controverses[1]; et c'est cette

1 *Judex controversiarum.* 1 Thess., V, 21. — 1 Jean, IV, 1.

charge, à laquelle elle ne doit jamais faire défaut, qu'elle allait remplir dans la dispute de Berne.

Le combat semblait inégal. D'un côté, se présentait la hiérarchie romaine, ce colosse qui avait grandi pendant plusieurs siècles; et, de l'autre, on ne voyait d'abord qu'un homme faible et timide, le modeste Berthold Haller. « Je ne sais point ma-« nier le glaive de la parole, disait-il tout éperdu à « ses amis. Si vous ne me tendez la main, c'en est « fait! » Puis il se jetait en tremblant aux pieds du Seigneur, et s'en relevait bientôt rassuré, en s'écriant : « La foi au Seigneur me ranime, et « dissipe toutes mes craintes [1] ! »

Cependant il ne pouvait demeurer seul. Tous les regards étaient dirigés sur Zwingle. « C'est moi « qui, à Bade, ai pris le bain, écrivait Écolampade « à Haller; maintenant c'est Zwingle qui, à Berne, « doit conduire la danse des ours [2]. » « Nous « sommes entre l'enclume et le marteau, écrivait « Haller à Zwingle; nous tenons le loup par les « oreilles, et ne savons comment nous en défaire [3]. « Les maisons des de Watteville, de Noll, de « Tremp, de Berthold, nous sont ouvertes. Venez « donc, et commandez vous-même l'action. »

Zwingle n'hésita pas. Il demanda au Conseil de Zurich la permission de se rendre à Berne, pour y montrer « que sa doctrine était pleine de crainte

1 Fides in Dominum me animat, ut nihil verear. (Zw. Epp., II, p. 123.)

2 Allusion à la dispute de Bade, bain célèbre, et aux armes de Berne. (Ibid., p. 118.)

3 Lupum auribus tenemus. (Ms. de Zurich.)

« de Dieu et non blasphématoire, puissante pour « répandre en Suisse la concorde, et non pour « y jeter le trouble et la division [1]. » En même temps que Haller recevait la nouvelle de la venue de Zwingle, Écolampade lui-même lui écrivait : « Je suis prêt, s'il le faut, à donner ma vie. Inau- « gurons l'année nouvelle en nous serrant dans « les bras les uns des autres, à la gloire de Jésus- « Christ. » « Voilà donc, s'écria Haller tout ému, « les auxiliaires que le Seigneur envoie à mon in- « firmité, pour livrer cette rude bataille ! »

Il fallait user de prudence, car on connaissait la violence des oligarques et des cinq cantons [2]. Les docteurs de Glaris, de Schaffouse, de Saint-Gall, de Constance, d'Ulm, de Lindau, d'Augsbourg, se rassemblèrent à Zurich, pour marcher sous la même escorte que Zwingle, Pellican, Collin, Mégandre, Grossmann, le commandeur Schmidt, Bullinger, et un grand nombre d'ecclésiastiques de la campagne, désignés pour accompagner le Réformateur. « Quand tout ce gibier traversera le « pays, disaient les pensionnaires, nous nous met- « trons à sa poursuite, et nous verrons si nous ne « parviendrons pas à le tuer ou à le mettre en « cage. »

Trois cents hommes d'élite, choisis dans les tribus de Zurich et dans les communes de la banlieue, revêtirent leurs cuirasses et se chargèrent

1 Neque ad perturbationem nostræ almæ Helvetiæ. (Zw. Epp., II, p. 120.)

2 Oligarchæ in angulis obmurmurant. (Zw. Epp., II, p. 123.)

de leurs arquebuses; mais, pour ne pas donner à la marche des docteurs l'apparence d'une expédition militaire, on ne prit ni drapeaux, ni fifres, ni tambours, et le trompette de la ville, officier civil, cavalcada seul en tête de cette caravane.

Ce fut le mardi 2 janvier qu'elle se mit en marche. Jamais Zwingle n'avait paru plus animé. « Gloire soit au Seigneur! disait-il; mon courage « croît de jour en jour [1]. » Le bourgmestre Roust, le secrétaire de ville Mangoldt, et les maîtres ès arts Funck et Jæckli, délégués du Conseil, étaient à cheval près de lui. On arriva à Berne le 4 janvier, n'ayant eu qu'une ou deux alertes peu importantes.

L'église des Cordeliers devait être le lieu de la conférence. L'architecte de la ville, Tillmann, l'avait disposée d'après un plan que Zwingle avait envoyé [2]. On y avait élevé une grande estrade, sur laquelle se trouvaient deux tables, qu'environnaient les chefs des deux partis. Parmi les Évangéliques, on remarquait, outre Haller, Zwingle, Écolampade, plusieurs hommes distingués de la Réforme, étrangers à la Suisse, Bucer, Capiton, Ambroise Blarer. Dans les rangs de la Papauté, le docteur Treger, de Fribourg, qui jouissait d'une grande réputation, paraissait devoir soutenir surtout le feu du combat. Du reste, soit crainte, soit dédain, les plus fameux docteurs de Rome étaient absents.

1 Crescit, Domino gloria, mihi animus in hac pugna. (Zw. Epp., Vadiano.)

2 Tillmanus, urbis architectus, locum juxta tuam deformationem apparabit. (Zw. Epp., II, p. 123.)

Le premier acte fut de proclamer la règle de la dispute. « On ne proposera, dit-on, aucune preuve « qui ne soit tirée de l'Écriture sainte, ni d'autres « explications de cette Écriture que celles qui pro- « viendront de l'Écriture elle-même, expliquant « les passages obscurs par ceux qui sont clairs. » Puis l'un des secrétaires, chargé de l'appel, cria, d'une voix qui retentit dans toute l'église des Cordeliers : *L'évêque de Constance!* Personne ne répondit. De même pour les évêques de Sion, de Bâle, de Lausanne. Aucun de ces prélats n'assistait à l'assemblée, ni en personne, ni par délégués; la Parole de Dieu devant seule régner, la hiérarchie romaine manquait. Ces deux puissances ne peuvent marcher ensemble. Il y avait trois cent cinquante ecclésiastiques, soit suisses, soit allemands.

Le mardi 7 janvier 1528, le bourgmestre Vadian, l'un des présidents, ouvrit la dispute. Puis le vieux Kolb, se levant, dit : « Dieu agite à cette « heure le monde entier; humilions-nous donc « devant lui; » et il prononça avec ferveur une confession des péchés de tous.

Cela fait, on lut la première thèse, ainsi conçue : « La sainte Église chrétienne, dont Christ est « l'unique chef, est née de la parole de Dieu, « demeure en elle, et n'écoute pas la voix d'un « étranger. »

ALEXIS GRAT, *dominicain*

« Le mot *unique* n'est point dans l'Écriture. Christ a laissé un vicaire ici-bas. »

HALLER.

« Le vicaire que Christ a laissé, c'est le Saint-Esprit. »

TREGER.

« Voyez donc où vous en êtes venus depuis dix ans! Celui-ci s'appelle Luthérien, celui-là Zwinglien, un troisième Carlostadien, un quatrième Écolampadiste, un cinquième Anabaptiste... »

BUCER.

« Quiconque prêche que Jésus est le seul sauveur, nous le tenons pour notre frère. Ni Luther, ni Zwingle, ni Écolampade, ne veulent que les fidèles portent leur nom. Au reste, ne vantez pas tant une unité purement extérieure. Quand l'Antechrist a eu le dessus sur toute la terre, en Orient par Mahomet, en Occident par le Pape, il a su maintenir les peuples dans l'unité de l'erreur. Dieu permet les divisions, afin que ceux qui lui appartiennent apprennent à regarder, non aux hommes, mais au témoignage de la Parole, et à l'assurance du Saint-Esprit dans le cœur. Ainsi donc, frères bien-aimés, à l'Écriture! à l'Écriture [1]! Église de Berne, tiens-toi à la doctrine de celui qui a dit : *Venez à moi;* et non : Allez à mon vicaire! »

On disputa successivement sur la tradition, les mérites de Christ, la transsubstantiation, la messe, l'invocation des Saints, le purgatoire, les images, le célibat et les désordres du clergé. Rome trouva

1 Darum, fromme Christen! zur Schrift, zur Schrift! (Acta Zw., II, p. 92.)

de nombreux défenseurs, entre autres Murer, curé de Rapperschwil, qui avait dit : « Si l'on veut « brûler les deux ministres de Berne, je me charge « de les porter à l'échafaud. »

Le dimanche 19 janvier, jour où l'on attaqua la messe, Zwingle, désireux d'agir aussi sur le peuple, monta en chaire; et ayant récité le symbole des Apôtres, il fit une pause après ces mots : « Il est monté au ciel, il est assis à la droite de « Dieu le Père tout-puissant, il en reviendra pour « juger les vivants et les morts. » « Ces trois arti- « cles de notre foi, dit-il, sont en contradic- « tion avec la messe. » Tout l'auditoire redoubla d'attention; et un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, se préparant, près d'un autel, à célébrer le saint sacrifice, s'arrêta, frappé des paroles de Zwingle. Debout devant la table de pierre où reposaient le calice et le corps du Sauveur, ne perdant pas de vue le Réformateur, dont la parole électrisait le peuple, en proie au plus violent combat, accablé sous le poids de la vérité, le prêtre ému se résolut à tout sacrifier pour elle. En présence de l'assemblée, il se dépouilla de ses ornements sacerdotaux, et, les jetant sur l'autel, il s'écria : « Si la messe ne repose pas sur un fonde- « ment plus solide, je ne puis plus la célébrer ! » Le bruit de cette conversion, opérée à l'heure du sacrifice, se répandit aussitôt dans toute la cité[1], et l'on y vit un important présage. Tant que la messe

1 Das lachet meneklich und ward durch die gantzen Stadt kundt. (Bulling. Chr., I, p. 436.)

demeure, Rome a tout gagné; dès que la messe tombe, Rome a tout perdu. La messe est le principe créateur du système de la Papauté.

Trois jours plus tard, le 22 janvier, était la fête de Saint-Vincent, patron de la ville. La dispute, qui avait continué le dimanche, fut suspendue ce jour-là. Les chanoines demandèrent au Conseil ce qu'ils avaient à faire. « Ceux d'entre vous, ré« pondit le Conseil, qui reçoivent la doctrine des « thèses, ne doivent point dire la messe; les au« tres peuvent célébrer le culte comme à l'ordi« naire [1]. » On prépara donc les solennités accoutumées. Dès la veille, les cloches en branle annoncèrent la fête au peuple bernois. Le matin, les sacristains allumèrent les cierges, et l'encens brûla dans le temple; mais personne ne parut. Point de prêtres pour dire la messe, point de fidèles pour l'entendre. Déjà il y avait dans le sanctuaire de Rome un vide immense, un silence profond, comme en un cimetière où il n'y a que les cendres des morts.

Le soir, les chanoines avaient coutume de chanter les vêpres en grande pompe. L'organiste se trouva à son poste, mais personne encore ne

1 Bullinger dit, au contraire, que le Conseil défendit absolument la messe. Mais Bullinger, historien plein de vie, n'est pas toujours exact dans la partie diplomatique. Le Conseil n'eût pu prendre une telle résolution avant la fin de la dispute. Les autres historiens contemporains et les actes officiels ne laissent aucun doute sur ce fait. Stettler, dans sa Chronique (pars II, p. 6, ad annum 1528), le raconte tel que je l'ai rapporté.

parut. Le pauvre homme, seul, voyant tristement tomber le culte qui le faisait vivre, épancha sa douleur en jouant, au lieu du majestueux *Magnificat*, un cantique de deuil : « O malheureux Judas! « qu'as-tu fait, que tu aies trahi Notre Seigneur? » Après ce triste adieu, il se leva et sortit. Presque aussitôt des hommes, échauffés par les passions du moment, se précipitèrent sur ses orgues chéries, complices, à leurs yeux, de tant de pratiques superstitieuses; et leurs rudes mains les brisèrent. Plus de messe, plus d'orgues, plus d'antiennes. Une nouvelle cène et de nouveaux chants vont remplacer les rites de la Papauté.

Le lendemain, même silence. Cependant, tout à coup, une troupe d'hommes, à la voix haute et au pas précipité, se fit entendre. C'était la tribu des bouchers, qui, dans ce moment funeste à Rome, voulait la soutenir. Ils s'avançaient portant des branches d'arbres et de petits sapins, pour en orner leur chapelle. Au milieu d'eux se trouvait un prêtre étranger; derrière lui marchaient quelques pauvres écoliers. Le prêtre officia; la douce voix des écoliers remplaça l'orgue muet; et la tribu des bouchers se retira glorieuse de son triomphe.

La dispute approchait de sa fin. Les soutenants avaient argumenté avec vigueur. Burgauer, pasteur de Saint-Gall, avait défendu la présence réelle dans l'hostie; mais, le 19 janvier, il s'était déclaré convaincu par les raisons de Zwingle, d'Écolampade et de Bucer; et Mathias, ministre de Sængen, en avait fait autant.

Il y eut ensuite une conférence en latin, entre Farel et un docteur de Paris. Ce dernier mit en avant un argument étrange : « Les chrétiens, dit-il, « sont tenus d'obéir au diable[1]; car il est dit « (Matt. V, 25) : *Soumets-toi à ton adversaire.* Or, « notre adversaire, c'est le diable. A combien plus « forte raison faut-il être soumis à l'Église ! » De grands éclats de rire accueillirent ce singulier syllogisme. Une dispute avec les Anabaptistes termina l'action.

Les deux Conseils arrêtèrent que la messe serait abolie, et que chacun pouvait enlever des églises les ornements qu'il y avait placés.

Aussitôt vingt-cinq autels et un grand nombre d'images furent détruits dans la cathédrale, sans désordre cependant et sans effusion de sang ; et les enfants se mirent à chanter dans les rues, c'est Luther qui nous l'apprend[2] :

« D'un Dieu pilé dans un mortier,
« Dieu même, à la fin, nous délivre !...

Les fidèles de la Papauté, entendant tomber l'un après l'autre les objets de leur culte, avaient le cœur rempli d'amertume. « Si quelqu'un, « s'écriait Jean Schneider, ôte l'autel de la tribu « des bouchers, moi je lui ôterai la vie. » Pierre Thormann comparait la cathédrale dépouillée de ses ornements à une écurie. « Quand les gens de

1 Nos tenemur obedire diabolo. (J. J. Hottinger. III, p. 405.)

2 Pueri in plateis cantant : se esse a Deo pisto liberatos. (L. Epp. III, p. 290.)

« l'Oberland viendront au marché, » ajoutait-il, « ils seront heureux d'y mettre leurs bêtes. » Et Jean Zehender, membre du Grand-Conseil, voulant montrer le cas qu'il faisait d'un tel temple, y entra monté sur un âne, insultant et maudissant la Réforme du haut de son baudet. Un Bernois qui se trouvait là lui ayant dit : « C'est par « la volonté de Dieu qu'on a ôté les images, » Zehender répondit : « Dis plutôt par la volonté « du diable. Quand t'es-tu trouvé avec Dieu, pour « apprendre ainsi sa volonté? » Il fut condamné à vingt livres d'amende, et expulsé du Conseil [1]. « O temps! ô mœurs! s'écriaient plusieurs Ca- « tholiques-romains; ô négligence coupable! Qu'il « eût été facile de prévenir un si grand mal! Ah! « si nos évêques avaient seulement voulu s'occu- « per davantage des lettres, — et de leurs maî- « tresses un peu moins [2]! »

Cette réforme était nécessaire. Quand, au quatrième siècle, le christianisme avait vu la faveur des princes succéder à la persécution, une foule de païens s'étaient précipités dans l'Église, et y avaient entraîné avec eux le paganisme, ses images, ses pompes, ses statues, ses demi-dieux; et quelque chose de semblable aux mystères de la Grèce, de l'Asie et surtout de l'Égypte, avait remplacé dans les oratoires chrétiens la parole du

1 Histoire de Berne, par Tillier, III, p. 257.

2 Si studiorum quam scortorum nostri episcopi amantiores essent! (Lettre de J. de Münster, prêtre à Soleure. Ruchat, I, p. 576.)

Christ. Au seizième siècle, cette Parole étant revenue, il fallait que l'épuration se fît; mais elle ne pouvait se faire sans de douloureux déchirements.

Le départ des étrangers approchait. Le 28 janvier, lendemain du jour où l'on avait abattu les images et les autels, tandis que leurs débris entassés encombraient encore çà et là les parvis du temple, Zwingle, traversant ces ruines éloquentes, monta encore une fois en chaire, au milieu d'une foule immense. Ému, laissant tomber tour à tour ses regards sur ces débris et sur le peuple, il s'écria : « La victoire est à la vérité, mais la per« sévérance seule peut achever son triomphe. « Christ a persévéré jusqu'à la mort. *Ferendo vin« citur fortuna.* Cornélius Scipion, lors du désastre « de Cannes, pénétra dans la salle du conseil, « tira son épée, et contraignit les chefs épouvan« tés à jurer qu'ils n'abandonneraient point Rome. « Citoyens de Berne, je vous adresse la même « demande : n'abandonnez point Jésus-Christ. »

On peut comprendre l'effet que produisaient sur tout le peuple de telles paroles, prononcées avec l'éloquence énergique d'un Zwingle.

Puis, se tournant vers les débris qu'il avait sous les yeux : « Les voilà, dit-il, les voilà, ces « idoles; les voilà vaincues, muettes, brisées de« vant nous. Il faut que ces cadavres soient jetés « aux gémonies, et que l'or que vous avez dépensé « à ces folles images soit consacré dorénavant à « soulager dans leurs misères les images vivantes « de Dieu. Hommes faibles, qui versez des larmes « sur ces tristes idoles, ne voyez-vous donc pas

« qu'elles se brisent ? n'entendez-vous pas qu'elles « craquent comme tout autre bois et comme toute « autre pierre ? Voyez, en voici une à laquelle on « a ôté la tête... (Zwingle montrait du doigt l'image, « et tout le peuple fixait les regards sur elle); en « voici une autre à laquelle on a enlevé un bras [1]. « Si ces traitements avaient fait quelque mal aux « saints qui sont dans le ciel, et qu'ils eussent « la puissance qu'on leur attribue, eussiez-vous « pu, je le demande, leur couper les bras et la « tête ?...

« Maintenant donc, dit en finissant le puissant « orateur, tenez-vous fermes dans la liberté dans « laquelle Christ vous a placés, et ne vous remet- « tez pas de nouveau sous le joug de la servitude. « (Gal. V, 1.) Ne craignez point ! Ce Dieu qui vous « a éclairés éclairera aussi vos confédérés, et la « Suisse renouvelée par l'Évangile fleurira dans la « justice et dans la paix ! »

Les paroles de Zwingle ne furent pas inutiles. La miséricorde de Dieu provoqua celle des hommes. On fit grâce à des séditieux condamnés à mort, et on rappela tous les bannis. « Ne l'aurions-nous « pas fait, dit le Conseil, si un grand prince « nous eût visités ? Ne le ferons-nous donc pas bien « davantage, maintenant que le Roi des rois et le « Rédempteur de nos âmes a fait son entrée chez « nous, nous apportant une amnistie éternelle [2] ? »

1 Hie lüt einer, dem ist's Houpt ab, dem andern ein Arm, etc. (Zw. Opp. II, p. 228.)

2 Da der König aller Könige. . . . (Haller, von Kirchhofer, p. 125.)

Les cantons romains, irrités de l'issue de la dispute, cherchèrent à troubler le retour des docteurs. Arrivés devant Bremgarten, ceux-ci en trouvèrent les portes fermées. Le bailli Schutz, qui les accompagnait avec deux cents hommes d'armes, mit alors deux hallebardiers devant le cheval de Zwingle, deux derrière, un de chaque côté; puis, se plaçant lui-même à la gauche du Réformateur, tandis que le bourgmestre Roust se rangeait à sa droite, il ordonna au cortége de marcher, lances en avant [1]. Les avoyers de la ville, intimidés, parlementèrent; les portes s'ouvrirent; le cortége traversa Bremgarten au milieu d'une foule immense, et arriva le 1er février sans accident à Zurich, où Zwingle rentra, dit Luther, comme un triomphateur [2].

Le parti romain ne se dissimulait point l'échec qu'il venait de recevoir. « Notre cause s'écroule [3], disaient les partisans de Rome. Ah! si nous avions eu des hommes plus versés dans la Bible! La véhémence de Zwingle soutient nos adversaires; jamais son ardeur ne s'est ralentie. Cette bête a plus de savoir qu'on ne le croyait [4]. Hélas! hélas! le parti le plus grand a vaincu le meilleur [5]. »

Cependant le Conseil de Berne se séparait du

1 Mit ihren Spyessen für den Hauffen. (Bull. Chr. I, p. 439.)

2 Zwingel triumphator et imperator gloriosus. (L. Epp., III, p. 290.)

3 Ruunt res nostræ. — Lettre de J. de Munster, prêtre, témoin de la dispute. (Ruchat, I, p. 575.)

4 Doctior tamen hæc bellua est quam putabam. (Ibid.)

5 Vicitque pars major meliorem. (Ibid.)

Pape et s'appuyait sur le peuple. Dès le 30 janvier, ses messagers, allant de maison en maison, convoquaient les citoyens ; et, le 2 février, bourgeois, habitants, maîtres, valets, tous réunis dans la cathédrale et ne formant qu'une seule famille, levaient la main, et juraient de défendre les deux conseils dans tout ce qu'ils entreprendraient pour le bien de l'État ou de l'Église. Les conseils publièrent, le 7 février 1528, un édit général de réforme, et « rejetèrent à jamais loin des « Bernois le joug des quatre évêques, qui, di- « saient-ils, savaient tondre leurs brebis, mais « non les paître [1]. »

Pendant ce temps, la Réforme se répandait parmi le peuple. On entendait partout des dialogues vifs et piquants, rimés par Manuel, dans lesquels la Messe, pâle, expirante, couchée sur son lit de mort, appelait à grands cris tous les médecins, et, voyant leurs avis inutiles, dictait enfin, d'une voix cassée, son testament, accueilli par les rires éclatants du peuple.

On a reproché à la Réformation en général, à celle de Berne en particulier, d'avoir été produite par des raisons politiques. Tout au contraire. Berne, qui, entre les États helvétiques, était le favori de la Cour de Rome, qui n'avait dans son canton ni un évêque à renvoyer, ni un clergé puissant à humilier; Berne, dont les familles les plus évangéliques, les Weingarten, les Manuel, les May, avaient de la peine à sacrifier le service et

1 Bull. chron., I, p. 446.

les pensions de l'étranger, et dont toutes les traditions étaient conservatrices, devait s'opposer au mouvement. La parole de Dieu fut la puissance qui surmonta ces tendances politiques [1].

A Berne, comme ailleurs, ce ne fut ni l'esprit scientifique, ni l'esprit démocratique, ni l'esprit sectaire, qui donna naissance à la Réformation. Sans doute, les littérateurs, les libéraux, les sectaires enthousiastes vinrent se jeter dans la grande mêlée du seizième siècle; mais la vie de la Réforme n'eût pas été longue, si c'eût été d'eux qu'elle l'eût reçue. Les forces primitives du christianisme, renouvelées après des siècles d'une longue et grande prostration, tel fut le principe créateur de la Réformation. Et on la vit bientôt se séparer nettement des faux alliés qui s'étaient offerts à elle, rejeter une érudition incrédule en relevant l'étude des classiques, réprimer l'anarchie démagogique en maintenant la vraie liberté, et répudier les sectes enthousiastes en consacrant les droits de la parole et du peuple chrétien.

Mais, tout en maintenant que la Réformation fut à Berne, comme ailleurs, une œuvre essentiellement chrétienne, nous sommes loin de dire qu'elle ne fut point utile à ce canton sous le point de vue politique. Tous les États européens qui ont embrassé la Réforme, ont été élevés; tous ceux qui l'ont combattue, ont été abaissés.

1 Hundeshagen, Conflicte der Bernerkirche, p. 22.

III.

Il s'agissait maintenant de porter dans tout le canton les réformes accomplies dans la ville. Le 17 février, le Conseil invita les paroisses du pays à s'assembler le dimanche suivant, pour entendre une communication et en délibérer. Toute l'Église, selon les coutumes antiques de la chrétienté, allait donc décider elle-même de ses intérêts les plus précieux.

Les assemblées furent nombreuses; tous les états, tous les âges étaient réunis. A côté de la tête blanchie et tremblante du vieillard, on voyait briller l'œil vif et joyeux du jeune berger. Les messagers du Conseil firent d'abord lire l'édit de réformation. Puis, prenant la parole : « Que « ceux qui l'acceptent demeurent, dirent-ils, et « que ceux qui s'y refusent se retirent. »

Presque partout les paroissiens assemblés demeurèrent immobiles. L'immense majorité du peuple choisit la Bible. Dans quelques paroisses même, cette décision fut accompagnée de démonstrations énergiques. A Zofingen, à Arberg, à Arau, à Brugg, à Buren, on brûla les images. « On a vu, disait-on même, on a vu sur le Stauff« berg les idoles porter les idoles, et se jeter les « unes les autres dans les flammes [1]. »

1 Da tregt ein Götz den andern in das fhüwr. (Bulling. Chron., II, p. 1.) — Un homme dont l'état était de tondre les troupeaux, et que l'on avait surnommé Götzscherer (Tondeur

Les images et la messe avaient disparu de ce vaste canton. « Un grand cri en retentit au loin, » dit Bullinger [1]. En un jour, Rome était tombée dans le pays, sans recours à la ruse ni aux séductions, sans violence, par la seule force de la vérité. Dans quelques lieux cependant, à Hasli, à Frütigen, à Untersee, à Grindelwald, on entendait les mécontents s'écrier : « Si l'on nous ôte « la messe, il faut aussi nous ôter la dîme ! » Le culte romain fut même conservé dans le haut Simmenthal, ce qui prouve qu'il n'y eut pas contrainte de la part de l'État.

La volonté du pays s'étant ainsi manifestée, Berne acheva la Réformation. Des ordonnances défendirent les excès du jeu, de la boisson, des danses, et les vêtements déshonnêtes. On ferma les maisons de débauche, et les malheureuses qui les habitaient furent chassées de la ville [2]. Un consistoire fut chargé de veiller sur les mœurs.

Sept jours après l'édit, les pauvres furent introduits dans le cloître des Dominicains ; plus tard, le monastère de l'île fut changé en hôpital ; il en fut de même pour le monastère princier de Königsfeld. La charité s'avançait partout sur les pas de la foi. « Nous montrerons, avait dit le « Conseil, que ce n'est pas à notre profit que

d'idoles), s'était distingué parmi ceux qui avaient apporté les images au feu. Ce fut l'origine de cette légende populaire ; et c'est la clef de beaucoup d'autres.

1 Das wyt und breit ein gross Geschrey und Wunder gepar. (II, p. 1.)

2 J. J. Hottinger, III, p. 414.

« nous employons les biens des couvents ; » et il tenait parole. On habilla les indigents avec les vêtements sacerdotaux ; on revêtit les orphelins avec les ornements des églises. On fut si scrupuleux dans ces distributions, que l'État dut emprunter pour payer la rente des religieuses et des moines ; et pendant huit jours il n'y eut pas une couronne dans le trésor public [1]. C'est ainsi que l'État (comme on ne cesse de le répéter) s'enrichissait des dépouilles de l'Église. En même temps, on appela de Zurich Hofmeister, Mégandre et Rhellican, pour répandre dans le canton la connaissance des langues et des saintes Écritures.

Ce fut à Pâques que l'on célébra pour la première fois la Cène, selon le rit évangélique. Les Conseils et tout le peuple, à peu d'exceptions près, y prirent part. Les étrangers furent frappés de la solennité de cette première Cène. On voyait les bourgeois de Berne et leurs femmes, couverts de vêtements modestes qui rappelaient l'ancienne simplicité suisse [2], s'approcher avec gravité et ferveur de la table de Jésus-Christ, les chefs de l'État montrer le même recueillement que le peuple, et recevoir pieusement le pain de la main de Berthold Haller. Chacun sentait que le Seigneur était là. Aussi Hofmeister, ravi de cette Cène solennelle, s'écriait-il : « Comment les ad-

1 Hoc unum tibi dico secretissime. (Haller à Zwingle, 21 janvier 1530.)

2 Relucet enim in illorum vestitu et habitu nescio quid veteris illius Helvetiæ simplicitatis. (Hofmeister à Zwingle. Zw. Epp. II, p. 167.)

« versaires de la Parole n'embrasseraient-ils pas « enfin la vérité, en voyant Dieu lui rendre un si « éclatant témoignage [1]? »

Cependant, tout n'était pas changé. Les amis de l'Évangile voyaient avec douleur les fils des premières familles de la République parcourir les rues couverts de vêtements précieux, habiter à la ville de riches maisons, résider à la campagne dans de superbes châteaux, vraies demeures seigneuriales, chasser à cor et à cri avec leurs meutes essoufflées, s'asseoir à des tables somptueusement couvertes, y tenir de joyeux et libres propos, ou parler avec enthousiasme des guerres étrangères et du parti français. « Ah! s'écriaient ces hommes « pieux, puissions-nous voir la vieille Suisse res- « susciter avec ses antiques vertus! »

Il y eut bientôt une réaction puissante. Quand le renouvellement annuel de la magistrature dut se faire, le conseiller Butschelbach, violent adversaire de l'Évangile, fut destitué pour cause d'adultère; quatre autres sénateurs et vingt membres du Grand-Conseil furent de même remplacés dans le sens de la Réforme et de la morale publique. Enhardis par cette victoire, les Bernois évangéliques proposèrent, en diète, que tout Suisse renonçât à servir l'étranger. A ces paroles, les guerriers de Lucerne tressaillirent sous leurs pesantes armures, et répondirent, avec un sourire hautain : « Quand vous serez revenus à l'ancienne

1 Ea res magnam spem mihi injecit, de illis lucrandis, qui hactenus fuerunt male morigeri verbo. (Ibid.)

« foi, nous prêterons l'oreille à vos homélies. » Tous les membres du gouvernement, assemblés à Berne en conseil souverain, résolurent de donner l'exemple, et renoncèrent solennellement au service et aux pensions des princes. Ainsi la Réformation montrait sa foi par ses œuvres.

Une autre lutte eut lieu. Au-dessus du lac de Thun, s'élèvent des rochers escarpés, au milieu desquels se trouve une caverne profonde, où, si l'on en doit croire la tradition, le pieux Breton Béat vint se vouer, dans les temps anciens, à toutes les austérités de la vie ascétique, mais surtout à la conversion des contrées environnantes. On assurait que la tête du saint, mort dans les Gaules, était conservée dans cette caverne; aussi les pèlerins y accouraient-ils de toutes parts. Les pieux habitants de Zug, de Schwytz, d'Uri, d'Argovie, gémissaient en pensant que la sainte tête de l'apôtre de la Suisse demeurerait désormais en une terre hérétique. L'abbé du célèbre couvent de Mouri en Argovie, et quelques-uns de ses amis, partirent pour enlever cette relique, comme autrefois les Argonautes, pour conquérir la toison d'or. Ils arrivèrent sous l'humble apparence de chétifs pèlerins, et pénétrèrent dans la caverne; l'un d'eux déroba habilement la tête, un autre la plaça mystérieusement dans son capuchon, et ils disparurent. Une tête de mort, voilà tout ce que la Papauté parvint à sauver du naufrage. Mais cette conquête même est plus que douteuse. Les Bernois, qui eurent vent de cette expédition, envoyèrent le 18 mai trois députés, qui trouvèrent,

assurèrent-ils, la fameuse tête, et la firent ensevelir honorablement sous leurs yeux, dans un cimetière du couvent d'Interlaken. Cette lutte autour d'un crâne caractérise l'Église qui venait de succomber à Berne, au souffle vivifiant de l'Évangile. *Laissons les morts ensevelir leurs morts.*

La Réformation avait triomphé à Berne; mais un orage grossissait inaperçu dans les montagnes, et menaçait de la renverser. L'État, uni à l'Église, se rappela son antique renommée: se voyant attaqué par les armes, il saisit les armes, et agit avec cette décision qui jadis avait sauvé Rome en des dangers pareils.

Un secret mécontentement fermentait parmi le peuple des villes et des montagnes. Les uns étaient encore attachés à l'ancienne foi, et les autres n'avaient quitté la messe que pour qu'on leur quittât la dîme. D'antiques liens de voisinage, de commune origine et de communes mœurs, unissaient les habitants de l'Obwald (Underwald) à ceux du Hasli et de l'Oberland bernois, séparés seulement par le mont Brünig et le col élevé du Joch. On avait répandu le bruit que le gouvernement de Berne avait profané les lieux où l'on gardait les restes précieux de saint Béat, l'apôtre de ces montagnes; et aussitôt l'indignation avait saisi ces peuples pasteurs, qui tiennent, plus que d'autres, aux superstitions et aux coutumes de leurs pères.

Tandis que l'amour de la Papauté en entraînait quelques-uns, d'autres étaient emportés par des

désirs de liberté. Les sujets du monastère d'Interlaken, froissés par la domination monacale, se mirent à crier : « Nous voulons devenir nos propres « maîtres, et ne plus payer ni rentes ni dîmes! » Le prévôt du couvent, effrayé, fit cession à Berne de tous ses droits, pour la somme de cent mille florins[1]; et un bailli, accompagné de plusieurs conseillers, vint prendre possession du monastère.

Le bruit se répandit que l'on allait emporter à Rome tous les biens du couvent; et, le 21 avril, on vit arriver, du lac et de toutes les vallées, une troupe de gens du Grindelwald, de Lauterbrunnen, de Ringelberg, de Brienz et d'autres lieux encore, qui, envahissant le cloître à main armée, jurèrent d'aller chercher dans Berne même les biens qu'on osait leur ravir.

On les apaisa pour le moment; mais, au commencement de juin, le peuple, à l'instigation d'Underwald, se souleva de nouveau dans tout le Hasli. La Landsgemeinde ayant été convoquée, décida, à une majorité de quarante voix, le rétablissement de la messe. Aussitôt on chasse le pasteur Jächli; quelques hommes passent le Brünig, et ramènent des prêtres d'Underwald au son des fifres et des trompettes. On les découvre de loin, descendant la montagne, et on leur répond du fond de la vallée par des cris prolongés. Ils arrivent; tous s'embrassent, et ce peuple célèbre

1 Totum regnum suum tradiderunt in manus magistratus nostri. (Haller ad Zw., 31 mars.)

de nouveau la messe avec de grandes démonstrations de joie. En même temps les gens de Frütigen et de la riche vallée d'Adelboden assaillent le châtelain Reutter, lui enlèvent ses troupeaux, et établissent un prêtre romain à la place du pasteur. A Æschi, les femmes même prennent les armes, chassent le pasteur de l'église, et y ramènent en triomphe les images. La révolte grossissant de hameau en hameau, de vallée en vallée, envahit de nouveau Interlaken. Tous les mécontents s'y réunissent le 22 octobre, et jurent, en levant la main vers le ciel, de défendre courageusement leurs droits et leur liberté.

Jamais peut-être la République n'avait couru de si grands dangers. Tous les princes de l'Europe et presque tous les cantons de la Suisse étaient opposés à l'Évangile. Le bruit d'un armement de l'Autriche, destiné à intervenir en faveur du Pape, se répandait dans les cantons réformés [1]. Chaque jour voyait des attroupements séditieux [2], et l'on refusait au magistrat cens, redevances, dîmes et toute obéissance, à moins qu'il ne fermât les yeux sur les desseins des Catholiques-romains. Le Conseil perdit la tête. Étonné, interdit, exposé à la défiance des uns, aux insultes des autres, il se dispersa lâchement, sous prétexte des vendanges, et, croisant les bras en face du danger, attendit

1 Audisti nimirum quam se apparent *Austriaci* ad bellum; adversus quos ignoratur. Suspicantur quidam in Helvetios. (Ecolamp. ad Zw. Epp. II, p. 161.)

2 Seditiosorum concursus sunt quotidiani. (Zw. Epp. II, p. 227.)

qu'un Messie descendant du ciel, dit un Réformateur, vînt sauver la République[1]. Les ministres signalaient le péril, avertissaient, conjuraient;... mais chacun faisait la sourde oreille. « Christ languissait dans Berne, dit Haller, et semblait près « d'y perdre la vie[2]. » Le peuple s'agitait, s'assemblait, pérorait, murmurait, et versait des larmes. Partout, dans ses réunions tumultueuses, se faisait entendre cette complainte de Manuel sur les Papistes et la Papauté :

« Ils poussent des clameurs de haine et de colère,
« Parce que nous voulons être avec toi, Seigneur;
« Que devant toi l'idole a dû tomber en terre,
« Et que nous rejetons la guerre avec horreur (3). »

Berne ressemblait à une mer en tourmente; et Haller, qui suivait ce bruissement des flots, s'écriait, dans la plus vive angoisse : « La sagesse s'est « départie des sages, le conseil s'est départi des « conseillers, la force s'est départie des chefs et « du peuple. Le nombre des séditieux augmente. « Hélas! que peut opposer l'ours pesamment en« dormi à tant et de si robustes chasseurs[4]? Si « Christ se retire, nous périrons tous! »

Ces craintes allaient se réaliser. Les petits cantons prétendaient pouvoir s'immiscer dans les choses de la foi, sans porter atteinte au pacte

1 Nunc, nunc suum Messiam advenisse sperantes. (Ibid.)

2 Ita languet Christus apud nos. (Ibid.)

3 Dass wir hand d'Götzen geworfen hin. (Cantique et prière.)

4 Quid hoc inter tot et tantos venatores robustos? (Zw. Epp. I, p. 233.)

fédéral. Tandis que six cents hommes d'Uri se tenaient prêts au départ, huit cents hommes d'Underwald, portant à leurs chapeaux des branches de sapin, symbole de la vieille foi, la tête haute, le regard sombre et irrité, passaient le Brünig sous l'antique bannière du pays, portée par Gaspard de Flue, bien peu digne d'être le petit-fils du fameux Nicolas. C'était depuis longtemps la première violation de la paix nationale. Ayant rejoint à Brienz les gens du Hasli, cette petite armée traversa le lac, passa sous les cascades du Giesbach, et arriva à Untersee, forte de treize cents hommes, et prête à marcher sur Berne pour rétablir dans cette ville rebelle le Pape, les images et la messe. En Suisse, comme en Allemagne, la Réformation rencontrait dès son origine une guerre de paysans. Au premier succès, de nouveaux combattants pouvaient accourir, et se répandre par le Brünig sur la république infidèle. L'armée n'était qu'à six lieues de Berne, et déjà les fils de l'Underwald brandissaient fièrement leurs épées sur les bords du lac de Thun.

Ainsi les alliances fédérales étaient foulées aux pieds par ceux mêmes qui aspiraient au nom de conservateurs. Berne était en droit de repousser par la force cette attaque criminelle. Rappelant tout à coup sa vertu antique, elle se réveilla, et jura de périr plutôt que de tolérer l'intervention d'Underwald, le retour de la messe et la furie des campagnards [1]. Il y eut alors dans le cœur des

1 Quam missam reducem aut violentiam villanorum pati. (Haller à Zwingle, 26 octobre.)

Bernois l'un de ces éclairs qui viennent d'en haut, et qui sauvent les individus et les nations. « Que « la force de la ville de Berne, s'écria l'avoyer « d'Erlach, soit uniquement en Dieu et dans la « fidélité de son peuple! » Tout le Conseil et toute la bourgeoisie répondirent par de bruyantes acclamations. On sortit en toute hâte la grande bannière, les citoyens coururent aux armes, les compagnies se formèrent, et les troupes de la République partirent, ayant à leur tête le vaillant avoyer.

A peine le gouvernement bernois avait-il fait acte d'énergie, qu'il vit croître la confiance de ses amis et tomber le courage de ses adversaires. Dieu n'abandonne pas un peuple qui ne s'abandonne pas lui-même. Plusieurs des habitants de l'Oberland quittèrent intimidés les drapeaux de la révolte. En même temps, des députés de Lucerne et de Bâle représentèrent à Underwald qu'il portait atteinte aux alliances fédérales. Les révoltés, démoralisés par la fermeté de la République, abandonnèrent Untersee, et se retirèrent au couvent d'Interlaken. Bientôt même, voyant la décision de leurs adversaires, incommodés d'ailleurs par les pluies froides qui ne cessaient de tomber, et craignant que les neiges, en couvrant les montagnes, ne leur fermassent le retour dans leurs foyers, les hommes d'Underwald évacuèrent Interlaken pendant la nuit. Les Bernois, au nombre de cinq mille, en prirent aussitôt possession, et sommèrent les habitants du Hasli et du bailliage d'Interlaken de se réunir le 4 novembre dans la

plaine qui entoure le couvent[1]. Ce jour étant arrivé, l'armée bernoise se rangea en ordre de bataille, puis forma un cercle, où d'Erlach fit entrer tous les paysans. A peine avait-il placé les rebelles à sa gauche et les citoyens fidèles à sa droite, que la mousqueterie et l'artillerie firent une décharge générale, dont le bruit retentit dans toutes les montagnes, et remplit d'effroi les rebelles, qui crurent y voir le signal de la mort. Mais on avait seulement voulu leur montrer qu'ils étaient au pouvoir de la République. D'Erlach, qui prit la parole après cet étrange exorde, n'avait pas fini son discours, que tous, se jetant à genoux et confessant leur faute, demandèrent grâce. La République était satisfaite, la rébellion était finie. Les bannières du pays furent transportées à Berne, et l'aigle d'Interlaken, uni au bouquetin du Hasli, y figurèrent quelque temps au-dessous de l'ours, comme trophée de cette victoire. Quatre des chefs furent mis à mort, et une amnistie fut accordée au reste des révoltés. « Les Bernois, dit Zwingle, « comme autrefois Alexandre de Macédoine, ont « tranché le nœud gordien avec courage et avec « gloire[2]. » Ainsi pensait le Réformateur zurichois; mais l'expérience devait lui apprendre un jour que, pour trancher de tels nœuds, il faut une autre épée que celle des d'Erlach et des Alexandre. Quoi

1 Suivant la tradition, ce fut sur la place où se trouve maintenant l'hôtel d'Interlaken.

2 Bernenses, pro sua dignitate, nodum hunc, quemadmodum Alexander Macedo, gordium dissectari. (Zw. Epp. II, p. 243.)

qu'il en soit, la paix était rétablie, et l'on n'entendait plus dans la vallée du Hasli d'autre bruit que ce sublime tumulte que portent au loin le Reichenbach et les cascades qui l'environnent, en versant du haut des monts leurs eaux colossales et écumantes.

Tout en répudiant pour l'Église le bras des bandes helvétiques, il serait insensé de méconnaître les avantages politiques de cette victoire. La noblesse avait cru que la réforme de l'Église porterait atteinte à l'existence même de l'État. On avait la preuve du contraire ; on voyait que quand l'Évangile est reçu par un peuple, il double sa force. La confiance généreuse avec laquelle, à l'heure du danger, on avait placé à la tête des affaires et de l'armée quelques-uns des adversaires de la Réformation, eut les conséquences les plus heureuses. Tous comprirent que la Réforme ne voulait pas effacer tous les souvenirs ; les préjugés se dissipèrent ; les haines s'apaisèrent ; l'Évangile rallia peu à peu tous les cœurs ; et l'on vit se réaliser cet antique et singulier proverbe, répété si souvent par les amis et les ennemis de la puissante république : « Dieu est devenu bourgeois de Berne. »

IV.

La Réformation de Berne fut décisive pour plusieurs cantons. Le même vent qui avait soufflé d'en haut avec tant de force sur la patrie des de Watteville et des Haller, abattit « les idoles »

dans une grande partie de la Suisse. En beaucoup de lieux, on s'indignait de voir la Réformation arrêtée par la prudence craintive des diplomates; la diplomatie étant rompue à Berne, la lumière longtemps contenue répandit au loin ses rayons.

Vadian, bourgmestre de Saint-Gall, qui avait présidé à la dispute bernoise, était à peine de retour chez lui, que les bourgeois, autorisés par le magistrat, enlevèrent les images de l'église de Saint-Magnus, portèrent à la monnaie une main en argent du saint et l'argenterie de la paroisse, et distribuèrent aux pauvres les espèces qu'on leur donna en échange, répandant comme Marie leur vase de parfums sur la tête de Jésus-Christ [1]. Puis les Saint-Gallois, curieux de dévoiler d'anciens mystères, portèrent la main, dans l'abbaye même, sur des châsses et des croix longtemps offertes à leur adoration; mais, au lieu de reliques précieuses, ils n'y trouvèrent, ô surprise! que de la poix résine, quelques pièces de monnaie, de petites images de bois, de vieux linges usés, un crâne, une grosse dent, et une coquille d'escargot. Rome, au lieu de cette noble chute qui signale la fin des grands caractères, tombait au milieu de stupides superstitions, de fraudes honteuses, et des rires ironiques de tout le peuple.

De telles découvertes excitèrent malheureusement les passions de la multitude. Un soir, de méchantes gens voulant effrayer les pauvres reli-

1 War gemünzet und den Armen ausgetheilt. (J. J. Hottinger, III, p. 415). — Ev. selon S. Matth., XXVI, 7.

gieuses de Sainte-Catherine, qui avaient opposé à la Réforme une résistance opiniâtre, entourèrent le couvent de leurs cris. En vain les nonnes barricadèrent-elles leurs portes; les murailles furent bientôt escaladées, et le bon vin, les viandes, les confitures et toutes les douceurs peu ascétiques de ces religieuses devinrent la proie de ces mauvais plaisants. Une autre persécution les attendait. Le docteur Schappeler ayant été nommé leur catéchiste, on leur commanda de quitter leurs vêtements monastiques, et d'assister, « vêtues comme « tout le monde, » dit la sœur Wiborath, à ses prêches hérétiques. Quelques-unes embrassèrent la Réforme; mais trente d'entre elles préférèrent l'exil[1]. Le 5 février 1528, un nombreux synode posa les bases de la constitution de l'église de Saint-Gall.

La lutte fut plus violente à Glaris. Les semences de vérité évangélique que Zwingle y avait répandues n'y avaient guère prospéré. Les membres du gouvernement repoussaient avec anxiété toute innovation, et le peuple aimait mieux « sauter, danser, « et faire des miracles *le verre à la main*, » comme dit une ancienne chronique, que de s'occuper de l'Évangile. Le 15 mars 1528, la Landsgemeinde s'étant prononcée à une majorité de trente-trois voix en faveur de la messe, les partis se dessinèrent avec plus de force; les images furent brisées à Matt, à Elm, à Bettschwanden; et chacun res-

1 Arx, Gesch. S. Gall. II, p. 529. J. J. Hottinger, p. 416. Muller. Hottinger, II, p. 91.

tant à l'écart dans sa maison ou dans son village, il n'y eut plus dans le canton ni conseil d'État ni tribunaux. A Schwanden, le ministre Pierre Rumelin avait invité les catholiques à discuter avec lui dans l'église; mais ceux-ci, au lieu de discuter, firent, tambour en tête, le tour du temple où les Réformés étaient réunis; et puis, se jetant dans la maison du pasteur, située au milieu du bourg, ils y brisèrent les poêles et les fenêtres. Les Réformés, irrités, prirent leur revanche, et brûlèrent les images. Le 25 avril 1529, on conclut un accord en vertu duquel chacun aurait le choix de la messe ou du prêche.

A Wesen, où Schwitz exerçait avec Glaris la souveraineté, des députés de ce premier canton menaçaient le peuple. Alors des jeunes gens sortirent les images de l'église, les portèrent sur la place, près des bords du lac pittoresque de Wallenstadt, au-dessus duquel s'élèvent les montagnes de l'Ammon et des Sept-Électeurs, et dirent aux « idoles » : « Voyez! ce chemin (celui du lac) « conduit à Coire et à Rome; celui-ci, au sud, à « Glaris; cet autre, à l'ouest, à Schwitz; et ce « quatrième, par l'Ammon, à Saint-Gall. Prenez « celui qu'il vous plaira; mais si vous ne bougez « pas, on vous brûlera! » Après quelques moments d'attente, ces jeunes gens jetèrent au feu les images demeurées immobiles; et les députés de Schwitz, témoins de cette exécution, s'éloignèrent hors d'eux-mêmes, et remplirent tout leur canton de projets de vengeance, qui ne se réalisèrent que trop.

Dans le canton d'Appenzell, on ouvrit un colloque, auquel on vit tout à coup arriver une troupe de Catholiques-romains, armés de bâtons et de fouets, et criant : « Où sont les prédicants? Nous « les voulons mettre hors du village! » Ces étranges docteurs blessèrent les ministres, et dispersèrent à coups de fouets l'assemblée. Cependant, sur les huit paroisses dont se composait le canton, six embrassèrent la Réforme; et les Appenzellois finirent par se partager en deux petits peuples, l'un romain et l'autre réformé.

Dans les Grisons, on proclama la liberté religieuse, on attribua aux communes l'élection des pasteurs, on rasa plusieurs châteaux pour rendre impossible le retour du régime arbitraire, et l'évêque effrayé alla cacher dans le Tyrol ses désirs de vengeance et sa colère. « Les Grisons, disait « Zwingle, avancent de jour en jour. C'est un « peuple qui pour le courage rappelle les anciens « Toscans, et pour la candeur les anciens Suisses [1]. »

Schaffouse, après avoir longtemps « boité des « deux côtés, » fit, sur la demande de Zurich et de Berne, enlever sans bruit et sans désordre les images de ses temples. En même temps, la Réforme envahissait la Thurgovie, la vallée du Rhin, et d'autres bailliages soumis aux cantons. En vain les cantons romains, qui étaient en majorité, protestaient-ils : « Quand il s'agit d'affaires tempo- « relles, répondaient Zurich et Berne, nous ne

1 Gens animo veteres Tuscos referens, candore veteres Helvetios. (Zw. Epp.)

« nous opposons point à la pluralité des votes; « mais la Parole de Dieu ne peut être soumise « aux suffrages des hommes. » Toutes les contrées qui s'étendent sur les bords de la Thur, du lac de Constance et du Rhin supérieur, embrassèrent l'Évangile. Ceux de Mammeren, près de l'endroit où le Rhin sort du lac, jetèrent à l'eau leurs images. Mais la statue de saint Blaise, à ce que rapporte un moine nommé Lang [1], après s'être tenue quelque temps debout, et avoir contemplé les lieux ingrats d'où elle était bannie, traversa le lac à la nage jusqu'à Catahorn, situé sur l'autre rive. Même en se sauvant, la Papauté faisait des miracles.

Ainsi, les superstitions populaires tombaient en Suisse, quelquefois sous les coups d'un peuple passionné. Tout grand développement dans l'histoire provoque une opposition énergique contre ce qui l'a précédé. Il s'y trouve nécessairement un élément agressif, qui doit agir librement et frayer une voie nouvelle. Aux jours de la Réformation, les docteurs attaquaient le Pape; le peuple attaquait les images. Le mouvement dépassa presque toujours la juste mesure. Pour que l'humanité fasse un pas en avant, il faut que ses éclaireurs en fassent plusieurs. On doit condamner les pas qui vont au delà, mais il faut en reconnaître la nécessité. Ne l'oublions pas dans l'histoire de la Réformation, et surtout dans celle de la Suisse.

1 J. J. Hottinger, III, p. 426.

Zurich était réformé, Berne venait de l'être; il restait encore à gagner Bâle, pour que les grandes villes de la Confédération fussent toutes gagnées à la foi évangélique. La réformation de cette studieuse cité fut la conséquence la plus importante de celle de la belliqueuse Berne.

Il y avait six ans que l'Évangile était prêché à Bâle. Le doux et pieux Écolampade attendait toujours des temps plus heureux. « Les té« nèbres, disait-il, vont se retirer devant les rayons « de la vérité [1]. » Mais son attente était vaine. Une triple aristocratie, le haut clergé, les nobles et l'Université, arrêtaient le libre développement des convictions chrétiennes. C'était la bourgeoisie qui devait être appelée à faire triompher à Bâle la cause de la Réforme [2]. Malheureusement le flot populaire ne sait rien envahir sans y jeter quelque écume.

L'Évangile avait, il est vrai, plusieurs amis dans les conseils; mais, hommes de tiers parti, ils louvoyaient à l'instar d'Érasme, au lieu de voguer droit au but. On ordonnait « la pure prédication « de la Parole de Dieu, » mais en stipulant qu'elle devait être « sans luthéranisme. » Le vieux et pieux évêque Utenheim, retiré à Bruntrut, soutenu par deux domestiques, se rendait chaque jour en chancelant à l'église, pour y célébrer la messe, d'une voix cassée. Gundelshein, ennemi de

1 Sperabam enim tenebras veritatis radio cessuras tandem. (Zw. Epp. II, p. 136.)

2 Major pars civitatis quæ toto corde dolet, tantis nos dissidiis laborare. (Ibid.)

la Réforme, lui succéda bientôt; et le 23 septembre, suivi de plusieurs exilés et d'une suite de quarante chevaux, il fit une entrée triomphale à Bâle, se proposant de tout y remettre sur l'ancien pied. Aussi Écolampade, effrayé, écrivit-il à Zwingle : « Notre cause tient à un fil ! »

Mais les bourgeois dédommagèrent la Réformation des dédains des grands, et des terreurs qu'inspirait le nouvel évêque. Ils organisèrent des repas de cinquante et de cent convives; et Écolampade vint, avec ses collègues, s'asseoir à ces tables du peuple, où des acclamations énergiques saluaient de vivat répétés l'œuvre de la Réformation. Bientôt même le Conseil parut pencher du côté de l'Évangile. Vingt jours de fête furent retranchés, et il fut permis aux prêtres de ne pas dire la messe. « C'en est fait de Rome ! » s'écriait-on. Mais Écolampade, branlant la tête, disait : « Je crains qu'à force de vouloir s'asseoir à la fois « sur l'une et l'autre chaise, Bâle ne tombe finalement entre deux [1]. »

Ce fut à cette époque qu'il revint de la dispute de Berne. Il arriva pour fermer les yeux à sa pieuse mère. Puis le Réformateur se vit seul, succombant sous le poids des soucis publics et domestiques; car sa maison était ouverte à tous les chrétiens fugitifs. « J'épouserai une Monica [2], « avait-il dit souvent, ou je resterai célibataire. »

1 Vereorque ne dum semper utraque sella sedere velit, utraque excludatur aliquando. (Zw. Epp. II, p. 157.)

2 Nom de la mère de S. Augustin.

Il crut alors avoir trouvé la « sœur chrétienne » qu'il cherchait. C'était Wilibrandis, fille d'un chevalier de l'empereur Maximilien, et veuve du maître ès arts Keller, déjà éprouvée par de grandes adversités. Il l'épousa, en disant : « Je « regarde à l'ordonnance de Dieu, et non à la « mine renfrognée des hommes. » Cela n'empêcha pas le malin Érasme de s'écrier : « On appelle l'af- « faire de Luther une tragédie ; moi je dis que « c'est une comédie, car chaque péripétie du « drame est marquée par un mariage. » Cette plaisanterie a été souvent répétée ; longtemps il a été de mode d'expliquer la Réformation par le désir des princes d'avoir les biens de l'Église, et le goût des prêtres pour le mariage. Cette méthode vulgaire est maintenant stigmatisée par les meilleurs controversistes romains, comme « la preuve d'un « esprit singulièrement étroit. » « La Réformation « est provenue, ajoutent-ils, d'un zèle véritable « et chrétien, quoique peu éclairé [1]. »

Le retour d'Écolampade eut pour Bâle des conséquences plus importantes encore que pour lui-même. La dispute de Berne y causa une immense sensation. « Berne, la puissante « Berne se réforme !... » On se le communique, on se le répète : « Quoi donc ! l'ours farouche est « sorti de sa tanière... il cherche en tâtonnant « les rayons du soleil... et Bâle, la ville des lu-

1 Voir la *Symbolique catholique romaine de Mœhler* (l'un des écrits les plus importants que Rome ait produits depuis Bossuet), soit dans la préface, soit dans le corps de l'ouvrage.

« mières, Bâle, la cité adoptive d'Érasme et d'É-
« colampade, Bâle demeure dans les ténèbres!... »

Le vendredi saint (10 avril 1528), à l'insu du Conseil et d'Écolampade, cinq ouvriers, de la tribu des fileurs, entrent dans l'église de Saint-Martin, qui était celle du Réformateur, et où la messe était déjà abolie, et en enlèvent toutes les « idoles. » Puis, trois jours après, le lundi de Pâques, vingt-quatre bourgeois emportent, après le sermon du soir, toutes les images de l'église des Augustins.

C'en était trop : voulait-on donc faire sortir Bâle et ses Conseils de ce juste milieu où jusqu'à cette heure ils s'étaient si sagement tenus? Le Conseil s'assembla en toute hâte le mardi matin, et fit jeter en prison les cinq fileurs de soie; mais les bourgeois étant intervenus, on relâcha les prisonniers, et l'on supprima même les images dans cinq églises. Ces demi-mesures suffirent pour quelque temps.

Tout à coup l'incendie éclata avec plus de violence. On prêchait à Saint-Martin et à Saint-Léonard contre les abominations de la cathédrale; et à la cathédrale, on appelait les Réformés « des « hérétiques, des vauriens, des misérables[1]. » Les Papistes célébraient messe sur messe. Le bourgmestre Meyer, ami de la Réforme, avait avec lui la majorité du peuple; le bourgmestre Meltinger, chef intrépide des partisans de Rome, dominait dans les Conseils. Une collision devenait inévi-

1 Ketzer, Schelmen und Buben. Bülling. Ch. II, p. 36.

table. « L'heure fatale s'approche, dit Écolampade, « terrible pour les ennemis de Dieu [1]. »

Le mercredi 23 décembre, deux jours avant Noël, trois cents citoyens, de toutes les tribus, hommes pieux et honnêtes, se rassemblaient à la maison de la tribu des jardiniers, et y rédigeaient une supplique au Sénat. Pendant ce temps, les amis de la Papauté, qui habitaient surtout le Petit-Bâle et le faubourg Saint-Paul, se mirent sous les armes, opposant l'épée et la lance aux bourgeois réformés, au moment où ceux-ci portaient au Conseil leur requête, et s'efforcèrent, mais inutilement, de leur barrer le chemin.

Le bourgmestre Meltinger refusa fièrement de recevoir la supplique, et somma les bourgeois, sur la foi de leur serment civique, de retourner dans leurs maisons. Mais le bourgmestre Meyer la prit, et le Sénat en ordonna la lecture. « Honorés, sages « et gracieux seigneurs, y était-il dit, nous, vos « obéissants concitoyens des tribus, nous nous « adressons à vous comme à des pères bien-ai-« més, auxquels nous sommes prêts à obéir, au « péril de nos biens et de notre vie. Prenez à « cœur la gloire de Dieu; rendez la paix à la ville; « obligez tous les prédicateurs du Pape à discuter « franchement avec les ministres. Si la messe est « vraie, nous la voulons dans nos églises; mais « si elle est une abomination devant Dieu, pour-« quoi, pour l'amour des prêtres, attirerions-nous

1 Maturatur fatalis hora, et tremenda hostibus Dei. (Zw. Epp. II, p. 213.)

« sur nous et sur nos enfants sa terrible colère? »

Ainsi parlaient les bourgeois de Bâle. Il n'y avait rien de révolutionnaire ni dans leur langage ni dans leur démarche. Ils voulaient le bien avec décision, mais avec calme. Tout pouvait encore se passer avec ordre et bienséance. Mais ici commence une période nouvelle : le navire de la Réforme va entrer dans le port, mais non sans avoir traversé de violents orages.

V.

Ce furent les partisans de l'Évêque qui sortirent les premiers de la voie légale. Pleins de terreur, en apprenant qu'on attendait des médiateurs de Zurich et de Berne, ils couraient çà et là dans la ville, assuraient qu'une armée autrichienne venait à leur aide, et montaient des pierres dans leurs maisons. Alors les Réformés firent de même. L'émeute grossit d'heure en heure; et, dans la nuit du 25 au 26 décembre, les Papistes se trouvèrent tous sous les armes; on comptait même dans leurs rangs quelques prêtres, l'arquebuse à la main.

A peine les Réformés l'ont-ils appris, que quelques-uns d'entre eux parcourent en hâte les rues, heurtent aux portes et réveillent leurs amis, qui, sautant hors de leurs lits, saisissent leurs mousquets et courent à l'abbaye des Jardiniers, rendez-vous des partisans de la Réforme. Ils furent bientôt au nombre de trois mille.

Les deux partis passèrent la nuit sous les

armes. A chaque moment la guerre civile, et, ce qui est pis encore, la guerre des foyers, pouvait éclater. Enfin, on convint que l'un et l'autre parti nommerait des délégués pour traiter de cette affaire avec le Sénat. Les Réformés choisirent trente hommes de grande considération, de cœur, de foi et d'expérience, qui s'établirent à l'abbaye des Jardiniers. Les partisans de l'ancienne foi choisirent aussi une commission, mais moins nombreuse et moins respectable, qui se fixa à l'abbaye des Poissonniers. Le Conseil était constamment en séance. Toutes les portes de la ville, à l'exception de deux, étaient fermées; partout on avait placé de fortes gardes. Des députés de Lucerne, d'Uri, de Schaffouse, de Zug, de Schwitz, de Soleure, de Mulhouse, de Strasbourg, arrivaient successivement; l'agitation et le trouble croissaient d'heure en heure.

Il fallait sortir d'une crise aussi violente. Le Sénat, fidèle à ses idées de juste milieu, arrêta que les prêtres continueraient à célébrer la messe, mais que tous, prêtres et ministres, devraient prêcher la parole de Dieu, et à cet effet s'assembleraient une fois par semaine pour conférer sur les saintes Écritures. Puis on réunit les Luthériens dans l'église des Franciscains, les Papistes dans celle des Dominicains. Le Sénat se rendit d'abord dans la première, où se trouvaient plus de deux mille citoyens. A peine le secrétaire y eut-il lu l'ordonnance, qu'une grande agitation se manifesta: « Cela ne se fera pas [1]! » s'écria un homme du peu-

[1] Quidam e plebe clamitabat: Hoc non fiet! (Zw. Epp. II, p. 255.)

ple. — « Nous ne permettrons plus la messe, non, « pas même une seule ! » s'écria un autre. Et tous de répéter : « Point de messe ! point de messe ! plu- « tôt mourir [1] ! »

Le Sénat s'étant alors rendu dans l'église des Dominicains, tous les Catholiques, au nombre de six cents, parmi lesquels se trouvaient plusieurs domestiques étrangers, s'écrièrent : « Nous « sommes prêts à donner notre vie pour la « messe ! Nous le jurons ! nous le jurons ! répé- « taient-ils la main levée. Si l'on rejette la messe, « aux armes ! aux armes [2] ! » Le Sénat se retira, plus embarrassé que jamais.

Trois jours après, on réunit de nouveau les deux partis. Écolampade monta en chaire. « Soyez « doux et traitables, » dit-il. Il parla avec tant d'onction, que quelques-uns étaient près de fondre en larmes [3]. L'assemblée se mit en prière ; puis elle déclara qu'elle acceptait une nouvelle ordonnance, en vertu de laquelle, quinze jours après Pentecôte, il y aurait une dispute publique, où l'on ne pourrait se servir que d'arguments tirés de la parole de Dieu ; qu'après cela le peuple voterait pour ou contre la messe, que la majorité en déciderait ; et qu'en attendant la messe ne serait célébrée que dans trois temples, bien entendu pourtant que l'on n'enseignerait rien contre la sainte Écriture.

1 Nos plane ea non feremus, aut moriemur omnes. (Ibid.)

2 At altera pars minitabat prælia, si missam rejicerent. (Ib.)

3 Ut nemo non commoveretur, et profecto fere mihi lacrymas excussisset. (Ibid.)

La minorité romaine rejeta ces propositions : « Bâle, dit-elle, n'est pas comme Berne et Zu- « rich : ses revenus viennent en grande partie de « pays opposés à la Réformation! » Les prêtres ayant refusé de se rendre aux conférences hebdomadaires, on les suspendit; et pendant quinze jours il n'y eut ni sermon ni messe à la cathédrale et aux églises de Saint-Ulrich, de Saint-Pierre et de Saint-Théodore.

Ceux qui demeuraient fidèles à Rome résolurent de faire une défense intrépide. Meltinger fit monter Sébastien Müller dans la chaire de Saint-Pierre, qui lui avait été interdite; et ce prêtre violent lança contre la Réforme les sarcasmes les plus injurieux, tellement que quelques Évangéliques, présents au prône, furent insultés et presque assommés.

Il fallait sortir Bâle de ce mauvais pas, et porter un coup décisif. « Souvenons-nous de notre « liberté, dirent les bourgeois réformés, et de ce « que nous devons à la gloire de Christ, à la « justice publique, et à notre postérité [1]. » Ils demandèrent que les ennemis de la Réformation, parents ou amis des prêtres, qui étaient la cause de tous ces délais et de tous ces troubles, ne siégeassent plus dans le Conseil, jusqu'à ce que la paix fût rétablie. C'était le 8 février; le Conseil annonça qu'il rendrait réponse le lendemain.

1 Cogitans quid gloriæ Christi, quid justitiæ publicæ, quidque posteritati suæ deberet. (Œcolampas Capitoni. Msc. de Zurich.)

A six heures du soir, douze cents bourgeois étaient rassemblés sur le marché aux grains. Ils commencèrent à craindre que le délai demandé par le Sénat ne cachât un complot. « Il nous « faut, dirent-ils, une réponse aujourd'hui même. » Le Sénat se réunit en toute hâte.

Dès lors tout prit dans Bâle une attitude menaçante. De fortes gardes furent placées par la bourgeoisie dans les abbayes des diverses tribus ; des hommes armés firent la patrouille dans les rues et bivaquèrent sur les places publiques, pour prévenir les machinations des adversaires [1]; on tendit les chaînes; on alluma des flambeaux; on planta au milieu des rues des arbres résineux, dont les flammes vacillantes dissipaient çà et là les ténèbres; on pointa six pièces de canon près de l'hôtel de ville, et l'on occupa les portes de la ville, l'arsenal et les tours. Bâle était en état de siége.

Il n'y avait plus d'espoir pour le parti romain. Le bourgmestre Meltinger, cet homme intrépide, l'un des héros de Marignan, où il avait conduit huit cents hommes au combat, perdit courage. Il gagna de nuit les bords du Rhin, avec son gendre le conseiller Eglof d'Offenbourg, entra, sans être vu, dans un petit bateau, et descendit rapidement le fleuve, à travers les brouillards et l'obscurité [2]; d'autres membres du Conseil s'échappèrent de même.

1 Ne quid forte ab adversariis insidiarum strueretur. (Ibid.)

2 Clam conscensa navicula, fuga, nescio senatu, elapsus est. (Ibid.)

Ceci donna lieu à de nouvelles alarmes. « Crai-
« gnons leurs secrètes pratiques, disaient les Ré-
« formés; peut-être vont-ils chercher ces Autri-
« chiens dont ils nous ont si souvent menacés ! »
Les bourgeois effrayés apportèrent de toutes parts des armes, et, au point du jour, ils avaient deux mille hommes sur pied. Les rayons du soleil levant éclairèrent cette multitude, décidée, mais calme.

Il était midi ; le Sénat n'avait rien conclu ; l'impatience des bourgeois ne pouvait plus se contenir. Ils détachèrent quarante hommes pour visiter les postes. Cette patrouille, passant devant la cathédrale, y entra ; et l'un des bourgeois, poussé par la curiosité, ouvrit avec sa hallebarde une armoire, où l'on avait caché des images ; l'une d'elles tomba, et se rompit en mille pièces sur les dalles [1]. La vue des débris de l'idole anima les bourgeois, qui se mirent à faire tomber, l'une après l'autre, toutes les images cachées en ce lieu. Aucune ne résista; pieds, têtes, mains, tout s'entassait pèle-mêle devant les hallebardiers. « Je
« m'étonne fort, dit Érasme, qu'elles n'aient fait
« aucun miracle pour se sauver; jadis les saints
« ont fait de fréquents prodiges pour de bien
« moindres offenses [2] ! » Quelques prêtres accoururent, et la patrouille se retira.

Cependant le bruit s'étant répandu qu'il y avait du tumulte dans cette église, trois cents hommes

1 Cum halpardis quasi per ludum aperirent armarium idolorum, unumque idolum educerent. (Ibid.)

2 Erasmi Opp., p. 291.

vinrent au secours des quarante. « Pourquoi, « disaient-ils, ménagerions-nous des idoles qui « allument les flammes de la discorde? » Les prêtres alarmés avaient fermé les portes du sanctuaire, tiré les verrous, fait des barricades, et tout préparé pour soutenir le siége. Mais ces bourgeois, dont les délais du Conseil avaient poussé à bout la patience, se jettent, en arrivant, contre l'une des portes du temple; elle cède à leurs coups, et ils se précipitent alors dans la cathédrale. L'heure du vertige est arrivée. On ne sait plus qui sont ces hommes brandissant leurs épées, agitant leurs hallebardes, poussant des cris redoutables : si ce sont des Vandales ou de fervents serviteurs de Dieu, animés du zèle qui enflammait jadis les prophètes et les rois d'Israël. Quoi qu'il en soit, il y avait égarement, puisque le pouvoir public peut seul intervenir dans les réformes publiques. Les images, les autels, les tableaux, tout est renversé et brisé. Les prêtres, qui se sont enfuis dans la sacristie et s'y tiennent cachés, tremblent de tous leurs membres, au bruit terrible que font en tombant les saintes décorations. L'œuvre de destruction s'accomplit, sans qu'aucun d'eux ait osé chercher à sauver les objets de son culte, ni fait la moindre remontrance au peuple. On entasse les débris sur les places, on y met le feu; et les bourgeois, armés et debout, se réchauffent, en cette nuit rigoureuse, à la flamme qui petille [1].

1 Lignis imaginum usi sunt vigiles, pro arcendo frigore nocturno. (Msc. de Zurich.)

Les sénateurs épouvantés accourent; ils veulent interposer leur autorité et apaiser le tumulte; mais autant vaudrait commander à la tempête. Les citoyens enthousiasmés jettent à leurs magistrats ces paroles superbes : « Ce que vous n'avez pas « su faire dans trois années, nous l'achèverons en « une heure[1]. »

En effet, la colère du peuple ne se borne pas à la cathédrale. Il respecte toute propriété particulière[2], mais il se jette sur les églises de Saint-Pierre, de Saint-Ulrich, de Saint-Alban, des Dominicains; et, dans tous ces temples, les « idoles » tombent sous les coups de ces honnêtes citoyens bâlois, qu'un feu extraordinaire embrase. Déjà on s'apprête à passer le pont pour se rendre au petit Bâle, dévoué à la cause de la Papauté. Les habitants, pleins d'alarme, demandent qu'on leur permette d'enlever eux-mêmes les images; et en toute hâte ils les transportent, tristement, dans les chambres supérieures de l'église, espérant les remettre plus tard en place.

On ne s'en tient pas à ces énergiques démonstrations; les plus échauffés parlent de se rendre à l'hôtel de ville, et de contraindre le Sénat à accéder aux vœux du peuple; mais le bon sens de la majorité fait justice de ces crieurs, et arrête leurs coupables pensées.

1 De quo vos per triennium deliberastis, nihil efficientes, nos intra horam omne absolvemus. (Œcol. Capit. Msc. de Bâle.)

2 Nulli enim vel obolum abstulerunt. (Œcol. Capitoni. Msc. de Bâle.)

Les sénateurs sentirent alors qu'il fallait imprimer à ce mouvement populaire le sceau de la légalité, et changer ainsi une révolution tumultueuse en une durable réformation [1]. La démocratie et l'Évangile furent à la fois établis dans Bâle. Le Sénat, après une heure de délibération, accorda qu'à l'avenir les élections aux deux Conseils ne se feraient point sans la participation de la bourgeoisie; que dès ce jour la messe et les images seraient abolies dans tout le canton, et que, dans toutes les délibérations qui intéresseraient la gloire de Dieu ou le bien de l'État, on prendrait l'avis des tribus. Le peuple, heureux d'avoir obtenu ces conditions, qui assuraient sa liberté politique et religieuse, retourna joyeux dans ses maisons. C'était la fin du jour [2].

Le lendemain, mercredi des Cendres, on voulait partager entre les pauvres, comme bois de chauffage, les débris des autels et des autres ornements d'église. Mais ces malheureux, avides de ces décombres, s'étant mis à se les disputer, on en fit de grandes piles sur la place de la cathédrale, et l'on y mit le feu. « Les idoles, dirent « quelques plaisants, célèbrent vraiment aujour- « d'hui leur mercredi des Cendres! » Les amis de la Papauté détournaient avec horreur leurs regards de ce spectacle sacrilége, et versaient, dit Écolampade, des larmes de sang. « Ainsi sévit-on con-

1 Cedendum plebi. (Ibid.)

2 His conditionibus plebs læta, domum rediit, sub ipsum noctis crepusculum. (Œcolamp. Capitoni. Msc. de Zurich.)

« tre les idoles, ajoute ce Réformateur, et la messe « en mourut de douleur[1]. » Le dimanche suivant, on chanta des psaumes en allemand dans toutes les églises, et le 18 février on publia une amnistie générale.

Tout avait changé dans Bâle. Les derniers étaient devenus les premiers; les premiers devenaient les derniers. Tandis qu'Écolampade, qui peu d'années auparavant était entré dans cette ville comme un étranger, sans ressource et sans pouvoir, se voyait élevé à la première place de l'Église, le puissant Érasme, troublé dans cette retraite studieuse du fond de laquelle il dictait depuis tant d'années au monde lettré ses ordres souverains, se voyait appelé à descendre dans une bruyante arène. Mais ce roi des écoles n'avait point envie de déposer son sceptre devant le peuple souverain. Depuis longtemps il détournait la tête quand il rencontrait Écolampade, qu'il avait tant aimé. D'ailleurs il craignait, en restant à Bâle, de se compromettre auprès de ses protecteurs. « Le torrent, dit-il, qui se cachait sous terre, a « jailli avec impétuosité, et exerce d'affreux ra- « vages[2]. Ma vie est en danger. Écolampade pos- « sède toutes les églises. On me crie continuelle- « ment aux oreilles; on m'assiége de lettres, de « caricatures, de pamphlets. C'en est fait, je me

1 Ita sævitum est in idola, ac missa præ dolore expiravit. (Ibid.)

2 Basilicæ torrens quidam, qui sub terra labebatur, subito erumpens..... (Er. Epp. ad Pirkheimer, juillet 1529.)

« décide à quitter Bâle. Seulement, partirai-je ou « non en cachette? L'un est plus honnête, l'autre « est plus sûr. »

Voulant mettre autant que possible en accord son honnêteté et sa prudence, Érasme demanda au batelier avec lequel il devait descendre le Rhin, de partir d'un endroit peu fréquenté. Le Sénat s'y opposa, et le timide philosophe dut entrer dans la barque amarrée près du grand pont, alors couvert d'une foule de peuple. Il descendit le Rhin, saluant d'un triste adieu cette ville qu'il avait tant aimée, et se retira à Fribourg en Brisgau, avec plusieurs savants.

De nouveaux professeurs furent appelés pour remplir les chaires vacantes de l'Université, en particulier Oswald Myconius, Phrygio, Sébastien Munster et Simon Grynæus. En même temps, on publia un ordre ecclésiastique et une confession de foi, l'un des documents les plus précieux de cette époque.

Ainsi une grande transformation s'était opérée sans qu'une goutte de sang eût été répandue. La Papauté était tombée dans Bâle, en dépit de la puissance séculière et de la puissance spirituelle. « Le coin du Seigneur, dit Écolampade, planté « dans le bois, a fendu ce mauvais nœud [1]. »

On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître que la Réformation de Bâle peut donner lieu à de sévères reproches. Luther s'était élevé contre la puissance populaire. « Quand le peuple dresse

1 Malo nodo suus cuneus obvenit. (OEcol. Capit.)

« l'oreille, avait-il dit, ne sifflez pas trop fort. « Mieux vaut encore souffrir de la part d'un tyran, « c'est-à-dire du roi, que de la part de mille ty« rans, c'est-à-dire du peuple. » Aussi a-t-on reproché au Réformateur allemand de n'avoir connu d'autre politique que le servilisme de la féodalité.

Peut-être, quand il s'agit de la Réformation suisse, fera-t-on le reproche contraire, et verra-t-on en particulier dans la Réforme de Bâle une révolution.

La Réformation devait revêtir le caractère des pays où elle s'accomplissait : en Allemagne, être monarchique, et en Suisse, républicaine. Néanmoins, en religion comme en politique, il y a une grande différence entre réformation et révolution.

Le christianisme ne veut, ni dans l'une ni dans l'autre de ces sphères, le despotisme, la servitude, la stagnation, les pas rétrogrades, ni la mort. Mais en demandant le progrès, il veut qu'il s'accomplisse par réformation, et non par révolution.

La réformation opère par la puissance de la parole, de la doctrine, de la culture, de la vérité; tandis que la révolution, ou plutôt la révolte, opère par la puissance de l'émeute, du glaive et du bâton.

Le christianisme procède par l'homme intérieur; et les chartes elles-mêmes, si elles sont seules, ne sauraient le satisfaire. Sans doute les constitutions politiques sont l'un des bienfaits de notre siècle; mais il ne suffit pas que les garanties soient couchées sur des parchemins, il faut qu'el-

les soient écrites dans les cœurs, et garanties par les mœurs elles-mêmes.

Tels étaient les principes des Réformateurs suisses; tels furent ceux de la Réforme bâloise, et c'est ce qui la distingue d'une révolution.

Il y eut, il est vrai, quelques excès. Jamais peut-être une réformation ne s'opéra parmi les hommes sans quelque mélange de révolution. Mais c'étaient bien pourtant des doctrines qui étaient en cause à Bâle : ces doctrines avaient bien agi sur les convictions morales et sur la vie du peuple; le mouvement s'était fait au dedans avant qu'il ne se montrât au dehors. Il y a plus : la Réformation ne se contenta pas d'ôter, elle donna bien plus encore; et, loin de se borner à détruire, elle répandit sur tout le peuple de riches bénédictions [1].

VI.

Le contre-coup de la dispute de Berne avait fait tomber la Papauté dans une partie considérable de la Suisse allemande. Il se fit de même sentir dans plusieurs églises de la Suisse française situées au pied du Jura, ou semées au milieu des sapins, sur ses hautes vallées, et qui avaient montré jusqu'à cette heure le plus entier dévouement au pontife romain.

Farel, voyant l'Évangile établi dans les lieux où le Rhône jette dans le cristal du Léman ses

1 Hagenbach, Vorlesungen, II, p. 125, 200.

eaux sablonneuses, portait ailleurs ses regards. Berne le secondait. Cet État, qui possédait en commun avec Fribourg les bailliages de Morat, d'Orbe, de Grandson, et qui avait des alliances avec Lausanne, Avanches, Payerne, Neuchâtel, Genève, comprenait que son intérêt et son devoir l'appelaient également à faire prêcher l'Évangile à ses alliés et à ses sujets. Il autorisa Farel à l'y porter, sous la réserve toutefois du consentement des gouvernements respectifs.

Un jour donc, se dirigeant vers Morat, Farel arriva au pied de ces tours et de ces créneaux qu'avaient attaqués, à trois reprises, les armées de Conrad le Salique, de Rodolphe de Habsbourg et de Charles le Téméraire, et y prêcha l'Évangile. Bientôt les amis de la Réforme y furent en grand nombre. Une votation générale s'étant néanmoins prononcée en faveur du Pape, Farel se rendit à Lausanne.

Repoussé d'abord par l'évêque et son clergé, il reparut bientôt muni d'une lettre des seigneurs de Berne. « Nous vous l'envoyons, disaient leurs « Excellences aux autorités de la ville, pour dé« fendre sa cause et la nôtre. Permettez qu'on « vous prêche la Parole de Dieu, et prenez garde « que l'on ne touche à un cheveu de sa tête. »

Grand trouble dans les Conseils. Placés entre Berne et l'évêque, que feront-ils? Le Conseil des Vingt-Quatre, trouvant l'affaire fort grave, convoqua le Conseil des Soixante; et celui-ci s'étant excusé, on assembla, le 14 novembre 1529, le Conseil des Deux-Cents. — Mais les Deux-Cents

renvoyèrent à leur tour l'affaire au Petit-Conseil. Personne n'en voulait. Les Lausannois se plaignaient fort, il est vrai, des saints personnages de leurs chapitres, dont la vie n'était, disaient-ils, qu'une longue orgie. Mais quand leurs regards s'arrêtaient sur le visage austère de la Réforme, ils s'épouvantaient encore plus. D'ailleurs, comment ôter à Lausanne son évêque, sa cour et ses dignitaires? Quoi! plus de pèlerins dans les temples; plus de plaideurs devant les justices ecclésiastiques; plus d'acheteurs dans les carrefours, ni de joyeux convives dans les tavernes!... Lausanne, veuve et désolée, ne verrait plus ce concours bruyant de peuple, qui fait à la fois sa richesse et sa gloire! Mieux vaut encore des désordres qui enrichissent, qu'une Réforme qui appauvrit. Farel dut s'en aller une seconde fois.

Il revint à Morat; et bientôt la Parole y gagna les cœurs. Les jours de fête, on voyait les routes de Payerne et d'Avanches se couvrir de joyeuses compagnies, qui se disaient en riant : « Allons à « Morat entendre les prêcheurs! » et s'exhortaient malignement, le long du chemin, à ne pas tomber dans les filets de l'hérésie. Mais le soir tout était changé. Saisis par la main forte de la vérité, ces mêmes gens revenaient les uns pensifs, les autres discutant avec vivacité les doctrines qu'ils avaient entendues. Le feu petillait dans toute cette contrée, et lançait dans tous les sens de longues gerbes de lumière. C'était assez pour Farel; il lui fallait de nouvelles conquêtes.

A peu de distance de Morat, se trouvait l'une

des forteresses de la Papauté, le pays de Neuchâtel. Jeanne de Hochberg, qui avait hérité de ses pères cette principauté, avait épousé, en 1504, Louis d'Orléans, duc de Longueville. Ce seigneur français ayant soutenu le roi de France, en 1512, dans sa guerre contre les Suisses, les Cantons avaient pris possession de Neuchâtel; mais ils l'avaient rendu à sa veuve en 1529.

Peu de pays devaient présenter des difficultés plus grandes à l'audacieux Réformateur. La princesse de Longueville résidant en France près de François I[er], femme de cour, vaine, prodigue, toujours endettée, et ne se souvenant de Neuchâtel que comme d'une ferme qui devait lui rapporter un bon revenu, était dévouée au Pape et à la Papauté. Douze chanoines et plusieurs prêtres et chapelains y formaient un clergé puissant, à la tête duquel se trouvait le prévôt Olivier de Hochberg, frère naturel de la princesse. Des auxiliaires pleins de zèle flanquaient ce corps de bataille. C'étaient, d'un côté, l'abbaye de Prémontrés de Fontaine-André, à trois quarts de lieue de la ville, dont les moines, après avoir, au douzième siècle, défriché le pays de leurs propres mains [1], étaient devenus, peu à peu, de puissants seigneurs; et de l'autre, les religieux bénédictins de l'île Saint-Jean, dont l'abbé, dépossédé par les Bernois, s'était réfugié, plein de haine et de vengeance, dans son prieuré de Corcelles.

1 Propriis manibus. (Hist. de Neuchâtel, par F. de Chambrier, p. 13.)

Les Neuchâtelois avaient un grand respect pour les droits anciens, et l'on pouvait facilement en profiter, vu l'ignorance générale, pour maintenir les innovations de la Papauté. Les chanoines y prenaient peine. Aux enseignements de l'Évangile, ils substituaient des pompes et des spectacles. Le temple, situé sur un rocher escarpé, était rempli d'autels, de chapelles, d'images de saints; et la religion, descendant de ce sanctuaire, courait les rues, et s'y travestissait en drames et en mystères, entremêlés d'indulgences, de miracles et de débordements [1].

Cependant les soldats neuchâtelois, qui avaient fait avec l'armée bernoise la campagne de 1529, rapportèrent dans leurs foyers le plus vif enthousiasme pour la cause évangélique. Par une froide journée d'hiver, vers la fin de cette même année, un frêle bateau, parti de la rive méridionale du lac, du côté de Morat, portant un Français de pauvre apparence, cinglait au nord vers la rive neuchâteloise. Farel, car c'était lui, avait appris que le village de Serrière, situé aux portes de Neuchâtel, dépendait, pour le spirituel, de la ville évangélique de Bienne, et que le curé du lieu, Émer Beynon, « avait quelque goût pour « l'Évangile. » Aussitôt son plan de campagne avait été dressé. Il se présente à maître Émer : celui-ci le reçoit avec joie; mais que faire? car il y avait défense que Farel prêchât en église quelconque du comté... Le pauvre curé crut tout concilier

1 Mémoires sur l'église collégiale de Neuchâtel, p. 240.

en permettant à Farel de monter sur une pierre dans le cimetière, et de prêcher ainsi au peuple, le dos tourné à l'église [1].

Grande rumeur dans Neuchâtel. D'un côté, le gouvernement, les chanoines et les prêtres criaient à l'hérésie; mais de l'autre, « aucuns de Neuchâ-« tel, auxquels Dieu avait donné connaissance de « la vérité [2], » accouraient à Serrière. Bientôt ceux-ci ne purent se contenir. « Venez, dirent-« ils à Farel, et prêchez-nous dans la ville « même. »

C'était au commencement de décembre. On entra par la porte du château, et laissant le temple à gauche, sur la hauteur, on passa devant les maisons des chanoines, et on descendit dans les rues étroites qu'habitaient les bourgeois. Parvenu à la croix du marché, Farel monta sur une plateforme, et s'adressa à la foule qui accourait de toutes les rues voisines, tisseurs de laine, vignerons, agriculteurs, peuple honnête ayant plus de cœur que d'imagination. L'apparence du prêcheur était grave, son discours énergique, sa voix comme celle du tonnerre; ses yeux, sa figure, ses gestes, tout annonçait en lui un homme plein d'intrépidité. Le peuple, accoutumé à courir les rues après les baladins, fut saisi par sa parole puissante. « Farel fit un sermon d'une si grande efficace,

1 M. de Perrot, ancien pasteur de Serrière, auteur de l'ouvrage intitulé *l'Église et la Réformation*, m'a montré la pierre où Farel se plaça.

2 Msc. de Choupart.

« dit un manuscrit, qu'il gagna beaucoup de « monde [1]. »

Cependant quelques moines à la tête rase [2], s'étant glissés parmi le peuple, cherchaient à l'exciter contre le prédicateur hérétique. « Assommons-« le, » disaient quelques-uns; « à l'eau, à l'eau! » criaient d'autres, en s'avançant pour plonger Farel dans une fontaine qui se trouve encore à l'endroit où il prèchait. Mais le Réformateur demeura ferme.

A cette première prédication en succédèrent plusieurs. Pour le missionnaire, toute place était un temple; toute pierre, tout banc, toute plate-forme était une chaire. Les vents froids et les neiges de décembre auraient dû retenir les Neuchâtelois autour de leurs foyers; « les chanoines « faisaient de vigoureuses défenses [3]; » partout on voyait s'agiter « les têtes rases, » suppliant, menaçant, glapissant, tonnant... Mais tout était inutile. A peine voyait-on arrêté quelque part cet homme de petite stature, au teint pâle et brûlé du soleil, à la barbe rousse et mal peignée, à l'œil de feu, aux traits expressifs, que, malgré les moines, le peuple s'attroupait autour de lui; car c'était la parole de Dieu qui sortait de ses lèvres [4]. Tous les yeux étaient fixés sur le ministre, les bouches béantes, les oreilles tendues;

1 Cité dans le Msc. de Choupart.

2 Rasorum remoramenta. (Farellus Molano. Msc. de Neuchâtel.)

3 Contra tyrannica præcepta. (Ibid.)

4 Ad verbum festinarent. (Ibid.)

on dévorait ses paroles[1]... Et à peine avait-il parlé, que cette multitude croyait, comme si elle n'eût eu qu'une seule âme. « Oh! œuvre admira-« ble de Dieu! » s'écrie-t-il lui-même[2].

La parole de Dieu emportait la place comme du premier assaut, et, renversant des inventions que Rome avait mis des siècles à composer, s'établissait triomphante sur les ruines des traditions humaines. Il semblait à Farel voir Jésus-Christ lui-même se promener en esprit au milieu de cette foule, ouvrir les yeux de ces aveugles, toucher ces cœurs endurcis, et opérer des merveilles[3]... Aussi, à peine était-il de retour dans son humble demeure, que, d'un cœur ému, il écrivait à ses amis : « Frères, rendez grâces avec moi au « Père des miséricordes, de ce qu'il fait reluire « sa faveur à ceux qu'accablait une pesante ty-« rannie! » Et, se prosternant, il adorait[4].

Pendant ce temps, que faisaient à Neuchâtel les adhérents du Pape?

Les chanoines, membres des audiences générales, dont ils formaient le premier état, traitaient prêtres et laïques avec une intolérable hauteur. Se déchargeant de leurs fonctions sur de pauvres vicaires, ils entretenaient publiquement des femmes corrompues, les habillaient somptueusement, dotaient leurs enfants par des actes publics, se

1 Avide audientes. (Ibid.)

2 Dictu mirum. (Ibid.)

3 Quid Christus in suis egerit. (Ibid.)

4 Gratias ergo, fratres, mecum agite Patri misericordiarum, quod sit propitius gravi pressis tyrannide. (Ibid.)

battaient dans l'église, couraient la ville pendant la nuit, ou s'en allaient à l'étranger jouir dans quelque lieu caché du produit de leur avarice ou de leurs brigues. De pauvres lépreux, placés dans une maison près de la ville, y étaient entretenus des produits de certaines offrandes; les riches chanoines osèrent, du milieu de leurs festins, enlever à ces malheureux le pain de la charité[1].

A quelque distance, se trouvait l'abbaye de Fontaine-André. Or, les chanoines de Neuchâtel et les moines de Fontaine étaient en pleine guerre. Campées sur deux hauteurs, ces puissances ennemies se disputaient leurs biens, s'arrachaient leurs priviléges, se jetaient à la tête de grossières injures, et même en venaient aux mains. « Corrupteur de femmes! » disaient les chanoines à l'abbé de Fontaine-André; et l'abbé usait aussitôt du droit de représailles. C'est la Réforme qui, par la foi, a rétabli dans la chrétienté la loi morale, foulée aux pieds par la Papauté.

Depuis longtemps ces guerres de sacristie troublaient la Principauté. Tout à coup elles s'arrêtèrent. Une chose étrange se passe dans Neuchâtel... On y prêche la parole de Dieu. Les chanoines, étonnés, saisis d'effroi au sein de leurs incontinences, regardent, de leurs demeures escarpées, ce mouvement nouveau. Le bruit en arrive à Fontaine-André. Ces moines et ces prêtres suspendent leurs orgies et leurs combats. Le sensualisme païen, qui avait envahi l'Église, est déconcerté : le spiritualisme chrétien a reparu.

1 Histoire de Neuchâtel, par F. de Chambrier, p. 280.

Aussitôt chanoines et moines, si longtemps ennemis, s'embrassent et s'unissent contre le Réformateur. Il nous faut sauver la religion, disent-ils, c'est-à-dire, leurs dîmes, leurs festins, leurs désordres et leurs priviléges. Pas un d'eux ne saurait opposer une doctrine à la doctrine que prêche Farel; l'injurier est toute leur polémique. A Corcelles pourtant, ils font plus. Le ministre y prêchant près du prieuré, les moines se précipitent sur lui; au milieu d'eux est le prieur, Rodolphe de Benoît, s'agitant, excitant, cherchant à augmenter la tempête, tenant même un poignard à la main, dit un auteur [1]. Farel n'échappa qu'avec peine.

Ce n'était pas assez. La Papauté, comme toujours, recourut au pouvoir civil; les chanoines, l'abbé, le prieur, sollicitèrent à la fois le gouverneur, Georges de Rive. Farel tint ferme. « La « gloire de Jésus-Christ, dit-il, et la vive affection « que ses brebis portent à sa parole, me contrai- « gnent à endurer des souffrances plus grandes « que la langue ne saurait les exprimer [2]. » Bientôt pourtant il fallut céder. Farel passa de nouveau le lac; mais que cette traversée était différente de la première! Le feu était allumé... Le 22 décembre, il était à Morat; plus tard, à Aigle.

Bientôt il fut rappelé. Le 7 janvier 1530, on vota, à Morat, sur la religion; la majorité fut pour

1 Rosselet in Annotat. Farels Leben von Kirchofer.

2 At levia facit omnia Christus, ajoutait-il. (Farel à Dumoulin, msc. de Neuchâtel, 15 décembre.)

l'Évangile. Mais la minorité romaine, appuyée de Fribourg, entreprit aussitôt de reconquérir son ancienne position, par des insultes et de mauvais traitements. « Farel, Farel! » s'écrièrent les Réformés [1].

Peu de jours après, Farel, accompagné d'un messager bernois, gravissait, au-dessus de Vevey, ce magnifique amphithéâtre d'où l'on plonge sur les eaux du Léman; et bientôt il traversait les terres du comte Jean de Gruyère, qui avait coutume de dire : « Il faut brûler le Luther fran-« çais [2]! » A peine Farel avait-il atteint les hauteurs de Saint-Martin de Vaud[3], qu'il vit accourir le vicaire du lieu et deux autres prêtres : « Héré-« tique... diable... » lui disaient-ils. Mais le chevalier, craignant Berne, resta derrière ses murailles, et Farel passa.

Le Réformateur, ne se laissant arrêter ni par l'obligation de se défendre dans Morat, ni par la rigueur de la saison, porta aussitôt l'Évangile sur ces belles collines qui s'élèvent entre les eaux riantes des lacs de Morat et de Neuchâtel, dans les villages du Vully. Le plus complet succès couronna ses travaux. Le 15 février, quatre députés du Vully vinrent à Morat annoncer leur désir d'embrasser la Réforme, ce qui leur fut aussitôt accordé. « Laissez nos ministres prêcher l'Évangile,

1 Manuscrit de Choupart. Chambrier, Histoire de Neuchâtel, p. 293.

2 Missive de Berne au comte de Gruyère, 5 et 16 janvier 1530.

3 A gauche de la route actuelle de Vevey à Fribourg.

« dirent les seigneurs de Berne aux Fribourgeois; « et nous, nous laisserons vos prêtres faire leurs « singeries. Nous ne voulons contraindre per- « sonne [1]. » Ainsi la Réforme rendait la liberté au peuple chrétien. Ce fut alors que Farel écrivit sa belle épître, *A tous seigneurs, peuples et pasteurs*, que nous avons souvent citée [2].

Puis l'infatigable Réformateur pensa à une nouvelle mission. Une chaîne de rochers sépare la vallée jurassique de l'Erguel, déjà évangélisée par Farel, du pays des anciens Rauraques, et un passage creusé dans le roc sert de communication entre les deux contrées. On était à la fin d'avril, quand Farel, franchissant *Pierre-Pertuis* [3], descendit au village de Tavannes, et entra dans le temple au moment où le prêtre y disait la messe. Farel monte en chaire; le prêtre, surpris, s'arrête; le ministre émeut ses auditeurs, et leur semble un ange descendu du ciel. Aussitôt les images et les autels tombent; « donc le pauvre prêtre qui « chantait sa messe ne la peut pas achever. » Pour mettre bas la Papauté, il avait fallu moins de temps que le prêtre n'en passait à l'autel [4]. Une grande partie de l'évêché de Bâle fut, en quelques semaines, gagnée à la Réformation.

Pendant ce temps, l'Évangile fermentait dans Neuchâtel. Les jeunes gens qui avaient marché

1 Missive de Berne, Msc. de Choupart.

2 Voir le troisième volume, livre douzième de cette Histoire.

3 Petra Pertusa.

4 Ancien *Manuscrit*, cité dans celui de Choupart.

avec Berne, pour délivrer Genève des attaques de la Savoie, racontaient dans leurs joyeux entretiens les faits d'armes de cette campagne, et rapportaient comment les soldats bernois, ayant froid, avaient pris les images des dominicains de Genève, en disant : « Les idoles de bois ne sont bon-« nes qu'à faire du feu en hiver. »

Farel reparut dans Neuchâtel[1]. Maître du bas de la ville, il porta ses regards sur le roc élevé où dominent la cathédrale et le château. Le mieux, pensa-t-il, c'est d'attirer vers nous ces prêtres orgueilleux. Un matin, ses jeunes amis se répandent dans les rues, et y affichent de grands placards portant ces mots : *Tous ceux qui disent la messe sont des larrons, des meurtriers et des séducteurs du peuple*[2]. Grand émoi dans Neuchâtel. Les chanoines assemblent leurs gens, appellent des huissiers, et, marchant à la tête d'une grande troupe armée d'épées et de bâtons, ils descendent dans la ville, arrachent les placards sacriléges, et traduisent Farel devant la justice comme un diffamateur, demandant dix mille écus de dommages.

Les deux parties comparurent. C'était tout ce que désirait Farel. « Je conviens des faits, dit-il, mais je « maintiens mon droit. Où y a-t-il des meurtriers « plus terribles que ces séducteurs qui vendent le « paradis, et qui anéantissent ainsi les mérites « du Seigneur Jésus-Christ? Je prouve mon dire

1 Farellus, suo more, magna fortitudine jam jam agit. (Megander Zwinglo. 6 Aug. 1530.)

2 De Chambrier, Histoire de Neuchâtel, I, p. 293.

« par l'Évangile. » Et il s'apprêtait à l'ouvrir, quand les chanoines, rouges de colère, s'écrièrent : « C'est de la coutume de Neuchâtel, et non de « l'Évangile, qu'il est question ! Où sont tes té- « moins ? » Mais Farel, revenant toujours à ses accusations, prouvait, par la parole de Dieu, avec un imperturbable sang-froid, que les chanoines étaient bien coupables de meurtre et de vol. Plaider un tel procès, c'était perdre la Papauté. La justice de Neuchâtel, qui n'avait jamais ouï pareille cause, s'avisa de prendre, selon l'ancienne coutume, les *entraives* auprès du Conseil de Besançon, qui, n'osant prononcer que le premier État des audiences générales fût coupable de meurtre et de vol, renvoya à l'Empereur et au Concile... Les mauvaises causes ne gagnent rien à faire du bruit.

Chaque fois qu'on voulait le rejeter en arrière, Farel se précipitait en avant. Les rues et les maisons étaient toujours son temple. Un jour que les bourgeois de Neuchâtel étaient autour de lui, « Pourquoi donc, s'écrièrent-ils, la parole de « Dieu n'est-elle pas annoncée dans une église ? » Puis ils entraînent Farel, ouvrent les portes de la chapelle de l'hôpital, établissent le ministre dans la chaire, et la foule nombreuse se tait pour l'écouter. « De même que Jésus-Christ, paraissant « dans un état de pauvreté et de bassesse, est né « dans une étable à Bethléem, dit le Réformateur, « ainsi cet hôpital, cette demeure des malades « et des pauvres, devient aujourd'hui son lieu « de naissance dans la ville de Neuchâtel. » Puis,

se sentant mal à l'aise en présence des figures peintes ou sculptées qui décoraient cet oratoire, il porte la main sur ces objets d'idolâtrie, les enlève, et les brise[1].

Alors la Papauté, aveuglée par sa colère, fit une démarche qu'elle était en droit de faire, mais qui la perdit; elle eut recours au bras séculier; et le Gouverneur envoya au Conseil bernois une députation pour lui dire : « Otez-nous Farel et ses « compagnons! »

Presque en même temps arrivaient à Berne les députés de la bourgeoisie. « Ces mains, dirent-ils, « n'ont-elles pas porté les armes à Interlacken et « à Bremgarten, pour soutenir votre réformation? « Et vous nous abandonneriez dans la nôtre! »

Berne hésitait. Une affliction publique plongeait alors toute la ville dans le deuil. L'un des plus illustres citoyens de la République, le banneret de Weingarten, atteint de la peste, se mourait, entouré des larmes de ses fils et de ses concitoyens. Ayant appris la demande des Neuchâtelois, il ranima ses forces défaillantes : « Allez, « dit-il, et suppliez de ma part le Sénat de pro- « voquer pour dimanche prochain une assemblée « générale du peuple de Neuchâtel[2]. » Ce message du banneret mourant décida le Conseil.

Les députés de Berne arrivèrent à Neuchâtel le 7 août. Farel pensa que, pendant les débats, il

1 Msc. de Choupart.

2 Wingarterus iste, infectus peste, apud senatum nostrum, pia legatione. (Megander Zwinglio.)

avait le temps de faire une nouvelle conquête, et il sortit de la ville. Son zèle ne peut se comparer qu'à celui de saint Paul. Son corps était petit et faible, mais son activité tout apostolique; les dangers et les mauvais traitements l'usaient chaque jour, mais il y avait en lui une force divine qui le rendait victorieux.

VII.

A une lieue de Neuchâtel, au delà de la montagne, s'étend le val de Ruz; et, près de son entrée, dans une espèce de précipice, où mugit un torrent impétueux et que des rocs escarpés enfourent, se trouve le bourg de Valengin. Un vieux château, bâti sur un rocher, élevait dans les airs ses vastes murailles, commandait les humbles maisons des habitants du bourg, et étendait sa juridiction sur cinq vallées de ces hautes et sévères montagnes, couvertes alors de noirs sapins, et que peuple maintenant la plus brillante industrie[1].

C'est dans ce château qu'habitait Guillemette de Vergy, comtesse douairière de Valengin, fort attachée à la religion romaine, et pleine de respect pour la mémoire de son mari. Cent prêtres avaient chanté la grand'messe au service funèbre du comte; plusieurs filles pénitentes avaient été mariées; d'abondantes aumônes avaient été répandues; le curé du Locle avait été envoyé à Jérusalem, et

1 La Chaux de Fonds, le Locle, etc.

Guillemette elle-même avait fait un pèlerinage pour le repos de l'âme de feu son seigneur.

Quelquefois, néanmoins, la comtesse de Gruyère et d'autres dames venant visiter la veuve de Vergy, celle-ci rassemblait au château de jeunes seigneurs ; le fifre et le tambourin se faisaient entendre sous ses voûtes ; des groupes animés se formaient dans les vastes embrasures de ses fenêtres gothiques, et des danses joyeuses succédaient au long silence et aux mornes dévotions [1]. Il n'y avait qu'un sentiment qui ne quittât jamais Guillemette, c'était sa haine pour la Réforme; en quoi elle était fort soutenue par son intendant, le sieur de Bellegarde, et les chanoines de Valengin.

Guillemette et les prêtres avaient, en effet, lieu de trembler. Le 15 août était une grande fête romaine, Notre-Dame d'Août ou l'Assomption; et tous les fidèles du Val de Ruz se préparaient à la célébrer. Ce fut le jour que choisit Farel. Cet homme, qu'animaient le feu et la vertu d'Élie, part pour Valengin; et un jeune homme, son compatriote, et, à ce qu'il paraît, son parent éloigné, Antoine Boyve, chrétien ardent et d'un caractère décidé, l'accompagne [2]. Les deux missionnaires gravirent la montagne, s'enfoncèrent dans les sapins, puis, redescendant la vallée, dépassèrent Valengin, où le voisinage du château ne les en-

1 Chambrier, Histoire de Neuchâtel, p. 276.

2 Annales de Boyve, etc., Msc. de famille. Cette famille a donné, depuis lors, plusieurs pasteurs à Neuchâtel.

courageait guère à s'arrêter, et arrivèrent dans un village, probablement Boudevilliers[1], se proposant d'y annoncer l'Évangile.

Déjà de tous côtés on se rendait à l'église; Farel et son compagnon y entrèrent, accompagnés d'un petit nombre d'habitants qui l'avaient entendu à Neuchâtel. Le Réformateur monta aussitôt en chaire, et le curé se disposa à célébrer la messe. La lutte commença. Tandis que la voix de Farel prêche Jésus-Christ et ses promesses, les voix du prêtre et du chœur chantent le missel. Le moment solennel approche; la transsubstantiation ineffable va s'accomplir; le prêtre prononce sur les éléments les paroles sacrées. A ce moment, le peuple n'hésite plus; d'anciennes habitudes, une influence invincible l'entraînent vers l'autel; le ministre est abandonné; la foule à genoux a retrouvé son culte; Rome triomphe... Tout à coup un jeune homme s'élance du milieu de la foule, traverse le chœur, se précipite vers l'autel, saisit l'hostie des mains du sacrificateur, et, se tournant vers le peuple, s'écrie : « Ce n'est pas ici le Dieu « qu'il faut adorer. Il est là-haut, au ciel, en la « majesté du Père, et non entre les mains des

1 Il y a deux manuscrits originaux, reproduits tous deux dans le Msc. de Choupart, qui rendent compte de ce fait. L'un des manuscrits dit que la prédication eut lieu à Valengin; l'autre indique un village près de Valengin. Ruchat a adopté la première version; je crois devoir préférer la seconde. Le second manuscrit me paraît plus ancien et plus exact que le premier.

« prêtres, comme vous le croyez[1]. » C'était Antoine Boyve.

Cet acte audacieux produisit d'abord l'effet désiré. La messe fut interrompue, les chants cessèrent ; et la foule, frappée comme par une intervention surnaturelle, demeura immobile et muette. Farel, toujours en chaire, profita aussitôt de ce calme, et annonça ce Christ « que le ciel « doit contenir jusqu'au rétablissement de toutes « choses[2]. » Alors prêtres, chantres et adhérents se précipitèrent dans les tours de l'église, montèrent au clocher, et sonnèrent le tocsin.

Ce moyen réussit; on accourait de toutes parts, et si Farel ne se fût retiré, sa mort et celle de Boyve étaient inévitables. « Mais Dieu, dit la chro- « nique, les délivra. » Ils franchirent la distance qui sépare Boudevilliers de Valengin, et s'approchèrent des gorges escarpées du torrent du Seyon. Mais comment traverser ce bourg, où le tocsin avait dejà porté l'alarme ?

Laissant à gauche Chaumont et ses sombres forêts, les deux évangélistes prirent un chemin étroit qui passait au-dessous du château ; ils s'y glissaient prudemment, quand tout à coup une grêle de pierres les assaillit; en même temps une vingtaine de personnes, prêtres, hommes et femmes, armés de bâtons, fondirent sur eux avec rage. « Les prêtres n'avaient pas la goutte aux « pieds et aux bras, dit un chroniqueur ; et ils les

1 Msc. de Choupart.

2 Actes, III, 21.

« battirent tellement, que peu s'en fallut qu'ils ne « perdissent la vie [1]. »

Madame de Vergy, descendue sur ses terrasses, loin de modérer la colère des prêtres, criait : « A l'eau, à l'eau! jetez dans le Seyon ces chiens « de Luthériens qui ont méprisé le bon Dieu!... » En effet, les prêtres se mirent à traîner vers le pont les deux hérétiques. Jamais Farel ne fut plus près de la mort.

Tout à coup, derrière le dernier rocher qui cache Valengin du côté de la montagne, parurent « certains bons personnages du Val de Ruz, venant « de Neuchâtel [2], et descendant dans la vallée. — « Que faites-vous? dirent-ils aux prêtres (dans l'in« tention sans doute de sauver Farel). Mettez plu« tôt ces gens en sûreté, pour qu'ils aient à ré« pondre de leur action. Voulez-vous vous priver « du seul moyen qui soit en votre pouvoir pour « découvrir ceux qu'infecte le poison de l'hérésie? »

Les prêtres se rendirent à cette parole, et conduisirent les prisonniers au château. Comme ils passaient devant une petite chapelle, où se trouvait une image de la Vierge, « A genoux! dirent-ils à Farel « et à Boyve, en leur montrant l'image; prosternez« vous devant Notre-Dame. » Farel se mit à les admonester : « Adorez un seul Dieu en esprit et « en vérité, leur dit-il, et non des images muet« tes sans âme et sans pouvoir. » « Mais eux, « continue le chroniqueur, rudement fâchés de

1 Msc. de Choupart.

2 Msc. de Choupart.

« ses propos et constance, lui donnèrent de nou-
« veau tant de coups, qu'ils le mirent tout en
« sang, jusque-là que son sang jaillissant sur les
« murailles de la chapelle, on en voyait longtemps
« après encore les marques [1]. »

On se remit en marche; on entra dans le bourg; on monta le chemin rapide qui conduisait à l'esplanade où Guillemette et les siens attendaient « les Luthériens ; » « si bien, continue la chroni-
« que, qu'en frappant ainsi continuellement sur
« eux, ils les reconduisirent, tout couverts de boue
« et de sang, jusques aux prisons, où ils furent
« dévalés presque morts dans le croton (cachot)
« du château de Valengin. » Ainsi Paul à Lystre avait été lapidé par les Juifs, traîné et laissé comme mort [2]. Les Apôtres et les Réformateurs ont prêché la même doctrine et subi les mêmes traitements.

Il faut le reconnaître, Farel et Boyve mirent trop de vivacité dans leur attaque ; toutefois l'Église du moyen âge, retombée dans l'esprit légal du judaïsme et dans toutes les corruptions qui en découlent, avait besoin d'une opposition énergique pour être ramenée au principe de la grâce. Augustin et saint Paul reparurent dans l'Église du seizième siècle; et quand on voit l'action de Boyve, se jetant tout ému vers ceux qui vont adorer le pain de la messe, peut-on ne pas se rappeler l'action de Paul déchirant ses vête-

1 Msc. de Choupart.

2 Actes XIV, v. 19.

ments, et se précipitant au milieu de la foule qui veut adorer des hommes [1] ?

Farel et Boyve, descendus dans le souterrain du château, purent, comme Paul et Silas dans les prisons de Philippe, chanter dans le cachot de Valengin les louanges de Dieu. M. de Bellegarde, toujours prêt à persécuter l'Évangile, leur préparait une mauvaise fin, quand des bourgeois de Neuchâtel arrivèrent pour les réclamer. Madame de Valengin n'osa les refuser, et même, sur la demande des Bernois, elle ordonna une enquête « pour faire bonne mine, » dit un manuscrit. Néanmoins, « celui des prêtres qui avait le plus « battu Farel mangea depuis lors, tous les jours, « à la table de la dame, pour récompense [2]. » N'importe! la semence de la vérité était tombée dans le Val de Ruz.

A Neuchâtel, les Bernois soutenaient les bourgeois évangéliques. Le Gouverneur, à bout de ses ressources, envoya des ambassadeurs à la princesse, la suppliant « de venir par deçà pour « apaiser son peuple, qui était dans un terrible « trouble à cause de cette luthérienne religion [3]. »

En attendant, la fermentation ne cessait de croître. Les bourgeois priaient les chanoines de quitter la messe; ceux-ci refusaient. Alors les bourgeois leur présentaient leurs raisons par écrit, et les suppliaient de disputer avec Farel;

1 Ibid., v. 14.

2 Msc. de Choupart.

3 Lettre du Gouverneur à la Princesse.

même refus. « Mais, de grâce, leur disait-on, par-« lez pour ou contre! » Tout était inutile.

Le 23 octobre était un dimanche; et Farel, de retour à Neuchâtel, prêchait à l'Hôpital. Il savait que les magistrats de la ville avaient délibéré sur la convenance de consacrer la cathédrale même au culte évangélique. « Quoi donc, dit-il, ne ferez-« vous pas autant d'honneur à l'Évangile que « ceux du parti contraire en font à la messe?... « Et si cet acte superstitieux se célèbre dans la « grande église, l'Évangile aussi n'y sera-t-il pas « annoncé?... » A ces mots tout son auditoire se lève. « A l'église, s'écrie-t-on, à l'église!... » Des hommes impétueux veulent mettre la main à l'œuvre, pour accomplir ce que la prudence des anciens a proposé [1]. On sort; on entraîne Farel; on monte la rue escarpée du château. En vain les chanoines et leurs gens, effrayés, veulent-ils arrêter cette foule : elle force le passage. Convaincue que c'est pour la gloire de Dieu qu'elle s'avance, rien ne l'arrête. Les insultes, les cris l'assaillent de toutes parts; mais, au nom de la vérité qu'elle défend, elle marche, elle ouvre les portes de l'église de Notre-Dame, elle y entre..., et là commence une lutte nouvelle.

1 C'est ce qui résulte de diverses pièces, et en particulier du *Recez* de la journée tenue à Neuchâtel par MM. de Berne, où les chefs de la bourgeoisie déclarent *qu'il leur avait paru que c'était une chose tout à fait bonne d'ôter les autels*, etc. On n'a vu jusqu'à présent que l'une des faces de cette action, le mouvement populaire, et l'on a, ce me semble, méconnu l'autre, savoir, la résolution légale des magistrats de la ville.

Les chanoines et leurs amis, assemblés autour de la chaire, veulent empêcher Farel; mais tout est inutile. Ce n'est pas à une troupe de révoltés qu'ils ont affaire. Dieu a prononcé dans sa parole, et les magistrats eux-mêmes ont pris une résolution définitive. Les bourgeois s'avancent donc contre la coterie sacerdotale; ils forment un bataillon serré, au milieu duquel ils placent le Réformateur; ils parviennent à rompre la foule, et font enfin monter le ministre en chaire sans qu'il lui soit arrivé aucun mal [1].

Aussitôt tout s'apaise dans la cathédrale et au dehors; les adversaires mêmes se taisent; et Farel prononce « l'un des plus forts sermons qu'il ait « encore faits. » Les yeux s'ouvrent; l'émotion augmente; les cœurs se fondent; les plus obstinés semblent convertis; et bientôt, dans toutes les parties de l'antique église, on entend retentir ces cris: « Nous voulons suivre la religion évangé- « lique, et, nous et nos enfants, vivre et mourir « en elle [2]! »

Tout à coup il y a comme un tourbillon qui passe sur cette multitude semblable à une vaste mer, et la soulève. Les auditeurs de Farel veulent imiter le saint roi Josias [3]. « Oter les idoles de « devant nos yeux, ne sera-ce pas, disent-ils, « nous aider à les ôter de nos propres cœurs? « Une fois ces idoles brisées, que d'âmes parmi

1 Msc. de Choupart.
2 Msc. de Choupart.
3 2. Chroniq. xxxiv, v. 7.

« nos combourgeois, maintenant troublées, hé-
« sitantes, qui seront décidées par cette mani-
« festation éclatante de la vérité! Il faut les sau-
« ver comme à travers le feu [1]. »

Ce dernier motif les décide; et l'on voit alors commencer une scène qui remplit d'horreur toutes les âmes dévotes, et qui doit, selon elles, attirer sur cette ville les terribles jugements de Dieu.

La place même où elle se passa semble ajouter à sa solennité. Au nord, les murs du château s'élèvent sur les escarpements à pic de la triste mais pittoresque vallée du Seyon; et la montagne, toute rapprochée du manoir, n'offre à l'œil que rochers nus, pampres de vignes et noirs sapins. Mais au midi, devant la terrasse sur laquelle cette action tumultueuse a lieu, les eaux solitaires et tranquilles du lac, ses bords si riches et si pittoresques, et dans le lointain les sommités continues des Alpes, leurs neiges brillantes, leurs immenses glaciers, leurs dents gigantesques, se présentent à l'œil étonné.

C'est sur cette éminence que s'agitait alors le peuple de Neuchâtel, faisant peu attention à ce grand spectacle de la nature. Le Gouverneur, dont le château touche l'église, doit se résoudre à être l'oisif témoin des excès qu'il ne peut prévenir; il s'est contenté de nous en laisser la description.
« Ces hommes audacieux, dit-il, saisissent des
« pioches, des haches et des marteaux, et mar-

1 Msc. de Choupart.

« chent ainsi contre les images des saints. » Ils s'avancent ; ils frappent les statues et les autels, et les mettent en pièces. Les figures sculptées au quatorzième siècle par les « imagiers » du comte Louis, ne sont point épargnées ; à peine les statues des comtes eux-mêmes, prises pour des idoles, échappent-elles à la destruction. Les Neuchâtelois ramassent tous ces débris d'un culte idolâtre ; ils les transportent hors du temple, et les jettent du haut du rocher. Les tableaux ne sont pas plus respectés. « C'est le diable, pensent-« ils comme les premiers chrétiens, qui a appris « au monde cet art des statues, des images, et de « toutes sortes de simulacres [1]. » Ils crèvent les yeux aux portraits des saints, et ils leur coupent le nez. Le crucifix lui-même est abattu, car cette figure de bois usurpe l'hommage que Jésus-Christ réclame dans les cœurs. Une image, la plus vénérée de toutes, subsiste encore, c'est Notre-Dame de Miséricorde, dont Marie de Savoie a fait présent à l'église collégiale ; mais Notre-Dame elle-même n'est pas respectée : une main plus hardie la frappe, comme, au quatrième siècle, la statue colossale de Sérapis [2]. « Ils ont percé les yeux « mesmement à Notre-Dame de Pitié, que feu « madame votre mere avoit fait faire, » écrit le Gouverneur à la duchesse de Longueville.

1 Diabolum sæculo intulisse artifices statuarum et imaginum et omnis generis simulacrorum. (Tertullien, de Idololatria, cap. 3.)

2 Socrates, V, 16.

On va plus loin : les Réformés saisissent les patènes où se trouvait le *corpus Domini*, et du haut du rocher les jettent dans le torrent ; après quoi, voulant montrer que les hosties sacrées sont du pain et non Dieu même, ils se les distribuent et les mangent..... A cette vue, les chanoines et les chapelains ne peuvent demeurer plus longtemps immobiles ; un cri d'horreur se fait entendre ; ils accourent avec leurs gens, et, opposant la force à la force, engagent enfin la lutte que l'on avait tant redoutée.

Le prévôt Olivier de Hochberg, les chanoines Simon de Neuchâtel et Pontus de Soleilant, tous trois membres du Conseil privé, s'étaient à la hâte rendus au château, ainsi que les autres conseillers de la princesse. Jusqu'à ce moment, ils étaient restés spectateurs muets de cette scène ; mais voyant qu'on en venait aux mains, ils firent sommer « les tenants du parti évangélique » de paraître devant le Gouverneur. C'était vouloir enchaîner les vents. D'ailleurs, pourquoi les Réformés s'arrêteraient-ils ? Ils n'agissaient point sans l'autorisation du magistrat[1]. « Dites au Gouverneur, ré-« pondirent fièrement les bourgeois, que, pour le « fait de Dieu et concernant les âmes, il n'a rien « à nous commander [2]. »

George de Rive reconnut alors que son autorité

1 *Par les quatre* (l'autorité municipale) *dudit Neuchâtel*, remarque le curé Besancenet. Voir aussi le recez de la journée tenue à Neuchâtel par MM. de Berne, le 14 novembre 1530.

2 Lettre du Gouverneur à la Princesse.

bernois. On s'y refusa d'abord. Mais Neuchâtel, divisé en deux camps, pouvait voir à tout moment le sang couler dans ses murs; M. de Rive appela donc Berne à son secours.

Antoine Noll et Sulpice Archer, membres l'un et l'autre du Conseil, et Jacques Tribolet, bailli de l'Ile-Saint-Jean, hommes dévoués à la Réforme, firent leur entrée dans Neuchâtel le 4 novembre : journée pleine d'événements pour la principauté, et qui devait décider de la Réformation. Les Bernois se rendirent au château, et y parlèrent avec hauteur [1]. « Messeigneurs de Berne, dirent-ils au « Gouverneur, sont fort surpris que vous vous « opposiez à la pure et vraie Parole de Dieu. Dé« sistez-vous promptement; autrement l'État et « Seigneurie en pourraient pis valoir [2]. »

George de Rive fut consterné; il avait cru appeler des aides, et il trouvait presque des maîtres. Il fit pourtant une tentative pour sortir du défilé où il s'était engagé. Les cantons romains de Lucerne, Fribourg et Soleure, étaient aussi alliés de l'État. Le Gouverneur insinua aux députés bernois qu'il pourrait bien réclamer leur intervention. A ces mots, les députés se levèrent, et déclarèrent à M. de Rive que, s'il le faisait, il courrait risque de faire perdre Neuchâtel à sa souveraine. Le Gouverneur reconnut l'impossibilité d'échapper du filet dans lequel il s'était imprudemment jeté. Il n'y

1 « Trois ambassadeurs qui me tinrent assez gros et rudes « propos. » (Le Gouverneur à la Princesse.)

2 Le Gouverneur à la Princesse.

avait plus qu'à baisser la tête et attendre la marche des événements, qu'il lui était impossible de dominer.

Il n'en fut pas ainsi des chanoines et des nobles. Ne se tenant pas pour battus, ils entourèrent les Bernois; et mêlant, comme on le fait toujours en pareil cas, la religion et la politique, ils s'efforcèrent de les ébranler. « Ne voyez-vous pas, « leur disaient-ils, que si nous ne soutenons le « pouvoir spirituel, nous compromettons le pou- « voir civil ? Le plus sûr appui du trône, c'est l'au- « tel ! Ces hommes dont vous vous faites les défen- « seurs, ne sont qu'une poignée de brouillons : la « majorité est pour la messe ! » — « Tournez-vous « de quel côté vous voudrez, répondit un de ces « roides Bernois, quand bien le *plus* (la majorité) « sera des vôtres, si passerez-vous par là..... Ja- « mais nos Seigneurs n'abandonneront les défen- « seurs de la foi évangélique [1]. »

Le peuple s'assembla au château pour la votation définitive. Le sort de Neuchâtel allait s'accomplir. D'une part, se serraient autour du Gouverneur le Conseil privé, les chanoines et les plus zélés des Catholiques-romains; de l'autre, on voyait les quatre Ministraux, le Conseil de ville et un grand nombre de bourgeois, monter gravement l'avenue escarpée qui conduit à l'église et au château, et se ranger en face de leurs adversaires. Des deux côtés, même attachement à la foi qu'on avait

1 Chambrier, Histoire de Neuchâtel, p. 296. — Lettre du Gouverneur.

embrassée, même résolution; mais, dans le parti des chanoines, se trouvaient bien des esprits inquiets, des cœurs troublés, des yeux abattus, tandis que les amis de la Réforme s'avançaient la tête haute, le regard assuré, et l'âme pleine d'espérance.

George de Rive, voulant s'acquitter de son devoir, prit la parole. Il peignit la violence avec laquelle les Réformés avaient brisé les images et les autels. « Et pourtant, continua-t-il, qui a établi « cette église? Ce sont les prédécesseurs de la prin« cesse, et non les bourgeois. A cause de quoi je « demande que ceux qui ont enfreint, par vio« lence, l'autorité de Madame, soient obligés de « remettre ce qu'ils ont ôté, en sorte que la sainte « messe et les heures canoniales soient de nou« veau célébrées [1]. »

Alors les prud'hommes de Neuchâtel s'avancèrent. Ce n'étaient pas quelques têtes jeunes et folles, comme l'avaient prétendu les adhérents du Pape; c'étaient de graves bourgeois, dont les franchises étaient garanties, et qui avaient pesé ce qu'ils avaient à dire. « Par l'illumination du « Saint-Esprit, dirent-ils, et par la sainte doctrine « de l'Évangile qui nous est enseigné dans la pure « parole de Dieu, nous voulons montrer que la « messe est un abus, sans aucune utilité, et qui « est beaucoup plus à la damnation qu'au salut « des âmes. Et nous sommes prêts à prouver qu'en « enlevant les autels, nous n'avons rien fait qui « ne fût droit et agréable à Dieu [2]. »

1 Msc. de Choupart. — Recez de MM. de Berne.

2 Recez de MM. de Berne.

Ainsi les deux partis étaient en présence dans le château, avec « de grandes haines et divisions, » dit le recez de Berne. Les arbitres se consultèrent. Le Gouverneur insistait, comprenant que ce moment allait décider de l'avenir. Quelques voix suffisaient pour le triomphe de Rome, et il comptait les gagner par son assurance. « Devez entendre, « disait-il, que la plupart de cette ville, hommes « et femmes, tiennent fermement à l'ancienne foi. « Les autres sont jeunes gens de guerre, forts de « leurs personnes, remplis de la nouvelle doc- « trine, ayant le feu à la tête [1]. » — « Eh bien, répon- « dirent les Députés bernois, pour empêcher tout « dommage, décidons le différend par la pluralité « des suffrages, conformément au traité de paix « fait à Bremgarten entre les cantons. »

C'était ce que les Réformés désiraient. Le *plus*, le *plus !* s'écriaient-ils, selon l'expression consacrée pour de tels votes. Mais le seigneur de Prangins et les prêtres, qui l'avaient voulu quand ils étaient seuls, reculaient en présence de Berne. « Nous demandons du temps, » dirent-ils. Si les Réformés se laissaient abuser par ces moyens dilatoires, c'en était fait. Ils savaient que si les Bernois quittaient Neuchâtel, le Gouverneur et le Clergé auraient facilement le dessus ; ils tinrent donc ferme. « Non, non, dirent-ils. Mainte- « nant ! Point de délai ! Pas un jour ! Pas une « heure ! » Mais le Gouverneur, ainsi menacé d'un vote qui pouvait décider de la chute légale de

1 Ibid.

la Papauté, reculait toujours, et opposait obstinément aux cris du peuple une fin de non-recevoir. Déjà les magistrats s'indignaient, les bourgeois murmuraient, les plus ardents regardaient à leurs armes... « Ils étaient délibérés à nous con-« traindre l'épée à la main, » écrit le Gouverneur à la Princesse. Un nouvel orage se formait sur Neuchâtel. Encore quelques minutes de résistance, et il allait éclater sur l'église, sur la ville et sur le château, ne brisant plus seulement des statues, des images et des autels. « Il fût demeuré des « gens morts, » écrit le seigneur de Rive [1]. Il se rendit.

A l'ouïe de cette concession, les partisans de Rome comprennent le danger. Ils se parlent, se concertent, et en un instant leur résolution est prise; ils sont décidés à combattre [2]. « Monsei-« gneur, » disent-ils en se tournant vers M. de Rive, et portant la main à la garde de leur épée, « nous tous qui tenons le parti du Saint-Sacre-« ment, nous voulons mourir martyrs pour notre « sainte foi [3]. » Cette démonstration n'a point échappé aux jeunes soldats qui reviennent de la guerre de Genève. Un instant encore, et les glaives se tirent, les fers se croisent, la terrasse se transforme en un champ de bataille.

Monseigneur de Prangins, plus politique que catholique, tremble à cette pensée. « Je ne puis

1 Lettre du Gouverneur à la Princesse.

2 Ibid.

3 Ibid.

« le souffrir, dit-il aux fanatiques de son « parti : ce serait entreprise pour faire perdre à « Madame son État et sa seigneurie[1]. — Je con- « sens, dit-il aux Bernois, à faire le *plus*, sous « réserve néanmoins de la souveraineté, droiture « et seigneurie de Madame. » — « Et nous, dirent « les bourgeois, sous réserve de nos libertés et « franchises. »

Les Catholiques-romains, voyant le pouvoir politique qu'ils avaient invoqué leur faire défaut, comprirent que tout était perdu. Ils sauveront du moins leur honneur au milieu de ce grand naufrage; ils donneront leurs noms pour que la postérité connaisse ceux qui sont demeurés fidèles à Rome. Ces fiers soutiens de la hiérarchie s'avancent donc vers le Gouverneur; des larmes coulent sur leurs rudes visages, et font ainsi connaître leur muette colère. Ils inscrivent comme témoins leurs noms au bas de ce testament solennel que la Papauté passe à cette heure dans Neuchâtel, par-devant les seigneurs de Berne. « Alors iceux dirent en « pleurant que les noms et les surnoms des bons « et des pervers fussent écrits en perpétuelle mé- « moire, et qu'ils protestaient être bons et fidèles « bourgeois de Madame, et lui faire service jus- « qu'à la mort. »

Les bourgeois réformés étaient convaincus que ce n'était qu'en rendant franchement témoignage de leurs convictions religieuses, qu'ils pouvaient s'acquitter de leur dette envers Dieu, envers leur

1 Lettre du Gouverneur à la Princesse.

souveraine, et envers leurs concitoyens. Aussi à peine les Catholiques eurent-ils protesté de leur fidélité à Madame, que, se tournant vers le Gouverneur, les Réformés s'écrièrent : « Nous disons « le semblable en toute autre chose où il plaira à « Madame nous commander, sauf et réserve icelle « foi évangélique, dans laquelle nous voulons « vivre et mourir[1]. »

Alors tout s'apprêta pour la votation. On ouvrit l'église de Notre-Dame, et les deux partis s'avancèrent au milieu des autels brisés, des tableaux déchirés, des statues mutilées, et de toutes ces ruines de la Papauté qui annonçaient assez à ses partisans la défaite dernière et irrévocable qu'elle allait subir. Les trois seigneurs de Berne prirent place à côté du Gouverneur, comme arbitres de l'action et présidents de l'assemblée, et le *plus* commença.

George de Rive, malgré l'abattement de ses amis, n'était pas sans quelque espérance. Tous les partisans de l'ancien culte dans Neuchâtel avaient été avertis ; et peu de jours auparavant, les Réformés eux-mêmes, en se refusant à la votation, avaient reconnu la supériorité numérique de leurs adversaires. Mais les Neuchâtelois amis de l'Évangile avaient un courage et un espoir qui semblaient reposer sur de plus fermes bases. N'étaient-ils pas le parti vainqueur, et pouvaient-ils être vaincus au milieu de leur triomphe ?

Les hommes des deux partis s'avançaient con-

1 Lettre du Gouverneur à la Princesse.

fondus les uns avec les autres, et chaque bourgeois donnait silencieusement son vote. On se comptait; le *plus* semblait incertain; la crainte était égale dans les deux camps..... Enfin la majorité semble se prononcer. On dépouille les votes; on proclame le résultat : dix-huit voix de majorité donnent la victoire à la Réforme, et le dernier coup à la Papauté.

Alors MM. de Berne se hâtèrent de profiter de cet avantage. « Vivez désormais, dirent-ils, en « bonne paix; que la messe ne soit plus célébrée; « que l'on ne fasse aucun tort aux moines et aux « prêtres; et que l'on paye à Madame, ou à qui il « sera dû justement, dîmes, cens, rentes et reve- « nus. » Ces divers points furent proclamés par l'assemblée, et il en fut aussitôt dressé un acte, auquel les Députés, le Gouverneur et les magistrats de la ville de Neuchâtel apposèrent leurs sceaux[1].

Farel ne paraît point dans toute cette affaire: on dirait qu'il n'était pas à Neuchâtel. Les bourgeois n'en appellent qu'à la parole de Dieu, et le Gouverneur lui-même, dans son long rapport à la Princesse, ne fait pas mention une seule fois du Réformateur. Ce sont les apôtres du Seigneur, saint Pierre, saint Jean, saint Paul, saint Jacques, qui, par leurs divins écrits, rétablissent au milieu des Neuchâtelois le vrai fondement de l'Église. Le droit pour les prud'hommes, c'est la Parole de Dieu. En vain l'Église romaine dit-elle: « Mais ces

1 Recez de MM. de Berne. Msc.

souveraine, et envers leurs concitoyens. Aussi à peine les Catholiques eurent-ils protesté de leur fidélité à Madame, que, se tournant vers le Gouverneur, les Réformés s'écrièrent : « Nous disons « le semblable en toute autre chose où il plaira à « Madame nous commander, sauf et réserve icelle « foi évangélique, dans laquelle nous voulons « vivre et mourir[1]. »

Alors tout s'apprêta pour la votation. On ouvrit l'église de Notre-Dame, et les deux partis s'avancèrent au milieu des autels brisés, des tableaux déchirés, des statues mutilées, et de toutes ces ruines de la Papauté qui annonçaient assez à ses partisans la défaite dernière et irrévocable qu'elle allait subir. Les trois seigneurs de Berne prirent place à côté du Gouverneur, comme arbitres de l'action et présidents de l'assemblée, et le *plus* commença.

George de Rive, malgré l'abattement de ses amis, n'était pas sans quelque espérance. Tous les partisans de l'ancien culte dans Neuchâtel avaient été avertis ; et peu de jours auparavant, les Réformés eux-mêmes, en se refusant à la votation, avaient reconnu la supériorité numérique de leurs adversaires. Mais les Neuchâtelois amis de l'Évangile avaient un courage et un espoir qui semblaient reposer sur de plus fermes bases. N'étaient-ils pas le parti vainqueur, et pouvaient-ils être vaincus au milieu de leur triomphe ?

Les hommes des deux partis s'avançaient con-

1 Lettre du Gouverneur à la Princesse.

fondus les uns avec les autres, et chaque bourgeois donnait silencieusement son vote. On se comptait; le *plus* semblait incertain; la crainte était égale dans les deux camps..... Enfin la majorité semble se prononcer. On dépouille les votes; on proclame le résultat : dix-huit voix de majorité donnent la victoire à la Réforme, et le dernier coup à la Papauté.

Alors MM. de Berne se hâtèrent de profiter de cet avantage. « Vivez désormais, dirent-ils, en « bonne paix; que la messe ne soit plus célébrée; « que l'on ne fasse aucun tort aux moines et aux « prêtres; et que l'on paye à Madame, ou à qui il « sera dû justement, dîmes, cens, rentes et reve« nus. » Ces divers points furent proclamés par l'assemblée, et il en fut aussitôt dressé un acte, auquel les Députés, le Gouverneur et les magistrats de la ville de Neuchâtel apposèrent leurs sceaux[1].

Farel ne paraît point dans toute cette affaire: on dirait qu'il n'était pas à Neuchâtel. Les bourgeois n'en appellent qu'à la parole de Dieu, et le Gouverneur lui-même, dans son long rapport à la Princesse, ne fait pas mention une seule fois du Réformateur. Ce sont les apôtres du Seigneur, saint Pierre, saint Jean, saint Paul, saint Jacques, qui, par leurs divins écrits, rétablissent au milieu des Neuchâtelois le vrai fondement de l'Église. Le droit pour les prud'hommes, c'est la Parole de Dieu. En vain l'Église romaine dit-elle: « Mais ces

1 Recez de MM. de Berne. Msc.

« Écritures mêmes, c'est moi qui vous les donne; « vous ne pouvez donc croire en elles sans croire « en moi. » Ce n'est pas de l'Église romaine que l'Église protestante reçoit la Bible; le Protestantisme a toujours été dans l'Église; il a seul existé partout où l'on s'est occupé des Saintes Écritures, de leur divine origine, de leur interprétation et de leur dissémination. Le Protestantisme du seizième siècle a reçu la Bible du Protestantisme de tous les siècles. Quand Rome parle de hiérarchie, elle est sur son terrain; dès qu'elle parle d'Écriture, elle se place sur le nôtre. Si l'on eût mis Farel en avant à Neuchâtel, Farel peut-être n'eût pu tenir contre le Pape; mais la parole de Christ seule était en cause, et il faut que Rome tombe devant Jésus-Christ.

Ainsi se termina par un contrat mutuel cette journée d'abord si menaçante. Si les Réformés avaient sacrifié à une fausse paix quelques-unes de leurs convictions, le trouble se fût perpétué dans Neuchâtel. Une manifestation hardie de la vérité et les secousses inévitables qui l'accompagnent, loin de perdre la société, la sauvent; c'est le vent qui soustrait le navire aux écueils, et le fait entrer dans le port.

Le seigneur de Prangins sentait lui-même qu'entre concitoyens « il vaut mieux se toucher, « fût-ce en se heurtant, que de s'éviter toujours. » La franche explication que l'on avait eue avait rendu l'opposition des partis moins irritante. « Je fais la promesse, dit le Gouverneur, de ne « rien entreprendre contre la votation de ce jour;

« car je suis moi-même témoin qu'elle a été hon-
« nête, droite, sans danger et sans contrainte [1]. »

Il fallait disposer des dépouilles du parti vaincu; le Gouverneur leur ouvrit son château. On y transporta les reliques, les ornements de l'autel, les titres de l'église, l'orgue même; et la messe, chassée par le peuple, y chanta tristement chaque jour.

Tous les ornements ne prirent pourtant pas cette route. Quelques jours après, deux bourgeois, nommés l'un Fauche et l'autre Sauge, se rendant ensemble à leurs vignes, passèrent devant une chapelle. Fauche, qui y avait placé une statue de saint Jean, en bois, dit à son compagnon : « Voilà une image dont demain je chauf-
« ferai mon poêle! » En effet, en repassant, il enleva le saint, et le déposa devant sa maison.

Le lendemain matin, il prit la statue et la mit au feu. Tout à coup une horrible détonation vient porter la terreur dans cette humble demeure. Fauche, tremblant, ne doute pas que ce ne soit un miracle du saint, et se hâte de retourner à la messe. En vain Sauge, son voisin, lui déclara-t-il avec serment que pendant la nuit il avait fait un trou à la statue, avait rempli ce trou de poudre à canon, et l'avait refermé: Fauche, effrayé, ne voulut rien entendre, et, décidé à fuir la vengeance des saints, il alla avec sa famille s'établir à Morteau en Franche-Comté [2]. Tels sont

1 Ungefährlich, ungezwungen, aufrecht und redlich. (Berne au Gouverneur, 17 décembre 1530.)

2 Annales de Boyve. Msc.

les miracles sur lesquels la divinité de Rome repose.

Peu à peu la transformation s'accomplissait. Des chanoines, Jacques Baillod, Guillaume Pury, Benoît Chambrier, embrassèrent la Réformation. D'autres furent adressés par le Gouverneur au prieuré de Motiers, dans le val de Travers ; et au milieu de novembre, au moment où les vents de l'hiver commencent à siffler dans les montagnes, quelques chanoines, entourés de quelques enfants de chœur, tristes débris du puissant et orgueilleux chapitre de Neuchâtel, chassés de leur vie douce et voluptueuse, remontaient péniblement les gorges du Jura, et allaient cacher, dans ces hautes et pittoresques vallées, la honte d'une défaite, que leurs longs désordres et leur insupportable tyrannie n'avaient que trop provoquée.

Pendant ce temps, le nouveau culte s'organisait. A la place du maître-autel, on élevait deux tables de marbre destinées à recevoir le pain et le vin ; et la parole de Dieu était prêchée du haut d'une chaire dépouillée de tout ornement. La prééminence de la Parole, qui caractérise le culte évangélique, remplaçait dans le temple de Neuchâtel la prééminence du sacrement, qui caractérise le culte de la Papauté. Vers la fin du second siècle, Rome, cette métropole des religions antiques, après avoir accueilli le culte chrétien dans sa pureté primitive, l'avait peu à peu métamorphosé en mystères. On avait attribué une puissance magique à certaines formules; et le règne du sacrifice offert par le prêtre avait

remplacé partout le règne de la parole de Dieu. La prédication de Farel venait de réintégrer la Parole dans ses imprescriptibles droits; et ces voûtes que la piété du comte Ulrich II avait, à son retour de Jérusalem, dédiées au culte de Marie, servaient enfin, après quatre siècles, à nourrir les fidèles, comme au temps des Apôtres, de la *bonne doctrine de la foi* [1].

IX.

L'accord fait sous la médiation de Berne stipulait « que le changement n'aurait lieu que pour « la ville et paroisse de Neuchâtel. » Le reste du pays demeurera-t-il donc dans les ténèbres? Ce n'était pas là ce que voulait Farel; et le zèle des bourgeois, encore dans sa première ferveur, le secondait efficacement. On se rendait dans les villages voisins, on exhortait les uns, on combattait les autres. Ceux qui devaient travailler de leurs mains pendant le jour, y allaient le soir. « Or je « suis averti, écrit le Gouverneur à la Princesse, « qu'ils sont nuit et jour pour faire une réforma- « tion. »

George de Rive, en conséquence, convoqua les magistrats de toutes les justices du comté. Ces bonnes gens croyaient que leur conscience relevait de madame de Longueville aussi bien que leurs places. Effrayés à la pensée de recevoir librement de la parole de Dieu une conviction nouvelle,

1 Tim. IV, 6.

ils étaient tout prêts à l'accepter des mains de Madame, comme ils acceptaient d'elle un nouvel impôt. Triste ilotisme, où la religion sort du sol, au lieu de descendre du ciel. « Nous voulons vivre « et mourir sous la protection de Madame, dirent « les magistrats au seigneur de Rive, sans chan- « ger l'ancienne foi, *jusqu'à ce que par elle en* « *soit ordonné* [1]. » Rome, même après sa chute, ne pouvait recevoir un plus amer affront.

Ces assurances de fidélité et l'absence des Bernois firent reprendre courage à M. de Rive, et il prépara en secret une réaction parmi les nobles et le petit peuple. Il y a, dans les catastrophes historiques, dans la chute des grands établissements, dans le spectacle de leurs ruines, quelque chose qui agite l'esprit, l'enflamme et le féconde. C'est ce qui arrivait alors. Quelques-uns étaient plus zélés pour la Papauté au moment de sa chute, qu'ils ne l'avaient été pour elle aux jours de son pouvoir. Les prêtres, se glissant dans les maisons, disaient la messe à quelques amis mystérieusement convoqués, autour d'un autel improvisé. Un enfant était-il né, le prêtre arrivait sans bruit, soufflait sur l'enfant, faisait le signe de la croix sur son front et sa poitrine, et le baptisait selon le rit romain [2]. On reconstruisait ainsi en cachette ce que le grand jour avait renversé. Enfin la contre-révolution fut décidée, et le jour de Noël fixé pour la restauration du catholicisme romain.

1 Msc. de Choupart.

2 Berne à Neuchâtel, 17 décembre.

Tandis que les cantiques de joie des chrétiens allaient monter au ciel, les partisans de Rome voulaient se précipiter dans l'église, frapper à droite et à gauche, chasser cette troupe hérétique, renverser la chaire et la table sainte, relever l'autel, rétablir les images, et célébrer la messe en triomphe. Telle devait être la victoire de la Papauté [1].

Ce plan fut découvert. Des députés bernois arrivèrent à Neuchâtel, la veille de la fête. « Mettez « ordre à cela, dirent-ils au Gouverneur. Si l'on « attaque les Réformés, nous, leurs combour- « geois, nous les protégerons de tout notre pou- « voir. » Les conjurés laissèrent tomber leurs armes, et les cantiques de Noël ne furent point troublés.

Cette délivrance signalée augmenta le dévouement et le zèle des amis de l'Évangile. Déjà Emer Beynon, de Serrière, où Farel avait un jour abordé dans un chétif bateau, montant en chaire, avait dit à ses paroissiens : « Si j'ai été un bon « curé, je veux, par la grâce de Dieu, être encore « un meilleur pasteur. » Il fallait que ces paroles retentissent de toutes les chaires. Farel recommence donc une carrière de travaux, de fatigues, de luttes, que les actes des apôtres et des missionnaires peuvent seuls égaler.

Dans les derniers jours de l'an 1530, au cœur de l'hiver, il passe la montagne, entre dans l'église de Valengin, monte en chaire, et se met à

1 Berne au Gouverneur, 23 décembre.

prêcher au moment où Guillemette de Vergy se rendait à la messe. Madame de Valengin essaye en vain de fermer la bouche au Réformateur; la vieille et noble douairière s'éloigne alors précipitamment, en disant : « Je ne crois pas que ce soit « selon les vieux évangiles; s'il y en a de nou- « veaux qui fassent cela faire, j'en suis esbahie [1]. » Les Valenginois embrassent l'Évangile. Le lieutenant effrayé court à Neuchâtel, de là à Berne, et, le 11 février 1531, il dépose sa plainte devant le Conseil; mais tout est inutile. « Pourquoi, lui « dirent les seigneurs de Berne, troubleriez-vous « l'eau de la rivière? Laissez-la librement courir. »

Farel se tourna aussitôt vers les paroisses de la côte entre le lac et le Jura. A Corcelles, une foule fanatisée, bien armée, et conduite par le vicaire de Neuchâtel, se précipite dans l'église où le ministre prêche, et il n'échappe pas sans blessure. A Bevay, l'abbé Jean de Livron et ses moines rassemblent de nombreux amis, cernent l'église, et, le cordon étant ainsi établi, ils entrent, montent en chaire, en expulsent le prédicateur, et le chassent du temple en l'accablant de violences et d'insultes. Chaque fois qu'il paraissait, on le poursuivait jusqu'à Auvernier à coups de pierres et de fusil.

Pendant que Farel prêchait ainsi dans la plaine, il envoyait dans la vallée l'un de ses frères, gentilhomme de Crest en Dauphiné, Jean de Bély. Au delà de Valengin, à quelque distance de Fon-

1 Chambrier, Histoire de Neuchâtel et Valengin, p. 299.

taine, sur le chemin de Cernier, à gauche de la route, se trouvait une pierre qui y est encore aujourd'hui. C'est là, en plein air, comme dans un temple magnifique, que l'évangéliste dauphinois se mit à annoncer le salut par grâce, ayant devant lui le versant de Chaumont, semé des délicieux villages de Fenin, de Villars, de Sole, de Savagnier, et pouvant apercevoir, par une large ouverture, la chaîne lointaine et pittoresque des Alpes [1]. Les plus zélés lui demandèrent d'entrer dans l'église, ce qu'il fit. Mais tout à coup le curé et son vicaire « survinrent avec grand bruit; » ils s'avancent vers la chaire, y montent, en arrachent de Bély; puis, se tournant vers les femmes et la jeunesse du lieu, « ils les émeuvent à le battre et à le dé« chasser [2]. »

Jean de Bély revint à Neuchâtel, hué et brisé, comme son ami après l'affaire de Valengin; mais les évangélistes suivaient les traces de l'apôtre saint Paul, que ni les coups de fouet ni les coups de verge ne pouvaient arrêter [3]. De Bély retourna souvent à Fontaine. La messe fut bientôt abolie dans ce village; de Bély y fut vingt-sept ans pasteur; ses descendants y ont à plus d'une reprise exercé le ministère, et maintenant ils forment la

1 Il ne nous paraît pas, comme on le dit ordinairement, que Bély ait pu prêcher debout sur cette pierre, à moins que ce qui en reste ne soit qu'un fragment. On l'appelle, dans le pays, la pierre de maître Jean.

2 Msc. AA, dans le Msc. de Choupart.

3 Épître de saint Paul aux Corinthiens, chap. XI.

famille la plus nombreuse des cultivateurs de ce lieu.

Farel, après avoir évangélisé la rive du lac, au midi de Neuchâtel, s'était porté au nord, et avait prêché à Saint-Blaise. La populace, ameutée par le prêtre et le lieutenant, s'était jetée sur lui; et Farel n'avait pu s'échapper de leurs mains que défait, tout en sang, et presque méconnaissable. Ses amis l'avaient jeté en toute hâte dans un bateau, et transporté à Morat, où le retinrent quelque temps ses blessures [1].

A l'ouïe de ces violences, les Neuchâtelois du 23 octobre sentirent leur sang bouillonner. Si le lieutenant, le curé et leurs ouailles ont brisé le corps du serviteur de Christ, qui est vraiment l'autel du Dieu vivant, pourquoi épargneraient-ils de mortes idoles? Aussitôt ils courent à Saint-Blaise, y abattent les images, et en font autant près de là, à l'abbaye de Fontaine-André, sanctuaire de l'ancien culte.

Les images subsistaient encore à Valengin, mais leur dernière heure allait sonner. Un Français, Antoine Marcourt, avait été nommé pasteur de Neuchâtel. Marchant sur les traces de Farel, il se rendit avec quelques bourgeois à Valengin le 14 juin, grand jour de fête dans ce bourg [2]. A peine y étaient-ils arrivés, qu'une foule nom-

1 De Perrot. L'Église et la Réformation, II, p. 233.

2 On attribue ordinairement ce fait à Farel; mais Choupart, d'après un manuscrit plus ancien, dit *le ministre de Neuchâtel*. Il désigne toujours ainsi Marcourt, et jamais Farel.

breuse se pressait autour du ministre, écoutant ses paroles. Les chanoines aux aguets dans leurs maisons, et l'intendant M. de Bellegarde sur ses tourelles, se demandaient comment on pourrait faire diversion à cette prédication hérétique. La force ne pouvait être employée, à cause de Berne. On eut recours à un expédient grossier, digne des plus mauvais jours de la Papauté, qui, en insultant le ministre, détournerait, pensait-on, l'attention du peuple, et la changerait en rires et en huées. Un chanoine [1], aidé du cocher de la comtesse, se rendit dans une de ses écuries, et y prit deux bêtes, qu'il conduisit sur la place où prêchait Marcourt. Nous jetterons un voile sur cette scène; elle est au nombre de ces choses honteuses que l'histoire ne peut raconter [2]. Mais jamais la punition ne suivit de plus près le crime. La conscience des auditeurs se soulève à la vue de ce spectacle infâme. Le torrent que l'on a voulu arrêter se précipite hors de son lit. Le peuple irrité, prenant à sa manière la défense de la religion que l'on a prétendu outrager, entre dans le temple comme un flot vengeur; les antiques vitraux sont brisés, les armoiries des seigneurs sont mises en pièces, les reliques sont dispersées, les livres sont déchirés, les images sont abattues, les autels sont renversés. Ce n'est pas assez encore: le flot populaire, après

1 Des historiens disent *le cocher de la comtesse;* Choupart dit, à trois reprises, *un chanoine*. Cela est sans doute plus révoltant, mais n'a rien d'incroyable.

2 De equo admissario loquitur qui equam init.

avoir balayé l'église, retourne sur lui-même, et va se jeter dans les maisons des chanoines. Ceux-ci, effrayés, s'enfuient dans les forêts, et tout est ravagé dans leurs demeures.

Guillemette de Vergy et l'intendant M. de Bellegarde, tremblants derrière leurs créneaux, regrettaient, mais trop tard, ce hideux expédient. Ils étaient les seuls qui n'eussent pas encore senti la vengeance populaire. Leurs regards inquiets épient les mouvements des Valenginois indignés. L'œuvre est achevée; la dernière maison du dernier chanoine est pillée. Les bourgeois se concertent..... O terreur!.... ils se tournent vers le château; ils y montent; ils y arrivent..... La demeure des nobles comtes d'Arberg va-t-elle donc être ravagée? « Nous venons, » s'écrient les députés quand ils sont à la porte du manoir, « nous « venons demander justice de l'outrage fait à la « religion et à son ministre. » On consent à les admettre; et la comtesse ordonne que l'on punisse les malheureux qui n'avaient agi que par les ordres de son intendant. Mais en même temps elle envoie des députés à Berne se plaindre « des « grands vitupères qu'on lui avait faits [1]. » Berne prononça que les Réformés payeraient le dommage, mais que la comtesse leur accorderait le libre exercice de leur culte. Jacques Veluzat, originaire de la Champagne, fut le premier pasteur de Valengin. Plus tard, nous retrouverons de nouvelles luttes au pied du Jura.

1 Chronique du curé Besancenet.

Ainsi la Réforme fut établie à Valengin, comme elle l'avait été à Neuchâtel; les deux capitales de ces contrées étaient gagnées à l'Évangile. Bientôt le changement reçut la sanction légale. François, marquis de Rothelin, fils de la duchesse de Longueville, arriva dans la principauté en mars 1531, se proposant de jouer sur ce petit théâtre le rôle d'un François Ier. Mais il reconnut bientôt qu'il est des révolutions qu'une main irrésistible a accomplies, et qu'il faut accepter. Rothelin exclut des États du pays les chanoines qui en avaient formé jusqu'alors le premier pouvoir, et les remplaça par quatre bannerets et quatre bourgeois. Puis, s'appuyant du principe que toute fortune abandonnée échoit à l'État, il mit la main sur leur riche héritage, et proclama la liberté religieuse dans tout le pays. Tout étant en règle avec Madame, le politique M. de Rives se fit aussi réformé. Tel fut le secours que Rome reçut de l'État duquel elle avait espéré sa délivrance.

Une grande énergie caractérisa la Réforme de la Suisse française; ce que nous venons de voir le manifeste. On a attribué à l'individualité de Farel ce trait distinctif de son œuvre; mais jamais homme n'a créé le temps où il a vécu; c'est toujours le temps, au contraire, qui crée l'homme. Plus une époque est grande, moins les individualités la dominent. Ce qu'il y eut de bien dans les choses que j'ai racontées, venait de cet Esprit tout-puissant dont les hommes les plus forts ne sont jamais que de faibles organes. Ce qu'il y eut de mal venait du caractère du peuple; et, de fait, ce

fut presque toujours la Papauté qui commença les scènes de violence. Farel subit l'influence de son temps, plutôt que son temps ne subit la sienne. Un grand homme peut être le héraut, le révélateur de l'époque à laquelle Dieu le destine; il n'en est jamais le créateur.

Mais il est temps de laisser le Jura et ses belles vallées que le soleil du printemps éclaire, pour diriger nos pas vers les Alpes de la Suisse allemande, le long desquelles s'amassent d'épais nuages et de terribles tempêtes. Les peuples libres et énergiques qui habitent sous les glaciers éternels, ou sur les rives riantes des lacs, prennent un aspect toujours plus farouche, et le choc menace d'être prompt, rude et terrible. Nous venons de voir de glorieuses conquêtes; une grande catastrophe nous attend.

LIVRE XVI.

Suisse. — Catastrophe.

(1528 — 1531.)

I.

Dieu voulait qu'aux portes de l'Église restaurée se trouvassent deux grands exemples qui servissent de leçon aux générations à venir. Luther et la Réformation allemande, déclinant le secours de la puissance temporelle, repoussant la force des armes, et cherchant uniquement la victoire dans la confession de la vérité, devaient voir leur foi couronnée du triomphe le plus éclatant; tandis que Zwingle et la Réformation suisse, tendant la main aux puissants de la terre, et saisissant l'épée, devaient voir fondre sur l'œuvre de Dieu une catastrophe horrible, cruelle, sanglante, qui menacerait d'engloutir la cause évangélique dans le plus furieux tourbillon. Dieu est un Dieu jaloux; il ne donne pas sa gloire à un autre; il prétend soutenir lui-même sa cause, et, pour parvenir à ses fins, il met en jeu d'autres ressorts que ceux d'une diplomatie habile.

Nous n'avons garde d'oublier que nous sommes appelés à raconter des faits, et non à discuter des

théories; mais il est un principe que l'histoire dont nous nous occupons enseigne bien haut. C'est celui que l'Évangile de Dieu proclame, quand il dit : *Les armes de notre guerre ne sont point charnelles, mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu*[1]. En maintenant cette vérité, nous ne nous plaçons point sur le terrain de quelque école particulière, mais sur celui de la conscience universelle et de la parole de Dieu.

De tous les secours charnels que la religion peut invoquer, il n'en est point de plus pernicieux pour elle que celui des armes et de la diplomatie. La diplomatie la jette dans des voies tortueuses; les armes la précipitent dans des sentiers de sang; et la religion, du front de laquelle on a ainsi arraché le double bandeau de la vérité et de la douceur, ne présente plus qu'une figure dégradée et avilie, que nul ne peut ni ne veut reconnaître.

Ce fut l'extension même de la Réforme en Suisse qui l'exposa aux dangers sous lesquels elle succomba. Tant qu'elle fut concentrée dans Zurich, elle demeura une affaire religieuse; mais quand elle eut gagné Berne, Bâle, Schaffouse, Saint-Gall, Glaris, Appenzell, et de nombreux bailliages, il se forma à son sujet des relations intercantonales; et (ce fut ici la faute et le malheur) tandis que des rapports auraient dû s'établir d'église à église, ils eurent lieu d'État à État.

Dès que la politique se mêla des affaires spiri-

1 2. Cor. X, 4.

tuelles, elle y prit la haute main. Zwingle crut bientôt devoir examiner non-seulement des questions dogmatiques, mais aussi des questions fédérales; et l'on vit cet illustre Réformateur, ne discernant pas les piéges tendus sous ses pieds, se précipiter sur une route semée d'écueils, et où l'attendait une cruelle mort.

Les cantons primitifs de la Suisse avaient renoncé au droit de former de nouvelles alliances, sans le consentement de tous; mais Zurich et Berne s'en étaient réservé le pouvoir. Zwingle se crut donc tout à fait libre de provoquer une union des États évangéliques. Constance fut la première ville qui y donna la main. Cette combourgeoisie chrétienne, qui pouvait devenir le germe d'une nouvelle confédération, suscita aussitôt à Zwingle de nombreux adversaires, même parmi les partisans de la Réforme.

Il était temps encore; Zwingle pouvait se retirer des affaires publiques, pour ne s'occuper que de celles de l'Évangile. Mais nul, dans Zurich, n'avait comme lui cette application au travail et ce coup d'œil juste, sûr, pénétrant, si nécessaires aux hommes politiques. S'il se retirait, il laissait sans pilote le navire de l'État. D'ailleurs, il était convaincu que des actes politiques pouvaient seuls sauver la Réforme. Il résolut donc d'être à la fois l'homme de l'État et l'homme de l'Église. Les protocoles font foi que dans ses dernières années il prit part aux délibérations les plus importantes, et fut chargé, par les conseils de son canton, d'écrire des lettres, de faire des procla-

mations, de rédiger des avis. Déjà, avant la dispute de Berne, regardant la guerre comme possible, il avait tracé un plan de défense fort détaillé, dont le manuscrit subsiste encore [1]. En 1528, il fit plus; il montra, dans un écrit remarquable, comment Zurich devait se comporter à l'égard de l'Empire, de la France, des autres États européens, des cantons, des bailliages. Puis, comme s'il eût vieilli à la tête des bandes helvétiques (et il est juste de reconnaître qu'il avait vécu longtemps au milieu des soldats), il exposa les avantages qu'il y avait à surprendre l'ennemi; il décrivit jusqu'à la nature des armes et à la manière de s'en servir; en effet, une importante révolution s'opérait alors dans la stratégie. Le pasteur zurichois est en même temps chef de l'État et général d'armée; ce double, ce triple rôle du Réformateur fut sa perte et celle de la Réforme. Sans doute, il faut faire la part des hommes de ce temps, qui, accoutumés à voir Rome depuis tant de siècles manier les deux glaives, ne comprenaient pas qu'il fallait prendre l'un et laisser l'autre; il faut admirer la puissance de cet esprit supérieur, qui, tout en parcourant une carrière politique où se seraient absorbées les plus grandes intelligences, ne cessait pourtant de déployer une activité infatigable comme pasteur, comme prédicateur, comme théologien, comme écrivain; il faut reconnaître que l'éducation républicaine de Zwingle lui avait appris à confondre la patrie

1 Escher et Hottinger, Archives, II, p. 263.

et la religion, et qu'il y avait dans ce grand homme de quoi fournir à plusieurs vies; il faut apprécier cet indomptable courage, qui, s'appuyant sur la justice, ne craignait pas, dans un temps où Zurich n'avait pour alliés qu'une ou deux villes impuissantes, d'affronter les forces redoutables de l'Empire et de la Confédération; mais aussi il faut voir, dans la grande et terrible leçon que Dieu lui donna, un enseignement pour tous les temps et pour tous les peuples, et comprendre enfin ce que l'on oublie si souvent, que « le royaume de Christ n'est pas de ce monde. »

Les cantons catholiques-romains, à l'ouïe des nouvelles alliances des Réformés, ressentirent la plus vive indignation. Guillaume de Diesbach, député de Berne à la Diète, dut essuyer les plus amers reproches. La séance, quelque temps interrompue, fut reprise aussitôt après son départ. « Ils ont beau rapiéceter la vieille foi, dit le « Bernois en se retirant, elle ne peut pourtant « durer davantage [1]. »

On rapiécetait, en effet, de toutes forces, mais d'une aiguille pointue et acérée qui faisait couler le sang. Joseph Am Berg de Schwitz et Jacques Stocker de Zug, baillis de Thurgovie, traitaient avec cruauté ceux qui s'attachaient à l'Évangile. Ils employaient contre eux les amendes, les cachots, la torture, les verges, les confiscations, le bannissement; ils faisaient couper la langue

1 Mögen sie blätzen am alten Glauben. (Hottinger, Zwingli, p. 389.)

aux ministres, leur tranchaient la tête, ou les condamnaient au feu [1]. En même temps on enlevait les Bibles et tous les livres évangéliques ; et si de pauvres Luthériens, fuyant l'Autriche, traversaient le Rhin, et cette basse vallée où ses eaux tranquilles coulent entre les Alpes du Tyrol et celles d'Appenzell; si ces malheureux, traqués par les lansquenets, venaient chercher un refuge en Suisse, on les livrait cruellement à leurs persécuteurs.

Mais plus la main du bailli s'appesantissait sur la Thurgovie et le Rheinthal, plus aussi l'Évangile y faisait de conquêtes. L'évêque de Constance, à cette vue, écrivit aux cinq cantons que s'ils n'y mettaient ordre, tout le pays embrasserait la Réforme. Les cantons convoquèrent en conséquence à Frauenfeld tous les prélats, nobles, juges et notables du pays. Une seconde assemblée ayant eu lieu six jours après (le 6 décembre 1528), à Weinfeld, des députés de Zurich et de Berne supplièrent les notables de considérer avant tout l'honneur de Dieu, et de ne s'inquiéter nullement des bravades et des menaces du monde [2]. Une grande agitation suivit ce discours. A la fin, la majorité demanda la prédication de la parole de Dieu; le peuple se prononça dans le même sens; et le Rheinthal ainsi que Bremgarten suivirent cet exemple.

1 Die Zungen geschlitzt, mit dem Schwerdt richten und verbrännt. (Bull. II, p. 31.)

2 Die Eer Gottes, uwer Seelen Heil. (Bulling. Chron. II, p. 28.)

Que faire?... Le flot devient toujours plus envahissant. Faudra-t-il que les Waldstettes eux-mêmes lui ouvrent enfin leurs vallées? Les antipathies religieuses firent cesser les antipathies nationales; et ces fiers montagnards, portant leurs regards au delà du Rhin, pensèrent à invoquer le secours de l'Autriche, vaincue par eux à Morgarten et à Sempach (1). Le parti fanatique allemand, qui avait écrasé les paysans révoltés de la Souabe, était tout-puissant sur ces frontières. Des lettres s'échangèrent; des messagers passèrent et repassèrent le fleuve; enfin, on profita d'une noce de haute noblesse qui devait avoir lieu à Feldkirch, en Souabe, à six lieues d'Appenzell. Le 16 février 1529, les gens de la noce, formant une brillante cavalcade, au milieu de laquelle se trouvaient cachés les députés des cinq cantons, firent leur entrée dans Feldkirch; et aussitôt Am Berg s'aboucha avec le gouvernement autrichien.

« La puissance des ennemis de notre antique « foi s'est tellement accrue, dit le Suisse, que les « amis de l'Église ne peuvent leur résister. Nous « portons donc nos regards sur ce prince illustre, « qui a sauvé en Allemagne la foi de nos pères. »

Cette alliance était si peu naturelle, que les Autrichiens avaient peine à croire à la sincérité des envoyés. « Prenez des otages, dirent les Wald- « stettes; écrivez de votre main les articles du « traité; commandez, et nous obéirons. » — « C'est « bien, répondirent les Autrichiens; dans deux

1 Bullinger, Chron. II, p. 48.

« mois vous nous trouverez à Waldshout, et « nous vous y ferons connaître nos conditions. »

Le bruit de ces négociations s'étant répandu, excita, même parmi les partisans de Rome, un vif mécontentement. Nulle part il n'éclata avec autant de force que dans le Conseil de Zug. On y vit les partis contraires s'agiter, trépigner, s'élancer de leurs bancs, et près d'en venir aux mains; mais la haine l'emporta sur le patriotisme. Les députés des Waldstettes se rendirent à Waldshout; ils suspendirent les armes de leurs cantons à côté de celles des oppresseurs de la Suisse; ils placèrent à leurs chapeaux des plumes de paon, symbole de l'Autriche, et ils rirent, burent et jasèrent avec les Impériaux. Cette étrange alliance fut enfin conclue. « Quiconque formera parmi le peuple « des sectes nouvelles, y était-il dit, sera puni de « mort, et, s'il le faut, avec le secours de l'Autri« che. Cette puissance, en cas de besoin, enverra « en Suisse six mille fantassins, quatre cents cava« liers, et l'artillerie nécessaire[1]. On pourra même « bloquer les cantons réformés, et intercepter les « vivres. » C'est donc aux cantons romains qu'appartient l'initiative de cette mesure si décriée. Enfin on assurait aux Waldstettes la possession non-seulement des bailliages communs, mais encore toutes les *conquêtes* qui se feraient sur la rive gauche du Rhin.

Aussitôt la tristesse et l'effroi se répandirent dans

1 Bullinger donne tout le traité : Chron. II, p. 49—59.

la Suisse entière. Partout on chantait cette complainte nationale, que Bullinger nous a conservée :

« Pleurons, Helvétiens, pleurons !
« Du paon le superbe plumage
« Vient s'unir au taureau sauvage
« D'Altorff et des quatre cantons [1]. »

Tous les cantons non compris dans cette alliance, sauf Fribourg, se réunirent en diète à Zurich, et résolurent d'envoyer une députation à leurs confédérés des montagnes, dans un but de conciliation.

La députation, admise à Schwitz en présence du peuple, put s'y acquitter sans tumulte de sa mission. A Zug, on lui cria : « Pas de sermons! pas « de sermons ! » A Altorff, on lui dit : « Plût à Dieu « que votre nouvelle foi fût à jamais enterrée ! » A Lucerne, on lui répondit fièrement : « Nous « saurons garantir du venin de vos prêtres re-« belles, nous, nos enfants, et les enfants de nos « enfants! » Ce fut dans Underwald que les députés trouvèrent le plus mauvais accueil. « Nous « vous dénonçons l'alliance, leur dit-on. C'est « nous, ce sont les autres Waldstettes, qui som-« mes les vrais Suisses. Nous vous avons gracieu-« sement reçus dans notre confédération, et vous « prétendez maintenant devenir nos maîtres!... « L'Empereur, l'Autriche, la France, la Savoie, le « Valais, nous prêteront main-forte [2] ! » Les dépu-

1 Es macht mich graw. — Dass sich der Pfaw. — Darzu der Stier — Und sunst noch vier — Sich hand vereynt.....

2 Bullinger, Chr. II, p. 130—137.

tés se retirèrent étonnés, et frémirent quand, passant devant la maison du secrétaire d'État, ils y virent peint un immense gibet, auquel on avait pendu les armes de Zurich, de Berne, de Bâle et de Strasbourg.

A peine la députation, de retour à Zurich, avait-elle fait son rapport, que les esprits s'enflammèrent. Zwingle proposa de n'accorder aucune paix à Underwald, s'il ne renonçait aux pensions étrangères, à l'alliance avec l'Autriche, et à l'administration des bailliages communs. « Non, non, dit « Berne, qui venait d'étouffer la guerre civile dans « son propre canton; ne nous pressons pas si fort. « Quand les rayons du soleil brillent, chacun veut « partir; mais dès que la pluie commence, tous « perdent courage! La parole de Dieu nous com- « mande la paix. Ce n'est pas avec des lances et « des hallebardes que l'on fait entrer la foi dans « les cœurs. C'est pourquoi, par la passion de « notre Seigneur Jésus-Christ, nous vous sup- « plions de calmer votre ardeur. »

Ces paroles chrétiennes auraient atteint leur but, si une affreuse nouvelle qui parvint à Zurich le jour même où Berne y faisait entendre un langage si modéré, ne les eût pas rendues inutiles.

Le samedi 22 mai, un pasteur, père de famille, des environs du lac de Greiffensee, Jacques Keyser, surnommé Schlosser, après avoir côtoyé les bords fertiles de ce petit lac, traversé les beaux pâturages du bailliage de Gruningen, passé près de la maison teutonique de Rubikon et du couvent de Ruti, était arrivé dans ces contrées simples

et agrestes que baigne la partie supérieure du lac de Zurich. Se rendant à Oberkirk, paroisse du pays de Gaster, entre les deux lacs de Zurich et de Wallenstadt, dont il avait été nommé pasteur, et où il devait prêcher le lendemain, il longeait à pied les flancs allongés et arrondis du mont Buchberg, en face des hauteurs pittoresques de l'Ammon. Il s'avançait sans défiance dans ces bois, que depuis bien des semaines il avait plusieurs fois franchis sans inconvénient, quand tout à coup six hommes, apostés pour le surprendre, fondent sur lui et le conduisent à Schwitz. « Les baillis, disent-ils au magistrat, ont ordonné « de traduire devant les tribunaux tous les ministres novateurs : en voici un qu'on amène. » Quoique Zurich et Glaris intervinssent, quoique le gouvernement de Gaster, où Keyser avait été pris, n'appartînt pas alors à Schwitz, la Landsgemeinde voulait une victime, et on condamna, le 29 mai, le ministre à être brûlé vif. En apprenant sa sentence, Keyser versa d'abondantes larmes [1]. Mais quand l'heure du supplice fut arrivée, il marcha joyeusement à la mort, confessa librement sa foi, et rendit grâces au Seigneur jusqu'à son dernier soupir. « Allez dire à Zurich comme « il nous remercie ! » dit aux députés de Zurich, avec un sourire moqueur, l'un des magistrats de Schwitz. Ainsi un nouveau martyr était tombé sous les coups de cette puissance redoutable, qui s'enivre du sang des saints [2].

1 Weinet häfftig. (Bulling., II, p. 149.)
2 Apoc., ch. XVII.

La mesure était comble. Les flammes du bûcher de Keyser devinrent le signal de la guerre. Zurich indigné poussa un cri qui retentit dans toute la Confédération. Zwingle surtout réclamait des mesures énergiques. Partout dans les rues, dans le Conseil, dans la chaire même, on le voyait dépasser en hardiesse les plus vaillants capitaines. Il disait à Zurich, il écrivait à Berne : « Soyons « fermes et ne craignons pas de prendre les ar- « mes. Cette paix que quelques-uns désirent tant, « n'est pas une paix, mais une guerre; tandis « que la guerre que nous demandons n'est pas « une guerre, mais une paix [1]. Nous n'avons soif « du sang de personne, mais nous devons couper « les nerfs de l'oligarchie [2]. Si nous nous y refu- « sons, la vérité de l'Évangile et la vie des minis- « tres ne seront jamais en sûreté parmi nous. »

Ainsi parlait Zwingle. Partout, en Europe, il voyait les puissants de la terre se donner la main pour étouffer la vie renaissante de l'Église; et il pensait qu'à moins d'un mouvement décisif et énergique, la chrétienté, accablée sous tant de coups, retomberait bientôt dans son ancienne servitude. Luther, en des circonstances semblables, arrêtait les glaives près de se croiser, et demandait que la parole de Dieu seule parût sur le champ de bataille. Zwingle ne pensait pas de même. La guerre n'était pas pour lui une révolte,

1 Bellum cui nos instamus, pax est, non bellum. (Vita Zwinglii, per O. Myconium.)

2 Oligarchiæ nervi succidantur. (Ibid.)

car la Suisse n'avait pas de maître. « Sans doute, « disait-il, il faut se confier en Dieu seul ; mais « quand Dieu nous donne une cause juste, il faut « aussi savoir la défendre, et, comme Josué et « Gédéon, dépenser son sang pour Dieu et pour « la patrie. »

Si l'on regarde aux principes qui dirigent les chefs des peuples, l'avis de Zwingle est sans reproche. C'était le devoir des magistrats suisses de défendre les opprimés contre les violents. Mais ce langage, fort convenable dans la bouche d'un magistrat, n'est-il pas à blâmer dans la bouche d'un ministre ?

Pour accomplir ses desseins, le Réformateur avait besoin dans Zurich d'une grande unité ; or, il s'y trouvait encore beaucoup d'hommes, d'intérêts et de superstitions, qui lui étaient contraires. « Jusques à quand, s'était-il écrié en « chaire le 1er décembre 1528, supporterez-« vous dans le Conseil ces incrédules et ces im-« pies, qui s'opposent à la parole de Dieu [1] ? » On avait arrêté l'épuration que demandait le Réformateur, on avait examiné un à un tous les citoyens ; puis on avait exclu du Conseil tous les récalcitrants.

II.

Le samedi 5 juin 1529, sept jours après le martyre de Keyser, tout Zurich était en mouvement. Le moment était venu où Underwald devait en-

1 Den Rath reinigen. (Füssli, Beyträge, IV, p. 91.)

voyer un gouverneur aux bailliages communs ; et les images ayant été brûlées dans ces contrées, Underwald avait juré d'en tirer une éclatante vengeance[1]. Aussi l'épouvante était-elle générale. « Le bûcher de Keyser, pensait-on, va se rallu-« mer dans tous nos villages. » Plusieurs habitants accouraient à Zurich, et, sur leurs figures émues, effrayées, on eût cru voir se refléter les flammes qui venaient de consumer le martyr.

Ces malheureux trouvèrent dans Zwingle un puissant avocat. Le Réformateur pensait enfin être arrivé au but qu'il n'avait cessé de poursuivre, la libre prédication de l'Évangile dans toute la Suisse. Donner un dernier coup suffisait, selon lui, pour mener à bonne fin cette entreprise. « D'avides pensionnaires, dit Zwingle aux Zuri-« chois, profitent de l'ignorance du peuple des « montagnes, pour ameuter ces hommes simples « contre les amis de l'Évangile. Sévissons donc « contre des chefs orgueilleux. La douceur de « l'agneau ne ferait que rendre le loup plus vo-« race encore[2]. Proposons aux cinq cantons de « laisser prêcher librement la parole du Seigneur, « de renoncer à leurs iniques alliances, et de punir « les fauteurs des pensions étrangères. Quant à la « messe, aux idoles, aux rites et aux supersti-« tions, que personne ne soit contraint à les « abandonner. C'est à la parole de Dieu seule à

1 Den Götzenbrand, an inen mitt der Hand zü rächen. (Bull. Chron. II, p. 153.)

2 Lupus lenitate agni, magis magisque vorax fit. (Zwing. Epp. II, p. 296.)

« disperser de son souffle puissant toute cette « vaine poussière [1] ! Soyez fermes, nobles sei- « gneurs ! et, malgré certains chevaux noirs, aussi « noirs à Zurich qu'ils le sont à Lucerne [2], mais « dont la malice ne pourra parvenir à faire verser « le char de la Réforme, nous franchirons ce pas- « sage difficile, et parviendrons à l'unité de la « Suisse et à l'unité de la foi. » Ainsi Zwingle, en réclamant l'emploi de la force, ne voulait pour l'Évangile que la liberté ; mais il voulait une prompte intervention, pour que cette liberté lui fût assurée. Écolampade pensait de même. « Ce « n'est pas l'heure des délais, disait-il ; ce n'est « pas le moment de la parcimonie et de la pu- « sillanimité. Tant que le venin ne sera pas en- « tièrement ôté de ce serpent, réchauffé dans « notre sein, nous serons exposés aux plus grands « périls [3]. »

Le Conseil de Zurich, entraîné par le Réformateur, promit aux bailliages de maintenir la liberté religieuse ; et à peine eut-il appris qu'Antoine Ab-Aker d'Underwald se rendait à Bade avec une armée, qu'il ordonna à cinq cents hommes de partir pour Bremgarten, avec quatre pièces d'artillerie. C'était le 5 juin, et le soir même l'étendard zurichois flottait sur le couvent de Mouri.

1 Dei verbum enim hos pulveres omnes facile flatu suo disperget. (Ibid.)

2 Les pensionnaires. Exceptis aliquot nigris equis. (Ibid., p. 298.)

3 Venenum a domestico illo colubro. (Ibid., p. 303.)

La guerre de religion était commencée. Le cor des Waldstettes retentit aussitôt dans les montagnes ; partout on se mettait sous les armes, et des messagers allaient en hâte invoquer le secours du Valais et de l'Autriche. Trois jours après (le mardi 8 juin), six cents hommes de Zurich, sous le commandement de Jacques Werdmuller, partaient pour Rapperschwil et le pays de Gaster; et le lendemain, quatre cents hommes se rendaient à Cappel, sous le commandement du vaillant capitaine George Berguer, auquel on avait donné Conrad Schmidt, pasteur de Kussnacht, pour aumônier. « Nous ne voulons pas, dit à « Zwingle le bourgmestre Roust, que vous alliez « à la guerre; car le Pape, l'archiduc Ferdinand, « les cantons romains, les évêques, les abbés, « les prélats, vous haïssent mortellement. Restez « avec le Conseil; nous avons besoin de vous. » — « Non, répondit Zwingle, qui ne se reposait sur « personne d'une entreprise si importante; quand « mes frères exposent leur vie, je ne demeurerai « pas tranquillement assis auprès de mes foyers. « D'ailleurs, l'armée aussi a besoin d'un œil vigi- « lant, qui se porte sans cesse tout à l'entour « d'elle. » Puis, prenant une brillante hallebarde qu'il avait, dit-on, portée à Marignan, et la plaçant sur son épaule, le Réformateur sauta sur son cheval, et partit avec l'armée[1]. Les murailles, les tours, les créneaux, étaient couverts d'une

1 Sondern sass auf ein Ross, und führte eine hübsche Helparten auf den Achseln. (Füssli, Beytr., IV, p. 103.)

foule de vieillards, d'enfants, de femmes, parmi lesquelles se trouvait Anna, la femme d'Ulrich.

Zurich avait réclamé le secours de Berne; mais Berne, dont le peuple montrait peu de goût pour une guerre religieuse, et qui d'ailleurs ne voyait pas avec plaisir l'influence croissante de Zurich, répondit : « Puisque Zurich a commencé la guerre « sans nous, qu'il la finisse de même! » Les États évangéliques se montraient désunis au moment de la lutte.

Les cantons romains ne faisaient pas ainsi. C'était Zug qui avait fait entendre le premier cri d'appel; et les hommes de Schwitz, d'Uri, d'Underwald s'étaient aussitôt mis en marche. Dès le 8 juin, la grande bannière flottait devant la maison de ville de Lucerne; et le lendemain, l'armée partait au son des antiques cors que Lucerne prétend avoir reçus de l'empereur Charlemagne.

Le 10 juin, les Zurichois, établis à Cappel, envoyèrent à Zug, au point du jour, un héraut chargé, selon l'usage, de dénoncer aux cinq cantons la rupture de l'alliance. Aussitôt Zug se remplit de détresse et d'alarme. Ce canton, le plus petit de la Suisse, n'ayant point encore reçu tous les contingents confédérés, était hors d'état de se défendre; on courait çà et là; on envoyait des messagers; on se préparait précipitamment à la bataille; les guerriers essayaient leurs armes; les femmes versaient des pleurs; les enfants poussaient des cris.

Déjà le premier corps de l'armée zurichoise, composé de deux mille hommes, sous le com-

mandement de Guillaume Thöming, placé près de la frontière, au-dessous de Cappel, s'apprêtait à partir, lorsqu'on aperçut, du côté de Baar, un cavalier qui, pressant les flancs de son cheval, accourait aussi vite que le lui permettait la montagne qu'il avait à gravir. C'était Æbli, landamman de Glaris. « Les cinq cantons sont prêts, s'écria-t-il « en arrivant ; mais j'ai obtenu d'eux de s'arrêter, « si vous consentez à faire de même. C'est pour-« quoi, pour l'amour de Dieu et le salut de la « Confédération, je supplie Messeigneurs de Zu-« rich et tout le peuple de suspendre maintenant « leur marche. » En disant ces mots, le brave Helvétien versait des larmes[1]. « Dans peu d'heures, « continua-t-il, je serai de retour. J'espère, avec « la grâce de Dieu, obtenir une paix honorable, « et empêcher que l'on ne remplisse nos chalets « de veuves et d'orphelins. »

On connaissait Æbli pour un homme plein de loyauté, ami de l'Évangile, ennemi des guerres étrangères ; aussi son discours émut-il les capitaines zurichois, qui résolurent de s'arrêter. Zwingle seul, debout, inquiet, le regard en avant, voyait dans l'intervention de son ami les machinations des adversaires. L'Autriche, occupée à repousser les Turcs, ne pouvant secourir les cinq cantons, les avait exhortés à la paix : c'était là, selon Zwingle, le motif des propositions apportées par le landamman de Glaris. Aussi, au moment où Æbli

1 Das redt er mitt weynenden Ougen. (Bullinger, II, p. 169.)

tournait bride pour se rendre à Zug[1], Zwingle, s'approchant, lui dit-il énergiquement : « Com-« père Landamman, vous rendrez compte à Dieu « de tout ceci. Nos adversaires se voient dans le « sac ; c'est pourquoi ils vous donnent de bonnes « paroles ; mais plus tard ils fondront sur nous « à l'improviste, et alors personne ne nous dé-« livrera. » Paroles prophétiques, et dont l'événement devait dépasser toutes les prévisions. « Cher « compère, répondit le Landamman, j'ai cette « fiance en Dieu que tout ira bien. Faisons chacun « de notre mieux. » Et il partit.

Alors, au lieu de marcher sur Zug, l'armée zurichoise se mit à dresser ses tentes sur la lisière de la forêt et le long de la rive du torrent, à quelques pas des sentinelles des cinq cantons. Zwingle, assis dans la sienne, silencieux, préoccupé et morne, attendait d'heure en heure quelque fâcheuse nouvelle.

Elle ne se fit pas longtemps attendre ; ce furent des députés du Conseil de Zurich qui l'apportèrent. Berne, soutenant le rôle qu'il avait si souvent rempli de représentant de la politique fédérale, déclara que si Zurich ou les Cantons ne voulaient pas faire la paix, on saurait les y contraindre ; en même temps, cet État convoquait une diète à Arau, et mettait cinq mille hommes en campagne sous le commandement de Sébastien de Diesbach. Zwingle fut consterné.

1 Alls nun der Amman wiederumm zu den 5 Orten ryten wollt. (Bull. Chr. II, p. 170.) Zwingle était parrain d'un enfant d'Æbli.

Le message d'Æbli, appuyé par celui de Berne, était renvoyé à l'armée par le Conseil; car, selon les principes du temps : « Là où flotte la bannière, « là se trouve Zurich. » — « Ne nous laissons point « ébranler, s'écria le Réformateur, toujours ferme « et décidé; notre avenir dépend de notre cou- « rage. Aujourd'hui on supplie, on mendie; et « dans un mois, quand nous aurons posé les « armes, on nous écrasera. Demeurons fermes en « Dieu. Avant tout, soyons justes : après cela vien- « dra la paix. » Mais Zwingle, transformé en homme d'État, commençait à perdre l'influence qu'il avait gagnée comme serviteur de Dieu. Plusieurs ne pouvaient le comprendre, et se demandaient si c'était bien là le langage d'un ministre du Seigneur. « Ah! disait celui de ses amis qui « l'a peut-être le mieux connu, Oswald Myconius, « Zwingle a été certainement un homme intrépide « dans les dangers; mais il eut toujours horreur du « sang, même de celui de ses plus mortels ennemis. « La liberté de la patrie, les vertus de nos pères, « et surtout la gloire de Christ, ont été le but « unique de tous ses desseins [1]. Je dis la vérité « comme en la présence de Dieu, » ajoutait Myconius.

Pendant que Zurich envoyait des députés à Arau, les deux armées recevaient des renforts. Des Thurgoviens et des Saint-Gallois venaient associer leurs bannières à celle de Zurich; des

1 Libertas patriæ, virtutes avitæ, et imprimis gloria Christi. (Osw. Myc., De vita Zw.)

Valaisans et des hommes du Saint-Gothard se joignaient aux cantons catholiques. Les avant-postes étaient en présence à Thann, à Leematt, à Goldisbrunnen, sur les revers délicieux de l'Albis.

Jamais peut-être la cordialité suisse ne brilla mieux de son antique éclat. Les soldats s'appelaient amicalement, se serraient la main, se disaient qu'ils étaient des confédérés et des frères. « Nous ne nous battrons pas, ajoutaient-ils. Une « tempête a passé sur nos têtes, mais nous prie« rons Dieu, et il nous préservera de tout mal. »

La disette désolait l'armée des cinq cantons, tandis que l'abondance régnait dans le camp de Zurich[1]. Quelques jeunes Waldstettes affamés dépassèrent un jour les avant-postes; les Zurichois les firent prisonniers, les conduisirent au camp, puis les renvoyèrent chargés de provisions, avec plus de bonhomie encore que n'en montra Henri IV au siége de Paris. Un autre jour, quelques braves des cinq cantons ayant posé sur les frontières un seau plein de lait, crièrent aux Zurichois qu'ils n'avaient point de pain. Ceux-ci arrivèrent aussitôt, et coupèrent leur pain dans le lait de leurs ennemis; puis les soldats des deux partis se mirent en plaisantant à manger à la gamelle, les uns deçà, les autres delà. Les Zurichois trouvaient plaisant que, malgré la défense de leurs prêtres, les Waldstettes mangeassent avec des hé-

1 On avait une mesure de blé pour un florin, et une de vin pour un demi-batz (un sou et demi de France). (Bull. Chron. II, p. 182.)

rétiques. Quand quelqu'un de la troupe prenait un morceau qui se trouvait du côté de ses adversaires, ceux-ci, en riant, le frappaient de leur cuiller, et lui disaient : « Ne dépasse pas la frontière ! » C'est ainsi que ces bons Helvétiens se faisaient la guerre; aussi le bourgmestre Sturm de Strasbourg, l'un des médiateurs, s'écriait-il : « Vous autres con-« fédérés êtes de singulières gens! Quand vous « êtes désunis, vous êtes pourtant toujours d'ac-« cord, et votre antique amitié ne sommeille ja-« mais [1]. »

L'ordre le plus parfait régnait dans le camp de Zurich. Tous les jours Zwingle, le commandeur Schmidt, ou quelque autre ministre, y prêchaient. On n'entendait parmi ces soldats ni jurement ni dispute; toute personne déshonnête était repoussée du camp; on priait avant et après les repas, et chacun obéissait à ses chefs. Point de dés, point de cartes, point de jeux propres à exciter les querelles; mais des chants, des cantiques, des hymnes nationaux, des exercices du corps, des luttes, et des jets de pierres : telles étaient les récréations militaires des Zurichois [2]. L'esprit qui animait le Réformateur avait passé dans cette armée.

L'assemblée d'Arau, transportée à Steinhausen, dans le voisinage des deux camps, arrêta que cha-

1 Wenn ihr schon uneins sind, so sind ihr eins. (Ibid., p. 183.)

2 Sondern sang, sprang, wurf und stiess den Stein. (Füssli, Beytr., IV, p. 108.)

cune des armées entendrait les plaintes du parti contraire. La réception des députés des cinq cantons par les Zurichois fut assez tranquille; il n'en fut pas de même dans l'autre camp.

Le 15 juin, cinquante Zurichois, entourés d'une foule de campagnards, se rendaient à cheval vers les Waldstettes. Le son des trompettes, le bruit des tambours, des salves redoublées d'artillerie, annonçaient leur arrivée. Près de douze mille hommes des petits cantons, en bon ordre, la tête levée, le regard arrogant, se trouvaient sous les armes. Escher de Zurich parla le premier, et plusieurs hommes de la campagne articulèrent après lui des griefs que quelques Waldstettes trouvèrent exagérés. « Quand donc vous avons-nous refusé le « droit fédéral? » s'écrièrent ceux-ci. — « Oui, « oui, reprit vivement Funk, ami de Zwingle; nous « savons comment vous l'exercez. Ce malheureux « pasteur (Keyser) l'a invoqué, et vous l'avez ren- « voyé au bourreau! » — « Funk, tu eusses mieux « fait de te taire, » dit un de ses amis. Mais le mot était lâché; un affreux tumulte s'éleva soudain; toute la foule des Waldstettes s'agitait; les plus prudents supplièrent les Zurichois de se retirer promptement, et protégèrent leur départ.

Enfin le traité fut conclu le 26 juin 1529. Zwingle n'obtenait pas tout ce qu'il avait désiré. Au lieu de la libre prédication de la parole de Dieu, le traité ne stipulait que la liberté de conscience. Il arrêtait que les bailliages communs pourraient se prononcer pour ou contre la Réforme, à la pluralité des suffrages. Sans décréter

l'abolition des pensions, il la recommandait aux cantons catholiques; l'alliance formée avec l'Autriche était abolie; les cinq cantons devaient payer les frais de la guerre, et Mourner rétracter ses propos injurieux; une indemnité était assurée à la famille de Keyser [1].

Un succès incontestable venait de couronner la démonstration belliqueuse de Zurich. Les cinq cantons le sentaient. Mornes, aigris, rongeant en silence le frein qu'on plaçait en leur bouche, leurs chefs ne pouvaient se décider à livrer l'acte de leur alliance avec l'Autriche. Zurich rallia aussitôt son armée; les médiateurs redoublèrent d'instances, et les Bernois s'écrièrent : « Si vous ne « livrez pas ce document, nous irons nous-mêmes « en procession le prendre dans vos archives. » On l'apporta enfin à Cappel le 26 juin, à deux heures de la nuit. Toute l'armée s'assembla à onze heures avant midi, et l'on commença à lire le traité.

Les Zurichois regardaient avec étonnement sa largeur, sa longueur démesurée, et les neuf sceaux dont il était muni, et dont un était en or. A peine en eut-on lu quelques mots, qu'Æbli, saisissant le parchemin, s'écria : « C'est assez! » — « Lisez, lisez! dirent les Zurichois; nous voulons « connaître leur trahison. » Mais le landamman de Glaris répondit fièrement : « Je me laisserais ha-« cher en mille morceaux plutôt que de le per-« mettre. » Puis, donnant un coup de couteau

1 Le traité se trouve en entier dans Bull., II, p. 185, et Ruchat, II.

dans le parchemin, il le mit en pièces en présence des soldats et de Zwingle [1], et en jeta les morceaux au secrétaire pour les livrer aux flammes. « Ce papier n'était pas suisse, » dit Bullinger avec une sublime simplicité.

Aussitôt on leva les bannières. Ceux d'Underwald s'en retournaient avec colère. Ceux de Schwitz juraient qu'ils garderaient à jamais leur antique foi; tandis que les bandes de Zurich rentraient en triomphe dans leurs foyers. Mais les pensées les plus contraires agitaient l'esprit de Zwingle. « J'espère, disait-il en se faisant violence, « que nous rapportons dans nos maisons une « paix honnête. Ce n'est pas pour faire du car« nage que nous étions partis [2]. Dieu a de nou« veau montré aux grands qu'ils ne peuvent rien « contre nous. » Mais quand il s'abandonnait à son penchant naturel, un tout autre ordre de pensées s'emparait de son esprit. On le voyait marchant à part, abattu, et prévoyant le plus sombre avenir. En vain était-il entouré des cris de joie du peuple : « Cette paix, disait-il, que vous « regardez comme un triomphe, vous vous en re« pentirez bientôt en vous frappant la poitrine. »

Ce fut alors que, pour épancher sa douleur, il composa, en descendant l'Albis, un chant célèbre, souvent répété au son des instruments dans les campagnes de la Suisse, au milieu des bourgeois

1 Tabellæ fœderis, a prætore Pagi Glaronensis gladio concisæ et deletæ, id quod ipse vidi. (Zw. Epp., II, p. 310.)

2 Cum non cædem factum profecti sumus. (Ibid.)

des villes confédérées, et jusqu'à la cour des rois. Les cantiques de Zwingle et de Luther jouent le même rôle, dans la Réformation allemande et suisse, que les Psaumes dans celle de la France.

O Seigneur, de ton char prends toi-même les rênes !
Sans ta main il se brise, et nos courses sont vaines.
Vois et regarde où nous ont mis
Les ruses de nos ennemis !

O bien-aimé pasteur qui rachetas nos vies,
Réveille par ta voix tes brebis endormies,
Accours, et de tes bras puissants
Enchaîne ces loups dévorants.

Du milieu de nos monts bannis toute amertume;
Que l'esprit des vieux temps parmi nous se rallume,
Et que notre fidélité
Célèbre à jamais ta bonté.

Un édit publié au nom des confédérés ordonna de faire partout renaître la vieille amitié et la concorde fraternelle; mais les édits sont impuissants pour de tels miracles.

Ce traité de paix fut néanmoins favorable à la Réforme. Sans doute elle rencontra encore en plusieurs lieux une vive opposition. Les religieuses du val Sainte-Catherine, en Thurgovie, abandonnées de leurs prêtres et excitées par quelques gentilshommes d'outre-Rhin, qui les nommaient, dans leurs lettres, « femmes chevaleresques de la maison de Dieu, » chantèrent elles-mêmes la messe, et établirent l'une d'elles prédicateur du couvent [1]. Des députés des can-

1 J. J. Hottinger, III, p. 527.

tons protestants ayant eu avec elles une entrevue, l'abbesse et d'autres religieuses traversèrent de nuit, secrètement, le fleuve, en emportant les titres du monastère et les ornements de l'église. Mais ces résistances isolées étaient inutiles. Déjà, en 1529, Zwingle put tenir en Thurgovie un synode qui y organisa l'église, et ordonna que les biens des couvents seraient consacrés à instruire dans les saintes lettres des jeunes hommes pieux. Ainsi la concorde et la paix semblèrent enfin se rétablir dans la Confédération.

III.

Quand le vainqueur s'abandonne à son triomphe, dans cet abandon et cette confiance même il trouve souvent la mort. Zurich et Zwingle devaient être un exemple signalé de ce triste enseignement de l'histoire. Profitant de la paix nationale, Zwingle et ses amis redoublèrent d'efforts pour le triomphe de l'Évangile. Ce zèle était légitime; mais la sagesse ne le dirigea pas toujours. Arriver à l'unité de la Suisse par l'unité de la foi, tel fut le but des Zurichois. Il eût mieux valu qu'ils ne mêlassent pas des préoccupations politiques à leur zèle pour la maison de Dieu. L'unité de la Suisse aurait été peut-être plus facilement obtenue, si l'on n'avait pensé qu'à l'unité de la foi. Mais il y eut encore un autre mal : les Zurichois oublièrent qu'en voulant forcer l'unité on la brise, et que la liberté est le seul milieu dans lequel les éléments contraires peuvent se dissou-

dre, et une union salutaire s'établir. Tandis que Rome veut l'unité par les anathèmes, les prisons et les bûchers, la vérité chrétienne demande l'unité par la liberté. Ne craignons pas que la liberté, exaltant outre mesure chaque individualité, produise ainsi une multiplicité infinie. En pressant tout esprit de s'attacher à la parole de Dieu, on le livre à une puissance capable de ramener ses opinions divergentes à une salutaire unité.

Ce ne fut d'abord que par de légitimes conquêtes que Zwingle signala son triomphe ; il s'avança avec courage. Son regard et son bras étaient partout. « De misérables brouillons, dit Salat, « chroniqueur catholique-romain, pénétrant dans « les cinq cantons, y tracassaient les âmes, semaient « partout de petits poëmes, de petits traités, de « petits testaments, répandaient leurs chiffons, « et ne cessaient de dire qu'on ne devait pas « croire les prêtres [1]. »

Ce n'était pas tout : tandis que la Réforme devait se borner, autour du lac des Waldstettes, à quelques essais infructueux, elle faisait de brillantes conquêtes parmi les cantons, les alliés et les sujets de la Suisse; et les coups qu'elle y portait à la Papauté retentissaient dans les hautes vallées des cantons primitifs, et les remplissaient d'effroi. Nulle part la Papauté ne se montra plus décidée que dans les montagnes suisses. Il y avait là comme un mélange du despotisme romain et de

1 Die sectischen haltend vil Elends Hüdel volk gefunden, etc. (Salat, Chronik.)

la rudesse helvétique. Rome était décidée à vaincre, et elle se voyait ravir successivement ses positions les plus importantes.

Le 29 septembre 1529, la ville de Schaffouse enlevait « le grand Dieu de la cathédrale, » à la vive douleur du petit nombre de dévots que le culte romain comptait encore dans cette ville; puis elle abolissait la messe, et tendait la main à Zurich et à Berne.

Le 17 octobre, près du confluent du Rhin et de l'Aar, à Zurzach, au moment où le prêtre du lieu, homme dévoué à l'ancien culte, prêchait avec zèle, un bourgeois nommé Tüfel (Diable), levant la tête, lui dit : « Monsieur, vous couvrez « d'injures les gens de bien, et vous comblez d'hon- « neur le Pape et les saints du calendrier romain. « De grâce, où trouve-t-on cela dans la sainte « Écriture ? » La question, faite d'un ton grave, excita chez plusieurs un malin sourire; et le peuple, les regards fixés sur la chaire, attendait la réponse. Alors le curé étonné, hors de lui, répondit d'une voix émue : « Tu t'appelles Diable, « tu fais comme le diable, et tu es le diable! C'est « pourquoi je ne veux rien avoir à faire avec toi. » Puis, quittant précipitamment la chaire, il se sauva, comme si Satan eût été derrière lui. Aussitôt on enleva les images et on abolit la messe; les Catholiques-romains cherchèrent à s'en consoler, en répétant partout : « A Zurzach, c'est le « *Diable* qui a introduit la Réformation [1] ! »

1 That der Tüffel den ersten Angriff.

Les prêtres et les guerriers des cinq cantons voyaient la foi romaine renversée dans des contrées plus rapprochées encore, dans le canton de Glaris, d'où, par les passages escarpés du Klaus et du Pragel[1], la Réforme pouvait fondre tout à coup sur Uri et sur Schwitz. Deux hommes s'y trouvaient en présence. A Mollis, Fridolin Brunner, se demandant chaque jour par quel moyen il pourrait avancer la cause de Jésus-Christ[2], attaquait avec l'énergie de Zwingle, son ami, les abus de l'Église[3], et s'efforçait de répandre parmi ce peuple, amateur passionné de la guerre, la paix et la charité de l'Évangile. A Glaris, Valentin Tschoudi s'étudiait, au contraire, avec la circonspection de son ami Érasme, à tenir le juste milieu entre Rome et la Réforme. Aussi, quoique le purgatoire, les indulgences, le mérite des œuvres, l'intercession des saints, ne passassent plus chez les Glaronais, grâce aux prédications de Fridolin, que pour des niaiseries et des fables[4], ils croyaient encore, avec Tschoudi, que le corps et le sang de Christ étaient substantiellement dans le pain de la cène.

En même temps, un mouvement contraire à la

1 C'est le passage par où s'échappa, en 1799, toute l'armée de Souwaroff.

2 Nam quotidie cogitare soleo quanam re christianum adjuvem profectum. (Zw. Epp., II, p. 13.)

3 Audeo ego intrepide omnem Ecclesiæ abusum et omnia humana præcepta, in enunciatione verbi Dei damnare. (Ibid.)

4 Nugas esse et fabulas. (Zw. Epp., II, p. 13.)

Réforme s'opérait dans la haute et sauvage vallée où la Linth, roulant au pied de vastes rochers aux arêtes dentelées, énormes citadelles qui semblent bâties dans les airs, arrose de ses eaux Schwanden et Ruti. Les Catholiques-romains, effrayés des progrès de l'Évangile, voulant au moins sauver ces montagnes, y avaient répandu à pleines mains l'argent qu'ils tenaient de leurs pensions étrangères; et dès lors on y avait vu des haines vigoureuses diviser d'anciens amis, et des hommes, qui avaient paru gagnés à l'Évangile, chercher lâchement quelque prétexte propre à cacher une fuite honteuse [1]. « Pierre [2] et moi, s'écriait, dans « son désespoir, Rasdorfer, pasteur de Ruti, nous « vendangeons; mais, hélas! les raisins que nous « cueillons ne s'emploient pas au sacrifice, et les « oiseaux mêmes n'en mangent point. Nous pê- « chons; mais après avoir été toute la nuit à l'œu- « vre, il se trouve que nous n'avons pris que des « sangsues [3]. Hélas! nous jetons des perles à des « chiens, et des roses devant des pourceaux. » Bientôt cet esprit de révolte contre l'Évangile descendit de ces vallées, avec les eaux bruyantes de la Linth, jusqu'à Glaris et à Mollis. Le Conseil, « comme s'il était composé de femmelettes, »

1 Jamære convicti, palinodiam canunt. (Ib., p. 292.)

2 Pierre Rumelin, pasteur de Schwanden.

3 Tota etiam nocte piscantes, sanguisugas, aspendios cepimus. (Ibid.) Rasdorfer fait évidemment allusion à ce que Pline dit du plan de vigne nommé Aspendios : E diverso aspendios, damnata aris. Ferunt eam nec ab alite ulla attingi. (Hist. nat., lib. 14, cap. 18.)

dit Rasdorfer, tournait chaque jour ses voiles[1]; aujourd'hui, il voulait le capuchon, et bientôt il ne le voulait plus[2]. Glaris, semblable à la feuille qu'emporte l'un de ses torrents, et que les flots et les courants poussent en sens contraires, chancelait, tournoyait, et était près de s'engloutir.

Mais cette crise prit fin; l'Évangile regagna tout à coup des forces, et, le lundi de Pâques 1530, une assemblée générale du peuple « mit aux voix la messe et les autels. » Un parti puissant, qui s'appuyait sur les cinq cantons, s'opposa en vain à la Réforme; elle fut proclamée, et ses ennemis, battus et déconcertés, durent se contenter, dit Bullinger, de cacher mystérieusement quelques idoles, qu'ils réservaient pour des jours meilleurs.

En même temps, la Réforme faisait des progrès dans les Rhodes extérieures d'Appenzell[3] et dans le pays de Sargans. Mais ce qui indignait le plus les cantons fidèles aux doctrines romaines, c'était de la voir passer les Alpes et paraître dans ces belles contrées du lac Majeur, où, près de l'embouchure de la Maggia, dans les murs de Locarno, au milieu des lauriers, des grenadiers et des cyprès, habitaient les nobles familles des Orelli, des Muralto, des Magoria et des Duni, et où flot-

1 Vertit vela in dies senatus noster muliercularum more. (Ibid.)

2 Vult jam cucullum, post non vult. (Ibid.) C'est-à-dire, tantôt il reconnaît et tantôt il rejette l'abbé de Saint-Gall.

3 Voir la lettre de Benedict Noll à Zwingle. (Epp., II, p. 635.)

tait, depuis 1512, l'étendard suzerain des cantons. « Quoi donc! disait-on parmi les Waldstettes, ce « n'est pas assez que Zurich et Zwingle infestent « la Suisse ; ils ont encore l'audace de porter leur « prétendue Réforme jusqu'en Italie, jusque dans « le pays du Pape!... »

De grands désordres y régnaient parmi le clergé. « Qui veut être damné doit se faire prê- « tre, » y disait-on [1]. Cependant la vérité sut se faire jour dans cette contrée. Un moine de Côme qui, en 1511, y avait pris le froc contre le gré de sa famille [2], Egidio à Porta, s'y débattait depuis des années dans le couvent des Augustins, ne trouvant nulle part la paix de son âme. Solitaire, entouré, lui semblait-il, d'une nuit profonde, il s'écria jusqu'à en perdre la voix : « Seigneur, « que veux-tu que je fasse ? » Bientôt le moine de Côme crut entendre dans son cœur ces mots : « Va vers Ulrich Zwingle, il te le dira. » Il se releva tout ému, tout tremblant. « C'est vous, « écrivit-il aussitôt à Zwingle, mais non, ce n'est « pas vous, c'est Dieu qui par vous me tirera du « filet des chasseurs. » — « Traduisez en italien le « Nouveau Testament, lui écrivit Zwingle ; je me « charge de le faire imprimer à Zurich. » Voilà ce

1 Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, supprima plus tard plusieurs couvents de ces contrées : « Monialium non « dicam collegia, sed amantium contubernia, » dit-il. (Die evang. Gem. in Locarno, von F. Meyer, I, p. 109.)

2 Subduxi memet a parentum patrocinio, cucullumque nigrum ex animo suscepi. (Zw. Epp., I, p. 448.)

qu'il y a plus de trois siècles la Réforme faisait pour l'Italie.

Egidio demeura donc. Il se mit à traduire l'Évangile; mais tout ce qui l'entourait augmentait son angoisse. Il voyait sa patrie réduite, par des guerres funestes, à la plus extrême misère; des hommes, riches jadis, tendre timidement la main pour obtenir une aumône; des multitudes de femmes, poussées par l'indigence au plus funeste avilissement. Il se persuada donc qu'une grande délivrance politique pourrait seule amener la délivrance religieuse de son peuple.

Tout à coup il croit que cette heure bienheureuse est arrivée. Il voit des lansquenets luthériens descendre les Alpes. Leurs phalanges épaisses, leurs regards menaçants se dirigent vers les bords du Tibre. A leur tête marche Freundsberg, portant une chaîne d'or autour du cou, et disant : « Si je parviens jusqu'à Rome, je m'en servirai pour pendre le Pape. » — « Dieu veut nous « sauver, dit aussitôt Egidio à Zwingle. Écrivez au « Connétable [1]; suppliez-le de délivrer ces peu- « ples auxquels il commande, de retirer aux têtes « rasées, dont le dieu est le ventre, l'argent qui « les rend si fiers, et de le faire distribuer au « peuple qui meurt de faim. Puis, que chacun « prêche sans crainte la pure parole du Sei- « gneur !... La force de l'Antechrist est près de sa « fin !... »

1 De Bourbon, qui commandait en Italie de la part de l'Empereur. (Voir livre XIII.)

Ainsi, en 1526, Egidio rêvait déjà la réformation de l'Italie. Mais alors ses lettres cessent; le moine disparaît; sans doute le bras de Rome sut l'atteindre, et il fut, comme tant d'autres, plongé dans l'obscur cachot de quelque couvent.

Au printemps de 1530, des temps nouveaux commencèrent pour les bailliages italiens. Zurich nomma bailli de Locarno, Jacques Werdmüller, homme grave, respecté de tous, qui, encore en 1524, avait baisé les pieds du Pape, mais qui depuis lors s'était assis aux pieds du Sauveur [1]. « Allez, « lui dit Zurich, comportez-vous chrétiennement; « et, dans ce qui concerne la parole de Dieu, con- « formez-vous aux ordonnances. » Au milieu d'une profonde nuit, une faible lueur semblait sortir alors d'un couvent situé sur les bords délicieux du lac Majeur. Parmi les Carmélites de Locarno, se trouvait un moine, nommé Fontana, animé du même esprit qui avait éclairé le moine de Côme. « Tant que je vivrai, disait-il, « je prêcherai sur les Épîtres de saint Paul [2]. » C'était surtout dans ces Épîtres qu'il avait trouvé la vérité. Deux moines, dont nous ne connaissons pas les noms, partageaient ses sentiments. Fontana écrivit « à toute l'Église de Christ en Allemagne » une lettre qui fut remise à Zwingle. « O fidèles « bien-aimés de Jésus-Christ, criait à l'Allemagne « le moine de Locarno, souvenez-vous de cette

1 Luc, X, 39.

2 Se dum vivat satis de Epistolis Pauli concionaturum esse.... (Zw. Epp., II, p. 497.)

« humble Cananéenne, avide des miettes qui tom-
« baient de la table du Seigneur! Pauvre voya-
« geur, dévoré par la soif, je me précipite vers
« les sources d'eaux vives [1]. Plongés dans les ténè-
« bres, baignés de larmes, nous vous crions, à
« vous qui connaissez les mystères de Dieu, de
« nous envoyer tous les écrits de vos illustres doc-
« teurs. Excellents princes, pivots de l'Église
« notre sainte mère, empressez-vous de délivrer
« de la servitude de Babylone une cité de la
« Lombardie. Nous ne sommes que trois qui nous
« soyons confédérés pour combattre en faveur de
« la vérité [2]; mais c'est sous les coups d'un petit
« nombre d'hommes élus de Dieu, et non
« sous ceux des milliers de Gédéon, que suc-
« comba Madian. Qui sait si d'une petite étin-
« celle Dieu ne veut pas faire naître un grand
« incendie? »

Ainsi trois hommes des bords de la Maggia espéraient alors réformer l'Italie. Ils faisaient entendre un appel auquel depuis trois siècles le monde évangélique n'a pas encore répondu. Zurich cependant, dans ces jours de sa force et de sa foi, montrait une sainte hardiesse, et osait étendre ses bras « hérétiques » jusqu'au delà des Alpes; aussi Uri, Schwitz, Underwald, tous les Catholiques-romains de la Suisse, proféraient-ils

1 Debilis et infirmus, apud piscinam salutem mei et patriæ toto mentis affectu citissime expecto. (Hottinger, Historia sæcul. XVI, pars 2, p. 619.)

2 Confœderati conjunctique in expeditionem veritatis tres tantum numero sumus. (Ibid., p. 620.)

hautement de terribles menaces, jurant d'arrêter dans Zurich même le cours de ces audacieuses invasions.

Mais les Zurichois ne s'en tenaient pas là; ils donnaient à leurs confédérés des sujets de crainte plus sérieux encore, en faisant aux couvents, foyers du fanatisme ultramontain, une guerre incessante. Le vaste monastère de Wettingen, qu'entourent les flots de la Limath, et que sa proximité de Zurich exposait plus qu'un autre au souffle puissant de la Réforme, était violemment agité. Le 23 août 1529, l'Évangile y entra, et la révolution s'accomplit. Les moines cessèrent de dire la messe; ils se coupèrent la barbe les uns aux autres, non sans verser encore quelques larmes; ils déposèrent leurs frocs et leurs capuchons, ils se revêtirent d'honnêtes habits bourgeois [1]; puis, étonnés de cette métamorphose, ils assistèrent dévotement au sermon que Sébastien Benli, de Zurich, vint leur faire, et se mirent bientôt eux-mêmes à prêcher l'Évangile et à chanter des psaumes en allemand. Ainsi Wettingen, transformé, se joignait au parti puissant qui voulait rénover la Confédération. Le cloître cessant d'être une maison de jeu, d'ivresse et de bonne chère, fut changé en une maison d'école. Deux moines seulement, dans tout ce monastère, demeurèrent fidèles à leur capuchon.

Le commandeur de Mulinen, sans s'embarrasser

1 Beckleitend sich in erbare gemeine Landskleyder. (Bull. Chr., II, p. 221.)

des menaces des cantons romains, poussait avec force à la Réforme la commanderie de l'ordre de Saint-Jean à Hitzkirch. On en vint aux suffrages, et la majorité se prononça pour la parole de Dieu. « Ah! disait le commandeur, il m'a fallu « longtemps pousser au char [1]. » Le 4 septembre, la commanderie fut réformée. Il en fut de même de celle de Wadenswyl, du couvent de Pfeffers, et d'autres encore. A Moury même, la majorité se prononça pour l'Évangile; mais la minorité, soutenue des cinq cantons, l'emporta [2]. Un nouveau et plus précieux triomphe devait dédommager la Réforme, et porter au comble l'indignation des Waldstettes.

L'abbé de Saint-Gall était, par ses richesses, par le nombre de ses sujets et par l'influence qu'il exerçait en Suisse, l'un des adversaires les plus redoutables de l'Évangile. Aussi, en 1529, au moment où l'armée zurichoise entrait en campagne contre les cinq cantons, l'abbé François de Geissberg, effrayé et presque mourant, s'était fait transporter précipitamment dans le château fort de Rohrschach, ne se croyant en sûreté que derrière des bastions. Quatre jours après, le célèbre Vadian, bourgmestre de Saint-Gall, prit possession de la cathédrale, et les moines effrayés s'étaient enfuis à Einsiedlen avec leurs trésors.

1 Diu me in hoc curru promovendo laborasse, priusquam tam longe processit. (Zw. Epp., II, p. 334.)

2 Das das minder müst das meer sin. (Bulling. Chr. II, p. 241.)

L'évêque étant décédé le mardi de la semaine sainte, on porta comme à l'ordinaire ses repas dans sa chambre; les moines donnèrent, l'œil abattu, la voix basse, des nouvelles de sa santé à ceux qui en demandaient; et pendant que cette comédie se jouait autour d'un cadavre, les religieux se rendirent en toute hâte à Rapperschwil, sur le territoire de Saint-Gall, et élurent évêque Kilian, grand sommelier de l'abbaye, natif du Tockenbourg, qui avait habilement conduit cette affaire. Zurich et Glaris déclarèrent ne vouloir le reconnaître que s'il prouvait, par la sainte Écriture, que la vie monacale est conforme à l'Évangile. « Nous « n'oublions pas, dirent-ils, que notre devoir est « de protéger le peuple. C'est au sein d'un peuple « libre que l'Église libre de Jésus-Christ doit « s'élever. » En même temps les ministres de Saint-Gall publiaient quarante-deux thèses, dans lesquelles ils établissaient que les couvents étaient, « non des maisons de Dieu, mais des demeures « du Diable [1]. » Les deux Tockenbourgeois, Kilian et Zwingle, luttaient ainsi autour de Saint-Gall, réclamant, l'un le peuple pour l'abbaye, et l'autre l'abbaye pour le peuple. Kilian se saisit du trésor et des titres du monastère, et se sauva précipitamment au delà du Rhin. Puis le rusé moine se couvrit d'habits séculiers, et se glissa mystérieusement jusqu'à Einsiedlen, d'où il fit tout à coup retentir ses cris dans toute la Suisse. Zurich n'y répondit qu'en publiant, d'accord avec

1 Thèse 8. (Bulling., II, p. 115.)

Glaris, une constitution en vertu de laquelle un gouverneur, « ferme dans la foi évangélique, » administrerait le pays avec un conseil de douze membres, tandis que l'élection des pasteurs serait remise aux paroisses [1]. Peu après, l'abbé fugitif, traversant une rivière près de Bregenz, tomba de cheval, s'embarrassa dans son froc, et se noya.

Des deux lutteurs, ce fut Zwingle qui l'emporta. Le couvent fut mis en vente, et acheté par la ville de Saint-Gall, « sauf, dit Bullinger, un bâti« ment nommé *l'Enfer*, où on laissa les moines « qui n'embrassèrent pas la Réforme [2]. »

L'indignation des cinq cantons contre Zurich, qui prêtait audacieusement main-forte au peuple de Saint-Gall pour recouvrer ses anciennes libertés, devint alors extrême.

Quelques victoires vinrent un peu consoler les partisans de Rome. Soleure fut longtemps l'un des cantons les plus partagés. Les bourgeois et les savants y étaient pour la Réforme, les patriciens et les chanoines pour la Papauté. Philippe Grotz, de Zug, y prêchait l'Évangile; et le Conseil ayant voulu le contraindre à dire la messe, cent Réformés parurent dans la salle des séances le 13 septembre 1529, et réclamèrent énergiquement la liberté de conscience.

1 Die Pfarer soll den Geminden irs gfallens zu erkiessen zugestellt syn. (Bullinger, II, p. 268.)

2 Alein was ein gebuw die *Hell* genampt; das liess man den München blyben. (Ib., p. 271.)

Zurich et Berne ayant appuyé cette demande, elle fut accordée.

Les plus fanatiques d'entre les Catholiques-romains, indignés de cette concession, ferment les portes de la ville, pointent les canons, et font mine de vouloir chasser les amis de la Réforme. Le Conseil s'apprêtait à punir ces agitateurs, lorsque les Réformés, voulant donner un exemple de modération chrétienne, déclarèrent qu'ils leur pardonnaient [1]. Le Grand-Conseil fit alors publier, par tout le canton, que l'empire de la conscience n'appartenant qu'à Dieu, et la foi étant un don libre de sa grâce, chacun pourrait suivre la religion qu'il croirait la meilleure. Trente-quatre paroisses se déclarèrent pour la Réformation, et dix seulement pour la messe. Presque toute la campagne était pour l'Évangile, mais la majorité de la ville tenait pour le Pape [2].

Haller, que les Réformés de Soleure avaient demandé, arriva, et ce fut pour eux un jour de triomphe. On était au milieu de l'hiver. « C'est « aujourd'hui, s'écria ironiquement l'un des « Chrétiens évangéliques, que saint Ours (patron « de la ville) va suer! » En effet, ô miracle! des gouttes de sueur tombent de la sainte image. C'était tout simplement un peu d'eau bénite qui s'était gelée et ensuite dégelée. Mais les Catholiques n'entendent pas raillerie sur un si éclatant pro-

1 Ruchat, II, p. 139.

2 Major pars agri abolita superstitione a parte nostra stat. Major et potior pars urbis a papistis. (Zw. Epp., II, p. 489.)

dige, qui rappelle celui de saint Janvier, à Naples. Partout dans la ville retentissent des cris lamentables; les cloches sont mises en branle; une procession générale parcourt les rues, et l'on chante une grand'messe en l'honneur du prince céleste, qui a fait connaître d'une manière si merveilleuse l'angoisse qu'il éprouve pour ses bien-aimés. « C'est le gros ministre de Berne (Haller) qui est « la cause de l'effroi du saint ! » disent de vieilles dévotes; l'une d'elles déclare qu'elle lui plantera un couteau dans le corps, et quelques Catholiques-romains menacent d'aller à l'église des Cordeliers égorger les ministres qui y prêchent. Alors les Réformés se jettent dans ce temple, et demandent une dispute publique; deux cents de leurs adversaires s'établissent en même temps dans l'église de Saint-Ours, et refusent la dispute. Aucun des deux partis ne veut être le premier à abandonner le camp dans lequel il s'est retranché [1]. Le commerce est interrompu, les tribunaux sont fermés; on va, on vient, on parlemente; mais ce peuple a la tête si dure [2], que personne ne veut céder; on dirait une ville mise en état de siége. Enfin on tomba d'accord qu'il y aurait une dispute publique; mais les Catholiques jugèrent plus sûr de l'éluder. Indignés de ces retards, les Réformés quittèrent imprudemment la ville; et les Conseils déclarèrent en toute hâte que l'on serait

1 Nolentes ab utraque parte sua relinquere castra, donec altera cedat. (Ib., p. 410.)

2 Tam duræ cervicis populus est. (Ib.)

libre dans le canton, mais que dans la ville nul ne pourrait attaquer la messe. Les Réformés durent en conséquence sortir chaque dimanche de Soleure, et se rendre au village de Zuchsweil pour y entendre la parole de Dieu. Ainsi la Papauté, battue en tant de lieux, triomphait dans Soleure.

Zurich et les autres cantons réformés suivaient attentivement ces succès des adversaires, et prêtaient l'oreille avec crainte aux menaces des Catholiques-romains, qui ne cessaient d'annoncer l'intervention de l'Empereur, quand tout à coup le bruit se répandit que neuf cents Espagnols s'étaient jetés dans les Grisons; qu'ils avaient à leur tête le châtelain de Musso, décoré récemment par l'Empereur du titre de marquis; que le beau-frère du châtelain, Didier d'Embs, marchait aussi contre la Suisse, à la tête de trois mille lansquenets impériaux, et que l'Empereur lui-même se tenait prêt à les appuyer de toutes ses forces. Les Grisons poussèrent un cri d'alarme. Les Waldstettes restèrent immobiles; mais tous les cantons réformés rassemblèrent leurs soldats, et onze mille hommes se mirent en marche [1]. Bientôt l'Empereur et le duc de Milan, ayant déclaré qu'ils n'appuieraient pas le châtelain, cet aventurier vit son château rasé, et dut se retirer sur les bords de la Sésia, en donnant des gages de sa tranquillité future, tandis que les milices suisses rentraient dans leurs foyers, pleines d'indignation contre les cinq cantons, qui, par leur inaction,

1 Bullinger, Chron., II, p. 357.

avaient enfreint les alliances fédérales [1]. Sans doute, disait-on, une opposition prompte et énergique a déjoué maintenant de perfides desseins; mais la réaction n'est qu'ajournée. La vérité nous a affranchis; mais bientôt les lansquenets impériaux viendront nous remettre sous le joug.

Les deux partis qui divisaient la Suisse étaient ainsi parvenus, par de violentes secousses, au plus haut degré de l'irritation. L'abîme qui les séparait s'élargissait de jour en jour. Les nuages avant-coureurs de la tempête couraient rapidement le long des montagnes, et s'amoncelaient menaçants au-dessus des vallées. Zwingle et ses amis crurent alors devoir faire entendre leur voix, afin, s'il était possible, de conjurer l'orage. Ainsi Nicolas de Flue s'était jeté jadis au milieu des combattants.

Le 5 septembre 1530, les principaux ministres de Zurich, de Berne, de Bâle et de Strasbourg, Écolampade, Capiton, Mégandre, Léon Juda, Myconius, se trouvaient rassemblés à Zurich, dans la maison de Zwingle. Désirant faire auprès des cinq cantons une démarche solennelle, ils rédigèrent une adresse qui fut remise aux confédérés au moment où la Diète s'assemblait à Bade. Quelque peu favorables que les députés fussent généralement à ces ministres hérétiques, ils écoutèrent pourtant leur missive, mais non sans donner bien des signes d'impatience et d'ennui [2]. « Vous savez,

1 Ward ein grosser Unwill wieder sie. (Ib., p. 361.)

2 Lecta est epistola nostra in comitiis Badensibus. (Ecolamp. Bucero, 25 oct. 1530.)

« gracieux Seigneurs, disaient les ministres de « Zurich, que la concorde fait grandir les États, « mais que la discorde les renverse [1]. D'où vient « la division, si ce n'est de l'intérêt propre? Et « comment le détruire, si ce n'est en recevant « de Dieu l'amour du bien commun? Laissez donc « prêcher librement la parole du Seigneur, comme « l'ont fait vos pieux ancêtres. Deux gouttes de « vif-argent ne se réunissent-elles pas, aussitôt « qu'on enlève ce qui les divise? Otez donc ce qui « vous sépare de nos villes, savoir l'absence de la « parole de Dieu, et aussitôt le Dieu tout-puis- « sant nous réunira, comme l'ont été nos pères. « Alors, placés dans vos montagnes comme au « centre de la chrétienté, vous en serez l'exem- « ple, la défense, le refuge; et après avoir tra- « versé cette vallée de misère, en étant la terreur « des impies et la consolation des fidèles, vous « serez établis enfin dans une éternelle joie. »

Ainsi s'adressaient avec franchise à leurs frères des Waldstettes, ces hommes de Dieu. Mais leur voix ne fut point entendue. « Le sermon des mi- « nistres est bien long [2], » disaient, en bâillant et étendant les bras, quelques-uns des députés, tandis que d'autres prétendaient y trouver de nouveaux griefs contre les villes.

Quelques-uns entrevirent alors ce qui seul eût pu sauver la Suisse et la Réforme: l'autonomie

1 Wie mit einhelligkeit kleine Ding gross werdend. (Zw. Opp., II, p. 78.)

2 Libellum supplicem ad quinque pagos breviorem vellent. (Zw. Epp., II, p. 511.) Fastidiunt tam sancta. (Ecol.)

de l'Église, et son indépendance des intérêts politiques. Si l'on eût su ne pas recourir au bras séculier pour assurer les triomphes de l'Évangile, il est probable que la concorde se fût peu à peu rétablie dans les cantons helvétiques, et l'Évangile y eût triomphé par sa force toute divine. La puissance de la parole de Dieu offrait des chances de succès, que ne présentaient ni les mousquets, ni les hallebardes. L'énergie de la foi, l'influence de la charité auraient protégé plus sûrement les chrétiens des Waldstettes, que les diplomates et les hommes d'armes. Nul des réformateurs ne le comprit comme Écolampade. Sa belle figure, le calme de tous ses traits, le feu si doux de ses regards, sa barbe riche et vénérable, la spiritualité de son expression, une certaine grandeur qui inspirait à la fois la confiance et le respect, lui donnaient l'apparence d'un apôtre encore plus que d'un réformateur. C'était de la parole intérieure qu'il exaltait surtout la puissance; peut-être même alla-t-il trop loin dans le spiritualisme. Mais, quoi qu'il en soit, si quelque homme avait pu sauver la Réforme des malheurs qui allaient fondre sur elle, c'était lui. En se séparant de la Papauté, il ne voulait pas mettre le magistrat à sa place. « Le « magistrat qui enlèverait aux églises l'autorité « qui leur appartient, écrivait-il alors à Zwingle, « serait plus intolérable que l'Antechrist lui- « même (c'est-à-dire le Pape) [1]. La main du ma-

1 Intolerabilior enim Antichristo ipso magistratus, qui ecclesiis auctoritatem suam adimit. (Zw. Epp., II, p. 510.)

« gistrat frappe de l'épée, mais la main de Christ « guérit. Christ n'a pas dit : Si ton frère ne t'é« coute pas, dis-le au magistrat; mais *dis-le à l'É-* « *glise.* L'État a d'autres fonctions que l'Église, et « il est libre de faire bien des choses que la pu« reté évangélique ne connaît pas [1]. » Écolampade veut sans doute dire par là que, des deux sphères dans lesquelles l'Église et l'État se meuvent, l'une est plus élevée et l'autre l'est moins; certes, il ne prétend point approuver les mauvaises pratiques des gouvernements. Il comprit combien il était important que ses convictions sur l'indépendance de l'Église prévalussent alors dans la Réforme; et cet homme si débonnaire ne craignit pas de s'avancer courageusement pour des doctrines encore si nouvelles. Il les exposa devant une assemblée synodale, puis il les développa devant le sénat bâlois [2]. Ces pensées, chose étonnante, plurent, un instant du moins, à Zwingle [3]; mais elles déplurent à une assemblée de frères à laquelle il les communiqua; et le politique Bucer, surtout, craignit que cette indépendance de l'Église n'arrêtât en quelque manière l'exercice du pouvoir civil [4]. Cependant les efforts d'Écolampade pour

1 Ipsorum functio alia est ab ecclesiastica, multaque ferre et facere potest, quæ puritas evangelica non agnoscit. (Ibid.)

2 Orationis meæ, quam, fratrum nomine, coram senatu habui. (Ib.)

3 Ut mihi magis ac magis arridet. (Ib., p. 518.)

4 Ut non impediat alicubi magistratum christianum. (Bucer Zwinglio, ib., p. 536.)

constituer l'Église ne furent pas sans quelque succès. En février 1531, se tint à Bâle une diète des quatre cantons réformés (Bâle, Zurich, Berne et Saint-Gall), où l'on convint que quand il surviendrait quelque difficulté à l'égard de la doctrine ou du culte, on convoquerait une assemblée de théologiens et de laïques, qui examinerait ce que la parole de Dieu dit à cet égard [1]. Cette résolution, en donnant une plus grande unité à l'Église renouvelée, lui donnait une nouvelle force.

IV.

Mais il n'était plus temps de marcher dans cette voie, qui eût prévenu tant de désastres. La Réforme était déjà entrée à pleines voiles dans l'océan orageux de la politique; et des malheurs inouïs allaient fondre sur elle. L'impulsion donnée à la Réforme venait d'un autre que d'Écolampade. L'œil fier et vif de Zwingle, ses traits rudes, sa démarche hardie, tout annonçait en lui l'esprit résolu et l'homme d'action. Nourri des exploits des héros de l'antiquité, il se jeta, pour sauver l'Évangile, sur les traces des Démosthène et des Caton, plus encore que sur celles des saint Jean et des saint Paul. Son regard prompt et pénétrant se porta à droite, à gauche, dans les cabinets des rois et les conseils des peuples, tandis qu'il eût dû ne se diriger qu'en haut vers le trône de Dieu. Nous avons déjà vu que dès 1527

1 J. J. Hottinger, III, p. 554.

Zwingle, découvrant toutes les puissances qui s'élevaient contre la Réforme, avait conçu le plan d'une « combourgeoisie ou cité chrétienne [1], » qui réunirait tous les amis de la parole de Dieu en une ligue sainte et puissante. Une telle alliance était d'autant plus facile, que la Réformation de Zwingle avait gagné Strasbourg, Augsbourg, Ulm, Reutlingen, Lindau, Memmingen, et d'autres villes de la haute Allemagne. Constance y entra en décembre 1527; Berne, en juin 1528; Saint-Gall, en novembre de la même année; Bienne, en janvier 1529; Mulhouse, en février; Bâle, en mars; Schaffouse, en septembre; et Strasbourg, en décembre. Cette partie politique du rôle de Zwingle est, aux yeux de quelques-uns, son plus grand titre de gloire; nous n'hésitons point à y voir sa plus grande faute. Le Réformateur, quittant les sentiers des Apôtres, se laissait séduire par l'exemple pervers de la Papauté. L'Église primitive n'opposa jamais aux persécuteurs que les dispositions de l'Évangile de paix, et sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les puissances de la terre. Zwingle sentait bien qu'en entrant dans les voies des politiques du monde, il sortait de celles d'un ministre de Jésus-Christ. Aussi cherchait-il à se justifier. « Sans doute, disait-il, ce n'est pas avec des for-« ces humaines, c'est avec la seule force de Dieu « que la parole du Seigneur doit être maintenue; « mais Dieu se sert souvent des hommes comme

1 Civitas christiana.

« d'instruments pour secourir les hommes. Unis-« sons-nous donc, et que, des sources du Rhin jus-« qu'à Strasbourg, nous ne soyons qu'un peuple « et qu'une alliance [1]. »

Ainsi Zwingle remplissait deux rôles : il était à la fois réformateur et magistrat ; or ce sont là deux caractères qui ne doivent pas plus être confondus que ceux de ministre et de soldat. Nous ne blâmerons pas les soldats, nous ne blâmerons pas les magistrats ; en formant des ligues et en tirant l'épée, ils agissent d'après leur point de vue, quoique ce point de vue ne soit pas le nôtre ; mais nous blâmerons décidément le ministre chrétien qui se fait diplomate ou général.

En octobre 1529, nous l'avons dit, Zwingle s'était rendu à Marbourg, où il était appelé par Philippe de Hesse ; et tandis que ni l'un ni l'autre n'avaient pu s'entendre avec Luther, le Landgrave et le Réformateur suisse, animés du même esprit d'audace et d'entreprise, s'étaient aussitôt rencontrés. Les deux Réformateurs ne différaient pas moins sous le rapport politique que sous le rapport religieux. Luther, élevé dans le cloître et dans la soumission monacale, s'était imbu dans sa jeunesse des écrits des Pères de l'Église ; tandis que Zwingle, élevé au milieu des libertés suisses, s'était pénétré, dans ces premières années qui décident de toutes les autres, de l'histoire des anciennes républiques. Aussi, tandis que Luther était

1 Dass von oben hinab hie diser Rhyns, bis gen Strasburg ein Volk und Bündniss würde. (Zw. Opp., II, p. 28.)

pour une résistance passive, Zwingle demandait qu'on s'opposât énergiquement aux tyrans.

Ces deux hommes étaient les fidèles représentants de leur peuple. Dans le nord de l'Allemagne, les princes et la noblesse étaient la partie essentielle de la nation, et le peuple, étranger à toute liberté politique, ne savait qu'obéir; aussi, à l'époque de la Réformation, se contenta-t-il de suivre la voix de ses docteurs et de ses chefs. En Suisse, dans le sud de l'Allemagne et sur le Rhin, au contraire, plusieurs villes, après des luttes longues et violentes, avaient conquis la liberté civile: aussi presque partout y voyons-nous le peuple prendre une part active à la réforme de l'Église. C'était un bien; mais un mal se trouva tout à côté. Les Réformateurs, hommes du peuple eux-mêmes, qui n'osaient agir sur les princes, pouvaient être tentés d'entraîner les peuples. Il était plus facile à la Réforme de s'allier avec des républiques qu'avec des rois. Cette facilité faillit la perdre. L'Évangile devait ainsi apprendre que son alliance est dans le ciel.

Il y eut cependant un prince avec lequel la Réforme des États libres désira s'unir, Philippe de Hesse. Ce fut lui qui inspira en grande partie à Zwingle ses projets belliqueux. Zwingle voulut le reconnaître, et introduire son nouvel ami dans l'alliance évangélique. Mais Berne, attentive à éloigner ce qui pouvait irriter l'Empereur et ses anciens confédérés, rejeta cette proposition, et excita ainsi un vif mécontentement dans la « cité « chrétienne. » « Quoi ! s'écria-t-on, les Bernois se

« refusent à une alliance qui serait honorable pour « nous, agréable à Jésus-Christ, et terrible pour « nos adversaires [1] ! » — « L'ours (Berne), dit l'au- « dacieux Zwingle, est jaloux du lion (Zurich) ; « mais il y aura une fin à toutes ces finesses, et « c'est aux hommes courageux que la victoire « demeurera. » Il paraîtrait en effet, d'après une lettre en chiffres, que les Bernois se rangèrent enfin aux désirs de Zwingle, demandant seulement que cette alliance avec un prince de l'Empire ne fût pas rendue publique [2].

Écolampade ne s'était point rendu, et sa douceur luttait, quoique modestement, avec la hardiesse de son impétueux ami. Il était convaincu que c'était par l'union cordiale de tous les fidèles que la foi devait triompher. Un secours précieux vint ranimer ses efforts. Les députés de la combourgeoisie chrétienne s'étant réunis à Bâle en novembre 1530, les envoyés de Strasbourg s'efforcèrent de rapprocher Zwingle et Luther. Écolampade en écrivit à Zwingle, le suppliant de voler lui-même à Bâle [3], et de ne point se montrer trop difficile. « Dire que le corps et le sang de Christ « sont vraiment dans la cène, peut paraître à « plusieurs une parole trop dure, lui écrivait-il ; « mais n'est-elle pas adoucie quand on ajoute :

1 Ipsis et nobis honestius, ob religionis et caritatis caussam, Christo gratius, ob conjunctas vires utilius, hostibusque terribilius. (Zw. Epp., II, p. 481.)

2 Tantum recusaverunt aperte agere. (Ib., p. 487.) Le chiffre 3 semble indiquer les Bernois.

3 Si potes, mox advola. (Zw. Epp., II, p. 547.)

« Ils s'y trouvent pour l'esprit, et non pour le « corps[1]? »

Zwingle fut inébranlable. « C'est pour flatter « Luther, dit-il, qu'on tient un tel langage, et non « pour défendre la vérité [2]. *Edere est credere* [3]. » Néanmoins, il y avait là des hommes résolus à d'énergiques efforts. La fraternité fut sur le point de triompher; on voulait conquérir la paix par l'union. L'électeur de Saxe lui-même proposait une concorde de tous les chrétiens évangéliques; le Landgrave invitait les villes suisses à y accéder. Le bruit se répandit que Luther et Zwingle allaient faire la même confession de foi. Zwingle, se rappelant les premières professions du Réformateur saxon, dit un jour à table, devant plusieurs témoins, que Luther n'aurait pas des sentiments si erronés sur l'eucharistie, si Mélanchton ne l'entraînait [4]. L'union de la Réforme semblait sur le point de se conclure : elle eût vaincu par ses propres armes. Mais Luther fit bientôt voir que Zwingle se trompait. Il exigea un engagement écrit, par lequel Zwingle et Écolampade adhéreraient à ses sentiments; et en conséquence les né-

1 Christi corpus et sanguinem adesse vero in cœna fortasse cuipiam durius sonat, sed mitigatur dum adjungitur : animo, non corpori. (Ib., p. 546.)

2 Hæc omnia fieri pro Luthero neque pro veritate propugnandi causa. (Ib., p. 550.)

3 Manger, c'est croire. (Ib., p. 553.)

4 Memini dudum Tiguri te dicentem, cum convivio me exciperes, Lutherum non adeo perperam de Eucharistia sentire, nisi quod Melanchton alio eum cogeret. (Ib., p. 562.)

gociations furent rompues. La concorde ayant échoué, il ne restait plus que la guerre. Écolampade devait se taire, et Zwingle allait agir.

En effet, Zwingle se jeta depuis lors toujours plus avant dans la voie où l'entraînaient son caractère, son civisme et ses premières habitudes. Étourdi par tant de secousses, frappé par ses ennemis, repoussé par ses frères, il chancela, et la tête lui tourna. Dès lors le Réformateur disparaît presque, et nous trouvons à sa place l'homme politique, le grand citoyen, qui, voyant une coalition redoutable préparer des chaînes pour tous les peuples, se lève contre elle avec énergie. L'Empereur venait de s'unir étroitement avec le Pape. Si l'on ne s'opposait pas à ses funestes desseins, c'en était fait, selon Zwingle, de la Réforme, de la liberté religieuse et politique, et de la Confédération elle-même. « L'Empereur, disait-il, soulève « ami contre ami, ennemi contre ennemi ; et puis « il s'efforce de faire sortir de cette confusion la « gloire de la Papauté, et surtout sa propre puis« sance. Il excite le châtelain de Musso contre les « Grisons, l'évêque de Constance contre sa ville, « le duc de Savoie contre Berne, les cinq cantons « contre Zurich, le duc George de Saxe contre le « duc Jean, les évêques du Rhin contre le Land« grave; et quand la mêlée sera devenue géné« rale, il tombera sur l'Allemagne, se présen« tera comme médiateur, et fascinera par ses « belles paroles les villes et les princes, jusqu'à « ce qu'il les ait mis sous ses pieds. Grand Dieu! « quelles discordes, quels désastres, sous pré-

« texte de rétablir l'Empire et de restaurer la « religion[1]! »

Zwingle alla plus loin. Le Réformateur d'une petite ville de la Suisse, s'élevant aux conceptions politiques les plus étonnantes, demanda une alliance européenne contre de si funestes desseins. Le fils d'un paysan du Tockenbourg voulut tenir tête à l'héritier de tant de couronnes. « Il faut « être un traître ou un lâche, écrivait-il à un sé- « nateur de Constance, pour se contenter de « bâiller et d'étendre les bras, quand on devrait « réunir de toutes parts des hommes et des armes, « afin de montrer à l'Empereur que c'est en vain « qu'il s'efforce de rétablir la foi romaine, d'asser- « vir les villes libres, et de dompter les Helvétiens[2]. « On nous a montré, il y a six mois, comment « on veut procéder. Aujourd'hui on entreprendra « une ville, demain une autre, et ainsi l'une « après l'autre, jusqu'à ce qu'elles soient toutes « soumises. Alors on leur enlèvera leurs armes, « leurs trésors, leurs machines de guerre, et toute « leur puissance... Réveillez Lindau et tous vos « voisins. Si l'on ne se réveille, les libertés pu- « bliques vont périr, sous le prétexte de la religion. « Il ne faut pas se fier à l'amitié des tyrans. Dé- « mosthène nous apprend déjà qu'à leurs yeux il « n'y a rien de plus haïssable que τῆν τῶν πόλεων

1 Quæ dissidia, quas turbas, quæ mala, quas clades! (Zw. Epp., II, p. 429.)

2 Romanam fidem restituere, urbes liberas capere, Helvetios in ordinem cogere. (Ib., mars 1530.)

« ἐλευθερίαν [1]. L'Empereur d'une main montre du « pain, mais dans l'autre il cache une pierre [2]. » Quelques mois plus tard, Zwingle écrivait encore à d'autres amis de Constance : « Soyez intrépides ; « ne craignez pas les desseins de Charles. Le rasoir « coupera celui qui l'aiguise [3]. »

Ainsi donc, plus de délais. A quoi bon attendre que Charles-Quint réclame l'antique château de Habsbourg? La Papauté et l'Empire, disait-on à Zurich, sont tellement cousus l'un à l'autre [4], que l'un ne peut subsister ni périr sans l'autre. Qui rejette la Papauté doit rejeter l'Empire, et qui rejette l'Empereur doit rejeter le Pape.

Il paraît bien que les pensées de Zwingle allaient même au delà d'une simple résistance. Une fois que l'Évangile avait cessé d'être sa principale préoccupation, il n'y avait plus rien qui pût l'arrêter. « Il ne faut pas, disait-il, que tel ou tel individu « se mette dans l'esprit de détrôner un tyran ; ce « serait une révolte, et le règne de Dieu veut la « justice, la paix et la joie. Mais si tout le peuple, « d'un commun accord, ou si du moins la majo- « rité le rejette, sans commettre d'excès, c'est « avec Dieu qu'il le fait [5]. » Or, Charles-Quint

1 La liberté des villes. (Ib.) Ces paroles sont en grec dans l'original.

2 Cæsar altera manu panem ostentat, altera lapidem celat. (Zw. Epp., II, p. 429.)

3 Incidet in cotem aliquando novacula. (Ib., p. 544.)

4 Bapst und Keyserthumm habend sich dermassen in einandern geflickt. (Bull., II, p. 343.)

5 So ist es mit Gott. (Zw. Opp.)

était maintenant aux yeux de Zwingle un tyran; et le Réformateur espérait que l'Europe, se réveillant enfin de son long sommeil, serait la main de Dieu pour le précipiter de son trône.

Jamais, depuis les temps de Démosthène et de Caton d'Utique, on n'avait vu une plus énergique résistance aux pouvoirs oppresseurs. Zwingle est, sous le rapport politique, l'un des plus grands caractères des temps modernes : il faut lui rendre cet honneur, qui est peut-être pour un ministre de Dieu un douteux éloge. Tout était prêt dans sa tête pour accomplir une révolution qui eût changé la marche de l'Europe. Il savait ce qu'il voulait substituer à la puissance qu'il voulait abattre. Il avait même déjà jeté les yeux sur le prince qui devait ceindre la couronne impériale à la place de Charles. C'était son ami le Landgrave. « Très-gracieux prince, lui écrivait-il le 2 « novembre 1529, si je vous écris comme un en- « fant à son père, c'est que j'espère que Dieu vous « a choisi pour de grandes choses... que j'ose bien « penser, mais que je n'ose pas dire [1]... Cepen- « dant il faut bien qu'une fois on attache le gre- « lot [2]... Tout ce que je puis faire avec mes « faibles moyens, à la gloire de Dieu, pour ma- « nifester la vérité, pour sauver l'Église univer- « selle, pour augmenter votre puissance et celle « de tous ceux qui aiment Dieu, avec l'aide de

1 Spero Deum te ad magnas res.... quas quidem cogitare, sed non dicere licet. (Zw. Epp., II, p. 666.)

2 Sed fieri non potest quin tintinnabulum aliquando feli adnectatur. (Ib.)

« Dieu je le ferai. » Ainsi s'égarait ce grand homme. Dieu a permis qu'il y eût des taches en ceux qui brillent le plus aux yeux du monde; et un seul sur la terre a pu dire : « Qui de vous me « convaincra de péché [1] ? » Nous assistons aux fautes de la Réforme; elles proviennent de l'union de la religion avec la politique. Je n'ai pu prendre sur moi de les taire : le souvenir des erreurs de nos devanciers n'est pas ce qu'ils nous ont légué de moins utile.

Il paraît que, déjà à Marbourg, Zwingle et le Landgrave avaient tracé la première ébauche d'une alliance universelle contre Charles. Le Landgrave s'était chargé des princes, Zwingle des villes libres du sud de l'Allemagne et de la Suisse. Il alla plus loin, et forma le dessein de gagner à cette ligue les républiques d'Italie, la puissante Venise tout au moins, afin qu'elle retînt l'Empereur au delà des Alpes, et l'empêchât de porter toutes ses forces en Allemagne. Zwingle, qui avait prêché d'une voix forte contre les alliances étrangères, et proclamé à tant de reprises que le seul allié des Suisses devait être le bras du Tout-Puissant, se mit alors à rechercher ce qu'il avait condamné, et prépara ainsi le terrible jugement qui allait frapper sa famille, sa patrie, son église.

A peine était-il de retour de Marbourg, que, sans qu'il en fût fait aucune communication officielle au Grand-Conseil, il obtint du sénat l'envoi d'un député à Venise. Les grands hommes, après leurs

1 Jean, VIII, 46.

premiers succès, s'imaginent facilement que tout leur est possible. Ce ne fut point un homme d'État qui fut chargé de cette mission, mais un ami intime de Zwingle, celui qui l'avait accompagné en Allemagne, à la cour du chef futur du nouvel empire, le professeur de grec Rodolphe Collin, homme hardi, habile, et qui savait l'italien. Ainsi le Réformateur tend la main au doge et au procurateur de Saint-Marc. Il n'a pas assez de la Bible, il lui faut le *livre d'or.* Cependant il faut être juste envers ce grand homme. Ce qu'il désirait, c'était d'éloigner Charles, allié aux petits cantons pour tuer les hérétiques. Il ne prétendait pas faire triompher l'Évangile par sa députation, mais rendre les bûchers plus difficiles. Il y avait d'ailleurs à Venise plus d'indépendance du Pape que dans tout le reste de l'Italie. Luther lui-même écrivait alors à Gabriel Zwilling : « Avec quelle « joie j'apprends ce que vous m'écrivez des Vé- « nitiens! Dieu soit béni et glorifié de ce qu'ils « ont reçu sa parole [1] ! »

Collin fut admis le 26 décembre en présence du Doge et du sénat, qui regardaient d'un air un peu étonné ce maître d'école, cet étrange ambassadeur, sans suite et sans appareil. On ne pouvait même comprendre ses lettres de créance, tant elles étaient singulièrement conçues; Collin dut en expliquer le sens. « Je viens à vous, dit-il, au « nom du Conseil de Zurich et des villes de la

1 Lætus audio de Venetis quæ scribis, quod verbum Dei receperint. Deo gratia et gloria. (7 mars 1528; L. Epp., III, p. 289.)

« combourgeoisie chrétienne, cités libres comme « Venise, et auxquelles des intérêts communs doi« vent vous unir. La puissance de l'Empereur est « redoutable aux républiques; il tend en Europe « à la monarchie universelle; s'il y parvient, tous « les États libres périront : il faut donc l'arrêter [1]. » Le Doge lui répondit que la République venait justement de conclure une alliance avec l'Empereur, et laissa apercevoir la défiance qu'une si mystérieuse mission inspirait au sénat vénitien. Mais plus tard, dans des conférences secrètes [2], le Doge, voulant se ménager une issue des deux côtés, ajouta que Venise recevait le message de Zurich avec reconnaissance, et qu'un régiment vénitien, armé et soldé par la République même, serait toujours prêt à secourir les Suisses évangéliques. Le Chancelier, couvert de sa veste de pourpre, accompagna Collin, et lui confirma, à la porte même du palais, l'assurance d'un secours. Au moment où la Réformation avait franchi les superbes portiques de Saint-Marc, elle avait été atteinte de vertige, elle ne pouvait plus que tournoyer, et tomber dans l'abîme. On congédia l'ambassadeur zurichois, en lui mettant dans la main un présent de vingt couronnes. Le bruit de ces négociations se répandit bientôt, et les moins soupçonneux, Capiton par exemple, branlèrent la tête, et ne surent voir dans cette prétendue en-

1 Formidandam rebuspublicis potentiam Cæsaris, quæ omnino ad Europæ monarchiam vergat. (Zw. Epp., II, p. 445.)

2 Postea privatim alia respondisse. (Ib.)

tente que la perfidie accoutumée des Vénitiens [1].

Ce n'était pas assez. Le Réformateur, poussé par une fatale nécessité, prenait toujours plus la place des hommes politiques. Voyant que ses adversaires devenaient toujours plus nombreux dans l'Empire, il perdait peu à peu son aversion pour la France; et bien qu'il y eût de plus qu'autrefois, entre lui et François Ier, le sang de ses frères répandu par ce monarque, il se montrait disposé à une union qu'il avait si énergiquement condamnée.

Lambert Maigret, général français qui paraît avoir eu quelque penchant pour l'Évangile, ce qui excuse un peu Zwingle, entra en correspondance avec le Réformateur, lui donnant à entendre que les desseins secrets de Charles-Quint exigeaient une alliance entre le roi de France et les républiques helvétiques. « Appliquez-vous, lui disait « ce diplomate en février 1530, à une œuvre si « agréable à notre Créateur, et qui, moyennant la « grâce de Dieu, sera très-facile à votre puis- « sance [2]. » Zwingle fut d'abord étonné de ces ouvertures. « Il faut, pensa-t-il, que le roi de France « ne sache de quel côté se tourner [3]. » Deux fois il se refusa à cette demande. Mais l'envoyé de François Ier insista pour que le Réformateur lui

1 Perfidiam adversus Cæsarem, fidem videri volunt. (Capito, Zw. Epp., II, p. 445.)

2 Opere Creatori nostro acceptissimo, dominationi tuæ facillimo, media gratia Dei. (Zw. Epp., II, p. 413.)

3 Regem admodum desesperare, et inopem consilii esse, ut nesciat quo se vertat. (Ib., p. 414.)

communiquât un projet d'alliance. A la troisième tentative de l'ambassadeur, le simple fils des montagnes du Tockenbourg ne put résister à ses avances. Si Charles-Quint doit tomber, ce ne peut être sans la main de la France. Pourquoi la Réformation ne contracterait-elle pas avec François Ier une alliance dont le but serait d'établir dans l'Empire un pouvoir, qui saurait ensuite obliger le roi à tolérer la Réforme dans son propre royaume? Tout semblait concourir aux vœux de Zwingle : la chute du tyran s'approchait, et allait entraîner celle du Pape. Il communiqua au Conseil secret les ouvertures du général, et Collin partit, chargé de porter à l'ambassade française le projet demandé [1]. « Dans les siècles anciens, y était-il « dit, il n'est ni rois ni peuples qui aient résisté « avec autant de fermeté à la tyrannie de l'Empire « romain, que le roi des Français et le peuple des « Suisses. Ne dégénérons pas des vertus de nos « pères. Le roi très-chrétien (dont tous les vœux « sont pour que la pureté de l'Évangile demeure « sans aucune tache [2]) s'engage donc à conclure, « avec les villes de la combourgeoisie chrétienne, « une alliance conforme à la loi divine, et qui « sera soumise à la censure des théologiens évan- « géliques de la Suisse. » Suivaient les articles principaux du traité.

Lanzerant, autre envoyé du roi, répondit le

1 Bis negavi, at tertio misi, non sine conscientia Probuleutarum. (Ib., p. 422.)

2 Nihil enim æque esse in votis christianissimi regis, atque ut Evangelii puritas illibata permaneat. (Ib., p. 417.)

même jour (27 février) à cet étonnant projet d'alliance qui devait se conclure entre les Réformés suisses et le persécuteur des Réformés français, *sous réserve de la censure des théologiens*... Ce n'était pas ce que voulait la France; c'était de la Lombardie, et non de l'Évangile, que le Roi avait envie. Pour cela, il avait besoin du secours de tous les Suisses. Or, une alliance qui mettrait contre lui les cantons catholiques, ne pouvait lui être agréable. Satisfaits donc de connaître maintenant les dispositions de Zurich, les envoyés français battirent froid au Réformateur. « Les « choses que vous nous avez transmises sont ré« digées dans un style admirable, lui disait Lan« zerant; mais je puis à peine les comprendre, « sans doute à cause de la faiblesse de mon cer« veau... Il ne faut jeter aucune semence en terre, « sans que le sol soit convenablement préparé. »

Ainsi la Réforme en était quitte pour la honte de ses propositions. Puisqu'elle oubliait ces préceptes de la Parole : *Ne portez pas un même joug avec les infidèles*[1], comment d'éclatants revers ne l'auraient-ils pas punie? Déjà les amis mêmes de Zwingle commençaient à l'abandonner. Le Landgrave, qui l'avait lancé dans cette carrière diplomatique, se rapprochait de Luther et cherchait à arrêter le Réformateur suisse, surtout depuis que ce mot, prononcé par Érasme, était venu tinter aux oreilles des grands : « On nous « demande d'ouvrir nos portes, en criant bien

1 2e Ép. aux Cor., ch. VI, v. 14.

« haut : *L'Évangile !... l'Évangile !...* Soulevez le « manteau, et, sous ses plis mystérieux, vous « trouverez la démocratie. »

Tandis que le Réformateur suisse s'agitait ainsi, et s'adressait en vain à la puissance des grands de la terre, les cinq cantons, qui devaient être les instruments de sa ruine, hâtaient de toutes leurs forces ces jours funestes de vengeance et de colère. Les progrès de l'Évangile dans la Confédération les irritaient ; la paix qu'ils avaient signée leur devenait tous les jours plus à charge : « Nous n'au« rons pas de repos, disaient-ils, que nous n'ayons « brisé ces liens et regagné notre liberté première[1]. » Une Diète générale fut convoquée à Bade pour le 8 janvier 1531. Les cinq cantons y déclarèrent que si l'on ne faisait pas droit à leurs griefs, surtout quant à l'abbaye de Saint-Gall, ils ne paraîtraient plus en Diète. « Confédérés de Glaris, de « Schaffouse, de Fribourg, de Soleure et d'Ap« penzell, s'écrièrent-ils, aidez-nous à faire res« pecter nos antiques alliances, ou nous avise« rons nous-mêmes aux moyens d'arrêter des « violences coupables. Que la sainte Trinité nous « assiste en cette œuvre[2] ! »

On ne s'en tenait point aux menaces. Le traité de paix avait expressément interdit les injures, « de peur, y était-il dit, que par des insultes et « des calomnies on n'excite de nouveau la dis-

1 Nitt ruwen biss sy der banden ledig, des fridens abkämind. (Bull., II, p. 324.)

2 Darzu helfe uns die helig dryfaltikeit. (Ib., p. 330.)

« corde, et l'on ne soulève des troubles plus grands « que les premiers. » Ainsi se trouvait cachée, dans le traité même, l'étincelle qui devait faire éclater l'incendie. Contenir les langues grossières des Waldstettes était chose impossible. Deux Zurichois, le vieux prieur Ravensbühler et le pensionnaire Gaspard Gödli, qui avaient dû renoncer l'un à son couvent, l'autre à sa pension, s'étaient réfugiés, pleins du désir de la vengeance, dans les cantons forestiers, et excitaient la colère du peuple contre leur ville natale. On disait partout, dans ces vallées, que les Zurichois étaient des hérétiques; qu'il n'y en avait pas un parmi eux qui ne commît des péchés scandaleux, et qui ne fût tout au moins un larron [1]; que Zwingle était un voleur, un meurtrier, un hérésiarque, et que, se trouvant à Paris (où il n'avait jamais été), il avait commis une action horrible, pour laquelle Léon Juda lui avait prêté son assistance [2]. « Je n'aurai pas de re« pos, disait un pensionnaire, que je n'aie plongé « mon glaive jusqu'à la poignée dans le cœur de « cet impie! » D'anciens chefs de bandes, redoutés de tous, à cause de leur caractère indomptable; les satellites qu'ils traînaient à leur suite; des jeunes gens orgueilleux, fils des chefs de l'État, et qui se croyaient tout permis contre de misérables prédicants et leurs stupides ouailles; des prêtres enflammés de haine, et qui, marchant sur

1 Es were kein Zurycher er hätte chuy und merchen gehygt. (Ib., p. 336.)

2 Alls der zu Parys ein Esel gehygt; und habe imm Leo Jud. denselben gehept. (Ib.)

les pas de ces vieux capitaines et de ces jeunes étourdis, semblaient prendre la chaire des temples pour l'escabeau des cabarets, versaient sur les Réformés et sur la Réforme des torrents d'injures. « Les bourgeois des villes, s'écriaient d'un « commun accord des soldats ivres et des moines « fanatiques, sont des hérétiques, des voleurs « d'âme, des meurtriers de conscience; et Zwin- « gle, cet homme horrible, qui commet des pé- « chés infâmes, est le *Dieu luthérien* [1]. »

On allait plus loin encore. Passant des paroles aux actes, les cinq cantons persécutaient les pauvres gens qui, parmi eux, aimaient la parole de Dieu; ils les jetaient en prison, leur imposaient des amendes, les traitaient brutalement, et les chassaient impitoyablement du pays. Ceux de Schwitz firent pis encore. Ne craignant pas d'annoncer leurs sinistres desseins, ils parurent à une Landsgemeinde, portant à leurs chapeaux des branches de sapin en signe de guerre, et nul ne s'y opposa. « L'abbé de Saint-Gall, disaient quelques-uns, est « prince de l'Empire, et tient son investiture de « l'Empereur : s'imagine-t-on que Charles-Quint « ne le vengera pas? » — « Ces hérétiques, disaient « d'autres, n'osent-ils pas former une combour- « geoisie *chrétienne*, comme si la vieille Suisse « était un pays païen! » A tout moment on tenait quelque part des conseils secrets [2]. On recherchait

1 Der Lutherischen Gott. (Ib., p. 337.)

2 Radt schlagtend und tagendtend heymlich vil. (Ibid., p. 336.)

de nouvelles alliances avec le Valais, avec le Pape, avec l'Empereur[1]; alliances blâmables, sans doute, mais que l'on pourrait du moins justifier par ce proverbe : « Qui se ressemble s'as- « semble; » ce que Zurich et Venise ne pouvaient dire.

Les Valaisans refusèrent d'abord leur secours; ils préféraient demeurer neutres; mais tout à coup leur fanatisme s'enflamme!... On a trouvé sur un autel (le bruit du moins s'en répand dans toutes leurs vallées) une feuille de papier, où l'on accuse Zurich et Berne de prêcher publiquement que de tous les péchés le plus grand est d'entendre une messe[2]!... On s'étonne, on s'indigne. Qui a placé sur l'autel cette feuille mystérieuse? vient-elle d'un homme, ou de quelque esprit malin?... On l'ignore; mais, quoi qu'il en soit, on la copie, on la répand, on la lit; et l'effet de cette fable inventée par des scélérats, dit Zwingle[3], est que le Valais accorde aussitôt le secours qu'il avait d'abord refusé. Alors les Waldstettes, fiers de leurs forces, serrent les rangs; leurs regards farouches menacent les cantons hérétiques; et les vents portent de leurs montagnes à leurs voisins des villes, un cliquetis redoutable de cuirasses et d'épées.

1 Nüwe fründschaften, by den Wallseren, den Bapst, und den Keysserischen. (Ibid.)

2 Ut si quis rem obscœnam cum jumento sive bove habeat, minus peccare quam si missam inaudiat. (Zw. Epp., II, p. 610.)

3 Perfidorum ac sceleratorum hominum commentum. (Ib.)

En présence de ces alarmantes manifestations, les villes évangéliques s'émurent. Elles se réunirent d'abord à Bâle, en février 1531, puis à Zurich, en mars. « Que faire? dirent les députés de « Zurich, après avoir exposé leurs griefs; comment « punir ces infâmes calomnies et faire tomber ces « armes menaçantes? » — « Je comprends, répon« dirent ceux de Berne, que vous vouliez recourir à « la force; mais pensez à ces secrètes et formidables « alliances qui se traitent avec le Pape, avec l'Em« pereur, avec le roi de France, avec tant de princes « et de seigneurs, en un mot, avec tout le parti « romain, pour hâter notre ruine; pensez à l'in« nocence de tant d'âmes pieuses, qui, dans les « cinq cantons, déplorent ces machinations per« fides; pensez qu'il est facile de commencer une « guerre, mais que personne n'en connaît la fin [1]. » Triste présage, qu'une catastrophe qui devait aller au delà de toutes les prévisions humaines, n'accomplit que trop tôt! « Envoyons donc une dépu« tation aux cinq cantons, continuèrent les Bernois; « demandons-leur de punir, conformément aux al« liances, ces calomnies infâmes; et s'ils s'y refu« sent, rompons tout commerce avec eux. » — « A « quoi servira cette mission? dirent ceux de Bâle. Ne « connaissons-nous pas la grossièreté de ce peuple? « et n'est-il pas à craindre que les mauvais traite« ments qu'ils feront subir à nos députés, n'enve« niment encore l'affaire? Convoquons plutôt une

1 Aber sin end und ussgang möchte nieman bald wüssen. (Bull., II, p. 346.)

« diète générale. » Schaffouse et Saint-Gall s'étant joints à cet avis, Berne convoqua une diète à Bade, pour le 10 avril. Les députés de tous les cantons y accoururent.

Plusieurs des chefs de l'État, parmi les Waldstettes, n'approuvaient point les violences des soldats en retraite et des moines. Ils comprenaient que ces insultes, sans cesse renouvelées, nuisaient à leur cause. « Ces injures, dont vous vous « plaignez, dirent-ils à la Diète, ne nous affligent « pas moins que vous; nous saurons les punir, et « même nous l'avons déjà fait. Mais il y a des « hommes violents des deux côtés. L'autre jour, « un Bâlois ayant rencontré sur la grande route « un homme qui venait de Berne, et ayant appris « de lui qu'il allait à Lucerne : Aller de Berne à Lu- « cerne, s'écria-t-il, c'est passer d'un père à un maî- « tre fripon ! » Les cantons médiateurs invitèrent les deux partis à bannir toute cause de discorde.

Mais la guerre du châtelain de Musso ayant alors éclaté, Zwingle et Zurich, qui y voyaient le premier acte d'une vaste conjuration destinée à étouffer partout la Réforme, convoquèrent leurs amis. « Il ne faut plus balancer, dit Zwingle ; la « rupture des alliances de la part des cinq cantons, « et les injures inouïes dont on nous accable, nous « imposent l'obligation de marcher contre nos ad- « versaires [1], avant que l'Empereur, retenu encore « par les Turcs, ne chasse le Landgrave, ne s'em- « pare de Strasbourg, et ne nous subjugue nous-

1 Sy gwaltig ze überziehen. (Ib., p. 366.)

« mêmes. » Tout le sang des anciens Suisses semblait bouillonner dans les veines de cet homme; et tandis qu'Uri, Schwitz et Underwald baisaient honteusement la main de l'Autriche, ce Zurichois, le plus grand Helvétien de son siècle, fidèle aux souvenirs de l'ancienne Suisse, mais infidèle peut-être à des traditions plus saintes encore, se jetait sur les traces audacieuses des Stauffacher et des Winkelried.

Le langage guerrier de Zurich épouvanta ses confédérés. Bâle demanda une sommation aux Waldstettes, puis, en cas de refus, la rupture de l'alliance. Schaffouse et Saint-Gall s'effrayèrent même d'une telle démarche. « Le peuple des montagnes, fier, indomptable, irrité, dirent-ils, acceptera avec joie la dissolution de la Confédération; et alors serons-nous plus avancés? » On en était là, quand parurent, au grand étonnement de tous, des envoyés d'Uri et de Schwitz. On les reçut avec froideur; le vin d'honneur ne leur fut pas même présenté, et ils durent s'avancer, à ce qu'ils racontent, au milieu des cris injurieux du peuple. Ils tentèrent inutilement d'excuser leur conduite. « Ce que nous attendons depuis longtemps, leur répondit-on sèchement, c'est que vous mettiez d'accord vos actions et vos paroles [1]. » Les hommes de Schwitz et d'Uri reprirent tristement le chemin de leurs foyers; et l'assemblée se sépara, pleine d'angoisse et de deuil.

1 Und Wortt und Werk mitt ein andren gangen werind. (Ib., p. 367.)

Zwingle voyait avec une vive peine les députés des villes évangéliques s'éloigner, sans avoir pris de décision. Il ne voulait plus seulement une réformation de l'Église, il voulait aussi une transformation de la Confédération; et c'était même cette dernière réforme qu'il prêchait alors du haut de la chaire, à ce que nous apprend Bullinger[1]. Il n'était pas seul à la désirer. Depuis longtemps les citoyens des villes les plus populeuses et les plus puissantes de la Suisse s'étaient plaints de ce que les Waldstettes, dont le contingent d'hommes et d'argent était très-inférieur au leur, avaient une part égale dans les délibérations de leurs diètes et dans les fruits de leurs victoires. Tel avait été le sujet des divisions qui suivirent les guerres de Bourgogne. Les cinq cantons, au moyen de leurs adhérents, avaient la majorité. Or Zwingle pensait que c'était dans les mains des grandes villes, et surtout des puissants cantons de Zurich et de Berne, que devaient être placées les rênes de la Suisse. Les nouveaux temps demandaient, selon lui, des formes nouvelles. Il ne suffisait pas de renvoyer des charges publiques les pensionnaires des princes, et de mettre à leur place des hommes pieux; il fallait encore refondre le pacte fédéral, et l'établir sur des bases plus équitables. Une constituante nationale eût sans doute répondu à ses désirs. Ces discours, qui étaient plutôt ceux d'un tribun du peuple que ceux d'un

1 Trang gar häfftig uff eine gemeine Reformation gemeiner Eydgenoschaft. (Bullinger, II, p. 368.)

ministre de Jésus-Christ, devaient hâter la catastrophe.

Les paroles animées du Réformateur patriote passaient, de l'église où il les prononçait, dans les conseils, dans les salles des tribus, dans les rues et dans les campagnes. Les flammes qui sortaient des lèvres de cet homme embrasaient le cœur de ses concitoyens. Il y avait comme un tremblement de terre qui partait de Zurich, et dont les secousses se faisaient sentir jusque dans le chalet le plus sauvage. Les anciennes traditions de sagesse et de prudence semblaient oubliées. L'opinion publique se manifestait avec énergie. Le 29 et le 30 avril, des cavaliers, sortant de Zurich, précipitaient leur course; c'étaient des envoyés du Conseil, chargés de rappeler à toutes les villes alliées les attentats des cinq cantons, et de demander une décision prompte et définitive. Arrivés à leurs diverses destinations, ces messagers firent valoir les griefs de Zurich[1] : « Prenez-y garde, dirent-ils en finissant; de « grands dangers nous menacent tous. L'Empereur « et le roi Ferdinand font de grands prépara- « tifs, et vont entrer en Suisse avec beaucoup « d'argent et d'hommes. »

A la parole Zurich joignait l'action. Cet État, décidé à tout faire pour établir la libre prédication de l'Évangile dans les bailliages où il partageait avec les cantons catholiques romains l'exercice de la suzeraineté, voulait intervenir par la

1 On les trouve dans Bullinger, II, p. 368 à 376.

force partout où les négociations ne pouvaient suffire. Le droit fédéral, il faut le reconnaître, était foulé aux pieds à Saint-Gall, en Thurgovie, dans le Rheinthal; et Zurich le remplaçait par des décisions arbitraires qui devaient exciter au plus haut degré l'indignation des Waldstettes. Aussi le nombre des ennemis de la Réforme ne cessait-il de s'accroître; le langage des cinq cantons devenait plus menaçant de jour en jour, et les ressortissants de Zurich, que leurs affaires appelaient dans les montagnes, y étaient accablés d'injures, et quelquefois de mauvais traitements.

Ces grossièretés et ces violences exaltaient à leur tour la colère des cantons réformés. Zwingle parcourait la Thurgovie, Saint-Gall et le Tockenbourg; il y organisait des synodes, il assistait à leurs séances, il prêchait devant des foules émues et enthousiastes. Partout il était entouré de confiance et de respect. A Saint-Gall, le peuple se réunit sous ses fenêtres, et un concert de voix et d'instruments lui exprima, par des chants harmonieux, la reconnaissance publique. « Ne nous « abandonnons pas nous-mêmes, disait-il sans « cesse, et tout ira bien. » Il fut résolu qu'on se réunirait à Arau le 12 mai, pour aviser à une situation qui devenait de plus en plus critique. Cette réunion allait devenir le commencement des douleurs.

V.

La pensée de Zwingle, quant à l'établissement d'un nouveau droit helvétique, ne prévalut pas dans la Diète d'Arau. Peut-être estima-t-on plus prudent d'attendre le résultat de la crise; peut-être une vue plus chrétienne, plus fédérale, l'espérance de procurer l'unité de la Suisse par l'unité de la foi, occupa-t-elle plus les esprits que la prééminence des villes. En effet, si un certain nombre de cantons demeurait avec le Pape, l'unité de la Confédération était détruite, peut-être pour toujours. Mais si toute la Confédération était amenée à la même foi, l'unité helvétique était établie sur des bases plus solides. Il fallait agir maintenant ou jamais, se disait-on, et ne pas craindre d'employer un remède violent pour rendre la santé à tout le corps.

Cependant les alliés reculèrent devant la pensée de rétablir la liberté religieuse, ou l'unité politique, par la voie des armes; et, pour sortir des difficultés où se trouvait la Confédération, ils cherchèrent une voie moyenne entre la guerre et la paix. « Sans doute, dirent les députés de Berne, « la conduite des cantons à l'égard de la parole « de Dieu nous autorise pleinement à une inter- « vention armée; mais les périls qui nous mena- « cent du côté de l'Italie et de l'Empire, le danger « qu'il y aurait à réveiller le lion de son som- « meil, la disette et la misère générale qui affli-

« gent notre peuple, les riches moissons qui vont « bientôt couvrir nos campagnes, et que la guerre « détruirait infailliblement; les hommes pieux « qui se trouvent en grand nombre dans les « Waldstettes, et dont le sang innocent coulerait « avec celui des coupables, tous ces motifs nous « ordonnent de laisser l'épée dans le fourreau. « Fermons plutôt nos marchés aux cinq cantons; « refusons-leur le blé, le sel, le vin, l'acier et le « fer; nous prêterons ainsi main-forte aux amis « de la paix qui sont dans leur sein, et le sang « innocent sera épargné [1]. » On se sépara aussitôt, pour porter aux divers cantons évangéliques cette proposition de juste-milieu; et, le 15 mai, on était de nouveau réuni à Zurich.

Zurich, convaincu que le moyen en apparence le plus violent était pourtant à la fois le plus sûr et le plus humain, s'opposa de toutes ses forces au plan de Berne. « En acceptant cette proposi- « tion, dit-il, nous sacrifions les avantages que « nous avons à cette heure, et nous donnons aux « cinq cantons le temps de s'armer, et de fondre « les premiers sur nous. Prenons garde qu'alors « l'Empereur ne se joigne à eux et ne nous atta- « que d'un côté, tandis que nos anciens confédé- « rés nous attaqueront de l'autre : une guerre « juste n'est pas opposée à la parole de Dieu; mais « ce qui l'est, c'est d'ôter le pain de la bouche « des innocents, aussi bien que de celle des coupa-

1 Und dadurch unschuldig Blut erspart würde. (Bull., II, p. 383.)

« bles; de contraindre, par la famine, des malades, « des vieillards, des femmes enceintes, des enfants, « des hommes qu'afflige profondément l'injustice « des Waldstettes [1]! Craignons d'exciter ainsi la « colère du pauvre peuple, et de changer en enne- « mis bien des gens qui, à cette heure, sont nos « amis et nos frères. »

Ces paroles, qui étaient celles de Zwingle, avaient, il faut le reconnaître, un côté spécieux. Mais les autres cantons, et Berne en particulier, furent inébranlables. « Si nous avons une fois « répandu le sang de nos frères, dirent-ils, nous « ne pourrons plus rendre la vie à ceux qui l'au- « ront perdue; tandis que, du moment où les « Waldstettes nous auront donné satisfaction, « nous pouvons faire cesser toutes ces rigueurs. « Nous sommes décidés à ne point commencer la « guerre. » Il n'y avait pas moyen d'aller contre une telle déclaration. Les Zurichois consentirent, mais le cœur plein de trouble et d'angoisse [2], à refuser des vivres aux Waldstettes : on eût dit qu'ils présageaient tout ce que cette mesure déplorable allait leur coûter. Il fut convenu que la mesure sévère qu'on allait prendre ne pourrait être suspendue sans le consentement de tous, et que, comme elle susciterait sans doute une grande colère, chacun se tiendrait prêt à repousser les attaques de l'ennemi. Zurich et Berne

1 Kranke, alte, schwangere Wyber, Kinder und sunst Betrübte. (Id., p. 384.)

2 Schmerzlich und kummersachlich. (Ib., p. 386.)

furent chargés de notifier aux cinq cantons la détermination prise; et Zurich, s'exécutant avec promptitude, envoya aussitôt, dans tous ses bailliages, l'ordre de suspendre tout commerce avec les Waldstettes, en ordonnant néanmoins qu'on eût à s'abstenir de tout mauvais traitement et de toute parole hostile. Ainsi la Réformation, imprudemment mêlée aux combinaisons politiques, marchait de faute en faute; elle prétendait prêcher l'Évangile aux pauvres, et elle allait leur refuser du pain!...

Le dimanche suivant, jour de la Pentecôte, la résolution fut publiée du haut des chaires. Zwingle se dirigeait vers la sienne, où un peuple immense l'attendait. Le regard perçant de ce grand homme découvrait facilement ce que cette mesure avait de dangereux sous le rapport politique, en même temps que son cœur chrétien lui faisait profondément sentir ce qu'elle avait de cruel. Son âme était oppressée, ses yeux étaient abattus. Si dans ce moment le vrai caractère du ministre de Christ s'était réveillé au dedans de lui; si Zwingle avait appelé tout le peuple, de sa voix puissante, à l'humiliation devant Dieu, au pardon des offenses, à la prière, sans doute le salut eût encore pu se lever sur la Suisse désolée. Il n'en fut point ainsi. De plus en plus le chrétien s'efface dans le réformateur, et le citoyen demeure seul; mais comme citoyen il plane au-dessus de tous, et sa politique est, sans aucun doute, la plus habile. Il comprend que tout délai peut perdre Zurich; et, après avoir prié, lu la parole et fermé le livre du Prince de

la paix, il n'hésite pas à attaquer l'ordonnance dont il vient de donner connaissance aux Zurichois, et (le jour même de la Pentecôte) à prêcher la guerre. « Celui, dit-il en son langage « énergique, qui ne craint pas de traiter de cri- « minel son adversaire, doit être prêt à lâcher le « poing avec la parole [1]. S'il ne frappe pas, il sera « frappé. Messieurs de Zurich! vous refusez des « vivres aux cinq cantons, comme à des malfai- « teurs : eh bien! que le coup suive la menace, « plutôt que de réduire à la famine de pauvres « innocents. Si, en ne prenant pas l'offensive, « vous paraissez croire qu'il n'y a pas de raison « suffisante pour punir les Waldstettes, et que vous « leur refusiez cependant à manger et à boire, « vous les contraindrez par cette conduite étrange « à prendre les armes, à franchir vos frontières, « et à vous punir vous-mêmes. C'est là le sort « qui vous attend. »

Ces paroles, prononcées avec l'éloquence du Réformateur, remuèrent l'assemblée. Les préoccupations politiques de Zwingle remplissaient et égaraient déjà tellement tout le peuple, qu'il y eut alors bien peu d'âmes assez chrétiennes pour sentir combien il était étrange que, le jour même où l'on célébrait l'effusion de l'Esprit de paix et d'amour sur l'Église naissante, la bouche d'un ministre de Christ provoquât ses concitoyens à la guerre. On n'envisageait ce sermon que sous le

1 Das er Wort und Faust mitteinandren gan lasse. (Ibid., p. 388.)

point de vue politique. «Ce sont des discours séditieux! c'est une excitation à la guerre civile!» disaient les uns. «Non, répondaient les autres, ce sont les paroles que le salut de l'État réclame!» Et tout Zurich s'agitait. «Zurich a trop de feu,» disait Berne. «Berne a trop de finesse,» répliquait Zurich[1]. Quoi qu'il en soit, la sinistre prophétie de Zwingle ne devait que trop tôt s'accomplir.

Dès que les cantons réformés eurent communiqué aux Waldstettes cet impitoyable arrêt, ils en pressèrent l'exécution, et Zurich y mit le plus de rigueur. Non-seulement les marchés de Zurich et de Berne, mais encore ceux des bailliages libres, ceux de Saint-Gall, du Tockenbourg, du pays de Sargans et de la vallée du Rhin, pays soumis en partie à la souveraineté des Waldstettes, furent fermés aux cinq cantons. Une puissance redoutable avait tout à coup entouré de stérilité, de famine et de mort, les nobles fondateurs de la liberté helvétique. Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Lucerne, étaient comme au milieu d'un vaste désert. Leurs propres sujets, pensent-ils, les communes dont ils ont reçu les serments, se rangeront au moins de leur côté. Mais non, Bremgarten et Mellingen même leur refusent tout secours! Leur dernier espoir est dans Wesen et le Gastal. Berne ni Zurich n'ont rien à y faire; Schwitz et Glaris seuls y dominent; mais la puissance de

1 Ce fut Zwingle qui caractérisa ainsi les deux villes : «Bern klage Zurich wäre zu hitzig; Zurich : Bern wäre zu witzig.» (Stettler.)

leurs ennemis a partout pénétré. Une majorité de treize voix s'est prononcée en faveur de Zurich dans la Landsgemeinde de Glaris, et Glaris fait fermer à Schwitz les portes de Wesen et du Gastal. En vain Berne lui-même s'écrie-t-il : « Comment « pouvez-vous contraindre des sujets à refuser des « vivres à leurs seigneurs! » en vain Schwitz indigné élève-t-il la voix. Zurich se hâte d'envoyer à Wesen de la poudre et du plomb. Aussi est-ce sur Zurich que retombera bientôt tout l'odieux d'une mesure que cette ville avait d'abord si vivement combattue. A Arau, à Bremgarten, à Mellingen, dans les bailliages libres, se trouvaient plusieurs voitures chargées de provisions pour les Waldstettes. On les arrête, on les décharge, on les renverse; on en barricade les routes qui conduisent à Lucerne, à Schwitz et à Zug. Déjà une année de disette avait rendu les vivres rares dans les cinq cantons; déjà la *sueur anglaise*, cette affreuse épidémie, y avait promené l'abattement et la mort: mais maintenant la main des hommes se joint à la main de Dieu; le mal grandit, et les tristes habitants de ces montagnes voient s'avancer à pas précipités des calamités inouïes. Plus de pain pour leurs enfants, plus de vin pour ranimer leurs forces, plus de sel pour leurs troupeaux. Tout ce dont l'homme doit vivre leur manque[1]. On ne pouvait voir de telles choses, et porter un cœur d'homme, sans en ressentir la plus vive douleur.

1 Deshalb sy bald grossen Mangel erlittend, an allem dem das der Mensch geläben soll. (Bull., II, p. 396.)

Dans les villes confédérées et hors de la Suisse, des voix nombreuses s'élevaient contre cette implacable mesure. « Quel bien peut-il en résulter? » disait-on. « Saint-Paul n'écrit-il pas aux Romains : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il « a soif, donne-lui à boire; car en faisant cela tu « lui amasseras des charbons de feu sur la tête [1]. » Et quand les magistrats, voyant certaines communes récalcitrantes, s'efforçaient de les convaincre de l'utilité de la mesure : « Nous ne vou« lons point de guerre de religion, s'écriaient-elles; « si les Waldstettes ne veulent pas croire en Dieu, « qu'ils s'en tiennent au diable. »

Mais c'est dans les cinq cantons surtout que des plaintes énergiques s'exhalent. Les gens les plus pacifiques, et même les partisans secrets de la Réforme, voyant la famine atteindre leurs demeures, ressentent une indignation d'abord contenue. Les ennemis de Zurich profitent habilement de cette disposition; ils entretiennent le murmure, ils l'augmentent, et bientôt la colère éclate, et un cri d'angoisse retentit dans toutes ces montagnes. En vain Berne représente-t-il aux Waldstettes qu'il est plus cruel de refuser aux hommes la nourriture de l'âme, que de retrancher celle du corps : « Dieu, répondent dans leur désespoir ces « fiers montagnards, Dieu fait croître librement « les fruits de la terre [2]! » Ils ne se contentent pas de gémir dans leurs chalets, et de s'indigner

1 Bullinger, II, p. 396. Ep. aux Rom., XII, 20.
2 Hartmann von Hallwyll à Alb. de Mulinen, 7 août.

dans leurs conseils; ils remplissent toute la Suisse de leurs plaintes et de leurs menaces [1]. « On veut, « écrivent-ils, employer la famine pour nous ar- « racher notre antique foi; on veut priver de « pain nos femmes et nos enfants, pour nous en- « lever les libertés que nous tenons de nos pères. « Quand de telles choses se sont-elles passées au « sein de la Confédération? N'a-t-on pas vu dans « la dernière guerre les confédérés, les armes à la « main, prêts à tirer l'épée, manger partout en- « semble dans le même plat?... On déchire nos « vieilles amitiés, on foule aux pieds nos antiques « mœurs, on viole les traités, on brûle les al- « liances... Nous réclamons les chartes de nos an- « cêtres. Au secours! au secours!... Sages de notre « peuple, donnez-nous vos conseils! et vous tous « qui savez manier la fronde et l'épée, venez « maintenir avec nous les biens sacrés pour les- « quels nos pères, délivrés du joug de l'étranger, « unirent leurs bras et leurs cœurs. »

En même temps les cinq cantons envoient en Alsace, en Brisgau, en Souabe, pour obtenir du sel, du vin et du pain: mais l'administration des villes se montre impitoyable; les ordres partout donnés sont partout strictement exécutés. Zurich et les autres cantons alliés interceptent toute communication, et renvoient en Allemagne les vivres qu'on apporte à leurs frères. Ces cinq cantons ne sont qu'une vaste forteresse, dont toutes les issues sont

1 Klagtend sich allent halben wyt und breit. (Bull., II, p. 397.)

exactement gardées par des sentinelles attentives. Se voyant seuls avec la famine, entre leurs lacs et leurs montagnes, les Waldstettes désolés ont recours aux pratiques de leur culte. Ils interdisent les jeux, les danses et tout autre divertissement [1]; ils ordonnent des prières générales, et de longues processions couvrent les chemins d'Einsiedlen et d'autres lieux de pèlerinage. On revêt les ceintures, les bourdons, les armes de la confrérie à laquelle on appartient; chacun porte en main son chapelet et murmure ses patenôtres. Les vallées et les montagnes retentissent de ces chants plaintifs. Mais les Waldstettes font plus encore : ils saisissent leurs épées, ils aiguisent la pointe de leurs hallebardes, ils brandissent leurs glaives du côté de Zurich et de Berne, et s'écrient avec fureur : « On nous ferme les routes, mais nos « bras sauront les rouvrir [2]. » Personne ne répond autour d'eux à ce cri du désespoir; mais il y a dans le ciel un juste juge auquel la vengeance appartient, et qui va bientôt y répondre d'une manière terrible en punissant ces hommes égarés qui oublient la miséricorde, qui font un impie mélange des choses de l'Église et des choses de l'État, et qui prétendent assurer le triomphe de l'Évangile par la famine et par les gendarmes.

1 Stelltent ab Spielen, Tanzen (*Tschoudi, der Capeller Krieg*. 1531). Ce manuscrit, attribué à Egidius Tschoudi, qui dut l'écrire en 1533, est dans le sens des cinq cantons, et a été publié dans l'*Helvetia*, vol. II, p. 165.

2 Trowtend auch die Straassen uff zu thun mit gwalt. (Bull., II, p. 397.)

Il y eut cependant des tentatives de conciliation ; mais ces efforts mêmes étaient pour la Suisse et pour la Réforme une grande humiliation. Ce ne furent pas les ministres de l'Évangile, ce fut la France (plus d'une fois pour la Suisse une occasion de désordre) qui se présenta pour y mettre la paix. Toute démarche propre à accroître son influence sur les cantons était utile à sa politique. Dès le 14 mai, Maigret et Daugertin (ce dernier avait reçu la vérité évangélique, et n'osait en conséquence retourner en France [1]), après quelques allusions à la passion fort peu évangélique que Zurich mettait dans cette affaire, dirent au Conseil : « Le roi notre maître nous a envoyé deux « gentilshommes pour aviser aux moyens de « maintenir la concorde parmi vous. Si le tumulte « et la guerre envahissent la Suisse, toute la con- « fédération des Helvétiens sera sur le point de se « dissoudre [2], et, quel que soit le parti vainqueur, « il sera en réalité battu comme l'autre. » Zurich ayant répondu que si les cinq cantons permettaient la prédication de la parole de Dieu, la réconciliation serait facile, les Français sondèrent secrètement les Waldstettes ; mais ceux-ci répliquèrent : « Jamais nous ne permettrons la pré- « dication de la parole de Dieu, comme les gens « de Zurich l'entendent [3]. »

1 Ep. Rugeri ad Bulling., 12 nov. 1560.

2 Universa societas *Helvetiorum* dilabetur, si tumultus et bellum inter eam eruperit. (Zw. Epp., II, p. 604.)

3 Responderunt verbi Dei prædicationem non laturos, quo modo nos intelligamus. (Ibid., p. 607.)

Les efforts plus ou moins intéressés de l'étranger ayant échoué, une diète générale était la seule planche de salut qui restât à la Suisse. On en convoqua une à Bremgarten. Elle s'ouvrit en présence des députés du roi de France, du duc de Milan, de la comtesse de Neuchâtel, des Grisons, du Valais, de la Thurgovie et du pays de Sargans, et se réunit à cinq reprises, le 14 et le 20 juin, le 9 juillet, le 10 et le 23 août. Bullinger (le chroniqueur), pasteur de Bremgarten, prononça, lors de l'ouverture, un discours dans lequel il exhorta vivement les confédérés à l'union et à la paix.

Une lueur d'espérance vint un instant éclairer la Suisse. Le blocus était devenu moins sévère; l'amitié et le bon voisinage l'avaient emporté, en bien des lieux, sur les décrets des chancelleries d'État. Des chemins nouveaux avaient été frayés à travers les plus sauvages montagnes, pour apporter des vivres aux Waldstettes. On en avait caché dans des ballots de marchandises; et tandis que Lucerne jetait en prison et mettait à la torture ses propres citoyens surpris avec des pamphlets zurichois [1], Berne ne punissait que faiblement ses paysans saisis avec des provisions destinées à Underwald et à Lucerne, et Glaris fermait les yeux sur les fréquentes violations de son ordonnance. La voix de la charité, un instant étouffée, plaidait de nouveau avec force, auprès des cantons réformés, la cause de leurs confédérés des montagnes.

1 Warf sie in Gefängniss. (Bulling., III, p. 30.)

Mais les cinq cantons se montrèrent inflexibles. « Nous ne prêterons l'oreille à aucune proposi- « tion avant la levée du blocus, » dirent-ils. — « Nous ne le lèverons pas, répondirent Berne et Zu- « rich, avant que la prédication de l'Évangile soit « permise, non-seulement dans les bailliages com- « muns, mais dans les cinq cantons eux-mêmes. » C'était trop sans doute, selon le droit naturel et les principes de la Confédération. Les Conseils de Zurich pouvaient regarder comme leur devoir de recourir à la guerre, pour maintenir la liberté de conscience dans les bailliages communs; mais il y avait usurpation à contraindre les cinq cantons pour ce qui concernait leur propre territoire. Cependant les médiateurs parvinrent, non sans beaucoup de peine, à rédiger un projet de conciliation qui sembla réunir les vœux des deux partis, et l'on porta en toute hâte ce projet aux divers États.

La Diète se réunit de nouveau quelques jours après; les cinq cantons persistèrent dans leur demande, sans céder sur aucun point. En vain Zurich et Berne leur représentèrent-ils qu'en persécutant les Réformés, les cantons violaient le traité de paix; en vain les médiateurs s'épuisèrent-ils en avertissements et en prières : les partis semblaient quelquefois se rapprocher, et puis tout à coup ils étaient plus éloignés et plus irrités que jamais. Les Waldstettes rompirent enfin la troisième conférence, en déclarant que, loin de s'opposer à la vérité évangélique, ils la maintiendraient, telle que l'avaient enseignée le Rédemp-

teur, ses saints apôtres, les docteurs, et l'Église leur sainte mère; ce qui parut aux députés de Zurich et de Berne une amère ironie. Néanmoins, ceux de Berne se tournant vers les Zurichois, leur dirent en s'en séparant : « Gardez-vous de trop de « violence, dût-on même vous attaquer! »

Ces exhortations n'étaient pas nécessaires. La force de Zurich était passée. La première apparition de la Réforme et des Réformateurs avait été saluée par des cris de joie. Les peuples qui gémissaient sous une double servitude, avaient cru voir poindre le jour de la liberté. Mais les esprits, abandonnés pendant des siècles à l'ignorance et à la superstition, n'ayant pu voir se réaliser aussitôt les espérances qu'ils avaient rêvées, le mécontentement se répandit bientôt dans les masses. La transformation par laquelle Zwingle, cessant d'être l'homme de l'Évangile, devint l'homme de l'État, enleva au peuple l'enthousiasme qui lui eût été nécessaire pour résister aux assauts terribles qu'il allait avoir à soutenir. Les ennemis de la Réforme eurent beau jeu contre elle, dès que ses amis eurent abandonné la position qui faisait leur puissance. Des chrétiens, d'ailleurs, ne pouvaient avoir recours à la famine et à la guerre pour assurer le triomphe de l'Évangile, sans que leur conscience en fût troublée. Les Zurichois ne *marchaient plus selon l'Esprit, mais selon la chair; et les fruits de la chair sont les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les disputes, les divisions* (1). Le danger

1 Ep. aux Galates, V, 19, 20.

croissait au dehors; et loin que l'espérance, la concorde, le courage augmentassent au dedans, on voyait au contraire s'évanouir peu à peu cette harmonie et cette foi vivante qui avaient été la force de la Réforme. La Réforme avait saisi le glaive, et le glaive lui perçait le cœur.

Les occasions de discorde se multipliaient dans Zurich. On diminua, d'après l'avis de Zwingle, le nombre des nobles dans les deux Conseils, à cause de leur opposition à l'Évangile; et cette mesure répandit le mécontentement parmi les familles les plus honorables du canton. On soumit les meuniers et les boulangers à certains règlements que la disette rendait nécessaires, et une grande partie de la bourgeoisie attribua ces mesures aux sermons du Réformateur, et s'en irrita. On nomma le bailli de Kibourg, Rodolphe Lavater, capitaine général, et les capitaines plus âgés que lui en furent blessés. Plusieurs de ceux qui s'étaient autrefois le plus distingués par leur zèle pour la Réforme, s'opposaient ouvertement à la cause qu'ils avaient soutenue. L'ardeur avec laquelle des ministres de paix demandaient la guerre faisait naître partout de sourds murmures, et plusieurs même laissaient éclater toute leur indignation. Cette confusion contre nature, de l'Église et de l'État, qui avait corrompu le christianisme après Constantin, allait perdre la Réformation. La majorité du Grand-Conseil, toujours prête à prendre d'importantes et salutaires résolutions, fut détruite. Les anciens magistrats qui se trouvaient encore à la tête des affaires, se laissèrent

entraîner à des sentiments de jalousie contre les hommes dont l'influence officielle prévalait sur la leur. Les citoyens qui haïssaient la doctrine de l'Évangile, soit par amour du monde, soit par amour du Pape, relevaient audacieusement la tête dans Zurich. Les partisans des moines, les amis du service étranger, les mécontents de tout genre, se coalisaient pour signaler Zwingle comme l'auteur des maux du peuple.

Zwingle en était profondément navré. Il voyait que Zurich et la Réformation se précipitaient vers leur ruine, et il ne pouvait les retenir. Comment l'eût-il fait, puisque, sans s'en douter, il était le principal auteur de ces désastres? Que faire? Le conducteur restera-t-il sur le char qu'on ne lui permet pas de diriger? Il n'y avait qu'un moyen de salut pour Zurich et pour Zwingle. Il aurait dû se retirer de la scène politique, se replier dans le *royaume qui n'est pas de ce monde*, tenir, nuit et jour, comme Moïse, ses mains et son cœur élevés vers le ciel, et prêcher avec puissance la repentance, la foi et la paix. Mais les choses politiques et les choses religieuses étaient unies dans l'esprit de ce grand homme par des liens si primitifs et si intimes, qu'il lui était impossible de les distinguer les unes des autres. Cette confusion était devenue son idée dominante; le chrétien et le citoyen n'avaient pour lui qu'une seule et même vocation; d'où il concluait que toutes les ressources de l'État, même les canons et les arquebuses, devaient être mises au service de la vérité. Quand une idée particulière s'empare ainsi d'un homme,

on voit se former en lui une fausse conscience; qui approuve bien des choses condamnées par la parole du Seigneur.

Tel était alors Zwingle. La guerre lui paraissait légitime et désirable ; et si on la refusait, il jugeait n'avoir plus qu'à se retirer de la vie publique. Il voulait tout, ou rien. Aussi, le 26 juillet, il se présenta devant le Grand-Conseil, le regard éteint et le cœur brisé : « Voilà onze ans, dit-il, que je vous « prêche le saint Évangile, et que je vous avertis « paternellement et fidèlement des maux qui vous « menacent ; mais on n'en tient aucun compte ; on « élit au Conseil les amis des capitulations étran- « gères, les ennemis de l'Évangile ; et, tout en re- « fusant de suivre mes avis, on me rend respon- « sable de tous les maux. Je ne puis accepter une « telle position, et je donne ma démission. » Puis le Réformateur sortit, baigné de larmes.

Le Conseil s'émut en entendant ces paroles. Tous les anciens sentiments de respect que l'on avait eus si longtemps pour Zwingle se réveillèrent ; le perdre maintenant, c'était perdre Zurich. Le bourgmestre et d'autres magistrats reçurent l'ordre de le faire revenir de cette résolution fatale. Une conférence eut lieu le même jour avec lui ; Zwingle demanda du temps pour réfléchir. Pendant trois jours et trois nuits il chercha le chemin qu'il devait suivre. Voyant le sombre orage qui se formait de toutes parts, il se demandait s'il choisirait, pour quitter Zurich et se réfugier sur les hautes collines du Tockenbourg, où avait été son berceau, le moment même où la patrie et l'É-

glise allaient être assaillies et hachées par leurs ennemis, comme le blé par la grêle. Il poussait des soupirs; il criait au Seigneur. Il eût voulu éloigner de lui la coupe d'amertume qui lui était offerte, et il ne pouvait s'y résoudre. Enfin le sacrifice fut accompli, et la victime placée en frémissant sur l'autel. Trois jours après la première conférence, Zwingle reparut dans le Conseil. « Je « resterai avec vous, dit-il, et j'agirai pour le sa« lut public... jusqu'à la mort. »

Dès ce moment, il déploya un nouveau zèle. D'un côté, il s'efforça de ramener dans Zurich la concorde et le courage; de l'autre, il s'appliqua à réveiller et à électriser les villes alliées, pour accroître et concentrer toutes les forces de la Réformation. Fidèle au rôle politique qu'il croyait avoir reçu de Dieu même, persuadé que c'était dans les incertitudes et le manque d'énergie des Bernois qu'il fallait chercher la cause de tout le mal, le Réformateur se rendit à Bremgarten avec Collin et Steiner, pendant la quatrième conférence de la Diète, quel que fût le danger auquel il s'exposât en le faisant. Il y arriva de nuit, en secret; et, étant entré dans la maison de son ami et disciple Bullinger, il y fit venir, avant le lever du jour, les députés de Berne, Jean-Jacques de Watteville et Im Hag, et les supplia, du ton le plus solennel, de considérer sérieusement les périls de la Réforme. « Je crains, dit-il, qu'à cause de notre « infidélité, cette affaire n'échoue. En refusant « des vivres aux cinq cantons, nous avons com« mencé une œuvre qui nous sera funeste. Que

« faire? Retirer la défense? Les cantons seront « alors plus orgueilleux et plus méchants que ja- « mais. La maintenir? Ils prendront l'offensive ; « et si leur attaque réussit, vous verrez nos champs « rougis du sang des fidèles, la doctrine de la vé- « rité abattue, l'Église de Christ désolée, les rela- « tions sociales bouleversées, nos adversaires « toujours plus endurcis et irrités contre l'Évan- « gile, et des foules de prêtres et de moines rem- « plissant de nouveau nos campagnes, nos rues et « nos temples... Pourtant, ajouta Zwingle après « quelques moments d'émotion et de silence, « cela aussi prendra fin. » Les Bernois étaient sai- sis, agités par la voix grave du Réformateur. « Nous voyons, lui dirent-ils, tout ce qu'il y a à « craindre pour la cause qui nous est commune ; « et nous mettrons tous nos soins à prévenir de « si grands maux. » — « Moi qui écris ces choses, « j'étais présent et je les ai entendues, » ajoute Bullinger (1).

On craignait que si les députés des cinq cantons venaient à connaître la présence de Zwingle à Bremgarten, ils ne pussent contenir leur violence. Aussi, pendant cette conférence nocturne, trois conseillers de la ville étaient-ils en sentinelle devant la maison de Bullinger. Avant le jour, le Réformateur et ses deux amis, accompagnés de Bullinger et des trois conseillers, traversè-

1 Ces mots sont, par extraordinaire, en latin : « Hæc ipse, qui hæc scribo, ab illis audivi, præsens colloquio. » (Bull., III, p. 49.)

rent les rues désertes qui conduisaient à la porte par où l'on se rend à Zurich. A trois reprises, Zwingle prit congé de ce Bullinger qui devait bientôt lui succéder. L'âme pleine du pressentiment de sa mort prochaine, il ne pouvait se détacher de ce jeune ami, duquel il ne devait plus revoir le visage; il le bénissait tout en larmes : « O mon cher Henri, lui disait-il, « Dieu te garde! Sois fidèle au Seigneur Jésus-« Christ et à son Église. » Enfin ils se séparèrent. Mais en ce moment même, dit Bullinger, un personnage mystérieux, revêtu d'une robe aussi blanche que la neige, parut tout à coup; et, après avoir effrayé les soldats qui gardaient la porte, il se plongea dans l'eau, où il disparut. Bullinger, Zwingle et leurs amis ne le virent pas; Bullinger lui-même le chercha ensuite en vain tout à l'entour [1]; mais les sentinelles insistèrent sur la réalité de cette apparition effrayante. Bullinger, vivement ému, reprit en silence au milieu des ténèbres le chemin de sa maison. Son esprit rapprochait involontairement le départ de Zwingle et le fantôme blanc; et il frémissait du présage affreux que la pensée de ce spectre imprimait dans son âme.

Des angoisses d'un autre genre poursuivirent Zwingle à Zurich. Il avait cru qu'en consentant à rester à la tête des affaires, il retrouverait toute son ancienne influence; mais il s'était trompé. On voulait qu'il fût là, et l'on ne voulait pourtant

1 Ein Menschen in ein schneeweissen Kleid. (Ib.)

pas le suivre. Les Zurichois répugnaient toujours plus à la guerre, qu'ils avaient d'abord demandée, et s'identifiaient avec le système passif de Berne. Zwingle, interdit, se sentit paralysé d'abord en présence de cette masse inerte que ses plus vigoureux efforts ne pouvaient ébranler. Mais bientôt découvrant sur tout l'horizon les signes avant-coureurs des orages qui allaient fondre sur le navire dont il était le pilote, il poussa des cris d'angoisse, et donna le signal de détresse : « Je le vois, » dit-il un jour au peuple, du haut de la chaire où il était venu porter ses tristes pressentiments, « les avertissements les plus fidèles ne peuvent « vous sauver; vous ne voulez pas punir les pen- « sionnaires de l'étranger... Ils ont parmi vous de « trop fermes appuis! Une chaîne est préparée... « la voilà tout entière, elle se déroule... anneau « après anneau... Bientôt on m'y attachera, et « plus d'un pieux Zurichois avec moi... C'est à « moi qu'on en veut. Je suis prêt; je me soumets « à la volonté du Seigneur. Mais ces gens-là ne « seront jamais mes maîtres... Quant à toi, ô Zu- « rich, ils te donneront ta récompense ; ils t'assé- « neront un coup sur la tête. Tu le veux ; tu te « refuses à les punir : eh bien! ce sont eux qui te « puniront [1]; mais Dieu n'en gardera pas moins « sa sainte Parole, et leur magnificence prendra « fin. » Tel était le cri de détresse de Zwingle; mais le silence de la mort lui répondait seul. Les

1 Straaffen willt sy nitt. Des werden sy dich straaffen. (Ib., p. 52.)

âmes des Zurichois étaient tellement endurcies, que les flèches les plus aiguës du Réformateur ne pouvaient y pénétrer, et tombaient à ses pieds, émoussées et inutiles.

Les événements se pressaient, et justifiaient toutes ses craintes. Les cinq cantons avaient rejeté les propositions qui leur avaient été faites. « Que parlez-vous de punir quelques injures? « avaient-ils dit aux médiateurs; c'est de bien « autre chose qu'il s'agit. Ne nous demandez-« vous pas vous-mêmes de recevoir parmi nous « les hérétiques que nous avons bannis, et de « ne tolérer d'autres prêtres que ceux qui prê-« chent conformément à la Parole de Dieu? Nous « savons ce que cela signifie. Non, non, nous « n'abandonnerons pas la religion de nos pères; « et si nous devons voir nos femmes et nos en-« fants privés de nourriture, nos bras sauront « conquérir ce qu'on nous refuse; nous y enga-« geons nos corps, nos biens et nos vies. » Ce fut avec ces paroles menaçantes que les députés quittèrent la diète de Bremgarten. Ils avaient déployé fièrement les plis de leurs manteaux, et la guerre en était sortie.

La terreur était générale, et les esprits alarmés ne voyaient partout que de tristes présages, des signes alarmants, qui semblaient annoncer les événements les plus funestes. Ce n'était pas seulement le fantôme blanc qui avait paru à Bremgarten à côté de Zwingle; des augures bien plus extraordinaires, passant de bouche en bouche, remplissaient le peuple de sinistres pressentiments.

Le récit de ces signes, quelque étrange qu'il puisse paraître, caractérise l'époque que nous racontons. Nous ne créons pas les temps; notre devoir est de les prendre tels qu'ils furent.

Le 26 juillet, une veuve se trouvant seule devant sa maison, près du village de Castelenschloss, vit tout à coup, spectacle affreux! le sang jaillir de terre tout autour d'elle[1]. Épouvantée, elle rentre précipitamment dans la maison... Mais, ô terreur! le sang y coule partout des boiseries et des pierres[2]; il s'échappe à flots d'un bassin élevé, et la couche même de son enfant en est inondée. Hors d'elle-même, cette femme, qui s'imagine que la main invisible d'un assassin a passé dans sa cabane, sort en criant: *Au meurtre! au meurtre*[3]*!* Les gens du village, les moines d'un couvent voisin, accourent. On parvient à faire disparaître en partie ces traces ensanglantées; mais peu après les autres habitants de la maison s'étant mis, l'effroi dans l'âme, à manger leur repas du soir sous l'avant-toit, ils découvrent tout à coup du sang bouillonnant dans une fondrière, du sang découlant du grenier, du sang couvrant tous les murs de la maison. Du sang, du sang, partout du sang. Le bailli de Schenkenberg et le pasteur de Dalheim arrivent, prennent connaissance de cet étonnant prodige, et en font aussitôt

1 Ante et post eam purus sanguis ita acriter ex dura terra effluxit, ut ex vena incisa. (Zwing. Epp., II, p. 627.)

2 Sed etiam sanguis ex terra, lignis et lapidibus effluxit. (Ibid.)

3 Ut ex domo excurreret cædem clamitans. (Ib.)

rapport aux seigneurs de Berne et à Zwingle.

A peine ce récit, dont tous les détails nous ont été exactement conservés en latin et en allemand, était-il venu remplir les esprits de la pensée d'une horrible boucherie, que l'on vit paraître dans le ciel, du côté du couchant, une effrayante comète [1], dont la large et longue chevelure jaune pâle se tournait vers le midi : au moment de son coucher, cet astre luisait dans le ciel comme un feu dans une forge [2]. Un soir, le 15 août, à ce qu'il paraît [3], Zwingle et George Müller, ancien abbé de Wettingen, étant ensemble sur le cimetière de la cathédrale, considéraient tous deux le redoutable météore. « Cet astre funèbre, dit Zwin-« gle, vient éclairer le chemin qui mène à mon « tombeau. Il m'en coûtera la vie, et à bien « des hommes honnêtes avec moi. J'ai la vue « basse, mais je découvre beaucoup de calamités « dans l'avenir [4]. La vérité et l'Église seront dans « le deuil; mais Christ ne nous abandonnera

1 Ein gar eschrocklicher Comet. (Bull., III, p. 46.) C'était la comète dite de *Halley*, qui revient tous les soixante-seize ans, et a paru pour la dernière fois en 1836.

2 Wie ein fhüer in einer ess. (Ib.) Peut-être Bullinger indique-t-il ainsi le phénomène remarqué par Appien, astronome de Charles-Quint, qui observa cet astre à Ingolstadt, et qui dit que la queue de la comète disparaissait en approchant de l'horizon. En 1456, son apparition avait déjà excité une grande terreur.

3 Cometam jam tribus noctibus viderunt apud nos alii, ego una tantum, puto 15 augusti. (Zw. Epp., p. 634.)

4 Ego cæculus non unam calamitatem expecto. (Ibid., p. 626.)

« jamais. » Ce ne fut pas seulement à Zurich que l'astre flamboyant porta la terreur. Vadian se trouvant une nuit sur une hauteur des environs de Saint-Gall, entouré d'amis et de disciples, après leur avoir expliqué les noms des astres et les miracles du Créateur, s'arrêta devant cette comète, qu'on croyait annoncer la colère de Dieu ; et le fameux Théophraste déclara qu'elle ne présageait pas seulement une grande effusion de sang, mais très-spécialement la mort d'hommes savants et illustres. Ce mystérieux phénomène prolongea jusqu'au 3 septembre sa lugubre apparition.

Dès que le bruit de ces présages se fut répandu, on ne sut plus se contenir : les imaginations étaient remuées ; on entassait effroi sur effroi ; chaque lieu avait ses terreurs. On avait aperçu sur la montagne du Brunig deux drapeaux flottant dans les nues ; à Zug, un bouclier avait été vu dans le ciel ; sur les bords de la Reuss, on avait entendu, la nuit, des détonations répétées ; sur le lac des Quatre-Cantons, des navires portant des combattants aériens se croisaient en tous sens. Guerre, guerre ! sang, sang ! tel était le cri universel.

Au milieu de toutes ces agitations, Zwingle seul semblait tranquille. Il ne rejetait aucun de ces pressentiments, mais il les contemplait avec calme. « Une âme qui craint Dieu, disait-il, ne « se soucie point des menaces du monde. Avancer « le conseil de Dieu, quoi qu'il arrive, voilà son « œuvre. Un voiturier qui a un long chemin à par-

« courir doit se résigner à user en route son train
« et son attirail; s'il amène sa marchandise au
« lieu fixé, cela lui suffit. Nous sommes le train et
« l'attirail de Dieu. Il n'est pas une des pièces qui
« ne soit usée, tourmentée, brisée; mais notre
« grand conducteur n'en accomplira pas moins,
« par nous, ses vastes desseins. N'est-ce pas à ceux
« qui tombent sur le champ de bataille, que la
« plus belle couronne appartient? Courage donc,
« au milieu de tous ces périls par lesquels doit
« passer la cause de Jésus-Christ! Courage, quand
« même nous ne devrions jamais ici-bas contem-
« pler de nos propres yeux ses triomphes!... Le
« juge du combat nous voit, et c'est lui qui cou-
« ronne. D'autres se réjouiront sur la terre du
« fruit de notre travail, tandis que nous, déjà
« dans le ciel, nous jouirons de la récompense
« éternelle [1]. »

Ainsi parlait Zwingle, s'avançant en paix vers ce bruit menaçant de la tempête, qui, par des éclairs répétés et par des explosions soudaines, annonçait la mort.

VI.

Les cinq cantons, réunis en diète à Lucerne, s'y montrèrent pleins de résolution, et la guerre y fut décidée. « Nous sommerons les villes de res-
« pecter nos alliances, dirent-ils; et si elles s'y
« refusent, nous entrerons, à main armée, dans

1 *Zwingl. Opp., Commentar. in Jeremiam.* — Cet écrit est de l'année même de la mort de Zwingle.

« les bailliages communs pour nous y procurer « des vivres, et nous réunirons nos bannières à « Zug, pour attaquer l'ennemi. » Les Waldstettes n'étaient pas seuls. Le nonce, sollicité par ses amis de Lucerne, avait demandé que des troupes auxiliaires, payées par le Pape, fussent dirigées du côté des Alpes, et il annonçait leur arrivée prochaine.

Ces décisions vinrent porter la terreur dans la Suisse; et les cantons médiateurs se rassemblèrent à Arau, et conçurent un projet qui laissait la question religieuse telle que le traité de paix de 1529 l'avait résolue. Des députés portèrent aussitôt ces propositions aux divers conseils. Celui de Lucerne les repoussa fièrement. « Dites à « ceux qui vous envoient, répondit-il, que nous « ne les acceptons point pour pédagogues. Nous « aimons mieux mourir que de céder la moindre « chose au préjudice de notre foi. » Les médiateurs revinrent à Arau, tristes et découragés. Cette tentative inutile augmenta le désaccord des Réformés, et donna aux Waldstettes encore plus de courage.

Zurich, si plein d'énergie quand il s'était agi d'embrasser l'Évangile, tombait maintenant d'irrésolution en irrésolution. Les membres du Conseil se défiaient les uns des autres; le peuple était sans intérêt pour cette guerre; et Zwingle, plein d'une foi inébranlable en la justice de sa cause, n'avait aucune espérance pour la lutte qui allait s'engager. Berne, de son côté, ne cessait de supplier Zurich de ne rien précipiter. « Ne nous ex-

« posons pas à ce qu'on nous reproche trop de « promptitude, comme en 1529, disait-on par- « tout dans Zurich. Nous avons des amis sûrs au « milieu des Waldstettes ; attendons que, comme « ils nous l'ont promis, ils nous annoncent un « danger réel. »

On se persuada bientôt que ces temporiseurs avaient raison. En effet, les nouvelles alarmantes cessèrent. Ce bruit continuel de guerre, qui arrivait incessamment des Waldstettes, fut interrompu. Plus d'alarmes, plus de craintes. Calme trompeur! Au-dessus des montagnes et des vallées de la Suisse plane ce silence sombre et mystérieux qui précède de grandes catastrophes.

Pendant que l'on s'endormait à Zurich, les Waldstettes se préparaient à conquérir leurs droits par les armes. Les chefs, étroitement unis entre eux par des intérêts et des périls communs, trouvaient un puissant appui dans l'indignation du peuple. Dans une diète des cinq cantons, tenue à Brunnen, sur les bords du lac de Lucerne, en face du Grutli, on avait lu les alliances de la Confédération ; et les députés ayant été sommés de déclarer par leurs votes s'ils jugeaient la guerre juste et légitime, toutes les mains s'étaient levées en frémissant. Aussitôt, les Waldstettes avaient préparé leur attaque dans le plus profond mystère. Tous les passages avaient été gardés; toute communication entre Zurich et les cinq cantons avait été rendue impossible. Les amis que les Zurichois comptaient dans les cantons de Lucerne et de Zug, et qui leur avaient promis leurs avis, étaient

comme prisonniers dans leurs vallées; et les pâtres de ces montagnes allaient descendre de leurs sauvages sommités, traverser leurs lacs et arriver jusque sur l'Albis, en renversant tout sur leur passage, sans que les hommes de la plaine eussent armé leurs bras. Les médiateurs étaient retournés sans espoir dans leurs cantons. Un esprit d'imprudence et d'erreur, funeste avant-coureur de la chute des républiques aussi bien que de celle des rois, était répandu sur toute la ville de Zurich. Le Conseil avait d'abord donné l'ordre d'appeler les milices; puis, trompé par le silence des Waldstettes, il l'avait imprudemment révoqué, et Lavater, commandant de l'armée, s'était retiré mécontent à Kybourg, et avait jeté avec indignation loin de lui cette épée qu'on lui ordonnait de laisser dans le fourreau. Ainsi les vents allaient se déchaîner des montagnes; les eaux de l'abîme allaient s'entr'ouvrir; et pourtant le vaisseau de l'État, tristement abandonné, jouait et voguait çà et là avec indifférence sur un gouffre affreux, les vergues calées, les voiles flasques et immobiles, sans boussole, sans bateliers, sans pilote, sans vedette et sans gouvernail.

Quels que fussent les efforts des Waldstettes, ils ne parvinrent pas à étouffer complétement le bruit de guerre qui, de chalet en chalet, appelait aux armes tous leurs citoyens. Dieu permit qu'un cri d'alarme, un seul il est vrai, vînt retentir aux oreilles des Zurichois. Le 4 octobre, un jeune garçon, qui ne savait ce qu'il faisait, parvint à franchir la frontière de Zug, et se présenta

avec deux pains à la porte du monastère réformé de Cappel, placé aux dernières limites du canton de Zurich. On l'introduisit auprès de l'abbé, à qui l'enfant remit ses pains, sans mot dire. L'abbé, près duquel se trouvait en ce moment un conseiller de Zurich, Henri Peyer, envoyé par son gouvernement, pâlit à cette vue. « Si les cinq « cantons veulent entrer à main armée dans les « bailliages libres, avaient dit ces deux Zurichois « à l'un de leurs amis de Zug, vous nous en- « verrez votre fils avec un pain; mais vous lui « en remettrez deux, s'ils marchent à la fois sur « les bailliages et sur Zurich. » L'abbé et le conseiller écrivirent en toute hâte à Zurich. « Mettez- « vous sur vos gardes, prenez les armes! » disaient-ils; mais on n'ajouta pas foi à cet avis. On était alors tout occupé des mesures à prendre pour empêcher que des vivres arrivés de l'Alsace ne parvinssent dans les cantons. Zwingle lui-même, qui n'avait cessé d'annoncer la guerre, n'y crut pas. « Ce sont d'habiles gens vraiment que « les pensionnaires, dit le Réformateur; ces pré- « paratifs pourraient bien n'être autre chose « qu'une ruse française[1] ! »

Il se trompait; c'était une réalité. Quatre jours devaient accomplir la ruine de Zurich. Parcourons l'une après l'autre ces sinistres journées.

Le dimanche 8 octobre, un messager se présenta à Zurich, et redemanda, au nom des cinq

1 Dise ire Rüstung möchte wol eine französische prattik sin. (Bull., III, p. 86.)

cantons, les lettres d'alliance éternelle[1]. La plupart n'y virent encore qu'une ruse; mais Zwingle commença à discerner la foudre dans le nuage noir qui s'approchait. Il était en chaire (c'était la dernière fois qu'il devait y monter); et comme s'il eût vu le spectre de Rome, s'élevant redoutable et effrayant derrière les Alpes, lui demander à lui et à son peuple d'abandonner la foi : « Non... « non!... s'écria-t-il, je ne renierai pas mon Ré- « dempteur ! »

Au même moment, un messager arrivait en hâte, de la part de Mulinen, commandeur des chevaliers moines de Saint-Jean, à Hitzkylch. « Vendredi 6 octobre, faisaient-ils dire aux Con- « seils de Zurich, les Lucernois ont arboré leur « bannière sur la grande place[2]. Deux hommes, « que j'ai envoyés à Lucerne, y ont été jetés en « prison. Demain matin, lundi 9 octobre, les « cinq cantons entrent dans les bailliages. Déjà « les gens de la campagne, effrayés et fugitifs, « accourent en foule vers nous. »

« C'est un conte! » dit-on dans le Conseil[3]. Néanmoins on rappela le capitaine en chef Lavater, qui fit partir un homme sûr, neveu de Jacques Winckler, avec ordre de se rendre à Cappel, et, s'il le pouvait, à Zug, pour reconnaître les dispositions des cantons.

1 Die ewige Bund abgefordert. (J. J. Hottinger, III, p. 577.) D'après Bullinger, il semblerait que cette démarche n'eut lieu que le lundi.

2 Ire paner in den Brunnen gesteckt. (Bull., III, p. 86.)

3 Ein gepöck und prögerey und nut darauff setzend. (Ibid.)

Les Waldstettes se rassemblaient en effet autour de la bannière de Lucerne. Des Lucernois, des hommes de Schwitz, d'Uri, de Zug et d'Underwald, des réfugiés de Zurich et de Berne, quelques Italiens enfin, formaient le corps d'armée appelé à se rendre dans les bailliages libres. Deux manifestes furent adressés, l'un aux cantons, et l'autre aux princes et aux peuples étrangers.

Les cinq cantons y exposaient avec énergie les atteintes portées aux traités, la discorde semée dans toute la Confédération, et enfin le refus de leur vendre des vivres, refus qui n'avait pour but, selon eux, que de soulever le peuple contre ses magistrats, et d'établir ainsi la Réforme par la force. « Il n'est pas vrai, ajoutaient-ils, que, comme « on ne cesse de le crier, nous nous opposions à « ce qu'on prêche la vérité et à ce qu'on lise la « Bible. Membres obéissants de l'Église, nous « voulons recevoir tout ce que cette sainte mère « reçoit. Mais nous rejetons les livres et les inno- « vations de Zwingle et de ses compagnons [1]. »

A peine les messagers chargés de ces manifestes étaient-ils partis, que le premier corps d'armée se mit en marche, et arriva vers le soir dans les bailliages libres. Les soldats étant entrés dans les églises abandonnées, et ayant vu que les images étaient enlevées et les autels brisés, leur colère s'enflamma; ils se répandirent dans tout le pays comme un torrent, pillèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et, se

1 Als wir vertruwen Gott und der Welt antwurt zu geben. (Bull., II, p. 101.)

jetant surtout sur les maisons des pasteurs, y détruisirent tout, en prononçant des jurements et des malédictions. En même temps, les corps qui devaient former la principale armée marchèrent sur Zug, pour se diriger de là sur Zurich.

Cappel, à trois lieues de Zurich et à une lieue de Zug, était le premier lieu que l'on rencontrait sur le territoire zurichois, après avoir franchi la frontière des cinq cantons. Près de l'Albis, entre deux collines de même hauteur, les Granges au nord, et l'Ifelsberg au sud, s'élevait, au milieu de belles prairies, cet antique et riche couvent de l'ordre de Cîteaux, dont l'église renfermait les tombeaux de plusieurs anciennes familles nobles de ces contrées. L'abbé Wolfgang Joner, homme pieux, juste, grand ami des arts et des lettres, et prédicateur distingué, avait réformé son couvent en 1527. Plein de compassion, riche en bonnes œuvres, surtout envers les pauvres du canton de Zug et des bailliages libres, il était en grand honneur dans tout le pays [1]. Il prédit la fin que la guerre devait avoir; cependant, dès que le danger fut proche, il n'épargna ni veille, ni travail, pour servir sa patrie.

Dans la nuit du dimanche au lundi, l'abbé reçut la nouvelle positive de ce qui se préparait à Zug. Il parcourait sa chambre à pas précipités, et calculait l'arrivée prochaine de l'ennemi. Il s'approcha de sa lampe, et s'adressant à son intime ami Pierre

1 Thet armen lüten vil guts... und by aller Erbarkeit in grossern ansähen. (Bull., III, p. 151.)

Simmler, qui lui succéda et qui résidait alors à Kylchberg, village des bords du lac, à une lieue de la ville, il traça en toute hâte ces paroles : « La grande inquiétude et le trouble qui m'agi-« tent me rendent incapable de m'occuper de « l'économie de la maison, et me portent à vous « écrire tout ce qui se prépare. Le temps est ar-« rivé... la verge de Dieu se montre[1]... Après « beaucoup de courses et d'informations, nous « avons appris que les cinq cantons se mettent « aujourd'hui, lundi, en marche pour s'emparer « d'Hitzkylch, tandis que le grand corps d'armée « rassemble ses bannières à Baar, entre Zug et « Cappel. Ceux de la vallée de l'Adige et les Ita-« liens arriveront aujourd'hui ou demain. » Cette lettre, par quelque circonstance imprévue, ne parvint que le soir à Zurich.

Sur ces entrefaites, le neveu de Jacques Winckler, que Lavater avait envoyé, tantôt se couchant à plat ventre pour passer inaperçu auprès des sentinelles, tantôt se cramponnant aux broussailles, avait franchi des lieux où nul chemin n'était frayé. Arrivé non loin de Zug, il avait découvert avec effroi les milices des Waldstettes, qui, de tous côtés, accouraient à l'appel; puis, traversant de nouveau des passages inconnus, il était retourné promptement à Zurich pour y porter ces nouvelles[2].

Il eût été temps que le bandeau tombât des yeux

1 Die Zyt ist hie, das die rüt Gottes sich wil erzeigen. (Bull., III, p. 87.)

2 Näben den Wachten, durch umwäg und gestrüpp. (Ib.)

des Zurichois; mais l'aveuglement devait durer jusqu'à la fin. Le Conseil qui s'assembla, ne se trouva qu'en petit nombre. « Les cinq cantons, « y dit-on, font un peu de bruit pour nous ef- « frayer et nous faire lever le blocus [1].» Le Conseil décida pourtant d'envoyer à Cappel le colonel Rodolphe Dumysen et Ulrich Funk pour voir ce qui en était, et chacun, tranquillisé par cette insignifiante mesure, s'en alla chercher quelque repos.

On ne dormit pas longtemps. D'heure en heure arrivaient à Zurich des messagers d'alarme : « Les « bannières de quatre cantons sont réunies à « Zug, disaient-ils; on n'attend plus que celle « d'Uri. Les gens des bailliages libres accourent « à Cappel, et demandent des arquebuses... Du « secours! du secours! »

Avant jour, le Conseil, de nouveau rassemblé, ordonna la convocation des Deux-Cents. Un vieillard qui avait blanchi sur les champs de bataille et dans les conseils de l'État, le banneret Jean Schweizer, levant sa tête affaiblie par l'âge et lançant de ses yeux comme un dernier éclair, s'écria : « Main- « tenant, à l'instant même, au nom de Dieu, en- « voyez une avant-garde à Cappel; et que l'armée, « se réunissant promptement autour de la ban- « nière, suive aussitôt. » Il dit, et se tut. Mais le charme n'était pas encore détruit. « Les paysans des « bailliages libres, répondirent quelques-uns, sont « fougueux et emportés, nous le savons; ils font

1 Sy machtind alein ein geprög. (Ib., p. 103.)

« la chose plus grande qu'elle n'est. Le parti le « plus sage est d'attendre le rapport des conseil« lers. » Il n'y avait plus dans Zurich ni bras, ni conseil.

Il était sept heures du matin, et l'assemblée était encore réunie, quand Rodolphe Gwerb, pasteur de Rifferschwyll, près de Cappel, arriva précipitamment. « Les gens de la seigneurie de Knonau, « dit-il, se pressent en foule autour du couvent, « et demandent à grands cris des chefs et du ren« fort ; car l'ennemi s'approche. Nos seigneurs « de Zurich, disent-ils, s'abandonnent-ils donc « eux-mêmes, et nous avec eux? Veut-on nous li« vrer à la boucherie?... » Le pasteur, qui avait vu ces tristes scènes, parlait avec animation. Aussi les conseillers, dont l'aveuglement devait aller jusqu'au bout, furent-ils choqués de son langage. « On voudrait nous faire agir en imprudents, » dirent-ils; puis ils se renfoncèrent dans leurs fauteuils.

A peine avaient-ils cessé de parler, qu'un nouveau messager se présente, portant sur ses traits les signes du plus grand effroi : c'était Schwyzer, aubergiste du *Hêtre*, sur le mont Albis. « Messei« gneurs Dumysen et Funk, s'écrie-t-il, m'en« voient en toute hâte pour annoncer au Conseil « que les cinq cantons se sont emparés d'Hitz« kylch, et qu'ils rassemblent maintenant toutes « leurs bannières à Baar. Messeigneurs restent dans « les bailliages, pour aider les habitants effrayés. »

Cette fois, les plus rassurés pâlirent. L'épouvante, si longtemps contenue, se répandit en un

moment dans tous les esprits [1]. Hitzkylch était au pouvoir de l'ennemi, et la guerre commencée.

On résolut de faire partir pour Cappel un corps de six cents hommes, avec six pièces de canon; mais on en confia le commandement à George Goldli, dont le frère était dans l'armée des cinq cantons, et on lui enjoignit de se tenir sur la défensive.

Goldli et sa troupe venaient de sortir de la ville, quand le capitaine général Lavater, appelant dans la salle du Petit-Conseil le vieux banneret Schweizer, le capitaine des arquebusiers Guillaume Toning, le capitaine du train Dennikon, Zwingle et quelques autres, leur dit: « Avisons promptement aux moyens de sauver « le canton et la ville. Que le tocsin appelle à « l'instant même tous les citoyens aux armes. » Le capitaine général craignait que les Conseils ne reculassent devant cette mesure, et il voulait emporter le Landsturm par le simple avis des chefs de l'armée et de Zwingle. « Nous ne pouvons « le prendre sur nous, lui répondit-on; les deux « Conseils sont encore rassemblés: portons-leur « cette proposition. » On se précipite vers le lieu de l'assemblée; mais, fatal contre-temps! il ne restait plus sur les bancs que quelques membres du Petit-Conseil. « Le consentement des Deux-Cents « est nécessaire, » dirent-ils. Encore un nouveau retard, et déjà l'ennemi est en marche.

1 Dieser Bottschaft erschrack menklich übel. (Ib., p. 104.)

A deux heures après-midi, le Grand-Conseil se réunit, mais pour faire de longs et inutiles discours [1]. Enfin la résolution fut prise, et à sept heures du soir le tocsin commençait à sonner dans toutes les campagnes; malheureusement la trahison se joignant à tant de lenteur, des gens, qui se prétendaient envoyés de Zurich, firent en plusieurs lieux arrêter le Landsturm, comme contraire à l'opinion du Conseil. Un grand nombre de citoyens ne se rendirent point à l'appel.

La nuit fut effrayante. Les ténèbres, un violent orage, le tocsin qui retentissait de tous les clochers, le peuple qui accourait aux armes, le bruit des épées et des arquebuses, le son des trompettes et des tambours mêlé au sifflement de la tempête, la défiance, le mécontentement, la trahison même, qui répandaient partout l'angoisse, les sanglots des femmes et des enfants, les cris qui accompagnaient de déchirants adieux, un tremblement de terre qui survint vers neuf heures du soir, comme si la nature elle-même eût frémi du sang qu'on allait répandre, et secoua violemment les montagnes et les vallées [2], tout rendait terrible cette fatale nuit, qui devait être suivie d'un jour plus fatal encore.

Pendant que le Grand-Conseil délibérait, les Zurichois, campés sur les hauteurs de Cappel, au nombre d'environ mille hommes, attachaient leurs

1 Ward so vil und lang darinn geradt schlagt. (Bull. III, p. 106.)

2 Ein starker Erdbidem, der das Land, auch Berg und Thal gwaltiglich erschütt. (Tschoudi, Helvetia, II, p. 186.)

regards sur Zug et sur le lac, observant attentivement la moindre évolution. Tout à coup, un peu avant la nuit, ils aperçoivent quelques barques chargées de soldats, qui, venant d'Art, sillonnent le lac, et se dirigent à force de rames sur Zug. Leur nombre augmente; un bateau succède à l'autre; bientôt on entend distinctement mugir le taureau (le cor) d'Uri [1], et l'on découvre sa bannière. Les barques s'approchent de Zug; on les amarre au rivage, couvert d'une foule immense; les guerriers d'Uri et les arquebusiers de l'Adige en descendent; on les reçoit avec des acclamations; ils prennent leurs quartiers pour la nuit : voilà tous les ennemis ralliés. En toute hâte, on le fit savoir au Conseil.

L'agitation était encore plus grande à Zurich qu'à Cappel; l'incertitude y augmentait la confusion. L'ennemi attaquant à la fois de divers côtés, on ne savait où il fallait surtout porter la défense. A deux heures de la nuit, cinq cents hommes, avec quatre canons, partirent pour Bremgarten, et trois à quatre cents, avec quatre canons, pour Wadenschwyl. Ainsi l'on se portait à droite et à gauche, et c'était en face qu'était l'ennemi!

Effrayé de sa faiblesse, le Conseil résolut de s'adresser sans retard aux villes de la combourgeoisie chrétienne. « Comme cette révolte, leur écrivit-« il, n'a d'autre cause que la Parole de Dieu, nous « vous conjurons une fois, deux fois, trois fois,

1 Vil schiffen uff Zug faren, und hort man luyen den Uri Stier. (Bull., III, p. 109.)

« aussi hautement, aussi sérieusement, aussi po-
« sitivement et aussi vivement que nos antiques
« alliances et notre combourgeoisie chrétienne
« nous permettent et nous commandent de le faire,
« d'accourir, sans nul délai, avec toutes vos for-
« ces. Hâte! hâte! hâte! agissez le plus promp-
« tement possible [1]. Ce sont vos périls comme
« les nôtres. » Ainsi parlait Zurich; mais il était déjà trop tard.

Au point du jour, on arbora la bannière devant l'hôtel de ville; au lieu de se tenir fièrement déployée, elle retombait toujours mollement sur elle-même, triste présage, qui remplit plusieurs de crainte. Lavater vint se ranger sous cet étendard vénéré; mais il s'écoula longtemps avant que quelques centaines de soldats se fussent rassemblés [2]. Sur la place et dans toute la ville, régnaient le désordre et la confusion. Les milices, fatiguées par une marche précipitée ou une longue attente, étaient abattues et découragées.

A dix heures, sept cents hommes seulement se trouvaient sous les armes. Les égoïstes, les indifférents, les amis de Rome et des pensions étrangères, étaient restés dans leurs foyers. Quelques vieillards qui avaient plus de courage que de force, quelques membres des deux Conseils dévoués à la sainte cause de la Parole de Dieu, plusieurs ministres de l'Évangile qui voulaient vivre et

1 Ylentz, ylentz, ylentz, uffs aller schnellest. (Bull., III, p. 110.)

2 Sammlet sich doch das Volck gmachsam. (Bulling., III, p. 112.)

mourir avec la Réforme, les plus courageux d'entre les bourgeois, et un certain nombre de paysans venus surtout des environs de la ville, voilà les défenseurs qui, dénués de cette force morale si nécessaire à la victoire, sans armure complète et sans uniforme, se pressaient en désordre autour de la bannière de Zurich.

L'armée eût dû être au moins de quatre mille hommes. On attendait encore; le serment ordinaire n'avait point été prêté; et cependant, courriers sur courriers arrivaient troublés, haletants, pour annoncer le danger terrible qui menaçait Zurich. Toute cette foule confuse s'émeut, on n'attend plus les ordres des chefs, et plusieurs, sans prêter serment, se précipitent hors des portes. Environ deux cents hommes partirent ainsi à la débandade. Tous ceux qui demeuraient se préparaient au départ.

Au milieu de cette agitation chacun demandait Zwingle [1]. « S'il ne vient, qui nous donnera con« seil? disaient les uns. Qui nous consolera? di« saient les autres. C'est notre antique usage, « rappelaient tous les Zurichois, que la grande « bannière ne sorte jamais de nos murs, sans que « l'un des principaux serviteurs de l'Église ne « parte aussi avec elle. » Le Conseil appela Zwingle comme aumônier.

Sur la place de la cathédrale, devant la maison même du Réformateur, se rassemblait une partie de l'armée. Un cheval harnaché piétinait sous ses

1 Man auch jetzt sinen ernstlich begärt hatt. (Bull., III, p. 113.)

fenêtres. Onze heures allaient sonner quand on le vit sortir. Il avait le regard ferme, mais voilé par la tristesse. Il se séparait de sa femme, de ses enfants, de ses nombreux amis, sans se faire illusion sur l'avenir, et l'âme brisée [1]. Il discernait la trombe épaisse qui, poussée par un vent terrible, s'avançait en tourbillonnant. Hélas! il avait lui-même suscité ces tourbillons en quittant l'atmosphère de l'Évangile de paix, et se jetant au milieu des passions politiques. Il était convaincu qu'il serait la première victime. Quinze jours avant l'attaque des Waldstettes, il avait dit, du haut de la chaire : « Je sais, je sais ce qui en est... « C'est de moi qu'il s'agit... Tout cela arrive... pour « que je meure [2]. » Cependant, dès qu'il reçut l'appel du sénat, il n'hésita pas, et se prépara au départ sans étourdissement, sans colère, avec le calme d'un chrétien qui se remet tranquillement entre les mains de son Dieu. Si la cause de la Réforme devait périr, il était prêt à périr avec elle.

Zwingle avait trouvé dans Anna Reinhard une compagne non-seulement de sa vie, mais encore de son ministère. Tous les soirs ils lisaient ensemble la Bible. Un exemplaire des saintes Écritures, que Zwingle lui avait donné, fut jusqu'au tombeau le livre favori d'Anna [3]. Nul n'avait été plus

1 Anna Reinhard, par G. Meyer de Knonau, p. 33.

2 Ut ego tollar fiunt omnia. (De vita et obitu Zwinglii, Myconius.)

3 C'était le premier exemplaire de la Bible imprimée dans le format in-12, selon la traduction de Léon Juda et de Zwingle. (Anna Reinhard, von Salomon Hess, p. 99.)

zélé qu'elle à répandre le volume sacré. Elle accueillait sous son toit, avec une sainte affection, les étrangers bannis pour l'Évangile. Elle remplaçait souvent Zwingle près des malades, et leur portait des remèdes, des aliments, des vêtements et des consolations. « Voilà, disaient plusieurs en la « voyant passer, voilà la Dorcas[1] des Écritures! » Le dimanche après midi, elle réunissait dans sa chambre les femmes des pasteurs de la ville, pour s'entretenir avec elles du Seigneur et des moyens de le servir dans la personne des pauvres; et quand les occupations de leurs époux le permettaient, tous ensemble chantaient des cantiques composés par Zwingle et Léon Juda. Telles étaient les saintes occupations qui avaient succédé, dans les presbytères, aux scènes de dissolution des prêtres de Rome.

C'était d'une compagne si précieuse que Zwingle devait maintenant s'éloigner. Entouré de sa femme, de ses amis en larmes, de ses enfants qui s'attachaient à son manteau pour le retenir, il sortait de cette maison où il avait goûté tant de bonheur. Arrivé près de son cheval : « L'heure est « venue, dit-il à Anna, qui, la tête appuyée sur sa « poitrine, l'arrosait de ses larmes, où il faut nous « séparer! Le Seigneur le veut... Amen... Qu'il « soit avec toi,... avec moi,... avec les nôtres! » Il l'embrassa. D'affreux pressentiments ôtaient presque à Anna l'usage de la parole. Enfin, elle dit en tremblant : « Nous reverrons-nous? » — « Si

1 Ibid., p. 30.

« le Seigneur le veut, dit Zwingle. Que sa volonté « se fasse! » Anna reprit aussitôt : « Et quand vous « reviendrez, que rapporterez-vous? » — « Après « l'heure des ténèbres, la bénédiction [1], » dit-il. En même temps il embrassa ses enfants, et se précipita loin d'eux et de leur mère.

Au moment où, la main sur son cheval, il allait y monter, la bête recula brusquement de quelques pas, et quand il fut une fois placé en selle, elle refusa longtemps d'avancer, se cabrant et caracolant en arrière, comme le cheval de celui qui *ôtait les bornes des peuples*, au moment où, préparant sa ruine, il allait passer le Niémen. Aussi plusieurs pensèrent-ils alors dans Zurich ce que dit ce soldat, qui, en voyant renversé *celui qui faisait trembler la terre*, s'écria : « Ceci « est d'un mauvais présage; un Romain reculerait [2]. » Enfin, Zwingle, resté le plus fort, lâchant la bride, piqua des deux, lança son cheval, et partit.

Les regards de ceux qui le voyaient passer ne pouvaient se détourner de lui. Les hommes, les femmes, les enfants se le montraient l'un à l'autre dans la rue : « Regarde-le encore une fois, « disait celui-ci, tu ne le verras plus! » — « Le Sei« gneur le conduise! s'écriait celui-là. » — « Ah! re« prenait un troisième, dernièrement, quand il est « allé de nuit à Bremgarten, n'a-t-il pas pris congé

1 Segen nach dunkler Nacht. (Ibid., p. 146.)

2 Ésaïe, ch. X, v. 13; ch. XIV, v. 16. Ségur, Histoire de Napoléon et de la grande armée, I, p. 142.

« de Bullinger, comme un homme qui marche à « la mort [1]? »

A onze heures la bannière avait été déployée, et tout ce qui restait sur la place, cinq cents hommes environ, s'était mis en marche avec elle. La plupart ne s'étaient arrachés qu'avec peine aux bras de leurs familles, et marchaient graves, silencieux, comme s'ils se fussent rendus à l'échafaud, et non à la bataille. Point d'ordre, point de plan de campagne; des hommes isolés et épars, qui couraient avant et après le drapeau, et dont l'extrême confusion présentait le plus triste aspect [2]; en sorte que ceux qui restaient, les femmes, les enfants, les vieillards, remplis de sinistres pressentiments en les voyant passer, se frappaient la poitrine, et que, bien des années après, le souvenir de ce jour de tumulte et de deuil arrachait encore ce cri à Oswald Myconius: « Toutes les fois que je me le « rappelle, c'est comme si une épée traversait mon « âme. » Zwingle, armé selon la coutume des aumôniers de la Confédération, se tenait tristement à cheval derrière cette multitude désolée. Myconius, en le voyant, fut près de défaillir [3]. Zwingle disparut, et Oswald resta avec ses larmes.

Il n'était pas seul à en verser; partout on en-

1 Als einer der in den Tod geht. (S. Hess. Ursprung und Gang der Glaubens-Verbess., p. 82.)

2 Nullus ordo, nulla consilia, nullæ mentes, tanta animorum dissonantia, tam horrenda facies ante et post signa sparsim currentium hominum. (De vita et obitu Zwinglii.)

3 Quem ut vidi, repentino dolore cordis vix consistebam. (Ibid.)

tendait des soupirs, et toutes les maisons se changeaient en maisons de prière [1]. Au milieu de cette universelle douleur, une femme se tenait muette, ne trouvant d'autre cri que l'amertume de son âme, d'autre langage que le doux et suppliant regard de sa foi. C'était Anna. Elle venait de voir s'éloigner son mari, son fils, son frère, un grand nombre d'amis intimes et de proches parents, dont elle prévoyait la mort. Mais son cœur, fort comme celui de son époux, présentait à Dieu le sacrifice de ses affections les plus saintes. Peu à peu, les défenseurs de Zurich hâtant leur marche, le tumulte s'éloigna.

VII.

Cette nuit si agitée à Zurich n'avait pas été plus tranquille à Cappel. On y avait reçu coup sur coup les avis les plus alarmants. Il fallait prendre une position qui permît à la troupe, réunie au couvent, de résister à l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts attendus de la ville. Au-dessus du monastère, au nord-ouest, du côté de Zurich, le sol s'élève rapidement, et forme un plateau que le conseil de guerre avait ci-devant inspecté, et trouvé propre à un campement. On jeta les yeux sur cette hauteur, traversée par la grande route, et qui présente une surface inégale, mais assez étendue, où avaient été des granges, dont il ne

1 Manebamus non certe sine jugibus suspiriis, non sine precibus ad Deum. (Ib.)

restait qu'un pan de muraille. Un ruisseau profond, le Muhle ou Muhlegraben, l'enferme au nord et à l'ouest, et un petit pont jeté sur ce torrent était alors la seule issue du côté de Zurich, circonstance qui devait rendre très-dangereuse une retraite précipitée. Au sud-est, du côté d'Ebertschwyl, est un bois de hêtres, d'une forme allongée; au sud-ouest, du côté de Zug, la grande route et un terrain marécageux. Un peu au-dessous du plateau des Granges, et au-dessus du couvent, se trouvait la laiterie où se préparait le beurre et le fromage des habitants du monastère, seuls propriétaires dans ces quartiers. « Conduisez-nous aux Granges, » s'écrièrent tous les soldats. On les y conduisit. On plaça l'artillerie près du pan de mur, au-dessus de la laiterie; le front de bataille fut rangé en face du monastère et de Zug, et des sentinelles furent posées au pied du coteau.

En même temps le signal est donné à Zug et à Baar. On bat l'appel. Les soldats des cinq cantons se mettent sous les armes. Un sentiment universel de joie les anime. Les temples s'ouvrent, les cloches sonnent, les troupes serrées des cantons entrent dans l'église de Saint-Oswald; on célèbre la messe; l'hostie est offerte pour les péchés du peuple; et l'armée entière se met en marche à neuf heures, enseignes déployées. L'avoyer Jean Golder commande le contingent de Lucerne; le landamman Jacques Troguer, celui d'Uri; le landamman Rychmut, ennemi mortel de la Réformation, celui de Schwitz; le

landamman Zellger, celui d'Underwald, et Oswald Dooss, celui de Zug. Huit mille hommes marchent en ordre de bataille; toute l'élite des cinq cantons est là. Frais et dispos à la suite d'une nuit tranquille, n'ayant qu'une petite lieue de pays à franchir pour atteindre l'ennemi, ces fiers Waldstettes s'avancent d'un pas ferme et régulier, sous le commandement de leurs chefs.

Parvenus à la prairie communale de Zug, ils font halte pour y prêter serment; toutes les mains se lèvent, et ils jurent de se venger. On allait se remettre en marche, quand quelques hommes âgés font signe qu'on s'arrête. « Camarades, s'é-
« crient-ils, nous avons longtemps offensé Dieu.
« Nos blasphèmes, nos jurements, nos guerres,
« nos vengeances, notre orgueil, nos ivrogneries,
« nos adultères, l'or de l'étranger vers lequel nos
« mains se sont étendues, tous les débordements
« auxquels nous nous sommes livrés, ont telle-
« ment provoqué la colère du Seigneur, que si ce
« jour il nous frappait, nous n'aurions que ce que
« nos crimes ont mérité. » L'émotion des chefs s'était communiquée aux soldats.

Toute l'armée plie le genou au milieu de la plaine; il se fait un grand silence, et chaque soldat, la tête inclinée et se signant dévotement, récite à voix basse cinq Pater, cinq Ave, et le Credo. On eût dit pendant quelque temps qu'on était dans un vaste et silencieux désert. Tout à coup le bruit d'une foule immense se fait de nouveau entendre. L'armée se relève. « Soldats, di-
« sent alors les capitaines, marchons en toute

« hâte à l'ennemi. La grande bannière de Zurich « arrivera bientôt à Cappel; d'autres villes s'ébran- « lent pour secourir les Zurichois... Attaquons-les « avant qu'ils aient réuni toutes leurs forces. Si « nous frappons le premier coup, nous garderons « jusqu'à la fin l'avantage. Soldats! vous savez la « cause de cette guerre. Ayez sans cesse devant les « yeux vos femmes désolées et vos enfants mou- « rants de faim. »

Alors le grand sautier de Lucerne, revêtu des couleurs du canton, s'approche des chefs de l'armée. On lui remet la déclaration de guerre, datée du jour même, et scellée du sceau de Zug; puis il part à cheval, précédé d'un trompette, pour porter cet acte au capitaine zurichois.

Il était onze heures du matin. Les Zurichois découvrirent bientôt l'armée ennemie, et jetèrent un triste regard sur la faiblesse de celle qu'ils avaient à lui opposer. De minute en minute le danger croissait. Tous fléchirent les genoux, les regards se levèrent vers le ciel, et chaque Zurichois, s'humiliant profondément devant Dieu, lui demanda la délivrance [1]. La prière finie, on se prépara à la bataille. Il y avait à peu près douze cents hommes sous les armes.

A midi, la trompette des cinq cantons retentit non loin des avant-postes. Goldli ayant assemblé les membres des deux Conseils qui se trouvaient à l'armée, les officiers et les sous-officiers, et les

1 Nider knüwet, und Gott truwlich umm hilf und bystand anrüfft. (Bull., III, p. 115.)

ayant fait mettre en cercle, ordonna au secrétaire Reinhard de lire la déclaration dont le sautier de Lucerne était porteur.

Après la lecture, Goldli ouvrit le conseil de guerre. « Nous sommes en petit nombre, et la « force de nos adversaires est grande, dit Lan- « dolt, bailli de Marpac; mais je ne reculerai pas: « au nom de Dieu, j'attendrai ici l'ennemi. » — « At- « tendre! s'écria le capitaine des hallebardiers, « Rodolphe Zigler; impossible! Le peuple n'est « point encore sous les drapeaux; profitons du « ruisseau qui coupe le chemin pour opérer notre « retraite, et provoquons partout une levée en « masse. »

C'était en effet un moyen de salut. Mais Rudy Gallmann, regardant un seul pas fait en arrière comme une insigne lâcheté, s'écria, en frappant avec force la terre de ses pieds, et jetant un regard de feu tout autour de lui : « C'est ici, c'est « ici que sera ma tombe[1] ! » — « Il est mainte- « nant trop tard pour se retirer avec honneur, « dirent d'autres officiers. Cette journée est dans « les mains de Dieu; remettons-nous-en sans ré- « serve à sa volonté sainte, et souffrons ce qu'il « nous donne à souffrir. » On alla aux voix.

Les membres du Conseil avaient à peine levé la main en signe d'adhésion, qu'un grand bruit se fit entendre auprès d'eux. « Le capitaine! le ca- « pitaine! » s'écriait un soldat des avant-postes qui arrivait précipitamment. « Chut! chut! répon-

1 Da, da mus min Kilchhof sin. (Bull., III, p. 118.)

« daient les huissiers en le repoussant, on tient « conseil! » — « Il n'est plus temps de tenir conseil, « reprit le soldat; conduisez-moi en toute hâte « vers le capitaine. Nos sentinelles se replient, s'é- « cria-t-il d'une voix agitée, en arrivant près de « Goldli; l'ennemi est là, il s'avance à travers la « forêt avec toutes ses forces et un grand tu- « multe. »

Il n'avait pas fini de parler, que les sentinelles, qui se repliaient en effet de tous côtés, accoururent; et bientôt on vit l'armée des cinq cantons gravir le coteau de l'Ifelsberg, en face des Granges. Parvenue sur cette hauteur, l'avant-garde découvrit sur le plateau, au-dessus de la laiterie, le camp des Zurichois. Elle s'arrêta; on apporta en toute hâte une grosse pièce de canon, pour s'en servir contre la petite armée des Réformés, et d'autres pièces d'artillerie furent braquées dans la même direction [1].

Les chefs des Waldstettes étudiaient la situation, et cherchaient à découvrir par où leur armée pourrait joindre celle de Zurich. Les Zurichois se faisaient la même question. — « Pensez-vous, dit « à l'abbé Joner, de Cappel, le capitaine Goldli, « que l'ennemi puisse passer sous le couvent, du « côté de Leematt, pour atteindre ainsi la hauteur « près d'Ebertschwyl? » — « Impossible, répondit « Joner, surtout avec de l'artillerie : le sol est « trop marécageux. » C'était pourtant la route que

1 Ein gross stück büchsen. (Ibid., p. 118). Auch ander ir geschütz. (Ib., p. 117.)

les Waldstettes devaient prendre; l'abbé n'était pas très-expert en fait d'opérations militaires.

Il se trouva un homme plus entendu, qui comprit la possibilité de cette manœuvre: c'était Ulrich Brüder, sous-bailli de Husen, village au pied de l'Albis, à un quart de lieue de Cappel. Brüder fixait des regards inquiets sur le bois de hêtres qui s'étend du côté d'Ebertschwyl : « Voilà, dit-il, « par où l'ennemi débouchera sur nous. » — « Des « haches! des haches! s'écrièrent aussitôt plusieurs « voix; abattons le bois [1].» Goldli, l'abbé et d'autres encore s'y opposèrent: « Si nous fermons le « bois en en renversant les arbres, nous ne pour« rons plus nous-mêmes y faire manœuvrer nos « canons, dirent-ils. Eh bien, du moins, lui répon« dit-on, plaçons-y des canons et des arquebusiers. » — « Nous sommes déjà en si petit nombre, reprit « le capitaine! nous diviser serait imprudent, sur« tout au moment où l'ennemi va peut-être nous « attaquer par la route de Zug. » Ni la sagesse, ni la bravoure, ne devaient sauver Zurich. On invoqua encore une fois le secours de Dieu, et l'on ne bougea.

A une heure, les troupes des cantons, campées sur l'Ifelsberg, lâchèrent leur premier coup de canon, qui, passant au-dessus du couvent, aboutit au-dessous des Granges; un second passa pardessus l'ordre de bataille; un troisième vint tomber dans une haie adossée au mur. Alors les Zurichois

1 Ettliche schrüwend nach Achsen, das man das Wäldli verfallte. (Bull., III, p. 118.)

firent aussi jouer leur artillerie, et l'avant-garde des cinq cantons, inquiétée sur l'Ifelsberg, en descendit pour courir sur l'ennemi, en passant par le petit bois de Wisingen et les prairies nommées le Neu-Gut. Arrivés au-dessous du plateau et de la laiterie, les Waldstettes y placèrent quelques canons, et recommencèrent l'attaque. Les plus vaillants des Zurichois, Dumysen, Vögeli, Huber, Sprüngli, et d'autres, fermes près des pièces et des arquebuses, chargeaient, braquaient, pointaient, tiraient, et repoussaient vigoureusement l'assaut. Le bruit était terrible, et les décharges, qui retentissaient jusqu'à Bremgarten et Zurich, portaient au loin l'épouvante[1].

Pendant cette lutte meurtrière le corps d'armée des cinq cantons déployait sur l'Ifelsberg ses phalanges menaçantes, puis descendait vers le couvent pour venir en aide à l'avant-garde. Tout à coup il s'arrête, et les chefs délibèrent. « L'ennemi « est campé sur la hauteur derrière sa puissante « artillerie, disent-ils, et il y a entre lui et nous « des fossés et des haies fort épaisses, que l'on ne « pourrait franchir sans une perte considérable. » Pendant ce temps Dumysen ne cessait pas, et le canon de batterie qu'il commandait jetait de plus en plus la terreur dans les rangs des Waldstettes. « Nous ne pouvons rester plus longtemps sous le « feu, s'écriaient ceux-ci : qu'on rappelle l'avant-« garde! »

1 Das es inen gar ein grossen Schräcken bracht. (Bull., III, p. 120.)

Le trouble et le découragement étaient alors parmi les assaillants; et si des médiateurs se fussent présentés, dit Bullinger, on les eût sans aucun doute écoutés. « Que faire? se répétaient les « Waldstettes inquiets. — Avancer? impossible! — « Retourner vers Zug? quelle honte! — Il fau- « drait arriver à l'ennemi par les hauteurs d'Ebert- « schwyl, disaient plusieurs; mais comment? »

On en était là, quand un prêtre se présente. C'était un Zurichois nommé Rodolphe Wyngartner, qui, dès son enfance, avait habité le couvent de Cappel [1], où il avait plus tard figuré au rang des moines, et qui connaissait, jusqu'au moindre sentier, toutes les ressources de la position. A l'époque de la Réformation, le frère Rodolphe s'était réfugié à Zug, dont il était devenu curé. Il craignait maintenant que son plan de vengeance ne se changeât en une honteuse défaite. « Suivez-moi, dit-il aux chefs; je me charge de « vous conduire sur la hauteur. » Aussitôt on donne le signal de la retraite; le feu cesse, et les Waldstettes, faisant volte-face, redescendent en hâte au-dessous du couvent. Il était trois heures.

Bientôt toute leur armée se trouve engagée dans ces basses prairies situées au-dessous de la chapelle de Saint-Marx, entre Cappel et Leematt, que l'abbé avait jugées impossibles à franchir.

Les plus pesants canons s'enfoncent dans ce sol marécageux; les plus légers eux-mêmes y demeu-

1 Imm Kloster von Kindeswäsen ufferzogen. (Bulling., p. 120.)

rent. On crie, on fouette les chevaux, on pousse aux pièces; ce n'est qu'avec un travail inouï qu'on parvient à avancer. Le découragement et l'effroi se répandent dans les rangs[1]. On accuse le prêtre, qui, seul en avant, montre du doigt la hauteur; on accuse les chefs. Des arquebusiers zurichois se jettent à la poursuite des Waldstettes, se portent près de la chapelle de Saint-Marx, et leur causent un immense dommage, en sorte que ceux-ci s'écrient : « Si l'ennemi fond maintenant sur nous, « nous sommes perdus. » Dans ce moment, des Zurichois qui s'étaient avancés dans le bois de hêtres, du côté d'Ebertschwyl, voient les Waldstettes, au-dessous d'eux, enfoncés dans le marais, et viennent en toute hâte en apporter au camp la nouvelle. « Braves Zurichois, s'écrie alors Rudi « Gallmann, si nous attaquons les cinq cantons « dans ce moment, c'en est fait d'eux; mais si « nous leur permettons d'atteindre la hauteur, « c'en est fait de nous. » A ces mots, quelques-uns s'apprêtent à pénétrer dans le bois pour fondre de là sur les Waldstettes découragés, et Hubert de Tuffenbach se met à les suivre avec son artillerie. Cette manœuvre eût décidé la défaite des cinq cantons; car les canons zurichois, postés sur la hauteur, du côté d'Ebertschwyl, auraient arrêté et culbuté l'armée des petits cantons dans les marais où elle était engagée, bien plus facilement encore que lorsqu'elle s'avançait en bon ordre,

1 Mitt grosser Noth und Arbeit... des sy übel erschrecken. (Ibid., p. 121.)

au-dessus du couvent, sur une route frayée. Mais le chef s'obstine, et la sagesse lui fait défaut. Goldli s'étant aperçu du mouvement : « Où allez-vous ? « dit-il aux canonniers ; qui vous a commandé de « vous jeter dans le bois ? » — « Huber de Tuffen- « bach, » répondent-ils. — « Et moi, reprend le com- « mandant, je vous ordonne de demeurer. Ne savez- « vous pas que l'on est convenu de ne point se « séparer ? » Puis il fait revenir les tirailleurs, en sorte que le bois reste entièrement ouvert à l'ennemi. Seulement les Zurichois dirigent leur batterie et leur ordre de bataille de ce côté, et tirent de temps en temps à coups perdus dans les hêtres, afin d'empêcher les Waldstettes de s'y établir.

Cependant la grande bannière de Zurich et tous ceux qui l'entouraient, parmi lesquels se trouvait Zwingle, s'approchaient en désordre de l'Albis. Depuis une année la gaieté du Réformateur avait tout à fait disparu ; il était grave, mélancolique, facilement ému, portant sur son cœur un poids qui l'accablait ; souvent il se jetait avec larmes aux pieds de son Maître, et cherchait dans la prière la force dont il avait besoin. On n'avait remarqué en lui ni irritation, ni colère ; au contraire, il avait reçu avec douceur les avis qu'on lui avait donnés, et était resté sincèrement uni à des hommes dont les convictions n'étaient point les siennes. Maintenant, il avançait tristement sur la route de Cappel ; et Jean Maaler de Winterthur, à cheval, quelques pas derrière lui, entendait ses cris et ses soupirs, entrecoupés de ferventes prières. Si on lui adressait la parole, on

le trouvait ferme, et rempli de cette paix que donne la foi; mais il ne cachait pas la conviction où il était qu'il ne reverrait plus ni sa famille, ni son église. Ainsi allait en avant la troupe de Zurich : marche lamentable qui ressemblait à un convoi funèbre, plutôt qu'à une armée se rendant à la bataille.

A mesure qu'on approchait, on voyait accourir sur la route, du côté de Cappel, exprès sur exprès, suppliant les Zurichois de se hâter de rejoindre leurs frères [1].

A Adliswil, l'armée ayant passé le pont sous lequel coulent les eaux impétueuses de la Sihl, et traversé le village au milieu des femmes, des enfants, des vieillards, qui, debout devant leurs chaumières, regardaient avec tristesse cette troupe débandée, elle commença à monter l'Albis. Elle se trouvait à moitié chemin de Cappel, quand le premier coup de canon se fit entendre. On s'arrête, on écoute; un second, un troisième coup suivent le premier... On ne peut plus en douter: la gloire, l'existence même de la république sont compromises, et l'on n'est pas là pour la défendre; le sang s'allume dans les veines; soudain on se réveille, et chacun se met à courir au secours de ses frères. Mais le chemin de l'Albis était alors bien plus rapide que de nos jours. L'artillerie, mal attelée, le passait difficilement; les vieillards, les citadins, peu habitués à la marche et couverts

1 Dann ein manung uff die ander, von Cappel kamm. (Bulling., III, p. 113.)

de pesantes armures, n'avançaient qu'avec peine, et ils formaient pourtant la majeure partie de la troupe. On les voyait rester l'un après l'autre, épuisés et haletants, le long de la route, près des broussailles et des ravins de l'Albis, s'appuyant contre un hêtre ou un frêne, et regardant d'un œil découragé les sommités de la montagne, que couronnaient d'épais sapins. Ils se remettent pourtant en marche; les cavaliers et les plus intrépides des fantassins hâtent leur course, et, arrivés devant l'auberge du Hêtre[1], sur le haut de l'Albis, ils s'y rassemblent pour prendre conseil.

Quelle vue se présentait alors à leurs regards! Zurich, le lac, ses bords riants, les vergers, les champs fertiles, les coteaux couverts de vignes, le canton presque tout entier... Hélas! bientôt peut-être les bandes des Waldstettes dévasteront toutes ces richesses.

A peine ces hommes généreux ont-ils commencé à délibérer, que de nouveaux messagers de Cappel se présentent et s'écrient : « Hâtez-vous!... » A ces mots plusieurs Zurichois s'apprêtent à presser leur course vers l'ennemi [2]. Le capitaine des arquebusiers, Toning, les retient. « Bons amis, leur « crie-t-il, contre de si grandes forces que « pouvons-nous tout seuls? Attendons ici que « notre peuple se soit rassemblé, et puis fondons « sur l'ennemi avec toute une armée. » — « Oui, si

1 C'est dans cette même auberge, dit l'hôte actuel, que Masséna eut longtemps son quartier général avant la bataille de Zurich.

2 Uff rossen häftig ylltend zum angriff. (Ibid.)

« nous avions une armée, » répondit le capitaine général, qui, désespérant de sauver la république, ne pensait plus qu'à périr avec gloire; « mais nous n'avons qu'une bannière et point de « soldats. » — « Comment rester tranquille sur ces « hauteurs, dit Zwingle, tandis que nous enten- « dons les coups que l'on porte à nos concitoyens? « Au nom de Dieu, je marche vers nos braves, « prêt à mourir pour les sauver[1]. » — « Et moi « aussi, dit le vieux banneret Schweizer. Quant à « vous, ajouta-t-il en se tournant, avec un regard « mécontent, vers Toning, attendez d'être un peu « remis. » — « Je suis tout aussi frais que vous, « répondit Toning le feu au visage, et vous verrez « bientôt si je sais me battre. » Tous précipitèrent leur marche vers le champ de bataille.

Alors se présente aux regards des Zurichois émus l'un des spectacles les plus magnifiques de la Suisse. Devant eux, au pied de l'Albis, au milieu de pelouses émaillées, s'élèvent pittoresquement les murs et le clocher de l'antique abbaye de Cappel, autour de laquelle se livrent de si rudes combats; plus bas s'étendent la fertile plaine de Baar, et ses milliers d'arbres fruitiers qui rappellent l'Italie et ses richesses; derrière ce verger de la Suisse apparaît le lac alpestre de Zug, avec sa figure helvétique, ses promontoires gracieux, et ses belles eaux qui viennent mourir au pied du Righi. A gauche, cette montagne

1 Ich will rächt in dem nammen Gotts, zü den biederlen luten und willig mitt under inen sterben. (Ibid., p. 123.)

maintenant si admirée, à droite le Pilate, l'une facile et boisée, l'autre escarpé et rude, forment comme les deux colonnes d'un amphithéâtre gigantesque, au fond duquel les glaciers de l'Oberland bernois, affermis par la main divine sur de colossales assises, élancent dans les airs leurs pyramides fières et imposantes. Sur le devant, trois pics semblent se donner la main : la Vierge (Die Jungfrau), toute pure et toute blanche, et le Moine (Der Mœnch), tout sombre et tout noir, rapprochés par les flancs escarpés de l'Eiger, forment avec lui un groupe majestueux. Plus à l'orient, les dents nombreuses du Wetterhorn et du Schreckhorn étendent pittoresquement leurs vives arêtes et leurs rochers abrupts et neigeux; et le roi de cette chaîne, le sombre Finsteraarhorn, avec ses 13,230 pieds de hauteur, élève, au-dessus d'océans de glace et de gouffres décharnés, sa tête sévère et menaçante. Au delà du Righi, du côté du levant, commence un second amphithéâtre : ce sont les glaciers d'Underwald, d'Uri, de Schwitz, le Titlis, le Susten, le Spizliberg, l'Urirothstock, le Scheerhorn, bien d'autres pics encore, avec leurs nues parois, leurs glaces éblouissantes, leurs aiguilles élancées et leurs dômes arrondis. Plus loin, s'ouvre un troisième tableau formé par les Alpes de Glaris, leurs abîmes stériles et leurs cônes hardis, au milieu desquels le Glarnisch étend ses lourdes masses et ses escarpements crevassés. Jamais peut-être la main divine n'a réuni tant de grandeurs; et cette armée de glaciers, rangée en bataille dans les cieux, fait sentir encore plus profondément aux

hommes et à leurs chétives bandes leur petitesse et leur néant.

La descente de l'Albis est rapide; les Zurichois s'enfoncent dans les bois, passent au-dessus du petit lac de Turler, traversent le village de Husen, et arrivent enfin près des Granges. Il était trois heures quand la bannière passa le pont étroit du Muhle qui y conduisait; et il y avait si peu de monde autour d'elle, que chacun tremblait en voyant cet étendard vénéré exposé aux attaques d'un ennemi si redoutable.

Les forces des cantons se déployèrent alors aux yeux des Zurichois. Zwingle ne pouvait détourner ses regards de ce spectacle menaçant. Les voilà donc ces phalanges de soldats! quelques instants encore, et les travaux de onze années seront peut-être anéantis pour toujours.

Un citoyen de Zurich, Léonard Bourckhard, peu favorable au Réformateur, lui dit d'un ton dur : « Eh bien, maître Ulrich, que dites-vous de cette « affaire?... Les raves sont-elles assez salées?... « Qui les mangera maintenant[1]? » — « Moi, répon- « dit Zwingle, et plus d'un brave qui est ici dans « la main de Dieu; car c'est à lui que nous « sommes, dans la vie et dans la mort. » — « Et « moi aussi j'aiderai à les manger, reprit aussitôt « Bourckhard, honteux de sa rudesse; j'y veux « mettre ma vie. » C'est ce qu'il fit, ajoute la chronique, et bien d'autres avec lui.

1 Sind die Rüben gesaltzen? Wer will sie ausessen? (J. J. Hott., III, p. 383.)

A mesure que les hommes de Zurich arrivaient, ils se rangeaient en ordre de bataille. Pendant ce temps, les chefs tenaient conseil. Ils avaient à peine une armée mal organisée de deux mille combattants. « Nous sommes en petit nombre, disaient « quelques-uns, et nous avons devant nous un en- « nemi formidable. Il faut nous retirer sur l'Albis. » — « Ah ! répondaient d'autres avec tristesse, puis- « que c'est dans le nombre et non en Dieu que nous « nous confions, il n'y a rien de bon à attendre. « C'est avec peu de soldats que nos ancêtres ont fait « de grandes choses. » — « Gardons-nous de lâcher « pied, s'écriaient plusieurs : l'ennemi épie tous « nos mouvements; notre départ ranimerait son « courage; il fondrait sur nous, et, au lieu d'une « retraite honorable, nous aurions une honteuse « déroute. » On résolut de rester.

Cependant les soldats des cinq cantons étaient sortis à grand'peine du marais, et, passant par la prairie de Malenstein, ils étaient enfin arrivés sur le plateau élevé que longe la route de Cappel à Ebertschwyl, à mille pas de l'armée réformée. Ils s'y établirent aussitôt, et disposèrent leurs canons sur la route; mais aucun d'eux ne pénétra dans le bois qui les séparait des Zurichois. Le prêtre était venu à bout de son entreprise, et ces bandes redoutables allaient bientôt accomplir leurs vengeances.

Il était quatre heures; le soleil baissait rapidement; les Waldstettes ne bougeaient pas, et les Zurichois, commençant à croire que l'attaque serait renvoyée au lendemain, reprenaient courage.

« Où sont-ils ceux qui ont tant fait les braves, « disaient-ils, et qui nous ont traités d'hérétiques? « Qu'ils se montrent ! » Les chefs des cinq cantons, voyant la grande bannière de Zurich arrivée et le jour décliner, cherchaient un lieu où ils pussent faire passer la nuit à leurs troupes.

Les soldats, s'apercevant de l'hésitation de leurs chefs, firent éclater leurs murmures. « Les gros « nous abandonnent, disait l'un; les capitaines « craignent de mordre la queue du renard, disait « un autre. Ne pas attaquer, s'écriaient-ils tous, « c'est perdre notre cause! »

Pendant ce temps, un homme intrépide préparait la manœuvre habile qui devait décider de cette journée. Un homme d'Uri, Jean Jauch, ancien bailli de Sargans, bon tireur et guerrier expérimenté, osa pénétrer seul dans le bois de hêtres, appelé le Kalchoffen, qui séparait les deux armées. Le trouvant non gardé, il s'avança jusque tout près des Zurichois, et là, caché derrière les arbres, il put remarquer, sans être vu, leur petit nombre et leur imprévoyance. Puis, se retirant avec précaution, il rejoignit les chefs à l'instant même où le mécontentement allait éclater. « Voici le moment d'atta- « quer l'ennemi, » s'écria-t-il. — « Cher compère, « lui répondit Troguer, capitaine en chef d'Uri, « vous ne prétendez pourtant pas que l'on se mette « à l'œuvre à une heure si tardive; on prépare la « couchée. Chacun sait ce qu'il en a coûté à nos « pères, à Naples, à Marignan, pour avoir com- « mencé l'attaque peu avant la nuit. D'ailleurs, c'est « le jour des *Innocents*, et jamais nos ancêtres

« n'ont livré de bataille un jour de fête [1]. » — « Lais-« sons-là les *innocents* du calendrier, reprit vive-« ment Jauch, et souvenons-nous de ceux que « nous avons laissés dans nos chalets. »

Gaspard Goldli, de Zurich, frère du commandant des Granges, joignit ses instances à celles du brave d'Uri. « Il faut, dit-il, ou battre les Zurichois « ce soir, ou être battus par eux demain : choi-« sissez ! »

Tout était inutile; les chefs se montraient inflexibles, et la troupe se préparait à camper pour la nuit. Alors le hardi Jauch, comprenant, comme autrefois Tell son compatriote, qu'il faut aux grands maux les grands remèdes, tire son épée et s'écrie : « Que les vrais confédérés me « suivent [2] ! » Puis, sautant précipitamment en selle, il lance son cheval dans la forêt [3]. Des arquebusiers, des soldats de l'Adige, plusieurs autres braves des cinq cantons, et surtout d'Underwald, en tout environ trois cents hommes, se précipitent dans le bois sur ses pas. A cette vue, Jauch ne doute plus du salut des Waldstettes. Il descend de cheval, se jette à genoux; car, dit Tschoudi, il était un homme craignant Dieu : ses gens font de même, et tous ensemble invoquent le secours de Dieu, de sa sainte mère, et de toute

1 An einem solchen Tag Blut ze vergiessen. (Tschoudi, Hel., II, p. 189.)

2 Welche redlicher Eidgnossen wärt sind, die louffind uns nach. (Bullinger, III, p. 125.)

3 Sass ylends wiederum uff sin Ross. (Tschoudi, Helv., II, p. 191.)

l'armée céleste; puis ils s'avancent. Mais bientôt le guerrier d'Uri, ne voulant exposer que lui seul, fait faire halte à sa troupe, et se glisse à travers les hêtres jusqu'au bout du bois. Voyant alors que l'ennemi est toujours dans la même imprévoyance, il rejoint ses arquebusiers, les fait avancer mystérieusement, et les place en silence derrière les arbres de la forêt[1], leur enjoignant de préparer leur coup de manière à ne pas manquer leur homme. Pendant ce temps, les chefs des cinq cantons, prévoyant que cet imprudent va engager la bataille, se décident malgré eux, et rassemblent leurs soldats sous les bannières.

VIII.

Dans ce moment les Zurichois faisaient une manœuvre qui, destinée à les sauver, les perdit. « Un grand danger nous menace, avait dit l'un « d'eux. L'ennemi, occupant maintenant la hau- « teur entre Ebertschwyl et Cappel, peut passer « dans le bois du Kalchoffen, du côté de l'Albis, « traverser les prairies d'Im-Loch, se jeter sur « nos derrières, s'emparer de Husen, et, nous cou- « pant la route de Zurich, arrêter les renforts qui « doivent nous arriver de la ville. A six cents « pas d'ici, s'élève près de la route un mamelon, « le Munchbul, qui a l'Im-Loch à ses pieds, et qui « commande tout le revers du bois de hêtres.

1 Zertheilt die Hagken hinter die Bäum im Wald, in grosser Stille. (Ibid.)

« Plaçons-y en hâte des canons et des arquebu-
« siers pour arrêter les Waldstettes, et faisons dire
« à ceux qui viennent de Zurich de s'y rallier. »

Ce conseil était sage; mais une faute que l'on commit en le suivant devait hâter la perte des Réformés. On aurait dû laisser à leur poste les artilleurs et les arquebusiers qui faisaient face au bois du côté de l'ennemi, afin qu'ils pussent faire feu en cas d'attaque. C'était sur les derrières de l'armée qu'il fallait prendre le détachement chargé d'occuper le mamelon; malheureusement on prit le corps placé en avant, et l'on dégarnit ainsi cette position importante. La troupe se mit en marche pour le Munchbul, en se rapprochant un peu du bois.

Au moment même où les arquebusiers de Jauch, cachés sous les hêtres, cherchaient leur point de mire, ce détachement passait à portée des arbres et des Waldstettes, qui s'y tenaient en embuscade. Le plus complet silence règne dans cette solitude; rien n'y fait prévoir le moindre péril, alors même que chacun choisit l'homme qu'il veut abattre. Jauch, saisissant l'occasion favorable, s'écrie: « Au nom de la sainte Trinité, de Dieu le Père, « le Fils, le Saint-Esprit, de la sainte mère de « Dieu et de toute l'armée céleste... feu! » A l'instant la balle mortelle part de tous ces arbres, et cette foudroyante décharge porte la mort dans les rangs zurichois. La bataille, qui avait commencé à une heure, et avait eu diverses phases, sans pouvoir se décider, subit alors un changement imprévu. L'épée ne doit plus

être remise dans le fourreau qu'après s'être baignée dans des torrents de sang. Ceux d'entre les Zurichois que ce premier coup n'avait pas atteints se couchent d'abord à plat ventre, de manière à ce que les balles passent au-dessus de leurs têtes; mais bientôt ils se relèvent en disant : « Voulons-nous nous laisser égorger? Non, atta- « quons plutôt l'ennemi! »

Lavater comprend que le moment fatal est arrivé. Il saisit une lance, et, se jetant au premier rang : « Soldats, s'écrie-t-il, soutenez l'honneur « de Dieu et de messeigneurs, et comportez-vous « en braves! » Zwingle, une hallebarde à la main, silencieux et recueilli comme la nature au moment où la tempête va éclater, était aussi là. « Maître « Ulrich, lui dit Bernard Spungli, parlez au peuple « et l'encouragez. » — « Braves, s'écria Zwingle, « ne craignez rien; si même nous devons être « maintenant frappés, notre cause n'en est pas « moins bonne. Recommandez-vous à Dieu, qui « seul peut prendre soin de nous et des nôtres. « Dieu soit avec vous! » Zwingle ne doutait plus de la funeste issue de cette bataille; c'était la dernière parole qu'il devait adresser à son peuple.

Les Zurichois ne perdent pas courage. Ils tournent en hâte l'artillerie qu'ils conduisent, et la dirigent du côté du bois; mais, dans le désordre où ils se trouvaient, ils pointent mal, et leurs boulets, au lieu de frapper l'ennemi, atteignent le haut des arbres, et font seulement tomber quelques branches sur les tirailleurs de Jauch [1].

1 Denn das die Aest auf sie fielent. (Tschoudi, p. 182.)

Le landamman de Schwitz, Rychmuth, arrivait en hâte pour sommer les volontaires de retourner au camp. Mais voyant la bataille engagée, Rychmuth se joint aux assaillants, et ordonne à toute l'armée d'avancer. Aussitôt les cinq bannières s'ébranlent.

Mais déjà les tirailleurs de Jauch, sortant du milieu des arbres où ils se tenaient cachés, s'étaient jetés avec impétuosité sur les Zurichois, en leur présentant les fers longs, larges et pointus de leurs hallebardes. « Hérétiques! sacriléges! s'é« crient-ils, enfin nous vous trouvons! » — « Ven« deurs d'hommes, idolâtres, papistes, impies, ré« pondaient les Zurichois, vous voilà donc enfin! » Une grêle de pierres tomba d'abord des deux côtés, et en blessa plusieurs; puis aussitôt après on en vint aux mains. La résistance des Zurichois fut opiniâtre [1]. Chacun frappait de l'épée et de la hallebarde; enfin les hommes des cinq cantons sont enfoncés et reculent; les Zurichois avancent; mais, en le faisant, ils perdent l'avantage de leur position, et s'engagent dans un marais. Quelques historiens catholiques-romains prétendent même que cette fuite des leurs ne fut qu'une ruse pour attirer les Zurichois dans le piége [2]. A deux reprises les Zurichois repoussèrent les Waldstettes, en sorte que plusieurs crurent que la victoire leur demeurait.

1 Der Angriff war hart und währt der Widerstand ein gute Wyl. (Tschoudi, p. 192.)

2 Catholici autem, positis insidiis, retrocesserunt, fugam simulantes. (Cochlæus, Acta. Luth., p. 214.)

Cette indécision ne devait pas durer. L'armée des cinq cantons, dont le bruit des canons zurichois hâtait la marche, accourait à travers le bois au secours de son avant-garde. Ces guerriers pleins de courage et de colère précipitaient leurs pas, et l'on entendait retentir du milieu des hêtres un bruit sauvage plein de confusion et de désordre, un retentissement affreux. Le sol tremblait, et l'on eût dit que la forêt poussait un horrible mugissement, ou que les sorciers y tenaient un sabbat nocturne [1].

Alors commença une terrible mêlée. Les combattants étaient tellement serrés, que quelques Zurichois disaient à ceux des leurs qui venaient derrière eux : « Ne nous pressez donc pas si fort, « que nous puissions au moins nous mouvoir [2] ! » D'autres, ne pouvant plus se servir de leurs arquebuses, criaient : « Les armes blanches, les « armes blanches [3] ! » Mais tout était inutile. Jamais il n'y eut à la fois dans une armée tant de valeur et tant de désordre.

En vain les plus courageux des Zurichois font-ils une intrépide résistance, les Waldstettes ont partout l'avantage. Les plus avancés des Réformés tombent sous leurs coups, et l'alarme se répand rapidement dans le reste de la petite armée. Sur les derrières, près du pont jeté sur le ruisseau du

1 Der Boden erzittert; und nit anders war denn als ob der Wald lut bruelete. (Tschoudi, p. 123.)

2 Truckend nitt so häfftig das wir uns geroden könnind. (Bullinger, III, p. 128.)

3 Kurzen gweren. (Ibid.)

Muhle, se montre bientôt une horrible confusion. Quelques-uns des hommes qui allaient s'emparer du Munchbul, effrayés de la décharge de l'ennemi, avaient pris la fuite du côté de Husen, tandis que les Zurichois postés près du ruisseau, voyant qu'on en venait aux mains, s'étaient précipités vers l'ennemi. Ces deux courants opposés se rencontrant derrière le champ de bataille, il en résulta un choc affreux et un immense désordre. Les soldats qui fuyaient et ceux qui s'avançaient se heurtaient les uns les autres ; ils chancellent et tombent. Les Waldstettes, à cette vue, s'écrient avec enthousiasme : « Courage, vail-« lants confédérés! les hérétiques prennent la « fuite! » Ces paroles parviennent jusqu'aux rangs les plus reculés de l'armée, et tous répètent : « Les « hérétiques prennent la fuite ! » Les Zurichois, qui s'étaient portés en avant, étaient, au contraire, alors aux prises avec l'ennemi, et, ne sachant ce qui se passait derrière eux, ils répondent, en frappant de l'épée : « Vous mentez, scélérats! »

En ce moment un nouveau danger vint fondre sur la petite troupe zurichoise. Un détachement des cinq cantons l'attaqua du côté du couvent, en passant près de la laiterie. Alors la déroute des Zurichois fut complète. « On nous enveloppe! » disent les uns ; « les nôtres s'enfuient! » s'écrient les autres. Un catholique du canton de Zug, mêlé aux Protestants, faisait semblant d'être des leurs, et augmentait le désordre en criant : « Fuyez, fuyez, braves Zurichois! vous êtes trahis! » Ainsi tout s'élève contre Zurich. La main même

de Celui qui dispose des batailles se tourne contre ce peuple et le châtie, comme jadis il châtia Israël par la main des Assyriens. L'heure de son humiliation est arrivée. Une terreur panique s'empare des plus braves*; ils ont ouï un bruit d'effroi, et l'épouvante de l'Éternel est sur eux.*

Le vieux Schweizer avait élevé d'une main ferme la grande bannière, et toute l'élite de Zurich s'était rangée autour d'elle; mais bientôt les rangs s'étaient éclaircis. Jean Kammli, commis à la garde de l'étendard, ayant vu le petit nombre de combattants qui se trouvaient sur le champ de bataille, dit au banneret : « Abaissons la bannière, mon« seigneur, et sauvons-la, car nos gens fuient hon« teusement. » — « Braves, demeurez fermes! » répondit le vieux banneret, qu'aucun danger n'avait jamais ébranlé. Le désordre augmentait, le nombre des fuyards s'accroissait à chaque instant; le vieillard restait étonné, immobile, comme un chêne antique battu par un affreux orage. Il recevait sans broncher les coups qui l'atteignaient, tenant courageusement son étendard, et faisant seul face à ce terrible assaut. Kammli le saisit par le bras : « Monseigneur, dit-il encore, baissez la « bannière, ou nous allons la perdre; il n'y a plus « ici de gloire à recueillir! » Le vieux banneret, déjà blessé à mort, s'écrie : « Hélas! faut-il que la « ville de Zurich soit ainsi frappée! » Puis, entraîné par Kammli qui marche devant lui, il baisse la bannière, recule avec la foule, et arrive jusqu'au ruisseau. La pesanteur de l'âge et les blessures dont il était couvert ne lui permirent pas de le

franchir. Schweizer tomba dans le Muhle, tenant toujours en main son étendard glorieux, dont les plis vinrent s'abattre sur l'autre bord.

Les ennemis accouraient à grands cris, attirés par les couleurs de Zurich, comme des taureaux par le drapeau des gladiateurs. Kammli, à cette vue, se jette sans hésiter au fond du fossé, et saisit la main roide et mourante de son chef, afin de sauver le signe précieux qu'elle serrait fortement; mais c'est en vain : la main du vieux Schweizer ne veut pas lâcher l'étendard. « Seigneur banneret, « lui crie le fidèle serviteur, il n'est plus en votre « pouvoir de le défendre. » La main du banneret, déjà roide, s'y refuse encore. Alors Kammli arrache violemment l'étendard sacré, s'élance d'un saut sur l'autre bord, et se précipite avec son trésor loin des pas de l'ennemi, dans le marais de Hagen. Les derniers Zurichois arrivent en ce moment vers le torrent, tombent l'un après l'autre sur le vieillard expirant, et hâtent ainsi sa mort.

Cependant Kammli ayant reçu un coup de feu, sa marche en fut retardée; et bientôt les Waldstettes l'entourèrent de leurs piques et de leurs glaives. Le Zurichois, tenant d'une main la bannière et de l'autre son épée, se défend courageusement. L'un des Waldstettes s'attaque au bois de l'étendard ; un autre saisit la bannière même, et la déchire. Kammli d'un coup d'épée renverse le premier, et, frappant tout autour de lui, il s'écrie : « Au secours, braves Zurichois! venez sauver l'hon-« neur et la bannière de messeigneurs! » Les assaillants augmentent en nombre, et le brave allait

succomber, quand Adam Næff de Nollenwyd s'élance l'épée à la main, et fait rouler sur le champ de bataille la tête du Waldstette qui avait déchiré le drapeau, et dont le sang rejaillit sur les couleurs de Zurich. Le Conseil, pour témoigner sa reconnaissance, donna à Næff le terrain des Granges; ses descendants y habitent encore : ils sont comme les gardiens du champ de bataille[1]. Dumysen, membre du Petit-Conseil, le soutient de sa hallebarde, et tous deux portent à droite et à gauche de tels coups, qu'ils font tomber les assaillants, et parviennent à dégager l'enseigne. Celui-ci, quoique dangereusement blessé, s'élance tenant d'une main les plis ensanglantés de la bannière, qu'il emporte précipitamment, et dont la lance traîne après lui. L'air farouche, le regard enflammé, l'épée à la main, il passe ainsi au milieu de ses amis et de ses ennemis; il traverse plaines, bois et marécages, laissant partout des traces de son sang qui s'échappe de nombreuses blessures, et remplissant d'étonnement ceux qui le rencontrent.

Deux des Waldstettes, l'un de Schwitz, l'autre de Zug, étaient surtout acharnés à sa poursuite. « Hérétique! scélérat! lui crièrent-ils, rends-toi et « remets-nous ta bannière. » — « Avant que de « l'avoir, vous aurez ma vie, » répondit le Zurichois. Alors les deux soldats ennemis, que la cuirasse embarrassait, s'arrêtèrent un moment

1 Le hameau des Granges s'appelle « les maisons des Næff. » Dans l'une d'elles on m'a montré le glaive d'Adam Næff, qu'on y conserve religieusement.

pour la défaire. Kammli en profita pour prendre de l'avance. Le colonel général Dumysen, qui s'était battu comme un soldat pour sauver l'étendard de Zurich, arrive près de l'église de Husen, y tombe sans vie; et deux de ses fils, à la fleur de l'âge, couvrent bientôt aussi le sol funeste qui a bu le sang de leur père. Kammli fait encore quelques pas; mais bientôt il s'arrête épuisé, haletant, près d'une haie qu'il lui eût fallu franchir, et après laquelle il lui restait à gravir la partie la plus escarpée du mont Albis. Kammli découvre ses deux ennemis et d'autres Waldstettes, qui volent de tous côtés, comme des oiseaux de proie, vers l'étendard chancelant de Zurich. Les forces de Kammli diminuent rapidement; sa vue se trouble; bientôt des ténèbres l'entourent : une main de plomb le retient cloué sur le sol. Alors, ranimant son énergie expirante, il lance l'étendard de l'autre côté de la haie, et s'écrie : « Y a-t-il ici quelque brave Zuri-« chois? Qu'il sauve la bannière et la gloire de mes-« seigneurs. Pour moi, je ne le puis plus! » Et, jetant vers le ciel un dernier regard, il ajoute : « Dieu me soit en aide! » Anéanti par ce dernier effort, il tombe. Däntzler, qui arrivait, jette loin de lui son épée, saute par-dessus la haie, saisit la bannière, et s'écrie : « Avec l'aide de Dieu, je l'em-« porterai. » Puis il monte précipitamment l'Albis, et met enfin en sûreté l'antique étendard de Zurich. Dieu, en qui ces guerriers plaçaient leur espoir, avait exaucé leurs prières; mais il en avait coûté à la république son sang le plus généreux.

Sur tous les points l'ennemi était vainqueur. Il

n'y a plus de bataille aux champs de Cappel, il n'y a qu'un massacre. Les soldats des cinq cantons, surtout ceux d'Underwald, longtemps endurcis dans les guerres du Milanais, se montraient plus cruels envers leurs confédérés qu'ils ne l'avaient été envers des étrangers[1]. Les citoyens les plus distingués de Zurich tombaient l'un après l'autre sous leurs coups[2]. Rudi Gallmann avait trouvé cette glorieuse tombe qu'il avait désirée; et ses deux frères, étendus à sa droite et à sa gauche, avaient laissé déserte la maison de leur père. Le capitaine des arquebusiers, Toning, était, comme il l'avait dit, mort pour la patrie. Toute l'élite de la population zurichoise, sept membres du Petit-Conseil, dix-neuf membres des Deux Cents, soixante-cinq citoyens de la ville, quatre cent dix-sept de la campagne, le père au milieu de ses fils, le frère au milieu de ses frères, se trouvaient couchés, pâles et sanglants, sur le champ de bataille.

Gerold Meyer de Knonau, le fils d'Anna, alors âgé de vingt-deux ans, déjà membre du Conseil des deux cents, époux et père, s'était élancé au premier rang avec tout le feu de la jeunesse. « Rendez-vous, et votre vie sera sauve, » lui avaient crié quelques braves des cinq cantons, qui désiraient le sauver. « Mieux me vaut mourir avec

1 Allerley Grusamkeit uptend. (Bulling., III, p. 134.)

2 Optimi et docti viri, quos necessitas traxerat in commune periculum patriæ et Ecclesiæ veritatisque defensandæ, quam et suo sanguine redemerunt. (Pell. Vit. Msc.)

« honneur, avait-il répondu, que de me rendre « avec ignominie! » Et le fils d'Anna, frappé aussitôt d'un coup mortel, était tombé, et avait rendu l'âme non loin du château de ses pères.

Les ministres qui, oubliant l'Évangile de paix, avaient appelé aux armes leurs compatriotes, furent ceux qui, eu égard à leur nombre, fournirent le plus de victimes dans cette sanglante journée. Le glaive, qui se promenait sur les hauteurs et dans les prairies de Cappel, s'acharnait sur eux; vingt-cinq d'entre eux tombèrent sous ses coups. Les Waldstettes frémissaient de rage quand ils découvraient l'un de ces prêtres hérétiques, et ils les immolaient avec enthousiasme, comme des victimes de choix, à la Vierge et aux Saints. Il n'y a peut-être jamais eu de bataille où tant d'hommes de la Parole de Dieu aient mordu la poussière. Presque partout les pasteurs avaient marché à la tête de leurs troupeaux. On eût dit à Cappel une assemblée de communautés chrétiennes, plutôt qu'une armée de compagnies suisses. L'abbé Joner, blessé à mort près du ruisseau, expira en vue de son monastère; et les gens de Zug, qui, en poursuivant l'ennemi, passaient près de son cadavre, poussaient un cri de douleur, se souvenant du bien qu'il leur avait fait [1]. Schmidt de Kussnach, placé au milieu de ses paroissiens, tomba entouré de quarante de leurs cadavres [2]. Geroldseck, Jean Haller, plusieurs

1 Es klagtend inn insonders die Zuger. (Bullinger, III, p. 151.)

2 Uff der Wallstett ward er funden, under und by sinen Kussnachern. (Bull., III, p. 147.)

autres pasteurs à la tête de leurs troupeaux, d'anciens Augustins, d'anciens Dominicains, rencontrèrent d'une manière terrible cette venue soudaine du Seigneur, qu'ils avaient plus d'une fois prêchée. La gloire de l'Éternel s'était éloignée de Zurich. Les chefs de l'État et les chefs de l'Église couvraient pêle-mêle le champ de bataille.

Mais une mort allait dépasser en amertume toutes ces morts. Zwingle était au milieu de ses paroissiens, affrontant le danger, le casque en tête, le glaive suspendu à ses côtés, la hache d'armes à la main, la parole de Dieu dans le cœur[1]. Calme et recueilli, il se tenait prêt à porter les secours de son ministère partout où l'on en aurait besoin, quand un de ses amis, Balthasar Keller, gendre d'Anna, tomba non loin de lui, couvert de treize blessures. Zwingle accourt vers le blessé, et lui adresse des paroles de vie éternelle. Mais en ce moment même une pierre lancée par le bras vigoureux d'un Waldstette vient frapper le Réformateur à la tête, et fermer ces lèvres qui s'ouvraient pour prononcer le nom du Dieu qui console. Le coup fut si fort, que son casque, porté à Lucerne comme trophée, en a gardé la marque. Zwingle se relève néanmoins; mais deux autres coups l'atteignent à la jambe[2], et le jettent de nouveau par terre. Deux fois il se remet

1 Les aumôniers des régiments suisses portent souvent l'épée. Zwingle ne fit point usage de ses armes. On les montre à l'arsenal de Lucerne.

2 Hatt auch in den schenklen zween stiche. (Tschoudi, Helv., II, p. 194.)

debout; frappé une quatrième, mais d'un coup de lance, il chancelle, et, fléchissant sous tant de blessures, il tombe sur ses genoux. Le voilà cet homme puissant, qui avait rêvé la délivrance de toute la chrétienté; il se meurt. Des ténèbres l'entourent, et en annoncent peut-être d'autres bien plus terribles, qui vont couvrir l'Église. Zwingle se détourne de ces tristes pensées. Il sait que le Christ est sa vie; il regarde d'un œil calme son sang qui ruisselle, et s'écrie avec foi : « Quel mal est cela?... Ils « peuvent bien tuer le corps, mais ils ne peuvent « tuer l'âme [1]! » Ce furent ses dernières paroles. A peine les avait-il prononcées, qu'il tomba à la renverse. C'est là, sous un arbre (le poirier de Zwingle), dans une prairie près de la route, qu'il demeura couché sur le dos, vivant encore, les mains jointes, et le regard tourné vers le ciel [2].

Les soldats débandés des deux partis passaient près du Réformateur avec des cris de détresse ou de vengeance. Goldli avait pris la fuite dès le commencement de la bataille; bientôt après il quitta Zurich pour toujours. Le commandant en chef Lavater, après avoir vaillamment combattu, était tombé dans le fossé. Il en avait été retiré par un des siens, auquel il avait lui-même sauvé la vie huit ans auparavant, et s'était échappé. Le reste

1 In genua prolapsum dixisse : « Ecquid hoc infortunii? Age! corpus quidem occidere possunt, animam non possunt. » (Osw. Myconius, Vita Zwing.)

2 Was er noch lebend, lag an dem Ruggen und hat sine beide hænd zamen gethan wi die bettenden, sach mit synen Augen obsich in Hymel. (Bull., III, p. 136.)

des Zurichois, après une résistance inutile, fuyait dans toutes les directions. Chacun faisait comme il pouvait, dit Bullinger. Les Waldstettes, acharnés à la poursuite de l'ennemi, foulaient aux pieds les corps qui jonchaient les prairies de Cappel. Leurs colonnes s'avançaient, étonnées de leur prompte victoire; le bruit des armes et les cris des vaincus et des vainqueurs retentissaient aux oreilles du Réformateur blessé; et, au milieu de tout ce tumulte, Zwingle était seul avec Dieu.

Arrivée au delà de Husen, au pied du petit Albis, l'armée des cinq cantons s'arrêta. « Si la « nuit ne fût pas venue, dit Tschoudi, presque « tous les défenseurs de Zurich auraient mordu « la poussière. » On n'apercevait plus que quelques Zurichois gravissant précipitamment la montagne, et disparaissant çà et là derrière les sapins. « Il est « temps, dirent les chefs, de regagner nos dra- « peaux; mais auparavant rendons grâce de notre « victoire. » L'armée le fit; puis, ivre de joie, poussant des cris d'allégresse et comme en triomphe, elle retourna aux Granges [1].

Pendant que les plus braves avaient donné la chasse aux soldats de Zurich, les traînards des cinq cantons s'étaient abattus comme des corbeaux avides sur le champ de bataille. Des flambeaux à la main, ces malheureux s'avançaient au milieu des ténèbres et des cadavres, jetant tout autour d'eux des regards irrités, et éclairant leurs victimes ex-

1 Mit grossen Frouden, traefflichen Jubel und Triumph. (Bull., III, p. 135.)

pirantes de la lueur blafarde de ces torches funèbres. Ils tournaient et retournaient les morts et les blessés, les tourmentaient et les dépouillaient[1]. Parmi leurs victimes se trouva Balthasar Keller. Les Waldstettes le crurent mort, et le laissèrent nu; mais pendant la nuit Keller revint à lui, se traîna avec des efforts inouïs jusqu'à l'Albis[2], passa le Schnabel, et arriva non loin du lac de Zurich, au moulin de Gättikon, où on le pansa. Il fut plus tard bailli à Gruningen, conseiller à Zurich; et c'est par lui que nous savons que la dernière œuvre de Zwingle sur la terre fut de se baisser avec compassion, comme le bon Samaritain, vers un homme à demi-mort.

Ce n'était pas ce que faisaient les Waldstettes. S'ils trouvaient des Zurichois en état de les entendre : « Invoquez les saints, leur disaient-ils, « et confessez-vous à nos prêtres. » Quelques-uns, par crainte de la mort, leur obéirent; mais quand des Réformés fidèles à leur foi s'y refusaient, ces hommes les perçaient de leurs épées ou les assommaient de leurs arquebuses. L'historien catholique-romain Salat, de Lucerne, en triomphe : « On les « laissait mourir, dit-il, comme des chiens d'infi-« dèles, ou on leur donnait de la pique ou de l'é-« pée le coup de la mort, afin qu'ils s'en allassent « d'autant plus vite au Diable, avec le secours

1 Ein gross plünderen, ein ersuchen und ussziehen der todten und der wunden. (Ibid.)

2 Unter grosser Anstrengung. (J. J. Hottinger, Geschichte der Eidg., II, p. 387.)

« duquel ils s'étaient battus comme quatre [1]. »

Aux haines religieuses se joignirent les animosités privées. Des hommes des cinq cantons reconnaissaient-ils des Zurichois auxquels ils gardassent rancune, ils s'approchaient, l'œil sec, la bouche dédaigneuse, ou les traits altérés par la colère, de ces malheureux qui luttaient contre la mort, et ils leur disaient : « Eh bien! votre foi hérétique vous « a-t-elle sauvés? Ah! l'on a bien vu dans cette « journée quels sont ceux qui ont la foi véritable.... « Aujourd'hui nous avons jeté dans la boue votre « Évangile, et vous voilà vous-mêmes tout cou- « verts de votre propre sang. Dieu, la Vierge et « les Saints vous ont punis. » Et à peine avaient-ils tenu de tels discours, qu'ils plongeaient le fer dans le sein de leurs ennemis. « La messe ou la mort! » tel était leur mot d'ordre. Quelques-uns des gens de la campagne furent épargnés, mais on fut sans miséricorde pour tous ceux de la ville [2].

Ainsi triomphaient les Waldstettes; mais les Zurichois fidèles, qui rendaient l'âme sur le champ de bataille, se rappelaient qu'ils avaient pour Dieu celui dont il est dit : « Si vous souffrez le châtiment, « Dieu vous traite comme ses enfants. Quand « même il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en « lui. » C'est dans la fournaise de l'épreuve que le Dieu de l'Évangile cache l'or pur de ses plus précieuses bénédictions. Ce châtiment était néces-

1 Damit sie desto eher züm Teufel, damit sie mit allen vieren fechtend, gefuhrt wurdend. (Salat.)

2 Was uss der Stadt was, müsst one gnad lyden. (Bull., III, p. 136.)

saire pour détourner l'Église de Zurich des voies larges du monde, et la ramener dans les sentiers étroits de l'esprit et de la vie. S'il s'agit d'une histoire du siècle, une défaite comme celle de Cappel se nomme un grand malheur; mais dans une histoire de l'Église de Jésus-Christ, un tel coup porté par la main d'un père doit plutôt être appelé une grande bénédiction.

Pendant ce temps, Zwingle, le regard toujours tourné vers le ciel, était étendu sous le poirier. Les soupirs des mourants, ces pâles lueurs qui se transportaient d'un cadavre à un autre, Zurich humiliée, la Réforme perdue, tout lui criait que Dieu punit ses serviteurs, lorsqu'ils ont recours au bras de l'homme. Sans doute si le Réformateur saxon avait pu s'approcher de Zwingle en cette heure solennelle, et lui avait dit ces paroles qu'il a tant de fois répétées : « Les chrétiens doivent « combattre, non avec le glaive ou avec l'arque- « buse, mais avec la souffrance et avec la croix [1], » Zwingle lui eût tendu sa main mourante, et eût répondu : « Amen! »

Deux des soldats qui rôdaient au milieu des cadavres étant arrivés près du Réformateur, et s'apercevant, sans le reconnaître, qu'il était près d'expirer : « Veux-tu que nous t'amenions un prê- « tre pour te confesser? » lui dirent-ils. Zwingle, sans parler (il n'en avait plus la force), fit signe de

1 Christen sind nicht die für sich selbst mit dem Schwerdt oder Büchsen streiten, sondern mit dem Kreuz und Leyden. (Luth. Opp.)

la tête que non, et resta le regard fixé sur le ciel[1]. « Si tu ne peux plus parler, reprirent les soldats, « pense au moins dans ton cœur à la mère de « Dieu, et invoque les saints, afin qu'ils intercè-« dent pour toi, et t'obtiennent grâce devant « Dieu. » Zwingle branla de nouveau la tête, et demeura les regards attachés au ciel. Alors les soldats se mirent à le maudire. « Sans doute, dirent-« ils, tu es un de ces hérétiques de la ville? » Puis l'un d'eux, curieux de savoir qui il était, se baissa, et tourna la tête de Zwingle du côté d'un feu qui était près de là[2]. Aussitôt le soldat le laissant retomber par terre : « Je crois, dit-il étonné et « saisi, je crois que c'est Zwingle! » En ce moment le capitaine Fockinger d'Underwald, ancien soldat et pensionnaire, s'approchait. Il avait entendu le dernier mot du soldat. « Zwingle! s'écria-« t-il, Zwingle, ce vil hérétique, ce scélérat, ce « traître! » Puis aussitôt, levant son épée si longtemps vendue à l'étranger, il en frappa à la gorge le chrétien mourant : « Meurs, hérétique ob-« stiné! » lui cria-t-il. Succombant sous ce dernier coup, le Réformateur rendit l'esprit. « Ainsi, dit « le chroniqueur, Ulrich Zwingle, fidèle pasteur « de l'Église de Zurich, fut frappé au milieu des « brebis de son troupeau, avec lesquelles il resta « jusqu'à la mort, et périt de la main d'un pen-« sionnaire, pour la confession de la vraie foi en « Christ, seul sauveur, médiateur et intercesseur

1 Und sach über sich in Hymel. (Bull., III, p. 136.)

2 Beyn Fuwr besach. (Tschoudi, Helv., II, p. 194.)

« des fidèles [1]. » Les trois Waldstettes considéraient le cadavre inanimé de leur ennemi. « En ce « moment, dit Salat, l'Enfer tressaillit; et si Dieu « n'avait pas fait à Zwingle la grâce de mourir en « la compagnie des braves, il y aurait eu plus de « diables autour de son corps que de morts sur le « champ de bataille. » Mais ce n'est pas ainsi que la Bible parle : *Toute sorte de mort des bien-aimés de l'Éternel*, dit-elle, *est précieuse devant ses yeux* [2].

Les soldats coururent bientôt à d'autres victimes. Tous ne montrèrent pas la même barbarie. La nuit était froide; une forte gelée blanche couvrait les prairies, et s'attachait au corps des mourants. L'historien protestant Bullinger nous apprend que quelques Waldstettes prirent avec bonté les blessés dans leurs bras, bandèrent leurs plaies, et les conduisirent vers les feux, pour leur rendre l'usage de leurs sens. « Ah! s'écriaient-ils, « pourquoi des Suisses se sont-ils ainsi entr'é- « gorgés! »

Il était tard quand les tambours battirent le rappel; les chefs ordonnèrent de cesser le carnage. Une partie de l'armée, traînant les prisonniers après elle, se retira dans le monastère, et l'église, les cellules, les corridors, les cours, se remplirent de Waldstettes et de Zurichois pêle-mêle pressés.

Le gros de l'armée resta près des drapeaux. Les

1 Bullinger, III, p. 136.

2 Psaume CXVI, verset 15.

soldats entouraient de leurs cercles animés les flammes qui s'élevaient çà et là, et s'entretenaient de leurs exploits. Les canons muets penchaient leurs bouches vers la terre; les chevaux du train avançaient de temps en temps la tête vers ces groupes babillards; de tous côtés des vaches, des bœufs, des brebis, des chèvres, ramassés dans les prairies environnantes, étaient traînés sur le champ de bataille, et remplissaient les airs de leurs cris prolongés; on les abattait, et on faisait tourner leurs membres dépecés devant les feux du bivac[1]. « Quel dommage, disaient en se chauffant « quelques soldats, que tant de braves gens, dont « la Suisse se glorifiait, aient misérablement « péri[2]! » — « Au contraire, disaient d'autres, « c'est un grand bonheur. » Mais tout à coup ces discours du bivac étaient interrompus par les lamentations et les sourds gémissements des blessés. Les mots qu'ils proféraient suffisaient pour les faire reconnaître. « O Dieu ! disaient les Zurichois, aie « pitié de nous, par notre Seigneur Jésus-Christ ! » — « O bienheureuse mère de Dieu! ô saint Jacques, « prince du ciel! ô vous tous les saints[3]! » s'écriaient les Waldstettes. On transportait ces pauvres blessés, Waldstettes et Zurichois, au couvent de Cappel; et quand leurs exclamations s'étaient éloignées, les soldats, tisonnant les feux, reprenaient leurs

1 Alles väeh klein und gross nieder geschlagen. (Bull., III, p. 138.)

2 So vil redlicher hüpscher lüten. (P. 139.)

3 Die wirdigen müter Gots, den himelfursten, S. Jacob und die lieben Gottes heiligen. (Bull., III, p. 139.)

entretiens. « Cette victoire nous perdra, disaient « quelques-uns; car les Zurichois et leurs alliés « sont puissants. » — « Ne craignez pas, répon- « daient d'autres; les plus turbulents sont étendus « sans vie autour de nous. » — « La fortune est sur « une roue [1], » répliquaient les premiers en branlant la tête. — « O nuit tragique et lamentable! » s'écrie le chroniqueur [2].

Pendant ce temps, les chefs réunis dans le couvent écrivaient des lettres destinées à répandre partout la nouvelle de leur éclatant triomphe. Au point du jour, des messagers les portèrent aux cantons confédérés, et aux puissances catholiques-romaines de l'Allemagne.

Enfin la lumière parut. Les Waldstettes se répandirent sur le théâtre de leur victoire, allant çà et là, s'arrêtant, examinant, frappés souvent de surprise en voyant leurs ennemis les plus redoutés étendus sans vie, mais aussi versant quelquefois des larmes à la vue des cadavres qui leur rappelaient de vieilles amitiés. Une foule immense se rassembla vers le poirier sous lequel Zwingle était mort. « Il a l'air, dit Barthélemy Stocker de Zug, « qui l'avait aimé, il a l'air non d'un mort, mais « d'un vivant [3]. Tel il était quand il embrasait le « peuple par le feu de son éloquence. » Jean Schönbrunner, ancien chanoine de Zurich, qui s'était retiré à Zug à l'époque de la Réformation, ne put

1 Das gluck sye sinnwel. (Ibid.)

2 Ellende iamerliche klägliche Nacht. (Ibid.)

3 Nicht einem Todten, sondern einem Lebenden gleich. (Zwingli fur das Volk, von J. J. Hottinger.)

retenir ses larmes. « Quelle qu'ait été ta croyance, « dit-il, je sais, ô Zwingle, que tu as été un loyal « confédéré! Que Dieu ait ton âme! »

Mais les pensionnaires de l'étranger avaient d'autres préoccupations. « Que le corps de l'héré- « tique, coupé en cinq parts, soit envoyé à chacun « des cinq cantons, » disaient-ils. — « Paix aux « morts! et qu'à Dieu seul leur jugement demeure! » s'écrièrent l'avoyer Golder et le landamman Dooss de Zug. On leur répondit par des cris de fureur, qui les obligèrent à s'éloigner. Aussitôt la caisse battit aux champs. On jugea le cadavre, et l'on arrêta qu'il serait écartelé pour trahison envers la Confédération, puis brûlé pour hérésie. Le bourreau de Lucerne accomplit ce jugement. Les flammes consumèrent les membres disjoints de Zwingle; on y mêla des cendres de porc, et une multitude effrénée, se précipitant sur cette poussière, la jeta aux quatre vents[1].

Zwingle était mort; une grande lumière s'était éteinte dans l'Église de Dieu. Puissant par la parole, comme les autres Réformateurs, il l'avait été plus qu'eux par l'action; mais cette puissance même avait fait sa faiblesse, et il avait succombé sous l'excès de sa force. Zwingle n'avait pas quarante-huit ans. Si la force de Dieu marchait toujours avec la force de l'homme, que n'eût-il pas fait pour la régénération de la Suisse et même de

1 Tschoudi, Helv., II, p. 195. — Cadaver Zwinglii...... in quatuor partes secatur, in ignem conjicitur, in cinerem resolvitur. (Myc., de vit. Zw.)

l'Empire ? Mais il avait saisi une arme que Dieu a interdite; il avait abandonné sa vocation divine pour en prendre une charnelle; le casque avait couvert son front, et sa main avait saisi la hallebarde; le patriote avait égaré le réformateur. Ses amis les plus dévoués s'écriaient eux-mêmes, étonnés, interdits : « Nous ne savons que penser ! un évêque « sous les armes [1] !... » La foudre avait frappé, et le corps du Réformateur n'était plus qu'une poignée de cendres dans la main d'un soldat ennemi.

IX.

De douloureuses angoisses agitèrent Zurich pendant la nuit qui succéda à la désolante journée de Cappel. Il était sept heures du soir quand la première nouvelle du désastre y parvint.... Des bruits vagues, mais effrayants, se répandent avec une grande rapidité. On sait qu'un coup terrible vient d'être porté, on ne sait lequel. Mais bientôt quelques blessés, qui arrivent du champ de bataille, dévoilent cet affreux mystère. « Alors, dit Bul-« linger, que nous laissons parler, il s'éleva tout « à coup un grand et horrible cri, des plaintes, « des larmes, des hurlements, des lamentations « et des gémissements. La consternation était d'au-« tant plus profonde, que nul ne s'était attendu « à ce désastre. — Il n'y a pas pour un déjeuner,

1 Ego nihil certi apud me possum statuere, maxime de episcopo in armis. (Zuickius Ecolampadio, 8 nov. 1531, Msc. de Zurich.)

« avait dit l'un. — D'un coup de main, avait dit un « autre, nous serons maîtres des *Cinq-Chalets*. — « Bientôt, avait ajouté un troisième avec un sou-« rire dédaigneux, bientôt nous aurons dispersé « ces cinq fumiers de vache. Les plus sages, con-« vaincus que Zurich combattait pour la bonne « cause, n'avaient pas douté que la victoire ne « restât à la vérité.... » Aussi à la première stupéfaction succéda l'éclat d'un violent orage. Des hommes que la fureur aveugle accusent les chefs, et accablent d'injures ceux mêmes qui ont défendu la patrie au prix de leur sang. Une foule immense, agitée, pâle, égarée, remplit toutes les rues de la cité. On s'entre-choque, on se questionne, on se répond, on se questionne encore, et l'on ne peut se répondre, parce que des cris de tristesse ou d'horreur étouffent les voix. Ceux des conseillers qui étaient demeurés à Zurich se hâtent de se rendre à l'hôtel de ville. Le peuple, qui s'y est déjà rassemblé, les regarde d'un œil farouche. Des accusations de trahison sortent de toutes les bouches, et les patriciens sont signalés à l'indignation générale. Il faut des victimes. « Avant que de com-« battre les ennemis qui étaient sur les frontières, « s'écrie la populace, il fallait se défendre contre « ceux qui sont dans nos murs. » L'angoisse, la crainte, exaltent les esprits; cet instinct sauvage du peuple, qui, dans de grandes calamités, le porte, comme la bête féroce, à avoir soif de sang, se réveille avec puissance. Une main désigne du milieu de la foule la salle du Conseil, et une voix rude et haineuse s'écrie : « Faisons voler les têtes de

« quelques-uns des hommes qui siégent dans ces « salles, et que leur sang aille au ciel crier mi- « séricorde pour ceux qu'ils ont fait périr! »

Mais cette colère n'est rien encore en comparaison de celle qui se porte sur Zwingle, sur tous ces hommes d'église qui ont causé, dit-on, la ruine de la patrie. Heureusement, le glaive des Waldstettes les avait soustraits aux vengeances de leurs concitoyens. Néanmoins, il en restait encore qui pouvaient payer pour les autres. Léon Juda, que la mort de Zwingle allait mettre à la tête des affaires religieuses, relevait à peine d'une grave maladie. C'est à lui qu'on s'attache. On le menace, on le poursuit; quelques honnêtes bourgeois l'enlèvent, et le cachent dans leurs maisons. La rage des furieux n'en est point apaisée. Ils ne cessent de répéter qu'il faut expier le carnage de Cappel par un carnage plus affreux encore dans les murs mêmes de la cité. Mais Dieu mit un frein dans la bouche de la bête féroce, et la dompta.

Tout à coup la douleur succède à la rage, et des sanglots étouffent la voix des plus égarés. Ceux dont des parents ont marché sur Cappel s'imaginent que les leurs sont au nombre des victimes : des femmes, des enfants, des vieillards, s'avancent dans les ténèbres, à la lueur des flambeaux, l'œil hagard et la marche précipitée; et aussitôt que quelque blessé arrive, ils s'enquièrent d'une voix tremblante de ceux qu'ils cherchent. « Je l'ai « vu tomber sous mes yeux, répond-on aux uns. « Il était entouré de tant d'ennemis, répond-on « à d'autres, qu'il n'y avait plus pour lui aucune

« chance de salut [1]. » A ces mots, les flambeaux tombent et s'éteignent, et la famille éperdue remplit les airs de sa désolation.

Anna Zwingle avait entendu de sa maison les coups redoublés de l'artillerie. Épouse et mère, elle avait passé dans l'attente de longues heures d'angoisse, en poussant vers le ciel d'humbles soupirs. Enfin, coup sur coup, les nouvelles les plus terribles lui parviennent.

Au milieu des scènes de désespoir qui se passent sur la route de Cappel, se trouvait Oswald Myconius, demandant avec anxiété ce que son ami était devenu. Bientôt il entend un des malheureux, échappés du massacre, raconter à ceux qui l'entourent que Zwingle a péri [2]. « Zwingle « n'est plus! Zwingle est mort! » Le cri se répète, se répand avec la rapidité de l'éclair, et arrive enfin à sa malheureuse veuve. Anna embrasse ses enfants, tombe à genoux avec eux, et s'écrie, en les tenant serrés contre son sein : « O Père! non « ma volonté, mais la tienne [3]! » Mais ce n'est pas assez de la mort de son mari; Dieu l'a frappée d'autres coups. Des messagers, qui se suivent à de courts intervalles, viennent annoncer à Anna la mort de son fils Gérold de Knonau, de son frère le bailli Reinhard, de son gendre Antoine Wirz,

1 Dermassen umbgäben mit Fygenden, dass kein Hoffnung der rettung überig. (Bull., An. III, p. 163.)

2 Ut igitur mane videram exeuntem, ita sub nocte audio nuntium, pugnatum quidem acriter, tamen infeliciter, et Zwinglium nobis periisse. (Myc., Vit. Zw.)

3 Anna Reinhard, par Salomon Hess, p. 147.

de Jean Lutschi, l'époux de sa sœur bien-aimée, la mort de ses plus intimes amis. Cette femme reste seule; seule avec ses enfants en bas âge, qui, en voyant ses larmes, versent aussi des pleurs; seule avec son Sauveur, auprès duquel elle avait appris de Zwingle à chercher toute consolation. C'était, mais autrement peut-être que ne l'avait pensé le Réformateur, « après l'heure des ténè« bres la bénédiction. »

Soudainement le tocsin se fait entendre. Le Conseil, partagé entre les avis les plus contraires, a enfin résolu d'appeler tous les citoyens sur l'Albis. Le bruit des cloches retentissant dans les ténèbres, les récits lamentables des blessés et les cris de douleur des familles éperdues, augmentent l'épouvante. Un grand concours de citoyens se précipite sans ordre sur la route de Cappel. Parmi eux se trouve le Valaisan Thomas Plater. Il rencontre ici un homme qui n'a qu'un bras [1], là d'autres hommes qui soutiennent de leurs deux mains leur tète ensanglantée; plus loin, un soldat dont les entrailles sortent de son corps. Devant ces malheureux marchent des paysans munis de flambeaux, car la nuit est profonde. Plater veut retourner, mais il ne le peut; des sentinelles postées sur le pont de la Sihl laissent sortir de Zurich, mais ne permettent à personne d'y rentrer.

Le lendemain, la nouvelle de l'indigne traitement fait au cadavre de Zwingle réveilla toute la

1 Ettlich kamen, hatten nur eine Hand. (Lebensbeschreibung Plateri, p. 297.)

colère des Zurichois ; ses amis, relevant la tête, s'écrièrent, d'une voix entrecoupée de pleurs : « Que « les hommes se jettent sur son corps, qu'ils allu« ment leurs bûchers et flétrissent son innocence... « Il vit, il vit éternellement, cet invincible héros, et « il laisse après lui un monument impérissable de « gloire, qu'aucune flamme ne saurait consumer [1]. « Dieu, à l'honneur duquel il a travaillé au prix « même de son sang, rendra sa mémoire perpé« tuelle. » — « Et moi, ajoutait Léon Juda, moi sur « lequel il a répandu tant de bienfaits, je m'efforce« rai, après tant d'autres, de défendre sa renommée « et d'exalter ses vertus. » Ainsi Zurich consacrait à Zwingle une oraison funèbre composée de larmes, de soupirs, de reconnaissance et de cris. Jamais il n'y en eut de plus éloquente.

Zurich ralliait ses forces. Jean Steiner avait ramené sur l'Albis quelques débris de l'armée, pour en défendre le passage. On bivaquait près des feux sur le sommet de la montagne, mais tout y était dans la confusion. Plater, transi, c'est lui-même qui le raconte, avait posé sa chaussure pour réchauffer ses pieds à la flamme du bivac. Tout à coup on sonne l'alarme, la troupe se range à la hâte, et tandis que Plater se prépare, un trompette, échappé du combat, lui enlève sa hallebarde ; Plater la ressaisit, et se place dans les rangs ; devant lui se trouvait le trompette, sans

1 Vivit adhuc, et æternum vivit fortissimus heros. (Leonis Jud. Exhort. ad Chr. lect. Enchiridio Psalm. Zwinglii præmissa.)

souliers ni chapeau, un grand échalas à la main. Telle était l'armée de Zurich.

Le capitaine en chef Lavater rejoignit l'armée au point du jour. Peu à peu les alliés arrivèrent; quinze cents Grisons, sous les ordres du capitaine général Frey de Zurich, quinze cents Thurgoviens, six cents Tockenbourgeois, et d'autres auxiliaires encore, portèrent bientôt l'armée à douze mille hommes. Tous, jusqu'aux enfants mêmes, accoururent sous les armes. Le Conseil ordonna que l'on renvoyât toute cette jeunesse [1], afin qu'elle s'occupât, avec les femmes, des soins domestiques.

Mais un nouveau revers vint augmenter les désolations de la Réforme. Tandis que les troupes de Zurich, accrues de celles de Berne, de Bâle et de Bienne, formaient une armée redoutable de vingt-quatre mille hommes, qui se réunissait à Bremgarten, les cinq autres cantons se retranchaient à Baar, près de Zug. Les Réformés étaient les plus forts; mais Zwingle manquait : or sa parole puissante eût été seule capable d'enflammer tout ce peuple, sa main seule assez forte pour le retenir et le guider. Un coup de vent ayant renversé quelques sapins dans la forêt où campaient les Zurichois, et causé la mort de quelques soldats, on ne manqua pas d'y voir le signe de nouveaux malheurs. Ils ne se firent pas attendre : une défaite nocturne devait augmenter tant de désastres.

Frey, qui semblait avoir hérité du courage du

1 Jungen fasels (jeune couvée). (Bull. Chr., III, p. 176.)

Réformateur, si ce n'est de sa sagesse, demandait la bataille. L'armée s'ébranla, entra sur le territoire de Zug, et campa non loin de Baar et de Blickenstorf. Les cinq cantons, après quelques escarmouches, abandonnèrent Baar, et vinrent s'établir au pied du mont de Zug. Les villes résolurent d'entourer l'armée ennemie, afin de pouvoir ensuite fondre sur elle avec avantage. Un détachement se porta sur Chaam, vers le lac de Zug, du côté de Lucerne; et le hardi Frey, à la tête de quatre mille hommes de Zurich, de Schaffouse, de Bâle et de Saint-Gall, tourna le camp des Waldstettes, repoussa les arquebusiers qui voulaient l'arrêter près de Sihlbruck, et vint s'asseoir sur la montagne du Goubel, non loin du canton de Schwitz, d'où il dominait l'armée des cantons forestiers. Alors ses imprudents soldats, se croyant sûrs de la victoire, agitent fièrement leurs drapeaux, pillent les maisons et les églises, enlèvent le bétail; puis, plaçant des fromages au bout de leurs piques, ils boivent, ils crient, ils dansent; enfin, fatigués de la marche et de leurs excès, il s'endorment d'un pesant sommeil [1].

Les habitants de ces montagnes, chassés de leurs demeures, étaient accourus au camp des Waldstettes. « On nous pille, on dévaste tout au-« tour de nous, » s'était écrié Chrétien Ity, d'Ægeri, qui était à leur tête. « Fidèles confédérés, venez « à notre aide! » Les cinq cantons, qui voyaient

1 Aassend und trunkend..... viel schlieffend. (Bull., III, p. 196.)

le grand corps d'armée de Zurich, près de Baar, prêt à les attaquer, s'y refusèrent. Alors Ity fit un appel à tous les gens de cœur; plusieurs centaines d'hommes se joignirent à lui, et s'approchèrent du Goubel pendant la nuit. Les chefs des Waldstettes se décidèrent à les appuyer, et un corps de quatorze cents hommes partit du camp pour se joindre à ces volontaires.

Ity envoie des espions pour reconnaître, à la clarté de la lune, la position des Zurichois sur le Goubel. A peine sont-ils de retour et ont-ils fait leur rapport, que tous ces montagnards s'écrient avec entrain : « Ils dorment! Ayons bon courage! « En avant! Dieu les a livrés entre nos mains! »

Le 24 octobre, à deux heures après minuit, ces hommes mettent sur leurs habits des chemises blanches, afin de pouvoir se reconnaître dans l'obscurité. Ils prennent pour mot d'ordre « Marie, « mère de Dieu; » et, après avoir fait la prière, ils se glissent mystérieusement dans une forêt de sapins voisine du lieu où étaient campés les Réformés, et dans laquelle pénétraient quelques rayons brisés de la lune. Les gens préposés à la garde du camp zurichois ayant aperçu l'ennemi, courent aux feux pour appeler les leurs; mais ils n'ont pas atteint le troisième feu, que les Waldstettes s'élancent, poussant un horrible cri [1] : « Har..., har..., har..., « har..., où sont-ils ces sacriléges et ces hérétiques? « Har..., har..., har..., har... » Les soldats des villes font d'abord une vigoureuse résistance, et plu-

1 Mit einem grossen grusamem geschrey. (Bull., p. 201.)

sieurs des *chemises blanches* tombent couvertes de sang; des coups terribles se portent dans les ténèbres; les fers s'entrechoquent, et la lumière en jaillit; mais ce n'est pas long. Les soldats des villes, surtout quand la lutte est transportée dans les bois, ne peuvent discerner s'ils ont affaire à des amis ou à des ennemis. Les plus braves, et le vaillant Frey à leur tête, ayant mordu la poussière, la fuite devint générale, et huit cent trente hommes demeurèrent sur le champ de bataille. Le canton de Zug a fait récemment (1846) construire un monastère sur la hauteur du Goubel. Le souvenir de cette victoire a décidé sans doute le choix de la localité.

Après ces désastres, les Bernois rentrèrent dans leur immobilité. François Kolb, qui, malgré sa vieillesse, était parti comme aumônier du contingent bernois, reprocha lui-même aux siens, dans un sermon, leur négligence et leur lâcheté. « Vos « ancêtres, leur dit-il, auraient franchi le Rhin à la « nage, et vous.... ce ruisseau (la Lorze) vous ar- « rête[1]! Ils entraient en campagne pour un mot; « et vous, l'Évangile même ne saurait vous émou- « voir! Il ne nous reste plus qu'à recommander « notre cause à Dieu. » Plusieurs voix s'élevèrent contre l'imprudent vieillard, mais d'autres prirent sa défense; et le capitaine Jacques May, indigné, comme le vieux aumônier, des délais de ses concitoyens, tira son épée, la passa à travers les replis du drapeau bernois, et, perçant l'ours qui y était

1 Nitt über den kleinen Bach. (Bull., III, p. 213.)

représenté, il s'écria en présence de l'armée : « Martin! Martin! ne veux-tu donc pas montrer tes ongles[1] ?.... » Mais l'ours ne bougea point.

Ce n'était pas seulement Zurich et la Suisse qui étaient en cause dans les tristes événements que nous venons de raconter; c'était la Réformation tout entière. Dès que le roi Ferdinand eut appris la défaite de Cappel, il avait mandé en toute hâte cette grande nouvelle à Charles-Quint. « Voici la première des victoires destinées à relever la foi, » lui dit-il. Après la défaite du Goubel, il écrivit de nouveau que, si l'Empereur n'était pas si près, il n'hésiterait pas, lui, quelle que fût sa faiblesse, à s'élancer, le glaive à la main, pour terminer une si sainte entreprise. « Rappelez-vous, disait-il à Charles, que vous êtes le chef de la chrétienté, et que jamais il ne s'offrira une plus belle occasion de vous couvrir de gloire. Les sectes allemandes sont perdues, si la Suisse hérétique cesse de les appuyer[2]. » — « Oui, répondit Charles; la dignité impériale dont je suis revêtu, la protection que je dois à la chrétienté et à l'ordre public, enfin le salut de la maison d'Autriche, tout m'appelle. » Vaincre l'Allemagne en Suisse, tel était le plan des politiques de l'Empire.

Déjà environ deux mille hommes de troupes italiennes, envoyés par le Pape et commandés

1 Bëtz, Bētz, wilt dann nicht kretzen? (Bulling., III, p. 215.)

2 Que se pudo desear i camino para remediar las quiebras de nuestra fe y ser Va Md. Senor de Alemanna. (Ferdinand à Charles-Quint, 1er novembre 1531.)

par le Génois D'Isola, avaient déployé leurs sept étendards, et rejoint près de Zug l'armée des cinq cantons. Troupes auxiliaires, négociations diplomatiques, convertisseurs même, rien n'était épargné. L'évêque de Veroli arriva en Suisse, afin d'y ramener les Luthériens à la foi romaine, au moyen de ses amis et de ses deniers [1]. Enfin, cette audacieuse Réformation allait être comprimée. Au lieu de la grande délivrance que Zwingle avait rêvée, l'aigle impérial, lâché par la Papauté, allait s'abattre sur toute l'Europe, et l'étouffer dans ses serres. La cause de la liberté avait péri sur l'Albis.

Mais l'espérance des Papistes était vaine ; la cause de l'Évangile, quoique humiliée à cette heure, devait remporter finalement un glorieux triomphe. Un nuage peut éclipser un instant le soleil, mais le nuage passe et le soleil reparaît. *Jésus-Christ est toujours le même*, et le fer des guerriers, qui triompha dans les champs de Cappel, ne peut prévaloir contre son Église.

Néanmoins, tout semblait alors s'acheminer vers une grande catastrophe. L'armée était démoralisée ; plusieurs disaient qu'ils ne voulaient plus de cette guerre de prêtres [2]. Les Tockenbourgeois firent leur paix, et se retirèrent ; les Thurgoviens les suivirent, puis ceux de Gaster. L'armée évangélique se débandait peu à peu. A ces discordes vint se joindre la rigueur de la saison : des pluies

1 Con proposita di rimover Lutheriani dalla loro mala opinione, con mezzo di alcuni suoi amici e con denari. (Rapport de Basadonna, Archives de Venise, Ranke.)

2 Pfaffen-Krieg.

et des vents continuels chassaient les soldats dans leurs foyers.

Alors les cinq cantons se jetèrent, avec les bandes indisciplinées d'Isola, sur la rive gauche du lac de Zurich. Les paysans, au son du tocsin, coururent en foule vers la ville, avec leurs femmes éplorées, leurs enfants épouvantés, et leurs troupeaux qui remplissaient les airs de sombres mugissements. « Si l'on n'accepte pas prompte-« ment nos conditions, dirent les cantons, nous « allons tout mettre à feu et à sang. » Les paysans déclarèrent que si la ville se refusait à traiter, ils traiteraient pour leur propre compte.

Dès lors le parti de la paix prévalut dans le Conseil. On nomma des négociateurs. « Avant tout, « sauvez l'Évangile; puis, s'il est possible, l'hon-« neur ! » Telles furent leurs instructions. Le 16 novembre, les députés, Escher, le nouveau commandant de l'armée, vieillard brave, brusque, éloquent et estimé de tous, et une suite nombreuse, passèrent l'Albis et arrivèrent dans une prairie, sur les bords pittoresques de la Sihl, où les représentants des cantons les attendaient. Tous restèrent à cheval. On délibéra. Hélas! l'honneur de la Réforme fut foulé aux pieds, et elle dut subir les expressions les plus humiliantes. « Au nom de la très-louable, sainte et divine « Trinité, fut-il dit dans le traité. Premièrement, « nous, Zurichois, devons et voulons laisser nos « féaux et chers confédérés des cinq cantons, « leurs chers combourgeois du Valais et tous « leurs adhérents ecclésiastiques et laïques, dans

« leur vraie et indubitable foi chrétienne [1], renon-
« çant à toute mauvaise intention, ruse et finesse.
« Et, de notre côté, nous des cinq cantons, nous
« voulons laisser nos confédérés de Zurich et les
« leurs dans leur foi [2]. » Ainsi l'Église de Rome, que des docteurs humains ont toujours tenue sous leur dépendance, semblait être la véritable Église de Jésus-Christ, tandis que l'Église évangélique, qui n'a jamais relevé que de la Parole du Seigneur, devait se résoudre à paraître n'avoir qu'une foi inventée par les hommes. En même temps Rapperschwil, Gaster, Wesen, Bremgarten, Mellingen et les bailliages communs étaient abandonnés aux cinq cantons et au Pape.

Zurich avait sauvé sa foi; c'était tout. Le traité ayant été lu et approuvé, les plénipotentiaires descendirent de cheval, se mirent à genoux, et invoquèrent le nom de Dieu [3]. Puis, le capitaine général des Zurichois, Escher, se relevant, dit, en tournant vers les Waldstettes des yeux mouillés de pleurs : « Dieu soit béni de ce que je puis de « nouveau vous nommer chers confédérés! » et s'approchant, il serra successivement la main à Golder, Hug, Troger, Rychmut, Marquart Zellger, Dooss, les terribles vainqueurs de Cappel. Tous les yeux étaient pleins de larmes [4]. Chacun

1 By ihren wahren ungezwyfflten christenlichen Glauben. (Tschoudi, p. 247.)

2 By ihren Glauben. (Ibid.)

3 Knuwet mencklich nider und bättet. (Bull., III, p. 253.)

4 Und luffend ihnen allen die Augen über. (Tschoudi, p. 245.)

prit la gourde suspendue à son côté, et en donna à boire à l'un des chefs du parti contraire. Le 24 novembre, un traité semblable fut conclu entre Berne et les cinq cantons.

X.

Aussitôt commença en Suisse la restauration de la Papauté. Partout Rome se présentait fière, exigeante, ambitieuse; et la Réformation, froissée, humiliée, affaiblie, voyait s'échapper de ses mains d'importantes conquêtes.

Immédiatement après la bataille de Cappel, la minorité romaine de Glaris avait repris le dessus. Elle marcha sans délai avec Schwitz contre Wesen et le pays de Gaster. La veille de l'invasion, à minuit, douze députés vinrent se jeter aux pieds des chefs de Schwitz. Ils se laissèrent toucher, se contentant de confisquer les bannières nationales de ces deux districts, de supprimer leurs tribunaux, d'annuler leurs anciennes libertés, de condamner les uns à de grosses amendes, les autres au bannissement, et de rétablir la messe, les autels et les idoles qui subsistent encore aujourd'hui [1]. Tel fut le pardon de Schwitz.

Mais c'était surtout de Bremgarten, de Mellingen et des bailliages libres, que les cinq cantons se proposaient de tirer une éclatante vengeance. Berne en ayant rappelé son armée, l'avoyer de Bremgarten, Mutschli, poursuivit Diesbach jus-

1 Es wurdent mäss, altär und götzen wieder uffgericht. (Bull., III, p. 277.)

qu'à Arau. En vain lui rappela-t-il que ce n'était que sur les ordres de Berne et de Zurich que Bremgarten avait bloqué les cinq cantons : « Pliez-« vous aux circonstances, » répondit le général. Alors le malheureux Mutschli, s'éloignant de l'impitoyable Bernois, s'écria : « Le prophète Jéré-« mie a bien dit : *Maudit soit l'homme qui se confie* « *en l'homme !* Aujourd'hui cette parole est ac-« complie. Dieu sera juge entre nous. » Les bailliages se tournèrent vers Zurich. Le Conseil se montra plus compatissant que Diesbach. Mais tout fut inutile ; les bandes suisses et italiennes entrèrent furieuses dans ces florissantes contrées, frappant de grosses amendes tous les habitants, obligeant les prédicateurs évangéliques à s'enfuir, et relevant partout, à la pointe de l'épée, la messe, les idoles et les autels.

De l'autre côté du lac, le mal était plus grand encore. Le 18 novembre, tandis que les Réformés de Rapperschwil dormaient paisiblement sur la foi des traités, une armée de Schwitz passait en silence le grand pont de bois, long de près de deux mille pas, qui traverse le lac, et était introduite dans la ville par le parti romain. Tout à coup les Réformés se réveillent au son retentissant des cloches, et aux voix tumultueuses des Catholiques ; la plupart quittèrent la ville. L'un d'eux cependant, Michel Wohlgemuth, barricade sa maison, place des arquebuses à toutes ses fenêtres, et repousse l'attaque. L'ennemi irrité amène de fortes pièces d'artillerie, assiége en règle cette citadelle improvisée ; et bientôt Wohl-

gemuth, fait prisonnier, meurt au milieu d'horribles tourments.

Nulle part la lutte ne fut plus violente qu'à Soleure. Les deux partis s'étaient rangés en bataille des deux côtés de l'Aar, et déjà les Catholiques-romains avaient lancé un premier boulet à la rive opposée; le second allait partir, quand l'avoyer Wenge, se précipitant à la bouche du canon, s'écria avec énergie : « Épargnez le sang « des citoyens, ou que je sois votre première vic- « time ! » La multitude étonnée laissa tomber ses armes; mais soixante et dix familles évangéliques durent émigrer, et Soleure rentra sous le joug de l'Église romaine.

En même temps les cellules désertes de Saint-Gall, de Mouri, d'Einsiedlen, de Wettingen, de Rheinau, de Sainte-Catherine, d'Hermatschwil, de Gnadenthal, voyaient revenir en triomphe bénédictins, franciscains, dominicains. Toute la milice de Rome, prêtres et moines, enivrés de leur victoire, parcouraient les campagnes et les villes, et se préparaient à de nouvelles conquêtes. Le vent de l'adversité soufflait avec furie; les églises évangéliques tombaient l'une après l'autre comme les pins de la forêt, dont la chute, avant la bataille du Goubel, avait rempli les âmes de sombres pressentiments. Zurich se remplissait de ministres fugitifs, qui avaient dû céder la place à des légions de moines et de prêtres arrivés de la Souabe. Ceux-ci prêchaient avec une hardiesse inouïe : « Ce n'est pas seulement Jésus-Christ, « disaient-ils, qui a souffert pour nous *sur la croix;*

« mais c'est aussi la sainte Vierge qui a souffert « pour nous *sous la croix;* » et quand les Réformés voulaient répondre à ces blasphèmes, on leur imposait silence avec de rudes menaces. Partout la consternation frappait les esprits, et une terreur panique jetait une multitude d'âmes timides dans les bras de la Papauté.

Les Waldstettes, pleins de reconnaissance pour la Vierge, se rendirent solennellement en pèlerinage à son temple d'Einsiedlen. Des chapelains y célébrèrent de nouveau leurs mystères; et cette fameuse chapelle, que la voix de Zwingle avait transformée en un sanctuaire de la Parole, redevint pour la Suisse ce qu'elle est restée jusqu'à ce jour, le centre de la puissance et des intrigues de Rome.

Mais ce n'était pas assez : en même temps que des églises s'écroulaient, la Réforme voyait s'éteindre ses plus brillants flambeaux. Un coup de pierre avait frappé l'énergique Zwingle sur le champ de bataille; et la douleur allait atteindre le pacifique Écolampade à Bâle, au sein d'une vie tout évangélique. La mort de son ami, et la catastrophe dont elle avait été le signal, déchiraient le cœur d'Écolampade, et bientôt sa tête et sa vie s'inclinèrent tristement vers la tombe. « Hélas ! s'écriait-il, ce Zwingle que j'ai si longtemps « regardé comme mon bras droit, est tombé sous « les coups de cruels ennemis [1]. » Il retrouva cepen-

1 Zwinglium nostrum, quem pro manu altera nunc multo tempore habui. (Msc. de Zurich.)

dant quelque énergie pour défendre la mémoire de son frère. « Ce ne fut pas, dit-il, sur les plus « coupables que tombèrent la colère de Pilate et « la tour de Siloé. Le jugement commence par « la maison de Dieu. Notre présomption a été « abaissée : que notre confiance se porte sur le « Seigneur seul, et ce sera un immense gain. » Écolampade rejeta la vocation que Zurich lui adressa pour succéder à Zwingle : « C'est ici ma « place, » dit-il, parlant de Bâle.

Il ne devait pas longtemps l'occuper. La maladie vint se joindre à tant d'afflictions; la peste était dans la ville; une inflammation[1] consumante l'atteignit; et bientôt une scène touchante succéda au tumulte de Cappel. Un lit de mort, entouré de paix, vint reposer les cœurs agités des fidèles, et remplacer, par de calmes et célestes émotions, l'effroi et l'angoisse dont un horrible désastre les avait partout remplis.

A l'ouïe du danger d'Écolampade, toute la ville fut dans le deuil, et une foule d'hommes de tout âge et de tout rang se rendirent dans sa maison : « Réjouissez-vous, leur disait avec un doux re« gard le Réformateur; je vais au lieu de l'éter« nelle joie. » Puis il célébra la mort du Seigneur avec sa femme, ses parents et ses domestiques, qui fondaient en larmes. « Cette cène, dit le mou« rant, est un témoignage de ma foi véritable en « Jésus-Christ, mon Rédempteur. »

1 Ater carbunculus quovis carbunculo, in domo Dei splendidiorem perdidit. (J. J. Hottinger, III, p. 634.)

Le lendemain, il fit venir ses collègues. « Frè-
« res, dit-il, le Seigneur est là ; il m'appelle. O « frères ! quel sombre nuage monte sur l'horizon ! « quelle tempête s'approche !... Demeurez fermes ; « le Seigneur sauvera les siens. » Il leur tendit la main, et tous ces ministres fidèles la pressèrent avec respect.

Le 23 novembre, il fit venir ses enfants, dont le plus âgé avait à peine trois ans. « Eusèbe, Irène, « Aléthéa, leur dit-il en prenant leurs petites « mains, aimez Dieu votre père. » Leur mère l'ayant promis pour eux, les enfants s'éloignèrent avec la bénédiction du mourant. La nuit qui suivit devait être la dernière pour le saint Jean de la Réformation. Tous les pasteurs l'entouraient. Un ami étant entré : « Qu'y a-t-il de nouveau? » lui demanda Écolampade. Celui-ci ayant répondu, « Rien », — « Eh bien ! dit le fidèle disciple, je « veux vous dire quelque chose de nouveau. » On attendait avec étonnement. « Dans peu, reprit-il, « je serai près du Seigneur Jésus. » Puis un de ses amis lui demandant si la lumière l'incommodait, il répondit, en mettant la main sur son cœur : « Il y a là assez de lumière ! » L'aurore commençait à paraître ; il récita d'une voix faible le LI[e] psaume : « *O Dieu, aie pitié de moi selon tes* « *gratuités !* » Ensuite s'étant tu, comme s'il voulait reprendre des forces, il dit : « Seigneur Jésus, « aide-moi ! » Les dix pasteurs tombèrent à genoux autour de son lit, les mains jointes. Dans ce moment le soleil se leva, et vint éclairer de ses premiers rayons le dernier regard d'Écolampade, et

le deuil si profond dont l'Église de Dieu était de nouveau frappée [1].

La mort de ce serviteur de Dieu avait été, comme sa vie, pleine de lumière et de paix. Écolampade fut, par excellence, le chrétien spirituel et le théologien biblique. L'importance qu'il donna à l'étude des livres de l'Ancien Testament imprima à la théologie réformée un de ses caractères les plus essentiels [2]. Comme homme d'action, sa modération et sa douceur le placèrent au second rang. Peut-être aurait-il dû faire prévaloir davantage auprès de Zwingle l'esprit de paix dont il était animé : de grands maux auraient été évités par là. Mais, comme tous les hommes d'un caractère débonnaire, il plia trop son humeur paisible à la volonté énergique du Zurichois, et renonça ainsi, en partie du moins, à l'influence légitime qu'il devait exercer sur la réformation de la Suisse et de l'Église.

Zwingle et Écolampade étaient tombés. Il y avait un grand vide et une grande douleur dans l'Église de Jésus-Christ. Les divisions, les inimitiés même s'évanouirent devant ces deux tombes, et on ne trouva plus que des larmes. Le cri qui se

1 De Joannis OEcolampadis obitu, per Simonem Gryneum. (Epp. OEcol. et Zwinglii, libri IV.—Herzog, Vie d'Ecolampade.)

2 Voyez ses commentaires sur Ésaïe (1525); 1er chap. d'Ézéchiel (1527); Aggée, Zacharie, Malachie (1527); Daniel (1530); Job (1532), et les commentaires publiés après sa mort, avec des interprétations, sur Jérémie, Ézéchiel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, et les deux premiers chapitres de Michée.

fit entendre dans la chrétienté fut un éclatant hommage rendu à ces hommes de Dieu. Luther lui-même fut ému. A la nouvelle de ces deux morts, il se rappela les jours qu'il avait passés avec eux à Marbourg; et quoiqu'il ne pût s'empêcher de prononcer sur Zwingle quelques paroles sévères, la fin soudaine de ces théologiens de la Suisse lui porta un tel coup, que, plusieurs années après, il disait encore à Bullinger : « Leur mort « m'a rempli d'une immense douleur, et j'en ai « presque rendu l'âme [1]. »

Henri Bullinger, menacé de l'échafaud, avait dû se sauver de Bremgarten, avec son vieux père, ses collègues, et soixante des principaux habitants, qui abandonnaient leurs maisons au pillage des Waldstettes [2]. Trois jours après, il prêchait dans la cathédrale de Zurich. « Non, Zwingle n'est « pas mort, s'écria Myconius, ou, semblable au « phénix, il renaît de ses cendres ! » Bullinger fut élu à l'unanimité pour succéder au Réformateur. Il recueillit les enfants orphelins de Zwingle, Wilhelm, Regula, Ulrich, et leur tint lieu de père. De tous côtés on salua ce jeune homme de vingt-huit ans, qui présida quarante ans cette Église, comme l'apôtre de l'Helvétie [3].

Cependant, comme la mer mugit longtemps après une violente tempête, ainsi s'agitait encore

1 De cujus morte dolorem concepi.... ita ut eorum casus me pæne exanimaverit. (L. Epp., V, p. 112.)

2 Ne a quinque pagis aut obtruncarer aut comburerer. (Bullinger ad Myc., nov. 1531.)

3 Haller ad Bulling., 1536.

sourdement le peuple de Zurich. Dieu parlait à plusieurs : ils rentraient en eux-mêmes ; ils reconnaissaient leur erreur ; ils se levaient ; ils allaient à leur Père, et lui confessaient leurs fautes. D'autres cependant étaient loin de s'humilier ; la vue de leurs alliés, contraints à fléchir sous le joug de Rome, et les cris présomptueux des Waldstettes, déchiraient leur âme. Aussi se dressaient-ils avec fierté, et protestaient-ils contre l'œuvre des diplomates. Les ministres même, cherchant à prévenir la ruine de la Réforme, parlaient avec hardiesse. « Si les bergers dorment, il faut que les « chiens aboient, » s'écriait Léon Juda, prêchant un soir dans la cathédrale de Zurich; « mon devoir « est d'annoncer le mal que l'on veut faire à la « maison de mon maître [1] !

Mais la Réforme devait boire le calice jusqu'à la lie. Les Waldstettes recherchaient tout ce qui pouvait l'humilier. Un jour, les députés des cinq cantons parurent à Bade en diète, tenant orgueilleusement suspendus à leurs bourses, en guise d'ornement, les sceaux de Zurich et des autres villes évangéliques, arrachés des lettres de la combourgeoisie chrétienne. On répandait partout le bruit du rétablissement de la messe dans la ville de Zwingle ; et le Conseil ayant publié une ordonnance dans laquelle il appelait la messe un abus, les cinq cantons n'eurent pas de repos qu'on ne leur eût donné satisfaction de cette injure. En même temps, les Waldstettes faisaient éclater

1 Ich muss bellen. (Bull., III, p. 321.)

leur joie. Le bruit des tambours et des fifres, les coups d'arquebuse, le son des cloches, avaient longtemps retenti sur les bords de leurs lacs, et jusque dans leurs plus hautes vallées. Maintenant on cherchait moins le bruit que l'effet. Les cinq cantons, auxquels Fribourg et Soleure s'étaient étroitement attachés, formèrent avec l'évêque de Sion et les dizains du Valais une ligue perpétuelle, pour la défense de leur foi.

Les Réformés suisses n'avaient rien à opposer à cette puissante coalition. Mais une ferme conviction se formait dans leur cœur. « La foi « vient de Dieu, dirent-ils; son sort ne dépend « point de la vie ou de la mort d'un homme! Que « nos adversaires se glorifient de notre ruine, nous « nous glorifierons en la croix [1]. Dieu règne, « écrivait Berne à Zurich; il ne laissera pas som- « brer sa nacelle. » Cette assurance valait plus que des armées.

Ainsi la Réformation, qui s'était dévoyée, rentrait, par la violence même du coup qu'elle avait reçu, dans ses sentiers primitifs. Les hommes de la Bible avaient été pris d'un inconcevable étourdissement. Oubliant que notre guerre n'est point charnelle, ils avaient couru follement aux armes et aux combats. Mais Dieu règne : il punit les Églises et les peuples qui se détournent de ses voies, et donne par ces châtiments mêmes de salutaires leçons aux générations à venir. Au mo-

1 Gloriantibus adversariis in ruinam, nos in cruce gloriemur. (Ad OEcolampad., 29 nov. 1531; Msc. de Zurich.)

ment de terminer ce triste récit, nous prenons quelques pierres, et, les dressant sur le champ de bataille de Cappel, nous y inscrivons d'un côté ces mots du Psalmiste : « *Les uns se vantent de* « *leurs chariots, et les autres de leurs chevaux ;* « *mais nous nous vanterons du nom de l'Éternel,* « *notre Dieu ;* » et de l'autre, cette déclaration du roi de l'Église : « *Mon règne n'est pas de ce monde*[1]. » Si des tombes des martyrs de Cappel une voix pouvait se faire entendre, ces paroles de la Bible seraient celles que ces nobles confesseurs adresseraient, après trois siècles, aux chrétiens de nos jours. L'Église n'a d'autre roi que Jésus-Christ ; elle ne doit point se mêler à la politique du monde, recevoir de lui ses inspirations, invoquer les épées, les prisons, les trésors ; sa victoire est dans les puissances spirituelles que son Dieu a déposées en elle, et surtout dans le règne de son adorable chef ; il ne faut point attendre pour elle, sur la terre, des trônes et des triomphes humains ; mais sa marche, comme celle de son Roi, va de la crèche à la croix, et de la croix à la gloire. Voilà ce qu'enseigne cette page ensanglantée, qui est venue se glisser au milieu de ces évangéliques récits.

Mais si Dieu donne aux siens de grands ensei-

1 Le *poirier de Zwingle* ayant péri, un roc a été amené sur la place où le grand Réformateur mourut, et on y a gravé ses dernières paroles et une inscription convenable, qui n'est pas toutefois celle que nous proposons. Ce monument se voit à gauche de la route, quand on se rend, par l'Albis, de Zurich à Lucerne ou au Righi.

gnements, il leur donne aussi de grandes délivrances. La foudre était tombée du ciel. La Réformation semblait n'être plus qu'un corps inanimé, étendu sur le carreau, et dont les membres démis allaient être réduits en cendres. Mais Dieu fait revivre les morts. Des destinées nouvelles et plus glorieuses attendaient, au pied des Alpes, l'Évangile de Jésus-Christ. A l'extrémité méridionale et occidentale de la Suisse, dans une grande et large vallée que signale de loin le géant blanchi des montagnes; sur les bords du lac Léman, aux lieux où le Rhône, aussi pur et aussi bleu que le ciel, en sort ses magnifiques eaux; sur une colline que les pieds de César avaient jadis foulée, et sur laquelle les pas d'un autre conquérant, d'un Gaulois, d'un Picard[1], devaient bientôt laisser une ineffaçable et glorieuse empreinte, se trouvait une ville antique, couverte encore des ombres épaisses de la Papauté, mais que Dieu allait élever comme un fanal de l'Église et un boulevard de la Chrétienté.

1 Jean Calvin, de Noyon.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE XIII.

PROTESTATION DE SPIRE ET CONCORDE DE MARBOURG.

(1526 à 1529.)

I.

II.

III.

IX.

X.

XI.

XII.

LIVRE XVI.

SUISSE. — CATASTROPHE.

(1528 — 1531.)

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

